

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

COLLECTION
DES
AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

**DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR**

MACROBE, VARRON
ET POMPONIUS MÉLA

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESSIL (EURE).

MACROBE

(ŒUVRES COMPLÈTES)

VARRON

(DE LA LANGUE LATINE)

POMPONIUS MÉLA

(ŒUVRES COMPLÈTES)

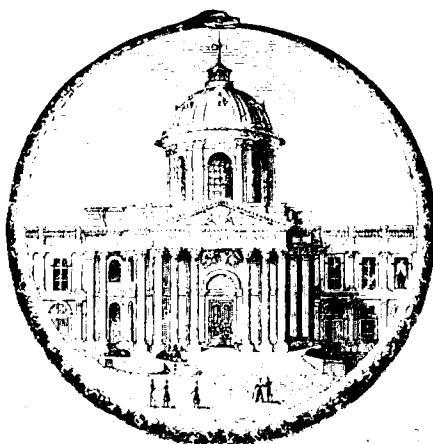
AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXIII

1000

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

FA 6132

A 1

1863

MAN

Ce volume, presque exclusivement scientifique, réunit deux grammairiens, Varron et Macrobe, et un géographe, Pomponius Méla.

Varron y figure pour le précieux débris de son grand *Traité de la langue latine*, dont il ne nous est resté que cinq livres des trente-cinq qui le composaient (1). Cette perte est d'autant plus regrettable, qu'il ne paraît pas que la portion qui a survécu ait été la plus intéressante de l'ouvrage. Elle suffit toutefois pour en faire apprécier la méthode et le style, et donner une idée de la critique philologique au plus bel âge de la littérature latine.

Les œuvres de Macrobe, qui suivent ce *Traité*, offrent plus d'une sorte d'intérêt. Le philosophe platonicien paraît dans le *Commentaire du songe de Scipion*, curieuse dissertation sur ce magnifique fragment de la *République* de Cicéron, si heureusement conservé par Macrobe. Le grammairien, le critique, l'antiquaire étale un savoir très-varié et souvent ingénieux dans les sept livres des *Saturnales*. Le *Traité des différences et des associations des mots grecs et latins* contient d'utiles notions pour apprécier le génie des deux langues.

Des trois ouvrages qui nous sont restés de Macrobe, le plus précieux est sans contredit les *Saturnales*. Nous en devons la traduction à M. Mahul, lequel n'a pas peu ajouté au prix de son travail en l'accompagnant de notes très-complètes, ainsi que d'une savante dissertation sur la vie et les ouvrages de Macrobe.

Un mérite du même genre recommande la traduction de Pomponius Méla, par M. Huot, le savant éditeur et continuateur de Malte-Brun. Les notes qu'il a placées au bas des pages, en manière de commentaire perpétuel, et celles qu'il a renvoyées, sous le titre de notes supplémentaires, à la fin de l'ouvrage, forment un traité complet de géographie comparée. Ce travail peut tenir lieu d'un index géographique pour tous les volumes de la collection.

(1) Le traité de Varron de *Re rustica* fait partie du recueil des Agronomes latins récemment publié.

Grâce aux éclaircissements de M. Huot, on peut lire impunément les erreurs géographiques de Pomponius Méla, et ces fables si intéressantes qu'il rattache à la description de certains lieux, et qu'il raconte quelquefois dans un style expressif et éclatant.

Le texte adopté pour Macrobe est celui de l'édition des Deux-Ponts. D'excellents travaux, d'une date plus récente, nous ont fourni le texte du Traité de Varron, et celui de Pomponius Méla.

TABLE DES MATIÈRES DU VOLUME.

Avertissement.	I	DE LA LANGUE LATINE.. . . .	476
MACROBE.		Livre 5.. . . .	<i>id.</i>
Notice sur Macrobe.. . . .	1	Livre 6.. . . .	508
COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.	9	Livre 7.. . . .	524
Livre 1.	<i>id.</i>	Livre 8.. . . .	540
Livre 2.. . . .	72	Livre 9.	563
TRAITÉ sur les différences de concordance des verbes		Livre 10.. . . .	572
grecs et latins.	117	TABLE alphabétique des mots dont Varron donne l'éty-	
LES SATURNALES.	146	mologie.	585
Livre 1.	<i>id.</i>	FRAGMENTS du Traité de la langue latine de Varron. . .	592
Livre 2.	221	Notes sur le Traité de la langue latine.	593
Livre 3.	251	POMPONIUS MÉLA.	
Livre 4.	271		597
Livre 5.	283	Notice sur Pomponius Méla	599
Livre 6.	341	DESCRIPTION de la terre	601
Livre 7.. . . .	371	Livre 1.. . . .	<i>id.</i>
Notes sur Macrobe.. . . .	418	Livre 2.	628
VARRON.		Livre 2.	643
	473	Notes supplémentaires.	663
Notice sur le Traité de la langue latine.. . . .	476	Index.	703

NOTICE SUR MACROBE.

Macrobe est un des écrivains latins sur lesquels l'antiquité nous a laissé le moins de documents. Les savants du moyen âge, dont un grand nombre a su bien apprécier les trésors d'érudition que ses ouvrages renferment, n'ont point fait de l'histoire de sa vie ni de celle de ses écrits l'objet d'un travail spécial. Je vais tâcher de suppléer à cette omission, en recueillant les renseignements épars soit dans leurs divers ouvrages, soit dans les écrits plus récents.

I. MACROBIUS, *Ambrosius*, *Aurelius*, *Theodosius* : tels sont les noms que porta notre auteur, et qu'on lui donne en tête de ses œuvres. De ce que, dans l'énonciation de ces noms, celui de Théodose est quelquefois placé le dernier, P. Colomiès conclut¹ que ce fut celui sous lequel il était connu et distingué de son vivant; et que le nom de Macrobe ne doit être regardé que comme un surnom. Voici comment Colomiès établit et développe cette opinion : « Quel est, dit-il, ce Théodose auquel Aviénus dédie ses fables? Si nous en croyons Géraldi, c'est l'empereur de ce nom; mais cet écrivain se trompe certainement, et ce Théodose n'est autre que celui que nous appelons ordinairement Macrobe, mais qu'évidemment les anciens appelaient Théodose. On en trouve la preuve dans l'appendice ajouté par Jean, ou par Érigène, ou quelque autre, au traité *De differentiis et societatis græci latinique verbi*². A l'appui de notre opinion, nous citerons un passage d'un ancien interprète de l'*Ibis* d'Ovide, qui s'exprime en ces termes : *Tyrannus est des deux genres, selon la règle posée par le grammairien Théodose*. » La même opinion a été émise, accompagnée de quelque doute, par le savant P. Pithou; mais le P. Sirmon, avec non moins d'assurance que Colomiès, affirme que Théodose, auquel Aviénus dédie ses fables, et dont parle Boèce, n'est autre que Macrobe. Dans le catalogue des manuscrits d'Isaac Vossius, rédigé par Colomiès, et sous le n° 294, on trouve l'indication suivante : *Theodosii (imo Avieni) ad Macrobius Theodosium fabulæ*. Saxius⁴ et Henri Canegietio⁵ sont tacite-

ment contraires à cette opinion, puisqu'ils veulent qu'Aviénus, le fabuliste, ait été contemporain d'Antonin le Pieux.

Osarth¹ dit avoir vu un manuscrit qui portait le titre suivant : *Macrobiani, Ambrosii, Oriniocensis in somnium Scipionis commentarium incipit*; et il pense que ce nouveau nom (*Oriniocensis*) aura été donné à Macrobe, ou du lieu qui l'a vu naître, ou par allusion à son commentaire sur le songe de Scipion : comme qui dirait *Oniracritique*, mot qui serait formé de *ὄνειρος* (songe), et de *κριτής* (juger). C'est aussi l'explication qu'en donne le Scoliaiste d'un manuscrit qui fut possédé par Pontanus, l'un des commentateurs qui ont travaillé sur Macrobe. Seulement il y est appelé, tantôt *Ornicensis*, et tantôt *Ornicis*.

Le jésuite Alex. Wilthem rapporte² qu'un manuscrit du monastère de Saint-Maximin portait le titre suivant : AVR. MEMM. SYMMACH. VS. V. C. EMENDABAM. VEL. DIV. MEYM. RAVENNÆ. CUM. MACROBIO. PLOTINO. EUDOXIO. Le manuscrit de Saint-Maximin portait encore un autre titre, transcrit par Wilthem de la manière suivante : MACROBII. AMBROSII. SICETINI. DE. SOMNIO. etc. Avant de terminer ce qui concerne le nom de Macrobe, je crois pouvoir rapporter l'anecdote suivante, conservée par Jurieu : « Un écolier, dit-il, fut saisi par un inquisiteur, parce que, dans sa bibliothèque, on trouva un *Macrobius*. L'inquisiteur jugea que cet effroyable nom, *Macrobiani Saturnalia*, ne pouvait être que celui de quelque Allemand hérétique³. »

II. Le troisième mot de ce titre, SICETINI, est évidemment le nom de la patrie de l'auteur. Serait-ce *Sicca*, ville de Numidie, dont Salluste⁴ appelle les habitants *Siccenses*? Ptolémée et Procope appellent cette ville *Sicca Veneria*, et Solin, simplement *Veneria*. Elle était située à l'est de Cirta, sur la côte de l'Afrique que baigne la mer Méditerranée. Elle s'est aussi nommée OEnoé, et les mythographes racontent que Thoas, roi de Lemnos, ayant été jeté dans cette île par une tempête, il y eut de la nymphe OEnoé un fils qui fut nommé Siccinus. Ou bien faudrait-il entendre, par *Sicetini*, que Macrobe serait natif de cette île de la mer Égée, l'une des Sporades, que Strabon appelle *Sicenus*, Ptolémée *Sicinus*, Pomponius Mela *Sicynus*, et Plinie *Sycinui*? C'est là une question qu'aucun indice n'a-

¹ Cette notice a été publiée, pour la première fois, sous le titre de *Dissertation*, dans les *Annales Encyclopédiques* de feu M. Millin (1817, t. v, p. 21-76). Elle a été reproduite, avec des additions et des corrections, dans le *Classical Journal* (années 1819 et 1820) publié à Londres par M. Valpy. Je la reproduis ici pour la troisième fois, avec des additions et des corrections nouvelles.

² P. Colomesii opera, edita a J. Alb. Fabricio; Hamburg., 1709; in-4°. Κατάλογος litteraria (c. 38, p. 312).

³ Dans ce traité, outre que le nom de Théodose se trouve placé le dernier, après les autres noms de l'auteur des *Saturnales*, il y est de plus appelé, tantôt *Macrobe*, tantôt simplement *Theodose*.

⁴ *Onomasticon litterarium Christophori SAXII*; Traject. ad Rhenum, 1775-1803, 7 vol. in-8°, t. I, p. 478.

⁵ *Dissertatio de ætate et stylo Avieni*.

¹ Gasp. Barthii, *adversaria et commentaria*; Francofurt., 1648, in-fol., l. XXXIX, c. 12.

² *Diptychon Leodiense, et in illud commentarium a Rev. P. Wilthemio, Soc. Jes., Leodii, 1656; in-fol. Appendix, p. 4.*

³ *Histoire du Calvinisme et celle du Papisme mis en parallèle*; Rotterdam, 1633, in-4°, t. I, p. 67.

⁴ *De bello Jugurthino*.

mène à résoudre. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il y aurait de la témérité à vouloir, sur la foi d'un seul manuscrit, assigner une patrie à Macrobe. L'assertion, toutefois, serait moins gratuite que celle qui lui donne la ville de Parme pour patrie; assertion reproduite dans la plupart des dictionnaires, et qui vraisemblablement n'a d'autre fondement qu'une tradition vague : car, malgré tous les efforts que j'ai faits pour en découvrir la source, le plus ancien auteur où je l'ai trouvée énoncée est Gaudenzio Merula¹, qui vivait dans le seizième siècle; encore n'en fait-il mention que pour la signaler comme une erreur. Mais ce qui contredit décidément cette opinion, outre le sentiment des savants les plus distingués, c'est le témoignage positif de Macrobe lui-même : « *Nos sub alio ortos cælo, latinæ linguæ vena non adjuvat.... petitum, impetratumque volumus, æqui bonique consulant, si in nostro sermone nativa romani oris elegantia desideretur* (Saturnal.) l. I, c. 2). D'après ce passage, on a dû supposer que Macrobe était Grec (la physiognomie de son nom ne permet guère d'ailleurs d'en douter), puisqu'à l'époque où il écrivait, le monde civilisé ne parlait que deux langues, le latin et le grec, et que d'ailleurs son style est quelquefois bigarré d'hellénismes, et ses ouvrages remplis de citations grecques. Cœlius Rhodiginus² prétend que de son temps les habitants de Vérone le comptaient au nombre des écrivains auxquels leur ville avait donné le jour. Cette opinion n'a point trouvé de partisans.

III. Nous ignorons la date précise de la naissance de Macrobe; mais nous savons positivement, d'après les lois du code Théodosien qui lui sont adressées, ou dans lesquelles il est question de lui, aussi bien que par les personnages qu'il a introduits dans ses Saturnales, comme étant ses contemporains, tels que Symmaque et Prætextatus, qu'il a vécu sous les règnes d'Honorius et de Théodose, c'est-à-dire entre l'an 395, époque de l'avènement d'Honorius au trône, et l'an 435, époque de la publication du code Théodosien. Aussi ceux qui ont classé les écrivains latins par ordre chronologique ne se sont point écartés de cet intervalle. Riccioli, dans la Chronique qu'il a mise en tête de son *Almageste*³, place Macrobe entre les années 395 et 400; et il relève Genebrard, Sansovino et Thevet, qui l'avaient placé au deuxième siècle de l'ère chrétienne, ainsi que les rédacteurs du catalogue de la bibliothèque du Vatican, qui l'ont placé au dixième. Saxius (*loco cit.*) place Macrobe vers l'an 410. M. Schœll, dans la *Table synoptique des écrivains romains*, en tête de son *Histoire de la littérature latine*, le place sous l'année 409⁴.

IV. Tout ce que nous savons sur les dignités dont Macrobe fut revêtu, et sur les fonctions qu'il a rem-

plies, est consigné dans le code Théodosien. On y trouve d'abord une loi de Constantin¹, datée de Sirmium, le 12 des calendes de mars de l'an 326, adressée à un *Marimianus Macrobius*, sans qualification, que la différence du prénom, jointe à l'époque où il a vécu, permettrait de regarder comme étant le père ou l'aïeul de l'auteur des Saturnales.

La loi 13, liv. xvi, tit. 10, de *paganis* (cod. Justinian.), est adressée par Honorius à Macrobe, vice-préfet (*pro-præfecto*) des Espagnes.

Une loi datée de Milan, l'an 400, le blâme d'un empiétement de pouvoir, et le qualifie *vicarius*.

La loi 11, liv. vi, tit. 28, de *indulgentiis debitorum*, sous la date de l'année 410, est adressée à Macrobe, proconsul d'Afrique.

Enfin il existe un rescrit de Théodose le Jeune et d'Honorius, daté de l'an 482², et adressé à Florent. Dans ce rescrit, les empereurs déclarent qu'ils élèvent la dignité de *præfectus sacri cubiculi* à l'égal de celle de préfet du prétoire, de préfet urbain ou de préteur militaire; en telle sorte que ceux qui en seront revêtus jouiront des mêmes honneurs et prérogatives que ces magistrats. Les empereurs ajoutent qu'ils portent cette loi en considération des mérites de Macrobe, qu'ils qualifient de *vir illustris*; en raison de quoi ils entendent qu'il soit le premier à profiter du bénéfice de la loi, sans que ses prédécesseurs qui sont sortis de charge puissent y prétendre.

On a traduit le titre de *præpositus sacri cubiculi*, par celui de *grand-maitre de la garde-robe*, et l'on a comparé cette charge à celle que remplit le grand chambellan dans les cours de l'Europe moderne. Elle existait également dans l'empire d'Orient et dans celui d'Occident. Celui qui en était revêtu était de la troisième classe des *illustres*, dans laquelle il occupait le premier rang. Il avait au-dessous de lui plusieurs dignitaires, entre autres le *primicerius sacri cubiculi*, qui avait le titre de *spectabilis*, et les *chartularii sacri cubiculi*, au nombre de trente³. Les manuscrits donnent aussi à Macrobe le titre de *vir consularis et illustris*. Gronovius démontre qu'à cette époque on donnait cette qualification aux gouverneurs des provinces⁴; et Ernesti, dans l'*Index dignitatum* de son édition d'Ammien-Marcellin⁵, fait voir qu'elle fut donnée au gouverneur de la Célé-Syrie. Quant à la qualification d'*illustris*, plusieurs auteurs cités par Gessner⁶ prouvent qu'on la donnait, à cette époque, aux sénateurs de la première classe. Je ne dois pas laisser ignorer que quelques savants ont révoqué en doute que le Macrobe dont il est question dans le rescrit à Florent fût le même

¹ Leg. 2, lib. ix, tit. 10, *De emendatione servorum*.

² Liv. vi, tit. 8, de *Præpositis sacri cubiculi*.

³ Guid. PANCIRIOLUS, *Notitie dignitatum utriusque imperii*; Genève, 1623, in-fol. (Pars secunda, p. 57.)

⁴ Observat. Eccles., c. 21.

⁵ Lipsie, 1773, in-8°.

⁶ *Novus lingue et eruditionis romane Thesaurus, locupletatus et emendatus a Jo. Matth. GESNERO*; Lipsie, 1749, 4 vol. in-fol.

¹ De *Gallorum cisalpinorum Antiquitate et Disciplina*, a Gaudenzio MERULA; Lugd. Seb. Grapheim, 1539, in-8° (l. II, c. 2).

² *Lectiones antiquæ* (l. XIV, c. 6).

³ Riccioli *Almagestum novum*; Pisononia, 1651, in-fol., 2 vol.

⁴ *Histoire de la littérature latine*, par M. F. SCHœLL; Paris, 1814, 4 vol. in-8° (t. IV, p. 300.)

que l'auteur des *Saturnales* ; et leur doute est fondé sur ce que la fonction de *præpositus sacri cubiculi* fut l'apanage ordinaire des eunuques, tandis que Macrobe eut un fils nommé Eusthate, auquel il adressa ses principaux ouvrages, en lui prodiguant les expressions de la plus vive tendresse : « *Eusthati fili, luce mihi dilectior.... Vixit mihi pariter dulcedo et gloria.* »

V. Quelle fut la religion de Macrobe ? Cette question a excité une vive controverse parmi les érudits, parce qu'elle touchait de près à de grands intérêts religieux. Le déiste anglais Collins, entre autres objections contre l'Évangile, avait soutenu qu'il n'était pas vraisemblable qu'un événement aussi marquant que le massacre des enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, rapporté par saint Matthieu¹, eût été passé sous silence par tous les écrivains païens, au nombre desquels il ne veut pas compter Macrobe, qui en a parlé², et qu'il considère comme chrétien. Collins avait en sa faveur l'opinion de Grotius³ et celle de Barth⁴. Ce dernier, tout en disant qu'on trouve dans les écrits de Macrobe quelques légers indices qu'il professait la religion des chrétiens⁵, le place néanmoins au nombre des écrivains païens. Jean Masson se chargea de répondre à Collins, et le fit dans une lettre écrite en anglais, adressée à Chandler, évêque de Coventry, et imprimée à la suite d'un ouvrage de ce dernier en faveur de la religion chrétienne⁶. Masson y établit le paganisme de Macrobe, en faisant voir qu'à l'imitation de Celse, de Porphyre, de Julien, il s'efforce de laver le polythéisme du reproche d'absurdité qu'on lui adressait avec tant de justice, et que c'est dans ce dessein qu'il réduit ses nombreuses divinités à n'être plus que des emblèmes, des attributs divers du soleil. Au reste, continue Masson, dont j'analyse les raisonnements, il ne parle jamais de ces dieux que le vulgaire adorait, sans marquer qu'il leur rendait aussi les mêmes honneurs. « Dans « *nos saintes cérémonies*, dit-il, *nous prions Ja-* « *nus 7.... nous adorons Apollon*, etc. » Ces expressions, et plusieurs autres semblables, se rencontrent fréquemment dans les *Saturnales* ; et certainement, s'il eût été chrétien, Macrobe se serait abstenu de les employer à une époque où la lutte entre les deux principales religions qui se partageaient la croyance du monde existait encore dans

toute sa vigueur, et même était la pensée dominante qui occupait alors les esprits. On sait d'ailleurs que les premiers chrétiens poussaient si loin le scrupule en cette matière, qu'ils s'abstenaient de manger des viandes qui avaient été offertes aux idoles, et que plusieurs d'entre eux furent mis à mort pour avoir refusé de participer, sous les empereurs païens, au service militaire, qui les eût contraints de rendre aux fausses divinités des honneurs qu'ils regardaient comme coupables. — Tous les interlocuteurs que Macrobe introduit dans les *Saturnales*, et qu'il donne pour ses amis et ses plus intimes confidents, manifestent le plus parfait assentiment et la plus sincère admiration pour le système religieux de Prætextatus : « Quand il eut « cessé de parler, tous les assistants, les yeux fixés « sur lui, témoignaient leur admiration par leur « silence. Ensuite on commença à louer, l'un sa « mémoire, l'autre sa doctrine, *tous sa religion*, « assurant qu'il était le seul qui connût bien le se- « cret de la nature des dieux ; que lui seul avait « l'intelligence pour comprendre les choses divi- « nes et le génie pour en parler¹. » L'on sait d'ailleurs que Prætextatus était prêtre des idoles, comme on le verra plus bas. Quant à Symmaque (qui est aussi un des principaux interlocuteurs des *Saturnales*), outre qu'il fut grand pontife, ses écrits contre le christianisme, qui sont parvenus jusqu'à nous, ne laissent aucun doute sur ses opinions. Une présomption nouvelle en faveur du paganisme de Macrobe, c'est le silence absolu qu'il garde sur la religion chrétienne, dont le sujet de ses ouvrages appelait si naturellement la discussion. S'il ne l'a point abordée, c'est, je pense, par égard pour les sentiments du souverain à la personne duquel il se trouvait attaché par un emploi important, et qu'il aura craint, sans doute, de choquer.

VI. Maintenant que tous les documents sur la personne de Macrobe sont épuisés, je passe à ses ouvrages. Il nous en est parvenu trois : 1° le *Commentaire sur le Songe de Scipion* ; 2° les *Saturnales* ; 3° le traité des *différences et des associations des mots grecs et latins*.

COMMENTAIRE SUR LE SONGE DE SCIPION.

Dans le sixième livre de la *République* de Cicéron, Scipion Émilien voit en songe son aïeul l'Africain, qui lui décrit les récompenses qui attendent, dans une autre vie, ceux qui ont bien servi leur patrie dans celle-ci : c'est le texte choisi par Macrobe pour exposer, dans un commentaire divisé en deux livres, les sentiments des anciens concernant le système du monde. Astronomie, astrologie, physique céleste, cosmologie, métaphysique, telles sont les sections des connaissances humaines sur lesquelles roulent ses dissertations ; ouvrage d'autant plus précieux, qu'il est permis de le considérer comme l'expression fidèle des opinions des savants de son temps sur ces diverses matières. Brucker reconnaît dans les idées de notre

¹ C. 2, §. 16.

² *Saturnal.*, l. II, c. 4.

³ *Opera Theologica* H. Grotii ; London, 1679, 4 vol. in-fol. (Commentaire sur les Évangiles, l. II, vol. 9, p. 19.)

⁴ *Advers. et comment.*, l. XLVIII, c. 8, colonn. 2258.

⁵ Deux expressions de Macrobe semblent déceler le chrétien : *Deus omnium fabricator* (*Saturnal.*, l. VII, c. 3). *Deus opifex omnes sensus in capite locavit.* (*ibid.* l. id., c. 14.) Néanmoins ces expressions seraient encore naturelles sous la plume d'un néoplatonicien de la fin du 4^e siècle.

⁶ *A vindication of the defense of christianity, from the propheetius of the old Testament* ; London, 1728, in-8°. On trouve aussi une analyse assez étendue de cette lettre dans le t. XIII, p. 434, de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe* ; Amsterdam, 1734, in-12.

⁷ *Saturnal.* (l. I, c. 9).

¹ *Saturnal.*, l. I, c. 17.

auteur un adepte de la secte platonicienne régénérée, soit lorsqu'il reproduit la célèbre trinité de Platon¹, soit lorsqu'il professe la doctrine de l'indestructibilité de la matière, et soutient qu'elle ne fait réellement que changer de formes, alors qu'elle paraît à nos yeux s'ancrant², soit enfin lorsque Macrobe ne veut voir dans les divinités du paganisme que des allégories des phénomènes physiques³. Les connaissances astronomiques que Macrobe développe dans son *Commentaire* ont déterminé Riccioli à le compter au nombre des astronomes, et même à consacrer un chapitre de l'*Almageste* à son système astronomique⁴.

Barth pense⁵ que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* faisait partie des Saturnales, et il se fonde sur ce qu'il a vu un manuscrit de cet ouvrage qui avait pour titre : *Macrobii Th. V. C. et inl. Commentariorum tertix diei Saturnaliorum, liber primus incipit*. « En sorte que d'après cela, dit-il, il paraîtrait que la principale division de l'ouvrage de Macrobe était celle par journées, dont la troisième aurait été remplie par le *Commentaire*, dans lequel, en effet, il explique le sens caché de Cicéron; de même que, dans les *Saturnales*, il explique le sens caché de Virgile. Il ne serait pas impossible que quelques paroles qui auraient lié ces deux ouvrages ensemble se fussent perdues; ce qu'on sera plus disposé à croire alors qu'on saura que, tandis qu'il est annoncé à la fin du deuxième livre des Saturnales que le lendemain la réunion doit avoir lieu chez Symmaque, néanmoins la discussion qui commence immédiatement le troisième livre a lieu chez Prætextatus. Remarquez d'ailleurs que, dans la division actuelle des livres, le troisième et le quatrième en formeraient à peine un, comparés à l'étendue de ceux qui les précèdent et de ceux qui les suivent. » Je ferai observer encore, à l'appui de l'opinion de Barth, qu'en tête des deux ouvrages Macrobe adresse également la parole à son fils Eustathe; mais il faut remarquer aussi, contre cette même opinion, que tandis que, dans les *Saturnales*, il est fait mention fréquemment des interlocuteurs, il n'est jamais question d'eux dans les deux livres fort étendus qui composent le *Commentaire sur le Songe de Scipion*.

Le grammairien Théodore Gaza a traduit en grec, comme on le croit communément, le *Songe de Scipion* de Cicéron, ce qui a fait penser faussement à plusieurs savants qu'il avait traduit aussi le *Commentaire* de Macrobe. La seule traduction grecque de cet ouvrage est celle de Maxime Planude, moine de Constantinople, qui vivait vers l'an 1327, et à qui l'on attribue plusieurs autres ouvrages, entre autres

les fables connues sous le nom d'Ésope. D'après le témoignage de Montfaucon¹, il a existé un manuscrit de la traduction du *Commentaire* par Planude (laquelle, au reste, n'a jamais été publiée) dans la bibliothèque de Coislin, n° 35 (*olim* 504), et il en existe sept dans la bibliothèque du Roi, d'après le témoignage du Catalogue des manuscrits².

C'est ici le plus important et le plus cité des ouvrages de Macrobe. Il n'est pas nécessaire de décrire ici les fêtes dont le nom est le titre de l'ouvrage, il suffit de renvoyer aux 7^e et 10^e chapitres du liv. I des Saturnales. J'ajouterai seulement que Macrobe a divisé son ouvrage en sept livres, dans lesquels il raconte à son fils des conversations qu'il suppose tenues dans des réunions et dans des festins qui auraient eu lieu pendant les Saturnales chez Prætextatus. Disons d'abord quelque chose des personnages que Macrobe y fait parler.

C'est un jurisconsulte nommé *Postumius*, qui raconte à son ami *Decius*³ les discussions qui ont eu lieu chez *Prætextatus* pendant les saturnales, telles que les lui a racontées *Eusèbe*, l'un des interlocuteurs, lequel avait eu soin, au sortir de ces réunions, de mettre par écrit ce qu'il venait d'y entendre. *Postumius* y avait assisté le premier jour; mais ensuite, obligé de vaquer à ses occupations ordinaires, il s'y était fait remplacer par *Eusèbe*; en sorte que les véritables interlocuteurs des Saturnales ne sont qu'au nombre de douze, savoir, outre *Eusèbe*, *Prætextatus*, *Flavius*, *Symmaque*, *Cœcina*, *Decius Albinus*, *Furius Albinus*, *Eustache*, *Nicomachus Avienus*, *Evangelus*, *Disaire Horus*, et *Servius*. Il est à remarquer que Macrobe ne parle jamais de lui-même à l'occasion de ces réunions, et ne dit nulle part qu'il y ait assisté: c'est qu'en effet, d'après les expressions de son prologue, ces réunions, sans être de pures fictions, ont servi de cadre à l'auteur, qui a beaucoup ajouté à la réalité. « Je vais exposer, dit-il, le plan que j'ai donné à cet ouvrage. Pendant les saturnales, les plus distingués d'entre les nobles de Rome se réunissaient chez *Prætextatus*, etc. » Après avoir comparé ses banquets à ceux de Platon, et le langage de ses interlocuteurs à celui que le philosophe grec prête à Socrate, Macrobe continue ainsi: « Or, si les Cotta, les Lélius, les Scipion, ont pu disserter, dans les ouvrages des anciens, sur les sujets les plus importants de la littérature romaine, ne sera-t-il pas permis aux *Flavius*, aux *Albinus*, aux *Symmaque*, qui leur sont égaux en gloire et ne leur sont pas inférieurs en vertu, de disserter sur quelque sujet du même genre? Et qu'on ne me

¹ *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol., p. 520.

² Dans le tome contenant les manuscrits grecs, les n° 963, 1000, 1003, 1772, 1868 (ce n° renferme deux manuscrits de la traduction de Planude), 2070. Ces manuscrits sont des 14^e, 15^e et 16^e siècles; le n° 1000 provient de la bibliothèque de Colbert.

³ D'après un passage du 2^e chapitre du 1^{er} livre, il paraîtrait que ce *Decius* est le fils d'*Albinus Cœcina*, l'un des interlocuteurs des Saturnales. Poulanus en fait la remarque.

¹ *Saturnal.*, l. I, c. 17.

² *Ibid.*, l. II, c. 12.

³ *Ibid.*, l. II, c. 4. *Historia critica philosophiæ a Jac. BRUCKERIO; Lipsiæ*, 1768-7, 6 vol. in-4°, t. II, p. 350.

⁴ C'est le 4^e chap. de la 3^e section du liv. IX^e (t. II, p. 282 et suiv.)

⁵ *Claudiani opera, ex editione et cum commentario Gasp. BARTHII; Francofurti*, 1650, in-4° (p. 791).

« reproche point que la vieillesse de quelques-uns de mes personnages est postérieure au siècle de Prætextatus, car les Dialogues de Platon sont une autorité en faveur de cette licence..... C'est pour quoi, à son exemple, l'âge des personnes qu'on a réunies n'a été compté pour rien, etc. ». Il est évident que, si des réunions et des discussions philosophiques et littéraires ont eu lieu réellement chez Prætextatus, Macrobe ne nous en a transmis qu'un résultat arrangé à sa manière. Quoi qu'il en soit, comme les personnages qu'il met en scène ont effectivement existé et à peu près vers la même époque, je vais successivement dire un mot sur chacun d'eux.

Prætextatus doit occuper le premier rang, car c'était lui qui présidait la réunion en qualité de *rex mensæ*, outre que les séances se tenaient dans sa bibliothèque. Il paraît que c'était un homme profondément versé dans les rites sacrés et les mystères du polythéisme. Néanmoins, et malgré l'attachement qu'il professait pour le paganisme, il disait, s'il faut en croire saint Jérôme¹ : « Qu'on me fasse évêque de Rome, et sur-le-champ je me fais chrétien. » C'est lui qui, dans l'ouvrage de Macrobe, porte la parole le plus souvent et le plus longuement. S'il fut un des hommes les plus distingués de son temps par ses connaissances, il ne le fut pas moins par les emplois importants qu'il remplit. En effet, on le trouve désigné comme préfet de Rome en l'an 384, sous Valentinien et Valens³. Godefroi rapporte⁴, et⁵ sur la foi d'un manuscrit, qu'il fut préfet du prétoire en 384. Ammien Marcellin⁶ lui prodigue les plus grands éloges, en énumérant tout ce qu'il fit à Rome pendant sa préfecture. Le même auteur nous apprend aussi⁷ que Prætextatus fut proconsul d'Achaïe sous Julien; et il occupait encore cette place pendant les premières années de Valentinien, comme on peut le voir dans Zosime⁸, qui, au reste, ne lui prodigue pas moins d'éloges qu'Ammien-Marcellin. Symmaque lui a adressé plusieurs de ses lettres⁹. Dans d'autres, Symmaque eut à déplorer la mort de Prætextatus, et dans la 25^e lettre du x^e livre il nous apprend que, lorsque la mort surprit ce personnage, il était désigné consul pour l'année suivante. C'est ce que confirme aussi une inscription rapportée par Gruter, et que je vais transcrire. Elle provient d'une table de marbre trouvée à Rome, dans les jardins de la villa Mattei¹⁰. Cette

inscription était placée au-dessous d'une statue élevée en l'honneur de Prætextatus. Sa famille, l'une des plus distinguées de Rome, a donné à cette ville plusieurs personnages illustres, dont on peut voir la notice dans la *Roma subterranea* d'Aringhi. On y verra aussi que cette famille a donné son nom à l'une des catacombes de cette ville. Aringhi lui consacra le 16^e chapitre de son III^e livre, sous le titre de *Cœmeterium Prætextati*¹.

Symmaque est connu par une collection de lettres, divisée en dix livres, qui est parvenue jusqu'à nous. Il y parle plusieurs fois contre les chrétiens. Saint Ambroise et Prudence y répondirent. L'heureux et infatigable conservateur de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, M. l'abbé Maïo, a découvert et publié pour la première fois, des fragments considérables des discours de Symmaque². Ce dernier avait fait aussi une traduction grecque de la Bible, dont il ne nous reste plus que quelques lambeaux. Son père avait été sénateur sous Valentinien. Lui-même il remplit, du temps de cet empereur, la charge de correcteur de la Lucanie et du pays des Brutiens, en 365 ou 368³. Il fut proconsul d'Afrique en 370 ou 373⁴. C'est lui-même qui nous l'apprend⁵. Il paraît, d'après plusieurs de ses lettres, que l'Afrique était sa patrie, et qu'il conservait pour elle le plus tendre attachement. Il fut préfet de Rome sous Valentinien le Jeune, en 384, Richomer et Cléarque étant consuls⁶. Enfin, il fut consul avec Tatien en 391⁷. Son fils, qui fut proconsul d'Afrique sous Honorius, lui consacra une inscription trouvée à Rome sur le mont Coelius, et publiée pour la première fois par Pontanus, dans ses notes sur Macrobe⁸.

Eusèbe, auteur de cette inscription, est sans doute le même que nous trouvons au nombre des interlocuteurs des Saturnales. Tout ce que nous savons de lui se réduit à ce que nous apprend Macrobe : qu'il était Grec de naissance, et néanmoins aussi versé dans la littérature latine que dans celle de sa nation. Il exerça avec distinction la profession de rhéteur, et son style était abondant et fleuri.

Flavien était frère de Symmaque. Gruter rapporte

brisæ. Consulari. Lusitanie. Procons. Achaïæ. Præfecto. Urbi. Præf. Præf. II. Italie. Et. Illyrici. Consuli Designato. Dedicata. Kal. Feb. — Dn. Fl. Valentiniano. Aug. III. Et. Eutropio. Cass. Jan. GRUTERII, inscriptiones antiquæ cura Joan. Georg. GRÆVII, recensitæ. Amstelod. 1707, 4 vol. in-fol., p. 1002, n° 2. — On trouvera encore d'autres inscriptions concernant Prætextatus, dans le même Recueil, p. 209, n° 2, 3, 4, p. 310, n° 1, et p. 488, n° 3.)

¹ *Roma subterranea, Pauli Aringhi; Romæ, 1651, 2 vol. in fol. (t. I, p. 476.)*

² *A. Aur. Symmachi, octo Orationum ineditarum partes, inveniit, notisque declaravit Angelus Maius.*

³ *Leg. 25, de Cursu publico.*

⁴ *Leg. 73, De Decurionibus; Modiolano, 1815, in 8°.*

⁵ *Epist. 16, l. x.*

⁶ *L. XLIV, de Appellationibus.*

⁷ *Epist. 1, l. I; Epist. 62-4, l. II; Epist. 10-15, l. V.*

⁸ *Eusebii. Q. Aurelio Symmacho. V. C. Quæst. Præf. Pontifici. Majori. Correctori. Lucania. Et. Brittiorum. Comit. Ordinis. Tertii. Procons. Africa. Præf. Urb. Cos. Ordinario. Oratori. Disertissimo. Q. Fab. Memm. Symmachus. — V. C. Patri. Optimo*

¹ *Saturnal., l. I, c. I.*

² *Ibid. ibid.*

³ *Epist. ad Pamphach., 61.*

⁴ *Codex Theodosianus, l. II, ut dignitat. ord. Servetur.*

⁵ *Codex Theodosianus, cum commentario perpetuo Jac. Gothofredi, edit. J. Dan. RITTERO; Lipsiæ, 1734, un vol. in-fol. (sur la loi 6, de mod. mult.)*

⁶ *L. XXVII, anno 368.*

⁷ *L. XXII.*

⁸ *L. IV.*

⁹ *L. I, epist. 44-55, et l. x, epist. 30-32.*

¹⁰ *Vellio. Agorio. Prætextato. v. c. Pontifici. Festæ. Pontifici. Soli. Avidecemviro. Augurio. Taurobolio. Curiali. Neocoro. Microfante. Patri. Sacrorum. Questori. Candidato. Prætori. Urbano. Correctori. Tuscia. Et. Um-*

une inscription qui le concerne¹. En voici une autre, trouvée en même temps que celle de Symmaque que j'ai rapportée plus haut². Pontanus demande si ce ne serait pas le même dont a parlé Jean de Sarisbury en ces termes : « C'est ce qu'assure Flavien, dans son ouvrage intitulé de *Vesti-giis Philosophorum* ³. » Et ailleurs : « Cette anecdote (celle de la matrone d'Éphèse) racontée en ces termes par Pétrone, vous l'appellerez comme il vous plaira, fable ou histoire. Toutefois Flavien atteste que le fait s'est passé ainsi à Éphèse ⁴. » Le P. de Colonia ajoute que c'est ce même Flavien qui, de concert avec Arbogaste, ayant soulevé Rome en faveur d'Eugène, se fit tuer en défendant le passage des Alpes et l'entrée de l'Italie contre l'armée de Théodose le Grand ⁵.

Cæcina Albinus fut préfet de Rome sous Honorius, en 414 ⁶. *Rutilius Claudius Numatianus* fait mention de lui dans son *Itinéraire* ⁷, ainsi qu'Olympiodore, cité dans la *Bibliothèque* de Photius. Gruter rapporte deux inscriptions ⁸, qui le concernent ⁹.

Nicomachus Avienus était encore très-jeune ¹⁰, et se bornait ordinairement à interroger ¹¹. Saxius pense ¹² que cet *Avienus* est *Rufus Sextus Avienus*, non l'auteur des fables, mais celui qui a traduit les *Phénomènes* d'Aratus et Denys Periegète. Gruter rapporte ¹³, d'après Smetius et Boissard, une inscription trouvée à Rome au pied du Capitole, et qui servait de base à une statue élevée à R. AVV. Avianus Symmachus, v. c. le 3 des kalendes de mai, Gratien IV et Merobande consuls.

Les autres interlocuteurs des *Saturnales* sont : *Eustache*, philosophe distingué et ami particulier de Flavien, mais qu'il ne faut pas confondre avec

le savant archevêque de Thessalonique, commentateur d'Homère, puisqu'il n'a vécu que plusieurs siècles après; *Evangelus*, que Macrobe nous peint sous les traits de la rudesse et de l'apreté; *Harus*, Égyptien de naissance ¹, comme son nom l'indique, qui, après avoir remporté plusieurs palmes athlétiques, avait fini par embrasser la secte des cyniques; *Disaire*, Grec de nation, qui fut de son temps le premier médecin de Rome ², et enfin le grammairien *Servius*, le même dont il nous reste un commentaire sur Virgile. Peut-être Servius conçut-il l'idée de cet ouvrage au sein des discussions approfondies sur le poète latin, qui eurent lieu chez *Prætextatus*; du moins les paroles que Macrobe place dans sa bouche, à la fin du troisième livre, se retrouvent à peu près textuellement dans le commentaire du grammairien, ainsi que plusieurs de ses observations. A l'époque de nos *Saturnales*, il venait d'être reçu tout récemment professeur de grammaire; et Macrobe loue également ses connaissances et sa modestie, laquelle se manifestait chez lui jusque dans son extérieur ³.

Maintenant que l'on connaît les personnes que Macrobe fait asseoir à son banquet, je vais tracer une analyse rapide de l'ouvrage lui-même.

Il est divisé en sept livres. Un passage de la fin du sixième, où il est annoncé que Flavien doit disserter le lendemain sur les profondes connaissances de Virgile dans l'art des augures, annonce qui ne se réalise point, a donné lieu à Pontanus de soupçonner qu'il devait exister un huitième livre; ce qui eût formé un nombre égal au nombre de jours que remplissaient en dernier lieu les fêtes des Saturnales. J'ai déjà dit que Barth a pensé que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* formait ce huitième livre. Quoi qu'il en soit, M. Étienne a divisé les sept livres qui nous restent en trois journées, nombre primitif de la durée des Saturnales. La première renferme le premier livre; la deuxième renferme les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième livres; et la troisième renferme le septième et dernier. Cette division, quoique purement arbitraire, et même en opposition avec le texte précis de l'ouvrage, où il n'est fait mention que de deux journées, a toujours été indiquée depuis dans les éditions postérieures. Voici à peu près les matières qui sont renfermées dans les sept livres, et l'ordre dans lequel elles sont disposées.

Le premier livre traite des Saturnales, et de plusieurs autres fêtes des Romains, de Saturno lui-même, de Janus, de la division de l'année chez les Romains, et de son organisation successive par Romulus, Numa et Jules-César; de la division du jour civil, et de ses diversités; des kalendes, des ides, des nones, et généralement de tout ce qui concerne le calendrier romain : il se termine enfin par plusieurs chapitres très-importants, dans lesquels Macrobe déploie une vaste érudition, à l'appui du système qui fait rapporter tous

¹ P. 170, n° 5.

² *Virio. Nicomacho. Flaviano. V. C. Avant. Præf. Pontific. Maiori. Consulari. Sicilia. Vicario. Africe. Quæstori Intra. Palatium. Præf. Præf. Iterum. Cos. Ord. Historico. Disertissimo. Q. Fabius. Memmius. Symmachus. V. C. pro-socero. Optimo.*

³ *Polycraticus, sive de nugis Curialium et vestigiis philosophorum*, lib. VIII, a Joanne Saresberienſe; Lugd. Batav., 1639, in 8° (t. II, c. 26).

⁴ *Ibid.*, l. VIII, c. 2.

⁵ *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs payens*, Lyon; 1718, 2 vol. in-12 (t. I, p. 208 et suivantes).

⁶ *Leg. un. de Naviculariis.*

⁷ L. I, v. 406.

⁸ P. 286, n° 7.

⁹ La première, d'après Gultenstein, qui l'avait copiée à Rome sur un marbre; la voici : *Salvis. D. D. Monorio. Et. Theodosio. P. P. F. F. semper. Augg. Cæcina. Decius. Acinatius. Albinus. V. C. Præf. Urbis. Facto. A. Se. Adjecit. Ornavit. Dedicata. Pridie. Nonas. Novembris. Rost..... I. Linio. Cos.* Voici maintenant la seconde, recueillie sur le même marbre par Smetius et par Boissard : — *D. G. D. G. Fl. Arcadio. Pio. Ac. Trium. Fl. Tori. Semper. Augusto. Cæcina. Decius. Albinus. V. C. Præfectus. Urbis. Vice. Sacra. indicant. devotus. numini. maius. Tatiqne. eius.* (Gruter, p. 287, n° 2.) On trouve encore, parmi les interlocuteurs des Saturnales, un autre *Albinus* (*Furius*), sur lequel je n'ai pu obtenir aucun renseignement.

¹⁰ *Sat.*, l. VI, c. 7.

¹¹ *Ibid.*, l. I, c. 7.

¹² *Onomasticon Litterarium*, t. I, p. 478.

¹³ P. 370, n° 3.

¹ *Sat.*, l. I, c. 15 et 16.

² L. I, c. 7; et l. VII, c. 5.

³ L. I, c. 2.

les dieux au soleil. Cette partie est originale, autant que les travaux d'érudition le peuvent être. Dans le reste du livre, il a beaucoup pris à Aulu-Gelle et à Sénèque le moraliste.

Le deuxième livre est le plus original et le plus vulgairement connu de l'ouvrage de Macrobe. C'est un recueil d'anecdotes, de plaisanteries, de bons mots, même de calembours, en un mot un véritable *ana*. La plupart des choses qu'il renferme ne se trouvent que là ; et nous les ignorerions entièrement, si Macrobe avait négligé de nous les transmettre. La seconde partie du deuxième livre est remplie par des détails très-curieux sur les mœurs domestiques des Romains, leur cuisine, leurs mets, les fruits qu'ils consommaient, et diverses particularités de ce genre.

Depuis le troisième livre jusqu'au sixième inclusivement, les *Saturnales* deviennent un commentaire approfondi de Virgile, considéré sous divers rapports. Dans le troisième livre, on développe les connaissances du poète latin, concernant les rites et les croyances de la religion. Dans le quatrième, on fait voir combien toutes les ressources de l'art des rhéteurs lui ont été familières, et avec quelle habileté il a su les employer. Le cinquième n'est qu'un parallèle continu de l'Homère et de Virgile, où sont signalés en même temps les nombreux larcins que le dernier a faits au poète grec. Ce que Virgile a emprunté aux poètes de sa nation est dévoilé dans le sixième livre, où sont aussi développés, d'après les ouvrages de Virgile, quelques points curieux d'antiquité.

Le septième livre est imité en grande partie du *Symposiaque* (repas) de Plutarque. On y trouve discutées plusieurs questions intéressantes de physique et de physiologie ; on y remarque des exemples curieux de la manière dont les sophistes soutenaient le pour et le contre d'une même thèse.

Sans doute la latinité de Macrobe se ressent de la décadence de son siècle ; mais il faut convenir aussi que les défauts de son style ont été beaucoup exagérés par les critiques anciens, qui, pendant longtemps, n'ont eu sous les yeux qu'un texte mutilé et totalement défiguré. On lui a surtout reproché ses plagiais avec beaucoup d'amertume. Erasme¹ l'appelle *Æsopica cornicula*..... *quæ ex aliorum pannis suos contexuit centones. Non loquitur, et si quando loquitur, græculum latine balbutire credas*. Vossius le qualifie de *bonorum scriptorum lavernam*. Muret² dit assez plaisamment : *Macrobius..... factitasse eandem artem, quam plerique hoc seculo faciunt, qui ita humani a se nihil alienum putant, ut alienis æque utantur ac suis*. Ange Politien et Scaliger le père ne lui sont pas moins défavorables. Un reproche qu'ils ne lui ont pas adressé, quoiqu'ils eussent pu le faire avec beaucoup de justice, c'est

le défaut absolu de méthode, et le désordre complet qui règne dans son ouvrage. Encore aurait-il pu s'en excuser par la licence que lui donnait à cet égard le genre de la conversation qu'il a adopté. Au reste, la manière modeste dont il s'exprime dans sa préface aurait dû lui faire trouver des juges moins sévères. En effet, il n'a pas prétendu faire un ouvrage original ; seulement il réunit dans un seul cadre, pour l'instruction de son fils, le résultat de ses nombreuses lectures. Il le prévient qu'il n'a point eu dessein de faire parade de son éloquence, mais uniquement de rassembler en sa faveur une certaine masse de connaissances ; enfin, il a eu grand soin d'avertir le lecteur que plus d'une fois il avait copié jusqu'aux propres expressions des auteurs cités par lui. Tous les critiques ne sont pas restés insensibles à cette modestie. Thonasiaus³ se croit bien obligé de lui assigner un rang parmi les plagiaires ; mais il convient que ce rang est l'un des plus distingués. Le P. Vavasseur⁴ remarque que s'il emprunte souvent, souvent aussi il produit de son propre fonds. Cælius Rhodiginus⁵ l'appelle *autorem excellentissimum, et virum reconditæ scientiæ*.

Mais ce sont surtout les critiques modernes qui ont rendu à Macrobe une justice pleine et entière. L'éditeur de Padoue (Jer. Volpi) dit avec beaucoup de justesse dans sa préface : *Nemo fere illorum qui studia humanitatis cum disciplinis gravioribus conjungere amant, cui Macrobiani scripta et grata et explorata non sunt*. Chompré, qui, dans son recueil d'auteurs latins à l'usage de la jeunesse, a inséré des fragments du onzième chapitre du premier livre et des deuxième et cinquième chapitres du deuxième livre des *Saturnales*, avec la traduction de ces morceaux, s'exprime ainsi⁶ : « S'il y a « un livre à faire connaître aux jeunes gens, c'est « celui-là. Il est rempli de choses extrêmement utiles et agréables ; le peu que nous en avons tiré « n'est que pour avertir les étudiants qu'il y a un « Macrobe qui mérite d'être connu et lu. » Enfin, M. Coupé, qui, dans ses *Soirées littéraires*⁷, a consacré un article à Macrobe, et traduit à sa manière, c'est-à-dire analysé vaguement, quelques morceaux des premier, deuxième et septième livres, après plusieurs autres choses flatteuses pour notre auteur, dit : « Voilà tout ce que nous dirons de cet « auteur charmant, à qui nous désirons un traducteur. »

Nous avons en notre langue un ouvrage anonyme en deux volumes in-12, intitulé *Les Saturnales françaises*. La seule ressemblance qu'on y remarque avec celles de l'auteur latin, c'est qu'elles sont divisées en journées. La scène se passe, pendant les

¹ *Dissertatio de plagio litterario* ; Lipsiæ, 1673, in-4° (§ 503.)

² *De ludiis sectione*, section III, § 2.

³ *Lectiones antiquæ*, l. XIV, c. 6.

⁴ *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12, t. III. — Traductions des modèles de latinité, 1756-74, 6 vol. in-12, t. III

⁵ T. IV.

¹ *Desiderii ERASMI Opera* ; Lugd. Batav., 1702, II vol. in-fol. (*Dialogus ciceronianus, sive de optimo genere dicendi*, t. I, p. 1007.)

² *In Senec. de Beneficiis*, l. III.

vacances du palais, dans le château d'un président, situé aux environs de Paris. Cette production médiocre est attribuée, dans le Dictionnaire de Barbier¹, à l'abbé de la Baume.

TRAITÉ DES DIFFÉRENCES ET DES ASSOCIATIONS DES MOTS GRECS ET LATINS.

Ce traité de grammaire ne nous est point parvenu tel que Macrobe l'avait composé; car ce qui nous reste n'est qu'un abrégé fait par un certain Jean qu'on suppose, d'après Pithou, être Jean Scot, dit *Erigène*, qui vivait en 850, sous le règne de Charles le Chauve, qui a traduit du grec en latin les ouvrages de Denys l'Aréopagite. Cependant il avait existé auparavant, selon Trithème, un autre Jean Scot, qui vécut sous le règne de Charlemagne, environ l'an 800; et il exista depuis un Jean Dunc Scot, qui vivait en 1308, sous l'empereur Albert². Le premier éditeur de cet opuscule, Opsæpæus, pense que Jean Scot en a beaucoup retranché, mais qu'il n'y a rien ajouté du sien³.

OUVRAGES INÉDITS OU FRAGMENTS DE MACROBE.

Paul Colomiès, dans le catalogue des manuscrits d'Isaac Vossius, cite parmi les manuscrits latins, sous le n° 30, un fragment d'un ouvrage de Macrobe, qui serait intitulé *De differentia Stellarum; et de magnitudine solis*⁴, sous le n° 48; un autre fragment intitulé *Sphæra Macrobi*; et enfin, sous le n° 91, un troisième fragment ayant pour titre : *Macrobius, de palliis, quæ sunt lapidum nomina*. La nature des sujets de ces divers fragments, à l'exception du dernier, semble indiquer que ce ne sont que des lambeaux du *Commentaire sur le Songe de Scipion*. Ernesti nous apprend⁵ qu'il a existé à Nuremberg, entre les mains de Godefroi Thomasius, un manuscrit intitulé *Macrobius, de secretis mulierum*. Gronovius, dans ses notes sur le cinquième chapitre du deuxième livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*, a publié un fragment considérable de la *Géométrie* d'un anonyme, tiré des manuscrits de son père; fragment où Macrobe est cité plusieurs fois, et quelquefois même copié. D'un autre côté, Brucker⁶ rapporte que le continuateur de l'ouvrage de Bède, *De gestis Anglorum*, parle d'une *Épître à Gerbert*, consacrée par Elbode, évêque de Wisburg, à dissenter sur les doctrines géométriques de Macrobe. Il me sen-

ble naturel de penser que cet Elbode est l'auteur inconnu de la *Géométrie* publiée par Gronovius. On trouve dans Montfaucon⁷ l'indication suivante : *Le matematiche di Macrobio, tradotte da incerto colla posizione per il loro uso mss. (ex Biblioth. Reg. Taurinensis)*. Argellati⁸, en citant ce manuscrit, le donne à la bibliothèque du roi de France. On trouve encore dans Montfaucon les indications suivantes : *Macrobius, de lunæ cursu per signum tonitruale* (p. 41) (*ex biblioth. reginæ Suecicæ in Vatican. n° 1259*). — *Macrobius, de cursu lunæ et tonitru* (p. 81) (*ex biblioth. Alexandri Petavii in Vatican. n° 557, 108*).

Au sujet du manuscrit intitulé *Sphæra Macrobi*, voici un renseignement que je trouve dans une des préfaces de l'édition publiée par M. Sébastien Ciampi, de la version italienne par Zanobi da Strata, de la version grecque par Maxime Planude, du Songe de Scipion de Cicéron⁹. Tiraboschi rapporte que l'abbé Mehus fait mention d'une traduction, en *ottava rima*, du *Commentaire* de Macrobe sur le Songe de Scipion, qui est conservée manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Marc à Milan, et qui est probablement, continue Tiraboschi, ce poème que quelques-uns attribuent à Macrobe, et qu'ils considèrent comme étant écrit en vers latins. Peut-être (et c'est l'opinion de quelques personnes) que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* a été traduit par Zanobi, non en *ottava rima*, mais en vers latins.

VII. Outre l'auteur des *Saturnales*, il a encore existé deux autres écrivains du nom de Macrobe : l'un, diacre de l'église de Carthage, zélé partisan de la doctrine et des écrits de S. Cyprien, et dont l'auteur de l'appendice au traité de saint Hildefonse⁴ de *Script. Eccles.*, cite un ouvrage en cent chapitres, tirés de l'Écriture sainte, en réponse aux objections des hérétiques; l'autre, plus connu, fut d'abord prêtre en Afrique, et ensuite clandestinement évêque des donatistes de Rome⁵. N'étant encore que prêtre, il écrivit un ouvrage adressé *ad confessores et virgines*, qui est beaucoup loué par Gennade⁶ et par Trithème⁷. Mabillon, dans la dernière édition de ses *Analecta*⁸, a publié un fragment d'une épître adressée par ce second Macrobe au peuple de Carthage, sur le martyre des donatistes Maximien et Isaac. L'Anglais Guillaume Cave lui a consacré un article dans son *Histoire des écrivains ecclésiastiques*⁹, sous l'année 344.

¹ Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, par A.-A. BARBIER; Paris, 1806, 4 vol.

² V. ci-après le Catalogue des éditions, 1585, in-12, t. II, p. 321.

³ V., en tête de son édition, l'Épître adressée à Frédéric Sylburg.

⁴ Il paraît, d'après le témoignage de Montfaucon (*Bibliotheca, Bibliothecarum mss. nova*, p. 678 F.), que ce manuscrit est passé, avec les autres manuscrits de Vossius, dans la Bibliothèque de la cathédrale d'York, où il est coté sous le n° 2355.

⁵ Fabric., *Biblioth. latina*, t. III, p. 186.

⁶ *Historia critica philosophiæ*, t. III, p. 366.

⁷ *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptarum nova a D. Bernardo de MONTFAUCON; Parisiis*, 1378, 2 vol. in-fol., t. II, p. 1399, E.

⁸ *Bibliotheca dei Folgarizzatori, coll'addizione di Aug. Thod. Villa; Milano*, 1767, 5 vol. in-4°, t. III, p. 2.

⁹ Pisa, Ranieri Prospero, 1816, in-8°, p. 40.

⁴ Chap. 2.

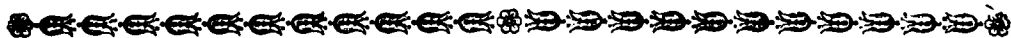
⁵ Voy. Oplut., *Historia Donatistica*, l. XI, c. 4.

⁶ *De Scripturibus ecclesiasticis*, c. 6.

⁷ *Ibid.*, c. 167.

⁸ T. IV, p. 185.

⁹ *Scriptorum ecclesiasticorum Historia litteraria; Oxoniæ*, 1712-13, 2 vol. in-fol.



COMMENTAIRE

DU SONGE DE SCIPION,

TIRÉ DE LA RÉPUBLIQUE DE CICÉRON.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. Différence et conformité entre la République de Platon et celle de Cicéron. Pourquoi ils ont inséré dans ces traités, le premier, l'épisode de la révélation d'Her; le second, celui du Songe de Scipion.

Eustathe, mon cher fils, qui faites le charme et la gloire de ma vie, vous savez quelle différence nous avons d'abord remarquée entre les deux traités de la République, incontestablement écrits, l'un par Platon, l'autre par Cicéron. Le gouvernement du premier est idéal, celui du second est effectif; Platon discute des institutions spéculatives, et Cicéron celles de l'ancienne Rome. Il est cependant un point où l'imitation établit entre ces deux ouvrages une conformité bien marquée. Platon, sur la fin de son livre, rappelle à la vie, qu'il semblait avoir perdue, un personnage dont il emprunte l'organe pour nous révéler l'état des âmes dégagées de leurs corps, et pour nous donner, des sphères célestes ou des astres, une description liée à son système : Cicéron prête à Scipion un songe pendant lequel ce héros reçoit des communications du même genre. Mais pourquoi tous deux ont-ils jugé nécessaire d'admettre de pareilles fictions dans des

écrits consacrés à la politique, et d'allier aux lois faites pour régir les sociétés humaines, celles qui déterminent la marche des planètes dans leurs orbites, et le cours des étoiles fixes, entraînées avec le ciel dans un mouvement commun? Leur intention, qu'il me semble intéressant de connaître, et cet intérêt sera sans doute partagé, absoudra deux éminents philosophes, inspirés par la Divinité dans la recherche de la vérité; les absoudra, dis-je, du reproche d'avoir ajouté un hors-d'œuvre à des productions aussi parfaites. Nous allons d'abord exposer en peu de mots le but de la fiction de Platon; ce sera faire connaître celui du Songe de Scipion.

Observateur profond de la nature et du mobile des actions humaines, Platon ne perd jamais l'occasion, dans les divers réglemens qui forment le code de sa République, d'imprégner nos cœurs de l'amour de la justice, sans laquelle non-seulement un grand Etat, mais une réunion d'hommes peu nombreuse, mais la plus petite famille même, ne saurait subsister. Il jugea donc que le moyen le plus efficace de nous inspirer cet amour du juste était de nous persuader que nous en recueillerions les fruits au delà même

COMMENTARIUS

EX CICERONE

IN SOMNIUM SCIPIONIS.

LIBER PRIMUS.

CAP. I. Quæ differentia et quæ similitudo sit inter Platonis ac Ciceronis de republica libros; curque aut ille indicium Eris, aut hic somnium Scipionis operi suo ascriverit.

Inter Platonis et Ciceronis libros, quos de republica utrumque constituisset constat, Eustathi filii, vitæ mihi pariter dulcedo et gloria, hoc interesse prima fronte perspicimus, quod ille rempublicam ordinavit, hic retulit; alter, qualis esse deberet, alter, qualis esset a majoribus instituta, disseruit. In hoc tamen vel maxime operis similitudinem servavit imitatio, quod, cum Plato in voluminis conclusione a quodam vitæ reddito, quam reliquisset videbatur, iudicari faciat qui sit exutarum corporibus sta-

tus animarum, adjecta quadam sphaerarum, vel siderum, non otiosa descriptione, rerum facies non dissimilia significans a Tulliano Scipione per quietem sibi ingesta narratur. Sed quod vel illi commento tali, vel huic tali somnio in his potissimum libris opus fuerit, in quibus de rerum publicarum statu loquebatur, quoque attinuerit inter gubernandarum urbium constituta, circulos, orbes, globosque describere, de stellarum modo, de cœli conversione tractare, quæ sit dignum et mihi visum est, et aliis fortasse videatur: ne viros sapientia præcellentes nihilque in investigatione veri nisi divinum sentire solitos, aliquid castigato operi adiecisse superfluum suspicemur. De hoc ergo prius pauca dicenda sunt, ut liquido mens operis, de quo loquimur, innotescat. Rerum omnium Plato et actuum naturam penitus inspiciens advertit in omni sermone suo de reipublicæ institutione proposito infundendum animis justitiæ amorem; sine qua non solum respublica, sed nec exiguus hominum cœtus, nec domus quidem parva constabit. Ad hunc porro justitiæ affectum pectoribus inoculandum nihil æque patrocinaturum vidit, quam si fructus ejus non videretur cum vita hominis ter-

du trépas : or, la certitude d'un tel avantage exigeait pour base celle de l'immortalité de l'âme. Ce dernier point de doctrine une fois établi, Platon dut affecter, par une conséquence nécessaire, des demeures particulières aux âmes affranchies des liens du corps, à raison de leur conduite bonne ou mauvaise. C'est ainsi que, dans le *Phédon*, après avoir prouvé par des raisons sans réplique les droits de l'âme au privilège de l'immortalité, il parle des demeures différentes qui seront irrévocablement assignées à chacun de nous, d'après la manière dont il aura vécu. C'est encore ainsi que, dans son *Gorgias*, après une dissertation en faveur de la justice, il emprunte la morale douce et grave de son maître pour nous exposer l'état des âmes débarrassées des entraves du corps. Ce plan, qu'il suit constamment, se fait particulièrement remarquer dans sa République. Il commence par donner à la justice le premier rang parmi les vertus, ensuite il démontre que l'âme survit au corps; puis, à la faveur de cette fiction (c'est l'expression qu'emploient certaines personnes), il détermine, en finissant son traité, les lieux où se rend l'âme en quittant le corps, et le point d'où elle part quand elle vient l'habiter. Tels sont ses moyens pour nous persuader que nos âmes immortelles seront jugées, puis récompensées ou punies, selon notre respect ou notre mépris pour la justice.

Cicéron, qui montre, en adoptant cette marche, autant de goût que Platon a montré de génie en la traçant, établit d'abord, par une discussion en forme, que la justice est la première des vertus, soit dans la vie privée, soit dans le maniement des affaires publiques; puis il couronne son ou-

vrage en nous initiant aux mystères des régions célestes et du séjour de l'immortalité, où doivent se rendre, ou plutôt retourner, les âmes de ceux qui ont administré avec prudence, justice, fermeté et modération.

Platon avait fait choix, pour raconter les secrets de l'autre vie, d'un certain Her, soldat pamphylien, laissé pour mort par suite de blessures reçues dans un combat. A l'instant même où son corps, étendu depuis douze jours sur le champ de bataille, va recevoir les honneurs du bûcher, ainsi que ceux de ses compagnons tombés en même temps que lui, ce guerrier reçoit de nouveau ou ressaisit la vie; et, tel qu'un héraut chargé d'un rapport officiel, il déclare à la face du genre humain ce qu'il a fait et vu dans l'intervalle de l'une et l'autre existence. Mais Cicéron, qui souffre de voir des ignorants tourner en ridicule cette fiction, qu'il semble regarder comme vraie, n'ose cependant pas leur donner prise sur lui; il aime mieux réveiller son interprète que de le ressusciter.

CHAP. II. Réponse qu'on pourrait faire à l'épicurien Colotes, qui pense qu'un philosophe doit s'interdire toute espèce de fictions; de celles admises par la philosophie, et des sujets dans lesquels elle les admet.

Avant de commenter le Songe de Scipion, faisons connaître l'espèce d'hommes que Cicéron signale comme les détracteurs de la fiction de Platon, et dont il craint pour lui-même les sarcasmes. Ceux qu'il a en vue, au-dessus du vulgaire par leur instruction à prétentions, n'en sont pas moins éloignés de la route du vrai; c'est ce qu'ils ont prouvé en faisant choix d'un pareil sujet pour l'objet de leur dénigrement.

minari; hunc vero superstitem durare post hominem, qui poterat ostendi, nisi prius de animæ immortalitate constaret? Fide autem facta perpetuitatis animarum, consequens esse animadvertit, ut certa illis loca, nexu corporis absolutis, pro contemplatu probi improbe meriti deputata sint. Sic in Phædone, inexpugnabilium luce rationum anima in veram dignitatem propriæ immortalitatis asserta, sequitur distinctio locorum, quæ hanc vitam relinquentibus ea lege debentur, quam sibi quisque vivendo sanxerit. Sic in Gorgia, post peractam pro justitia disputationem, de habitu post corpus animarum, morali gravitate Socraticæ dulcedinis, admonemur. Idem igitur observanter secutus est in illis præcipue voluminibus, quibus statum reipublicæ formandum recepit; nam postquam principatum justitiæ dedit, docuitque animam post animal non perire, per illam demum fabulam (sic enim quidam vocant), quo anima post corpus evadat, et unde ad corpus veniat, in fine operis asseruit; ut justitiæ, vel cultæ præmium, vel spretæ prænam, animis quippe immortalibus subituriusque iudicium, servari doceret. Hunc ordinem Tullius non minore iudicio reservans, quam ingenio repertus est, postquam in omni reipublicæ otio ac negotio palmam justitiæ disputando dedit, sacras

immortalium animarum sedes, et cælestium arcana regionum, in ipso consummati operis fastigio locavit, indicans quo his perveniendum, vel potius revertendum sit, qui reipublicam cum prudentia, justitia, fortitudine ac moderatione tractaverunt. Sed ille Platonis secretorum relator Er quidam nomine fuit, natione Pamphylus, miles officio, qui, cum vulneribus in prælio acceptis vitam effludisse visus, duodecimo die demum inter ceteros una peremptos ultimo esset honorandus igne, subito seu recepta anima, seu retenta, quidquid emensis inter utramque vitam diebus egerat viderat, tanquam publicum professus indicium, humano generi enuntiavit. Hanc fabulam Cicero licet ab indoctis quasi ipse veri conscius doleat irrisam, exemplum tamen stolidæ reprehensionis vitans excitari narraturum, quam reviviscere, maluit.

CAP. II. Quid respondendum Coloti Epicureo, putanti philosopho non esse utendum fabulis; quasque fabulas philosophia recipiat, et quando his philosophi soleant uti.

Ac, priusquam somnii verba consulamus, enodandum nobis est, a quo genere hominum Tullius memoret vel irrisam Platonis fabulam, vel ne sibi idem eveniat non ve-

Nous dirons d'abord, d'après Cicéron, quels sont les esprits superficiels qui ont osé censurer les ouvrages d'un philosophe tel que Platon, et quel est celui d'entre eux qui l'a fait par écrit; puis nous terminerons par la réfutation de celles de leurs objections qui rejaillissent sur l'écrit dont nous nous occupons. Ces objections détruites (et elles le seront sans peine), tout le venin déjà lancé par l'envie, et celui qu'elle pourrait darder encore contre l'opinion émise par Platon, et adoptée par Cicéron dans le songe de Scipion, aura perdu sa force.

La secte entière des épicuriens, toujours constante dans son antipathie pour la vérité, et prenant à tâche de ridiculiser les sujets au-dessus de sa portée, s'est moquée d'un ouvrage qui traite de ce qu'il y a de plus saint et de plus imposant dans la nature; et Colotès, le discoureur le plus brillant et le plus infatigable de cette secte, a laissé par écrit une critique amère de cet ouvrage. Nous nous dispenserons de réfuter ses mauvaises chicanes, lorsque le songe de Scipion n'y sera pas intéressé; mais nous repousserons avec le mépris qu'ils méritent les traits qui, dirigés sur Platon, atteindraient Cicéron.

Un philosophe, dit Colotès, doit s'interdire toute espèce de fictions, parce qu'il n'en est aucune que puisse admettre l'amant de la vérité. A quoi bon, ajoute-t-il, placer un être de raison dans une de ces situations extraordinaires que la scène seule a le droit de nous offrir, pour nous donner une notion des phénomènes célestes, et de la nature de l'âme? Ne valait-il pas mieux employer l'insinuation, dont les moyens sont si simples et si sûrs, que de

placer le mensonge à l'entrée du temple de la vérité? Ces objections sur le ressuscité de Platon atteignent le songeur de Cicéron, puisque tous deux sont des personnages mis en position convenable pour rapporter des faits imaginaires; faisons donc face à l'ennemi qui nous presse, et réduisons au néant ses vaines subtilités: la justification de l'une de ces inventions les replacera toutes deux au rang distingué qu'elles méritent.

Il est des fables que la philosophie rejette, il en est d'autres qu'elle accueille: en les classant dans l'ordre qui leur convient, nous pourrions plus aisément distinguer celles dont elle aime à faire un fréquent usage, de celles qu'elle repousse comme indignes d'entrer dans les nobles sujets dont elle s'occupe.

La fable, qui est un mensonge convenu, comme l'indique son nom, fut inventée, soit pour charmer seulement nos oreilles, soit pour nous porter au bien. La première intention est remplie par les comédies de Ménandre et de ses imitateurs, ainsi que par ces aventures supposées dans lesquelles l'amour joue un grand rôle: Pétrone s'est beaucoup exercé sur ces derniers sujets, qui ont aussi quelquefois égayé la plume d'Apulée. Toutes ces espèces de fictions, dont le but est le plaisir des oreilles, sont bannies du sanctuaire de la philosophie, et abandonnées aux nourrices. Quant au second genre, celui qui offre au lecteur un but moral, nous en formerons deux sections: dans la première, nous mettrons les fables dont le sujet n'a pas plus de réalité que son développement, telles sont celles d'Ésope, chez qui le mensonge a tant d'attraits; et dans la seconde, nous placerons celles dont le su-

rer. Nec enim his verbis vult imperitum vulgus intelligi, sed genus hominum veri ignarum sub peritiæ ostentatione: quippe quos et legisse talia, et ad reprehendendum animatos constaret. Dicemus igitur, et quos in tantum philosophum referat quandam censuræ exercuisse levitatem, quisve eorum etiam scriptam reliquerit accusationem; et postremo, quid pro ea dumtaxat parte, quæ huic operi necessaria est, responderi conveniat objectis; quibus, quod factum facile est, enervatis, jam quidquid vel contra Platonis, vel contra Ciceronis opinionem etiam in Scipionis somnium seu jaculatus est unquam morsus livoris, seu forte jaculabitur, dissolutum erit. Epicureorum tota factio, æquo semper errore a vero devia, et illa existimans ridenda, quæ nesciat, sacrum volumen et augustissima irrisit naturæ seria. Colotes vero, inter Epicuri auditores famosior, et loquacitate notabilior, etiam in librum retulit, quæ de hoc amarius reprehendit. Sed cetera, quæ injuria notavit, siquidem ad somnium, de quo hic procedit sermo, non attineat, hoc loco nobis omittenda sunt; illam calumniam persequemur, quæ, nisi supplodatur, manebit Ciceroni cum Platone communis. Ait a philosopho fabulam non oportuisse confingi: quoniam nullum figmenti genus veri professoribus conveniret. Cur enim, inquit, si rerum celestium notionem, si habitum

nos animarum docere voluisti, non simplici et absoluta hoc insinuatione curatum est, sed quæsitæ personæ, casusque excoctatæ novitas, et composita advocati scenæ figmenti, ipsam quærendi veri januam mendacio polluerunt? Hæc quoniam, cum de Platonico Ere jactantur, etiam quietem Africani nostri somniantis incusant (utraq; enim sub apposito argumento electa persona est, quæ accommodata enuntiandis haberetur), resistamus urgenti, et frustra arguens refellatur: ut una calumniâ dissoluta, utriusque factum incolumem, ut fas est, retineat dignitatem. Nec omnibus fabulis philosophia repugnat, nec omnibus acquiescit; et, ut facile secerni possit, quæ ex his ab se abdicet, ac velut profana ab ipso vestibulo sacræ disputationis excludat, quæve etiam sæpe ac libenter admittat, divisionum gradibus explicandum est. Fabulæ, quarum nomen indicat falsi professionem, aut tantum conciliandæ anribus voluptatis, aut adhortationis quoque in bonam frugem gratia repertæ sunt; auditum mulcent, velut comædiæ, quales Menander ejusve imitatores agendas dederunt: vel argumenta fictis casibus amatorum referta; quibus vel multum se Arbitrari exercuit, vel Apuleium nonnunquam lusisse miramur. Hoc totum fabularum genus, quod solas aurium delicias proficitur, e sacrario suo in nutricum cunas sapientiæ tractatus eliminat. Ex

jet est basé sur la vérité, qui cependant ne s'y montre que sous une forme embellie par l'imagination. Parmi ces écrits, qui sont plutôt des allégories que des fables, nous rangerons la théogonie et les hauts faits des dieux par Hésiode, les poésies religieuses d'Orphée, et les maximes énigmatiques des pythagoriciens.

Les sages se refusent à employer les fables de la première section, celles dont le fond n'est pas plus vrai que les accessoires. La seconde section veut être encore subdivisée; car, lorsque la vérité fait le fond d'un sujet dont le développement seul est fabuleux, ce développement peut avoir lieu de plus d'une manière: il peut n'être qu'un tissu, en récit, d'actions honteuses, impies et monstrueuses, comme celles qui nous représentent les dieux adultères, Saturne privant son père Cœlus des organes de la génération, et lui-même détrôné et mis aux fers par son fils. La philosophie dédaigne de telles inventions; mais il en est d'autres qui couvrent d'un chaste voile l'intelligence des choses sacrées, et dans lesquelles on n'a à rougir ni des noms, ni des choses; ce sont les seules qu'emploie le sage, toujours réservé quand il s'agit de sujets religieux. Or, le révélateur Her et le songeur Scipion, dont on emprunte les noms pour développer des doctrines sacrées, n'affaiblissent nullement la majesté de ces doctrines; ainsi, la malveillance, qui doit maintenant savoir faire la distinction entre une fable et une allégorie, n'a plus qu'à se taire.

Il est bon de savoir cependant que les philosophes n'admettent pas indistinctement dans tous les sujets les fictions mêmes qu'ils ont adoptées;

his autem, quæ ad quandam virtutis speciem intellectum legentis hortantur, fit secunda discretio. In quibusdam enim et argumentum ex ficto locatur, et per mendacia ipse relationis ordo contextitur: ut sunt illæ Æsopi fabulæ, elegantia fictionis illustres. At in aliis argumentum quidem fundatur veri soliditate: sed hæc ipsa veritas per quædam composita et ficta profertur, et hæc jam vocatur fabulosa narratio, non fabula: ut sunt carimoniarum sacra, ut Hesiodi et Orphæi, quæ de Deorum progenie actuve narrantur; ut mystica Pythagoreorum seusa referuntur. Ex hac ergo secunda divisione, quam diximus, a philosophiæ libris prior species, quæ concepta de falso per falsum narratur, aliena est. Sequens in aliam rursus discretionem scissa dividitur; nam, cum veritas argumento subest, solaque sit narratio fabulosa, non unus reperitur modus per figmentum vera referendi, aut enim contextio narrationis per turpia, et indigna numinibus, ac monstro similia, componitur; ut Dii adulteri, Saturnus pudenda Cœli patris abscondens, et ipse rursus a filio regno potito in vincula coniectus; quod genus totum philosophi nescire maluerunt: aut sacrarum rerum notio sub pio figmento- rum velamine honestis et tecta rebus, et vestita nomini- bus enuntiatur. Et hoc est solum figmenti genus, quod cautio de divinis rebus philosophantis admittit. Cum igitur nullam disputationi pariat injuriam vel Er index, vel somnians Africanus, sed rerum sacrarum enuntiatio in-

ils en usent seulement dans ceux où il est question de l'âme et des divinités secondaires, célestes ou aériennes; mais lorsque, prenant un vol plus hardi, ils s'élèvent jusqu'au Dieu tout-puissant, souverain des autres dieux, l'ἀγαθὸν des Grecs, honoré chez eux sous le nom de cause première, ou lorsqu'ils parlent de l'entendement, cette intelligence émanée de l'Être suprême, et qui comprend en soi les formes originelles des choses, ou les idées, alors ils évitent tout ce qui ressemble à la fiction; et leur génie, qui s'efforce de nous donner quelques notions sur des êtres que la parole ne peut peindre, que la pensée même ne peut saisir, est obligé de recourir à des images et des similitudes. C'est ainsi qu'en use Platon: lorsque, entraîné par son sujet, il veut parler de l'Être par excellence, n'osant le définir, il se contente de dire que tout ce qu'il sait à cet égard, c'est que cette définition n'est pas au pouvoir de l'homme; et, ne trouvant pas d'image plus rapprochée de cet être invisible que le soleil qui éclaire le monde visible, il part de cette similitude pour prendre son essor vers les régions les plus inaccessibles de la métaphysique.

L'antiquité était si convaincue que des substances supérieures à l'âme, et conséquemment à la nature, n'offrent aucune prise à la fiction, qu'elle n'avait assigné aucun simulacre à la cause première et à l'intelligence née d'elle, quoiqu'elle eût déterminé ceux des autres dieux. Au reste, quand la philosophie admet des récits fabuleux relatifs à l'âme et aux dieux en sous-ordre, ce n'est pas sans motif, ni dans l'intention de s'égayer; elle sait que la nature redoute d'être

tegra sui dignitate his sit tecta nominibus, accusator tandem edoctus a fabulis fabulosa secernere, conquiescat. Sciendum est tamen, non in omnem disputationem philosophos admittere fabulosa vel licita; sed his uti solent, cum vel de anima, vel de aereis ætherisque potestatibus, vel de ceteris Diis loquuntur. Ceterum cum ad summum et principem omnium Deum, qui apud Græcos τὸ ἀγαθόν, qui πρῶτον αἴτιον nuncupatur, tractatus se audet attollere; vel ad mentem, quam Græci νοῦν appellant, originales rerum species, quæ ἰδέαι dictæ sunt, continentem, ex summo natam et profectam Deo; cum de his, inquam, loquuntur, summo Deo ac mente, nihil fabulosum penitus attingunt. Sed si quid de his assignare conantur, quæ non sermonem tantummodo, sed cogitationem quoque humanam superant, ad similitudines et exempla confugiunt. Sic Plato, cum de τὸ ἀγαθὸν loqui esset animatus, dicere quid sit non ausus est, hoc solum de eo sciens, quod sciri quale sit ab homine non posset: solum vero ei similitudinum de visibilibus solem reperit; et per ejus similitudinem viam sermoni suo attollendi se ad non comprehendenda patefecit. Ideo et nullum ejus simulacrum, cum Diis aliis constitueretur, finxit antiquitas: quia summus Deus, nataque ex eo mens, sicut ultra animam, ita supra naturam sunt: quo nihil fas est de fabulis pervenire. De Diis autem, ut dixi, ceteris, et de anima non frustra se, nec, ut oblectent, ad fabulosa convertunt; sed quia

exposée nue à tous les regards; que, non-seulement elle aime à se travestir pour échapper aux yeux grossiers du vulgaire, mais qu'elle exige encore des sages un culte emblématique : voilà pourquoi les initiés eux-mêmes n'arrivent à la connaissance des mystères que par les routes détournées de l'allégorie. C'est aux sages seuls qu'appartient le droit de lever le voile de la vérité; il doit suffire aux autres hommes d'être amenés à la vénération des choses saintes par des figures symboliques.

Où raconte à ce sujet que le philosophe Numénios, investigateur trop ardent des secrets religieux, apprit en songe, des déesses honorées à Eleusis, qu'il les avait offensées pour avoir rendu publique l'interprétation de leurs mystères. Étonné de les voir revêtues du costume des courtisanes, et placées sur le seuil d'un lieu de prostitution, il leur demanda la cause d'un avilissement si peu convenable à leur caractère : Ne t'en prends qu'à toi, lui dirent-elles en courroux; tu nous as assimilées aux femmes publiques, en nous arrachant avec violence de l'asile sacré que s'était ménagé notre pudeur. Tant il est vrai que les dieux se sont toujours plu à être connus et honorés sous ces formes que leur avait données l'antiquité pour imposer au vulgaire; c'est dans cette vue qu'elle avait prêté des corps et de riches vêtements à des êtres si supérieurs à l'homme, et qu'elle leur faisait parcourir toutes les périodes de notre existence. C'est sur ces premières notions que Pythagore, Empédocle, Parménide et Héraclite ont fondé le système de leur philosophie; et Timée, dans sa théogonie, ne s'est pas écarté de cette tradition.

sciunt, inimicam esse naturæ apertam nudamque expositionem sui : quæ sicut vulgaribus hominum sensibus intellectum sui vario rerum tegmine operimentoque subtrahit, ita a prudentibus arcana sua voluit per fabulosa tractari. Sic ipsa mysteria figurarum cuniculis operiuntur, ne vel hæc adeptis nuda rerum talium se natura præbeat : sed summatis tantum viris sapientia interprete veri arcani consciis, contenti sint reliqui ad venerationem figurarum defendentibus a vilitate secretum. Numenio denique inter philosophos occultorum curiosiori offensam numinum, quod Eleusinia sacra interpretando vulgaverit, somnia prodiderunt, viso sibi, ipsas Eleusinas Deas habitu meretricio ante apertum lupanar videre prostantes; admirantique, et causas non convenientis numinibus turpitudinis consulenti, respondisse iratas, ab ipso se adyto pudicitiae suæ vi abstractas, et passim aduentibus prostitutas. Adeo semper ita se et sciri et coli numina maluerunt, qualiter in vulgus antiquitas fabulata est; quæ et imagines et simulacra formarum talium prorsus alienis, et ætates tam incrementi, quam diminutionis ignaris, et amictus ornatusque varios corpus non habentibus assignavit. Secundum hæc Pythagoras ipse atque Empedocles, Parmenides quoque et Heraclitus, de Diis fabulati sunt : nec secus Timæus, qui progenies eorum, sicuti traditum fuerat, exsecutus est.

^x CHAP. III. Il y a cinq genres de songes; celui de Scipion renferme les trois premiers genres.

A ces préliminaires de l'analyse du Songe de Scipion, joignons la définition des divers genres de songes reconnus par l'antiquité, qui a créé des méthodes pour interpréter toutes ces figures bizarres et confuses que nous apercevons en dormant; il nous sera facile ensuite de fixer le genre du songe qui nous occupe.

Tous les objets que nous voyons en dormant peuvent être rangés sous cinq genres différents, dont voici les noms : le songe proprement dit, la vision, l'oracle, le rêve, et le spectre. Les deux derniers genres ne méritent pas d'être expliqués, parce qu'ils ne se prêtent pas à la divination.

Le rêve a lieu, lorsque nous éprouvons en dormant les mêmes peines d'esprit ou de corps, et les mêmes inquiétudes sur notre position sociale, que celles que nous éprouvons étant éveillés. L'esprit est agité chez l'amant qui jouit ou qui est privé de la présence de l'objet aimé; il l'est aussi chez celui qui, redoutant les embûches ou la puissance d'un ennemi, s' imagine le rencontrer à l'improviste, ou échapper à sa poursuite. Le corps est agité chez l'homme qui a fait excès de vin ou d'aliments solides; il croit éprouver des suffocations, ou se débarrasser d'un fardeau incommode : celui qui, au contraire, a ressenti la faim ou la soif, se figure qu'il désire, qu'il cherche et même qu'il trouve le moyen de satisfaire ses besoins. Relativement à la fortune, avons-nous désiré des honneurs, des dignités, ou bien avons-nous craint de les perdre; nous

CAP. III. Quinque esse genera somnandi; atque somnium hoc Scipionis ad prima tria genera debere referri.

His prælibatis, antequam ipsa somnii verba tractemus, prius, quot somnandi modos observatio deprehenderit, cum licentiam figurarum, quæ passim quiescentibus ingeruntur, sub definitionem ac regulam vetustas mitteret, edisseramus, ut cui eorum generi somnium, de quo agimus, applicandum sit, innotescat. Omnium, quæ videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales et diversitates et nomina : aut enim est *ὄνσιος* secundum Græcos, quod Latini *somnium* vocant; aut est *ὄραμα*, quod *visio* recte appellatur; aut est *χρηματισμός*, quod *oraculum* nuncupatur; aut est *ἐνύπνιον*, quod *insomnium* dicitur; aut est *φάντασμα*, quod Cicero, quoties opus hoc nomine fuit, *visum* vocavit. Ultima ex his duo, cum videntur, cura interpretationis indigna sunt, quia nihil divinationis apportant : *ἐνύπνιον* dico et *φάντασμα*. Est enim *ἐνύπνιον*, quoties cura oppressi animi corporisve sive fortunæ, qualis vigilantem fatigaverat, talem se ingerit dormienti; animi, si amator deliciis suis aut fruentem se videat, aut carentem : si metuens quis imminentem sibi vel insidiis vel potestate personam, aut incurrisse hanc ex imagine cogitationum suarum, aut effugisse videatur; corporis, si temeto ingurgitatus, aut distentus cibo, vel

rêvons que nos espérances ou nos craintes sont réalisées.

Ces sortes d'agitations, et d'autres de même espèce, ne nous obsèdent pendant la nuit que parce qu'elles avaient fatigué nos organes pendant le jour : enfants du sommeil, elles disparaissent avec lui.

Si les Latins ont appelé le rêve *insomnium* (objets vus en songe), ce n'est pas parce qu'il est annexé au songe d'une manière plus particulière que les autres modes énoncés ci-dessus, mais parce qu'il semble en faire partie aussi longtemps qu'il agit sur nous : le songe fini, le rêve ne nous offre aucun sens dont nous puissions faire notre profit ; sa nullité est caractérisée par Virgile :

Par là montent vers nous tous ces rêves légers,
Des erreurs de la nuit prestiges mensongers.

Par *cælum*, le poète entend la région des vivants, placée à égale distance de l'empire des morts et du séjour des dieux. Lorsqu'il peint l'amour et ses inquiétudes toujours suivies de rêves, il s'exprime ainsi :

Les charmes du héros sont gravés dans son cœur.
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

Ensuite il fait dire à la reine :

Anne, sœur bien-aimée,
Par quel rêve effrayant mon âme est comprimée !

Quant au spectre, il s'offre à nous dans ces instants où l'on n'est ni parfaitement éveillé, ni tout à fait endormi. Au moment où nous allons céder à l'influence des vapeurs somnifères, nous nous croyons assaillis par des figures fantastiques, dont les formes n'ont pas d'analogue dans la nature ; ou bien nous les voyons errer çà et

là autour de nous, sous des aspects divers qui nous inspirent la gaieté ou la tristesse. Le cauchemar appartient à ce genre. Le vulgaire est persuadé que cette forte pression sur l'estomac, qu'on éprouve en dormant, est une attaque de ce spectre qui nous accable de tout son poids. Nous avons dit que ces deux genres ne peuvent nous aider à lire dans l'avenir ; mais les trois autres nous en offrent les moyens.

L'oracle se manifeste, lorsqu'un personnage vénérable et imposant, tel qu'un père, une mère, un ministre de la religion, la Divinité elle-même, nous apparaît pendant notre sommeil pour nous instruire de ce que nous devons ou ne devons pas faire, de ce qui nous arrivera ou ne nous arrivera pas.

La vision a lieu, lorsque les personnes ou les choses que nous verrons en réalité plus tard se présentent à nous telles qu'elles seront alors.

J'ai un ami qui voyage, et que je n'attends pas encore ; une vision me l'offre de retour. A mon réveil, je vais au-devant de lui, et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Il me semble que l'on me confie un dépôt ; et le jour luit à peine, que la personne que j'avais vue en dormant vient me prier d'être dépositaire d'une somme d'argent qu'elle met sous la sauvegarde de ma loyauté.

Le songe proprement dit ne nous fait ses communications que dans un style figuré, et tellement plein d'obscurités, qu'il exige le secours de l'interprétation. Nous ne définirons pas ses effets, parce qu'il n'est personne qui ne les connaisse.

Ce genre se subdivise en cinq espèces ; car un songe peut nous être particulier, ou étranger, ou commun avec d'autres ; il peut concerner la chose publique ou l'universalité des choses. Dans le

ex abundantia præfocari se existimet, vel gravantibus exonerari : aut contra, si esuriens cibum, aut potum sitiens desiderare, querere, vel etiam invenisse videatur. Fortunæ, cum se quis æstimat vel potentia, vel magistratu, aut augeri pro desiderio, aut exui pro timore. Hæc et his similia, quoniam ex habitu mentis quietem sicut præveniant, ita et turbaverant dormientis, una cum somno avolant et pariter evanescent. Hinc et insomnium nomen est, non quia per somnium videtur (hoc enim est huic generi commune cum ceteris), sed quia in ipso somnio tantummodo esse creditur, dum videtur ; post somnium nullam sui utilitatem vel significationem relinquit. Falsa esse insomnia nec Maro tacuit :

Sed falsa ad cælum mittunt insomnia manes :
cælum hic vivorum regionem vocans ; quia sicut Dii nobis, ita nos defunctis superi habemur. Amorem quoque describens, cujus curam sequuntur insomnia, ait :

— — Hærent infixi pectore vultus,
Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem.
et post hæc :

Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent ?
Φάντασμα vero, hoc est visum, cum inter vigiliam et

adultam quietem, in quadam, ut aiunt, prima somni nebula adhuc se vigilare æstimans, qui dormire vix cepit, aspicere videtur irruentes in se, vel passim vagantes formas, a natura seu magnitudine, seu specie discrepantes, variasque tempestates rerum vel lætas, vel turbulentas. In hoc genere est ἐπιόλτης : quem publica persuasio quiescentes opinatur invadere, et pondere suo pressos ac sentientes gravare. His duobus modis ad nullam nosceredi futuri opem receptis, tribus ceteris in ingenium divinationis instruimur. Et est oraculum quidem, cum in somnis parens, vel alia sancta gravisque persona, seu sacerdos, vel etiam Deus, aperte eventurum quid, aut non eventurum, faciendum vitandumve denuntiat. Visio est autem, cum id quis videt, quod eodem modo, quo apparuerat, eveniet. Amicum peregre commorantem, quem non cogitabat, visus sibi est reversum videre, et procedenti obvius, quem viderat, venit in amplexus. Depositum in quiete suscipit ; et matutinus ei preceptor occurrit, mandans pecunie tutelam, et fidæ custodiæ celanda committens. Somnium proprie vocatur, quod tegit figuris, et velat ambagibus, non nisi interpretatione intelligendam significationem rei, quæ demonstratur : quod quale sit, a nobis non exponendum est, cum hoc unusquisque ex usu, quid sit,

premier cas, le songeur est agent ou patient; dans le second cas, il croit voir un autre que lui remplir un de ces deux rôles; dans le troisième, il lui semble que d'autres partagent sa situation. Un songe concerne la chose publique, lorsqu'une cité, ses places, son marché, ses rues, son théâtre, ou telles autres parties de son enceinte ou de son territoire, nous paraissent être le lieu de la scène d'un événement fâcheux ou satisfaisant. Il a un caractère de généralité, lorsque le ciel des fixes, le soleil, la lune ou d'autres corps célestes, ainsi que notre globe, offrent au songeur, sur un point quelconque, des objets nouveaux pour lui. Or, dans la relation du songe de Scipion, on trouve les trois seules manières de songer dont on puisse tirer des conséquences probables, et, de plus, les cinq espèces du genre.

L'Émilien entend la voix de l'oracle, puisque son père Paulus et son aïeul l'Africain, tous deux personnages imposants et vénérables, tous deux honorés du sacerdoce, l'instruisent de ce qui lui arrivera. Il a une vision, puisqu'il jouit de la vue des mêmes lieux qu'il habitera après sa mort. Il fait un songe, puisque, sans le secours de l'interprétation, il est impossible de lever le voile étendu par la prudence sur les révélations importantes dont on lui fait part.

Dans ce même songe se trouvent comprises les cinq espèces dont nous venons de parler. Il est particulier au jeune Scipion, car c'est lui qui est transporté dans les régions supérieures, et c'est son avenir qu'on lui dévoile; il lui est étranger, car on offre à ses yeux l'état des âmes de ceux qui ne sont plus; ce qu'il croit voir lui sera commun avec d'autres, car c'est le séjour qui lui est destiné, ainsi qu'à ceux qui auront bien mérité de la patrie. Ce songe intéresse la chose publique,

puisque la victoire de Rome sur Carthage, et la destruction de cette dernière ville, sont prédites à Scipion, ainsi que son triomphe au Capitole et la sédition qui lui causera tant d'inquiétudes. Il embrasse la généralité des êtres, puisque le songeur, soit en élevant, soit en abaissant ses regards, aperçoit des objets jusqu'alors ignorés des mortels. Il suit les mouvements du ciel et ceux des sphères, dont la rapidité produit des sons harmonieux; et ses yeux, témoins du cours des astres et de celui des deux flambeaux célestes, découvrent la terre en son entier.

On ne nous objectera pas qu'un songe qui embrasse et la chose publique et la généralité des êtres ne peut convenir à Scipion, qui n'est pas encore revêtu de la première magistrature, puisque son grade, comme il en convient lui-même, le distingue à peine d'un simple soldat. Il est vrai que, d'après l'opinion générale, tout songe qui a rapport au corps politique ne fait autorité que lorsqu'il a été envoyé au chef de ce corps ou à ses premiers magistrats, ou bien encore lorsqu'il est commun à un grand nombre de citoyens, qui tous doivent avoir vu les mêmes objets. Effectivement, on lit dans Homère qu'Agamemnon ayant fait part au conseil assemblé du songe qui lui intimait l'ordre de combattre l'ennemi, Nestor, dont la prudence n'était pas moins utile à l'armée que la force physique de ses jeunes guerriers, donne du poids au récit du roi de Mycènes, en disant que ce songe, où le corps social est intéressé, mérite toute confiance, comme ayant été envoyé au chef des Grecs; sans quoi, ajoute-t-il, il serait pour nous de peu d'importance.

Cependant on peut, sans blesser les convenances, supposer que Scipion, qui n'est encore, il est vrai, ni consul, ni général, rêve la des-

agnoscat. Hujus quinque sunt species: aut enim proprium, aut alienum, aut commune, aut publicum, aut generale est. Proprium est, cum se quis facientem patientemve aliquid somniat: alienum, cum alium: commune, cum se una cum alio. Publicum est, cum civitati foreve, vel theatro, seu quibuslibet publicis mœnibus actibusve, triste vel lætum quid existimal accidisse. Generale est, cum circa solis orbem lunaremve, seu alia sidera, vel cœlum omnesve terras aliquid somniat innovatum. Hoc ergo, quod Scipio vidisse se retulit, et tria illa, quæ sola probabilia sunt genera principalitatis, amplectitur, et omnes ipsius somnii species attingit. Est enim oraculum, quia Paulus et Africanus uterque parens, sancti gravesque ambo, nec alieni a sacerdotio, quid illi eventurum esset, denuntiaverunt. Est visio, quia loca ipsa, in quibus post corpus vel qualis futurus esset, aspexit. Est somnium, quia rerum, quæ illi narratæ sunt, altitudo, tecta profunditate prudentiæ, non potest nobis, nisi scientia interpretationis, aperiri. Ad ipsius quoque somnii species omnes refertur. Est proprium, quia ad supera ipse perductus est, et de se futura cognovit. Est alienum, quod, quem statum aliorum animæ sortitæ sint, deprehendit. Est

commune, quod eadem loca tam sibi, quam ceteris ejusdem meriti, didicit præparari. Est publicum, quod victoriam patriæ, et Carthaginis interitum, et Capitolinum triumphum, ac sollicitudinem futuræ seditionis agnovit. Est generale, quod cœlum cœlique circulos conversionisque concentum, vivo adhuc homini nova et incognita, stellarum etiam ac luminum motus, terræque omnis situm, auspiciendo vel despiciendo concepit. Nec dici potest, non aptum fuisse Scipionis personæ somnium, quod et generale esset et publicum: quia necdum illi contigisset amplissimus magistratus; immo cum adhuc, ut ipse dicit, pæne miles haberetur. Aiunt enim, non habenda pro veris de statu civitatis somnia, nisi quæ rector ejus magistratusve vidisset, aut quæ de plebe non unus, sed multi similia somniassent. Ideo apud Homerum, cum in concilio Græcorum Agamemnon somnium, quod de instruendo prælio viderat, publicaret, Nestor, qui non minus ipse prudentia, quam omnis juvenia viribus, juvit exercitum, concilians fidem relatis, De statu, inquit, publico credendum regio somnio: quod si alter vidisset, repudiaremus ut futile. Sed non ab re erat, ut Scipio, etsi necdum adeptus tunc fuerat consulatum, nec erat

truction de Carthage, qui, plus tard, aura lieu sous ses ordres, et la victoire dont Rome lui sera redevable un jour. On peut également supposer qu'un personnage aussi distingué par son savoir que par ses vertus est initié, pendant son sommeil, à tous les secrets de la nature.

Ceci posé, revenons au vers de Virgile cité précédemment en témoignage de l'opinion du poète sur la futilité des rêves, et que nous avons extrait de sa description des deux portes des enfers donnant issue aux songes. Ceux qui seraient curieux de savoir pourquoi la porte d'ivoire est réservée aux prestiges mensongers, et celle de corne aux songes vrais, peuvent consulter Porphyre; voici ce qu'il dit dans son commentaire sur le passage d'Homère relatif à ces deux portes : « La vérité se tient cachée; cependant l'âme l'aperçoit quelquefois, lorsque le corps endormi lui laisse plus de liberté; quelquefois aussi elle fait de vains efforts pour la découvrir, et lors même qu'elle l'aperçoit, les rayons du flambeau de la déesse n'arrivent jamais nettement ni directement à ses yeux, mais seulement à travers le tissu du sombre voile dont s'enveloppe la nature. » Tel est aussi le sentiment de Virgile, qui dit :

Viens : je vais dissiper les nuages obscurs
Dont, sur tes yeux mortels, la vapeur répandue
Cache ce grand spectacle à ta débile vue.

Ce voile qui, pendant le sommeil du corps, laisse arriver jusqu'aux yeux de l'âme les rayons de la vérité, est, dit-on, de la nature de la corne, qui peut être aminci jusqu'à la transparence; et celui qui se refuse à laisser passer ces mêmes

rayons est de la nature de l'ivoire, tellement opaque, que, quelque aminci qu'il soit, il ne se laisse jamais traverser par aucun corps.

CHAP. IV. Du but ou de l'intention de ce songe.

Nous venons de discuter les genres et les espèces de songes qui rentrent dans celui de Scipion; essayons maintenant, avant de l'expliquer, d'en faire connaître l'esprit et le but. Démontrons que ce but n'est autre que celui annoncé au commencement de cet ouvrage; savoir, de nous apprendre que les âmes de ceux qui ont bien mérité des sociétés retournent au ciel pour y jouir d'une félicité éternelle. Cela est prouvé par la circonstance même dont profite Scipion pour raconter ce songe, sur lequel il assure avoir gardé le secret depuis longtemps. Lélius se plaignait que le peuple romain n'eût pas encore élevé de statues à Nasica; et Scipion, ayant répondu à cette plainte, avait terminé son discours par ces mots : « Quoique le sage trouve dans le sentiment de ses nobles actions la plus haute récompense de sa vertu, cependant cette vertu, qu'il tient des dieux, n'en aspire pas moins à des récompenses d'un genre plus relevé et plus durable que celui d'une statue qu'un plomb vil retient sur sa base, ou d'un triomphe dont les lauriers se flétrissent. Quelles sont donc ces récompenses? dit Lélius. « Permettez, reprit Scipion, puisque nous sommes libres encore pendant ce troisième jour de fête, que je continue ma narration. » Amené insensiblement au récit du songe qu'il a eu, il arrive au passage suivant, dans lequel il insinue qu'il a vu au ciel ces récompenses moins passagères, et d'un

rector exercitus, Carthaginis somniaret interitum, cujus erat auctor futurus; audiretque victoriani beneficio suo publicam; videret etiam secreta naturæ, vir non minus philosophia, quam virtute præcellens. His assertis, quia superius falsitatis insomniorum Vergilium testem citantes, ejus versus fecimus mentionem, eruti de geminarum somnii descriptione portarum : si quis forte querere velit, cur porta ex ebore falsis, et e cornu veris sit deputata; instruetur auctore Porphyrio, qui in commentariis suis hæc in eundem locum dicit ab Homero sub eadem divisione descripta : Latet, inquit, omne verum; hoc tamen anima, cum ab officiis corporis somno ejus paululum libera est, interdum aspicit; nonnunquam tendit aciem, nec tamen pervenit : et, cum aspicit, tamen non libero et directo lumine videt, sed interjecto velamine, quod nexus naturæ caligantis obducit. Et hoc in natura esse idem Vergilius assertit, dicens :

Aspice : namque omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam.

Hoc velamen cum in quiete ad verum usque aciem animæ introsipientis admittit, de cornu creditur, cujus ista natura est, ut tenuatum visui pervium sit : cum autem a vero hebetat ac repellit obtutum, ebur putatur; cujus corpus ita natura densatum est, ut ad quamvis extremi-

tatem tenuitatis erasum, nullo visu ad ulteriora tendente penetretur

CAP. IV. Propositum, seu scopus hujus somnii quis sit.

Tractatis generibus et modis, ad quos somnium Scipionis refertur, nunc ipsam ejusdem somnii mentem, ipsumque propositum, quem Græci σκοπόν vocant, autemquam verba inspiciantur, tentemus aperire; et eo pertinere propositum præsentis operis asseramus, sicut jam in principio hujus sermonis adstruximus, ut animas bene de republica meritorum post corpora cælo reddi, et illic frui beatitudinis perpetuitate, nos doceat. Nam Scipionem ipsum hæc occasio ad narrandum somnium provocavit, quod longo tempore se testatus est silentio condidisse. cum enim Lælius quereretur, nullas Nasicæ statuas in publico, in interfecti tyranni remunerationem, locatas, respondit Scipio post alia in hæc verba : « Sed quamquam sapientibus conscientia ipsa factorum egregiorum amplissimum virtutis est præmium, tamen illa divina virtus non statuas plumbo inhaerentes, nec triumphos arescentibus laureis, sed stabiliora quædam et viridiora præmiorum genera desiderat. Quæ tamen ista sunt, inquit Lælius? Tum Scipio, Patimini me, inquit, quoniam tertium diem jam feriati sumus; » et cetera, quibus

éclat plus solide, réservées aux vertueux administrateurs de la chose publique.

« Mais afin de vous inspirer plus d'ardeur à défendre l'État, sachez, continua mon aïeul, qu'il est dans le ciel une place assurée et fixée d'avance pour ceux qui auront sauvé, défendu, agrandi leur patrie, et qu'ils doivent y jouir d'une éternité de bonheur. » Bientôt après il désigne nettement ce séjour du bonheur, en disant :

« Imitez votre aïeul, imitez votre père ; comme eux cultivez la justice et la piété ; cette piété, obligation envers nos parents et nos proches, et le plus saint des devoirs envers la patrie : telle est la route qui doit vous conduire au ciel, et vous donner place parmi ceux qui ont déjà vécu, et qui, délivrés du corps, habitent le lieu que vous voyez. » Ce lieu était la voie lactée ; car c'est dans ce cercle, nommé galaxie par les Grecs, que Scipion s'imagine être pendant son sommeil, puisqu'il dit, en commençant son récit :

« D'un lieu élevé, parsemé d'étoiles et tout resplendissant de lumière, il me montrait Carthage. » Et, dans le passage qui suit l'avant-dernier cité, il s'explique plus clairement encore : « C'était ce cercle dont la blanche lumière se distingue entre les feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous nommez voie lactée. De là, étendant mes regards sur l'univers, j'étais émerveillé de la majesté des objets. »

En parlant des cercles, nous traiterons plus amplement de la galaxie.

ad narrationem somnii venit, docens illa esse stabiliora et viridiora præmiorum genera, quæ ipse videret in cælo bonis rerum publicarum servata rectoribus : sicut his verbis ejus ostenditur : « Sed quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, sic habeto. Omnibus, qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum esse in cælo et definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruuntur. » Et paulo post, hunc certum locum, qui sit designans, ait : « Sed sic, Scipio, ut avus hic tuus, ut ego, qui te genui, justitiam cole et pietatem : quæ cum magna in parentibus et propinquis, tum in patria maxima est. Ea vita via est in cælum, et in hunc cætum eorum, qui jam vixere, et corpore laxati illum incolunt locum, quem vides ; » significans galaxiam. Sciendum est enim, quod locus, in quo sibi esse videtur Scipio per quietem, lacteus circulus est, qui galaxias vocatur ; siquidem his verbis in principio utitur : « Os tendebat autem Carthaginem de excelso et pleno stellarum illustri et claro quodam loco. » Et paulo post apertius dicit : « Erat autem is splendidissimo candore inter flammas circulus elucens, quem vos, ut a Graecis accepistis, orbem lacteum nuncupatis ; ex quo omnia mihi contemplanti præclara et mirabilia videbantur. » Et de hoc quidem galaxia, cum de circulis loquemur, plenius disseremus.

MACROB.

CHAP. V. Quoique tous les nombres puissent, en quelque sorte, être regardés comme parfaits, cependant le septième et le huitième sont particulièrement considérés comme tels. Propriétés qui méritent au huitième nombre la qualification de nombre parfait.

Nous avons fait connaître les rapports de ressemblance et de conformité des deux traités de la République écrits par Cicéron et son prédécesseur Platon, ainsi que le motif qu'ils ont eu pour faire entrer dans ces traités, le premier, l'épisode du songe de Scipion, et le second, celui de la révélation d'Her.

Nous avons ensuite rapporté les objections faites à Platon par les épicuriens, et la réfutation dont est susceptible leur insignifiante critique ; puis nous avons dit quels sont les écrits philosophiques qui admettent la fiction, et ceux dont elle est entièrement bannie : de là nous avons été amenés à définir les divers genres de songes, vrais ou faux, enfantés par cette foule d'objets que nous voyons en dormant, afin de reconnaître plus aisément ceux de ces genres auxquels appartient celui de Scipion.

Nous avons dû aussi discuter s'il convenait de lui prêter un tel songe, et exposer le sentiment des anciens relativement aux deux portes par où sortent les songes ; enfin, nous avons développé l'esprit de celui dont il est ici question, et déterminé la partie du ciel où le second Africain, pendant son sommeil, a vu et entendu tout ce qu'il raconte. Maintenant nous allons interpréter, non pas la totalité de ce songe, mais les passages d'un intérêt marquant. Le premier qui se présente est

CAP. V. Quamquam omnes numeri modo quodam pleni sint, tamen septenarium et octonarium peculiariter plenos dici ; quamque ob causam octonarius plenus vocetur.

Sed jam quoniam inter libros, quos de republica Cicero, quosque prius Plato scripserat, quæ differentia, quæ similitudo habeatur, expressimus, et cur operi suo vel Plato Eris indicium, vel Cicero somnium Scipionis ascriberet, quidve sit ab Epicureis objectum Platoni, vel quemadmodum debilis calumnia refellatur, et quibus tractatibus philosophi admisceant, vel a quibus penitus excludant fabulosa, retulimus ; adjecimusque post hæc necessario genera omnium imaginum, quæ falso, quæque vero videntur in somnis, ipsasque distinxisse species somniorum, ad quas Africani somnium constaret referri ; et si Scipioni convenerit talia somnare ; et de geminis somnii portis, quæ fuerit a veteribus expressa sententia ; super his omnibus, ipsius somnii, de quo loquimur, mentem propositumque signavimus, et partem cæli evidenter expressimus, in qua sibi Scipio per quietem hæc vel videret visus est, vel audisset, quæ retulit : nunc jam discutienda nobis sunt ipsius somnii verba, non omnia, sed ut quæque videbuntur digna quasi. Ac prima nobis tractanda se ingerit pars illa de numeris, in qua sic ait : « Nam cum ætas tua septenos octies solis anfractus reditusque converterit, duoque hi numeri, quorum uterque plenus, alter altera de causa habetur, circuitu naturali summam tibi fatalem confe-

celui relatif aux nombres ; le voici : « Car, lorsque votre vie mortelle aura parcouru un cercle composé de sept fois huit révolutions du soleil, et que du concours de ces nombres, tous deux réputés parfaits, mais par des causes différentes, la nature aura formé le nombre fatal qui vous est assigné, tous les yeux se tourneront vers vous, votre nom sera dans toutes les bouches ; le sénat, les bons citoyens, les alliés, mettront en vous leurs espérances, et vous regarderont comme l'unique appui de l'État ; en un mot, vous serez nommé dictateur, et chargé de réorganiser la république, si toutefois vous échappez aux mains parricides de vos proches. »

C'est avec raison que le premier Africain attribue aux nombres une plénitude qui n'appartient, à proprement parler, qu'aux choses divines et d'un ordre supérieur. On ne peut, en effet, regarder convenablement comme pleins des corps toujours prêts à laisser échapper leurs molécules, et à s'emparer de celles des corps environnants. Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi des corps métalliques ; cependant on ne doit pas dire qu'ils sont pleins, puisqu'ils ont de nombreux interstices.

Ce qui a fait regarder tous les nombres indistinctement comme parfaits, c'est qu'en nous élevant insensiblement par la pensée, de la nature de l'homme vers la nature des dieux, ce sont les nombres qui nous offrent le premier degré d'immatérialité. Il en est cependant parmi eux qui présentent plus particulièrement le caractère de la perfection, dans le sens que nous devons attacher ici à ce mot : ce sont ceux qui ont la propriété d'enchaîner leurs parties, les nombres carrés multipliés par leurs racines, et ceux qui

sont solides par eux-mêmes. Ces corps ou solides, qui ne tombent pas sous les sens, ne peuvent être conçus que par l'entendement ; mais, pour nous expliquer clairement, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Tous les corps sont terminés par des surfaces qui leur servent de limites ; et ces limites, fixées immuablement autour des corps qu'elles terminent, n'en sont pas moins considérées comme immatérielles. Car, en considérant un corps, la pensée peut faire abstraction de sa surface, et réciproquement ; la surface est donc la ligne de démarcation entre les êtres matériels et les êtres immatériels : cependant ce passage de la matière à l'immatérialité n'est pas absolu, attendu que, s'il est dans la nature de la surface d'être en dehors des corps, il l'est aussi de n'être qu'autour des corps ; de plus, on ne peut parler d'un corps sans y comprendre sa surface : donc leur séparation ne peut être effectuée réellement, mais seulement par l'entendement. Cette surface, limite des corps, est elle-même limitée par des points : tels sont les corps mathématiques sur lesquels s'exerce la sagacité des géomètres. Le nombre de lignes qui limitent la surface d'une partie quelconque d'un corps, est en raison de la raison de la forme sous laquelle se présente cette même partie : si cette portion de surface est triangulaire, elle est terminée par trois lignes ; par quatre, si elle est carrée. Enfin, le nombre de lignes qui la limitent égale celui de ses angles, et ces lignes se touchent par leurs extrémités.

Nous devons rappeler ici au lecteur que tout corps a trois dimensions, longueur, largeur, profondeur ou épaisseur. La ligne n'a qu'une de ces dimensions, c'est la longueur ; la surface en

« cerint : in te unum atque in tuum nomen se tota conver-
« tet civitas. Te senatus, te omnes boni, te socii, te La-
« tini intuebantur : tu eris unus, in quo nitatur civitatis
« salus ; ac, ne multa, dictator remp. constitutus oportet,
« si impias propinquorum manus effugeris. » Plenitudinem
hic non frustra numeris assignat. Plenitudo enim proprie
nisi divinis rebus supernisque non convenit : neque enim
corpus proprie plenum dixeris, quod cum sui sit impatiens
effluendo, alieni est appetens hauriendo. Quæ si metallicis
corporibus non usu veniunt, non tamen plena illa, sed
vasta dicenda sunt. Hæc est igitur communis numerorum
omnium plenitudo ; quod cogitationi, a nobis ad superos
meanti, occurrit prima perfectio incorporalitatæ in nume-
ris. Inter ipsos tamen proprie pleni vocantur secundum
hos modos, qui præsentî tractatui necessarii sunt, qui
aut vim obtinent vinculorum, aut corpora rursus efficiuntur,
aut corpus efficiunt, sed corpus, quod intelligendo,
non sentiendo, concipias. Tolum hoc, ut obscuritatis dis-
preceatur offensa, paulo altius repetita rerum luce, pandendum est. Omnia corpora superficie finiuntur, et in ipsam eorum pars ultima terminatur. Hi autem termini,
cum sint semper circa corpora, quorum termini sunt, incorporei tamen intelliguntur. Nam quousque corpus esse

dicetur, necdum terminus intelligitur : cogitatio, quæ conceperit terminum, corpus relinquit. Ergo primus a corporibus ad incorporea transitus ostendit corporum terminos ; et hæc est prima incorporea natura post corpora : sed non pure, nec ad integrum carens corpore ; nam licet extra corpus natura ejus sit, tamen non nisi circa corpus apparet. Cum totum denique corpus nominas, etiam superficies hoc vocabulo continetur : de corporibus eam tametsi non res, sed intellectus sequestrat. Hæc superficies, sicut est corporum terminus, ita lineis terminatur, quas suo nomine grammæ Grævia nominavit ; punctis lineæ finiuntur. Et hæc sunt corpora, quæ mathematica vocantur ; de quibus solerti industria geometricæ disputatur. Ergo hæc superficies, cum ex aliqua parte corporis cogitatur, pro forma subjecti corporis accipit numerum linearum ; nam seu trium, ut trigonum ; seu quatuor, ut quadratum ; seu plurimum sit angulorum ; totidem lineis sese ad extrema tangentibus planities ejus includitur. Hoc loco admonendi sumus, quod omne corpus longitudinis, latitudinis, et altitudinis dimensionibus constet. Ex his tribus in lineæ ductu una dimensio est. Longitudo est enim sine latitudine ; planities vero, quam Græci ἐπιφάνεια vocant, longo latoque distenditur, alto caret : et hæc planities quantis lineis contineatur, ex-

a deux, longueur et largeur. Nous venons de parler de la quantité de lignes dont elle peut être limitée. La formation d'un solide ou corps exige la réunion des trois dimensions : tel est le dé à jouer, nommé aussi cube ou carré solide. En considérant la surface, non pas d'une partie d'un corps, mais de ce corps tout entier, que nous supposons, pour exemple, être un carré, nous lui trouverons huit angles au lieu de quatre ; et cela se conçoit, si l'on imagine, au-dessus de la surface carrée dont il vient d'être question, autant d'autres surfaces de mêmes dimensions qu'il sera nécessaire pour que la profondeur ou épaisseur du tout égale sa longueur et sa largeur : ce sera alors un solide semblable au dé ou au cube. Il suit de là que le huitième nombre est un corps ou solide, et qu'il est considéré comme tel. En effet, l'unité est le point géométrique ; deux unités représentent la ligne, car elle est, comme nous l'avons dit, limitée par deux points. Quatre points, pris deux à deux, placés sur deux rangs, et se faisant face réciproquement à distances égales, deviennent une surface carrée, si de chacun d'eux on conduit une ligne au point opposé. En doublant cette surface, on a huit lignes et deux carrés égaux, qui, superposés, donneront un cube ou solide, pourvu toutefois qu'on leur prête l'épaisseur convenable. On voit par là que la surface, ainsi que les lignes dont elle se compose, et généralement tout ce qui tient à la forme des corps, est d'une origine moins ancienne que les nombres ; car il faut remonter des lignes aux nombres pour déterminer la figure d'un corps, puisqu'elle ne peut être spécifiée que d'après le nombre de lignes qui la terminent.

Nous avons dit qu'à partir des solides, la première substance immatérielle était la surface et ses lignes, mais qu'on ne pouvait la séparer des corps, à cause de l'union à perpétuité qu'elle a contractée avec eux : donc, en commençant par la surface et en remontant, tous les êtres sont parfaitement incorporels. Mais nous venons de démontrer qu'on remonte de la surface aux nombres : ceux-ci sont donc les premiers êtres qui nous offrent l'idée de l'immatérialité ; tous sont donc parfaits, ainsi qu'il a été dit plus haut ; mais nous avons ajouté que plusieurs d'entre eux ont une perfection spéciale, ce sont les nombres cubiques, ceux qui le deviennent en opérant sur eux-mêmes, et ceux qui sont doués de la faculté d'enchaîner leurs parties. Qu'il existe encore pour les nombres d'autres causes de perfection, c'est ce que je ne conteste pas. Quant au mode de solidité du huitième nombre, il est prouvé par les antécédents. Cette collection d'unités, prise en particulier, est donc, avec raison, mise au rang des solides. Ajoutons qu'il n'est aucun nombre qui ait un rapport plus direct avec l'harmonie des corps célestes, puisque les sphères qui forment cet accord sont au nombre de huit, comme nous le verrons plus tard. Qui plus est, toutes les parties dont huit se compose sont telles, qu'il résulte de leur assemblage un tout parfait. On peut, en effet, le former de la monade ou de l'unité, et du nombre sept, qui ne sont ni générateurs, ni engendrés. Nous développerons, lorsqu'il en sera temps, les propriétés de ces deux quantités. Il peut être aussi le résultat de deux fois quatre, qui est générateur et engendré ; car deux fois deux engendrent quatre, comme deux fois quatre

pressimus. Soliditas autem corporum constat, cum his duabus additur altitudo. Fit enim tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod στερεόν vocant : qualis est tesseræ, quæ cubus vocatur : si vero non unius partis, sed totius velis corporis superficiem cogitare, quod proponamus esse quadratum (ut de uno, quod exemplo sufficiet, disputemus), jam non quatuor, sed octo anguli colliguntur : quod animadvertis, si super unum quadratum, quæle prius diximus, alterum tale altius impositum mente conspicias, ut altitudo, quæ illi plano deerat, adjiciatur ; fiatque tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod stereon vocant, ad imitationem tesseræ, quæ cubus vocatur. Ex his apparet, octonarium numerum solidum corpus et esse, et haberi. Siquidem unum apud geometras puncti locum obtinet ; duo, linearum ductum faciunt, quæ duobus punctis, ut supra diximus, coercentur ; quatuor vero puncta, adversum se in duobus ordinibus bina per ordinem posita, exprimiunt quadri speciem, a singulis punctis in adversum punctum ejecta linea. Hæc quatuor, ut diximus, duplicata et octo facta, duo quadra similia describunt : quæ sibi superposita, additaque altitudine, formam cubi, quod est solidum corpus, efficiunt. Ex his apparet, antiquiorem esse numerum superficie et lineis, ex quibus illam constare memoravimus, formisque om-

nibus. A lineis enim ascenditur ad numerum, tanquam ad priorem, ut intelligatur ex diversis numeris linearum, quæ formæ geometricæ describantur. Ipsam superficiem cum lineis suis, primam post corpora diximus incorpoream esse naturam ; nec tamen sequestrandam, propter perpetuam cum corporibus societatem. Ergo quod ab hac sursum recedit, jam pure incorporeum est ; numeros autem hac superiores præcedens sermo patefecit. Prima est igitur perfectio incorporealis in numeris ; et hæc est, ut diximus, numerorum omnium plenitudo. Seorsum autem illa, ut supra admonuimus, plenitudo est eorum, qui aut corpus efficiant, aut efficiantur, aut vim obtineant vinculorum ; licet alias quoque causas, quibus pleni numeri efficiantur, esse non ambigam. Qualiter autem octonarius numerus solidum corpus efficiat, antelatis probatum est. Ergo singulariter quoque plenus jure dicetur, propter corporeæ soliditatis effectum. Sed et ad ipsam cæli harmoniam, id est, concinentiam, hunc numerum magis aptum esse non dubium est ; cum sphaeræ ipsæ octo sint, quæ moventur : de quibus secuturus sermo procedet. Omnes quoque partes, de quibus constat hic numerus, tales sunt, ut ex earum compage plenitudo nascatur. Est enim aut de his, quæ neque generantur, neque generant, de monade et septem :

engendrent huit. Il peut encore être la somme de trois et cinq; l'un de ces deux composants est le premier des impairs : quant au nombre cinq, sa puissance sera démontrée immédiatement.

Les pythagoriciens ont choisi le huitième nombre pour symbole de l'équité, parce que, à partir de l'unité, il est le premier qui offre deux composants pairs et égaux, quatre plus quatre, qui peuvent être eux-mêmes décomposés en deux quantités paires et égales, ou deux plus deux. Ajoutons que sa recomposition peut avoir lieu au moyen de deux fois deux répétés deux fois. Un tel nombre, qui procède à sa puissance par facteurs égaux et pairs, et à sa décomposition par diviseurs égaux et pairs, jusqu'à la monade exclusivement, qui ne peut avoir d'entier pour diviseur, méritait bien d'être considéré comme emblème de l'équité; et, d'après ce que nous avons dit précédemment de la perfection de ses parties et de celle de son entier, on ne peut lui contester le titre de nombre parfait.

CHAP. VI. Des nombreuses propriétés qui méritent au septième nombre la qualification de nombre parfait.

Il nous reste à faire connaître les droits du septième nombre à la dénomination de nombre parfait. Mais ce qui doit avant tout nous pénétrer d'admiration, c'est que la durée de la vie mortelle d'un illustre personnage ait été exprimée par le produit de deux nombres, dont l'un est pair et l'autre impair. Il n'existe effectivement rien de parfait qui ne soit le résultat de l'agrégation de ces deux sortes de nombres : l'impair regardé

comme mâle, et le pair considéré comme femelle, sont l'objet de la vénération des partisans de la doctrine des nombres, le premier sous le nom de père, et le second sous celui de mère. Aussi le *Timée* de Platon dit-il que Dieu forma l'âme du monde de parties prises en nombre pair et en nombre impair, c'est-à-dire de parties successivement doubles et triples, en alternant la duplication terminée au nombre huit, avec la triplification terminée au nombre vingt-sept. Or huit est le premier cube des nombres pairs, et vingt-sept est le premier des impairs; car deux fois deux, ou quatre, donnent une surface; et deux fois deux répétés deux fois, ou huit, donnent un solide ou cube; trois fois trois, ou neuf, donnent une surface; et trois fois trois répétés trois fois, ou vingt-sept, donnent un solide. On peut inférer de là que le septième et le huitième nombre, assortis pour déterminer par leur produit le nombre des années de l'existence d'un politique accompli, ont été jugés les seuls propres à entrer dans la composition de l'âme universelle, parce qu'il n'est rien de plus parfait qu'eux, si ce n'est l'auteur de leur être. On peut aussi remarquer qu'en démontrant, au chapitre précédent, l'excellence des nombres en général, nous avons établi leur priorité sur la surface et ses limites, ainsi que sur tous les corps, et qu'ici nous les trouvons antérieurs même à l'âme du monde, puisque c'est de leur mélange qu'elle fut formée par cette cause sublime de *Timée*, confidente inséparable de la nature. Aussi les anciens philosophes n'ont-ils pas hésité à regarder cette âme

quæ qualia sint, suo loco plenius explicabitur. Aut de duplicato eo, qui et generatur, et generat, id est, quatuor : nam hic numerus quatuor et nascitur de duobus, et octo generat; aut componitur de tribus et quinque; quorum alter primus omnium numerorum impar apparuit. Quinarii autem potentiam sequens tractatus attinget. Pythagorici vero hunc numerum justitiam vocaverunt, quia primus omnium ita solvitur in numeros pariter pares, hoc est, in bis quaterna, ut nihilominus in numeros æque pariter pares divisio quoque ipsa solvatur, id est, in bis bina. Eadem quoque qualitate contextitur, id est, bis bina bis. Cum ergo et contextio ipsius, pari æqualitate procedat, et resolutio æqualiter redeat usque ad monadem, quæ divisionem arithmetica ratione non recipit; merito propter æqualem divisionem justitiæ nomen accepit : et quia ex supradictis omnibus apparet, quanta et partium suarum, et seorsum sua plenitudine nitatur, jure plenus vocatur.

CAP. VI. Multas esse causas, cur septenarius plenus vocetur.

Superest, ut septenarium quoque numerum plenum jure vocandum ratio in medio constituta persuadeat. Ac primum hoc transire sine admiratione non possumus, quod duo numeri, qui in se multiplicati vitale spatium viri fortis includerent, ex pari et impari constiterunt. Hoc

enim vere perfectum est, quod ex horum numerorum permixtione generatur, nam impar numerus mas, et par femina vocatur. item arithmetici imparem patris, et parem matris appellatione venerantur. Hinc et *Timeus* Platonis fabricatorem mundanæ animæ Deum partes ejus ex pari et impari, id est, duplari et triplari numero, intertextuisse memoravit : ita ut a duplari usque ad octo, a triplari usque ad viginti septem, staret alternatio mutuandi. Hi enim primi cubi utrinque nascuntur : siquidem a paribus bis bini, qui sunt quatuor, superficiem faciunt; bis bina bis, quæ sunt octo, corpus solidum fingunt. A dispari vero ter terna, quæ sunt novem, superficiem reddunt; et ter terna ter, id est, ter novena, quæ sunt viginti septem, primum æque cubum alterius partis efficiunt. Unde intelligi datur, hos duos numeros, octo dico et septem, qui ad multiplicationem annorum perfecti in republica viri convenerunt, solos idoneos ad efficiendam mundi animam judicatos : quia nihil post auctorem potest esse perfectius. Hoc quoque notandum est, quod superius asserentes communem numerorum omnium dignitatem, antiquiores eos superficie, et lineis ejus, omnibusque corporibus ostendimus : præcedens autem tractatus invenit numeros et ante animam mundi fuisse, quibus illam contextam augustissimam *Timæi* ratio, natura ipsius conscia, testis expressit. Hinc est, quod pronuntiare non dubitavere sapientes, animam esse numerum se moventem. Nunc videamus, cur septenarius numerus suo seorsum merito plenus habeatur. Cujus ut expressius plenitudo

comme un nombre qui se meut par lui-même.

Examinons maintenant les droits du septième nombre, pris en particulier, au titre de nombre parfait. Pour rendre cette perfection plus évidente, nous analyserons d'abord les propriétés de ses parties, puis celles de son entier. La discussion des nombres pris deux à deux, dont il est le résultat, savoir, un et six, deux et cinq, trois et quatre, nous convaincra qu'aucun autre nombre ne renferme des propriétés plus variées et plus imposantes. Dans le premier couple un et six, la première quantité, ou la monade, c'est-à-dire l'unité, est tout à la fois mâle et femelle, réunit le pair et l'impair : ce n'est pas un nombre, mais c'est la source et l'origine des nombres. Commencement et fin de toutes choses, la monade elle-même n'a ni commencement ni fin ; elle représente le Dieu suprême, et sépare son intellect de la multiplicité des choses et des puissances qui le suivent ; c'est elle qui marche immédiatement après lui. Cette intelligence, née du Dieu souverain, et affranchie des vicissitudes des temps, subsiste dans le temps toujours un. Une par sa nature, elle ne peut pas être nombrée ; cependant elle engendre et contient en elle la foule innombrable des types ou des idées des choses. En réfléchissant un peu, on verra que la monade appartient aussi à l'âme universelle. En effet, cette âme, exempte du chaos tumultueux de la matière, ne se devant qu'à son auteur et à elle-même, simple par sa nature, lors même qu'elle se répand dans le corps immense de l'univers qu'elle anime, elle ne fait point divorce avec l'unité. Ainsi, vous voyez que cette monade, originelle de la première cause, se conserve entière et indivisible jusqu'à l'âme universelle, et ne perd

rien de sa suprématie. Voilà sur la monade des détails plus précis que ne semblait le promettre l'abondance du sujet, et l'on ne trouvera pas déplacé l'éloge d'un être supérieur à tout nombre, surtout lorsqu'il s'agit du septenaire, dont il fait partie. Il convenait, en effet, qu'une substance aussi pure que la monade fût portion intégrante d'une vierge : nous disons une vierge, parce que l'opinion de la virginité du septième nombre a pris tant de crédit, qu'on le nomme aussi Pallas. Cette opinion est fondée sur ce qu'étant doublé, il n'engendre aucun des nombres compris entre l'unité et le dénaire, regardé comme première limite des nombres. Quant au nom de Pallas, il lui vient de ce qu'il doit la naissance à la seule monade plusieurs fois ajoutée à elle-même, de même que Minerve ne doit la sienne, dit-on, qu'à Jupiter seul.

Passons au nombre sénaire, qui, joint à l'unité, forme le septenaire, et dont les propriétés numériques et théurgiques sont nombreuses. D'abord, il est le seul des nombres au-dessous de dix qui soit le résultat de ses propres parties ; car sa moitié, son tiers et son sixième, ou bien trois, deux et un, forment son entier. Nous pourrions spécifier ses autres droits au culte qu'on lui rend ; mais, de crainte d'ennuyer le lecteur, nous ne parlerons que d'une seule de ses vertus. Celle dont nous faisons choix, bien développée, donnera une haute idée, non-seulement de son importance, mais encore de celle du septième nombre.

La nature a fixé, d'après des rapports de nombres invariables, le terme le plus ordinaire de la gestation de la femme à neuf mois ; mais, d'après un produit numérique dans lequel le nombre six entre comme facteur, ce terme peut se

noscat, primum merita partium, de quibus constat, tum demum quid ipse possit, investigemus. Constat septenarius numerus vel ex uno et sex, vel ex duobus et quinque, vel ex tribus et quatuor. Singularum compagum membra tractemus : ex quibus fatebimur, nullum aliud numerum tam varia esse maiestate fecundum. Ex uno et sex compago prima componitur. Unum autem, quod $\mu\upsilon\nu\acute{\alpha}\varsigma$, id est, unitas dicitur, et mas idem et femina est, par idem atque impar ; ipse non numerus, sed fons et origo numerorum. Hæc monas initium finisque omnium, neque ipsa principii aut finis sciens, ad summum refertur Deum, ejusque intellectum a sequentium numero rerum et potestatum sequestrat : nec in inferiore post Deum gradu eam frustra desideraveris. Hæc illa est mens ex summo enata Deo, quæ vices temporum nesciens, in uno semper, quod adest, consistit ævo ; cumque, utpote una, non sit ipsa numerabilis, innumeras tamen generum species et de se creat, et intra se continet. Inde quoque aciem paululum cogitationis inclinans, hanc monadem reperies ad animam posse referri. Anima enim aliena a silvestris contagione materis, tantum se auctori suo ac sibi debens, simplicem sortita naturam, cum se animandæ immensitati universitatis infundat, nullum init tamen cum sua unitate divortium.

Vides, ut hæc monas orta a prima rerum causa, usque ad animam ubique integra et semper individua continuationem potestatis obtineat. Hæc de monade castigatius, quam se copia suggerebat. Nec te remordeat, quod, cum omni numero præesse videatur, in conjunctione præcipue septenarii prædicetur ; nulli enim aptius jungitur monas incorrupta, quam virgini. Huic autem numero, id est, septenario, adeo opinio virginitatis inolevit, ut Pallas quoque vocitetur ; nam virgo creditur, quia nullum ex se parit numerum duplicatus, qui intra denarium coartetur, quem primum linitem constat esse numerorum. Pallas ideo, quia ex solius monadis foetu, et multiplicatione processit, sicut Minerva sola ex uno parente nata perhibetur. Senarius vero, qui cum uno conjunctus septenarium facit, variae ac multiplicis religionis et potentiae est ; primum, quod solus ex omnibus numeris, qui intra decem sunt, de suis partibus constat. Habet enim medietatem, et tertiam partem, et sextam partem : et est medietas tria, tertia pars duo, sexta pars unum : quæ omnia simul sex faciunt. Habet et alia suæ venerationis indicia : sed, ne longior faciat sermo fastidium, unum ex omnibus ejus officium persequemur. Quod ideo prætulimus, quia hoc commemorato, non senarii tantum, sed et septenarii pa-

réduire à sept mois. Nous redirons ici succinctement que les deux premiers cubes des nombres, soit pairs ou impairs, sont huit et vingt-sept; et nous avons dit ci-dessus que le nombre impair est mâle, et le nombre pair femelle. Si l'on multiplie par six l'un et l'autre de ces nombres, on obtient un produit égal au nombre des jours contenus dans sept mois; car de l'union du mâle avec la femelle, ou de vingt-sept avec huit, résulte trente-cinq, et trente-cinq multiplié par six donne deux cent dix. Ce nombre est celui des jours que renferment sept mois. On ne peut donc qu'admirer la fécondité du nombre sénaire, que l'on croirait établi par la nature, juge du point de maturité du fœtus dans l'accouchement le plus précoce.

Voici, selon Hippocrate, comment on peut déterminer, pendant la grossesse, l'époque de l'accouchement. L'embryon se meut le soixantedixième ou le quatre-vingt-dixième jour de la conception: l'un ou l'autre de ces nombres, multiplié par trois, donne un résultat égal au nombre de jours compris dans sept ou dans neuf mois.

Nous venons de présenter l'esquisse des propriétés du premier couple dont se compose le septième nombre; occupons-nous du second, qui est deux et cinq. La dyade, qui suit immédiatement la monade, est à la tête des nombres. Cette première émanation de la toute-puissance, qui se suffit à elle-même, nous représente la ligne dans un corps géométrique; son analogie avec les planètes et les deux flambeaux célestes est donc évidente, puisque ces astres ont été aussi séparés de la sphère des fixes selon des rapports har-

moniques, et forcés d'obéir à deux directions différentes. L'union de la dyade avec le cinquième nombre est conséquemment très-sortable, vu les rapports de la première avec les corps lumineux errants, et ceux du nombre cinq avec les zones du ciel. Ce sont, dans le premier cas, des rapports de scission; et, dans le second, des rapports numériques. Parmi les propriétés du cinquième nombre, il en est une bien éminente: seul, il embrasse tout ce qui est, tout ce qui paraît être. Nous entendons, par ce qui est, tous les êtres intellectuels, et, par ce qui paraît être, tout ce qui est revêtu d'un corps périssable ou impérissable. Il suit de là que ce nombre représente l'ensemble de tout ce qui existe, soit au-dessus, soit au-dessous de nous; il est le symbole de la cause première, ou de l'intelligence issue de cette cause, et qui comprend les formes originelles des choses. Il figure l'âme universelle, principe de toutes les âmes; il exprime enfin tout ce qui est renfermé dans l'étendue des cieux et de l'espace sublunaire: il est donc le type de la nature entière. La concision dont nous nous sommes fait une loi ne nous permet pas d'en dire davantage sur le second couple générateur du septième nombre; nous allons faire connaître la puissance du troisième couple, ou des nombres trois et quatre.

La première surface qui soit limitée par des lignes en nombre impair a la forme triangulaire; la première que terminent des lignes en nombre pair a la forme quadrangulaire. Qui plus est, nous apprenons de Platon, c'est-à-dire du confident de la vérité, que deux corps sont solidement unis, lorsque leur jonction s'opère à l'aide d'un

riter dignitas adstruetur. Humano partui frequentiore usum novem mensium, certo numerorum modulamine natura constituit: sed ratio sub asciti senarii numeri multiplicatione procedens, etiam septem menses compulit usurpari. Quam breviter absoluteque dicemus duos esse primos omnium numerorum cubos, id est, a pari octo, ab impari viginti septem: et esse imparem marem, parem feminam, superius expressimus. Horum uterque si per senarium numerum multiplicetur, efficiunt dierum numerum, qui septem mensibus explicantur. Coeant enim numeri, mas ille, qui memoratur, et femina, octo scilicet et viginti septem; pariunt ex se quinque et triginta. Hæc sexies multiplicata, creant decem et ducentos: qui numerus dierum mensem septimum claudit. Ita est ergo natura fecundus hic numerus, ut primam humani partus perfectionem, quasi arbiter quidam maturitatis, absolvat. Discretio vero futuri partus, sicut Hippocrates refert, sic in utero dinoscitur; aut enim septuagesimo, aut nonagesimo die conceptus movetur. Dies ergo motus, quicunque fuerit de duobus, ter multiplicatus, aut septimum, aut nonum explicat mensem. Hæc de prima septenarii copulatione libata sint. Secunda de duobus et quinque est. Ex his dyas, quia post monadem prima est, primus est numerus. Hæc ab illa omnipotentia solitaria in corporis intelligibilis lineam prima defuxit. Ideo et ad vagas stellarum et lunarium

sphæras refertur; quia hæc quoque ab illa, quæ ἀπλάνης dicitur, in numerum scissæ, et in varii motus contrarietatem retortæ sunt. Hic ergo numerus cum quinario aptissime jungitur, dum hic ad errantes, ut diximus, ad cœli zonas ille referatur: sed ille ratione scissionis, hic numero. Illa vero quinario numero proprietas excepta potentia ultra ceteras eminentis evenit, quod solus omnia, quæque sunt, quæque videntur esse, complexus est. Esse autem dicimus intelligibilia, videri esse corporalia omnia, seu divinum corpus habere, seu caducum. Hic ergo numerus simul omnia et supera, et subjecta designat. aut enim Deus summus est, aut mens ex eo nata, in qua species rerum continentur, aut mundi anima, quæ animarum omnium fons est, aut celestia sunt usque ad nos, Aut terrena natura est: et sic quinquarius rerum omnium numerus impletur. De secunda septenarii numeri conjunctione dicta hæc pro affectatæ brevitatis necessitate sufficiant. Tertia est de tribus et quatuor; quæ quantum valeat, revolvamus. Geometrici corporis ab impari prima planities in tribus lineis constat. his enim trigonalis forma concluditur. a pari vero prima in quatuor invenitur. Item scimus secundum Platonem, id est, secundum ipsius veritatis arcanum, illa forti inter se vinculo colligari, quibus interjecta mediætas præstat vinculi firmitatem. cum vero mediætas ipsa geminatur, ea quæ extrema sunt, non tena-

centre commun ; et que cette union des deux extrêmes est non-seulement solide, mais indissoluble, lorsque le centre est doublé. Le nombre ternaire jouit du premier de ces avantages, et le quaternaire possède le second. C'est de ce double intermédiaire du nombre quatre que fit usage le créateur et régulateur des mondes, afin d'enchaîner pour toujours les éléments entre eux. Jamais, dit Platon dans son *Timée*, deux substances aussi opposées, aussi antipathiques que la terre et le feu, n'eussent pu être amenées à former une union qui répugne à leur nature, si elles n'y avaient été contraintes par deux intermédiaires tels que l'air et l'eau. L'ordre dans lequel Dieu rangea des éléments si divers facilita leur enchaînement. Chacun d'eux étant doué de deux propriétés, ils eurent en commun, pris deux à deux, l'une de ces propriétés.

La terre est sèche et froide, l'eau froide et humide ; la sécheresse de l'une et l'humidité de l'autre étant incompatibles, le froid devint leur centre d'union. L'air est humide et chaud ; cette dernière propriété étant en opposition avec la froideur de l'eau, l'humidité dut être le point de jonction de ces deux éléments. Au-dessus de l'air est placé le feu, qui est sec et chaud ; sa sécheresse et l'humidité de l'air se repoussent mutuellement, mais la chaleur qui leur est commune cimentait leur union : c'est ainsi que les deux propriétés de chaque élément sont autant de bras dont il étreint ses deux voisins. L'eau s'unit à la terre par le froid, à l'air par l'humidité ; l'air s'unit à l'eau par l'humidité, au feu par la chaleur. Le feu se met en contact avec l'air par la cha-

leur, avec la terre par la sécheresse ; enfin, la terre, qui adhère au feu par la sécheresse, adhère à l'eau par la froideur. Malgré ces liens divers, s'il n'y eût eu que deux éléments, ils auraient été faiblement unis : l'union de trois éléments aurait été solide, mais non indestructible ; il ne fallait pas moins que quatre éléments pour former un tout indissoluble, à cause des deux moyens qui lient les deux extrêmes.

Un passage, extrait du *Timée* de Platon, donnera plus de force à ce que nous venons de dire. Il convenait, dit ce philosophe, à la majesté divine de produire un monde visible et tactile : or, sans le fluide igné, rien n'est visible ; sans solidité, rien n'est tactile ; et sans la terre, rien n'est solide. Dieu se disposait donc à former cet univers au moyen du feu et de la terre, lorsqu'il prévint que ces deux corps ne s'uniraient qu'à l'aide d'un intermédiaire qui serait de nature à pouvoir lier et être lié ; il prévint de plus qu'un seul intermédiaire suffirait pour lier deux surfaces, mais qu'il en faudrait deux pour lier deux solides : en conséquence, il inséra l'air et l'eau entre le feu et la terre ; alors il résulta de cet assemblage des rapports si parfaits entre le tout et ses parties, que l'union d'éléments si dissemblables naquit de l'égalité même de leurs différences. En effet, il y a entre l'air et le feu la même différence de pesanteur et de densité qu'entre l'eau et l'air ; d'autre part, il y a entre la terre et l'eau la même différence de rarité et de légèreté qu'entre l'air et l'eau ; de plus, il existe entre l'air et l'eau une différence de pesanteur et de densité égale à celle qu'on trouve entre l'eau et la terre,

citer tantum, sed etiam insolubilitate vincuntur. Primo ergo ternario contigit numero, ut inter duo summa medium, quo vinceretur, acciperet; quaternarius vero duas medietates primus omnium nactus est, quas ab hoc numero Deus mundanæ molis artifex conditorque mutuatus, insolubili inter se vinculo elementa devinxit: sicut in *Timæo* Platonis assertum est, non aliter tam controversa sibi ac repugnantia, et naturæ communionem abnuentia permisceri, terram dico et ignem, potuisse, et per tam jugabilem competentiam federari, nisi duobus mediis aeris et aquæ nexibus vincerentur. Ita enim elementa inter se diversissima opifex tamen Deus ordinis opportunitate connexuit, ut facile jungerentur. Nam cum binæ essent in singulis qualitates, talem unicuique de duabus alteram dedit, ut in eo, cui adhereret, cognatam sibi et similem reperiret. Terra est sicca et frigida: aqua vero frigida et humecta est; hæc duo elementa, licet sibi per se cum humectumque contraria sint, per frigidum tamen commune junguntur. Aer humectus et calidus est: et, cum aquæ frigide contrarius sit calore, conciliatione tamen socii copulatur humoris. Super hunc ignis cum sit calidus et siccus, humorem quidem aeris respicit siccitate, sed connectitur per societatem caloris; et ita fit, ut singula quæque elementorum, duo sibi hinc inde vicina singulis qualitatibus velut quibusdam amplectantur ulnis. Aqua terram frigore, aerem sibi necit humore; aer aquæ humecto simili et igni calore sociatur.

Ignis aeri miscetur, ut calido; terræ jungitur, siccitate. Terra ignem sicco patitur, aquam frigore non respuit. Hæc tamen varietas vinculorum, si elementa duo forent, nihil inter ipsa firmitatis habuisset; si tria, minus quidem valido, aliquo tamen nexu vincienda nodaret. Inter quatuor vero insolubilis colligatio est, cum duæ summitates duabus interjectionibus vincuntur; quod erit manifestius, si in medio posueris ipsam continentiam sensus de *Timæo* Platonis exceptam. Divini decoris, inquit, ratio postulabat, talem fieri mundum, qui et visum pateretur, et tactum; constabat autem, neque videri aliquid posse sine ignis beneficio, neque tangi sine solido, et solidum nihil esse sine terra. Unde mundi omne corpus de igni et terra instituere fabricator incipiens, vidit duo convenire sine medio colligante non posse, et hoc esse optimum vinculum, quod et se pariter, et a se liganda devinciat: unam vero interjectionem tunc solum posse sufficere, cum superficies sine altitudine vincienda est: at, ubi artanda vinculis est a ta dimensio, nodum nisi gemina interjectione non connecti. Inde aerem et aquam inter ignem terramque contextuit: et ita per omnia una et sibi conveniens jugabilis competentia occurrit, elementorum diversitatem ipsa differentiarum æqualitate consocians. Nam quantum interest inter aquam et aerem causa densitatis et ponderis, tantumdem inter aerem et ignem est; et rursus quod interest inter aerem et aquam causa levitatis et raritatis, hoc interest inter aquam et

et, sous ces deux rapports, cette différence est la même entre l'air et le feu qu'entre l'eau et l'air; par opposition, il existe une même différence de rarité et de légèreté entre l'air et l'eau qu'entre l'air et le feu, et cette relation qu'ils ont entre eux subsiste au même degré entre la terre et l'eau. Ces rapports de différences égales entre les éléments, relativement à leur adhérence respective, ont encore lieu par alternation, car la terre est à l'air comme l'eau est au feu; ils ont lieu aussi par inversion: leur union résulte donc de l'égalité de leurs différences.

D'après ce qui vient d'être dit, on voit clairement que la construction d'un plan exige une moyenne proportionnelle entre deux extrêmes, et que celle d'un solide veut de plus une seconde moyenne proportionnelle. Le septième nombre a donc en lui deux moyens coercitifs, par ses composants trois et quatre, qui ont été doués les premiers de la faculté d'enchaîner leurs parties, l'un avec un seul intermédiaire, et l'autre avec deux; aussi verrons-nous Cicéron assurer, dans un passage de ce songe, *qu'il n'est presque aucune chose dont le nombre septenaire ne soit le nœud*. Ajoutons que tous les corps sont géométriques ou physiques. Les premiers sont le produit de trois degrés successifs d'accroissement: en se mouvant, le point décrit la ligne, celle-ci la surface, et la surface le solide. Les seconds doivent leur nutrition et leur développement à l'affinité des particules alimentaires que fournissent en commun les quatre éléments. De plus, tous les corps ont trois dimensions, longueur, largeur et profondeur; ils ont quatre limites, y

compris le résultat final: le point, la ligne, la surface, et le solide lui-même. Ajoutons qu'entre les quatre éléments principes de tous les corps, la terre, l'eau, l'air et le feu, il se trouve nécessairement trois interstices, l'un entre la terre et l'eau, un autre entre l'eau et l'air, et un troisième entre l'air et le feu. Le premier interstice a reçu des physiciens le nom de nécessité, parce qu'il a, dit-on, la vertu de lier et de consolider les parties fangeuses des corps: *Puissiez-vous tous*, dit en maudissant les Grecs un des personnages d'Homère, *puissiez-vous tous être résous en terre et en eau!* Il entend par là le limon, matière première du corps humain. L'interstice entre l'eau et l'air se nomme harmonie, c'est-à-dire convenance et rapport exact des choses, parce qu'il est le point de jonction des éléments inférieurs et supérieurs, et qu'il met d'accord des parties discordantes. On appelle obéissance l'interstice entre l'air et le feu; car si la nécessité est un moyen d'union entre les corps graves et limoneux, et les corps plus légers, c'est par obéissance que ces derniers s'unissent aux premiers: l'harmonie est le point central auquel se rattache le tout. La perfection d'un corps exige donc le concours des quatre éléments et de leurs trois interstices; donc aussi les nombres trois et quatre, unis entre eux par tant de rapports obligés, mettent en commun leurs propriétés pour la formation des corps. Indépendamment de l'association de ces deux nombres pour le développement des solides, le quaternaire est, chez les pythagoriciens, un nombre mystérieux, symbole de la perfection de l'âme; il entre dans la formule religieuse de leur ser-

terram; item quod interest inter terram et aquam causa densitatis et ponderis, hoc interest inter aquam et aerem; et quod inter aquam et aerem, hoc inter aerem et ignem. Et contra, quod interest inter ignem et aerem tenuitatis levitatisque causa, hoc inter aerem et aquam est: et quod est inter aerem et aquam, hoc inter aquam intelligitur et terram. Nec solum sibi vicina et coherentia comparantur, sed eadem alternis saltibus custoditur æqualitas. Nam quod est terra ad aerem, hoc est aqua ad ignem; et, quoties verteris, eandem reperies jugabilem competentiam. Ita ex ipso, quo inter se sunt æqualiter diversa, sociantur. Hæc eo dicta sunt, ut aperta ratione constaret, neque planiciem sine tribus, neque soliditatem sine quatuor posse vinciri. Ergo septenarius numerus geminam vim obtinet vinciendi, quia ambæ partes ejus vincula prima sortitæ sunt; ternarius cum una medietate, quaternarius cum duabus. Hinc in alio loco ejusdem somnii Cicero de septenario dicit: *Qui numerus rerum omnium fere nodus est*. Item omnia corpora aut mathematica sunt alumna geometriæ, aut talia, quæ visum tactumve patiantur. Horum priora tribus incrementorum gradibus constant; aut enim linea ejicitur ex puncto, aut ex linea superficies, aut ex planicie soliditas. Altera vero corpora, quatuor elementorum collato frædere, in robur substantiæ corpulentæ concordî concrectione coalescunt. Nec non omnium corporum tres sunt dimensiones, longitudo, latitudo, profunditas: termini

annumerato effectu ultimo quatuor, punctum, linea, superficies, et ipsa soliditas. Item, cum quatuor sint elementa, ex quibus constant corpora, terra, aqua, aer, et ignis, tribus sine dubio interstitiis separantur. Quorum unum est a terra usque ad aquam, ab aqua usque ad aerem sequens, tertium ab aere usque ad ignem et a terra quidem usque ad aquam spatium, necessitas a physicis dicitur; quia vincire et solidare creditur, quod est in corporibus lutulentum; unde Homericus censor, cum Græcis imprecaretur: Vos omnes, inquit, in terram et aquam resolvamini; in id dicens, quod est in natura humana turbidum, quo facta est homini prima concrectio. Illud vero quod est inter aquam et aerem, ἀρμονία dicitur, id est, apta et consonans convenientia, quia hoc spatium est, quod superioribus inferiora conciliat, et facit dissona convenire. Inter aerem vero et ignem obedientia dicitur, quia, sicut lutulenta et gravia superioribus necessitate junguntur, ita superiora lutulentis obedientia copulantur, harmonia media conjunctionem utriusque præstante. Ex quatuor igitur elementis, et tribus eorum interstitiis, absolutionem corporum constare manifestum est. Ergo hi duo numeri, tria dico et quatuor, tam multiplici inter se cognationis necessitate sociati, efficiendis utrisque corporibus consensu ministri fræderis obsequuntur. Nec solum explicandis corporibus hi duo numeri collativum præstant favorem; sed quaternarium quidem Pythagorei, quem τετρακτύν vocant, adeo quasi ad

ment, ainsi conçu : *Je te le jure par celui qui a formé notre âme du nombre quaternaire*. A l'égard du nombre ternaire, il est le type de l'âme considérée comme formée de trois parties : le raisonnement, la fougue impétueuse et les désirs ardents.

Qui plus est, les anciens philosophes ont regardé l'âme du monde comme une échelle musicale. Dans la première classe des intervalles musicaux se trouve le diapason, ou l'octave, qui résulte du diatessaron et du diapentès (de la quarte et de la quinte). Le diatessaron est dans le rapport de 4 à 3, et le diapentès dans celui de 3 à 2. Nous verrons plus tard que le premier de ces rapports, nommé par les Grecs épître, égale un entier, plus son tiers ; et que le second, nommé hémiole, égale un entier, plus sa moitié ; il nous suffit ici de démontrer que le diapentès et le diatessaron, d'où naît le diapason, se composent des nombres 3 et 4. *O trois et quatre fois heureux !* dit Virgile, dont l'érudition était si vaste, lorsqu'il veut exprimer la plénitude du bonheur.

Nous venons de traiter sommairement des parties du nombre sept ; disons maintenant quelques mots de l'entier, ou de l'eptas des Grecs, que leurs ancêtres nommaient septas, c'est-à-dire vénérable. Ce titre lui est bien dû, puisque, selon le *Timée* de Platon, l'origine de l'âme du monde est renfermée dans les termes de ce nombre. En effet, plaçons la monade au sommet d'un triangle isocèle, nous voyons découler d'elle, de part et d'autre des deux côtés égaux, trois

nombres pairs et trois nombres impairs, savoir : 2, 4, 8 ; puis 3, 9, 27. C'est de l'assemblage de ces nombres que, d'après l'ordre du Tout Puissant, naquit l'âme universelle ; et ces sept modules, admis dans sa composition, manifestent assez l'éminente vertu du nombre septenaire. Ne voyons-nous pas aussi que la Providence, dirigée par l'éternel Architecte, a placé dans un ordre réciproque, au-dessus du monde stellifère qui contient tous les autres, sept sphères errantes, chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère supérieure, et de régir les corps sublunaires ? La lune elle-même, qui occupe le septième rang parmi ces sphères errantes, est soumise à l'action du septième nombre qui règle son cours. On peut en donner de nombreuses preuves ; commençons par celle-ci : la lune emploie près de vingt-huit jours à parcourir le zodiaque ; car, quoiqu'elle rentre en conjonction avec le soleil seulement au bout de trente jours, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'en met qu'environ vingt-huit à faire le tour entier de la zone des signes ; et ce n'est que deux jours après cette course qu'elle rejoint le soleil, parce que cet astre ne se retrouve plus au point où elle l'avait quitté : la raison en est qu'il reste un mois entier dans chacun des signes. Supposons donc que, le soleil étant au premier degré du bélier, la lune se dégage du disque solaire, ou que nous avons nouvelle lune ; environ vingt-huit jours après, elle arrive de nouveau à ce premier degré du bélier, mais elle n'y retrouve plus le soleil, qui s'est avancé progressivement dans son orbite,

perfectionem animæ pertinentem inter arcana venerantur, ut ex eo et jurisjurandi religionem sibi fecerint.

Οὐ μὰ τὸν ἀμετέρᾳ ψυχῇ παράδοντα τετρακτὺν.

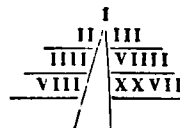
Juro tibi per eum, qui dat animæ nostræ quaternarium numerum.

Ternarius vero assignat animam tribus suis partibus absolutam. Quarum prima est ratio, quam λογιστικὸν appellant : secunda animositas, quam θυμικὸν vocant : tertia cupiditas, quæ ἐπιθυμητικὸν nuncupatur. Item nullus sapientum animam ex symphoniis quoque musicis constituisse dubitavit. Inter has non parvæ potentiae est, quæ dicitur διὰ πᾶσων. Hæc constat ex duabus, id est, διὰ τρισάκρων, et διὰ πέντε. Fit autem diapente ex hemiolio, et fit diatessaron ex epitrito ; et est primus hemiolius tria, et primus epitritus quatuor ; quod quale sit, suo loco planius exsequemur. Ergo ex his duobus numeris constat diatessaron et diapente : ex quibus diapason symphonia generatur. Unde Vergilius nullius disciplinæ expert, plene et per omnia beatos exprimere volens, ait :

O terque quaterque beati.

Hæc de partibus septenarii numeri, sectantes compendia, diximus ; de ipso quoque pauca dicemus. Hic numerus ἐπτά nunc vocatur, antiquato usu primæ litteræ. Apud veteres enim septas vocitabatur, quod græco nomine testabatur venerationem debitam numero. Nam primo om-

nium hoc numero anima mundana generata est, sicut Ti-



mæus Platonis elocuit. Monade enim in vertice locata terni, numeri ab eadem ex utraque parte fluxerunt, ab hac pares, ab illa impares : id est, post monadem a parte altera duo, inde quatuor, deinde octo : ab altera vero parte tria, deinde novem, et inde viginti septem ; et ex his numeris facta contextio generationem animæ imperio creatoris effecit. Non parva ergo hinc potentia numeri hujus ostenditur, quia mundanæ animæ origo septem finibus continetur. Septem quoque vagantium sphaerarum ordinem illi stelliferæ et omnes continenti subjecit artifex fabricatoris providentia, quæ et superioris rapidis motibus obviarent, et inferiora omnia gubernarent. Lunam quoque, quasi ex illis septimam, numerus septenarius movet, cursumque ejus ipse dispensat ; quod cum multis modis probetur, ab hoc incipiat ostendi. Luna octo et viginti prope diebus totius zodiaci ambitum conficit ; nam etsi per triginta dies ad solem, a quo profecta est, remeat, solos tamen fere viginti octo in tota zodiaci circuituione consumit : reliquis solem, qui de loco, in quo eum reliquit, abscesserat, comprehendit. Sol enim unum de duodecim signis integro mense metitur. Ponamus ergo, sole in prima parte arietis constituto, ab ipsius, ut ita dicam, orbe emersisse lunam, quod eam nasci vocamus ; hæc post viginti octo dies et

selon les lois qui règlent sa marche. Si nous ne nous apercevons pas du moment où la lune a achevé son cours périodique, c'est qu'elle nous a paru le commencer, non à sa sortie du premier degré du bélier, mais à sa sortie du disque solaire ; il lui faut donc encore à peu près deux jours pour achever sa révolution synodique, ou rentrer en conjonction avec le soleil, d'où elle va sortir derechef, pour nous offrir encore sa première phase. Il suit de là que cette phase n'a presque jamais lieu deux fois de suite dans le même signe : cependant ce phénomène arrive quelquefois dans les gémeaux, parce que, à cause de la plus grande élévation de ce signe, le soleil emploie plus de temps à le visiter ; mais cela arrive rarement dans les autres signes, lorsqu'il y a eu conjonction au premier degré de l'un d'eux.

La période lunaire de vingt-huit jours prend donc sa source dans le nombre septenaire ; car si l'on assemble les sept premiers nombres, et que l'on ajoute successivement le nombre qui suit à celui qui précède, on a pour résultat vingt-huit.

C'est encore à l'influence de cette dernière quantité, divisée en quatre fois sept parties égales, qu'obéit la lune en traversant le zodiaque de haut en bas, et de bas en haut. Partie du point le plus septentrional, elle arrive, après une marche oblique de sept jours, au milieu de ce cercle, c'est-à-dire à l'écliptique ; en continuant de descendre pendant sept autres jours, elle parvient au point le plus méridional ; de là, par une ligne ascendante et toujours oblique, elle gagne le point central, directement opposé à celui qu'elle a visité quatorze jours aupara-

vant ; et, sept jours après, elle se retrouve au point nord d'où elle était partie : ainsi, dans quatre fois sept jours, elle a parcouru le zodiaque en tous sens. C'est aussi en quatre fois sept jours que la lune nous présente ses phases diverses, mais invariables. Pendant les sept premiers jours elle croît successivement, et se montre, à la fin de cette période, sous la forme d'un cercle dont on aurait coupé la moitié ; on la nomme alors dichotome. Après sept autres jours, pendant lesquels sa figure et sa lumière augmentent, son disque se trouve entièrement éclairé, et nous avons alors pleine lune ; après trois fois sept jours, elle redevient dichotome, mais en sens inverse ; enfin, pendant les sept derniers jours, elle décroît successivement, et finit par disparaître à nos yeux.

Les Grecs ont reconnu à la lune, dans le cours d'un mois entier, sept aspects divers : elle est successivement nouvelle, dichotome, amphicyrte et pleine ; sa cinquième phase est semblable à la troisième, sa sixième à la seconde, et la septième touche à sa disparition totale. On l'appelle amphicyrte, lorsque, dans son accroissement, elle est parvenue à éclairer les trois quarts de son disque, et lorsque, dans son décroissement, il n'y a qu'un quart de ce disque qui soit privé de lumière.

Le soleil lui-même, qui est l'âme de la nature, éprouve des variations périodiques à chaque septième signe ; car il est arrivé au septième, lorsque le solstice d'été succède à celui d'hiver : il en est de même, lorsque l'équinoxe d'automne prend la place de celui du printemps. Le septième nombre influe aussi sur les trois révolutions de la lumière éthérée : la première et la plus grande est

horas fere septem ad primam partem arietis redit; sed illic non invenit solem: interea enim et ipse progressionis suae lege ulterius abscessit, et ideo ipsa necdum putatur eo, unde profecta fuerat, revertisse; quia oculi nostri tunc non a prima parte arietis, sed a sole eam senserant processisse. Hunc ergo diebus reliquis, id est, duobus, plus minusve consequitur, et tunc orbi ejus denuo succedens, ac denuo inde procedens, rursus dicitur nasci. Inde fere nunquam in eodem signo bis continuo nascitur, nisi in geminis, ubi hoc nonnunquam evenit, quia dies in eo sol duos supra triginta altitudine signi morante consumit: rarissimo in aliis, si circa primam signi partem a sole procedat. Hujus ergo viginti octo dierum numeri septenarius origo est; nam si ab uno usque ad septem, quantum singuli numeri expriment, tantum antecedentibus addendo procedas, invenies viginti octo nata de septem. Hunc etiam numerum, qui in quater septenos aequa sorte digeritur, ad totam zodiaci latitudinem emetiendam remetendamque consumit. Nam septem diebus ab extremitate septemtrionalis orae oblique per latum meando ad medietatem latitudinis pervenit; qui locus appellatur eclipticus: septem sequentibus a medio ad inum australe delabitur: septem aliis rursus ad medium obliquata conscendit: ul-

timis septem septemtrionali redditur summitati; ita iidem quater septenis diebus omnem zodiaci et longitudinem et latitudinem circum perque discurrit. Similibus quoque dispensationibus hebdomadam luminis sui vices sempiterna lege variando disponit. Primis enim septem usque ad medietatem velut divisi orbis excrescit, et διχότομος tunc vocatur: secundis orbem totum renascentes ignes colligendo jam complet, et plena tunc dicitur: tertiis διχότομος rursus efficitur, cum ad medietatem decrescendo contrahitur: quartis ultima luminis sui diminutione tenuatur. Septem quoque permutationibus, quas phasis vocant Graeci, toto mense distinguuntur: cum nascitur, cum fit dichotomos, et cum fit ἀμφίκυρτος, cum plena, et rursus amphicyrtos, ac denuo dichotomos, et cum ad nos luminis universitate privatur; amphicyrtos est autem, cum supra diametrum dichotomi est, antequam orbis conclusionem cingat, vel de orbe jam minuens inter medietatem ac plenitudinem insuper mediam luminis curvat eminentiam. Sol quoque ipse, de quo vitam omnia mutuuntur, septimo signo vices suas variat; nam a solstitio hiemali ad solstitium aestivum septimo pervenit signo; et a tropico verno usque ad autumnale tropicum, septimi signi peragratiōe producit. Tres quoque conver-

annuelle, d'après le cours du soleil; la seconde ou moyenne est menstruelle, et d'après le cours de la lune; la troisième, qui est aussi la plus petite, est la révolution diurne, d'après le lever et le coucher de l'astre du jour. Chacune de ces trois révolutions a quatre manières d'être différentes, ce qui complète le nombre sept. Voici dans quel ordre se suivent ces quatre manières d'être : humidité, chaleur, sécheresse et froidure. La révolution annuelle est humide au printemps, chaude en été, sèche en automne et froide en hiver. La première semaine de la révolution menstruelle est humide; car la lune qui vient de naître met en mouvement les substances aqueuses. La seconde semaine est chaude, parce que la lune reçoit alors du soleil une augmentation de lumière et de chaleur. La troisième est sèche; car la lune, pendant cette période, parcourt un arc de cercle entièrement opposé à celui qui l'a vue naître. Enfin la quatrième semaine est froide, parce que la lune va cesser d'être éclairée. Quant à la révolution diurne, l'air est humide pendant son premier quart, chaud pendant le second, sec pendant le troisième, et froid pendant le quatrième.

L'Océan cède également à la puissance du septième nombre; ses eaux, arrivées le jour de la nouvelle lune à leur plus haut point d'élévation, diminuent insensiblement chacun des jours qui suivent jusqu'au septième compris, qui amène leur plus grand abaissement. Ces eaux, s'élevant alors de nouveau, sont à la fin du huitième jour ce qu'elles étaient au commencement du septième; à la fin du neuvième, ce qu'elles étaient au commencement du sixième; et ainsi de suite : en sorte qu'à la fin du quatorzième jour, elles sont

à la même hauteur qu'à la naissance du premier jour de la nouvelle lune. Ce phénomène suit, pendant la troisième semaine, la même marche que pendant la première; et pendant la quatrième, la même que pendant la seconde.

C'est enfin d'après le nombre septenaire que sont réglées les séries de la vie de l'homme : sa conception, sa formation, sa naissance, sa nutrition, son développement. C'est lui qui nous conduit par tous les degrés de l'existence jusqu'à notre dernier terme. Nous ne parlerons pas de l'évacuation à laquelle la femme est assujettie, à chaque période lunaire, lorsque l'utérus n'a pas été pénétré par la liqueur séminale; mais une circonstance que nous ne devons pas omettre est celle-ci : lorsqu'il s'est écoulé sept heures depuis l'éjaculation de la semence, et qu'elle ne s'est pas épandue hors du vase qui l'a reçue, la conception a lieu; et sept jours après, grâce aux soins de la nature, attentive à son travail, le germe, presque fluide, se trouve enveloppé d'une vésicule membraneuse, dans laquelle il est enfermé de la même manière que l'œuf dans sa coquille. A l'appui de ce fait, connu de tous les médecins, Hippocrate, aussi incapable de tromper que de se tromper, certifie, dans son traité de l'éducation physique des enfants, l'expulsion d'une semblable vésicule chez une femme qu'il avait reconnue grosse au septième jour de la conception. Le sperme ne s'était pas épandu, et cette femme priait Hippocrate de lui éviter les embarras d'une grossesse : il lui ordonna de sauter fréquemment, et sept jours après l'ordonnance l'ovule se détacha de la matrice, avec le tégument dont nous venons de parler. Tel est le récit de ce

siones lucis æthereæ per hunc numerum constant. Est autem prima maxima, secunda media, minima est tertia; et maxima est anni secundum solem, media mensis secundum lunam, minima diei secundum ortum et occasum. Est vero unaquæque conversio quadripartita : et ita constat septenarius numerus, id est, ex tribus generibus conversionum, et ex quatuor modis, quibus unaquæque convertitur. Hi sunt autem quatuor modi : fit enim prima humida, deinde calida, inde sicca, et ad ultimum frigida; et maxima conversio, id est, anni, humida est verno tempore, calida æstivo, sicca autumno, frigida per hiemem; media autem conversio mensis per lunam ita fit, ut prima sit hebdomas humida : (quia nascens luna humorem assolet concitare) secunda calida, adolescente in ea jam luce de solis aspectu : tertia sicca, quasi plus ab ortu remota : quarta frigida, deficiente jam lumine. Tertia vero conversio, quæ est diei secundum ortum et occasum, ita disponitur : quod humida sit usque ad primam de quatuor partibus partem diei, calida usque ad secundam, sicca usque ad tertiam, quarta jam frigida. Oceanus quoque in incremento suo hunc numerum tenet; nam primo nascentis lune die fit copiosior solito; minuitur paulisper secundo; minoremque videt eum tertius, quam secundus : et ita decrescendo ad diem septimum pervenit. Rursus octavus dies manet septimo par; et nonus fit similis

sexto, decimus quinto; et undecimus fit quarto par, tertio quoque duodecimus; et tertius decimus fit similis secundo, quartus decimus primo. Tertia vero hebdomas eadem facit, quæ prima; quarta eadem, quæ secunda. Hic denique numerus est, qui hominem concipi, formari, edi, vivere, ali, ac per omnes ætatum gradus tradi se necesse, atque omnino constare facit. Nam, ut illud taceamus, quod uterum nulla vi seminis occupatum, hoc diem numero natura constituit, velut decreto exoneranda mulieris vectigali, mense redeunte purgari : hoc tamen prætereundum non est, quia semen, quod post jactum sui intra horas septem non fuerit in effusionem relapsum, hæsisse in vitam pronuntiatur. Verum semine semel intra formati hominis monetam locato, hoc primum artifex natura molitur, ut die septimo folliculum genuinum circumdet humori ex membrana tam tenui, qualis in ovo ab exteriori testa clauditur, et intra se claudit liquorem. Hoc cum a physicis deprehensum sit, Hippocrates quoque ipse, qui tam fallere, quam falli nescit, experimenti certus asseruit, referens in libro, qui de Natura pueri inscribitur, tale seminis receptaculum de utero ejus ejectum, quam septimo post conceptum die gravidam intellexerat. Mulierem enim, semine non effuso, ne gravida maneret, orantem, imperaverat saltibus concitari; atque, septimo die saltum septimum ejiciendo cum tali folliculo, qualem supra retu-

grand homme : mais Straton le péripatéticien, et Dioclès de Carystos, ont observé que la manière dont se conduit le fœtus varie de sept jours en sept jours. Ils disent que pendant la seconde semaine on aperçoit à la surface de l'enveloppe mentionnée ci-dessus des gouttes de sang, qui, dans le cours de la troisième, pénètrent cette enveloppe, pour se rejoindre au germe gélatineux; que le liquide se coagule pendant la quatrième semaine, et prend une consistance moyenne entre la chair et le sang; que, dans l'intervalle de la cinquième, il arrive quelquefois que les formes de l'embryon, dont la grosseur est alors celle d'une abeille, se prononcent, et qu'on peut distinguer les premiers linéaments des parties du corps humain. S'ils emploient ici le mot quelquefois, c'est parce que cette configuration précoce est le pronostic de l'accouchement à sept mois; car, dans le cas d'une gestation de neuf mois solaires, la forme extérieure des membres n'est remarquable que vers la fin de la sixième semaine, si l'embryon est femelle, et sur la fin de la septième seulement, s'il est mâle. Sept heures après l'accouchement, on peut prononcer si l'enfant vivra, ou si, étant mort-né, son premier souffle a été son dernier; car il n'est reconnu viable que lorsqu'il a pu supporter l'impression de l'air pendant cet intervalle de temps; à partir de ce point, il n'a plus à craindre qu'un de ces accidents qu'on peut éprouver à tout autre âge. C'est au septième jour de sa naissance que se détache le reste du cordon ombilical. Après deux fois sept jours, ses yeux sont sensibles à l'action de la lumière, et après sept fois sept jours il regarde fixement les

objets, et cherche à connaître ce qui l'entoure. Sa première dentition commence à sept mois révolus; et à la fin du quatorzième mois, il s'assied sans crainte de tomber. Le vingt-unième mois est à peine fini, que sa voix est articulée; le vingt-huitième vient de s'écouler, déjà l'enfant se tient debout avec assurance, et ses pas sont décidés. Lorsqu'il a atteint trente-cinq mois, il éprouve un commencement de dégoût pour le lait de sa nourrice; s'il use plus longtemps de ce liquide, ce n'est que par la force de l'habitude. A sept ans accomplis, ses premières dents sont remplacées par d'autres plus propres à la mastication d'aliments solides; c'est à cet âge aussi que sa prononciation a toute sa perfection: et voilà ce qui a fait dire que la nature est l'inventrice des sept voyelles, bien que ce nombre se réduise à cinq chez les Latins, qui les font tantôt brèves et tantôt longues. Cependant ils en trouveraient sept, s'ils avaient égard, non pas à l'accentuation, mais aux sons qu'elles rendent. A la fin de la quatorzième année, la puberté se manifeste par la faculté génératrice chez l'homme, et par la menstruation chez la femme. Ces symptômes de virilité font entrevoir à l'adolescent l'époque de sa majorité, que les lois ont avancée de deux ans en faveur de la jeune fille, à cause de la précocité de son organisation. La vingt-unième année accomplie voit la barbe remplacer le duvet sur les joues du jeune homme, qui cesse alors de croître en longueur; à vingt-huit ans, son corps a fini de s'étendre en largeur; c'est à trente-cinq ans qu'il est dans toute la plénitude de sa force musculaire. On remarque que ceux

limus, suffecisse conceptui. Hæc Hippocrates. Straton vero peripateticus, et Diocles Carystius per septenos dies concepti corporis fabricam hac observatione dispensant, ut hebdomade secunda credant guttas sanguinis in superficie folliculi, de quo diximus, apparere; tertia demergi eas introrsum ad ipsum conceptionis humorem; quarta humorem ipsum coagulari, ut quiddam velut inter carnem et sanguinem liquida adhuc soliditate conveniat; quinta vero interdum fingi in ipsa substantia humoris humanam figuram, magnitudine quidem apicis, sed ut in illa brevitate membra omnia et designata totius corporis lineamenta consistent. Idco autem adjecimus, interdum; quia constat, quoties quinta hebdomade fingitur designatio ista membrorum, mense septimo maturari partum: cum autem nono mense absolutio futura est, siquidem femina fabricatur, sexta hebdomade jam membra dividi; si masculus, septima. Post partum vero utrum victurum sit, quod effusum est, an in utero sit premortuum, ut tantummodo spirans nascatur, septima hora discernit. Ultra hunc enim horarum numerum, quæ premortua nascuntur, aeris halitum ferre non possunt: quem quisquis ultra septem horas sustinuerit, intelligitur ad vitam creatus, nisi alter forte, qualis perfectum potest, casus eripiat. Item post dies septem jactat reliquias umbilici, et post bis septem incipit ad lumen visus ejus moveri, et post septies septem libere jam et pupulas et totam faciem vertit ad motus

singulos videndorum. Post septem vero menses dentes incipiunt mandibulis emergere: et post bis septem sedet sine casus timore. Post ter septem sonus ejus in verba prorumpit: et post quater septem non solum stat firmiter, sed et incedit. Post quinquies septem incipit lac nutricis horrescere, nisi forte ad patientiam longioris usus continuata consuetudine protrahatur. Post annos septem dentes, qui primi emergerant, aliis aptioribus ad cibum solidum nascentibus cedunt; eodemque anno, id est, septimo, plene absolvitur integritas loquendi. Unde et septem vocales litteræ a natura dicuntur inventæ, licet latinitas easdem modo longas, modo breves pronuntiando, quinque pro septem tenere maluerit. Apud quos tamen, si sonos vocalium, non apices numeraveris, similiter septem sunt. Post annos autem bis septem ipsa ætatis necessitate pubescit. Tunc enim moveri incipit vis generationis in masculis, et purgatio feminarum. Ideo et tutela puerili quasi virile jam robur absolvitur: de qua tamen feminæ, propter votorum festinationem, maturius biennio legibus liberantur. Post ter septenos annos flore genas restit juvenia, idemque annus finem in longum crescendi facit; et quarta annorum hebdomas impleta in latum quoque crescere ultra jam prohibet; quinta omne virum, quante inesse unicuique possunt, complet augmentum: nulloque modo jam potest quisquam se fortior fieri. Inter pugiles denique hæc consuetudo servatur, ut, quos jam coronavere victoriæ, nihil

des athlètes de cet âge que la victoire a couronnés n'ont pas la prétention de devenir plus robustes, et que ceux qui n'ont pas encore été vainqueurs abandonnent cette profession. Depuis trente-cinq ans jusqu'à quarante-deux, l'homme n'éprouve dans ses forces aucune diminution, si ce n'est accidentellement; de quarante-deux à quarante-neuf, elles diminuent, mais d'une manière lente et insensible; et de là l'usage, dans certains gouvernements, de dispenser d'uservice militaire celui qui a quarante-deux ans révolus; mais, dans beaucoup d'autres, cette dispense n'a lieu qu'après quarante-neuf ans. Observons ici que cette époque de la vie, produit de sept par sept, est la plus parfaite de toutes. En effet, l'homme à cet âge, a atteint le plus haut point de perfection dont il soit susceptible, et ses facultés n'ayant pas encore éprouvé d'altération, il est aussi propre au conseil qu'à l'action. Mais lorsque la décade, nombre si éminent entre tous les autres, multiplie un nombre aussi parfait que le septième, ce résultat de dix fois sept ans, ou de sept fois dix ans, est, selon les médecins, la limite de notre existence; nous avons alors parcouru la carrière humaine tout entière. Passé cet âge, l'homme est exempt de toutes fonctions publiques, et ses devoirs sociaux, qui, de quarante-neuf à soixante-dix ans, variaient en raison des forces dont il pouvait disposer, se bornent à pratiquer les conseils de la sagesse, et à les départir aux autres.

Les organes du corps humain sont également ordonnés selon le nombre septenaire.

On en distingue sept intérieurs, appelés noirs par les Grecs, savoir, la langue, le cœur, le pou-

mon, le foie, la rate, et les deux reins. Sept autres, y compris les veines et canaux aboutissants, servent à la nutrition, aux excrétions, à l'inspiration et à l'expiration, savoir, le gosier, l'estomac, le ventre, et trois viscères principaux, dont l'un est le diaphragme, cloison qui sépare la poitrine du bas-ventre; le second est le mésentère; et le troisième est le jéjunum, regardé comme le principal organe de l'excrétion des matières fécales. A l'égard de la respiration et de la nutrition, on a observé que si le poumon est privé pendant sept heures du fluide aérien, la vie cesse, et qu'elle cesse aussi lorsque le corps a été privé d'aliments pendant sept jours.

On compte pareillement sept substances formant l'épaisseur du corps du centre à la surface; elles sont disposées dans l'ordre qui suit : la moelle, les os, les nerfs, les veines, les artères, la chair et la peau. Voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, on trouve aussi sept organes divers : la tête, la poitrine, les mains, les pieds, et les parties sexuelles. Entre la poitrine et la main sont placées sept intermédiaires : l'épaule, le bras, le coude, la paume de la main, et les trois articulations des doigts; sept autres entre la ceinture et le pied, savoir, la cuisse, le genou, le tibia, le pied lui-même, sa plante, et les trois jointures des doigts.

La nature ayant placé les sens dans la tête, comme dans une forteresse qui est le siège de leurs fonctions, leur a ouvert sept voies, au moyen desquelles ils remplissent leur destination : la bouche, les deux yeux, les deux narines et les deux oreilles.

C'est aussi sur le nombre sept que sont basés

de se amplius in incrementis virium sperent; qui vero expertes hujus gloriæ usque illo mauserunt, a professione discedant. Sexies vero septem anni servant vires ante collectas, nec diminutionem, nisi ex accidenti, evenire patiuntur. Sed a sexta usque ad septimam septimanam fit quidem diminutio, sed occulta, et quæ detrimentum animum aperta defectione non prodant. Ideo nonnullarum rerum publicarum hic mos est, ut post sextam ad militiam nemo cogatur; in pluribus datur remissio justa post septimam. Notandum vero, quod, cum numerus septem se multiplicat, facit ætatem, quæ proprie perfecta et habetur, et dicitur: adeo ut illius ætatis homo (utpote qui perfectionem et attigerit jam, et necdum præterierit) et consilio aptus sit, nec ab exercitio virium alienus habeatur. Cum vero decas, qui et ipse perfectissimus numerus est, perfecto numero, id est, ἐξάκι, jungitur, ut aut decies septem, aut septies deni computentur anni, hæc a physicis creditur meta vivendi, et hoc vitæ humanæ perfectum spatium terminatur. Quod si quis excesserit, ab omni officio vacuus soli exercitio sapientiæ vacat, et omnem usum sui in suadendo habet, aliorum munerum vacatione reverendus. A septima enim usque ad decimam septimanam pro capto virium, quæ adhuc singulis perseverant, variantur officia. Idem numerus totius corporis membra disponit; septem enim sunt intra hominem, quæ a Græcis

nigra membra vocitantur, lingua, cor, pulmo, jecur, lien, renes duo; et septem alia cum venis et meatibus, quæ adjacent singulis, ad cibum et spiritum accipiendum reddendumque sunt deputata, guttur, stomachus, alvus, vesica, et intestina principalia tria: quorum unum disceptum vocatur, quod ventrem et cetera intestina secernit; alterum medium, quod Græci μεσέντερον dicunt; tertium, quod veteres hiram vocarunt, habeturque principium intestinorum omnium, et cibi recrementa deducit. De spiritu autem et cibo, quibus accipiendis (ut relatam est) atque reddendis membra, quæ diximus, cum meatibus sibi adjacentibus obsequuntur, hoc observatum est, quod sine haustu spiritus ultra horas septem, sine cibo, ultra totidem dies vita non durat. Septem sunt quoque gradus in corpore, qui demensionem altitudinis ab imo in superficiem complent, medulla, os, nervus, vena, arteria, caro, cutis. Hæc de interioribus. In aperto quoque septem sunt corporis partes, caput, pectus, manus, pedesque et pendendum. Item, quæ dividuntur, non nisi septem compagibus juncta sunt; ut in manibus est humerus, brachium, cubitus, vola et digitorum terni nodi: in pedibus vero femur, genu, tibia, pes ipse, sub quo vola est, et digitorum similiter nodi terni. Et, quia sensus, eorumque ministeria, natura in capite, velut in arce, constituit, septem foraminibus sensuum celebrantur officia: id est, oris, ac

les pronostics de l'issue heureuse ou funeste des maladies. Cela devait être, puisque ce nombre est le souverain régulateur de l'économie animale. Qui plus est, les mouvements extérieurs du corps humain sont au nombre de sept : il se porte en avant, en arrière, sur la droite, sur la gauche, vers le haut, vers le bas, et tourne sur lui-même.

Possesseur de tant de propriétés qu'il trouve, ou dans son entier, ou dans ses parties, le nombre septenaire justifie bien sa dénomination de nombre parfait. Nous venons, je crois, de démontrer clairement pourquoi le septième et le huitième nombre, tous deux accomplis, le sont par des motifs divers; donnons maintenant le sens du passage souligné au chapitre cinquième : « Lorsque tu seras parvenu à l'âge de cinquante-six ans, nombre qui porte en soi ton inévitable destinée, tu seras l'espoir du salut public et du rétablissement de l'ordre; tu devras à tes vertus d'être appelé par le choix des gens de bien à la charge de dictateur, si toutefois tu échappes à la trahison de tes proches.

En effet, huit fois sept révolutions du soleil équivalent à cinquante-six années, puisque, dans le cours d'une année, cet astre fait le tour entier du zodiaque, et qu'il est astreint, par des lois immuables, à recommencer la même course l'année suivante.

CHAP. VII. Les songes et les présages relatifs aux adversités ont toujours un sens obscur et mystérieux; ils renferment cependant des circonstances qui peuvent, d'une manière quelconque, conduire sur la route de la vérité l'investigateur doué de perspicacité.

Cette expression ambiguë, *si toutefois vous échappez*, etc., est un sujet d'étonnement pour certaines personnes, qui ne conçoivent pas qu'une

deinde oculorum, narium et aurium, binis. Unde non immerito hic numerus, totius fabricæ dispensator et dominus, ægris quoque corporibus periculum sanitatemve denuntiat. Immo ideo et septem motibus omne corpus agitur; aut enim accessio est, aut recessio, aut in lævam dextramve deflexio, aut sursum quis, seu deorsum movetur, aut in orbem rotatur. Tot virtutibus insignitus septenarius, quas vel de partibus suis mutuatur, vel totus exerceat, jure plenus et habetur, et dicitur. Et absoluta, ut arbitror, ratione jam constitit, cur diversis ex causis octo et septem pleni vocentur. Sensus autem hic est. Cum ætas tua quinquagesimum et sextum annum compleverit, quæ summa tibi fatalis erit, spes quidem salutis publicæ te videbit, et pro remedii communis bonorum omnium status virtutibus tuis dictatura debetur; sed si evaseris insidias propinquorum. Nam per septenos octies solis anfractus reditusque, quinquaginta et sex significat annos, anfractum solis et reditum annum vocans : anfractum, propter zodiaci ambitum : reditum, quia eadem signa per annos singulos certa lege metitur.

CAP. VII. Obscura involutaque semper esse somnia ac signa de adversis; et tamen semper subesse aliquid, quo possit

âme divine rentrée depuis peu au céleste séjour, et conséquemment instruite de l'avenir, puisse ignorer si son petit-fils échappera ou n'échappera pas aux embûches qui lui seront dressées; mais elles ne font pas attention qu'il est de règle que les prédictions, les menaces et les avis reçus en songe ou par présages, aient un sens équivoque lorsqu'il s'agit d'adversités. Nous esquivons quelquefois cet avenir, soit en nous tenant sur nos gardes, soit en parvenant à apaiser les dieux par des prières et des libations; mais il est des cas où toute notre adresse, tout notre esprit, ne parviennent pas à le détourner. En effet, si nous sommes avertis, une circonspection persévérante peut nous sauver; si nous sommes menacés, nous pouvons calmer les dieux par des offrandes propitiatoires : mais les prédictions ont toujours leur effet. Quels sont donc les signes, me direz-vous, auxquels nous pouvons reconnaître qu'il faut être sur ses gardes, ou se rendre les dieux propices, ou bien se résigner? Notre tâche est ici de faire cesser l'étonnement auquel donne lieu l'ambiguïté des paroles du premier Africain, en démontrant que l'obscurité est de l'essence de la divination. Du reste, c'est à chacun de nous à s'occuper, dans l'occasion, de la recherche de ces signes, pourvu qu'une puissance supérieure ne s'y oppose pas; car cette expression de Virgile : « Les Parques ne me permettent pas de pénétrer plus loin dans l'avenir, » est une sentence qui appartient à la doctrine sacrée la plus abstruse.

Cependant nous ne manquons pas d'exemples qui prouvent que, dans le langage équivoque de la divination, un scrutateur habile découvre presque toujours la route de la vérité, quand

quoquo modo deprehendi veritas, modo diligens adstet scrutator.

Hic quidam mirantur, quid sibi velit ista dubitatio, si effugeris, quasi potuerit divina anima, et olim cælo redita, atque hic maxime scientiam futuri professa, nescire, possitne nepos suus, an non possit evadere. Sed non advertunt, hanc habere legem omnia vel signa, vel somnia, ut de adversis oblique aut denuntient, aut minentur, aut moneant. Et ideo quædam cavendo transimus; alia exorando et litando vitantur. Alia sunt ineluctabilia, quæ nulla arte, nullo avertuntur ingenio. Nam, ubi admonitio est, vigilantia cautionis evaditur : quod apportant minæ, litatio propitiationis avertit : nunquam denuntiata vanescunt. Hic subjicies, Unde igitur ista discernimus, ut possit, cavendumne, an exorandum, an vero patiendum sit, deprehendi? Sed præsentis operis fuerit insinuare, qualis soleat in divinationibus esse affectata confusio; ut desinas de inserta velni dubitatione mirari. Ceterum in suo quoque opere artificis erit, signa quærere, quibus ista discernat, si hoc vis divina non impediatur. Nam illud,

Prohibent nam cetera Parcæ

Scire,

Maronis est ex intima disciplinæ profunditate sententia. Divulgatis etiam docemur exemplis, quam pæne semper

toutefois les dieux ne sont pas contraires. Rappelons-nous ce songe que, dans Homère, Jupiter envoie à Agamemnon pour l'engager à combattre les Troyens le lendemain, en lui promettant ouvertement la victoire. Encouragé par cet oracle, le roi engage le combat, perd un grand nombre des siens, et rentre avec peine au camp. Accuserons-nous les dieux de mensonge? Non, certes; mais comme il était dans les destinées que cet échec arriverait aux Grecs, les paroles du songe devaient offrir un sens caché qui, bien saisi, les eût rendus vainqueurs, ou du moins plus circonspects. Dans l'injonction qui lui était faite de rassembler toutes ses forces, Agamemnon ne vit que celle de combattre; et, au lieu de le faire avec toutes les divisions de l'armée, il négligea celle d'Achille, qui, outré d'une injustice récente, ne prenait, ni lui ni sa troupe, aucune part aux mouvements du camp. L'issue du combat fut ce qu'elle devait être; et le songe ne put être regardé comme mensonger, puisqu'on avait négligé une partie des indications.

Non moins parfait qu'Homère, son modèle, Virgile s'est montré aussi exact que lui dans une circonstance semblable. Énée avait reçu de l'oracle de Délos d'amples instructions sur la contrée que lui avaient assignée les destins pour y fonder un nouvel empire; un seul mot mal compris prolongea la course errante des Troyens. Cette contrée, il est vrai, n'était pas nommée; mais comme il leur était prescrit de retourner aux lieux de leur origine, le choix à faire entre la Crète et l'Italie, qui avaient donné naissance,

la première à Teucer, et la seconde à Dardanus, tiges l'un et l'autre de la race troyenne, ce choix, dis-je, leur était indiqué par ces premiers mots de l'oracle : *Vaillants fils de Dardanus*; car, en les appelant du nom de celui de leurs ancêtres qui était parti d'Italie, Apollon désignait évidemment ce pays. De même, dans le songe de Scipion, sa fin lui est nettement annoncée, et le doute émis par son aïeul, pour laisser à la prédiction ce qu'elle doit avoir d'obscur, est levé dès le commencement de ce songe par ces mots : « Lorsque, du concours de ces nombres, la nature aura formé le nombre fatal qui vous est assigné. » C'était bien lui dire que ce terme était inévitable. Si, dans la révélation qui lui est faite des autres événements de sa vie, selon l'ordre où ils auront lieu, tout est clairement exprimé, et si la seule expression équivoque est celle relative à sa mort, c'est parce que les dieux veulent nous épargner, soit des peines, soit des craintes anticipées, ou parce qu'il nous est avantageux d'ignorer le terme de notre existence; et, dans ce cas, les oracles qui nous l'annoncent s'expriment plus obscurément que dans toute autre circonstance.

CHAP. VIII. Il y a quatre genres de vertus : vertus politiques, vertus épuratoires, vertus épurées, et vertus exemplaires. De ce que la vertu constitue le bonheur, et de ce que les vertus du premier genre appartiennent aux régulateurs des sociétés politiques, il s'ensuit qu'un jour ils seront heureux.

Revenons à notre interprétation à peine com-

com prædicantur futura, ita dubiis obserantur, ut tamen diligens scrutator, nisi divinitus, ut diximus, impediatur, subesse reperiat apprehendendæ vestigia veritatis : ut ecce Homericum somnium, a Jove, ut dicitur, missum ad conserendam futuro die cum hostibus manum sub aperta promissione victoriæ, spem regis animavit. Ille velut divinum secutus oraculum, commisso prælio, amissis suorum plurimis, vix ægreque in castra remeavit. Num dicendum est, Deum mandasse mendacium? Non ita est : sed, quia illum casum Græcis fata decreverant, latuit in verbis somnii, quod animadversum vel ad vere vincendum, vel ad cavendum saltem, potuisset instruere. Habuitemini præceptio, ut universus produceretur exercitus; at ille sola pugnandi hortatione contentus, non vidit, quid de producenda universitate præceptum sit : prætermissoque Achille, qui tunc recenti laceratus injuria ab armis cum suo milite feriabatur, rex progressus in prælium, et casum, qui debebatur, excepit, et absolvit somnium invidia mentiendi, non omnia de imperatis sequendo. Parem observantiæ diligentiam Homericæ per omnia perfectionis imitator Maro, in talibus quoque rebus obtinuit. Nam apud illum Æneas ad regionem instruendo regno fataliter eligendam, satis abundeque Delio instructus oraculo, in errorem tamen unius verbi negligentia relapsus est. Non equidem locorum fuerat, quæ petere deberet, nomen insertum : sed, cum origo vetus parentum sequenda diceretur, fuit in verbis, quod inter Cretam et Italiam, quæ ipsius gentis auctores

utraque produserant, magis ostenderet, et, quod aiant, digito demonstraret Italiam. Nam cum fuisset inde Teucer, hinc Dardanus; vox sacra sic alloquendo, *Dardanidæ duri*, aperte consulentibus Italiam, de qua Dardanus profectus esset, objecit, appellando eos parentis illius nomine, cujus erat origo rectius eligenda. Et hic certæ quidam denuntiationis est, quod de Scipionis fine prædicitur : sed gratia conciliandæ obscuritatis inserta dubitatio, dicto tamen, quod initio somnii continetur, absolvitur. Nam cum dicitur, *Circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint*, vitari hunc finem non posse, pronuntiat. Quod autem Scipioni reliquos vitæ actus sine offensa dubitandi per ordinem retulit, et de sola morte similis est visus ambigenti, hæc ratio est, quod sive dum humano vel mœrori parcurit, vel timori, seu quia utile est hoc maxime latere, pronius cetera oraculis, quam vitæ finis exprimitur; aut cum dicitur, non sine aliqua obscuritate profertur.

CAP. VIII. Quatuor esse virtutum genera, politicas, purgatorias, animi purgati, et exemplares : et cum virtus beatos efficiat, sique primum illud virtutum genus in rerum-publicarum gubernatoribus, ideo hos utique fore felices.

His aliqua ex parte tractatis, progrediamur ad reliqua. « Sed, quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, sic habeto : Omnibus, qui patriam conservarint,

mencée : « Mais afin de vous inspirer plus d'ardeur à défendre l'État, sachez, mon fils, qu'il est dans le ciel une place assurée et fixée d'avance pour ceux qui ont sauvé, défendu et agrandi leur patrie, et qu'ils doivent y jouir d'une éternité de bonheur; car de tout ce qui se fait sur la terre, rien n'est plus agréable, aux regards de ce Dieu suprême qui régit l'univers, que ces réunions, ces sociétés d'hommes formées sous l'empire des lois, et que l'on nomme cités. Ceux qui les gouvernent, ceux qui les conservent, sont partis de ce lieu, et c'est dans ce lieu qu'ils reviennent. »

Rien de mieux dit, rien de plus convenable que de faire suivre immédiatement la prédiction de la mort du second Africain par celle des récompenses qui attendent l'homme de bien après sa mort. Cet espoir produit sur lui un tel effet, que, loin de redouter l'instant fatal qui lui est annoncé, il le hâte de tous ses vœux, pour jouir plus tôt, au séjour céleste, de l'immensité de bonheur qu'on lui promet.

Mais, avant de donner au passage entier que nous venons de citer tout son développement, disons quelques mots de la félicité réservée aux conservateurs de la patrie.

Il n'y a de bonheur que dans la vertu; et celui-là seul mérite le nom d'heureux, qui ne s'écarte point de la voie qu'elle lui trace. Voilà pourquoi ceux qui sont persuadés que la vertu n'appartient qu'aux sages soutiennent que le sage seul est heureux.

Ils nomment sagesse, la connaissance des choses divines, et sages ceux qui, s'élevant par la pensée vers le séjour de la Divinité, parviennent, après une recherche opiniâtre, à connaître son essence, et à se modeler sur elle autant qu'il est en eux. Il n'est, disent ces philosophes,

que ce moyen de pratiquer les vertus; et quant aux obligations qu'elles imposent, ils les classent dans l'ordre qui suit : La prudence exige que, pleins de dédain pour cette terre que nous habitons, et pour tout ce qu'elle renferme, nous ne nous occupions que de la contemplation des choses du ciel, vers lequel nous devons diriger toutes nos pensées; la tempérance veut que nous ne donnions au corps que ce qu'il lui faut indispensablement pour son entretien; la force consiste à voir sans crainte notre âme faire, en quelque sorte, divorce avec notre corps sous les auspices de la sagesse, et à ne pas nous effrayer de la hauteur immense que nous avons à gravir avant d'arriver au ciel.

C'est à la justice qu'il appartient de faire marcher de front chacune de ces vertus vers le but proposé. D'après cette définition rigide de la route du bonheur, il est évident que les régulateurs des sociétés humaines ne peuvent être heureux. Mais Plotin, qui tient avec Platon le premier rang parmi les philosophes, nous a laissé un traité des vertus qui les classe dans un ordre plus exact et plus naturel; chacune des quatre vertus cardinales se subdivise, dit-il, en quatre genres.

Le premier genre se compose des vertus politiques, le second des vertus épuratoires, le troisième des vertus épurées, et le quatrième des vertus exemplaires. L'homme, animal né pour la société, doit avoir des vertus politiques.

Ce sont elles qui font le bon citoyen, le bon magistrat, le bon fils, le bon père et le bon parent : celui qui les pratique veille au bonheur de son pays, accorde une protection éclairée aux alliés de son gouvernement, et le leur fait aimer par une générosité bien entendue.

Aussi de ses bienfaits on garde la mémoire.

« adjuverint, auxerint, certum esse in cœlo definitum locum, « ubi beati ævo sempiterno fruuntur. Nihil est enim illi principii Deo, qui omnem mundum regit, quod quidem in terra fiat, acceptius, quam concilia cœtusque hominum jure sociati, quæ civitates appellantur. Earum rectores et servatores hinc profecti huc revertuntur. » Bene et opportune, postquam de morte prædixit, mox præmia, bonis post obitum speranda, subjecit : quibus adeo a metu prædicti interitus cogitatio viventis erecta est, ut ad moriendi desiderium ultro animaretur maiestate promissæ beatitudinis et cœlestis habitaculi. Sed de beatitudine, quæ debetur conservatoribus patriæ, pauca dicenda sunt, ut postea locum omnem, quem hic tractandum recepimus, revolvamus. Solæ faciunt virtutes beatum : nullaque alia quam via hoc nomen adipiscitur. Unde, qui existimant, nullis, nisi philosophantibus, inesse virtutes, nullos præter philosophos beatos esse pronuntiant. Agnitionem enim rerum divinarum sapientiam proprie vocantes, eos tantummodo dicunt esse sapientes, qui superna acie mentis requirunt, et quærendi sagaci diligentia comprehendunt, et, quantum vivendi perpauca præstat, imitantur; et

in hoc solo esse aiunt exercitia virtutum : quarum officia sic dispensant : Prudentiæ esse, mundum istum, et omnia, quæ in mundo insunt, divinorum contemplatione despiciere, omnemque animæ cogitationem in sola divina dirigere; temperantiæ, omnia relinquere, in quantum natura patitur, quæ corporis usus requirit; fortitudinis, non terri animam a corpore quodammodo ductu philosophiæ recedentem, nec altitudinem perfectæ ad superna ascensionis horrere; justitiæ, ad unam sibi huius propositi consentire viam uniuscujusque virtutis obsequium. Atque ita fit, ut, secundum hoc tam rigidi definitionis abruptum, rerum publicarum rectores beati esse non possint. Sed Plotinus inter philosophiæ professores cum Platone princeps, libro de virtutibus, gradus earum, vera et naturali divisionis ratione compositos, per ordinem digerit. Quatuor sunt, inquit, quaternarum genera virtutum. Ex his primæ politicæ vocantur, secundæ purgatoriæ, tertiæ animi jam purgati, quartæ exemplares. Et sunt politicæ hominis, quia sociale animal est; his boni viri reipublicæ consulunt, urbes tuentur; his parentes venerantur, liberos amant, proximos diligunt; his civium salutem gubernant;

La prudence politique consiste à régler sur la droite raison toutes ses pensées, toutes ses actions; à ne rien vouloir, à ne rien faire que ce qui est juste, et à se conduire en toute occasion comme si l'on était en présence des dieux. Cette vertu comprend en soi la justesse d'esprit, la perspicacité, la vigilance, la prévoyance, la douceur du caractère, et la réserve.

La force politique consiste à ne pas laisser offusquer son esprit par la crainte des dangers, à ne redouter que ce qui est honteux, à soutenir avec une égale fermeté les épreuves de la prospérité et celles de l'adversité. Cette vertu renferme l'élévation de l'âme, la confiance en soi-même, le sang-froid, la dignité dans les manières, l'égalité de conduite, l'énergie de caractère, et la persévérance.

La tempérance politique consiste à n'aspirer à rien de ce qui peut causer des regrets, à ne pas dépasser les bornes de la modération, à assujettir ses passions au joug de la raison. Elle a pour cortège la modestie, la délicatesse des sentiments, la retenue, la pureté des mœurs, la discrétion, l'économie, la sobriété, et la pudeur.

La justice politique consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient. A sa suite marchent la bonté d'âme, l'amitié, la concorde, la piété envers nos parents et envers les dieux, les sentiments affectueux, et la bienveillance.

C'est en s'appliquant d'abord à lui-même l'usage de ces vertus, que l'honnête homme parvient ensuite à les appliquer au maniement des affaires publiques, et qu'il conduit avec sagesse les choses de la terre, sans négliger celles du ciel.

Les vertus du second genre, qu'on nomme épuratoires, sont celles de l'homme parvenu à

l'intelligence de la Divinité; elles ne conviennent qu'à celui qui a pris la résolution de se dégager de son enveloppe terrestre pour vaquer, libre de tous soins humains, à la méditation des choses d'en haut. Cet état de contemplation exclut toute occupation administrative.

Nous avons dit plus haut en quoi consistent ces vertus du sage, et les seules qui méritent ce nom, s'il en faut croire quelques philosophes.

Les vertus du troisième genre, ou les vertus épurées, sont le partage d'un esprit purifié de toutes les souillures que communique à l'âme le contact du monde. Ici la prudence consiste, non-seulement à préférer les choses divines aux autres choses, mais à ne voir, à ne connaître et à ne contempler qu'elles, comme si elles étaient les seules au monde.

La tempérance consiste, non-seulement à réprimer les passions terrestres, mais à les oublier entièrement; la force, non pas à les vaincre, mais à les ignorer, de manière à ne connaître ni la colère ni le désir; enfin, la justice consiste à s'unir assez étroitement à l'intelligence supérieure et divine, pour ne jamais rompre l'engagement que nous avons pris de l'imiter.

Les vertus exemplaires résident dans l'intelligence divine elle-même, que nous appelons *voûs*, et d'où les autres vertus découlent par ordre successif et gradué; car si l'intelligence renferme les formes originelles de tout ce qui est, à plus forte raison contient-elle le type des vertus. La prudence est ici l'intelligence divine elle-même. La tempérance consiste dans une attention toujours soutenue et tournée sur soi-même; la force, dans une immobilité que rien ne dément; et la justice est ce qui, soumis à la loi éternelle, ne s'écarte point de la continuation de son ouvrage.

his socios circumspecta providentia protegent, justa liberalitate devinciunt :

Illeque sui memores alios fecere merendo.

- Est et politicæ prudentiæ, ad rationis normam quæ cogitat, quæque agit, universa dirigere, ac nihil, præter rectum, velle vel facere, humanisque actibus, tanquam divis arbitris, providere. Prudentiæ insunt ratio, intellectus, circumspectio, providentia, docilitas, cautio. Fortitudinis est, animum supra periculi metum agere, nihilque, nisi turpia, timere; tolerare fortiter vel adversa, vel prospera; fortitudo præstat magnanimitatem, fiduciam, securitatem, magnificentiam, constantiam, tolerantiam, firmitatem. Temperantiæ, nihil appetere penitendum, in nullo legem moderationis excedere, sub jugum rationis cupiditatem domare. Temperantiæ sequuntur, modestia, verecundia, abstinencia, castitas, honestas, moderatio, parcitas, sobrietas, pudicitia. Justitiæ, servare unicuique, quod suum est. De justitia veniunt, innocentia, amicitia, concordia, pietas, religio, affectus, humanitas. His virtutibus vir bonus primum sui, atque inde reipublicæ rector efficitur, juste ac provide gubernans humana, divina non

MACROBE.

deserens. Secundæ, quas purgatorias vocant, hominis sunt, qui divini capax est; solumque animum ejus expediunt, qui decrevit se a corporis contagione purgare, et quadam humanorum fuga solis se inserere divinis. Hæc sunt otiosorum, qui a rerum publicarum actibus se sequestrant. Harum quid singulæ velint, superius expressimus, cum de virtutibus philosophantium diceremus; quas solas quidam existimaverunt esse virtutes. Tertiæ sunt purgati jam defæcatique animi, et ab omni mundi hujus aspergine presse pureque detergi. Illic prudentiæ est, divina non quasi in electione præferre, sed sola nosse, et hæc, tanquam nihil sit aliud, intueri; temperantiæ, terrenas cupiditates non reprimere, sed penitus oblivisci; fortitudinis, passiones ignorare, non vincere, ut *nesciat irasci, cupiat nihil*; justitiæ, ita cum supera et divina mente sociari, ut servet perpetuum cum ea fœdus imitando. Quartæ exemplares sunt, quæ in ipsa divina mente consistunt, quam diximus *voûs* vocari: a quarum exemplo reliquæ omnes per ordinem defluunt. Nam si rerum aliarum, multo magis virtutum ideas esse in mente, credendum est. Illic prudentia est, mens ipsa divina; temperantia, quod in se perpetua intentione conversa est; fortitudo,

Voilà les quatre ordres de vertus qui ont des effets différents à l'égard des passions, qui sont, comme on sait,

La peine, le plaisir, l'espérance, et la crainte.

Les vertus politiques modifient ces passions; les vertus épuratoires les anéantissent; les vertus épurées en font perdre jusqu'au souvenir; les vertus exemplaires ne permettent pas de les nommer. Si donc le propre et l'effet des vertus est de nous rendre heureux (et nous venons de prouver que la politique a les siennes) il est clair que l'art de gouverner conduit au bonheur. Cicéron a donc raison, lorsque, en parlant des chefs des sociétés, il s'exprime ainsi : « Ils jouiront dans ce lieu d'une éternité de bonheur. » Pour nous donner à entendre qu'on peut également prétendre à ce bonheur et par les vertus actives et par les vertus contemplatives, au lieu de dire dans un sens absolu que rien n'est plus agréable à l'Être suprême que les réunions d'hommes nommées cités, il dit que « de tout ce qui se fait sur la terre, rien, etc. » Il établit par là une distinction entre les contemplatifs et les hommes d'État, qui se frayent une route au ciel par des moyens purement humains. Quoi de plus exact et de plus précis que cette définition des cités, qu'il appelle des réunions, des sociétés d'hommes, formées sous l'empire des lois? En effet, jadis on a vu des bandes d'esclaves, des troupes de gladiateurs se réunir, s'associer, mais non sous l'empire des lois. Les collections d'hommes qui seules méritent le nom de cités sont donc celles où chaque individu est régi par des lois consenties par tous.

quod semper idem est, nec aliquando mutatur; justitia, quod perenni lege a sempiterna operis sui continuatione non flectitur. Hæc sunt quaternarum quatuor genera virtutum; quæ, præter cetera, maximam in passionibus habent differentiam sui. Passiones autem, ut scimus, vocantur, quod homines

Metuant, cupiunt, gaudentque, dolentque.

Has primæ molliunt, secundæ auferunt, tertiæ obliviscuntur: in quartis nefas est nominari. Si ergo hoc est officium et effectus virtutum, beare; constat autem, et politicas esse virtutes: igitur ex politicis efficiuntur beati. Jure ergo Tullius de rerumpublicarum rectoribus dixit, *Ubi beati cævo sempiterno fruuntur*. Qui, ut ostenderet, alios otiosis, alios negotiosis virtutibus fieri beatos, non dixit absolute, Nihil esse illi principi Deo acceptius, quam civitates; sed adjecit, *quod quidem in terris fiat*, ut eos, qui ab ipsis celestibus incipiunt, discerneret a rectoribus civilium, quibus per terrenos actus iter paratur ad cælum. Illa autem definitione quid pressius potest esse, quid cautius de nomine civilium? *Quam concilia*, inquit, *cætusque hominum jure sociati, quæ civitates appellantur*? Nam et servilis quondam, et gladiatoria manus concilia hominum, et cætus fuerunt, sed non jure sociati; illa autem sola justa est multitudo, cuius universitas in legum consensu obsequium.

CHAP. IX. Dans quel sens on doit entendre que les directeurs des corps politiques sont descendus du ciel, et qu'ils y retourneront.

A l'égard de ce que dit Cicéron, « Ceux qui gouvernent les cités, ceux qui les conservent, sont partis de ce lieu, c'est dans ce lieu qu'ils reviennent, » voici comme il faut l'entendre : L'âme tire son origine du ciel, c'est une opinion constante parmi les vrais philosophes; et l'ouvrage de sa sagesse, tant qu'elle est unie au corps, est de porter ses regards vers sa source, ou vers le lieu d'où elle est partie. Aussi, dans le nombre des dits notables, enjoués ou piquants, a-t-on regardé comme sentence morale celui qui suit :

Connaissez-vous vous-même est un arrêt du ciel.

Ce conseil fut donné, dit-on, par l'oracle de Delphes à quelqu'un qui le consultait sur les moyens d'être heureux; il fut même inscrit sur le frontispice du temple. L'homme acquiert donc, ainsi qu'on vient de le dire, la connaissance de son être, en dirigeant ses regards vers les lieux de son origine première, et non ailleurs; c'est alors seulement que son âme, pleine du sentiment de sa noble extraction, se pénètre des vertus qui la font remonter, après l'anéantissement du corps, vers son premier séjour. Elle retourne au ciel, qu'elle n'avait jamais perdu de vue, pure de toute tache matérielle dont elle s'est dégagée dans le canal limpide des vertus; mais lorsqu'elle s'est rendue l'esclave du corps, ce qui fait de l'homme une sorte de bête brute, elle frémit à l'idée de s'en séparer; et quand elle y est forcée,

CAP. IX. Quo sensu rerumpublicarum rectores cælo descendisse, eoque reverti dicantur.

Quod vero ait, *Harum rectores et servatores, hinc profecti, huc revertuntur*; hoc modo accipiendum est. Animarum originem manare de cælo, inter recte philosophantes indubitata constat esse sententiæ; et animæ, dum corpore utitur, hæc est perfecta sapientiæ, ut, unde orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat. Hinc illud a quodam inter alia seu festiva, seu mordacia, serio tamen usurpatum est :

De cælo descendit Ἰνώδης σαρτὸν.

Nam et Delphici vox hæc fertur oraculi, consulenti, ad beatitudinem quo itinere perveniret : Si te, inquit, agnoveris. Sed et ipsius fronti templi hæc inscripta sententia est. Homini autem, ut diximus, una est agnitio sui, si originis natalisque principia atque exordia prima respexerit, nec se quæsierit extra. Sic enim anima virtutes ipsas conscientia nobilitatis induit, quibus post corpus evecta, eo, unde descenderat, reportatur : quia nec corporea sordescit, neo oneratur eluvie, quæ puro ac levi fonte virtutum rigatur; nec deseruisse unquam cælum videtur, quod respectu et cogitationibus possidebat. Hinc anima, quam in se pronam corporis usus effecit, atque in pecudem quodammodo reformavit ex homine, et absolutionem corporis perhorrescit, et, cum necesse est :

Elle fuit en courroux vers le séjour des ombres.

Et même alors ce n'est pas sans peine qu'elle quitte son enveloppe :

Du vice Invité
Elle conserve encor l'empreinte ineffaçable.

Elle erre autour de son cadavre, ou cherche un nouveau domicile : que ce soit un corps humain ou celui d'une bête, peu lui importe, son choix est pour celui dont les inclinations se rapprochent davantage de celles qu'elle a contractées dans sa dernière demeure ; elle se résigne à tout souffrir plutôt que de rentrer au ciel, auquel elle a renoncé par ignorance réelle ou feinte, ou plutôt par une trahison ouverte. Mais les chefs des sociétés politiques, ainsi que les autres sages, rentrent, après leur mort, en possession du séjour céleste qu'ils habitaient par la pensée, même lorsqu'ils vivaient parmi nous.

Ce n'est point sans motif, ni par une vaine adulation, que l'antiquité admit au nombre des dieux plusieurs fondateurs de cités, et d'autres grands personnages. Ne voyons-nous pas Hésiode, auteur de la Théogonie, associer aux dieux les anciens rois, et conserver à ceux-ci leurs prérogatives, en leur donnant une part dans la direction des affaires humaines ? Pour ne pas fatiguer le lecteur de citations grecques, nous ne rapporterons pas ici les vers de ce poète ; nous nous contenterons d'en donner la traduction.

Le puissant Jupiter voulut placer aux cieux
Les illustres mortels qu'il admit parmi les dieux
L'homme reconnaissant ; la destinée humaine
Est encore à présent soumise à leur domaine.

Non nisi cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Sed nec post mortem facile corpus relinquit (quia non funditus omnes Corpora excedunt pestes) : sed aut suum oberrat cadaver, aut novi corporis ambit habitaculum ; non humani tantummodo, sed ferini quoque, electo genere moribus congruo, quos in homine libenter exercuit ; mavultque omnia perpeti, ut in cœlum, quod vel ignorando, vel dissimulando, vel potius prodendo, deseruit, evadat. Civitatum vero rectores, ceterique sapientes, cœlum respectu, vel cum adhuc corpore tenentur, habitantes, facile post corpus cœlestem, quam pœne non reliquerant, sedem repossunt. Nec enim de nihilo, aut de vana adulatione veniebat, quod quosdam urbium conditores, aut claros in republica viros, in numerum Deorum consecrarit antiquitas. Sed Hesiodus quoque, divinæ sobolis assertor, priscos reges cum Diis aliis enumerat ; hisque, exemplo veteris potestatis, etiam in cœlo regendi res humanas assignat officium. Et, ne cui fastidiosum sit, si versus ipsos, ut poeta græcus protulit, inseramus, referemus eos, ut ex verbis suis in latina verba conversi sunt.

Indigetes Divi fato summi Jovis hi sunt :
Quondam homines, modo cum superis humana tuentes,
Largi ac munifici, jus regum nunc quoque nacti.
Hoc et Vergilius non ignorat : qui, licet argumento suo

Virgile n'ignorait pas cette ancienne tradition ; mais il convenait à son sujet que les héros habitassent les champs Élysées. Cependant il ne les exclut pas du ciel ; car, pour accorder les deux doctrines, c'est-à-dire la fiction poétique et la vérité philosophique, il crée pour eux d'autres cieux, un autre soleil et d'autres astres : comme, selon lui, ils conservent les goûts qu'ils avaient pendant leur vie mortelle :

Ils aimèrent, vivants, les coursiers et les armes ;
Morts, à ces jeux guerriers ils trouvent mille charmes,

à plus forte raison les administrateurs des corps sociaux doivent-ils conserver au ciel la surveillance des choses d'ici-bas. C'est, à ce que l'on croit, dans la sphère des fluxes que ces âmes sont reçues ; et cette opinion est fondée, puisque c'est de là qu'elles sont parties. L'empyrée est en effet la demeure de celles qui n'ont pas encore succombé au désir de revêtir un corps ; c'est donc là que doivent retourner celles qui s'en sont rendues dignes. Or l'entretien des deux Scipions ayant lieu dans la voie lactée, qu'embrasse la sphère aplane, rien n'est plus exact que cette expression : « Ils sont partis de ce lieu, c'est dans ce lieu qu'ils reviennent. » Mais poursuivons notre tâche.

CHAP. X. Opinion des anciens théologiens sur les enfers, et ce qu'il faut entendre, selon eux, par la vie ou la mort de l'âme.

« A ce discours, moins troublé par la crainte de la mort que par l'idée de la trahison des miens, je lui demandai si lui-même, si mon

serviens, heroas in inferos relegaverit, non tamen eos abducit a cœlo ; sed æthera his deputat largiorem, et nosse eos solem suum ac sua sidera proficitur ; ut geminæ doctrinæ observationes præstiterit, et poeticæ figmentum, et philosophiæ veritatem : et, si secundum illum res quæ leviores, quas vivi exercuerant, etiam post corpus exercent :

Quæ gratia currum
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos :

multo magis rectores quondam urbium recepti in cœlum, curam regendorum hominum non relinquunt. Hæ autem animæ in ultimam sphaeram recipi creduntur, quæ aplanæ vocatur. Nec frustra hoc usurpatum est, siquidem inde profectæ sunt. Animis enim, necdum desiderio corporis irretitis, siderea pars mundi præstat habitaculum, et inde labuntur in corpora. Ideo his illo est reditio, qui merentur. Rectissime ergo dictum est, cum in galaxian, quem aplanæ continet, sermo iste procedat, hinc profecti huc revertuntur. Ad sequentia transeamus.

CAP. X. Quid secundum priscos illos theologos inferi, et quando ex eorum sententia, anima aut vivere, aut mori dicatur.

« Hic ego, etsi eram perterritus, non tam mortis metu,

père Paulus vivait encore, et tant d'autres qui à nos yeux ne sont plus. »

Dans les cas les plus imprévus, dans les fictions même, la vertu a son cachet. Voyez de quel éclat la fait briller Scipion dans son rêve ! Une seule circonstance lui donne occasion de développer toutes les vertus politiques. Il se montre fort en ce que le calme de son âme n'est pas altéré par la prédiction de sa mort. S'il craint les embûches de ses proches, cette crainte est moins l'effet d'un retour sur lui-même que de son horreur pour le crime qu'ils commettent ; elle a sa source dans la piété et dans les sentiments affectueux de ce héros pour ses parents. Or, ces dispositions dérivent de la justice, qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui est dû.

Il donne une preuve non équivoque de sa prudence, en ne regardant pas ses opinions comme des certitudes, et en cherchant à vérifier ce qui ne paraîtrait pas douteux à des esprits moins circonspects. Ne montre-t-il pas sa tempérance, lorsque, modérant, réprimant et faisant taire le désir qu'il a d'en savoir davantage sur le bonheur sans fin réservé aux gens de bien, ainsi que sur le séjour céleste qu'il habite momentanément, il s'informe si son aïeul et son père vivent encore ? Se conduirait-il autrement s'il était réellement habitant de ces lieux, qu'il ne voit qu'en songe ? Cette question d'Émilien touche à l'immortalité de l'âme ; en voici le sens : Nous pensons que l'âme s'éteint avec le corps, et qu'elle ne survit pas à l'homme ; car cette expression, « qui à nos yeux ne sont plus, » implique l'idée d'un anéantissement total. Je voudrais savoir, dit-il à son aïeul, si vous, si mon père

Paulus et tant d'autres sont encore existants. A cette demande d'un tendre fils relativement au sort de ses parents, et d'un sage qui veut lever le voile de la nature relativement au sort des autres, que répond son aïeul ? « Dites plutôt, Ceux-là vivent qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison. Ce que vous appelez la vie, c'est réellement la mort. »

Si la mort de l'âme consiste à être reléguée dans les lieux souterrains, et si elle ne vit que dans les régions supérieures, pour savoir en quoi consiste cette vie ou cette mort, il ne s'agit que de déterminer ce qu'on doit entendre par ces lieux souterrains dans lesquels l'âme meurt ; tandis qu'elle jouit, loin de ces lieux, de toute la plénitude de la vie ; et puisque le résultat de toutes les recherches faites à ce sujet par les sages de l'antiquité se trouve compris dans le peu de mots que vient de dire le premier Africain, nous allons, par amour pour la concision, donner, de leurs opinions, un extrait qui suffira pour résoudre la question que nous nous sommes proposée en commençant ce chapitre.

La philosophie n'avait pas fait encore, dans l'étude de la nature, les pas immenses qu'elle a faits depuis, lorsque ceux de ses sectateurs qui s'étaient chargés de répandre, parmi les diverses nations, le culte et les rites religieux, assuraient qu'il n'existait d'autres enfers que le corps humain, prison ténébreuse, fétide et sanguinolente, dans laquelle l'âme est retenue captive. Ils donnaient à ce corps les noms de tombeau de l'âme, de manoir de Pluton, de Tartare, et rapportaient à notre enveloppe tout ce que la fiction, prise par le vulgaire pour la vérité,

« quam insidiarum a meis, quasivi tamen, viveretne » ipse, et Paullus pater, et alii, quos nos extinctos esse » arbitramur. » Vel fortuitis et inter fabulas elucet sensina infixa virtutum : quæ nunc videas licet, ut e pectore Scipionis vel somniantis emineant. In re enim una, politicarum virtutum omnium pariter exercet officium. Quod non labitur animo prædicta morte perterritus, fortitudo est ; quod suorum terretur insidiis, magisque alienum facinus, quam suum horrescit exitium, de pietate et nimio in suos amore procedit. Hæc autem diximus ad justitiam referri, quæ servat unicuique, quod suum est ; quod ea, quæ arbitratur, non pro compertis habet, sed sprete opinione, quæ minus cautis animis pro vero inolescet, quærît discere certiora ; indubitata prudentia est. Quod cum perfecta beatitas, et celestis habitatio humane naturæ, in qua se noverat esse, promittitur, audiendi tamen talia desiderium frenat, temperat, et sequestrat, ut de vita avi et patris interroget ; quid nisi temperantia est ? ut jam tum liqueret, Africanum per quietem ad ea loca, quæ sibi deberentur, abductum. In hac autem interrogatione de animæ immortalitate tractatur. Ipsius enim consultationis hic sensus est : Nos, inquit, arbitramur, animam cum fine morientis extinguî, nec ulterius esse post hominem. Ait enim, Quos extinctos esse arbitramur.

Quod autem exstinguitur, esse jam desinit. Ergo velim dicas, inquit, si et pater Paullus tecum et alii supersunt. Ad hanc interrogationem, quæ et de parentibus, ut a pio filio, et de ceteris, ut a sapiente ac naturam ipsam discutiente, processit, quid ille respondit ? « Immo vero, inquit, » hi vivant, qui e corporum vinculis, tanquam e carcere, » evolaverunt. Vestra vero quæ dicitur esse vita, mors » est. » Si ad inferos meare mors est, et est vita esse cum superis, facile discernis, quæ mors animæ, quæ vita credenda sit : si constiterit, qui locus habendus sit inferorum, ut anima, dum ad hunc traditur, mori ; cum ab hoc procul est, vita frui, et vere superesse credatur. Et quia totum tractatum, quem veterum sapientia de investigatione hujus quæstionis agitavit, in hac latentem verborum paucitate reperies ; ex omnibus aliqua, quibus nos de rei, quam quærimus, absolutione sufficere admoneri, amore brevitatis excerpimus. Antequam studium philosophiæ circa naturæ inquisitionem ad tantum vigoris adolesceret, qui per diversas gentes auctores constituendis sacris cærimoniarum fuerunt, aliud esse inferos negaverunt, quam ipsa corpora, quibus inclusæ animæ carcerem ferendum tenebris, horridum sordibus et cruore, patiuntur. Hoc animæ sepulcrum, hoc Ditis concava, hoc inferos vocaverunt : et omnia, quæ illic esse credidit fabulosa

avait dit des enfers. Le fleuve d'oubli était, selon eux, l'égarement de l'âme, qui a perdu de vue la dignité de l'existence dont elle jouissait avant sa captivité, et qui n'imagine pas qu'elle puisse vivre ailleurs que dans un corps. Par le Phlégéton, ils entendaient la violence des passions, les transports de la colère; par l'Achéron, les regrets amers que nous causent, dans certains cas, nos actions, par suite de l'inconstance de notre nature; par le Cocyte, tous les événements qui sont pour l'homme un sujet de larmes et de gémissements; par le Styx enfin, ils entendaient tout ce qui occasionne parmi nous ces haines profondes qui font le tourment de nos âmes.

Ces mêmes sages étaient persuadés que la description des châtiments, dans les enfers, était empruntée des maux attachés aux passions humaines. Le vautour qui dévore éternellement le foie toujours renaissant de Prométhée est, disaient-ils, l'image des remords d'une conscience agitée, qui pénètrent dans les replis les plus profonds de l'âme du méchant, et la déchirent, en lui rappelant sans cesse le souvenir de ses crimes : en vain voudrait-il reposer; attachés à leur proie qui renaît sans cesse, ils ne lui font point de grâce, d'après cette loi, que le coupable est inséparable de son juge, et qu'il ne peut se soustraire à sa sentence.

Le malheureux tourmenté par la faim, et mourant d'inanition au milieu des mets dont il est environné, est le type de ceux que la soif toujours croissante d'acquiescer rend insensibles aux biens qu'ils possèdent : pauvres dans l'abondance, ils éprouvent, au milieu du superflu, tous les malheurs de l'indigence, et croient ne

rien avoir, parce qu'ils n'ont pas tout ce qu'ils voudraient avoir. Ceux-là sont attachés à la roue d'Ixion, qui, ne montrant ni jugement, ni esprit de conduite, ni vertus, dans aucune de leurs actions, abandonnent au hasard le soin de leurs affaires, et sont les jouets des événements et de l'aveugle destin. Ceux-là roulent sans fin leur rocher, qui consument leur vie dans des recherches fatigantes et infructueuses. Le Lapithe, qui craint à chaque instant la chute de la roche noire suspendue sur sa tête, représente le tyran parvenu, pour son malheur, au sommet d'une puissance illégale : continuellement agité de terreurs, détesté de ceux dont il veut être craint, il a toujours sous les yeux la fin tragique qu'il mérite.

Ces conjectures des plus anciens théologiens sont foudées; car Denys, le plus cruel des usurpateurs de la Sicile, voulant détromper un de ses courtisans, qui le croyait le plus heureux des hommes, et lui donner une idée juste de l'existence d'un tyran que la crainte agite à chaque instant et que les dangers environnent de toutes parts, l'invita à un repas splendide, et fit placer au-dessus de sa tête une épée suspendue à un léger fil. La situation pénible de l'homme de cour l'empêchant de prendre part à la joie du banquet : Telle est, lui dit Denys, cette vie qui vous paraissait si heureuse; jugez du bonheur de celui qui, toujours menacé de la perdre, ne peut jamais cesser de craindre!

Selon ces assertions, s'il est vrai que chacun de nous sera traité selon ses œuvres, et qu'il n'y ait d'autres enfers que nos corps, que faut-il entendre par la mort de l'âme, si ce n'est son

persuasio, in nobismetipsis, et in ipsis humanis corporibus assignare conati sunt : oblivionis fluvium aliud non esse asserentes, quam errorem animæ obliviscentis majestatem vitæ prioris, qua, antequam in corpus truderetur, polita est, solamque esse in corpore vitam putantis. Pari interpretatione Phlegetontem, ardorem irarum et cupiditatum putarunt; Acherontem, quidquid fecisse dixisse usque ad tristitiam humanæ varietatis more nos perimit; Cocytum, quidquid homines in luctum lacrimas, que compellit; Stygem, quidquid inter se humanos animos in gurgitem mergit odiorum. Ipsam quoque pernarum descriptionem de ipso usu conversationis humanæ sumtam crediderunt : vulturem, jecur immortale ludentem, nihil aliud intelligi volentes, quam tormenta malæ conscientiæ, obnoxia flagitio viscera interiora rimantis, et ipsa vitalia indefessa admissi sceleris admonitione laniantis, semperque curas, si requiescere forte tentaverint, excitantis, tanquam sibi renascentibus inhaerendo, nec ulla sibi miseratione parentis, lege hac, qua, *se judice, nemo nocens absolvitur*, nec de se suam potest vitare sententiam. Illos aiunt, epulis ante ora positis, excruciarî fame, et inedia tabescere, quos magis magisque acquirendi desiderium cogit præsentem copiam non videre; qui in affluentia inopes, egestatis mala in ubertate patiuntur, nescientes parva respicere, dum egent habendis; illos

radiis rotarum pendere districtos, qui nihil consilio prævidentes, nihil ratione moderantes, nihil virtutibus explicantes, seque et actus omnes suos fortunæ permittentes, casibus et fortuitis semper rotantur : saxum ingens volvere, inefficacibus laboriosisque conatibus vitam terentes : atram silicem, lapsuram semper, et cadenti similem, illorum capitibus imminere, qui arduas potestates et infamiam ambiunt tyrannidem, nunquam sine timore victori; et cogentes subjectum vulgus odisse, dum metuat, semper sibi videntur exitium, quod merentur, excipere. Nec frustra hoc theologi suspicati sunt. Nam et Dionysius, aulæ Siculæ inclementissimus incubator, familiari quondam suo, solam beatam existimanti vitam tyranni, volens, quam perpetuo metu misera, quamque impendentium semper periculorum plena esset, ostendere, gladium vagina raptum, et a capulo de filo tenui pendente, mucrone demisso, jussit familiaris illius capiti inter epulas imminere : cumque ille inter et Siculæ et tyrannicas copias præsentis mortis periculo gravaretur, Talis est, inquit Dionysius, vita, quam beatam putabas : sic nobis semper mortem imminuentem videmus ; æstima, quando esse felix poterit, qui timere non desinit. Secundum hæc igitur, quæ a theologis asseruntur, si vere quisque suas pati-mur manes, et inferos in his corporibus esse credimus; quid aliud intelligendum est, quam mori animam, cum ad-

immersion dans l'ancre ténébreux du corps, et, par sa vie, son retour au sein des astres, après qu'elle a brisé ses liens?

CHAP. XI. Opinion des platoniciens sur les enfers et sur leur emplacement. De quelle manière ils conçoivent la vie ou la mort de l'âme.

Aux opinions que nous venons d'exposer, ajoutons celles de quelques philosophes, ardents investigateurs de la vérité. Les sectateurs de Pythagore, et ensuite ceux de Platon, ont admis deux sortes de morts : celle de l'âme et celle de l'animal. L'animal meurt quand l'âme se sépare du corps, et l'âme meurt lorsqu'elle s'écarte de la source simple et indivisible où elle a pris naissance, pour se distribuer dans les membres du corps. L'une de ces morts est évidente pour tous les hommes, l'autre ne l'est qu'aux yeux des sages, car le vulgaire s' imagine qu'elle constitue la vie : en conséquence, beaucoup de personnes ignorent pourquoi le dieu des morts est invoqué, tantôt sous le nom de Dis (dieu des richesses), et tantôt sous celui d'implacable. Elles ne savent pas que le premier de ces noms, d'heureux augure, est employé, lorsque l'âme, à la mort de l'animal, rentre en possession des vraies richesses de sa nature, et recouvre sa liberté; tandis que le second, de sinistre augure, est usité, lorsque l'âme, en quittant le séjour éclatant de l'immortalité, vient s'enfoncer dans les ténèbres du corps, genre de mort que le commun des hommes appelle la vie : car l'animation exige l'enchaînement de l'âme au corps. Or, dans la langue grecque, corps est synonyme de lien, et a beaucoup d'analogie avec un autre mot

corporis inferna demergitur; vivere autem, cum ad supera post corpus evadit?

CAP. XI. Quid, et ubi inferi secundum Platonicos; quando horum sententia aut vivere anima, aut mori, dicatur.

Dicendum est, quid his postea veri sollicitior inquisitor philosophiae cultus adjecerit. Nam et qui primum Pythagoram, et qui postea Platonem secuti sunt, duas esse mortes, unam animae, animalis alteram, prodiderunt : mori animal, cum anima discedit e corpore, ipsam vero animam mori asserentes, cum a simplici et individuo fonte naturae in membra corporea dissipatur. Et quia una ex his manifesta, et omnibus nota est; altera non nisi a sapientibus deprehensa, ceteris eam vitam esse credentibus : ideo hoc ignoratur a plurimis, cur eundem mortis Deum, modo Ditem, modo Imitem vocemus : cum per alteram, id est, animalis mortem, absolvi animam, et ad veras naturae divitias, atque ad propriam libertatem remitti, fandum nomen indicio sit; per alteram vero, quae vulgo vita existimatur, animam de immortalitatis suae luce ad quasdam tenebras mortis impelli, vocabuli testemur horrore; nam, ut constet animal, necesse est, ut in corpore anima vinciat. Ideo corpus δέμας, hoc est vinculum, nuncupa-

qui signifie tombeau de l'âme. C'est pourquoi Cicéron, voulant exprimer tout à la fois que le corps est pour l'âme un lien et un tombeau, dit : « Ceux-là vivent, qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison, » parce que la tombe est la prison des morts.

Cependant les platoniciens n'assignent pas aux enfers des bornes aussi étroites que nos corps; ils appellent de ce nom la partie du monde qu'ils ont fixée pour l'empire de Pluton, mais ils ne sont pas d'accord sur les confins de cet empire : il existe chez eux, à ce sujet, trois opinions diverses. Les uns divisent le monde en deux parties, l'une active et l'autre passive; la partie active, où tout conserve des formes éternelles, contraint la partie passive à subir d'innombrables permutations. La première s'étend depuis la sphère des fixes jusqu'à celle de la lune exclusivement; et la seconde, depuis la lune jusqu'à la terre. Ce n'est que dans la partie active que les âmes peuvent exister; elles meurent, du moment où elles entrent dans la partie passive. C'est donc entre la lune et la terre que se trouvent situés les enfers; et, puisque la lune est la limite fixée entre la vie et la mort, on est fondé à croire que les âmes qui remontent du globe lunaire vers le ciel étoilé commencent une nouvelle vie, tandis que celles qui en descendent cessent de vivre. En effet, dans l'espace sublunaire, tout est caduc et passager; le temps s'y mesure, et les jours s'y comptent. La lune a reçu des physiciens le nom de terre aérienne, et ses habitants celui de peuple lunaire; ils appuient cette opinion sur beaucoup de preuves, qu'il serait trop long de rapporter maintenant.

tur, et δέμας, quasi quoddam σῆμα, id est, animae sepulcrum. Unde Cicero, pariter utrumque significans, corpus esse vinculum, corpus esse sepulcrum, quod carcer est sepulcrum, ait : « Qui e corporum vinculis, tanquam e carcere, evolaverunt. » Inferos autem Platonici non in corporibus esse, item non a corporibus incipere, dixerunt; sed certam mundi ipsius partem Ditis sedem, id est, inferos vocaverunt. De loci vero ipsius finibus inter se dissona publicaverunt, et in tres sectas divisa sententia est. Alii enim mundum in duo diviserunt, quorum alterum facit, alterum patitur; et illud facere dixerunt, quod, cum sit immutabile, alteri causas et necessitatem permutationis imponit : hoc pati; quod per mutationes variatur; et immutabilem quidem mundi partem a sphaera, quae aplanis dicitur, usque ad globi lunaris exordium, mutabilem vero a luna ad terras usque dixerunt : et vivere animas, dum in immutabili parte consistunt; mori autem, cum ad partem ceciderint permutationis capacem : atque ideo inter lunam terrasque locum mortis et inferorum vocari, ipsamque lunam vitae esse mortisque confinium, et animas inde in terram fluentes mori, inde ad supera meantes in vitam reverti, non immerito existimatum est. A luna enim deorsum natura incipit caducorum : ab hac animae sub numerum dierum cadere et sub tempus incipiunt. Denique illam aetheream terram physici vocaverunt : et habitantes ejus luna-

On ne peut douter que cet astre ne coopère à la formation et à l'entretien des substances périssables, puisque plusieurs d'entre elles augmentent ou diminuent, selon qu'il croît ou décroît ; mais ce serait le moyen d'ennuyer le lecteur, que de s'étendre davantage sur des choses si connues : nous allons donc passer au second système des platoniciens sur l'emplacement des enfers. Les partisans de ce système divisent le monde en trois ordres d'éléments, de quatre couches chacun. Dans l'ordre inférieur, ils sont ainsi rangés : la terre, l'eau, l'air et le feu, formé de la partie la plus subtile de l'air qui touche à la lune. Dans l'ordre intermédiaire, les quatre éléments sont d'une nature plus pure, et rangés de la même manière : la lune ou la terre aérienne représente notre terre ; au-dessus d'elle la sphère de Mercure tient la place de l'eau ; vient ensuite Vénus ou l'air, puis le soleil ou le feu. Dans le troisième ordre, les rangs sont intervertis, et la terre occupe la plus haute région ; de telle sorte que cette terre et celle de l'ordre inférieur sont les deux extrêmes des trois ordres. On trouve d'abord la planète de Mars, qui est le feu ; puis Jupiter ou l'air, dominé par Saturne ou l'eau ; et enfin la sphère des fixes ou la terre, qui renferme les champs Élysées, réservés aux âmes des justes, selon les traditions de l'antiquité. L'âme qui part de ces lieux pour revêtir un corps a donc trois ordres d'éléments à traverser, et trois morts à subir pour arriver à sa destination. Tel est le second sentiment des platoniciens, relativement à la mort de l'âme exilée dans un corps. Les partisans de la troisième opinion divisent, comme ceux de la première,

le monde en deux parties ; mais les limites ne sont pas les mêmes. Ils font de la sphère aplane la première partie ; la seconde se compose des sept planètes, et de tout ce qui est au-dessous d'elles, y compris la terre elle-même. Selon ces philosophes, dont le sentiment est le plus probable, les âmes affranchies de toute contagion matérielle habitent le ciel ; mais celles qui, de cette demeure élevée, où elles sont environnées d'une lumière éternelle, ont jeté un regard en bas vers les corps et vers ce qu'on appelle ici-bas la vie, et qui ont conçu pour elle un secret désir, sont entraînées peu à peu vers les régions inférieures du monde, par le seul poids de cette pensée toute terrestre. Cette chute toutefois n'est point subite, mais graduée. L'âme parfaitement incorporelle ne se revêt pas tout de suite du limon grossier du corps, mais insensiblement, et par des altérations successives qu'elle éprouve à mesure qu'elle s'éloigne de la substance simple et pure qu'elle habitait, pour s'entourer de la substance des astres, dont elle se grossit. Car, dans chacune des sphères placées au-dessous du ciel des fixes, elle se revêt de plusieurs couches de matière éthérée qui, insensiblement, forment le lien intermédiaire par lequel elle s'unit au corps terrestre ; en sorte qu'elle éprouve autant de dégradations ou de morts qu'elle traverse de sphères.

CHAP. XII. Route que parcourt l'âme, en descendant de la partie la plus élevée du monde vers la partie inférieure que nous occupons.

Voici le chemin que suit l'âme en descendant

res populos nuncuparunt. Quod ita esse, plurimis argumentis, quæ nunc longum est enumerare, docuerunt. Nec dubium est, quin ipsa sit mortalium corporum et auctor et conditrix, adeo, ut nonnulla corpora sub luminis ejus accessu patiantur augmenta, et hac decrescente minuantur. Sed ne de re manifesta fastidium proluxa assertione generetur, ad ea, quæ de inferiorum loco alii definiunt, transeamus. Maluerunt enim mundum alii in elementa ter quaterna dividere, ut in primo numerentur ordine, terra, aqua, aer, ignis, quæ est pars liquidior aeris vicina lunæ : supra hæc rursum totidem numero, sed naturæ purioris elementa, ut sit luna pro terra, quam ætheream terram a physicis diximus nominatam, aqua sit sphaera Mercurii, aer Veneris, ignis in sole : tertius vero elementorum ordo ita ad nos conversus habeatur, ut terram ultimam faciat, et ceteris in medium redactis, in terram desinat tam ima, quam summa postremis : igitur sphaera Martia ignis habeatur, aer Jovis, Saturni aqua, terra vero aplanæ ; in qua Elysios campos esse puris animis deputatos, antiquitas nobis intelligendum reliquit. De his campis anima, cum in corpus emittitur, per tres elementorum ordines, trina morte, ad corpus usque descendit. Hæc est inter Platonicos de morte animæ, cum in corpus truditur, secunda sententia. Alii vero (nam tres esse inter eos sententiarum diversitates, ante signavimus) in duas quidem ipsi partes, si-

cut primi faciunt, sed non iisdem terminis dividunt mundum. Ii enim cælum, quod aplanæ sphaera vocatur, partem unam, septem vero sphaeras, quæ vagæ vocantur, et quod inter illas ac terram est, terramque ipsam, alteram partem esse voluerunt. Secundum hos ergo, quorum sectæ amicior est ratio, animæ beatæ, ab omni cujusunque contagione corporis liberæ, cælum possident. Quæ vero appetentiam corporis, et hujus, quam in terris vitam vocamus, ab illa specula altissima et perpetua luce despicimus, desiderio latentis cogitaverit, pondere ipso terrenæ cogitationis paulatim in inferiora delabitur. Nec subito a perfecta incorporalitate luteum corpus induitur ; sed sensim per tacita detrimenta, et longiorem simplicis et absolutissimæ puritatis recessum, in quædam siderei corporis incrementa turgescit. In singulis enim sphaeris, quæ cælo subjectæ sunt, æthereæ obvoluntione vestitur ; ut per eas gradatim societati hujus indumenti testei concilietur. Et ideo totidem mortibus, quot sphaeras transit, ad hæc pervenit, quæ in terris vita vocatur.

CAP. XII. Quomodo anima ex superiore mundi parte ad inferna hæc delabatur.

Descensus vero ipsius, quo anima de cælo in hujus vitæ

du ciel en terre. La voie lactée embrasse tellement le zodiaque dans la route oblique qu'elle a dans les cieux, qu'elle le coupe en deux points, au Cancer et au Capricorne, qui donnent leur nom aux deux tropiques. Les physiciens nomment ces deux signes les portes du soleil, parce que, dans l'un et l'autre, les points solsticiaux limitent le cours de cet astre, qui revient sur ses pas dans l'écliptique, et ne la dépasse jamais. C'est, dit-on, par ces portes que les âmes descendent du ciel sur la terre, et remontent de la terre vers le ciel. On appelle l'une la porte des hommes, et l'autre la porte des dieux. C'est par celle des hommes, ou par le Cancer, que sortent les âmes qui font route vers la terre; c'est par le Capricorne, ou porte des dieux, que remontent les âmes vers le siège de leur propre immortalité, et qu'elles vont se placer au nombre des dieux; et c'est ce qu'Homère a voulu figurer dans la description de l'autre d'Ithaque. C'est pourquoi Pythagore pense que c'est de la voie lactée que part la descente vers l'empire de Pluton, parce que les âmes, en tombant de là, paraissent déjà déchuës d'une partie de leurs célestes attributs. Le lait, dit-il, est le premier aliment des nouveau-nés, parce que c'est de la zone de lait que les âmes reçoivent la première impulsion qui les pousse vers les corps terrestres. Aussi le premier Africain dit-il au jeune Scipion, en parlant des âmes des bienheureux, et en lui montrant la voie lactée : « Ces âmes sont parties de ce lieu, et c'est dans ce lieu qu'elles reviennent. » Ainsi celles qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, n'ont pas encore quitté la voie de lait, et conséquemment sont encore au nombre des dieux; mais lors-

qu'elles sont descendues jusqu'au Lion, c'est alors qu'elles font l'apprentissage de leur condition future. Là commence le noviciat du nouveau mode d'existence auquel va les assujettir la nature humaine. Or le Verseau, diamétralement opposé au Lion, se couche lorsque celui-ci se lève; de là est venu l'usage de sacrifier aux mânes quand le soleil entre au premier de ces signes, regardé comme l'ennemi de la vie humaine. Ainsi l'âme, descendant des limites célestes, où le zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt sa forme sphérique, qui est celle de la nature divine, pour s'allonger et s'évaser en cône; c'est comme le point qui décrit une ligne, et perd, en se prolongeant, son caractère d'individualité : il était l'emblème de la monade, il devient, par son extension, celui de la dyade. C'est là cette essence à qui Platon, dans le *Timée*, donne les noms d'indivisible et de divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'âme du monde. Car les âmes, tant celle du monde que celle de l'homme, se trouvent n'être pas susceptibles de division, quand on n'envisage que la simplicité de leur nature divine; mais aussi quelquefois elles en paraissent susceptibles, lorsqu'elles s'étendent et se partagent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans celui de l'homme. Lors donc que l'âme est entraînée vers le corps, dès l'instant où elle se prolonge hors de sa sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre qui règne dans la matière. C'est ce qu'a insinué Platon dans son *Phédon*, lorsqu'il nous peint l'âme que l'ivresse fait chanceler, lorsqu'elle est entraînée vers le corps. Il entend par là ce nouveau breuvage de matière plus grossière qui l'opprime et l'appesantit. Nous avons un symbole

inferna delabitur, sic ordo digeritur : Zodiacum ita lacteus circulus oblique circumflexionis occursu ambiendo complectitur, ut cum, qua duo tropica signa, Capricornus et Cancer, seruntur, intersecet. Has solis portas physici vocaverunt, quia in utraque obviante solstitio, ulterius solis inhibetur accessio, et fit ei regressus ad zonæ viam, cuius terminos nunquam relinquit. Per has portas animæ de cælo in terras meare, et de terris in cælum remeare creduntur. Ideo hominum una, altera Deorum vocatur; hominum Cancer, quia per hunc in inferiora descensus est : Capricornus Deorum, quia per illum animæ in propriæ immortalitatis sedem, et in Deorum numerum revertuntur. Et hoc est, quod Homeri divina providentia in atrii Ithacæ descriptione significat. Hinc et Pythagoras putat, a lacteo circulo deorsum incipere Ditis imperium, quia animæ inde lapsæ videntur jam a superis recessisse; ideo primam nascentibus offerri ait lactis alimoniam, quia primus eis motus a lacteo incipit in corpora terrena labentibus. Unde et Scipioni de animis beatorum, ostenso lacteo, dictum est : « Hinc profecti, huc revertuntur. » Ergo descensuræ cum adhuc in Cancro sunt, quoniam illic positæ necdum lactem reliquerunt, adhuc in numero sunt Deorum. Cum vero ad Leonem labendo pervenerint, illic conditionis fu-

turæ auspicantur exordium. Et quia in Leone sunt rudimenta nascendi, et quædam humanæ naturæ tirocinia; Aquarius autem adversus Leonem est, et illo oriente mox occidit : ideo, cum sol Aquarium tenet, manibus parentatur, utpote in signo, quod humanæ vitæ contrarium, vel adversum feratur. Illinc ergo, id est, a confinio, quo se Zodiacus lacteusque contingunt, anima descendens a tereti, quæ sola forma divina est, in conum defluendo producitur : sicut a puncto nascitur linea, et in longum ex individuo procedit : ibique a puncto suo, quod est monas, venit in dyadem, quæ est prima protractio. Et hæc est essentia, quam individuum, eandemque dividualum, Plato in *Timæo*, cum de mundanæ animæ fabrica loqueretur, expressit. Animæ enim sicut mundi, ita et hominis unius, modo divisionis reperientur ignaræ, si divinæ naturæ simplicitas cogitetur; modo capaces, cum illa per mundi, hæc per hominis membra diffunditur. Anima ergo cum trahitur ad corpus, in hac prima sui productione silvestrem tumultum, id est, hylen influentem sibi incipit experiri. Et hoc est, quod Plato notavit in *Phædone*, animam in corpus trahi nova ebrietate trepidantem; volens novum potum materialis aluvionis intelligi, quo delibuta et gravata deducitur. Arcani hujus indicium est et crater Liberi Patris ille sidereus in

de cette ivresse mystérieuse dans la coupe céleste appelée Coupe de Bacchus, et que l'on voit placée au ciel entre le Cancer et le Lion. On désigne par cet emblème l'état d'enivrement que l'influence de la matière, tumultueusement agitée, cause aux âmes qui doivent descendre ici-bas. C'est là que déjà l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser en elles insensiblement; car si elles portaient jusque dans les corps la connaissance qu'elles avaient acquise des choses divines dans leur séjour des cieux, il n'y aurait jamais entre les hommes de partage d'opinions sur la Divinité; mais toutes, en venant ici-bas, boivent à la coupe de l'oubli, les unes plus, et les autres moins. Il arrive de là que la vérité ne frappe pas tous les esprits, mais que tous ont une opinion, parce que l'opinion naît du défaut de mémoire. Cependant moins l'homme a bu, et plus il lui est aisé de reconnaître le vrai, parce qu'il se rappelle sans peine ce qu'il a su antérieurement. Cette faculté de l'âme, que les Latins nomment *lectio*, les Grecs l'appellent réminiscence, parce qu'au moment où la vérité se montre à nous, les choses se représentent à notre entendement telles que nous les voyions avant que les influences de la matière eussent enivré les âmes dévolues à nos corps. C'est de ce composé de matière et d'idées qu'est formé l'être sensible, ou le corps de l'univers. La partie la plus élevée et la plus pure de cette substance, qui alimente et constitue les êtres divins, est ce qu'on appelle nectar : c'est le breuvage des dieux. La partie inférieure, plus trouble et plus grossière, c'est le breuvage des âmes; et c'est ce que les anciens ont désigné sous le nom de fleuve Léthé.

Par Bacchus, les orphiques entendent la matière intelligente, ou la monade devenue dyade. Leurs légendes sacrées disent que ce dieu, mis en pièces par les Titans furieux, qui avaient enterré les lambeaux de son corps, renaquit sain et entier; ce qui signifie que l'intelligence, se prêtant successivement aux deux modifications de divisibilité et d'indivisibilité, se répand, au moyen de la première, dans tous les corps de la nature, et redevient, au moyen de la seconde, le principe unique.

L'âme, entraînée par le poids de la liqueur enivrante, coule le long du zodiaque et de la voie lactée jusqu'aux sphères inférieures; et dans sa descente, non-seulement elle prend, comme on l'a dit plus haut, une nouvelle enveloppe de la matière de ces corps lumineux, mais elle y reçoit les différentes facultés qu'elle doit exercer durant son séjour dans le corps. Elle acquiert, dans Saturne, le raisonnement et l'intelligence, ou ce qu'on appelle la faculté logistiqua et contemplative; elle reçoit de Jupiter la force d'agir, ou la force exécutive; Mars lui donne la valeur nécessaire pour entreprendre, et la fougue impétueuse; elle reçoit du soleil les facultés des sens et de l'imagination, qui la font sentir et imaginer; Vénus lui inspire le mouvement des désirs; elle prend dans la sphère de Mercure la faculté d'exprimer et d'énoncer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent; enfin, dans la sphère de la lune, elle acquiert la force nécessaire pour propager par la génération et accroître les corps. Cette sphère lunaire, qui est la dernière et la plus basse relativement aux corps divins, est la première et la plus haute relativement aux corps terrestres. Ce corps lunaire, en même

regione, quæ inter Cancrum est et Leonem locatus: ebrietatem illic primum descensuris animis evenire silva influente significans. Unde et comes ebrietatis obliivio illic animi incipit latenter obrepere. Nam si animæ memoriam rerum divinarum, quarum in cælo erant consciæ, ad corpora usque deferrent, nulla inter homines foret de divinitate dissensio. Sed oblivionem quidem omnes descendendo hauriunt; aliæ vero magis, minus aliæ. Et ideo in terris verum cum non omnibus liqueat, tamen opinantur omnes: quia opinionis ortus est memoriæ defectus. Hi tamen hoc magis inveniunt, qui minus oblivionis hauserunt: quia facile reminiscuntur, quod illic ante cognoverant. Hinc est, quod, quæ apud Latinos lectio, apud Græcos vocatur repetita cognitio: quia cum vera discimus, ea recognoscimus, quæ naturaliter noveramus, priusquam materialis influxus in corpus venientes animas ebriaret. Hæc est autem hyle, quæ omne corpus mundi, quod ubicunque cernimus, ideis impressa formavit. Sed altissima et purissima pars ejus, quæ vel sustentantur divina, vel constant, nectar vocatur, et creditur esse potus Deorum: inferior vero et turbidior, potus animarum; et hoc est, quod veteres Lethæum fluvium vocaverunt. Ipsum autem Liberum Patrem Orphici *νοῦν ὕλην* suspicantur intelligi, qui ab illo in-

dividuo natus in singulos ipse dividitur. Ideo in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus, et frustis sepultis rursus unus et integer emersisse; quia *νοῦς*, quem diximus mentem vocari, ex individuo præbendo se dividendum, et rursus ex diviso ad individuum revertendo, et mundi implet officia, et naturæ suæ arcana non deserit. Hoc ergo primo pondere de zodiaco et lacteo ad subjectas usque sphaeras anima delapsa, dum et per illas labitur, in singulis non solum (ut jam diximus) luminosi corporis amicitur accessu; sed et singulos motus, quos in exercitio est habitura, producit: in Saturni, ratiocinationem et intelligentiam, quod *λογιστικὸν* et *θεωρητικὸν* vocant: in Jovis, vim agendi, quod *πρακτικὸν* dicitur: in Martis, animositatis ardorem, quod *θυμικὸν* nuncupatur: in Solis, sentiendi opinandique naturam, quod *αἰσθητικὸν* et *φανταστικὸν* appellant: desiderii vero motum, quod *ἐπιθυμητικὸν* vocatur, in Veneris: pronuntiandi et interpretandi, quæ sentiat, quod *ἐρμηνευτικὸν* dicitur, in orbe Mercurii: *φυτικὸν* vero, id est, naturam plantandi et augendi corpora, ingressu globi lunaris exercet. Et est hæc sicut a divinis ultima, ita in nostris terrenisque omnibus prima. Corpus enim hoc sicut fax rerum divinarum est, ita animalis est prima substantia. Et hæc est differentia inter

temps qu'il est comme le sédiment de la matière céleste, se trouve être la plus pure substance de la matière animale. Voilà quelle est la différence qui se trouve entre les corps terrestres et les corps célestes (j'entends le ciel, les astres, et les autres éléments divins) : c'est que ceux-ci sont attirés en haut vers le siège de l'âme et vers l'immortalité par la nature même de la région où ils sont, et par un désir d'imitation qui les rappelle vers sa hauteur; au lieu que l'âme est entraînée vers les corps terrestres, et qu'elle est censée mourir lorsqu'elle tombe dans cette région caduque, siège de la mortalité.

Qu'on ne soit pas surpris que nous parlions si souvent de la mort de l'âme, que nous avons dit être immortelle. L'âme n'est pas anéantie ni détruite par cette mort, elle n'est qu'accablée pour un temps; et cette oppression momentanée ne la prive pas des prérogatives de l'immortalité, puisque, dégagée ensuite du corps, après avoir mérité d'être purifiée des souillures du vice qu'il lui avait communiquées, elle peut être rendue de nouveau au séjour lumineux de son immortalité. Nous venons, je crois, de déterminer clairement le sens de cette expression, vie et mort de l'âme, que le sage et docte Cicéron a puisée dans le sanctuaire de la philosophie.

CHAP. XIII. Il est pour l'homme deux sortes de morts : l'une a lieu quand l'âme quitte le corps, la seconde lorsque l'âme restant unie au corps, elle se refuse aux plaisirs des sens, et fait abnégation de toutes jouissances et sensations matérielles. Cette dernière mort doit être l'objet de nos vœux; nous ne devons pas hâter la première, mais attendre que Dieu lui-même brise les liens qui attachent l'âme au corps.

Scipion, qui voit en songe le ciel, récompense

terrena corpora et supera, cœli dico et siderum, aliorumque elementorum; quod illa quidem sursum arcessita sunt ad animæ sedem, et immortalitatem ex ipsa natura regionis et sublimitatis imitatione meruerunt : ad hæc vero terrena corpora anima ipsa deducitur, et ideo mori creditur, cum in caducam regionem et in sedem mortalitatis includitur. Nec te moveat, quod de anima, quam esse immortalem dicimus, mortem loties nominamus. Etenim sua morte anima non exstinguitur, sed ad tempus obruitur : nec temporali demersione beneficium perpetuitatis eximitur; cum rursus e corpore, ubi meruerit contagione vitiorum penitus eliminata purgari, ad perennis vitæ lucem restituta in integrum revertatur. Plene, ut arbitror, de vita et morte animæ definitio liquet, quam de adytis philosophiæ doctrina et sapientia Ciceronis elicit.

CAP. XIII. Hominem duplici ratione mori : primum, si anima corpus relinquit; deinde, si anima in corpore adhuc manens, corporeas illecebras contemnat, voluptatesque et affectiones omnes exuat; ex his mortibus posteriorem hanc omnibus appetendam; priorem arcessendam non esse, sed expectandum, donec Deus ipse animam a corpore dissolvat.

Sed Scipio per quietem et cœlo, quod in præmium cedit

des élus, exalté par cet aspect, et par la promesse de l'immortalité, confirmé en outre dans cet espoir si brillant et si glorieux à la vue de son père, de l'existence duquel il s'était informé, et qui lui avait paru douteuse, voudrait déjà n'être plus, pour jouir d'une nouvelle vie. Il ne s'entient pas à verser des larmes lorsqu'il aperçoit l'auteur de ses jours, qu'il avait cru mort; à peine est-il remis de son émotion, qu'il lui exprime le désir de ne le plus quitter : cependant ce désir est subordonné aux conseils qu'il attend de lui; ainsi la prudence s'unit ici à la piété filiale. Nous allons maintenant analyser la consultation, et les avis auxquels elle donne lieu. « O le plus révérent et le meilleur des pères! puisque c'est ici seulement que l'on existe, comme je l'apprends de mon aïeul, que fais-je donc plus longtemps sur la terre, et pourquoi ne me hâterais-je pas de vous rejoindre? — Gardez-vous-en, me répondit-il; l'entrée de ces lieux ne vous sera permise que lorsque le Dieu dont tout ce que vous apercevez est le temple aura fait tomber les chaînes qui vous garrottent; car les hommes sont nés sous la condition d'être les gardiens fidèles du globe que vous voyez au milieu de ce même temple, et qu'on appelle la terre : leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, et qui, corps arrondis et sphériques, animés par des esprits divins, font leurs révolutions et parcourent leurs orbites avec une incroyable célérité. Ainsi, Publius, vous et tous les hommes religieux, devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, et ne pas sortir de la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée; car ce serait vous soustraire à la tâche que vous imposa Dieu lui-même. »

beatis, et promissione immortalitatis animatus, tam gloriosam spem tamque inclitam magis magisque firmavit visopatre; de quo utrum viveret, cum adhuc videretur dubitare, quæsierat; mortem igitur malle cœpit, ut viveret; nec flesse contentus visopatre, quem crediderat exstinctum, ubi loqui posse cœpit, hoc primum probare voluit, nihil se magis desiderare, quam ut cum eo jam moraretur. Nec tamen apud se, quæ desiderabat faciendâ, constituit, quam ante consuleret : quorum unum prudentiæ, alterum pietatis assertio est. Nunc ipsa vel consulenti, vel præcipientis, verba tractemus. « Quæso, inquam, pater sanctissime atque optime, quoniam hæc est vitâ, ut Africa-
« num audio dicere, quid moror in terris? quin hinc ad
« vos venire propero? Non est ita, inquit ille; nisi enim
« cum Deus hic, cuius hoc templum est omne, quod
« conspicias, istis te corporis custodiis liberaverit, huc tibi
« aditus patere non potest. Homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in templo hoc
« medium vides, quæ terra dicitur : hisque animus datus
« est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis, quæ globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circulos suos orbisque conficiunt celeritate mirabili. Quare et tibi, Publi, et piis omnibus, retinendus
« animus est in custodia corporis; nec injussu ejus, a quo

Tel est le sentiment et le précepte de Platon, qui décide, dans son *Phédon*, que l'homme ne doit pas quitter la vie de son propre gré. Il dit, il est vrai, dans ce même dialogue, que le sage doit désirer la mort, et que philosopher, c'est apprendre à mourir. Mais ces deux propositions qui semblent contradictoires ne le sont pas, par la raison que Platon distingue dans l'homme deux sortes de morts. Il n'est pas ici question de la mort de l'âme et de celle de l'animal, dont il a été question plus haut, mais de la double mort de l'être animé : l'une est du fait de la nature, l'autre est le résultat des vertus. L'homme meurt, lorsque, au départ de l'âme, le corps cesse d'obéir aux lois de la nature; il meurt encore, lorsque l'âme, sans abandonner le corps, docile aux leçons de la sagesse, renonce aux plaisirs des sens, et résiste à l'amorce si douce et si trompeuse des passions. Cet état de l'âme est l'effet des vertus du second genre, signalées plus haut comme étant du domaine de la seule philosophie. Voilà l'espèce de mort que, selon Platon, le sage doit désirer. Quant à celle à laquelle nous sommes tous assujettis, il ne veut pas qu'on la prévienne, et nous défend même de l'appeler et d'aller au-devant d'elle. Il faut, ajoute-t-il, laisser agir la nature; et les raisons qu'il en donne sont puisées dans les lois sociales.

Lorsque nous sommes détenus en prison par l'ordre des magistrats, nous ne devons en sortir, dit ce philosophe, que par l'ordre de ceux qui nous y ont mis; car on n'évite pas un châtiment en s'y soustrayant, on ne fait que l'aggraver.

Qui plus est, ajoute-t-il, nous dépendons des dieux; c'est leur providence qui nous gouverne, et leur protection qui nous conserve; et, si l'on ne peut disposer des biens d'un maître sans son aveu, si l'on devient criminel en tuant l'esclave d'autrui, il est évident que celui qui sort de la vie sans attendre l'ordre de celui de qui il la tient se met, non pas en liberté, mais en état d'accusation.

Ces dogmes de l'école de Platon prennent plus d'étendue sous la plume de Plotin. Quand l'homme n'existe plus, dit ce dernier, son âme devrait être affranchie de toutes les passions du corps: mais il n'en est pas ainsi lorsque la séparation s'est faite violemment; car celui qui attente à ses jours est conduit à cet excès, soit par la haine, soit par la crainte, soit par esprit de révolte contre les lois de la nécessité. Or ce sont là des passions; et l'âme eût-elle été précédemment pure de toutes souillures, elle en contracte de nouvelles par sa sortie forcée du corps. La mort, continue Plotin, doit opérer la rupture des liens qui attachent l'âme au corps, et n'être pas elle-même un lien; et cependant, lorsque la mort est violente, ce lien acquiert une nouvelle force, car alors les âmes errent autour des corps, ou de leurs tombes, ou des lieux témoins du suicide; tandis que celles qui ont rompu leurs chaînes par une mort philosophique sont admises au sein des astres, du vivant même de leur enveloppe: ainsi, la seule mort digne d'éloges est celle que nous nous donnons en employant, non le fer et le poison, mais

« ille est vobis datus, ex hominum vita migrandum est, « ne munus assignatum a Deo defugisse videamini. » Hæc secta et præceptio Platonis est, qui in *Phædone* defuit, homini non esse sua sponte moriendum. Sed in eodem tamen dialogo idem dicit, mortem philosophantibus appetendam, et ipsam philosophiam meditationem esse moriendi. Hæc sibi ergo contraria videntur: sed non ita est; nam Plato duas mortes hominis novit. Nec hoc nunc repeto, quod superius dictum est, duas esse mortes, unam animæ, animalis alteram: sed ipsius quoque animalis, hoc est, hominis, duas asserit mortes; quarum unam naturam, virtutes alteram præstant. Homo enim moritur, cum anima corpus relinquit solum lege naturæ: mori etiam dicitur, cum anima adhuc in corpore constituta corporeas illecebras, philosophia docente, contemnit, et cupiditatem dulces insidias reliquiasque omnes exiit passiones. Et hoc est, quod superius ex secundo virtutum ordine, quæ solis philosophantibus aptæ sunt, evenire signavimus. Hanc ergo mortem dicit Plato sapientibus appetendam: illam vero, quam omnibus natura constituit, cogi, vel inferri, vel arcessiri vetat, docens, respectandam esse naturam; et has causas hujus aperiens sanctionis, quas ex usu rerum, quæ in quotidiana conversatione sunt, mutuatur. Ait enim, eos, qui potestatis imperio trahuntur in carcerem, non oportere inde diffugere, priusquam potestas ipsa, quæ clausit, abire permiserit: non enim vitari pernam furtiva discessione, sed

crecere. Hoc quoque addit, nos esse in dominio deorum, quorum tutela et providentia gubernamur; nihil autem esse invito domino de his, quæ possidet, ex eo loco, in quo suum constituerat, auferendum: et sicut qui vitam mancipio extorquet alieno, crimine non carebit, ita eum, qui finem sibi, domino necdum jubente, quæsierit, non absolutionem consequi, sed reatum. Hæc Platonice sectæ semina altius Plotinus exsequitur. Oportet, inquit, animam post hominem liberam corporeis passionibus inveniri: quam qui de corpore violenter extrudit, liberam esse non patitur. Qui enim sibi sua sponte necem comparat, aut pertæsus necessitatis, aut metu cujusquam ad hoc descendit, aut odio: quæ omnia inter passiones habentur. Ergo etsi ante fuit his sordibus pura, hoc ipso tamen, quo exit extorta, sordescit. Deinde mortem debere aî animæ a corpore solutionem esse, non vinculum: exitu autem coacto animam circa corpus magis magisque vinciri. Et revera ideo sic extortæ animæ diu circa corpus ejusve sepulturam, vel locum, in quo injecta manus est, pervagantur: cum contra illæ animæ, quæ se in hac vita a vinculis corporeis philosophiæ morte dissolvunt, adhuc exstante corpore corpore et sideribus inserantur. Et ideo illam solam de voluntariis mortibus significat esse laudabilem, quæ comparatur, ut diximus, philosophiæ ratione, non ferro; prudentia, non veneno. Addit etiam, illam solam esse naturalem mortem, ubi corpus animam, non anima corpus relinquit. Constat enim, numerorum certam constitutam-

les armes de la sagesse et de la raison. Il ajoute encore qu'il n'est qu'un seul genre de mort naturelle : c'est quand le corps quitte l'âme, et non quand l'âme quitte le corps. Il est en effet démontré que l'association des âmes avec les corps est établie sur des rapports numériques invariables. Cette société subsiste aussi longtemps que ces valeurs ne sont pas épuisées, mais elle est rompue du moment que les nombres mystérieux sont accomplis ; c'est à cet ordre de choses que nous donnons le nom de fatalité. L'âme, substance immortelle et toujours agissante, n'interrompt jamais ses fonctions ; mais le corps se dissout quand les nombres sont épuisés. L'âme conserve toujours sa puissance vivifiante ; mais le corps se refuse à l'action de l'âme lorsqu'il ne peut plus être vivifié ; et de là cette expression qui dénote la science profonde de Virgile :

Je vais subir mon sort, et j'attendrai mon tour.

La mort n'est donc vraiment naturelle que lorsqu'elle est l'effet de l'épuisement des quantités numériques assignées à l'existence du corps ; elle ne l'est pas lorsqu'on ôte à ce dernier les moyens d'épuiser ces quantités. Et la différence est grande entre ces deux modes de dissolution ; car l'âme quittée par le corps peut n'avoir rien conservé de matériel, si elle n'a pas perdu de vue la pureté de son origine ; mais lorsqu'elle est forcément expulsée de son domicile, et que ses chaînes se trouvent rompues et non détachées, cette rébellion contre la nécessité a une passion pour cause ; l'âme s'entache donc dès l'instant où elle brise ses liens. A ces raisons alléguées par Platon contre le suicide, il en joint une autre. Puisque les récompenses promises à l'âme sont réglées sur les degrés de perfection qu'elle aura acquise pendant

son séjour ici-bas, nous ne devons pas, en hâtant notre fin, la priver de la faculté de les augmenter. Ce philosophe a raison ; car, dans la doctrine secrète du retour des âmes, on compare celles qui pèchent pendant leurs années d'exil à ceux qui, tombant sur un terrain uni, peuvent se relever promptement et facilement ; et celles qui emportent avec elles, en sortant de la vie, les souillures qu'elles ont contractées, à ceux qui, tombant d'un lieu élevé et escarpé dans un précipice, ne parviennent jamais à en sortir. Nous devons donc ne rien retrancher des jours qui nous sont accordés, si nous voulons que notre âme ait plus de temps à travailler à son épuración. Ainsi, direz-vous, celui qui a atteint toute la perfection possible peut se tuer, puisqu'il n'a plus de motifs pour rester sur terre ; car un état assez parfait pour nous ouvrir le ciel n'est pas susceptible d'accroissement. C'est positivement, vous répondrai-je, cet empressement de l'âme à jouir de la félicité qui tend le piège où elle se prend ; car l'espoir n'est pas moins une passion que la crainte ; d'où il suit que cet homme se trouve dans la situation dont il est fait mention ci-dessus. Voilà pourquoi Paulus réprime l'ardeur que montre son fils à le rejoindre et à vivre de la véritable vie. Il craint que cet empressement à briser ses liens et à monter au ciel ne prenne chez son fils le caractère d'une passion qui retarderait son bonheur. Il ne lui dit pas : Sans un ordre de la nature, vous ne pouvez mourir ; mais il lui dit que, sans cet ordre, il ne peut être admis au ciel. « L'entrée de ces lieux ne vous sera permise que lorsque Dieu aura fait tomber les chaînes qui vous garrottent ; » car, en sa qualité d'habitant du céleste séjour, il sait que cette demeure

que rationem animas sociare corporibus. Hi numeri dum supersunt, perseverat corpus animari : cum vero deficiunt, mox arcana illa vis solvitur, qua societas ipsa constabat ; et hoc est, quod fatum et fatalia vitæ tempora vocamus. Anima ergo ipsa non deficit, quippe quæ immortalis atque perpetua est ; sed impletis numeris corpus fatiscit : nec anima lassatur animando ; sed officium suum deserit corpus, cum jam non possit animari. Hinc illud est doctissimi valis :

Explebo numerum, reddarque tenebris.

Hæc est igitur naturalis vere mors, cum finem corporis solus numerorum suorum defectus apportat ; non cum extorquetur vita corpori, adhuc idoneo ad continuationem ferendi. Nec levis est differentia, vitam vel natura, vel sponte solvendi. Anima enim, cum a corpore deseritur, potest in se nihil relinere corporeum, si se pure, cum in hac vita esset, instituit : cum vero ipsa de corpore violenter extruditur, quia exit rupto vinculo, non soluto, fit ei ipsa necessitas occasio passionis ; et malis, vinculum dum rumpit, inficitur. Hanc quoque superioribus adjicit rationem non sponte pereundi. Cum constet, inquit, remunerationem animis illic esse tribuendam pro modo perfectionis, ad quam in hac vita unaquaque pervenit : non

est præcipitandus vitæ finis, cum adhuc proficiendi esse possit accessio. Nec frustra hoc dictum est : nam in arcanis de animæ reditu disputationibus fertur, in hac vita delinquentes similes esse super æquale solum cadentibus, quibus denuo sine difficultate præsto fit surgere ; animas vero ex hac vita cum delictorum sordibus recedentes, æquandas his, qui in abruptum ex alto præcipitique delapsi sunt, unde facultas nunquam sit resurgendi. Ideo ergo concessis utendum vitæ spatiis, ut sit perfectæ purificationis major facultas. Ergo, inquit, qui jam perfecte purgatus est, manum sibi debet inferre, cum non sit ei causa remanendi ; quia profectum ulterius non requirit, qui ad supera pervenit. Sed hoc ipso, quo sibi celerem finem spe fruendæ beatitudinis arcessit, irretitur laqueo passionis ; quia spes, sicut timor, passio est. Sed et cetera, quæ superior ratio disseruit, incurrit. Et hoc est, quod Paulus filium, spe vitæ verioris ad se venire properantem, prohibet ac repellit ; ne festinatum absolutionis ascensionisque desiderium magis cum hac ipsa passione vinciat ac retardet. Nec dicit, quod nisi mors naturalis advenierit, emori non poteris, sed, huc venire non poteris ; « nisi enim cum Deus, inquit, istis te corporis custodiis « liberaverit, huc tibi aditus patere non potest : » quia

n'est ouverte qu'aux âmes parfaitement pures. Il y a donc une égale force d'âme à ne pas craindre la mort qui vient naturellement, et à ne pas la hâter quand elle tarde trop à venir. Cette exposition des sentiments de Platon et de Plotin sur la mort volontaire éclaircit les expressions qu'emploie Cicéron pour nous l'interdire.

CHAP. XIV. Pourquoi cet univers est appelé le temple de Dieu. Des diverses acceptions du mot âme. Dans quel sens il faut entendre que la partie intelligente de l'homme est de même nature que celle des astres. Diverses opinions sur la nature de l'âme. En quoi diffèrent une étoile et un astre. Qu'est ce qu'une sphère, un cercle, une ligne circulaire. D'où vient le nom de corps errants donné aux planètes.

Revenons maintenant sur les paroles qui complètent cette pensée « Car les hommes sont nés sous la condition d'être les gardiens du globe que vous voyez au milieu de ce même temple, et qu'on appelle la terre : leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, et qui, corps arrondis et sphériques, animés par des esprits divins, font leurs révolutions et parcourent leurs orbites avec une incroyable célérité. Ainsi, Publius, vous et tous les hommes religieux, devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, et ne pas sortir de la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée; car ce serait vous soustraire à la tâche que vous imposa Dieu lui-même. »

En parlant des neuf sphères, et plus particulièrement de la terre, nous dirons pourquoi ce globe est considéré comme le centre du monde.

scit jam receptus in cœlum, nisi perfectæ puritati cœlestis habitaculi aditum non patere. Pari autem constantia mors nec veniens per naturam timenda est, nec contra ordinem cogenda naturæ. Ex his, quæ Platonem, quæque Plotinum de voluntaria morte pronuntiasse retulimus, nihil in verbis Ciceronis, quibus hanc prohibet, remanebit obcurum.

CAP. XIV. Cur mundus hic universus, Dei vocetur templum : quotuplici sensu accipiat nomen animi : et quomodo mens homini cum sideribus communis esse dicatur : tum variæ de animi natura sententiæ : quid inter stellam et sidus intersit : quid sphaera, quid orbis, quid circulus : stellæ errantes unde nomen acceperint.

Sed illa verba, quæ præter hoc sunt inserta, repetamus : « Homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in templo hoc medium vides, quæ terra dicitur : hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellæ vocatis ; quæ globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circos suos orbisque conficiunt celeritate mirabili. » Quare et tibi, Publi, et piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis : nec injussu ejus, a quo ille est vobis datus, ex hominum vita migrandum est, ne munus humanum assignatum a Deo defugisse videamini. » De terra, cur globus dicatur in medio mundo positus, plenius disseremus, cum de novem sphaeris loquemur. Bene autem uni-

Quant au nom de temple de Dieu, que Cicéron donne à l'univers, il suit en cela l'opinion des philosophes qui croient que Dieu n'est autre que le ciel et les corps célestes exposés à notre vue. C'est donc pour nous faire entendre que la toute-puissance divine ne peut être que difficilement comprise, et ne tombe jamais sous nos sens, qu'il désigne tout ce que nous voyons par le temple de celui que l'entendement seul peut concevoir; c'est nous dire que ce temple mérite nos respects, que son fondateur a droit à tous nos hommages, et que l'homme qui habite ce temple doit s'en montrer le digne desservant. Il part de là pour déclarer hautement que l'homme participe de la Divinité, puisque l'intelligence qui l'anime est de même nature que celle qui anime les astres. Remarquons que, dans ce passage, Cicéron emploie le mot âme et dans son vrai sens et dans un sens abusif. A proprement parler, l'âme est l'intelligence, bien supérieure, sans contredit, au souffle qui nous anime, quoiqu'on confonde quelquefois ces deux mots. Ainsi, lorsqu'il dit : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels, etc., » il s'agit de cette intelligence qui nous est commune avec le ciel et les astres; et quand il dit : « Vous devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, » il est question du souffle de vie enfermé au corps de l'homme, mais qui ne participe pas de l'intelligence.

Voyons à présent ce qu'entendent les théologiens quand ils affirment que nous avons une portion de l'intelligence qui anime les astres. Dieu, cause première, et honoré sous ce nom,

versus mundus Dei templum vocatur, propter illos, qui æstimant, nihil esse aliud Deum, nisi cœlum ipsum et cœlestia ista, quæ cernimus. Ideo ut summi omnipotentiam Dei ostenderet posse vix intelligi, nunquam posse videri; quidquid humano subjecit aspectui, templum ejus vocavit, qui sola mente concipitur; ut, qui hæc veneratur, ut templa, cultum tamen maximum debeat conditori; sciatque, quis quis in usum templi hujus inducitur, ritu sibi vivendum sacerdotis. Unde et quasi quodam publico præconio, tantam humano generi divinitatem inesse testatur, ut universos siderei animi cognatione nobilitet. Notandum est, quod hoc loco animus, et ut proprie, et ut abusive dicatur, posuit. Animus enim proprie mens est : quam diviniorem anima nemo dubitavit. Sed nonnunquam sic et animam usurpantes vocamus. Cum ergo dicit, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus*; mentem præstat intelligi, quæ nobis proprie cum cœlo sideribusque communis est. Cum vero ait, *retinendus animus est in custodia corporis*; ipsam tunc animam nominat, quæ vincitur custodia corporali, cui mens divina non subditur. Nunc qualiter nobis animus, id est, mens, cum sideribus communis sit, secundum theologos disseramus. Deus, qui prima causa est, et vocatur, unus omnium quæque sunt, quæque videntur esse, princeps et origo est : hic superabundanti majestatis fecunditate de se mentem creavit. Hæc mens, quæ vocatur, quæ patrem inspicit, plenam similitudinem servat auctoris : animam vero de se creat, posteriora respiciens. Rur-

est le principe et la source de tout ce qui est et de tout ce qui paraît être. Il a engendré de lui-même, par la fécondité surabondante de sa majesté, l'intelligence, appelée *νοῦς* chez les Grecs. En tant que le *νοῦς* regarde son père, il garde une entière ressemblance avec lui; mais il produit à son tour l'âme en regardant en arrière. L'âme à son tour, en tant qu'elle regarde le *νοῦς*, réfléchit tous ses traits; mais lorsqu'elle détourne ses regards, elle dégénère insensiblement, et, bien qu'incorporelle, c'est d'elle qu'émanent les corps. Elle a donc une portion de la pure intelligence à laquelle elle doit son origine, et qu'on appelle *λογικόν* (partie raisonnable); mais elle tient aussi de sa nature la faculté de donner les sens et l'accroissement aux corps. La première portion, celle de l'intelligence pure, qu'elle tient de son principe, est absolument divine, et ne convient qu'aux seuls êtres divins. Quant aux deux autres facultés, celle de sentir et celle de se développer insensiblement, elles peuvent être transmises, comme moins pures, à des êtres périssables. L'âme donc, en créant et organisant les corps (sous ce rapport, elle n'est autre que la nature, qui, selon les philosophes, est issue de Dieu et de l'intelligence), employa la partie la plus pure de la substance tirée de la source dont elle émane, pour animer les corps sacrés et divins, c'est-à-dire le ciel et les astres, qui, les premiers, sortirent de son sein. Ainsi une portion de l'essence divine fut infusée dans ces corps de forme ronde ou sphérique. Aussi Paulus dit-il, en parlant des étoiles, qu'elles sont animées par des esprits divins. En s'abaissant ensuite vers les corps inférieurs et terrestres, elle les jugea trop frêles et

trop caducs pour pouvoir contenir un rayon de la Divinité; et si le corps humain lui parut mériter seul cette faveur, c'est parce que sa position perpendiculaire semble l'éloigner de la terre et l'approcher du ciel, vers lequel nous pouvons facilement élever nos regards; c'est aussi parce que la tête de l'homme a la forme sphérique, qui est, comme nous l'avons dit, la seule propre à recevoir l'intelligence. La nature donna donc à l'homme seul la faculté intellectuelle, qu'elle plaça dans son cerveau, et communiqua à son corps fragile celle de sentir et de croître. Ce n'est qu'à la première de ces facultés, celle d'une raison intelligente, que nous devons notre supériorité sur les autres animaux. Ceux-ci, courbés vers la terre, et par cela même hors d'état de pouvoir facilement contempler la voûte céleste, sont, en outre, privés de tout rapport de conformité avec les êtres divins; ainsi, ils n'ont pu avoir part au don de l'intelligence, et conséquemment ils sont privés de raison. Leurs facultés se bornent à sentir et à végéter; car les déterminations, qui chez eux semblent appartenir à la raison, ne sont qu'une réminiscence d'impressions qu'ils ne peuvent comparer, et cette réminiscence est le résultat de sens très-imparfaits. Mais terminons ici une question qui n'est pas de notre sujet. Les végétaux à tiges et sans tiges, qui occupent le troisième rang parmi les corps terrestres, sont privés de raison et de sentiment; ils n'ont que la seule faculté végétative.

C'est cette doctrine qu'a suivie Virgile quand il donne au monde une âme dont la pureté lui paraît telle, qu'il la nomme intelligence ou souffle divin :

sus anima patrem qua intuetur, induitur, ac paulatim regrediente respectu in fabricam corporum, incorporea ipsa degenerat. Habet ergo et purissimam ex mente, de qua est nata, rationem, quod *λογικόν* vocatur : et ex sua natura accipit præbendi sensus præbendique incrementum seminarium; quorum unum *αἰσθητικόν*, alterum *φωτικόν* nuncupatur. Sed ex his primum, id est, *λογικόν*, quod innatum sibi ex mente sumsit, sicut vere divinum est, ita solis divinis aptum : reliqua duo, *αἰσθητικόν* et *φωτικόν*, ut a divinis recedunt, ita convenientia sunt caducis. Anima ergo, creans condensque corpora (nam ideo ab anima natura incipit, quam sapientes de Deo et mente *νοῦν* nominant), ex illo mero ac purissimo fonte mentis, quem nascendo de originis suæ hauserat copia, corpora illa divina vel supera, cæli dico et siderum, quæ prima condebat, animavit : divinaque mentes omnibus corporibus, quæ in formam terentem, id est, in sphaeræ modum, formabantur, infusæ sunt. Et hoc est, quod, cum de stellis loqueretur, ait, *quæ divinis animatae mentibus*. In inferiora vero ac terrena degenerans, fragilitatem corporum caducorum deprehendit meram divinitatem mentis sustinere non posse; immo partem ejus vix solis humanis corporibus convenire : quia et sola videntur erecta, tanquam quæ ad supera ab imis recedant, et sola cælum facile tanquam semper erecta sus-

piciunt; solisque inest vel in capite sphaeræ similitudo, quam formam diximus solam mentis capacem. Soli ergo homini rationem, id est, vim mentis infudit, cui sedes in capite est; sed et geminam illam sentiendi crescendique naturam, quia caducum est corpus, inseruit. Et hinc est, quod homo et rationis compos est, et sentit, et crescit, solaque ratione meruit præstare ceteris animalibus : quæ quia semper prona sunt, et ex ipsa quacunque suspiciendi difficultate a superis recesserunt, nec ullam divinorum corporum similitudinem aliqua sui parte meruerunt, nihil ex mente sortita sunt, et ideo ratione caruerunt : duo quoque tantum adeptæ sunt, sentire vel crescere. Nam si quid in illis similitudinem rationis imitatur, non ratio, sed memoria est; et memoria non illa ratione mixta, sed quæ hebetudinem sensuum quinque comitatur. De qua plura nunc dicere, quoniam ad præsens opus non attinet, omitemus. Terrenorum corporum tertius ordo in arboribus et herbis est, quæ carent tam ratione, quam sensu : et quia crescendi tantummodo usus in his viget, hac sola vivere parte dicuntur. Hunc rerum ordinem et Vergilius expressit. Nam et mundo animam dedit, et, ut puritati ejus attestaretur, mentem vocavit. *Cælum* enim, ait, *et terras, et maria, et sidera spiritus intus alit*, id est, anima. Sicut alibi pro spiramento animam dicit :

Ce souffle créateur nourrit d'un feu divin
Et la terre, et le ciel, et la plaine liquide,
Et les globes brillants suspendus dans le vide.

Il substitue ici le motsouffle au mot âme, comme ailleurs il substitue le mot âme au mot souffle :

L'âme de mes soufflets et les feux de Lemnos.

C'est en parlant de l'âme du monde, dont il célèbre la puissance, qu'il dit :

Et cette intelligence, échauffant ces grands corps, etc.

Il ajoute, pour prouver qu'elle est la source de tout ce qui existe :

D'hommes et d'animaux elle peuple le monde, etc.

Sa vigueur créatrice, dit-il, est toujours la même; mais l'éclat de ses rayons s'amortit,

Quand ils sont enfermés dans la prison grossière
D'un corps faible et rampant, promis à la poussière.

Puisque, dans cette hypothèse, l'intelligence est née du Dieu suprême, et que l'âme est née de l'intelligence; que c'est l'âme qui crée et qui remplit des principes de vie tout ce qui se trouve placé après elle; que son éclat lumineux brille partout, et qu'il est réfléchi par tous les êtres, de même qu'un seul visage semble se multiplier mille fois dans une foule de miroirs rangés exprès pour en répéter l'image; puisque tout se suit par une chaîne non interrompue d'êtres qui vont en se dégradant jusqu'au dernier chaînon, l'esprit observateur doit voir qu'à partir du Dieu suprême, jusqu'au limon le plus bas et le plus grossier, tout se tient, s'unit et s'embrasse par des liens mutuels et indissolubles. C'est là cette fameuse chaîne d'Homère par laquelle l'Éternel a joint le ciel à la terre. Il résulte de ce qu'on vient de lire, que l'homme est le seul être sur la terre qui ait des rapports avec le ciel et les as-

tres; c'est ce qui fait dire à Paulus : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles. » Cette manière de parler ne signifie pas que nous sommes animés par ces feux; car, bien qu'éternels et divins, ils n'en sont pas moins des corps; et des corps, si divins qu'ils soient, ne peuvent animer d'autres corps. Il faut donc entendre par là que nous avons reçu en partage une portion de cette même âme ou intelligence qui donne le mouvement à ces substances divines; et ce qui le prouve, c'est qu'après ces mots, « Leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, » il ajoute, « et qui sont animés par des esprits divins. » On ne peut maintenant s'y tromper; il est clair que les feux éternels sont les corps, que les esprits divins sont les âmes des planètes et des astres, et que la portion intelligente accordée à l'homme est une émanation de ces esprits divins.

Nous croyons devoir terminer cet examen de la nature de l'âme par l'exposition des sentiments des philosophes qui ont traité ces sujets. Selon Platon, c'est une essence se mouvant de soi-même, et, selon Xénocrate, un nombre mobile; Aristote l'appelle entéléchie; Pythagore et Philolaüs la nomment harmonie : c'est une idée, selon Possidonius; Asclépiade dit que l'âme est un exercice bien réglé des sens; Hippocrate la regarde comme un esprit subtil épandu dans tout le corps; l'âme, dit Héraclide de Pont, est un rayon de lumière; c'est, dit Héraclite le physicien, une parcelle de la substance des astres; Zénon la croit de l'éther condensé; et Démocrite, un esprit imprégné d'atomes, et doué d'assez de

Quantum ignes animæque valent.

Et, ut illius mundanæ animæ assereret dignitatem, mentem esse testatur :

Mens agitât molem.

Id est, non, ut, ostenderet ex ipsa anima constare et animari universa, quæ vivunt, addidit :

Inde hominum pecudumque genus;

et cetera. Utque assereret, eundem semper in anima esse vigorem, sed usum ejus hebescere in animalibus corporis densitate, adjecit : *Quantum non noxia corpora tardant*, et reliqua. Secundum hæc ergo cum ex summo Deo mens, ex mente anima sit; anima vero et condât, et vita compleat omnia, quæ sequuntur, cunctaque hic unus fulgor illuminet, et in universis appareat, ut in multis speculis, per ordinem positis, vultus unus; cunIQUE omnia continuis successionibus se sequantur, degenerantia per ordinem ad imum meandi : invenietur pressius intuitu a summo Deo usque ad ultimam rerum faciem una mutuis se vinculis religans et nusquam interrupta connexio. Et hæc est Homeri catena aurea, quam pendere de cælo in terras Deum jussisse commemorat. His ergo dictis, solum hominem constare ex terrenis omnibus mentis, id est, animi, societatem cum cælo et sideribus habere commu-

nen. Et hoc est, quod ait, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis*. Nec tamen ex ipsis cælestibus et sempiternis ignibus nos dicit animatos. Ignis enim ille licet divinum, tamen corpus est; nec ex corpore quâvis divino possemus animari; sed unde ipsa illa corpora, quæ divina et sunt, et videntur, animata sunt, id est, ex ea mundanæ animæ parte, quam diximus de pura mente constare. Et ideo postquam dixit, « *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis*; » mox adjecit, *quæ divinis animatæ mentibus* : ut per sempiternos ignes, corpus stellarum; per divinas vero mentes, earum animas manifesta descriptione significet; et ex illis in nostras venire animas vim mentis ostendat. Non ab re est, ut hæc de anima disputatio in fine sententias omnium, quæ de anima videntur pronuntiasse, contineat. Plato dixit animam essentiam se moventem; Xenocrates numerum se moventem; Aristoteles ἐντελέχειαν; Pythagoras et Philolaus harmoniam; Possidonius ideam; Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum; Hippocrates spiritum tenue, per corpus omne dispersum; Heraclides Ponticus lucem; Heraclitus physicus scintillam stellaris essentiae; Zenon concretum corpori spiritum; Democritus spiritum insertum atomis, hac facilitate motus, ut corpus

mobilité pour pouvoir s'insinuer dans toutes les parties du corps; Critolaüs le péripatéticien voit en elle la quintessence des quatre éléments; Hipparque la compose de feu; Anaximène, d'air; Empédocle et Critias, de sang; Parménide, de terre et de feu; Xénophane, de terre et d'eau; Boéthus, de feu et d'air; elle est, suivant Épicure, un corps fictif composé de feu, d'air et d'éther. Tous s'accordent cependant à la regarder comme immatérielle et comme immortelle.

Discutons maintenant la valeur des deux mots constellations et étoiles, que Paulus ne différencie pas. Ce n'est cependant pas ici une seule et même chose désignée sous deux noms divers, comme glaive et épée. On nomme étoiles des corps lumineux et isolés, tels que les cinq planètes et d'autres corps errants qui tracent dans l'espace leur marche solitaire; et l'on appelle constellations des groupes d'étoiles fixes, désignés sous des noms particuliers, comme le Bélier, le Taureau, Andromède, Persée, la Couronne, et tant d'autres êtres de formes diverses, introduits au ciel par l'antiquité. Les Grecs ont également distingué les astres des constellations; chez eux, un astre est une étoile, et l'assemblage de plusieurs étoiles est une constellation.

Quant à la dénomination de corps sphériques et arrondis qu'emploie le père de Scipion en parlant des étoiles, elle appartient aussi bien aux corps lumineux faisant partie des constellations, qu'à ceux qui sont isolés; car ces corps, qui diffèrent entre eux de grandeur, ont tous la même forme. Ces deux qualifications désignent une sphère solide qui n'est sphérique que parce qu'elle est ronde, et qui ne doit sa rondeur qu'à sa

sphéricité. C'est de l'une de ces propriétés qu'elle tient sa forme, et c'est à l'autre qu'elle est redevable de sa solidité. Nous donnons donc ici le nom de sphère aux étoiles elles-mêmes, qui toutes ont la figure sphérique. On donne encore ce nom au ciel des fixes, qui est la plus grande de toutes les sphères, et aux sept orbites inférieures que parcourent les deux flambeaux célestes et les cinq corps errants. Quant aux deux mots *circus* et *orbis* (circonférence et cercle), qui ne peuvent être entendus ici que de la révolution et de l'orbite d'un astre, ils expriment deux choses différentes, et nous verrons ailleurs que Paulus les détourne de leur vrai sens; c'est ainsi qu'au lieu de dire *la circonférence du lait*, ou *la voie lactée*, il dit *le cercle lacté*; et qu'au lieu de dire *neuf sphères*, il dit *neuf cercles*, ou plutôt *neuf globes*. On donne aussi le nom de cercle aux lignes circulaires qui embrassent la plus grande des sphères, comme nous le verrons dans le chapitre qui suit. L'une de ces lignes circulaires est la zone de lait que le père de Scipion appelle *un cercle que l'on distingue parmi les feux célestes*. Cette manière de rendre les deux mots *orbis* et *circus* serait tout à fait déplacée dans ce chapitre. Le premier signifie le chemin que fait un astre pour revenir au même point d'où il était parti; et le second, la ligne circulaire que décrit dans les cieux cet astre par son mouvement propre, et qu'il ne dépasse jamais.

Les anciens ont donné aux planètes le nom de corps errants, parce qu'elles sont entraînées par un mouvement particulier d'occident en orient, en sens contraire du cercle que parcourt la sphère des fixes. Elles ont toutes une vitesse égale,

illi omne sit pervium; Critolaus Peripateticus, constare eam de quinta essentia; Hipparchus ignem; Anaximenes aera; Empedocles et Critias sanguinem; Parmenides ex terra et igne; Xenophanes ex terra et aqua; Boethos ex aere et igne; Epicurus speciem, ex igne, et aere, et spiritu mixtam. Obtinuit tamen non minus de incorporalitate ejus, quam de immortalitate sententia. Nunc videamus, quæ sint hæc duo nomina, quorum pariter meminit, cum dicit, *quæ sidera et stellas vocatis*. Neque enim hic res una gemina appellatione monstratur, ut ensis et gladius: sed sunt stellæ quidem singulares, ut erraticæ quinque, et ceteræ, quæ, non admixtæ aliis, solæ feruntur; sidera vero, quæ in aliquod signum stellarum plurimum compositione formantur, ut Aries, Taurus, Andromeda, Perseus, vel Corona, et quæcunque variarum genera formarum in cælum recepta creduntur. Sic et apud Græcos aster et astron diversa significant: et aster stella una est; astron signum stellis coactum, quod nos sidus vocamus. Cum vero stellas globosas et rotundas dicat, non singularium tantum exprimit speciem, sed et earum, quæ in signa formanda convenerant. Omnes enim stellæ inter se, etsi in magnitudine aliquam, nullam tamen habent in specie differentiam. Per hæc autem duo nomina, solida sphaera describitur, quæ nec ex globo, si

rotunditas desideretur; nec ex rotunditate, si globus desit, efficitur; cum alterum a forma, alterum a soliditate corporis deseratur. Sphaeras autem hic dicimus ipsarum stellarum corpora, quæ omnia hac specie formata sunt. Dicuntur præterea sphaeræ, et aplanæ illa, quæ maxima est, et subjectæ septem, per quas duo lumina et quinque vagæ discurrunt. Circi vero et orbis duarum sunt rerum duo nomina. Et his nominibus quidem alibi aliter est usus: nam et orbem pro circulo posuit, ut orbem lacteum; et orbem pro sphaera, ut, *novem tibi orbibus vel potius globis*. Sed et circi vocantur, qui sphaeram maximam cingunt, ut eos sequens tractatus inveniet: quorum unus est lacteus, de quo ait, *inter flammæ circus elucens*. Sed hic horum nihil neque circi, neque orbis nomine voluit intelligi. Sed est orbis in hoc loco stellæ una integra et peracta conversio, id est, ab eodem loco post emensum sphaeræ, per quam movetur, ambitum in eundem locum regressus. Circus autem est hic linea ambiens sphaeram, ac veluti semitam faciens, per quam lumen utrinque discurret, et inter quam vagantium stellarum error legitimus coeretur. Quas ideo veteres errare dixerunt, quia et cursu suo feruntur, et contra sphaeræ maximæ, id est, ipsius cæli, impetum contrario motu ad orientem ab occidente volunt. Et omnium quidem par ce-

un mouvement semblable, et un même mode de s'avancer dans l'espace; et cependant elles font leurs révolutions et décrivent leurs orbites en des temps inégaux. Comment se fait-il donc que, parcourant des espaces égaux en des temps égaux, ces corps emploient des périodes plus ou moins longues à revenir au point de départ? Nous connaissons plus tard la raison de ce phénomène.

CHAP. XV. Des onze cercles qui entourent le ciel.

Paulus, qui vient de donner à son fils une notion de la nature des astres, mus par une intelligence divine de laquelle l'homme participe, l'exhorte à la piété envers les dieux, à la justice envers ses semblables, et lui montre, pour l'encourager, ainsi qu'avait fait son aïeul, la zone lactée, récompense de la vertu et séjour des âmes heureuses. « C'était, dit Scipion, ce cercle dont la blanche lumière se distingue entre les feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous nommez la voie lactée. » Relativement à cette zone, les deux mots circonférence et cercle ont la même acception; c'est une de ces courbes qui entourent la voûte céleste. Il en est encore dix autres dont nous parlerons en temps et lieu; mais celle-ci est la seule qui s'offre aux yeux, les autres sont plutôt du ressort de l'entendement que de celui de la vue. Les opinions ont beaucoup varié sur la nature de cette bande circulaire; les uns sont puisées dans la fable, les autres dans la nature. Nous ne rapporterons que les dernière-

res. Théophraste la regarde comme le point de suture des deux hémisphères, qui, ainsi réunis, forment la sphère céleste; il dit qu'au point de jonction des deux demi-globes, elle est plus brillante qu'ailleurs. Diodore (d'Alexandrie) croit que cette zone est un feu d'une nature dense et concrète, sous la forme d'un sentier curviligne, et qu'elle doit sa compacité à la réunion des deux demi-sphères de la voûte éthérée; qu'en conséquence l'œil l'aperçoit, tandis qu'il ne peut distinguer, pendant le jour, les autres feux célestes, dont les molécules sont beaucoup plus rares. Démocrite juge que cette blancheur est le résultat d'une multitude de petites étoiles très-voisines les unes des autres, qui, en formant une épaisse trainée dont la largeur a peu d'étendue, et en confondant leurs faibles clartés, offrent aux regards l'aspect d'un corps lumineux. Mais Possidonius, dont l'opinion a beaucoup de partisans, prétend que la voie lactée est une émanation de la chaleur astrale. Cette bande circulaire, en décrivant sa courbe dans un plan oblique à celui du zodiaque, chauffe les régions du ciel que ne peut visiter le soleil, dont le centre ne quitte jamais l'écliptique. Nous avons dit plus haut quels sont les deux points du zodiaque que coupe la zone de lait; nous allons maintenant nous occuper des dix autres cercles, dont le zodiaque lui-même fait partie, et qui est le seul d'entre eux qu'on peut regarder comme une surface, par la raison que nous allons en donner.

Chacun des cercles célestes peut être conçu comme une ligne immatérielle, n'ayant d'autre

leritas, motus similis, et idem est modus meandi; sed non omnes eodem tempore circos suos orbesque conficiunt. Et ideo est celeritas ipsa mirabilis: quia cum sit eadem omnium, nec ulla ex illis aut concitior esse possit, aut segnior; non eodem tamen temporis spatio omnes ambitum suum peragunt. Causam vero sub eadem celeritate disparis spatii aptius nos sequentia docebunt.

CAP. XV. De undecim circulis, cælum ambientibus.

His de siderum natura et siderea hominum mente narratis, rursus filium pater, ut in Deos pius, ut in homines justus esset, hortatus, primum rursus adjecit, ostendens, lacteum circum virtutibus debitum, et beatorum cœtu refertum. Cujus meminit his verbis: « Erat autem in splendidissimo candore inter flammis circus elucens, quem vos, ut a Graiis accepistis, orbem lacteum nuncupatis. » *Orbis* hic idem quod *circus* in lactei appellatione significat. Est autem lacteus unus e circis, qui ambiunt cælum: et sunt præter eum numero decem: de quibus quæ dicenda sunt, proferemus, cum de hoc competens sermo processerit. Solus ex omnibus hic subjectus est oculis, ceteris circulis magis cogitatione, quam visu comprehendendis. De hoc lacteo multi inter se diversa senserunt: causasque ejus alii fabulosas, naturales alii protulerunt. Sed nos fabulosa reticentes, ea tantum, quæ

MACROB.

ad naturam ejus visa sunt pertinere, dicemus. Theophrastus lacteum dixit esse compagem, quæ de duobus hemisphaeriis cœli sphaera solidata est; et ubi oræ utrinque convenerant, notabilem claritatem videri: Diodorus ignem esse densatum concretumque naturæ in unam curvimitis semitam, discretionem mundanæ fabricæ coacervante concretum; et ideo visum intuitus admittente, reliquo igne cœlesti lucem suam nimia subtilitate diffusam non subjiciente conspectui: Democritus innumeras stellas, brevesque omnes, quæ spisso tractu in unum coactæ, spatiis, quæ angustissima interjacent, opertis, vicinæ sibi undique, et ideo passim diffusæ, lucis aspergine continuum juncti luminis corpus ostendunt. Sed Possidonius, cujus definitioni plurimum consensus accessit, ait, lacteum caloris esse siderei infusionem; quam ideo adversa Zodiaci curvitas obliquavit, ut, quoniam sol nunquam Zodiaci excedendo terminos expertem fervoris sui partem cœli reliquam deserebat, hic circus a via solis in obliquum recedens, universitatem flexu calido temperaret. Quibus autem partibus Zodiacum intersecet, superius jam relatum est. Hæc de lacteo. Decem autem alii, ut diximus, circi sunt: quorum unus est ipse Zodiacus, qui ex his decem solus potuit latitudinem hoc modo, quem referemus, adipisci. Natura cœlestium circulorum incorporalis est linea, quæ ita mente concipitur, ut sola longitudine censeatur, latum habere non possit. Sed in Zodiaco latitudinem signorum capacitas exigebat. Quantum igitur spatii

dimension que la longueur, et, conséquemment, privée de largeur : mais, sans cette seconde dimension, le zodiaque ne pouvait renfermer les douze signes ; on a donc resserré les constellations qui forment ces signes entre deux lignes, et le vaste espace qu'ils occupent a été divisé en deux parties égales par une troisième ligne qu'on a nommée *écliptique*, parce qu'il y a éclipse de soleil ou de lune toutes les fois que ces deux astres la parcourent en même temps. Si la lune est en conjonction, il y a éclipse de soleil ; quand elle est en opposition, il y a éclipse de lune : il suit de là que le soleil ne peut être éclipsé que lorsque la lune achève sa révolution de trente jours, et qu'elle-même ne peut l'être qu'au quinzième jour de sa course. En effet, dans ce dernier cas, la lune, opposée au soleil, dont elle emprunte la lumière, se trouve obscurcie par l'ombre conique de la terre ; et, dans le premier cas, son interposition entre la terre et le soleil nous prive de la vue de ce dernier. Mais le soleil, en se soustrayant à nos regards, ne perd rien de ses attributs ; tandis que la lune, privée de son aspect, est dépouillée de la lumière d'emprunt au moyen de laquelle elle éclaire nos nuits. Ce sont ces phénomènes, bien connus du docte Virgile, qui lui ont fait dire :

Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours.

Quoique le zodiaque soit terminé par deux lignes et divisé également par une troisième, l'antiquité, inventrice de tous les noms, a jugé à propos d'en faire un cercle. Cinq autres sont parallèles entre eux ; le plus grand occupe le centre, c'est le cercle équinoxial. Les deux plus petits, placés aux extrémités, sont le cercle polaire boréal et

le cercle polaire austral. Entre ceux-ci et la ligne équinoxiale, il est en deux intermédiaires, plus grands que les premiers et moindres que la dernière, ce sont les deux tropiques ; ils servent de limite à la zone torride. Aux sept cercles dont on vient de parler, joignons les deux colures, ainsi nommés d'un mot grec qui signifie tronqué, parce qu'on ne les voit jamais entiers dans l'horizon. Tous deux passent par le pôle boréal, s'y coupent à angles droits ; et chacun d'eux, suivant une direction perpendiculaire, divise en deux parties égales les cinq parallèles ci-dessus mentionnés. L'un rencontre le zodiaque aux deux points du Bélier et de la Balance, l'autre le rencontre aux deux points du Cancer et du Capricorne ; mais on ne croit pas qu'ils s'étendent jusqu'au pôle austral. Il nous reste à parler des deux derniers, le méridien et l'horizon, dont la position ne peut être déterminée sur la sphère, parce que chaque pays, chaque observateur a son méridien et son horizon.

Le premier de ces deux cercles est ainsi nommé, parce qu'il nous indique le milieu du jour quand nous avons le soleil à notre zénith ; or, la sphéricité de la terre s'opposant à ce que tous ses habitants aient le même zénith, il s'ensuit qu'ils ne peuvent avoir le même méridien, et que le nombre de ces cercles est infini. Il en est de même de l'horizon, dont nous changeons en changeant de place ; ce cercle sépare la sphère céleste en deux moitiés, dont l'une est au-dessus de notre tête. Mais, comme l'œil humain ne peut atteindre aux limites de cet hémisphère, l'horizon est, pour chacun de nous, le cercle qui détermine la partie du ciel que nous pouvons découvrir de nos yeux. Le diamètre de cet horizon

lata dimensio porrectis sideribus occupabat, duabus lineis limitatum est : et tertia ducta per medium, ecliptica vocatur, quia cum cursum suum in eadem linea pariter sol et luna conficiunt, alterius eorum necesse est venire defectum : solis, si ei tunc luna succedat ; lunæ, si tunc adversa sit soli. Ideo nec sol unquam deficit, nisi cum tricesimus lunæ dies est ; et nisi quinto decimo cursus sui die nescit luna defectum. Sic enim evenit, ut aut lunæ contra solem positæ ad mutuandum ab eo solitum lumen, sub eadem inventus linea terræ conus obsistat, aut soli ipsa succedens objectu suo ab humano aspectu lumen ejus repellat. In defectu ergo sol ipse nil patitur, sed noster fraudatur aspectus. Luna vero circa proprium defectum laborat, non accipiendo solis lumen, cujus beneficio noctem colorat. Quod sciens Vergilius, disciplinarum omnium peritissimus, ait :

Defectus solis varios, lunæque labores.

Quamvis igitur trium linearum ductus Zodiacum et claudat, et dividat ; unum tamen circum auctor vocabulorum dici voluit antiquitas. Quinque alii, circuli paralleli vocantur. Horum medius et maximus est æquinoctialis ; duo extremitatibus vicini, atque ideo breves : quorum unus septentrionalis dicitur, alter australis. Inter hos et me-

dium duo sunt tropici, majores ultimis, medio minores ; et ipsi ex utraque parte zonæ usque terminum faciunt. Præter hos alii duo sunt coluri, quibus nomen dedit imperfecta conversio. Ambientes enim septentrionalem verticem, atque inde in diversa diffusi, et se in summo intersecant, et quinque parallelos in quaternas partes æqualiter dividunt, zodiacum ita intersecantes, ut unus eorum per Arietem et Libram, alter per Cancrum atque Capricornum meando decurrat : sed ad australem verticem non pervenire creduntur. Duo, qui ad numerum prædictum supersunt, meridianus et horizon, non scribuntur in sphaera ; quia certum locum habere non possunt, sed pro diversitate circumspicientis habitantisve variantur. Meridianus est enim, quem sol, cum super hominum verticem venerit, ipsum diem medium efficiendo designat : et quia globositas terræ habitationes omnium æquales sibi esse non patitur, non eadem pars cæli omnium verticem despicit. Et ideo unus omnibus meridianus esse non poterit : sed singulis gentibus super verticem suum proprius meridianus efficitur. Similiter sibi horizontem facit circumscriptio singulorum. Horizon est enim velut quodam circo designatus terminus cæli, quod super terram videtur. Et quia ad ipsum vere finem non potest humana

sensible ne s'étend pas au delà de trois cent soixante stades, parce que notre vue n'aperçoit pas les objets éloignés de plus de cent quatre-vingts stades. Cette distance, qu'elle ne peut dépasser, est donc le rayon du cercle au centre duquel nous nous trouvons; conséquemment le diamètre de ce cercle est de trois cent soixante stades; et comme nous ne pouvons nous porter en avant sur cette ligne, sans la voir s'accroître dans la même proportion qu'elle s'allonge derrière nous, il suit que nous ne pouvons faire un pas sans changer d'horizon. Quant à cette extension de notre vue à cent quatre-vingts stades, elle ne peut avoir lieu qu'au milieu d'une vaste plaine, ou sur la surface d'une mer calme. On ne doit pas nous objecter que l'œil atteint la cime d'une haute montagne, et qui plus est la voûte céleste; car il faut distinguer l'étendue en hauteur ou profondeur, de l'étendue en longueur et largeur; c'est cette dernière qui, soumise à nos regards, constitue l'horizon sensible. Mais c'est assez parler des cercles dont le ciel est entouré; continuons notre commentaire.

CHAP. XVI. Pourquoi nous ne pouvons apercevoir certaines étoiles; et de leur grandeur en général.

« De là, étendant mes regards sur l'univers, j'étais émerveillé de la majesté des objets. J'admirais des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais. C'étaient partout des distances et des grandeurs dont nous n'avons jamais pu nous douter. La plus petite de ces étoiles était celle qui, située sur le point

le plus extrême des cieux et le plus rabaisé vers la terre, brillait d'une lumière empruntée : d'ailleurs les globes étoilés surpassaient de beaucoup la grandeur du nôtre. »

Ces mots, « De là étendant mes regards sur l'univers, » viennent à l'appui de ce que nous avons dit ci-dessus, savoir, que, dans le songe de Scipion, l'entretien qu'il a avec son père et son aïeul a lieu dans la voie lactée. Deux choses excitent plus particulièrement son admiration : d'abord, la vue nouvelle pour lui de plusieurs étoiles, puis la grandeur des corps célestes en général. Commençons par nous rendre raison de ces nouvelles étoiles; plus tard, nous nous occuperons de la grandeur des astres. L'exactitude de la description de Scipion, et l'instruction dont il fait preuve en ajoutant, « J'admirais des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais, » nous font connaître la cause qui s'oppose à ce que ces étoiles soient visibles pour nous. La position que nous occupons sur le globe est telle, qu'elle ne nous permet pas de les apercevoir toutes, parce que la région du ciel où elles se trouvent ne peut jamais s'offrir à nos regards. En effet, la partie de la sphère terrestre habitée par les diverses nations qu'il nous est donné de connaître s'élève insensiblement vers le pôle septentrional; donc, par une suite de cette même sphéricité, le pôle méridional se trouve au-dessous de nous; et comme le mouvement de la sphère céleste autour de la terre a toujours lieu d'orient en occident, quelle que soit la rapidité de ce mouve-

acies pervenire; quantum quisque oculos circumferendo conspexerit, proprium sibi cœli, quod super terram est, terminum facit. Hinc horizon, quem sibi unusquisque circumscribit aspectus, ultra trecentos et sexaginta stadios longitudinem intra se continere non poterit. Centum enim et octoginta stadios non excedit acies contra videntis. Sed visus cum ad hoc spatium venerit, accessu deficiens, in rotunditatem recurrendo curvatur. Atque ita fit, ut hic numerus, ex utraque parte geminatus, trecentorum sexaginta stadiorum spatium, quod intra horizontem suum continetur, efficiat; semperque quantum ex hujus spatii parte postera procedendo dimiseris, tantum tibi de anteriore sumetur: et ideo horizon semper quantacunque locorum transgressione mutatur. Hunc autem, quem diximus, admittit aspectum, aut in terris æqua planities, aut pelagi tranquilla libertas, qua nullam oculis objicit offensam. Nec te moveat, quod sæpe in longissimo positum montem videmus, aut quod ipsa cœli superna suspicimus. Aliud est enim, cum se oculis ingerit altitudo, aliud, cum per planum se porrigit et extendit intuitus: in quo solo horizontis circus efficitur. Hæc de circis omnibus, quibus cœlum cingitur, dicta sufficiant; tractatum ad sequentia transferamus.

CAP. XVI. Qui fiat, ut quædam stellæ nunquam a nobis videantur, et quanta stellarum omnium magnitudo.

« Ex quo mihi omnia contemplanti præclara cetera et

« mirabilia videbantur. Erant autem hæc stellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus, et eas magnitudines omnium, quas esse nunquam suspicati sumus. Ex quibus erat ea minima, quæ ultima a cœlo, citima terris, luce lucebat aliena. Stellarum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant. » Dicendo, « Ex quo mihi omnia contemplanti, » id, quod supra retulimus, affirmat, in ipso lacteo Scipionis et parentum per somnium contigisse conventum. Duo sunt autem præcipua, quæ in stellis se admiratum refert, aliquarum novitatem, et omnium magnitudinem. Ac prius de novitate, post de magnitudine, disseremus. Plene et docte adjiciendo, *quas nunquam ex hoc loco vidimus*, causam, cur a nobis non videantur, ostendit. Locus enim nostræ habitationis ita positus est, ut quædam stellæ ex ipso nunquam possint videri; quia ipsa pars cœli, in qua sunt, nunquam potest hic habitantibus apparere. Pars enim hæc terræ, quæ incolitur ab universis hominibus, quam nos invicem scire possumus, ad septentrionalem verticem surgit: et sphaeræ convexitas australem nobis verticem in ima demergit. Cum ergo semper circa terram ab ortu in occasum cœli sphaera volvetur; vertex hic, qui septentriones habet, quoquoque sum mundana volubilitate vertatur, quoniam super nos est, semper a nobis videtur, ac semper ostendit

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

Australis contra, quasi semel nobis pro habitationis nos-

ment, nous voyons toujours au-dessus de notre tête le pôle nord, ainsi que

Callisto, dont le char craint les flots de Thétis.

De ce que le pôle austral ne peut jamais être visible pour nous, à cause de sa déclivité, il suit que nous ne pouvons apercevoir les astres qui éclairent indubitablement la partie des cieux sur laquelle il est appuyé. Virgile a savamment exprimé cette inclinaison de l'axe dans les vers suivants :

*Notre pôle, des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.*

Mais si certaines régions du ciel sont toujours visibles pour l'habitant d'une surface courbe, telle que la terre, et d'autres toujours invisibles, il n'en est pas de même pour l'observateur placé au ciel : la voûte céleste se développe entièrement à sa vue, qui ne peut être bornée par aucune partie de cette surface, dont la totalité n'est qu'un point, relativement à l'immensité de la voûte éthérée. Il n'est donc pas étonnant que Scipion, qui n'avait pu, sur terre, voir les étoiles du pôle méridional, soit saisi d'admiration en les apercevant pour la première fois, et d'autant plus distinctement, qu'aucun corps terrestre ne s'interpose entre elles et lui. Il reconnaît alors la cause qui s'était opposée à ce qu'il les découvrit précédemment : « J'admiraï des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais, » dit-il à ses amis.

Voyons maintenant ce que signifient ces expressions : « C'étaient partout des distances et des grandeurs dont nous n'avons jamais pu nous douter. » Et pourquoi les hommes n'avaient-ils jamais pu se douter de la grandeur des étoiles qu'aperçoit Scipion ? Il en donne la raison : « D'ailleurs, les globes étoilés surpassaient de beau-

coup la grandeur du nôtre. » Effectivement, quel est le mortel, si ce n'est celui que l'étude de la philosophie a élevé au-dessus de l'humanité, ou plutôt qu'elle a rendu vraiment homme, qui puisse juger par induction qu'une seule étoile est plus grande que toute la terre ? L'opinion vulgaire n'est-elle pas que la lumière d'un de ces astres égale à peine celle d'un flambeau ? Mais s'il est prouvé que cette grandeur de chacune des étoiles est réelle, leur grandeur en général se trouvera démontrée. Établissons donc cette preuve.

Le point, disent les géomètres, est indivisible, à cause de sa petitesse infinie; ce n'est pas une quantité, mais seulement l'indicateur d'une quantité. La physique nous apprend que la terre n'est qu'un point, si on la compare à l'orbite que décrit le soleil; or, d'après les mesures les plus exactes, la circonférence du disque du soleil est à celle de son orbite comme l'unité est à deux cent seize. Le volume de cet astre est donc une partie aliquote du cercle qu'il parcourt; mais nous venons de dire que la terre n'est qu'un point relativement à l'orbite solaire, et qu'un point n'a pas de parties. On ne peut donc pas hésiter à regarder le soleil comme plus grand que la terre, puisque la partie d'un tout est plus grande que ce qui est privé de parties par son excessive ténuité. Or, d'après l'axiome que le contenant est plus grand que le contenu, il est évident que les orbites des étoiles plus élevées que le soleil sont plus grandes que la sienne, puisque, les corps célestes observant entre eux un ordre progressif de grandeur, chaque sphère supérieure enveloppe celle qui lui est inférieure. C'est ce que confirme Scipion, qui dit, en parlant de la lune, que la plus petite de ces étoiles est

træ positione demersus, nec ipse nobis unquam videtur, nec sidera sua, quibus et ipse sine dubio insignitur, ostendit. Et hoc est, quod poeta, naturæ ipsius conscius, dixit :

*Hic vertex nobis semper sublimis : at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundî.*

Sed cum hanc diversitatem cœlestibus partibus vel semper, vel nunquam apparenti, terræ globositas habitantibus faciat : ab eo, qui in cœlo est, omne sine dubio cœlum videtur, non impediante aliqua parte terræ, quæ tota puncti locum pro cœli magnitudine vix obtinet. Cui ergo australis verticis stellas nunquam de terris videre contigerat, ubi circumspectu libero sine offensa terreni obicis visæ sunt, jure quasi novæ admirationem dederunt. Et quia intellexit causam, propter quam eas nunquam ante vidisset, ait, *erant autem hæ stellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus*; hunc locum demonstrative terram dicens, in qua erat, dum ista narraret. Sequitur illa discussio, quid sit, quod adjecit, *et hæ magnitudines omnium, quas esse nunquam suspicati sumus*. Cur autem magnitudines, quas vidit in stellis, nunquam homines suspicati sint, ipse patefecit, addendo, *stella-*

rum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant. Nam quando homo, nisi quem doctrina philosophiæ supra hominem, immo vere hominem, fecit, suspicari potest, stellam unam omni terra esse majorem, cum vulgo singulæ vix facis unius flammam æquare posse videantur? Ergo tunc earum vere magnitudo asserta credetur, si majores singulas, quam est omnis terra, esse constiterit. Quod hoc modo licebit recognoscas. Punctum dixerunt esse geometræ, quod ob incomprehensibilem brevitatem sui, in partes dividi non possit, nec ipsum pars aliqua, sed tantummodo signum esse dicatur. Physici, terram ad magnitudinem circi, per quem sol volvitur, puncti modum obtinere, docuerunt. Sol autem quanto minor sit circo proprio, deprehensum est manifestissimis dimensionum rationibus. Constat enim, mensuram solis ducentessimam sextamdecimam partem habere magnitudinis circi, per quem sol ipse discurrit. Cum ergo sol ad circum suum pars certa sit; terra vero ad circum solis punctum sit, quod pars esse non possit : sine cunctatione judicii solem constat terra esse majorem, si major est pars eo, quod partis nomen nimia brevitate non capit. Verum solis circo superiorum stellarum circos certum est

située au point le plus extrême des cieux, et le plus rabaisé vers la terre; il ne dit rien de notre globe, qui, placé au dernier rang de l'échelle des sphères, s'offre à peine à ses yeux.

Puisque les orbites décrites par les étoiles supérieures sont plus grandes que celle du soleil, et puisque le volume de chacune de ces étoiles est une partie aliquote de l'orbite dans laquelle elle se meut, il est incontestable que l'un quelconque de ces corps lumineux est plus grand que la terre, qui n'est qu'un point à l'égard de l'orbite solaire, plus petite elle-même que celle des étoiles supérieures. Nous saurons dans peu s'il est vrai que la lune brille d'une lumière empruntée.

CHAP. XVII. Pourquoi le ciel se meut sans cesse, et toujours circulairement. Dans quel sens on doit entendre qu'il est le Dieu souverain; si les étoiles qu'on a nommées fixes ont un mouvement propre.

Scipion, après avoir promené ses regards sur tous ces objets qu'il admire, les fixe enfin sur la terre d'une manière plus particulière; mais son aieul le rappelle bientôt à la contemplation des corps célestes, et lui dévoile, en commençant par la voûte étoilée, la disposition et la convenance de toutes les parties du système du monde : « Devant vous, lui dit-il, neuf cercles, ou plutôt neuf globes enlacés, composent la chaîne universelle; le plus élevé, le plus lointain, celui qui enveloppe tout le reste, est le souverain Dieu lui-même, qui dirige et qui contient tous les autres. A celui sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. Plus bas roulent sept

astres dont le mouvement rétrograde est contraire à celui de l'orbite céleste. Le premier est appelé Saturne par les mortels; vient ensuite la lumière propice et bienfaisante de l'astre que vous nommez Jupiter; puis le terrible et sanglant météore de Mars; ensuite, presque au centre de cette région domine le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde, qui, par son immensité, éclaire et remplit tout de sa lumière. Après lui, et comme à sa suite, se présentent Vénus et Mercure; le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa clarté des rayons du soleil. Au-dessous il n'y a plus rien que de mortel et de périssable, à l'exception des âmes données à la race humaine par le bienfait des dieux. Au-dessus de la lune, tout est éternel. Pour votre terre, immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers ce centre commun. »

Voilà une description exacte du monde entier, depuis le point le plus élevé jusqu'au point le plus bas; c'est, en quelque sorte, l'effigie de l'univers, ou du *grand tout*, selon l'expression de quelques philosophes. Aussi le premier Africain dit-il que c'est une *chaîne universelle*, et Virgile la nomme un vaste corps dans lequel s'insinue l'âme universelle.

Cette définition succincte de Cicéron contient le germe de beaucoup de propositions dont il nous a abandonné le développement. En parlant des sept étoiles que domine la sphère céleste, il dit que « leur mouvement rétrograde est contraire à

esse majores, si eo, quod continetur, id quod continet majus est; cum hic sit celestium sphaerarum ordo, ut a superiore unaquæque inferior ambiatur. Unde et lunæ sphaeram, quasi a cælo ultimam, et vicinam terræ, minimam dixit; cum terra ipsa in punctum, quasi vere jam postrema deliciat. Si ergo stellarum superiorum circi, ut diximus, circo solis sunt grandiores; singulæ autem hujus sunt magnitudinis, ut ad circum unaquæque suum modum partis obtineat: sine dubio singulæ terra sunt ampliores, quam ad solis circum, qui superioribus minor est, punctum esse prædiximus. De luna, si vere luce lucet aliena, sequentia docebunt.

CAP. XVII. Cælum quamobrem semper et in orbem moveatur: quosensu summus vocetur Deus: et ecquid stellarum, quas fixas vocant, suo etiam proprioque motu agantur.

Hæc cum Scipionis obtutus non sine admiratione percurreret, ad terras usque fluxisset, et illic familiaris hæssisset: rursus avi monitu ad superiora revocatus est, ipsum a cæli exordio sphaerarum ordinem in hæc verba monstrantis: « Novem tibi orbibus, vel potius globis, connexa sunt omnia: quorum unus est celestis extimus, qui reliquos omnes complectitur, summus ipse Deus a cæcis et continens ceteros, in quo sunt infixi illi, qui voluntur stellarum cursus sempiterni. Huic subjecti sunt septem, qui versantur retro contrario motu atque

« cælum: e quibus unum globum possidet illa, quam in terris Saturniam nominant. Deinde est hominum generi « prosperus et salutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis: tum « rutilus horribisque terris, quem Martium dicitis. Deinde « de subter mediam fere regionem Sol obtinet, dux et « princeps et moderator luminum reliquorum, mens mundi « di et temperatio, tanta magnitudine, ut cuncta sua luce « lustraret et compleat. Hunc ut comites consequuntur Veneris alter, alter Mercurii cursus: infimoque orbe Luna « radiis solis accensa convertitur. Infra autem eam nihil « est, nisi mortale et caducum, præter animos muneris « deorum hominum generi datos. Supra Lunam sunt « æterna omnia. Nam ea, quæ est media et nona « tellus, neque movetur, et infima est, et in eam feruntur « omnia nutu suo pondera. » Totius mundi a summo in imum diligens in hunc locum collecta descriptio est, et integrum quoddam universitatis corpus effingitur, quod quidam τὸ πᾶν, id est, omne, dixerunt. Unde et hic dicit, *connexa sunt omnia*. Vergilius vero magnum corpus vocavit:

Et magno se corpore miscet.

Hoc autem loco Cicero, rerum quærendarum jactis seminibus, multa nobis excolenda legavit. De septem subjectis globis ait, *qui versantur retro contrario motu atque cælum*. Quod cum dicit, admonet, ut queramus, si versatur cælum: et si illi septem et versantur, et contrario

celui de l'orbe céleste.» C'est nous avertir de nous assurer d'abord du mouvement de rotation de celui-ci, puis de celui des sept corps errants. Nous aurons ensuite à vérifier si ce dernier mouvement a lieu en sens contraire, et si l'ordre auquel Cicéron assujettit les sept sphères est sanctionné par Platon. Dans le cas enfin où il serait prouvé qu'elles sont au-dessous du ciel des fixes, nous devons examiner comment il se peut faire que chacune d'elles parcourt le zodiaque, cercle qui est le seul de son espèce, et qui est situé au plus haut des cieux, et, enfin, nous rendrions raison de l'inégalité du temps qu'elles emploient respectivement dans leur course autour de ce cercle. Toutes ces recherches doivent nécessairement faire partie de la description que nous allons donner des étoiles errantes. Nous dirons ensuite pourquoi *tous les corps gravitent vers la terre, leur centre commun*.

Quant au mouvement de rotation du ciel, il est démontré comme résultant de la nature, de la puissance et de l'intelligence de l'âme universelle. La perpétuité de cette substance est inhérente à son mouvement; car on ne peut la concevoir toujours existante sans la concevoir toujours en mouvement, et réciproquement. Ainsi, le corps céleste qu'elle a formé et qu'elle s'est associé, immortel comme elle, est mobile comme elle, et ne s'arrête jamais.

En effet, l'essence de cette âme incorporelle étant dans son mouvement, et sa première création étant le corps du ciel, les premières molécules immatérielles qui entrèrent dans ce corps furent celles du mouvement spontané, dont l'action permanente et invariable n'abandonne jamais l'être qui en est doué.

Ce mouvement du ciel est nécessairement un mouvement de rotation; car, comme sa mobilité n'a pas d'arrêt, et qu'il n'existe dans l'espace aucun point hors de lui vers lequel il puisse se diriger, il doit revenir sans cesse sur lui-même. Sa course n'est donc qu'une tendance vers ses propres parties, et conséquemment une révolution sur son axe: en effet, un corps qui remplit tous les lieux de sa substance ne peut en éprouver d'autres. Il semble ainsi s'attacher à la poursuite de l'âme qui est répandue dans le monde entier. Dira-t-on que s'il la poursuit sans relâche, c'est qu'il ne la rencontre jamais? On aurait tort; car il doit sans cesse rencontrer une substance qui existe en tous lieux, et toujours entière. Mais pourquoi ne s'arrête-t-il pas quand il a atteint l'objet de ses recherches? Parce que cet objet est lui-même toujours en mouvement. Si l'âme du monde cessait de se mouvoir, le corps céleste s'arrêterait; mais la première s'infiltrant continuellement dans l'universalité des êtres, et le second tendant toujours à se combiner avec elle, il est évident que celui-ci doit toujours être entraîné vers elle et par elle. Mais terminons ici cet extrait des écrits de Plotin sur la rotation mystérieuse des substances célestes.

A l'égard de la qualification de Dieu souverain donnée par Cicéron à la sphère *aplana* roulant sur elle-même, cela ne veut pas dire que cette sphère soit la cause première et l'auteur de la nature, puisqu'elle est l'œuvre de l'âme du monde, qui est elle-même engendrée par l'intelligence, laquelle est une émanation de l'être qui seul mérite le nom de Dieu souverain. Cette dénomination n'est relative qu'à la position de cette sphère qui domine tous les autres globes: on ne peut s'y

motu moventur; aut si, hunc esse sphaerarum ordinem, quem Cicero refert, Platonica consentit auctoritas: et, si vere subjectæ sunt, quo pacto stellæ earum omnium zodiacum lustrare dicantur, cum zodiacus et unus, et in summo cælo sit: quæve ratio in uno zodiaco aliarum cursus breviores, aliarum faciat longiores. Hæc enim omnia in exponendo earum ordine necesse est asserantur. Et postremo, qua ratione in terram ferantur, sicut ait, *omnia nutu suo pondera*. Versari cælum, mundanæ animæ natura, et vis, et ratio docet. Cujus æternitas in motu est; quia nunquam motus relinquit, quod vita non deserit, nec ab eo vita discedit, in quo viget semper agitat. Igitur et cæleste corpus, quod mundi anima futurum sibi immortalitatis particeps fabricata est, ne unquam vivendo deficiat, semper in motu est, et stare nescit; quia nec ipsa stat anima, quæ impellitur. Nam cum animæ, quæ incorporea est, essentia sit in motu; primum autem omnium cæli corpus anima fabricata sit: sine dubio in corpus hoc primum ex incorporeis motus natura migravit: cuius vis integra et incorrupta non deserit, quod primum cepit movere. Ideo vero cæli motus necessario volubilis est, quia cum semper moveri necesse sit, ultra autem locus nullus sit, quo se tendat accessio, continuatione per-

petuæ in se reditionis agitur. Ergo in quo potest, vel habet, currit, et accedere ejus revolvitur est; quia sphaeræ, spatia et loca complectentis omnia, unus est cursus, rotari. Sed et sic animam sequi semper videtur, quæ in ipsa universitate discurrit. Dicemus ergo, quod eam nunquam reperiat, si semper hanc sequitur? Immo semper eam reperit, quia ubique tota, ubique perfecta est. Cur ergo, si quam querit reperit, non quiescit? quia et illa requies est inscia. Staret enim, si usquam stantem animam reperiret. Cum vero illa, ad ejus appetentiam trahitur, semper in universa se fundat; semper et corpus se in ipsam, et per ipsam retorquet. Hæc de cælestis volubilitatis arcano pauca de multis, Plotino auctore reperta, sufficiant. Quod autem hunc istum extimum globum, qui ita volvitur, summum Deum vocavit, non ita accipiendum est, ut ipse prima causa, et Deus ille omnipotentissimus existimetur: cum globus ipse, quod cælum est, animæ sit fabrica; anima ex mente processerit; mens ex Deo, qui vere summus est, procreata sit. Sed summum quidem dixit ad ceterorum ordinem, qui subjecti sunt: unde mox subjecit, *arcens et continens ceteros*. Deum vero, quod non modo immortale animal ac divinum sit, plenum inclitæ ex illa purissima mente rationalis, sed quod et virtu-

tromper, puisque Cicéron ajoute tout de suite :
 « Qui dirige et qui contient tous les autres. »

Cependant l'antiquité a regardé le ciel comme un dieu ; elle a vu en lui, non-seulement une substance immortelle pénétrée de cette sublime raison que lui a communiquée l'intelligence la plus pure, mais encore le canal d'où découlent toutes les vertus qui sont les attributs de la toute-puissance. Elle l'a nommé Jupiter ; et, chez les théologiens, Jupiter est l'âme du monde, comme le prouvent ces vers :

Muses, à Jupiter d'abord rendez hommage :

Tout est plein de ce dieu ; le monde est son ouvrage.

Tel est le début d'Aratus, que plusieurs autres poètes lui ont emprunté. Ayant à parler des astres, et voulant d'abord chanter le ciel, auquel ils semblent attachés, il entre en matière par une invocation à Jupiter. Le ciel étant invoqué sous le nom de Jupiter, on a dû faire de Junon, ou de l'air, la sœur et l'épouse de ce dieu : sa sœur, parce que l'air est formé des mêmes molécules que le ciel ; son épouse, parce que l'air est au-dessous du ciel.

Il nous reste à dire que, selon l'opinion de quelques philosophes, toutes les étoiles, à l'exception des sept corps mobiles, n'ont d'autre mouvement que celui dans lequel elles sont entraînées avec le ciel ; et que, suivant quelques autres, dont le sentiment paraît plus probable, les étoiles que nous nommons fixes ont, comme les planètes, un mouvement propre, outre leur mouvement commun. Elles emploient, disent ces derniers, vu l'immensité de la voûte céleste, un nombre innombrable de siècles à revenir au point d'où elles sont parties ; c'est ce qui fait que leur mouvement particulier ne peut être sensible

pour l'homme, dont la courte existence ne lui permet pas de saisir le plus léger changement dans leur situation respective.

Cicéron, imbu des diverses doctrines philosophiques les plus approuvées de l'antiquité, partage l'une et l'autre opinion, quand il dit : « A ce ciel sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. » Il convient qu'elles sont fixes, et cependant il leur accorde la mobilité.

CHAP. XVIII. Les étoiles errantes ont un mouvement propre, contraire à celui des cieux.

Voyons maintenant si nous parviendrons à donner des preuves irrécusables du mouvement de rétrogradation que le premier Africain accorde aux sept sphères qu'embrasse le ciel. Non-seulement le vulgaire ignorant, mais aussi beaucoup de personnes instruites, ont regardé comme incroyable, comme contraire à la nature des choses, ce mouvement propre d'occident en orient, accordé au soleil, à la lune, et aux cinq sphères dites errantes, outre celui que, chaque jour, ces sept astres ont de commun avec le ciel d'orient en occident ; mais un observateur attentif s'aperçoit bientôt de la réalité de ce second mouvement, que l'entendement conçoit, et que même on peut suivre des yeux. Cependant, pour convaincre ceux qui le nient avec opiniâtreté, et qui se refusent à l'évidence, nous allons discuter ici les motifs sur lesquels ils s'appuient, et les raisons qui démontrent la vérité de notre assertion.

Les cinq corps errants, l'astre du jour et le flambeau de la nuit, sont fixés au ciel comme les autres astres ; ils n'ont aucun mouvement ap-

tes omnes, quæ illam primæ omnipotentiam summitatis sequuntur, aut ipse faciat, aut ipse contineat, ipsum denique Jovem veteres vocaverunt, et apud theologos Juppiter est mundi anima ; hinc illud est :

Ab Jove principium Musæ, Jovis omnia plena ;
 quod de Arato poetæ alii mutuati sunt, qui de sideribus locuturus, a cælo, in quo sunt sidera, exordium sumendum esse decernens, ab Jove incipiendum esse memoravit. Hinc Juno et soror ejus, et conjux vocatur. Est autem Juno aer : et dicitur soror, quia tisdem seminibus, quibus cælum, etiam aer est procreatus : conjux, quia aer subjectus est cælo. His illud adjiciendum est, quod præter duo lumina et stellas quinque, quæ appellantur vagæ, reliquas omnes, alii infixas cælo, nec nisi cum cælo moveri ; alii, quorum assertio vero propior est, has quoque dixerunt suo motu, præter quod cum cæli conversione ferantur, accedere : sed propter immensitatem extimi globi excedentia credibilem numerum secula in una eas cursus sui ambitione consumere ; et ideo nullum earum motum ab homine sentiri : cum non sufficiat humanæ vitæ spatium, ad breve saltem punctum tam tardæ accessionis deprehendendum. Hinc Tullius, nullius sectæ inscius, veteribus approbatæ, simul attingit utramque sententiam,

dicendo, in quo sunt infixi illi, qui voluntur, stellarum cursus sempiterni. Nam et infixos dixit, et cursus habere non tacuit.

CAP. XVIII. Stellas errantes contrario, quam cælum, motu versari.

Nunc utrum illi septem globi, qui subjecti sunt, contrario, ut ait, quam cælum vertitur, motu ferantur, argumentis ad verum ducentibus requiramus. Solem, ac lunam, et stellas quinque, quibus ab errore nomen est, præter quod secum trahit ab ortu in occasum cæli diurna conversio, ipsa suo motu in orientem ab occidente procedere, non solum litterarum profanis, sed multis quoque doctrina initiatis, abhorre a fide ac monstro simile judicatum est : sed apud pressius intuentes ita verum esse constabit, ut non solum mente concipi, sed oculis quoque ipsis possit probari. Tamen ut nobis de hoc sit cum pertinaciter negante tractatus, age, quisquis tibi hoc liquere dissimulas, simul omnia, quæ vel contentio sibi fingit detractans fidem, vel quæ ipsa veritas suggerit, in divisionis membra mittamus. Ilas erraticas cum luminibus duobus aut infixas cælo, ut alia sidera, nullum sui motum nostris oculis indicare, sed ferri mundanæ conver-

parent qui leur soit propre, et sont entraînés dans l'espace avec tout le ciel, ou bien ils ont un mouvement particulier.

Dans ce dernier cas, ils se meuvent avec le ciel, d'orient en occident, par un mouvement commun, et aussi par un mouvement propre; ou bien ils suivent une direction opposée, d'occident en orient. Voilà, je crois, les seules propositions vraies ou fausses qu'on puisse admettre. Séparons maintenant la vérité de l'erreur.

Si ces corps étaient fixes, immobiles aux mêmes points du ciel, on les apercevrait constamment à la même place, ainsi que les autres corps célestes. Ne voyons-nous pas les Pléiades conserver toujours leur situation respective, et garder sans cesse une même distance avec les Hyades, dont elles sont voisines, ainsi qu'avec Orion, dont elles sont plus éloignées? Les étoiles dont l'assemblage compose la petite et la grande Ourse observent toujours entre elles une même position, et les ondulations du Dragon, qui se promène entre ces deux constellations, ne varient jamais; mais il n'en est pas ainsi des planètes, qui se montrent tantôt dans une région du ciel, et tantôt dans une autre. Souvent on voit deux ou plusieurs de ces corps se réunir, puis bientôt abandonner leur point de réunion, et s'éloigner les uns des autres. Ainsi le témoignage des yeux suffit pour prouver qu'ils ne sont pas fixés au ciel; ils se meuvent donc, car on ne peut nier ce que confirme la vue. Mais ce mouvement particulier s'opère-t-il d'orient en occident, ou bien en sens contraire? Des raisonnements sans réplique, appuyés du rapport des yeux, vont résoudre cette question suivant l'ordre des signes du zodiaque, en commençant par l'un d'eux. Au

lever du Bélier succède celui du Taureau, que suit celui des Gémeaux; ceux-ci sont remplacés par le Cancer, et ainsi de suite. Si donc ces étoiles mobiles effectuaient leur mouvement d'orient en occident, elles ne se rendraient pas du Bélier dans le Taureau, situé à l'orient du premier, ni du Taureau dans les Gémeaux, dont la position est plus orientale encore que celle du Taureau; elles passeraient des Gémeaux dans le Taureau, et du Taureau dans le Bélier, en suivant une marche directe, et conforme au mouvement commun de tout le ciel; mais, puisqu'elles suivent l'ordre des signes du zodiaque, en commençant par le Bélier, d'où elles se rendent dans le Taureau, etc., ces signes étant regardés comme fixes, on ne peut douter que les corps errants n'aient un mouvement contraire à celui de la sphère étoilée. Ce qui le démontre clairement, c'est le cours de la lune, si facile à suivre, vu la clarté de cette planète et la rapidité avec laquelle elle se meut.

Deux jours environ après sa sortie des rayons du soleil, nouvelle alors, elle paraît non loin de cet astre qu'elle vient de quitter, et près des lieux où il va se coucher. A peine a-t-il abandonné notre hémisphère, qu'elle se montre au-dessus de lui, sur le bord occidental de l'horizon. Son coucher du troisième jour retarde sur le coucher du soleil plus que celui du second jour, et chacun des jours suivants nous la fait voir plus avancée vers l'est. Enfin, le septième jour, elle passe au méridien dans le moment où le soleil se couche; sept jours après, elle se lève à l'instant où le soleil disparaît sous l'horizon, en sorte qu'elle a employé la moitié d'un mois à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des hémisphères, en rétrogradant d'occident en orient. Le vingt-

aionis impetu, aut moveri sua quoque accessione, dicemus. Rursus, si moventur, aut celi viam sequuntur ab ortu in occasum, et communi, et suo motu meantes; aut contrario recessu in orientem ab occidentis parte versantur. Præter hæc, ut opinor, nihil potest vel esse, vel fingi. Nunc videamus, quid ex his poterit verum probari. Si infixæ essent, nunquam ab eadem statione discederent, sed in iisdem locis semper, ut aliæ, viderentur. Ecce enim de infixæ Vergiliæ nec a sui unquam se copulatione dispergunt, nec Hyadas, quæ vicinæ sunt, deserunt, aut Orionis proximam regionem relinquunt. Septemtrionum quoque compago non solvitur. Anguis, qui inter eos labitur, semel circumfusus non mutat amplexum. Hæc vero modo in hac, modo in illa cæli regione visuntur; et sæpe cum in unum locum duæ pluresve convenerint, et a loco tamen, in quo simul visæ sunt, et a se postea separantur. Ex hoc eas non esse cælo infixas, oculis quoque approbantibus constat. Igitur moventur: nec negare hoc quisquam poterit, quod visus affirmat. Quærendum est ergo, utrum ab ortu in occasum, an in contrarium motu proprio revolvantur. Sed et hoc quærentibus nobis non solum manifestissima ratio, sed visus quoque ipse monstrabit. Consideremus enim signorum ordinem, quibus zodiacum divisum,

vel distinctum videmus, et ab uno signo quolibet ordinis ejus sumamus exordium. Cum Aries exoritur, post ipsum Taurus emergit: hunc Gemini sequuntur, hos Cancer, et per ordinem reliqua signa. Si istæ ergo in occidentem ab oriente procederent, non ab Ariete in Taurum, qui retro locatus est, nec a Tauro in Geminos signum posterius volverentur; sed a Gemini in Taurum, et a Tauro in Arietem recta et mundanæ volubilitati consona accessione prodirent. Cum vero a primo in signum secundum, a secundo ad tertium, et inde ad reliqua, quæ posteriora sunt, revolvantur; signa autem infixa cælo ferantur: sine dubio constat, has stellas non cum cælo, sed contra cælum moveri. Hoc ut plene liqueat, adstruamus de lunæ cursu, qui et claritate sui, et velocitate notabilior est. Luna, postquam a sole discedens novata est, secundo fere die circa occasum videtur, et quasi vicina soli, quem nuper reliquit. Postquam ille demersus est, ipsa cæli marginem tenet antecedenti superoccidens. Tertio die tardius occidit, quam secundo; et ita quotidie longius ab occasu recedit, ut septimo die circa solis occasum in medio cælo ipsa videatur: post alios vero septem, cum ille mergit, hæc oritur: adeo media parte mensis dimidium cælum, id est, unum hemisphaerium, ab occasu in orientem recedendo

unième jour de sa course la trouve au sommet de l'hémisphère opposé, lorsque le soleil se dispose à nous quitter : ce qui le prouve, c'est qu'alors elle se montre à l'horizon au milieu de la nuit. Enfin le vingt-huitième jour, elle rentre en conjonction. Aussi longtemps qu'elle reste plongée dans le sein du soleil, nous croyons voir ces deux astres se lever à peu de distance l'un de l'autre; mais insensiblement la lune s'éloigne du soleil, en prenant la direction de l'orient.

La marche du soleil a également lieu du couchant au levant; et, bien qu'elle soit plus lente que celle de la lune (puisque le premier met à visiter un signe du zodiaque autant de temps que l'autre en met à faire le tour entier de ce cercle), nos yeux peuvent cependant le suivre dans sa course. Plaçons-le dans le Bélier, signe équinoxial qui rend le jour égal à la nuit. Aussitôt qu'il s'y couche, la Balance, ou plutôt les pinces du Scorpion, se montrent dans la région opposée de l'hémisphère, et le Taureau se fait voir non loin du point où le soleil a disparu; car on aperçoit les Pléiades et les Hyades, brillant cortège de ce signe, peu de temps après le coucher de l'astre du jour. Le mois suivant, le soleil rétrograde dans le Taureau. Dès ce moment, nous ne pouvons plus distinguer aucune des étoiles de cette constellation, pas même les Pléiades, parce qu'un signe cesse d'être visible quand il se lève et qu'il se couche en même temps que le soleil, dont l'éclat absorbe celui de tous les astres qui sont dans son voisinage. C'est effectivement ce qui arrive alors au brillant Sirius, peu distant du Taureau. En parlant de ce phénomène, Virgile s'exprime ainsi :

metitur. Rursus post septem alios circa solis occasum latentis hemisphaerii verticem tenet. Et hujus rei indicium est, quod medio noctis exoritur : postremo totidem diebus exemit, solem denuo comprehendit, et vicinus videtur ortus amborum, quamdiu soli succedens rursus movetur, et rursus recedens paulatim semper in orientem regrediendo relinquit occasum. Sol quoque ipse non aliter, quam ab occasu in orientem, movetur; et, licet tardius recessum suum, quam luna, conficiat (quippe qui tanto tempore signum unum emetiatur, quanto totum zodiacum luna discurrit), manifesta tamen et subjecta oculis motus sui praestat indicia. Hunc enim in Ariete esse ponamus : quod quia æquinoctiale signum est, pares horas somni et diei facit. In hoc signo cum occidit, Libram, id est, Scorpium chelas mox oriri videmus, et apparet Taurus vicinus occasui. Nam et Vergilius et Hyadas partes Tauri clariores, non multo post sole mergente videmus. Sequenti mense sol in signum posterius, id est, in Taurum recedit : et ita fit, ut neque Vergiliæ, neque alia pars Tauri illo mense videatur. Signum enim, quod cum sole oritur, et cum sole occidit, semper occultitur : adeo ut et vicina astra solis propinquitate celentur. Nam et Canis tunc, quia vicinus Tauro est, non videtur, tectus lucis propinquitate. Et hoc est, quod Vergilius ait :

Lorsque l'astre du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière,
Engloutit Sirius dans des flots de lumière.

Cette disposition de Sirius est, comme on voit, l'effet de son coucher héliaque, et non celui de sa descente sous l'horizon; car il est trop près du Taureau pour se coucher réellement quand celui-ci se lève. Lorsque le soleil termine sa course dans le Taureau, la Balance est assez élevée sur l'horizon pour que le Scorpion se montre tout entier; à peu de distance du lieu où le soleil s'est couché, on voit paraître les Gémeaux. Ce signe devient invisible du moment où le roi des astres y entre en sortant du Taureau. Des Gémeaux il passe au Cancer. Alors la Balance a atteint le plus haut point du ciel; ce qui prouve que le soleil n'a pu parcourir entièrement le Bélier, le Taureau et les Gémeaux, sans rétrograder de 90 degrés. A la fin du trimestre qui suit, c'est-à-dire après sa visite faite dans le Cancer, le Lion et la Vierge, il est reçu dans la Balance, qui, comme le Bélier, établit l'égalité du jour et de la nuit; et quand il la quitte, on voit paraître, dans la partie opposée de l'hémisphère, le Bélier, qu'il avait quitté six mois auparavant.

Nous avons choisi, pour cette démonstration, le moment du coucher du soleil, préférablement à celui de son lever, parce que le signe qui le suit immédiatement, et qu'on voit à l'horizon aussitôt après son coucher, est celui-là même dans lequel nous venons de prouver qu'il se prépare à entrer. Or, cette preuve est aussi celle de son mouvement de rétrogradation. Ce qui vient d'être dit du soleil et de la lune s'applique également aux cinq planètes. Forcées, comme ces deux as-

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

Non enim vult intelligi, Tauro oriente cum sole, mox in occasum ferri Canem, qui proximus Tauro est; sed occidere eum dixit, Tauro gestante solem, quia tunc incipit non videri, sole vicino. Tunc tamen occidente sole Libra adeo superior invenitur, ut totus Scorpium ortus appareat : Gemini vero vicini tunc videntur occasui. Rursus, post Tauri mensem Gemini non videntur, quod in eos solem migrasse significat. Post Geminos recedit in Cancrum : et tunc, cum occidit, mox Libra in medio cælo videtur. Adeo constat, solem, tribus signis peractis, id est, Ariete, et Tauro, et Geminis, ad medietatem hemisphaerii recessisse. Denique, post tres menses sequentes, tribus signis, quæ sequuntur, emensis, Cancrum dico, Leonem et Virginem, invenitur in Libra, quæ rursus æquat noctem diei : et, dum in ipso signo occidit, mox oritur Aries, in quo sol ante sex menses occidere solebat. Ideo autem occasum magis ejus, quam ortum, eligimus proponendum, quia signa posteriora post occasum videntur : et, dum ad hæc, quæ sole mergente videri solent, solem redire monstramus, sine dubio eum contrario motu recedere, quam cælum movetur, ostendimus. Hæc autem, quæ de sole et luna diximus, etiam quinque stellarum recessum assignare

tres, d'obéir à l'impulsion générale, comme elles ont un mouvement de rétrogradation vers les signes qui les suivent.

CHAP. XIX. De l'opinion de Platon et de celle de Cicéron sur le rang qu'occupe le soleil parmi les corps errants. De la nécessité où se trouve la lune d'emprunter sa lumière du soleil, en sorte qu'elle éclaire, mais n'échauffe pas. De la raison pour laquelle on dit que le soleil n'est pas positivement au centre, mais presque au centre des planètes. Origine des noms des étoiles. Pourquoi il y a des planètes qui nous sont contraires, et d'autres favorables.

La rétrogradation des sphères mobiles démontrée, nous allons à présent exposer en peu de mots l'ordre selon lequel elles sont rangées. Ici l'opinion de Cicéron semble différer de celle de Platon, puisque le premier donne au soleil la quatrième place, c'est-à-dire qu'il lui fait occuper le centre des sept étoiles mobiles; tandis que le second le met immédiatement au-dessus de la lune, c'est-à-dire au sixième rang en descendant. Cicéron a pour lui les calculs d'Archimède et des astronomes chaldéens; le sentiment de Platon est celui des prêtres égyptiens, à qui nous devons toutes nos connaissances philosophiques. Selon eux, le soleil est entre la lune et Mercure; mais comme ils ont senti qu'ainsi placé il paraîtrait paraître au-dessus de Mercure et de Vénus, ils ont indiqué la cause de cette apparence, qui est une réalité pour certaines personnes; et nous allons voir que cette dernière opinion n'est pas dénuée de vraisemblance. Voici ce qui l'a fait naître.

La distance qui sépare la sphère de Saturne, la plus élevée de toutes, de celle de Jupiter, qui est

sufficient. *Pari enim ratione in posteriora signa migrando, semper mundanæ volubilitati contraria recessione versantur.*

CAP. XIX. Quem Cicero, et quem Plato soli inter errantes stellas assignaverint ordinem: cur luna lumen suum mutuetur a sole, sicque luceat, ut tamen non calefaciat: dehinc, cur sol non absolute, sed fere medius inter planetas esse dicatur. Unde sideribus nomina, et cur stellarum errantium alie adversæ nobis sint, alie prosperæ.

His assertis, de sphaerarum ordine pauca dicenda sunt. In quo dissentire a Platone Cicero videri potest: cum hic solis sphaeram quartam de septem, id est, in medio locatam dicat; Plato a luna sursum secundam, hoc est, inter septem a summo locum sextum tenere commemoret. Ciceroni Archimedes et Chaldaeorum ratio consentit. Plato Ægyptios, omnium philosophiæ disciplinarum parentes, secutus est, qui ita solem inter lunam et Mercurium locatum voluit, ut ratione tamen deprehenderint, et edixerint, cur a nonnullis sol supra Mercurium supraque Venerem esse credatur. Nam nec illi, qui ita aestimant, a specie veri procul aberrant. Opinionem vero istius permutationis hujusmodi ratio persuasit. A Saturni sphaera, quæ est prima de septem, usque ad sphaeram Jovis a summo

au-dessous de lui, est si grande, que le premier emploie trente ans à faire sa révolution dans le zodiaque, pendant que le second n'en emploie que douze. Après la sphère de Jupiter vient celle de Mars, qui achève en deux ans sa visite des douze signes, tant est grand l'intervalle qui l'éloigne de Jupiter; Vénus, placée au-dessous de Mars, est assez éloignée de lui pour la terminer en un an. Or, Mercure est si près de Vénus, et le soleil est si peu éloigné de Mercure, que cette période d'une année, ou à peu près, est la même pour ces trois astres. Cicéron a donc eu raison de donner pour escorte au soleil deux planètes qui, pendant une mesure de temps toujours la même, ne s'éloignent jamais beaucoup l'une de l'autre. A l'égard de la lune, qui occupe la région la plus basse, sa distance des trois sphères dont nous venons de parler est telle, qu'elle effectue en vingt-huit jours la même course que celles-ci n'accomplissent qu'en un an. L'antiquité a été parfaitement d'accord sur le rang des trois planètes supérieures, et sur celui de la lune. La prodigieuse distance qu'observent entre elles les trois premières, et le grand éloignement où la dernière se trouve des autres corps errants, ne permettaient pas qu'on pût s'y tromper; mais Vénus, Mercure et le soleil sont tellement rapprochés, que leur situation réciproque ne put être aussi facilement déterminée, si ce n'est par les Égyptiens, trop habiles pour n'avoir pas trouvé le nœud de la difficulté. Voici en quoi elle consiste: l'orbite du soleil est placée au-dessous de celle de Mercure, et celle-ci a au-dessus d'elle l'orbite de Vénus; d'où il suit que ces deux planètes paraissent tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du so-

secundam, interjecti spatii tanta distantia est, ut Zodiaci ambitum superior triginta annis, duodecim vero annis subjecta conficiat. Rursus tantum a Jove sphaera Martis recedit, ut eundem cursum biennio peragat. Venus autem tanto est regione Martis inferior, ut ei annus satis sit ad Zodiacum peragendum. Jam vero ita Veneri proxima est stella Mercurii, et Mercurio sol propinquus, ut hi tres cælum suum pari temporis spatio, id est, anno, plus minusve circumstant. Igitur et Cicero hos duos cursus comites solis vocavit, quia in spatio pari, longe a se nunquam recedunt. Luna autem tantum ab his deorsum recessit, ut, quod illi anno, viginti octo diebus ipsa conficiat. Ideo neque de trium superiorum ordine, quem manifeste clareque distinguit immensa distantia, neque de lunæ regione, quæ ab omnibus multum recessit, inter veteres aliqua fuit dissensio. Horum vero trium sibi proximorum, Veneris, Mercurii, et Solis ordinem vicinia confudit; sed apud alios. Nam Ægyptiorum sollertiam ratio non fugit: quæ talis est. Circulus, per quem sol discurrit, a Mercurii circulo, ut inferior ambitur. Illum quoque superior circulus Veneris includit: atque ita fit, ut hæc duæ stellæ, cum per superiores circulorum suorum vertices currunt, intelligantur supra solem locatæ: cum vero per inferiora commeat circulorum, sol eis superior aestimetur. Illi ergo, qui sphaeras earum sub sole dixerunt, hoc visu

leil, selon qu'elles occupent la partie supérieure ou inférieure de la ligne qu'elles doivent décrire. C'est dans cette dernière circonstance, bien remarquable, parce qu'alors elles ont plus d'éclat, que ces étoiles ont été observées par ceux qui les placent au-dessous du soleil. Et voilà ce qui a mis en crédit cette dernière opinion, adoptée presque généralement.

Cependant le sentiment des Egyptiens est plus satisfaisant pour ceux qui ne se contentent pas des apparences; il est appuyé, comme l'autre, du témoignage de la vue, et, de plus, il rend raison de la clarté de la lune, corps opaque qui doit nécessairement avoir au-dessus de lui la source dont il emprunte son éclat. Ce système sert donc à démontrer que la lune ne brille pas de sa propre lumière, et que toutes les autres étoiles mobiles, situées au delà du soleil, ont la leur propre qu'elles doivent à la pureté de l'éther, qui communique à tous les corps répandus dans son sein la propriété d'éclairer par eux-mêmes. Cette lumière éthérée pèse de toute la masse de ses feux sur la sphère du soleil; de manière que les zones du ciel éloignées de lui languissent sous un froid rigoureux et perpétuel, ainsi qu'on le verra sous peu. Mais la lune étant la seule des planètes qui soit au-dessous du soleil, et dans le voisinage d'une région qui n'est pas lumineuse par elle-même, et où tout est périssable, ne peut être éclairée que par l'astre du jour. On lui a donné le nom de terre éthérée, parce qu'elle occupe la partie la plus basse de l'éther, comme la terre occupe la partie la plus basse de l'univers. La lune n'a point cependant l'immobilité de la terre, parce que, dans une sphère en mouvement, le centre seul est immobile. Or, la terre est le centre de la sphère universelle; elle doit donc

seule être immobile. Ajoutons que la terre brille de l'éclat qu'elle reçoit du soleil, mais ne peut le renvoyer; au lieu que la lune a la propriété du miroir, celle de réfléchir les rayons lumineux. La terre, en effet, est un composé des parties les plus grossières de l'air et de l'eau, substances concrètes et denses, et par conséquent imperméables à la lumière, qui ne peut agir qu'à leur surface. Il n'en est pas de même de la lune: elle est, à la vérité, sur les confins de la région supérieure; mais cette région est celle du fluide igné le plus subtil. Ainsi, quoique les molécules lunaires soient plus compactes que celles des autres corps célestes, comme elles le sont beaucoup moins que celles de la terre, elles sont plus propres que ces dernières à recevoir et à renvoyer la lumière. La lune ne peut néanmoins nous transmettre la sensation de la chaleur; cette prérogative n'appartient qu'aux rayons solaires, qui, arrivant immédiatement sur la terre, nous communiquent le feu dont se compose leur essence; tandis que la lune, qui se laisse pénétrer par ces mêmes rayons dont elle tire son éclat, absorbe leur chaleur, et nous renvoie seulement leur lumière. Elle est à notre égard comme un miroir qui réfléchit la clarté d'un feu allumé à quelque distance: ce miroir offre bien l'image du feu, mais cette image est dénuée de toute chaleur.

Le sentiment de Platon, ou plutôt des Egyptiens, relativement au rang qu'occupe le soleil, et celui qu'a adopté Cicéron en assignant à cet astre la quatrième place, sont maintenant suffisamment connus, ainsi que la cause qui a fait naître cette diversité dans leurs opinions. On sait aussi ce qui a engagé celui-ci à dire que le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa lumière des rayons du soleil; mais nous avons

est ex illo stellarum cursu, qui nonnunquam, ut diximus, videtur inferior: qui et vere notabilior est, quia tunc liberius apparet. Nam cum superiora tenent, magis radii occulantur. Et ideo persuasio ista convaluit; et ab omnibus pæne hic ordo in usum receptus est: perspicacior tamen observatio meliorem ordinem deprehendit, quem præter indaginem visus, hæc quoque ratio commendat, quod lunam, quæ luce propria caret, et de sole mutuatur, necesse est fonti luminis sui esse subjectam. Hæc enim ratio facit lunam non habere lumen proprium, ceteras omnes stellæ lucere suo, quod illæ supra solem locatæ in ipso purissimo æthere sunt, in quo omne, quicquid est, lux naturalis et sua est: quæ tota cum igne suo ita spheræ solis incumbit, ut cæli zonæ, quæ procul a sole sunt, perpetuo frigore oppressæ sint, sicut infra ostenditur. Luna vero, quia sola ipsa sub sole est, et caducorum jam regioni luce sua carenti proxima, lucem nisi desuper posito sole, cui resplendet, habere non potuit; denique quia totius mundi ima pars terra est; ætheris autem ima pars luna est: lunam quoque terram, sed ætheream, vocaverunt. Immobiles tamen, ut terra, esse non potuit, quia in sphaera, quæ volvitur, nihil manet immobile præ-

ter centrum; mundanæ autem spheræ terra centrum est: ideo sola immobilis perseverat. Rursus terra accepto solis lumine clarescit tantummodo, non relucet; luna speculi iustar, lumen, quo illustratur, emittit: quia illa, aeris et aquæ, quæ per se concreta et densa sunt, sæx habetur, et ideo extrema vastitate densata est, nec ultra superficiem quavis luce penetratur: hæc licet et ipsa finis est, sed liquidissimæ lucis et ignis ætherei, ideo quamvis densius corpus sit, quam cetera cælestia, ut multo tamen terreno purius, sit acceptæ luci penetrabilis adeo, ut eam de se rursus emittat, nullum tamen ad nos perferentem sensum caloris, quia lucis radius, cum ad nos de origine sua, id est, de sole pervenit, naturam secum ignis, de quo nascitur, devehit; cum vero in lunæ corpus infunditur et inde resplendet, solam refundit claritudinem, non calorem. Nam et speculum, cum splendorem de se vi oppositi eminus ignis emittit, solam ignis similitudinem carentem sensu caloris ostendit. Quem soli ordinem Plato dederit, vel ejus auctores, quosve Cicero secutus quartum locum globo ejus assignaverit, vel quæ ratio persuasionem hujus diversitatis induxerit, et cur dixerit Tullius, *infirmoque orbi luna radiis solis accensa convertitur*, satis dictum

encore à nous rendre raison d'une expression de Cicéron : dans l'ordre des sphères mobiles, celle du soleil est, selon lui, la quatrième. Or, quatre est rigoureusement le nombre central entre sept et l'unité : pourquoi donc ne place-t-il pas le globe solaire juste au centre des sept autres, et pour-quoi dit-il : « Ensuite, presque au centre de cette région, domine le soleil ? » Il est aisé de justifier cette manière de parler ; le soleil peut occuper, numériquement parlant, le quatrième rang parmi les planètes, sans être le point central de l'espace dans lequel elles se meuvent. Il a en effet trois de ces corps au-dessus de lui, et trois au-dessous ; mais, calcul fait de l'étendue qu'embrassent les sept sphères, la région de son mouvement n'en est pas le centre, car il est moins éloigné des trois étoiles inférieures qu'il ne l'est des trois supérieures. C'est ce que nous allons prouver clairement et succinctement.

Saturne, la plus élevée de ces sept étoiles, met trente ans à parcourir le zodiaque ; la lune, qui est la plus rabaisée vers la terre, achève sa course en moins d'un mois ; et le soleil, leur intermédiaire, emploie un an à décrire son orbite : ainsi le mouvement périodique de Saturne est à celui du soleil comme trente est à un, et celui du soleil est à celui de la lune comme douze est à un. On voit par là que le soleil n'est pas positivement au centre de l'espace dans lequel ces corps errants font leurs révolutions : mais il était question de sept sphères ; et, comme quatre est le terme moyen entre sept et un, Cicéron a pu faire du soleil le centre du système planétaire ; et parce qu'il ignore la distance relative des sept

corps dont il s'agit, il modifie son expression au moyen du mot *presque*.

Observons ici qu'il n'existe pas dans la nature plus de planète de Saturne que de planète de Mars, ou de Jupiter ; ces noms, et tant d'autres, d'invention humaine, furent imaginés pour pouvoir compter et coordonner les corps célestes ; et ce qui prouve que ce sont des dénominations arbitraires dans lesquelles la nature n'est pour rien, c'est que l'aïeul de Scipion, au lieu de dire l'étoile de Saturne, de Jupiter, de Mars, etc., emploie ces expressions : « Le premier est appelé Saturne par les mortels, puis l'astre que vous nommez Jupiter, le terrible et sanglant météore de Mars, etc. » Quand il dit que l'astre de Jupiter est propice et bienfaisant au genre humain, que le météore de Mars est sanglant et terrible, il fait allusion à la blancheur éclatante de la première, et à la teinte roussâtre de la seconde, ainsi qu'à l'opinion de ceux qui pensent que ces planètes influent, soit en bien, soit en mal, sur le sort des hommes. Suivant eux, Mars présage généralement les plus grands malheurs, et Jupiter les événements les plus favorables.

Si l'on est curieux de connaître la cause qui a fait attribuer un caractère de malignité à des substances divines (telle est l'opinion qu'on a de Mars et de Saturne), et qui a mérité à Jupiter et à Vénus cette réputation de bénignité que leur ont donnée les professeurs de la science génethliacque, comme si la nature des êtres divins n'était pas homogène, je vais l'exposer telle qu'on la trouve dans le seul auteur que je sache avoir traité cette matière. Ce qu'on va lire est extrait

est. Sed his hoc adjiciendum est, cur Cicero, cum quartum de septem solem vellet, quartus autem inter septem non fere medius, sed omnimodo medius et sit, et habeatur, non abrupte medium solem, sed fere medium dixerit his verbis, *deinde subter mediam fere regionem sol obtinet*. Sed non vacat adjectio, qua hæc pronuntiatio temperatur ; nam sol quartum locum obtinens, mediam regionem tenebit numero, spatium non tenebit. Si inter ternos enim summos et imos locatur, sine dubio medius est numero : sed totius spatii, quod septem sphaeræ occupant, dimensione perspecta, regio solis non invenitur in medio spatio locata ; quia magis a summo ipse, quam ab ipso recessit ima postremitas : quod sine ulla disceptationis ambage, compendiosa probabit assertio. Saturni stella, quæ summa est, zodiacum triginta annis peragrat ; sol medius anno uno ; luna ultima uno mense non integro. Tantum ergo interest inter solem et Saturnum, quantum inter unum et triginta ; tantum inter lunam solemque, quantum inter duodecim et unum. Ex his apparet, totius a summo in imum spatii certam ex media parte divisionem solis regione non fieri. Sed quia hic de numero loquebatur, in quo vere, qui quartus, et medius est ; ideo pronuntiavit quidem medium, sed, propter latentem spatorum divisionem, verbum, quo hanc definitionem temperaret, adjecit *fere*. Notandum, quod esse stellam Saturni, et alteram Jovis, Martis aliam, non naturæ constitutio, sed hu-

mana persuasio est, quæ stellis numeros et nomina fecit. Non enim ait illam, quæ Saturnia est, sed *quam in terris Saturniam nominant* ; et, ille fulgor, qui dicitur Jovis, et quem Martium dicitis : adeo expressit in singulis, nomina hæc non esse inventa naturæ, sed hominum commenta, significationi distinctionis accommodata. Quod vero fulgorem Jovis humano generi prosperum et salutarem, contra, Martis rutilum et terribilem terris vocavit ; alterum tractum est ex stellarum colore, (nam fulget Jovis, rutilat Martis) alterum ex tractatu eorum, qui de his stellis ad hominum vitam manare volunt adversa, vel prospera. Nam plerumque de Martis stella terribilia, de Jovis salutaria evenire definiunt. Causam si quis forte altius quaerat, unde divinis malevolentia, ut stella malefica esse dicatur, (sicut de Martis et Saturni stellis existimatur) aut cur notabilior benignitas Jovis et Veneris inter genethliacos habeatur, cum sit divinorum una natura ; in medium proferam rationem, apud unum omnino, quod sciam, lectam : nam Ptolemæus in libris tribus, quos de Harmonia composuit, patefecit causam, quam breviter explicabo. Certi, inquit, sunt numeri, per quos inter omnia, quæ sibi convenienter junguntur et aptantur, fit jugabilis competentia ; nec quidquam potest alteri, nisi per hos numeros, convenire. Sunt autem hi epitritus, hemiolius, epogdous, duplaris, triplaris, quadruplaris. Quæ hoc loco interim quasi nomina numerorum

des trois livres qu'a écrits Ptolémée sur l'harmonie.

La tendance, dit ce géographe astronome, que montrent des substances diverses à se lier et à s'unir par d'étroits rapports, est l'effet de quelques nombres positifs sans l'intermédiaire desquels deux choses ne pourraient opérer leur jonction : ces nombres sont l'épître, l'hémiole, l'épogdous, la raison double, triple et quadruple. Nous ne donnons ici que leurs noms ; plus tard, en parlant de l'harmonie du ciel, nous aurons une occasion favorable de faire connaître leurs valeurs et leurs propriétés. Tenons-nous-en, pour le moment, à savoir que sans ces nombres il n'y aurait dans la nature ni liaison ni union.

Le soleil et la lune sont les deux astres qui ont le plus d'influence sur notre existence ; car, sentir et végéter sont deux qualités inhérentes à tous les êtres périssables : or, nous tenons la première du soleil, et la seconde du globe lunaire : nous devons donc à l'une et à l'autre étoile le bienfait de la vie. Cependant les cinq autres sphères mobiles partagent avec le soleil et la lune le pouvoir de déterminer nos actions et leurs résultats. Parfois il arrive que les calculs des nombres mentionnés ci-dessus, établis sur la position relative de ces deux derniers globes et des cinq premiers, ont un rapport exact, et quelquefois aussi ce rapport est nul. Ces convenances de nombres existent toujours entre Vénus et Jupiter, et entre le soleil et la lune ; avec cette différence que l'union de Jupiter et du soleil est cimentée par la totalité des relations numériques, tandis que celle de Jupiter avec la lune ne l'est que par plusieurs de ces rapports ; de même l'association de Vénus et de la lune est garantie par l'accord de tous les nombres, et celle de Vénus et du soleil l'est seule-

ment par celui de plusieurs d'entre eux. Il suit de là que de ces deux planètes, réputées bénignes, savoir, Jupiter et Vénus, la première a plus d'affinité avec le soleil, et la seconde avec la lune. Elles nous sont donc d'autant plus favorables, qu'elles ont des liaisons de nombres plus intimes avec les deux astres qui nous ont donné l'être. Quant aux planètes de Saturne et de Mars, elles ne sont pas tellement privées de tous rapports avec les deux flambeaux du monde, qu'on ne puisse trouver au dernier degré de l'échelle numérique l'aspect de Saturne avec le soleil, et celui de Mars avec la lune ; d'où l'on voit qu'elles doivent être peu amies de l'homme, puisqu'elles ont avec les auteurs de nos jours des relations de nombres trop indirectes. Nous dirons ailleurs pourquoi ces deux astres sont considérés quelquefois comme dispensateurs de la puissance et de la richesse : qu'on veuille bien se contenter à présent de l'explication que nous venons de donner sur les deux étoiles de Jupiter et de Mars, l'une salulaire, et l'autre redoutable. Selon Plotin, dans son traité intitulé *du Pouvoir des astres*, les corps célestes n'ont aucun pouvoir, aucune autorité sur l'homme ; mais il affirme que les événements qui nous sont réservés par les décrets immuables du destin peuvent nous être prédits d'après le cours, la station et la rétrogradation des sept corps dont il est question, et qu'il en est de ces prédictions comme de celles des oiseaux, qui, soit en mouvement, soit en repos, nous annoncent l'avenir qu'ils ignorent par leur vol ou par leur voix. C'est dans ce sens que Jupiter mérite le surnom de salulaire, et Mars celui de redoutable, puisque le premier nous pronostique le bonheur, et le second l'infortune.

accipias volo. In sequentibus vero, cum de harmonia cœli loquemur, quid sint hi numeri, quidve possint, opportunius aperiemus; modo hoc nosse sufficiat, quia sine his numeris nulla colligatio, nulla potest esse concordia. Vitam vero nostram præcipue sol et luna moderantur; nam cum sint caducorum corporum hæc duo propria, sentire vel crescere: αἰσθῆταὶ δὲ, id est, sentiendi natura, de sole; φαιτὰ δὲ, id est, crescendi natura, de lunari ad nos globositate perveniunt. Sic utriusque luminis beneficio hæc nobis constat vita, qua fruimur. Conversatio tamen nostra, et proventus actuum, tam ad ipsa duo lumina, quam ad quinque vagas stellas refertur; sed harum stellarum alias interventus numerorum, quorum supra fecimus mentionem, cum luminibus bene jungit ac sociat; alias nullus applicat numeri nexus ad lumina. Ergo Venerea et Jovialis stella per hos numeros luminis utrique sociantur: sed Jovialis soli per omnes, lunæ vero per plures, et Venerea lunæ per omnes, soli per plures numeros aggregatur. Hinc, licet utraque benefica credatur, Jovis tamen stella cum sole accommodatior est, et Venerea cum luna: atque ideo vitæ nostræ magis commo-

dant, quasi luminibus vitæ nostræ auctoribus numerorum ratione concordet. Saturni autem Martisque stellæ ita non habent cum luminibus competentiam, ut tamen aliqua vel extrema numerorum linea Saturnus ad solem, Mars aspiat ad lunam. Ideo minus commodi vitæ humanæ existimantur, quasi cum vitæ auctoribus apta numerorum ratione non juncti. Cur tamen et ipsi nonnunquam opes vel claritatem hominibus præstare credantur, ad alterum debet pertinere tractatum; quia hic sufficit aperuisse rationem, cur alia terribilis, alia salutaris existimetur. Et Plotinus quidem in libro, qui inscribitur, *Si faciunt astra*, pronuntiat, nihil vi, vel potestate eorum hominibus evenire; sed ea, quæ decreti necessitas in singulos sancit, ita per horum septem transitum statione recessive monstrari, ut aves seu prætervolando, seu stando, futura pennis, vel voce significant nescientes. Sic quoque tamen jure vocabitur hic salutaris, ille terribilis; cum per hunc prospera, per illum significantur incommoda.

CHAP. XX. Des différents noms du soleil, et de sa grandeur.

Ce n'est pas un abus de mots, ni une louange outrée de la part de Cicéron, que tous ces noms qu'il donne au soleil, *de chef, de roi, de modérateur des autres flambeaux célestes, d'intelligence et de principe régulateur du monde*; ces titres sont l'expression vraie des attributs de cet astre. Voici ce que dit Platon dans son *Timée*, en parlant des huit sphères : « Dieu, voulant assujettir à des règles immuables et faciles à connaître les révolutions plus ou moins promptes de ces globes, alluma, dans la seconde région circulaire, en remontant de la terre, les feux de l'étoile que nous nommons soleil. » Qui ne croirait, d'après cette manière de s'exprimer, que les autres corps mobiles empruntent leur lumière du flambeau du jour? Mais Cicéron, bien convaincu que tous brillent de leur propre éclat, et que la lune seule, comme souvent nous l'avons dit, est privée de cet avantage, donne un sens plus clair à l'énoncé de Platon, et fait entendre en même temps que le soleil est le grand réservoir de la lumière; car non-seulement il dit de cet astre qu'il est *le chef, le roi et le modérateur des autres flambeaux célestes* (ces derniers mots prouvent qu'il n'ignore pas que les planètes ont leur lumière propre), mais cette qualification de chef et de roi des autres corps lumineux a chez lui la même acception que celle de source de la lumière éthérée, qu'emploie Héraclite.

Le soleil est le chef des astres, parce que sa majestueuse splendeur lui assigne parmi eux le rang le plus distingué; il est leur roi, parce qu'il paraît seul grand entre tous : aussi son nom latin est-il dérivé d'un mot de cet idiome

qui signifie *seul*. Il est le modérateur des autres astres, parce qu'il fixe les limites dans lesquelles ils sont forcés d'opérer leurs mouvements directs et rétrogrades. En effet, chaque étoile errante doit parcourir un espace déterminé, avant d'atteindre le point de son plus grand éloignement du soleil. Arrivée à ce point, qu'elle ne peut dépasser, elle semble rétrograder : et lorsqu'elle est parvenue à la limite fixée pour son mouvement rétrograde, elle reprend de nouveau son mouvement direct. Tous les corps lumineux voient donc dans le soleil le puissant modérateur de leur course circulaire. Son nom d'intelligence du monde répond à celui de cœur du ciel, que lui ont donné les physiciens; et ce nom lui est bien dû, car ces phénomènes que nous voyons au ciel suivre des lois immuables, cette vicissitude des jours et des nuits, leur durée respective, alternativement plus longue ou plus courte, leur parfaite égalité à certaines époques de l'année, cette chaleur modérée et bienfaisante du printemps, ces feux brûlants du Cancer et du Lion, la douce tiédeur des vents d'automne, et le froid rigoureux qui sépare les deux saisons tempérées, tous ces effets sont le résultat de la marche régulière d'un être intelligent. C'est donc avec raison qu'on a nommé cœur du ciel l'astre dont tous les actes sont empreints de l'entendement divin.

Cette dénomination convient d'autant mieux, qu'il est dans la nature du fluide igné d'être toujours en mouvement. Or, nous avons dit plus haut que le soleil avait reçu le nom de source de la lumière éthérée; il est donc pour ce fluide ce que le cœur est pour l'être animé. Le mouvement est une propriété inhérente à ce viscère; et, quelle que soit la cause qui suspende

CAP. XX. De diversis nominibus solis, deque ejusdem magnitudine.

In his autem tot nominibus, quæ de sole dicuntur, non frustra, nec ad laudis pompam, lascivit oratio; sed res veræ vocabulis exprimuntur. *Dux et princeps*, ait, et *moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio*. Plato in *Timæo*, cum de octo sphaëris loqueretur, sic ait : Ut autem per ipsos octo circuitus celeritatis et tarditatis certa mensura et sit, et noscatur; Deus in ambitu supra terram secundo lumen accendit, quod nunc solem vocamus. Vides, ut hæc definitio vult, esse omnium sphaerarum lumen in sole. Sed Cicero sciens, etiam ceteras stellas habere lumen suum, solamque lunam, ut sæpe jam diximus, proprio carere; obscuritatem definitionis hujus liquidius absolvens, et ostendens, in sole maximum lumen esse, non solum ait, *dux et princeps et moderator luminum reliquorum* (adeo et ceteras stellas scilicet esse lumina), sed hunc ducem et principem, quem Hæraclitus fontem cælestis lucis appellat. Dux ergo est, quia omnes luminis majestate præcedit : princeps, quia ita eminet, ut propterea, quod talis solus appareat, sol vocetur : moderator reliquorum dicitur, quia ipse cursus eo-

rum recursusque certa definitione spatii moderatur. Nam certa spatii definitio est, ad quam cum unaquaque erratica stella recedens a sole pervenerit, tanquam ultra prohibeatur accedere, agi retro videtur; et rursus cum certam partem recedendo contigerit, ad directi cursus consuetam revocatur. Ita solis vis et potestas, motus reliquorum luminum constituta dimensione moderatur. Mens mundi ita appellatur, ut physicorum cor cæli vocaverunt. Inde nimirum, quod omnia, quæ statuta ratione per cælum fieri videmus, diem noctemque, et migrantes inter utrumque prolixitatis brevitatisque vices, et certis temporibus æquam utriusque mensuram, dein veris clementem teporem, torridum Cancris ac Leonis æstum, mollitiem auctumnalis auræ, vim frigoris inter utramque temperiem, omnia hæc solis cursus et ratio dispensat. Jure ergo cor cæli dicitur, per quem fiunt omnia, quæ divina ratione fieri videmus. Et est hæc causa, propter quam jure cor cæli vocetur, quod natura ignis semper in motu perpetuoque agitatu est. Solem autem ignis ætherei fontem dictum esse retulimus; hoc est ergo sol in æthere, quod in animali cor : cujus ista natura est, ne unquam cesset a motu; aut si brevis sit ejus quocunque casu ab agitatione cessatio, mox animal interimit;

un seul instant ce mouvement, l'animal cesse d'exister. Ici finit ce que nous avons à dire sur ce titre d'intelligence du monde, donné au soleil par Cicéron. Quant à la raison pour laquelle il le nomme principe régulateur du monde, elle est aisée à trouver; car il est tellement vrai que le soleil règle la température non-seulement de la terre, mais celle du ciel, appelé avec raison sphère du monde, que les deux extrémités de cette sphère, les plus éloignées de l'orbite solaire, sont privées de toute chaleur, et languissent dans un continuel état de torpeur. Nous reviendrons incessamment sur cet objet, auquel nous donnerons plus de développement.

Il nous reste maintenant à parler de la grandeur du soleil. Le peu que nous avons à dire à ce sujet est appuyé sur des témoignages irrécusables, et ne sera pas sans intérêt. Le principal but des physiciens, dans toutes leurs recherches sur la mesure de cet astre, a été de connaître l'excès de sa grandeur sur celle de la terre. D'après Ératosthène, dans son traité des mesures, celle de la terre, multipliée par vingt-sept, donne celle du soleil; et, selon Possidonius, ce multiplicateur est infiniment trop faible. Ces deux savants s'appuient, dans leurs hypothèses, sur les éclipses de lune: c'est par ce phénomène qu'ils démontrent que le soleil est plus grand que la terre, et c'est de la grandeur du soleil qu'ils déduisent la cause des éclipses de lune; en sorte que de ces deux propositions, qui doivent s'étayer réciproquement, aucune n'est démontrée, et que la question reste indécise; car que peut-on prouver à l'aide d'une assertion qui a besoin d'être prouvée? Mais les Égyptiens, sans rien donner aux conjectures, sans chercher à s'aider des éclipses de lune, ont voulu d'abord établir

par des preuves isolées, et se suffisant à elles-mêmes, l'excès de grandeur du soleil sur celle de la terre, afin d'en conclure ensuite la cause des éclipses de lune. Or, il était évident que ce ne pourrait être qu'après avoir mesuré les deux sphères qu'on arriverait à cette conclusion, puisqu'elle devait être le résultat de la comparaison des deux grandeurs. La mesure de la terre pouvait être aisément déterminée par le calcul, aidé du sens de la vue; mais, pour avoir celle du soleil, il fallait obtenir celle du ciel, à travers lequel il fait sa révolution. Les astronomes égyptiens se décidèrent donc à mesurer d'abord le ciel, ou plutôt la courbe que le soleil y décrit dans sa course annuelle, afin d'arriver à la connaissance des dimensions de cet astre.

C'est ici le moment d'engager ceux qui, n'ayant rien de mieux à faire, emploient leurs loisirs à feuilleter cet ouvrage; de les engager, dis-je, à ne pas regarder cette entreprise de l'antiquité comme un acte de folie, fait pour exciter l'indignation ou la pitié. Ils verront bientôt que le génie sut se frayer la route à l'exécution d'un projet qui semble excéder les bornes de l'entendement humain, et qu'il parvint à découvrir la grandeur du ciel, au moyen de celle de la terre; mais l'exposition des moyens qu'il employa doit être précédée de quelques notions qui en faciliteront l'intelligence.

Le milieu de tout cercle ou de toute sphère se nomme centre, et ce centre n'est qu'un point qui sert à faire connaître, de manière à ce qu'on ne puisse s'y tromper, ce milieu du cercle ou de la sphère. En outre, toute droite menée d'un point quelconque de la circonférence à un autre point de cette même circonférence donne nécessairement une portion de cercle; mais cette

hæc de eo, quod solem mundi mentem vocavit. Cur vero et temperatio mundi dictus sit, ratio in aperto est. Ita enim non solum terram, sed ipsum quoque cælum, quod vere mundus vocatur, temperari a sole, certissimum est, ut extremitates ejus, quæ a via solis longissime recesserunt, omni careant beneficio caloris, et una frigoris perpetuitate torpescant; quod sequentibus apertius explicabitur. Restat, ut et de magnitudine ejus quam verissima prædicatione, pauca et non prætereunda dicamus. Physici hoc maxime consequi in omni circa magnitudinem solis inquisitione voluerunt, quanto major esse possit, quam terræ; et Eratosthenes in libris dimensionum sic ait: Mensura terræ septies et vicies multiplicata, mensuram solis efficit. Possidonius dicit, multo multoque sæpius multiplicatam solis spatium efficere: et uterque lunaris defectus argumentum pro se advocat. Ita cum solem volunt terra majorem probare, testimonio lunæ deficientis utuntur: cum defectum lunæ conantur asserere, probationem de solis magnitudine mutuuntur: et sic evenit, ut, dum utrumque de altero adstruitur, neutrum probabiliter adstruatur, semper in medio vicissim nutante mutuo testimonio. Quid enim per rem adhuc probandam probetur? Sed Ægyptii,

nilil ad conjecturam loquentes sequestrato ac libero argumento, nec in patrocinium sibi lunæ defectum vocantes, quanta mensura sol terra major sit, probare voluerunt, ut tum demum per magnitudinem ejus ostenderent, cur luna deficiat. Hoc autem nequaquam dubitabatur non posse aliter deprehendi, nisi mensura et terræ et solis inventa, ut fieret ex collatione discretio. Et terrena quidem dimensio oculis rationem juvantibus de facili constabat; solis vero mensuram aliter, nisi per mensuram cæli, per quod discurrit, inveniri non posse viderunt. Ergo primum metiendum sibi cælum illud, id est, iter solis, constituerunt, ut per id possent modum solis agnoscere. Sed quæso, si quis unquam tam otiosus, tanque ab omni erit serio feriat, ut hæc quoque in manus sumat, ne talem veterum promissionem, quasi insanis proximam, aut horrescat, aut rideat. Etenim ad rem, quæ natura incomprehensibilis videbatur, viam sibi fecit ingenium: et per terram, qui cæli modus sit, reperit. Ut autem liquere possit ratio commenti, prius regulariter pauca dicenda sunt, ut sit rerum sequentium aditus instructor. In omni orbe vel sphaera medietas centrum vocatur: nihilque aliud est centrum, nisi punctum, quo sphaeræ aut orbis medium certissima

portion du cercle peut bien ne pas être sa moitié. Il n'est divisé en deux parties égales que lorsque la ligne est menée d'un point de la circonférence au point opposé, en passant par le centre. Dans ce cas, cette ligne se nomme diamètre. De plus, on obtient la mesure d'une circonférence quelconque en multipliant par trois le diamètre du cercle, et en ajoutant à ce produit le septième de ce même diamètre. Supposons-le de sept pieds, le produit par trois sera vingt-un; ajoutons à ce produit le septième de sept pieds, c'est-à-dire un pied, nous aurons vingt-deux pieds pour la longueur de la circonférence. Nous pourrions donner à ces propositions la plus grande évidence, et les appuyer de démonstrations géométriques, si nous n'étions persuadés qu'elles ne peuvent être l'objet d'un doute, et si nous ne craignons de nous étendre outre mesure. Nous croyons cependant devoir ajouter que l'ombre de la terre, occasionnée par l'absence du soleil, qui vient de passer dans l'autre hémisphère, et qui répand sur notre globe cette obscurité qu'on appelle la nuit, égale en hauteur le diamètre de la terre multiplié par soixante. Cette colonne d'ombre, qui s'étend jusqu'à l'orbite solaire, ferme tout passage à la lumière, et nous plonge dans les ténèbres. Commençons donc par déterminer la longueur du diamètre terrestre, afin de connaître son produit par soixante : ces antécédents nous conduiront aux mesures que nous cherchons. Suivant les dimensions les plus exactes et les mieux constatées, la circonférence de la terre entière, y compris ses parties habitées et celles inhabitables, est de deux cent cinquante-deux mille stades : ainsi son diamètre est de

quatre-vingt mille stades et quelque chose de plus, selon ce qui a été dit plus haut, que la circonférence égale trois fois le diamètre, plus son septième : et comme ce n'est pas le circuit du globe, mais son diamètre, qu'il s'agit de multiplier pour obtenir la hauteur de l'ombre terrestre, prenons pour facteurs les deux quantités 80,000 et 60; elles nous donneront, pour l'étendue en élévation de l'ombre de la terre à l'orbite du soleil, un produit de 4,800,000 stades. Or, la terre occupe le point central de l'orbite solaire; d'où il suit que l'ombre qu'elle projette égale en longueur le rayon du cercle que décrit le soleil. Il ne s'agit donc que de doubler ce rayon pour avoir le diamètre de l'orbite solaire : ce diamètre est, par conséquent, de 9,600,000 stades. Maintenant, rien n'est plus aisé que de connaître la longueur de la ligne circulaire parcourue par l'astre du jour; il ne faut pour cela que tripler cette longueur, puis ajouter au produit la septième partie de cette même longueur, l'on trouvera pour résultat une quantité de 30,170,000 stades, ou environ. Nous venons de donner non-seulement la circonférence et le diamètre de la terre, mais encore la circonférence et le diamètre de la courbe autour de laquelle le soleil se meut annuellement; nous allons à présent donner la grandeur de cet astre, ou du moins exposer les moyens qu'employa la sagacité égyptienne pour trouver cette grandeur. Les dimensions de l'orbite solaire avaient été déterminées au moyen de l'ombre de la terre; ce fut d'après la mesure de cette orbite que le génie déterminait celle du soleil. Voici comment il procéda.

Le jour de l'équinoxe, avant le lever de cet

observatione distinguatur : item ducta linea de quocunque loco circuli, qui designat ambitum, in quacunque ejusdem circuli summitate orbis partem aliquam dividat necesse est. Sed non omni modo medietas est orbis, quam separat ista divisio. Illa enim tantum linea in partes aequales orbem medium dividit, quæ a summo in summum ita ducitur, ut necesse sit, eam transire per centrum; et hæc linea, quæ orbem sic æqualiter dividit, diametros nuncupatur. Item omnis diametros cujuscunque orbis triplicata cum adjectione septimæ partis suæ, mensuram facit circuli, quo orbis includitur : id est, si uncias septem teneat diametri longitudo, et velis ex ea nosse, quot uncias orbis ipsius circulus teneat, triplicabis septem, et faciunt viginti unum : his adicies septimam partem, hoc est, unum; et pronuntiabis in viginti et duabus uncias hujus circuli esse mensuram, cujus diametros septem uncias extenditur. Hæc omnia geometricis evidentissimisque rationibus probare possemus, nisi et neminem de ipsis dubitare arbitraremur, et caveremus justo prolixius volumen extendere. Sciendum et hoc est, quod umbra terræ, quam sol post occasum in inferiore hemisphærio currens sursum cogit emitti, ex qua super terram sit obscuritas, quæ nox vocatur, sexagies in altum multiplicatur ab ea mensura, quam terræ diametros habet; et hac longitudine ad ipsum circulum, per quem sol currit, erecta, conclusione lumi-

nis tenebras in terram refundit. Prodendum est igitur, quanta diametros terræ sit, ut constet, quid possit sexagies multiplicata colligere : unde, his prælibatis, ad tractatum mensurarum, quas promisit, oratio revertatur. Evidentissimis et indubitabilibus dimensionibus constitit, universæ terræ ambitum, quæ quibuscunque vel incolitur, vel inhabitabilis jacet, habere stadiorum millia ducenta quinquaginta duo. Cum ergo tantum ambitus teneat, sine dubio octoginta millia stadiorum, vel non multo amplius diametros habet, secundum triplicationem cum septimæ partis adjectione, quam superius de diametro et circulo regulariter diximus. Et quia ad efficiendam terrenæ umbræ longitudinem non ambitus terræ, sed diametri mensura multiplicanda est (ipsa est enim, quam sursum constat excrescere), sexagies multiplicanda tibi erunt octoginta millia, quæ terræ diametros habet; quæ faciunt quadragies octies centena millia stadiorum esse a terra usque ad solis cursum, quo umbram terræ diximus pertinere. Terra autem in medio cœlestis circuli, per quem sol currit, ut centrum locata est. Ergo mensura terrenæ umbræ medietatem diametri cœlesti efficiet : et si ab altera quoque parte terræ par usque ad dimidium circuli mensura tendatur, integra circuli, per quem sol currit, diametros invenitur. Duplicatis igitur illis quadragies octies centenis millibus, erit integra diametros cœlestis circuli nonagies

astre, on disposa sur un plan horizontal un vase de pierre, hémisphérique et concave. De son centre s'élevait un style parallèle à l'axe de la terre, dont l'ombre, dirigée par la marche du soleil, devait indiquer chacune des douze heures du jour, figurées par autant de lignes tracées au dedans de ce vase. Or, on sait que l'ombre du style d'une semblable horloge emploie autant de temps à s'étendre de l'une à l'autre de ses extrémités, que le soleil en emploie, depuis son lever jusqu'à son coucher, à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des deux hémisphères; car il n'en achève le tour entier qu'en un jour et une nuit. Ainsi, les progrès de l'ombre dans le vase sont en raison de ceux du soleil dans le ciel. Au moment donc où cet astre allait paraître, un observateur attentif se plaça près du cadran équinoxial parallèle à l'horizon; et les premiers rayons venaient d'atteindre les sommités du globe, lorsque l'ombre, tombant du haut du style, vint frapper la partie supérieure du vase. Le point frappé par cette ombre fut aussitôt noté; et l'observation, continuée aussi longtemps que le disque solaire se fit voir tout entier, cessa dès que la partie inférieure de son limbe toucha l'horizon; alors la ligne jusqu'à laquelle l'ombre venait de parvenir dans le vase fut également marquée. L'on prit ensuite la mesure de l'espace renfermé entre les deux traits, et qui donnait

celle du diamètre du soleil. Elle fut trouvée égale à la neuvième partie de l'intervalle compris entre la partie supérieure du vase et la ligne qui indiquait la première heure. Il fut ainsi démontré qu'à l'époque de l'équinoxe, le soleil présente neuf fois son diamètre dans une heure; et comme son cours, dans l'un des hémisphères, ne s'achève qu'en douze heures, et que neuf fois douze égalent cent huit, il est évident que le diamètre du soleil est la cent huitième partie de la moitié du cercle équinoxial, ou la deux cent seizième du cercle entier. Mais nous avons démontré que la longueur de cette ligne circulaire est de 30,170,000 stades : donc la deux cent seizième partie de cette quantité, ou environ 140,000 stades, est la mesure du diamètre solaire; ce qui est presque le double de celui de la terre. Or, la géométrie nous apprend que de deux corps sphériques, celui dont le diamètre est le double de celui de l'autre a huit fois sa circonférence : donc le soleil est huit fois plus grand que la terre. Cette mesure de la grandeur du soleil est un extrait fort succinct d'un grand nombre d'écrits sur cette matière.

CHAP. XXI. Pourquoi l'on dit que les étoiles mobiles parcourent les signes du zodiaque, bien que cela ne soit pas. De la cause de l'inégalité de temps qu'elles mettent respectivement à faire leurs révolutions. Des

sexies centenis millibus stadiorum : et inventa diametros facile mensuram nobis ipsius quoque ambitus prodit. Hanc enim summam, quam diametros fecit, debes ter multiplicare, adjecta parte septima, ut sæpe jam dictum est : et ita invenies totius circuli, per quem sol currit, ambitum stadiorum habere trecenties centena millia, et insuper centum septuaginta millia. His dictis, quibus mensura, quam terræ vel ambitus, vel diametros habet, sed et circuli modus, per quem sol currit, vel diametri ejus, ostenditur : nunc quam solis esse mensuram, vel quemadmodum illi prudentissimi deprehenderint, indicemus. Nam sicut ex terrena umbra potuit circuli, per quem sol meat, deprehendi magnitudo; ita per ipsum circulum mensura solis inventa est, in hunc modum procedente inquisitionis ingenio. Æquinoctiali die ante solis ortum æquabiliter locatum est saxeum vas in hemisphærii speciem cavata ambitione curvatum, infra per lineas designato duodecim diei horarum numero, quas stili prominentis umbra cum transitu solis prætereundo distinguit. Hoc est autem, ut scimus, hujusmodi vasis officium, ut tanto tempore a priore ejus extremitate ad alteram usque stili umbra percurrat, quanto sol medietatem cœli ab ortu in occasum, unus scilicet hemisphærii conversione, metitur. [Nam totius cœli integra conversio diem noctemque concludit; et ideo constat, quantum sol in circulo suo, tantum in hoc vase umbram meare. Huic igitur æquabiliter collocato circa tempus solis ortui propinquantis inlæxit diligens observantis obtutus : et cum ad primum solis radii, quem de se emisit prima summitas orbis, emergens umbra, de stili decidens summitate, primam curvi labri eminentiam contigit; locus ipse, qui umbræ primitias exceperit, notæ impressione signatus est; observatumque, quamdiu super ter-

ram ita solis orbis integer appareret, ut ima ejus summis adhuc horizonti videretur insidere, et mox locus, ad quem umbra tunc in vase migraverat, annotatus est : habitaque dimensione inter ambas umbrarum notas, quæ integrum solis orbem, id est, diametrum, natæ de duabus ejus summitatibus metiuntur; pars nona reperta est ejus spatii, quod a summo vasis labro usque ad horæ primæ lineam continetur. Et ex hoc constitit, quod in cursu solis unam temporis æquinoctialis horam faciat repetitus novies orbis ejus accessus. Et quia conversio cœlestis hemisphærii, peractis horis duodecim, diem condit; novies autem duodecim efficiunt centum octo : sine dubio solis diametros centesima et octava pars hemisphærii æquinoctialis est. Ergo æquinoctialis totius circuli ducentesima sexta decima pars est. Ipsum autem circulum habere stadiorum trecenties centena millia, et insuper centum et septuaginta millia, antelatis probatum est. Ergo si ejus summæ ducentiesimam sextamdecimam partem perfecte consideraveris, mensuram diametri solis invenies. Est autem pars illa fere in centum quadraginta millibus. Diametros igitur solis centum quadraginta milliun fere stadiorum esse dicenda est : unde pæne duplex quam terræ diametros invenitur. Constat autem geometricæ rationis examine, cum de duobus orbibus altera diametros duplo alteram vincit, illum orbem, cujus diametros dupla est, orbe altero octies esse majorem. Ergo ex his dicendum est, solem octies terræ esse majorem. Hæc de solis magnitudine breviter de multis excerpta libavimus.

CAP. XXI. Qua ratione inferiorum sphaerarum stelle in zodiaci signis meare dicantur, cum in his non sint : curque ex illis aliæ breviori, aliæ longiori tempore zodiaci signa

moyens qu'on a employés pour diviser le zodiaque en douze parties.

Nous avons dit qu'au-dessous du ciel des fixes, sept sphères ayant un centre commun font leurs révolutions à une grande distance de la voûte céleste, et dans des orbites bien éloignées les unes des autres. Pourquoi donc dit-on que toutes parcourent les signes du zodiaque, seul cercle de ce nom, et formé de constellations fixées au ciel? La réponse à cette question se déduit aisément de la question même. Il est bien vrai que ni le soleil, ni la lune, ni aucun des cinq corps errants, ne peut pénétrer dans le zodiaque, et circuler au milieu des constellations dont ses signes sont composés; mais on suppose chacune de ces sphères placée dans celui des signes qui se trouve au-dessus de l'arc de cercle qu'elle décrit actuellement. Ce cercle parcouru par la planète étant, comme le zodiaque, divisé en douze parties, lorsque l'étoile mobile est arrivée sur la portion de cercle correspondante à celle du zodiaque attribuée au Bélier, on dit qu'elle est dans le Bélier, et il en est de même pour toute autre partie corrélatrice de l'un et l'autre cercle.

Au moyen de la figure ci-après, il sera facile de nous comprendre; car l'entendement saisit mieux les objets quand il est aidé par la vue.

Soient A, B, C, D, etc., le cercle du zodiaque qui renferme les sept autres sphères; soit, à partir de A, le zodiaque divisé en douze parties désignées par autant de lettres de l'alphabet; soit l'espace entre A et B occupé par le Bélier, celui entre B et C par le Taureau, celui entre C et D par les Gémeaux, et ainsi de suite;

percurrant : et quomodo circulus zodiacus in duodecim partes divisus sit.

Sed quoniam septem sphaeras cœlo diximus esse subjectas, exteriore quaque quas interius continet ambiente, longeque et a cœlo omnes et a se singulae recesserunt : nunc querendum est, cum zodiacus unus sit, et is constet cœlo sideribus infixis, quemadmodum inferiorum sphaerarum stellæ in signis zodiaci meare dicantur. Nec longum est invenire rationem, quæ in ipso vestibulo excubat questionis. Verum est enim, neque solem lunamve, neque de vagis ullam ita in signis zodiaci ferri, ut eorum sideribus misceantur; sed in illo signo esse unamqueque perhibetur, quod habuerit supra verticem in ea, quæ illi signo subjecta est, circuli sui regione discurrens : quia singularum sphaerarum circulos in duodecim partes, æque ut zodiacum, ratio divisit, et, quæ in eam partem circuli sui venerit, quæ sub parte zodiaci est Arieti deputata, in ipsum Arietem venisse conceditur : similisque observatio in singulas partes migrantibus stellis tenetur. Et quia facilius ad intellectum per oculos via est, id quod sermo descripsit, visus assignet. Esto enim zodiacus circulus, cui adscriptum est A. intra hunc septem alii orbes locentur : et zodiacus ab A per ordinem affixis notis, quibus adscribentur litteræ sequentes, in partes duodecim dividatur : sitque spatium, quod inter A et B clauditur, Arieti

de chacun des points A, B, C, D, etc., abaissant des droites qui couperont tous les cercles jusqu'au dernier exclusivement, il est clair que notre surface circulaire renfermera douze portions égales, et que quand le soleil, ou la lune, ou l'un quelconque des corps errants, parcourra l'arc de cercle qui répond symétriquement à celui dont les deux extrémités sont terminées par A et par B, on pourra supposer que ce corps se trouve au signe du Bélier, parce qu'une droite tirée d'un des points de l'espace attribué à ce signe irait aboutir à l'arc de cercle que tracera alors l'étoile errante. On pourra en dire autant des onze autres parties, dont chacune prendra le nom du signe placé au-dessus d'elle.

Nous nous servirons encore de cette figure pour rendre succintement raison de l'inégalité de temps qu'emploient respectivement les sphères mobiles à se mouvoir autour d'un cercle tel que le zodiaque, dont la dimension est la même pour toutes, ainsi que celle de ses signes. Dans un nombre quelconque de cercles concentriques, le plus grand est le cercle extérieur qui les enveloppe tous, et le plus petit est le cercle intérieur enveloppé par tous. Quant aux cercles intermédiaires, ils sont plus ou moins grands, suivant qu'ils sont plus ou moins rapprochés du premier, ou plus ou moins éloignés du dernier. Il suit de là que la vitesse relative des sept sphères tient à leur situation réciproque. Celles qui ont de plus petits cercles à décrire achèvent leur course circulaire en moins de temps que celles dont les orbites sont plus étendues, car il est prouvé que leur vitesse absolue est la même;

deputatum; quod intra B et C, Tauro; quod inter C et D, Geminis; Cancro, quod sequitur, et reliquis per ordinem cetera. His constitutis, jam de singulis zodiaci notis et litteris singulae deorsum lineæ per omnes circulos ad ultimum usque ducantur : procul dubio per orbes singulos duodenas partes dividet transitus linearum. In quocunque igitur circulo seu sol in illo, seu luna, vel de vagis quæcunque discurrat, cum ad spatium venerit, quod inter lineas clauditur ab A et B, notis et litteris desucentes, in Ariete esse dicetur; quia illic constituta spatium Arietis in zodiaco designatum super verticem, sicut descripsimus, habebit. Similiter in quacunque migraverit partem, in signo, sub quo fuerit, esse dicetur.

Atque hæc ipsa descriptio eodem compendio nos docebit, cur eundem zodiacum, eademque signa, aliæ tempore longiore, aliæ brevior tempore percurrant. Quoties enim plures orbes intra se locantur, sicut maximus est ille, qui primus est, et minimus, qui locum ultimum tenet, ita de mediis, qui summo propior est, inferioribus major, qui vicinior est ultimo, brevior superioribus habetur. Et inter has igitur septem sphaeras gradum celeritatis suas singulis ordo positionis adscripsit. Ideo stellæ, quæ per spatia grandiora discurrunt, ambitum suum tempore prolixiore conficiunt; quæ per angusta, brevior tempore. Constat enim, nullam inter eas celerius ceteris tardiusve procedere. Sed cum sit omnibus idem modus meandi, tantum

la différence des temps employés est donc une suite de la différence des espaces parcourus, et cela est prouvé par les révolutions de Saturne et de la lune. (Nous laissons maintenant de côté les sphères intermédiaires, afin d'éviter les répétitions.)

Saturne, dont l'orbite est la plus grande, emploie trente ans à la parcourir, et la lune, dont l'orbite est la plus petite, termine sa course en vingt-huit jours. La vitesse de chacune des autres sphères n'est de même que le rapport qui se trouve entre la grandeur du cercle qu'elle décrit et le temps qu'elle met à le décrire. Nous devons nous attendre ici aux objections de ceux qui ne veulent se rendre qu'à l'évidence. En voyant ces caractères du zodiaque sur la figure que nous avons donnée pour faciliter l'intelligence du sujet que nous traitons, qui donc a découvert, nous diront-ils, ou qui a pu imaginer dans un cercle du ciel ces douze compartiments, dont l'œil n'aperçoit pas la plus légère trace? L'histoire se chargera de répondre à une question qui certes n'est pas déplacée; c'est elle qui va nous instruire des tentatives pénibles et de la réussite de l'antiquité dans cette opération du partage du zodiaque.

Les siècles les plus reculés nous montrent les Égyptiens comme les premiers mortels qui aient osé entreprendre d'observer les astres et de mesurer la voûte éthérée. Favorisés dans leurs travaux par un ciel toujours pur, ils s'aperçurent que de tous les corps lumineux, le soleil, la lune et les cinq planètes étaient les seuls qui errassent dans l'espace, tandis que les autres étaient attachés au firmament. Ils remarquèrent aussi que ces corps mobiles, obéissant à des lois immuables, ne circulaient pas indistinctement dans

toutes les régions du ciel; que jamais ils ne gravissaient jusqu'au sommet de l'hémisphère boréal, et qu'ils ne descendaient jamais jusqu'aux confins de l'hémisphère austral; mais que tous faisaient leurs révolutions autour d'un cercle obliquement situé, et qu'ils ne le dépassaient en aucun temps. Ils observèrent encore que la marche directe ou rétrograde de ces astres n'était pas respectivement isochrone, et qu'on ne les voyait pas, en un même temps, à un même point du ciel; que tel d'entre eux se montrait quelquefois en avant, quelquefois en arrière des autres, et parfois aussi semblait stationnaire. Ces divers mouvements ayant été bien saisis, les astronomes jugèrent convenable de se partager le cercle objet de leurs études, et de distinguer chacune des sections par un nom particulier. Ils devaient aussi, chacun pour la portion qui lui serait échue, observer l'entrée, le séjour, la sortie et le retour de ces étoiles mobiles, et se faire part réciproquement de leurs observations, dont les plus intéressantes seraient transmises à la postérité.

On disposa donc deux vases de cuivre; l'un d'eux, percé au fond comme l'est une clepsydre, était supporté par l'autre, dont la base était intacte. Le vase supérieur ayant été rempli d'eau, et l'orifice de son fond fermé pour le moment, on attendit le lever de l'une des étoiles fixes les plus remarquables par leur éclat et leur scintillation. Elle parut à peine à l'horizon, qu'on déboucha l'orifice pour que l'eau du vase supérieur pût s'écouler dans le vase inférieur. L'écoulement eut lieu pendant le reste de la nuit et pendant tout le jour suivant, jusqu'au retour de la même étoile. Aussitôt qu'elle se montra, il fut

eis diversitatem temporis sola spatiorum diversitas facit. Nam, ut de mediis nunc prætermittamus, ne eadem sæpe repetantur, quod eadem signa Saturnus annis triginta, luna diebus viginti octo ambit et permeat, sola causa in quantitate est circularum: quorum alter maximus, alter minimus. Ergo et ceterarum singulæ pro spatii sui modo tempus meandi aut extendunt, aut contrahunt. Hoc loco diligens rerum discussor inveniet, quod requirat. Inspec-tis enim zodiaci notis, quas monstrat in præsidium, fidei advocata descriptio: Quis vero, inquiet, circi cœlestis duodecim partes aut invenit, aut fecit, maxime cum nulla oculis subjiciantur exordia singularum? Huic igitur tam necessariae interrogationi historia ipsa respondeat, factum referens, quo a veteribus et tentata est tam difficilis, et effecta divisio. Ægyptiorum enim retro majores, quos constat primos omnium cœlum scrutari et metiri, ausos, postquam perpetuæ apud se serenitatis obsequio cœlum semper suspectu libero intuentes deprehenderunt, universis vel stellis, vel sideribus infixis cœlo, cum sole solas et imma quinque stellas vagari; nec has tamen per omnes cœli partes passim ac sine certa erroris sui lege discurrere; nunquam denique ad septentrionalem verticem deviare; nunquam ad australis poli ima demergi; sed intra unius

obliqui circi litem omnes habere discursus; nec omnes tamen ire pariter et redire, sed alias aliis ad eundem locum pervenire temporibus; rursus ex his alias accedere; retro agi alias, viderique stare nonnunquam: postquam, inquam, hæc inter eas agi viderunt, certas sibi partes decreverunt in ipso circo constituere, et divisionibus annotare, ut certa essent locorum nomina, in quibus eas morari, vel de quibus exisse, ad quæve rursus esse venturas, et sibi invicem annuntiarent, et ad posteros noscenda transmitterent. Duobus igitur vasis æneis præparatis, quorum alteri fundus erat in modum clepsydre foratus, illud, quod erat integrum, vacuum subjecerunt, pleno aquæ altero superposito, sed meatu ante munito, et quamlibet de infixis unam clarissimam stellam lucideque notabilem orientem observaverunt. Quæ ubi primum cepit emergere, mox munitione subducta permiserunt subjecto vasi aquam superioris influere: fluxitque in noctis ipsius et sequentis diei finem, atque in id noctis secundæ, quamdiu eadem stella ad ortum rursus reverteret: quæ ubi apparere vix cepit, mox aqua, quæ influebat, annota est. Cum igitur observatæ stellæ itus ac reditus integrum significaret cœli conversionem, mensuram sibi cœli in aquæ de illo fluxu susceptæ quantitate posue-

arrêté. La présence du même astre au même point où la veille il s'était fait voir ne permettant pas de douter que le ciel n'eût fait sur lui-même une révolution entière, les observateurs se créèrent, de la quantité d'eau écoulée, un moyen pour le mesurer. A cet effet, le fluide ayant été divisé en douze parties parfaitement égales, on se procura deux autres vases tels que la capacité de chacun d'eux égalait une de ces douze parties; l'eau fut ensuite entièrement reversée dans le vase qui la contenait primitivement, et dont on avait eu soin de fermer l'orifice; on posa ce même vase sur l'un des deux plus petits, et l'égal de celui-ci fut mis à côté de lui, et tenu tout prêt à le remplacer.

Ces préparatifs terminés, nos astronomes, qui s'étaient attachés pendant une des nuits suivantes à cette région du ciel dans laquelle ils avaient étudié longtemps les mouvements du soleil, de la lune et des cinq planètes (et que plus tard ils nommèrent zodiaque), observèrent le lever de l'étoile que depuis ils appelèrent le Bélier. A l'instant même l'eau du grand vase eut la liberté de couler dans le vase inférieur : ce dernier étant rempli fut à l'instant suppléé par son égal en contenance, et mis à sec. Pendant l'écoulement du premier douzième de l'eau, l'étoile observée avait nécessairement décrit la douzième partie de son arc, et les circonstances les plus remarquables de son ascension, depuis le lieu où elle s'était d'abord montrée jusqu'à celui où elle se trouvait à l'instant où le premier vase fut plein, avaient été assez soigneusement suivies pour que le souvenir en fût durable. En conséquence, l'espace qu'elle avait parcouru fut considéré

comme l'une des douze sections du cercle décrit par les corps errants, ou comme un des signes de ce cercle. Lorsque le second vase fut rempli, on mit à sa place celui qui avait été vidé précédemment; et les observations ayant été faites pendant cette seconde station avec autant de soin que pendant la première, le second espace tracé dans le ciel par l'étoile, à partir de la ligne où finissait le premier signe jusqu'à celle qui bordait l'horizon au moment où le second vase s'était trouvé plein, fut regardé comme la seconde section ou le second signe.

En procédant de la sorte jusqu'à épuisement des douze douzièmes de l'eau, c'est-à-dire en changeant successivement les deux petits vases, et en faisant, dans l'intervalle de ces changements, des remarques sur les différentes tranches du firmament qui s'étaient avancées de l'orient à l'occident, on se retrouva sur la ligne où l'opération avait commencé. Ainsi fut terminée cette noble entreprise de la division du ciel en douze parties, à chacune desquelles les astronomes avaient attaché des points de reconnaissance indélébiles. Ce ne fut pas le travail d'une nuit, mais celui de deux, parce que la voûte céleste n'opère sa révolution entière qu'en vingt-quatre heures. Ajoutons que ces deux nuits ne se suivirent pas immédiatement; ce fut à une époque plus éloignée qu'eut lieu la seconde opération, qui compléta, par les mêmes moyens que la première, la mesure des deux hémisphères.

Les douze sections reçurent le nom collectif de signes; mais on distingua chacun de ces signes par un nom particulier, et le cercle lui-même

runt. Hac ergo in partes æquas duodecim sub fida dimensione divisa, alia duo hujus capacitatis procurata sunt vasa, ut singula tantum singulas de illis duodecim partibus ferrent : totaque rursus aqua in vas suum pristinum, foramine prius clauso, refusa est : et de duobus illis vasis capacitatis minoris alterum subjecerunt pleno, alterum juxta expeditum paratumque posuerunt. His præparatis, nocte alia in illa jam cœli parte, per quam solem lunamque et quinque vagas meare diurna observatione didicerant, quamque postea zodiacum vocaverunt, ascensurum observaverunt sidus, cui postea nomen Arietis indiderunt. Hujus incipiente ortu, statim subjecto vasi superpositæ aquæ fluxum dederunt : quod ubi completum est, mox eo sublato effusoque, alterum simile subjecerunt, certis signis observatis, ac memoriter annotatis; item ejus loci stella, quæ oriebatur, cum primum vas esset impletum, intelligentes, quod eo tempore, quo totius aquæ duodecima pars fluxit, pars cœli duodecima conscendit. Ab illo ergo loco, quo oriri incipiente aqua in primum vas cœpit influere, usque ad locum, qui oriebatur, cum idem primum vas impleretur, duodecimam partem cœli, id est, unum signum, esse dixerunt. Item secundo vase impleto, et mox retracto illo, simile quod olim effusum paraverant, iterum subdiderunt, notato similiter loco, qui emer-

gebat, cum secundum vas esset impletum : et a fine primi signi usque ad locum, qui ad secundæ aquæ finem oriebatur, secundum signum notatum est. Atque ita vicissim vasa mutando, et per singulas influentis aquæ partes singulos sibi ascendentium cœli partium limites annotando, ubi consummata jam omni per duodecim partes aqua, ad primi signi exordia perventum est : sine dubio jam divisas, certisque sibi observationibus et indicibus annotatas duodecim cœli partes tantæ compotes machinationis habuerunt. Quod non nocte una, sed duabus, effectum est; quia omne cœlum una nocte non volvitur, sed per diem vertitur pars ejus media, et medietas reliqua per noctem. Nec tamen cœlum omne duarum sibi proximarum noctium divisit inspectio : sed diversorum temporum nocturna dimensio utrumque hemisphærium paribus aquæ vicibus annotavit. Et has ipsas duodecim partes signa appellari maluerunt : certaque singulis vocabula gratia significationis adjecta sunt : et, quia signa Græco nomine ζώδια nuncupantur, circum ipsum Zodiacum quasi signiferum vocaverunt. Hanc autem rationem iidem illi cur Arietem, cum in sphæra nihil primum nihilque postremum sit, primum tamen dici maluerint, prodiderunt. Aiunt, incipiente die illo, qui primus omnium luxit, id est, quo in hunc fulgorem cœlum et elementa purgata sunt, qui ideo mun-

prit le nom de zodiaque, c'est-à-dire porte-signes, du mot grec ζώδιον, qui signifie signe ou indice.

Voici maintenant le motif qui, suivant ces premiers observateurs du ciel, les a engagés à assigner au Bélier le premier rang sur un cercle qui ne peut offrir ni première ni dernière place. « Au moment où commença le jour qui éclaira le premier l'univers, et où tous les éléments, sortis du chaos, prirent cette forme brillante qu'on admire dans les cieux, jour qu'on peut appeler avec raison le jour natal du monde, on dit que le Bélier se trouvait au milieu du ciel. Or, comme le point culminant est, en quelque sorte, le sommet de notre hémisphère, ce signe fut placé pour cette raison à la tête des autres signes, comme ayant occupé, pour ainsi dire, la tête du monde à l'instant où parut pour la première fois la lumière. » Ils nous disent aussi la raison qui fit assigner un domicile à chacune des planètes. « A cet instant de la naissance du monde, ajoutent-ils, qui trouva le Bélier au sommet du ciel, le Cancer montait à l'horizon, portant le croissant de la lune; il était immédiatement suivi du Lion, sur lequel était assis le soleil; venaient ensuite Mercure avec la Vierge, Vénus avec la Balance, et Mars avec le Scorpion; après eux paraissaient Jupiter et le Sagittaire, et enfin Saturne sur le Capricorne fermait la marche. »

Chacune de ces divinités astrales présida donc au signe dans lequel on croyait qu'elle se trouvait quand l'univers sortit du chaos. Dans cette distribution des signes, l'antiquité, qui n'attribua au soleil et à la lune que celui seulement dans lequel chacun d'eux était originairement, en donna deux aux cinq autres étoiles; et cette seconde distribution, inverse de la première, commença où celle-ci avait fini.

di natalis jure vocitatur, Arietem in medio cœlo fuisse: et, quia medium cœlum quasi mundi vertex est, Arietem propterea primum inter omnes habitum, qui ut mundi caput in exordio lucis apparuit. Subnectunt etiam causam, cur hæc ipsa duodecim signa assignata sint diversorum numinum potestati. Aiunt enim, in hac ipsa genitura mundi Ariete, ut diximus, medium cœlum tenente, horam fuisse mundi nascentis, Cancro gestante tunc lunam. Post hunc sol cum Leone oriebatur, cum Mercurio Virgo, Libra cum Venere; Mars erat in Scorpio; Sagittarium Juppiter obtinebat; in Capricorno Saturnus meabat. Sic factum est, ut singuli eorum signorum domini esse dicantur, in quibus, cum mundus nasceretur, fuisse creduntur. Sed duobus quidem luminibus singula tantum signa, in quibus tunc fuerant, assignavit antiquitas, Cancrum lunæ, soli Leonem; quinque vero stellis præter illa signa, quibus tunc inluerebant, quinque reliqua sic adiecit vetustas, ut in assignandis a fine prioris ordinis ordo secundus inciperet. Superius enim diximus, in Capricorno Saturnum post omnes fuisse. Ergo secunda adjectio eum primum fecit, qui ultimus fuerat. Ideo Aquarius, qui Capricornum sequitur, Saturno datur; Jovi, qui ante Sa-

Nous avons vu plus haut que Saturne, domicilié au Capricorne, avait été le dernier partagé; cette fois-ci, il le fut le premier, et réunit au Capricorne le Verseau qui le suit; Jupiter, qui précède Saturne, eut les Poissons; et Mars, qui précède Jupiter, eut le Bélier; le Taureau échut à Vénus, qui marche devant Mars; et les Gémeaux formèrent le second lot de Mercure, précurseur de Vénus. Remarquons que l'ordre observé ici par les planètes, soit que la nature l'eût ainsi réglé dans l'origine des choses, ou qu'il l'eût été par l'ingénieuse antiquité, est le même que celui assigné par Platon à leurs sphères. Selon ce philosophe, la lune occupe le premier rang en remontant de la terre; au-dessus de la lune est le soleil; viennent ensuite Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Mais ce système est assez solide pour n'avoir pas besoin d'un tel appui.

Nous avons rempli, je crois, et aussi brièvement que possible, l'engagement que nous avions pris de développer quelques-unes des dernières expressions de Cicéron, en commençant par la sphère aplane, et en finissant par celle de la lune, limite des êtres immatériels. Nous avons d'abord démontré le mouvement du ciel sur lui-même, et la nécessité de ce mouvement; ensuite nous avons prouvé, par des raisons sans réplique, la marche rétrograde des sept sphères inférieures; puis nous avons fait connaître la diversité des opinions relativement au rang des planètes, la cause de cette diversité, et l'opinion la plus probable à ce sujet. Nous avons aussi indiqué la raison pour laquelle la lune est la seule des étoiles mobiles qui ne brille qu'en empruntant les rayons du soleil, et nous n'avons pas laissé ignorer le motif qu'ont eu ceux qui ont donné le quatrième rang à l'astre du jour, pour dire qu'il se

turnum erat, Pisces dicantur; Aries Marti, qui præcesserat Jovem; Taurus Veneri, quem Mars sequebatur; Gemini Mercurio, post quem Venus fuerat, deputati sunt. Notandum hoc loco, quod in genitura mundi vel ipsa rerum providentia, vel vetustatis ingenium hunc stellarum ordinem dedit, quem Plato assignavit sphaeris earum, ut esset luna prima, sol secundus, super hunc Mercurius, Venus quarta, hinc Mars, inde Juppiter, et Saturnus ultimus. Sed sine hujus tamen rationis patrocinio, abunde Platonum ordinem prior ratio commendat. Ex his, quæ de verbis Ciceronis proxime prælatis querenda proposuimus, qua licuit brevitate, a summa sphaera, quæ aplanæ dicitur, usque ad lunam, quæ ultima divinarum est, omnia jam, ut opinor, absolvimus. Nam et cœlum volvi, et cur ita volvatur, ostendimus; septemque sphaeras contrario motu ferri, ratio indubitata patefecit; et de ipso sphaerarum ordine quid diversi senserint, vel quid inter eos dissensionem fecerit; quæve magis sequenda sit sententia, tractatus invenit. Nec hoc tacitum est, cur inter omnes stellas sola sine fratris radiis luna non luceat; sed et quæ spatiorum ratio solem ab his quoque, qui eum inter septem quartum locarunt, non tamen abrupto medium, sed

trouve, non pas au centre, mais presque au centre des autres corps errants. La définition que nous avons ensuite donnée des diverses qualifications du soleil a prouvé qu'elles ne sont pas exagérées; de là, passant à sa grandeur, à celle de son orbite, puis à celle du globe terrestre, nous avons exposé les moyens qu'employa l'antiquité pour déterminer ces mesures.

Nous n'avons pas oublié de dire dans quel sens il faut entendre que les étoiles errantes parcourent le zodiaque, qui est si fort au-dessus d'elles, et nous avons rendu raison du plus ou du moins de rapidité de leurs mouvements respectifs. Enfin, nous avons terminé en expliquant la manière dont le zodiaque lui-même a été divisé en douze sections; nous avons dit aussi pourquoi le Bélier a été reconnu pour le premier des signes, et quelles sont les divinités qui président à tels ou tels de ces signes.

Tous les êtres compris entre le ciel des fixes et la lune sont purs, incorruptibles et divins, parce que la substance éthérée dont ils sont formés est une et immuable. Au-dessous de la lune, tout, à commencer de l'air, subit des transmutations; et le cercle qu'elle décrit est la ligne de partage entre l'éther et l'air, entre l'immortel et le mortel. Quant à ce que dit Cicéron, « qu'au-dessous de la lune il n'y a plus rien que de mortel et de périssable, à l'exception des âmes données à la race humaine par le bienfait des dieux, » cela ne signifie pas que nos âmes soient nées sur cette terre qu'elles habitent; mais il en est d'elles comme des rayons que le soleil nous envoie et nous retire successivement: bien qu'elles aient une extraction divine, elles n'en subissent pas moins ici-bas un exil momentané. Ainsi

l'espace sublunaire n'a de divin que ce qu'il reçoit d'en haut, et il ne le reçoit que pour le rendre; il ne peut donc regarder comme sa propriété ce qui ne lui est que prêté. On aurait tort, au reste, de s'étonner que l'âme ne tirât pas son origine d'une région qui ne contient pas même tous les éléments des corps. En effet, la terre, l'air et l'eau, seules substances dont elle peut disposer, ne suffisent pas pour vivifier les corps; il faut de plus une étincelle du feu éthéré pour donner aux membres formés de ce mélange la consistance, la force et la chaleur nécessaires à l'entretien du principe vital.

Nous n'en dirons pas davantage sur les sphères supérieures et sur le fluide dont les couches s'étendent entre la lune et la terre; c'est de ce neuvième et dernier globe que nous allons maintenant nous occuper.

CHAP. XXII. Pourquoi la terre est immobile, et pourquoi tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids.

« Pour votre terre, immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers ce centre commun. »

Il est des causes dans la nature qui, par leurs effets réciproques, sont si étroitement liées les unes aux autres, qu'elles forment un tout indissoluble: alternativement génératrices et engendrées, l'étroite union qu'elles forment ne pourrait jamais être rompue. Telles elles sont relativement à la terre: tous les corps gravitent vers elle, parce qu'elle est immobile comme centre. Elle est immobile, parce qu'elle occupe la partie

fere medium dici coegerit, publicatum est. Quid significant nomina, quibus ita vocatur, ut laudari tantum putetur, innotuit. Magnitudo quoque ejus, sed et celestis, per quem discurrit, circuli, terræque pariter, quanta sit, vel quemadmodum deprehensa, monstratum est, subjectarum sphaerarum stellæ quemadmodum Zodiaco, qui supra omnes est, ferri dicantur, vel quæ ratio diversarum faciat seu celerem seu tardum recursum: sed et ipse Zodiacus in duodecim partes qua ratione divisus, curque Aries primus habeatur, et quæ signa in quorum numinum ditione sint, absolutum est. Sed omnia hæc, quæ de summo ad lunam usque perveniunt, sacra, incorrupta, divina sunt: quia in ipsis est æther semper idem, nec unquam recipiens inæqualem varietatis æstum. Infra lunam et aer et natura permutationis pariter incipiunt: et sicut ætheris et aeris, ita divinorum et caducorum luna confinium est. Quod autem ait, *nihil infra lunam esse divinum, præter animos munere Decorum hominum generi datos*, non ita accipiendum est, animos hic esse, ut hic nasci putentur: sed sicut solem in terris esse dicere soleamus, cujus radius advenit et recedit, ita animorum origo celestis est, sed lege temporalis hospitalitatis hic exsulat. Hæc ergo regio divinum nihil habet ipsa, sed recipit; et,

quia recipit, etiam remittit. Proprium autem habere dice retur, si ei semper tenere licuisset. Sed quid mirum, si animus de hac regione non constat, cum nec corpori fabricando sola sufficerit? nam quia terra, aqua, et aer infra lunam sunt, ex his solis corpus fieri non potuit, quod idoneum esset ad vitam: sed opus fuit præsidio ignis ætheris, qui terrenis membris vitam et animam sustinendi commodaret vigorem, qui vitalem calorem et faceret, et ferret. Hæc et de aere dixisse nos satis sit. Restat, ut de terra, quæ sphaerarum nona, et mundi ultima est, dictu necessaria disseramus.

CAP. XXII. Terra qua de causa immobilis sit, et omnia in eam suo nutu ferantur pondera.

« Nam ea quæ est media et nona tellus, » inquit, « ne que movetur, et infima est, in eam feruntur omnia nutu suo pondera. » Illæ vere insolubiles causæ sunt, quæ mutuis invicem nexibus vincuntur, et, dum altera alteram facit, ita vicissim de se nascuntur, ut nunquam a naturalis societatis amplexibus separentur. Talia sunt vincula, quibus terram naturam constrinxit. Nam ideo in eam feruntur omnia, quia ut media non movetur: ideo autem

la plus basse de la sphère universelle; et elle devait occuper cette partie la plus basse, pour que tous les corps pussent graviter vers elle.

Analysons chacune de ces propriétés, dont la main de fer de la nécessité a formé un ensemble indestructible. *Elle est immobile.* En effet, elle est centre, et l'on a vu plus haut que dans tout corps sphérique le point central est fixe. Cela doit être, puisque c'est autour de ce point que se meut la sphère. *Elle est abaissée.* Rien de plus vrai; car le centre d'un corps est également éloigné de ses extrémités. Or, dans une sphère, la partie la plus éloignée des extrémités en est aussi la partie la plus basse. Si donc la terre est la sphère la plus basse, il s'ensuit que Cicéron fait, avec raison, graviter tous les autres corps vers elle, puisque tous les graves tendent naturellement à descendre. C'est à cette propriété des graves que notre globe doit sa formation. Voici comment.

Dans l'origine des choses, les parties de la matière les plus pures et les plus subtiles gagnèrent la plus haute région; ce fut l'éther : celles d'un degré inférieur en pureté et en ténuité occupèrent la seconde région; ce fut l'air. La matière offrait encore des molécules fluides, mais formant des globules susceptibles d'affecter le sens du toucher. Leur ensemble donna l'élément de l'eau; il ne resta plus alors de cette masse tumultueusement agitée que ses parties les plus brutes, et en même temps les plus pesantes et les plus impénétrables. Ce sédiment des autres éléments resta au bas de la sphère du monde : ainsi relégué dans la dernière région, et trop éloigné du soleil pour n'être pas exposé aux rigueurs d'un froid continu, ses particules se resserrèrent, s'agglomérèrent,

et cette concrétion devint la terre. Un air épais, qui tient bien plus de la nature du froid terrestre que de celle de la chaleur solaire, l'enveloppe de toutes parts, et la maintient à sa place, en dirigeant sur elle ses exhalaisons denses et glacées. Ainsi tout mouvement, soit direct, soit rétrograde, lui est interdit par cette atmosphère qui agit en tous sens avec une égale force; elle est aussi contrainte au repos, parce que toutes ses parties pèsent vers son centre, qui, sans cette pression, se rapprocherait des extrémités, et ne serait plus alors également distant de tous les points de la circonférence.

C'est donc vers la plus abaissée des sphères, vers celle placée au milieu du monde, et qui, comme centre, est immobile, que doivent tendre tous les corps graves, puisque son assiette est le résultat de sa gravité.

Nous pouvons appuyer cette assertion d'une foule de preuves, parmi lesquelles nous choisirons la chute des pluies qui tombent sur la terre de tous les points de l'atmosphère. Elles ne se dirigent pas seulement vers la portion de surface que nous occupons, mais encore vers toutes les autres parties convexes tant de notre hémisphère que de l'hémisphère inférieur.

Si donc l'air condensé par les vapeurs froides de notre globe se forme en nuages et se dissout en pluies, et si ce fluide, comme on n'en peut douter, nous enveloppe de tous côtés, il est incontestable que le liquide doit s'échapper de toutes parts (j'en excepte la zone torride), et se porter vers la terre, seul point de tendance des corps pesants. Il ne reste, à ceux qui rejetteraient avec dédain notre proposition, d'autre parti à prendre que celui de faire tomber sur la voûte céleste toute

non movetur, quia infima est : nec poterat infima non esse, in quam omnia feruntur. Horum singula, quæ inseparabiliter involuta rerum in se necessitas vinxit, tractatus expediat. *Non movetur*, ait. Est enim centron. In sphaera autem solum centron diximus non moveri, quia necesse est, ut circa aliquid immobile sphaera moveatur. Adject, *infima est*. Recte hoc quoque. Nam quod centron est, medium est. In sphaera vero hoc solum constat esse imum, quod medium est : et si terra ima est, sequitur, ut vere dictum sit, in eam ferri omnia. Semper enim natura pondera in imum deducit. Nam et in ipso mundo, ut esset terra, sic factum est. Quidquid ex omni materia, de qua facta sunt omnia, purissimum ac liquidissimum fuit, id tenuit summitatem, et æther vocatus est. Pars illa, cui minor puritas, et inerat aliquid levis ponderis, aer exstitit, et in secunda delapsus est : post hæc, quod adhuc quidem liquidum, sed jam usque ad tactus offensum corpulentum erat, in aquæ fluxum coagulatum est. Jam vero, quod de omni silvestri tumultu vastum, impenetrabile, densatum, ex defæcatis abrasum resedit elementis, hæsit in imo : quod demersum est stringente perpetuo gelu, quod eliminatum in ultimam mundi partem, longinquitas solis coacervavit. Quod ergo ita concretum

est, terra: nomen accepit. Hanc spissus aer, et terreno frigori propior, quam solis calori, stupore spiraminis densioris undique versum fulcit et continet : nec in recessum aut accessum moveri eam patitur vel vis circumvallantis et ex omni parte vigore simili librantis auræ, vel ipsa sphaeræ extremitas; quæ, si paululum a medio deviaverit, fit cuicunque vertici propior, et imum relinquit. Quod ideo in solo medio est, quia ipsa sola pars a quovis sphaeræ vertice pari spatio recedit. In hanc igitur, quæ et ima est, et quasi media, et non movetur, quia centron est, omnia pondera ferri necesse est : quia et ipsa in hunc locum, quasi pondus, relapsa est. Argumento sunt cum alia innumera, tum præcipue imbres, qui in terram ex omni aeris parte labuntur. Nec enim in hanc solam, quam habitamus, superficiem decidunt : sed et in latera, quibus in terra globositas sphaeræ efficitur, et in partem alteram, quæ ad nos habetur inferior, idem imbrum casus est. Nam si aer terreni frigoris exhalatione densatus in nubem cogitur, et ita abruptum in imbres; aer autem universam terram circumfusus ambit : procul dubio ex omni parte aeris, præter ustam calore perpetuo, liquor pluvialis emanat, qui undique in terram, quæ unica est sedes ponderum, defluit. Quod qui respuit, superest, ut æli-

la pluie, la neige ou la grêle qui ne tombe pas sur la portion de la surface terrestre que nous habitons; car le ciel est à une distance égale de tous les points de la terre, et la prodigieuse étendue en hauteur qui les sépare est la même pour ceux qui fixent la voûte étoilée, soit de la région où nous sommes, soit de telle autre région boréale ou australe de la sphère. Il suit de là que si tous les corps ne gravitent pas vers notre globe, les pluies qui, relativement à nous, ne suivent pas la perpendiculaire, tendent vers le ciel; assertion qui est plus que ridicule.

Soit A, B, C, D, la terre, soit E, F, G, L, M, l'atmosphère; divisons l'une et l'autre en deux parties égales par la ligne E L, et plaçons-nous dans l'hémisphère supérieur E, F, G, L, ou A, B, C. Si tous les corps ne pesaient pas vers la terre, nous ne recevions dans l'intervalle qu'une faible partie des pluies sorties du sein de l'atmosphère; celles qui viendraient de l'arc F, E et de l'arc G, L se dirigeraient sur les couches d'air supérieures au fluide qui nous entoure, ou vers le ciel; et celles que laisserait échapper l'atmosphère de l'hémisphère inférieur prendraient une direction contraire à A, C, D, et tomberaient on ne sait où. Il faudrait être fou pour réfuter sérieusement de telles absurdités. Il est donc incontestablement démontré que tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. Cette démonstration nous servira quand nous agiterons la question des antipodes. Mais nous avons épuisé la matière qui était l'objet de la première partie de notre commentaire : ce qui nous reste à dire sera le sujet de la seconde partie.

met extra hanc unam superficiem, quam incolimus, quidquid nivium, imbriumve, vel grandinum cadit, hoc totum in cœlum de aere defluere. Cœlum enim ab omni parte terræ æquabiliter distat; et ut a nostra habitatione, ita et a lateribus, et a parte, quæ ad nos habetur inferior, pari altitudinis immensitate suspicitur. Nisi ergo omnia pondera ferrentur in terram; imbres, qui extra latera terræ defluunt, non in terram, sed in cœlum caderent: quod vilitatem joci scurrilis excedit. Esto enim terræ sphaera, cui adscripta sunt E, F, G, L, M, et utrumque orbem, id est, terræ et aeris, dividat linea ducta ab E, usque ad L, erit superior ista, quam possidemus, et illa sub pedibus. Nisi ergo caderet omne pondus in terram; parvam nimis imbrium partem terra susciperet ab A, usque ad C; latera vero aeris, id est, ab F, usque ad E, et a G, usque ad L, humorem suum in aerem cœlumque dejicerent: de inferiore autem cœli hemisphaerio pluvia in exteriora et ideo naturæ incognita deflueret, sicut ostendit subjecta descriptio. Sed hoc vel refellere dedignatur sermo sobrius: quod sic absurdum est, ut sine argumentorum patrocinio subruatur. Restat ergo, ut indubitabili ratione monstratum sit, in terram ferri omnia nutu suo pondera. Ista autem, quæ de hoc dicta sunt, opitulantur nobis et ad illius loci disputationem, quæ, antipodas esse, commemorat. Sed hic inhibita continuatione tractatus, ad secundi com-

LIVRE II.

CHAP. I. De l'harmonie produite par le mouvement des sphères, et des moyens employés par Pythagore pour connaître les rapports des sons de cette harmonie. Des valeurs numériques propres aux consonnances musicales, et du nombre de ces consonnances.

Eustathe, fils bien-aimé, et que je chéris plus que la vie, rappelez-vous que, dans la première partie de notre commentaire, nous avons traité des révolutions de la sphère étoilée, et des sept autres corps inférieurs; maintenant nous allons parler de leur modulation harmonique. « Qu'entends-je, dis-je, et quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? — Vous entendez, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères, et dont les tons aigus, mêlés aux tons graves, produisent régulièrement des accords variés; car de si grands mouvements ne peuvent s'accomplir en silence, et la nature veut que, si les sons aigus retentissent à l'une des extrémités, les sons graves sortent de l'autre. Ainsi, ce premier monde stellifère, dont la révolution est plus rapide, se meut avec un son aigu et précipité, tandis que le cours inférieur de la lune ne rend qu'un son grave et lent; car pour la terre, neuvième globe, dans son immuable station, elle reste toujours fixe au point le plus abaissé, occupant le centre de l'univers. Ainsi les mouvements de ces astres, parmi lesquels deux ont la même portée, produisent sept tons distincts, et le nombre sept-

mentarii volumen disputationem sequentium reservemus.

LIBER II.

CAP. I. Concentum quandam efficit motu celestium corporum, et quomodo ratio ejus concentus a Pythagora sit deprehensa: tum qui numeri apti sint consonantiis musicis, quotque consonantie sint.

Superiore commentario, Eustathi, luce mihi carior dilectiorque illi, usque ad stelliferæ sphaeræ cursum, et subjectarum septem, sermo processerat; nunc jam de musica earum modulatione disputetur. « Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? Hic est, inquit, ille, qui intervallis disjunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, impulsu et motu ipsorum orbium efficitur, et acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit; nec enim silentio tanti motus incitari possunt: et natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent. Quam ob causam summus ille cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitator, acute excitato movetur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus. Nam terra nona immobilis manens, ima sede semper hæret, complexa mundi medium locum. Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, sep-

naire est le nœud de presque tout ce qui existe. Les hommes qui ont su imiter cette harmonie avec la lyre et la voix se sont frayé le retour vers ces lieux. »

De ce que nous avons fait connaître l'ordre dans lequel sont disposées les sphères, et expliqué la course rétrograde des sept étoiles mobiles, en opposition à celle des cieux, il s'ensuit que nous devons faire des recherches sur la nature des sons produits par l'impulsion de ces puissantes masses; car ces orbes, en fournissant leur course circulaire, éprouvent un mouvement de vibration qui se communique au fluide qui les environne : c'est de ce mouvement communiqué que résulte le son. Tel est nécessairement l'effet du choc occasionné par la rencontre impétueuse de deux corps. Mais ce son, né d'une commotion quelconque ressentie par l'air, et transmis à l'oreille, est doux et harmonieux, ou rude et discordant. Si la percussion a lieu suivant un rythme déterminé, la résonnance donne un accord parfait; mais si elle s'est faite brusquement, et non d'après un mode régulier, un bruit confus affecte l'ouïe désagréablement. Or, il est sûr que dans le ciel rien ne se fait brusquement et sans dessein; tout y est ordonné selon des lois divines et des règles précises. Il est donc incontestable que le mouvement circulaire des sphères produit des sons harmonieux, puisque le son est le résultat du mouvement, et que l'harmonie des sons est le résultat de l'ordre qui règne aux cieux.

Pythagore est le premier des Grecs qui ait attribué aux sphères cette propriété harmonique

et obligée, d'après l'invariable régularité du mouvement des choses célestes; mais il ne lui était pas facile de découvrir la nature des accords et les rapports des sons entre eux. De longues et profondes méditations sur un sujet aussi abstrait ne lui avaient encore rien appris, quand une heureuse occurrence lui offrit ce qui s'était refusé jusqu'alors à ses opiniâtres recherches. Il passait par hasard devant une forge dont les ouvriers étaient occupés à battre un fer chaud, lorsque ses oreilles furent tout à coup frappées par des sons proportionnels, et dans lesquels la succession du grave à l'aigu était si bien observée, que chacun des deux tons revenait ébranler le nerf auditif à des temps toujours égaux, en sorte qu'il résultait de ces diverses consonnances un tout harmonique. Saisissant une occasion qui lui semblait propre à confirmer sa théorie par le sens de l'ouïe et par celui du toucher, il entre dans l'atelier, suit attentivement tous les procédés de l'opération, et note les sons produits par les coups de chaque ouvrier. Persuadé d'abord que la différence d'intensité de ces sons était l'effet de la différence des forces individuelles, il veut que les forgerons fassent un échange de leurs marteaux; l'échange fait, les mêmes sons se font entendre sous les coups des mêmes marteaux, mus par des bras différents. Alors toutes ses observations se dirigent sur la pesanteur relative des marteaux; il prend le poids de ces instruments, et en fait faire d'autres qui diffèrent des premiers, soit en plus, soit en moins: mais les sons rendus par les coups des derniers marteaux n'étaient plus semblables à ceux qui

« tem efficiunt distinctos intervallis sonos : qui numerus rerum omnium fere nodus est, quod docti homines per vis imitati atque cantibus, aperuerunt sibi reductum in hunc locum. » Exposito sphaerarum ordine, motuque descripto, quo septem subjectæ in contrarium celo feruntur; consequens est, ut, qualem sonum tantarum molium impulsus efficiat, hic requiratur. Ex ipso enim circumductu orbium, sonum nasci necesse est : quia percussus aer, ipso interventu ictus, vim de se fragoris emit, ipsa cogente natura, ut in sonum desinat duorum corporum violenta collisio. Sed is sonus, qui ex qualicunque aeris ictu nascitur, aut dulce quiddam in aures et musicum defert, aut ineptum et asperum sonat. Nam, si ictum observatio numerorum certa moderetur, compositum sibi que consentiens modulamen editur. At, cum increpat tumultuaria et nullis modis gubernata collisio, fragor turbidus et inconditus offendit auditum. In celo autem constat nihil fortuitum, nihil tumultuarium provenire; sed universa illic divinis legibus et stata ratione procedere. Ex his inexpugnabili ratiocinatione collectum est, musicos sonos de sphaerarum celestium conversione procedere; quia et sonum ex motu fieri necesse est, et ratio, quæ divinis inest, sit sono causa modulaminis. Hoc Pythagoras primus omnium Graicæ gentis hominum mente concepit : et intellexit quidem, compositum quiddam de sphaeris sonare propter necessitatem rationis, quæ a celestibus

non recedit; sed quæ esset illa ratio, vel quibus observanda modis, non facile deprehendebat : cumque enim frustra tantæ tamque arcanæ rei diuturna inquisitio fatigaret, fors obtulit, quod cogitatio alta non reperit. Cum enim casu præteriret in publico fabros, ignitum ferrum ictibus molientes, in aures ejus malleorum soni certo sibi respondentibus ordine repente ceciderunt : in quibus ita gravitati acumina consonabant, ut utrumque ad audientis sensum stata dimensione remearet, et ex variis impulsibus unum sibi consonans nasceretur. Hinc occasionem sibi oblatam ratus deprehendendi oculis et manibus, quod olim cogitatione quærebat, fabros adit, et imminens operi curiosius intuetur, annotans sonos, qui de singulorum lacertis conficiebantur. Quos cum ferientium viribus adscribendos putaret, jubet, ut inter se malleolos mutant : quibus mutatis, sonorum diversitas ab hominibus recedens malleolos sequebatur. Tunc omnem curam ad ponderum examinanda vertit : cumque sibi diversitatem ponderis, quod habebatur in singulis, annotasset; aliis ponderibus, in majus minusve excedentibus, fieri malleos imperavit, quorum ictibus soni nequaquam prioribus similes, nec ita sibi consonantes, exaudiebantur. Tunc animadvertit, concordiam vocis lege ponderum provenire; collectisque omnibus numeris, quibus consentiens sibi diversitas ponderum continebatur, ex malleis ad fides vertit examen; et intestina ovium, vel hominum nervos tam variis

s'étaient fait entendre sous le choc des premiers, et ne donnaient que des accords imparfaits. Pythagore en conclut que les consonnances parfaites suivent la loi des poids ; en conséquence, il rassembla les nombreux rapports que peuvent donner des poids inégaux, mais proportionnels, et passa des marteaux aux cordes sonores.

Il tendit une corde sonore avec des poids différents, et dont le nombre égalait celui des divers marteaux ; l'accord de ces sons répondit à l'espoir que lui avaient donné ses précédentes observations, et offrit de plus cette douceur qui est le propre des corps sonores. Possesseur d'une aussi belle découverte, il put dès lors saisir les rapports des intervalles musicaux, et déterminer, d'après eux, les différents degrés de grosseur, de longueur et de tension de ses cordes, de manière à ce que le mouvement de vibration imprimé à l'une d'elles pût se communiquer à telle autre éloignée de la première, mais en rapport de consonnance avec elle.

Cependant, de cette infinité d'intervalles qui peuvent diviser les sons, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui servent à former des accords. A cet égard, ils se réduisent à six, qui sont l'épitríte, l'hémiole, le rapport double, triple, quadruple, et l'épogdoade.

L'épitríte exprime la raison de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son tiers, ou qui sont entre elles comme quatre est à trois ; il donne la consonnance nommée *diatessaron*.

L'hémiole a le même rapport que deux quantités dont la plus grande renferme la plus petite une fois, et sa moitié en sus ; telle est la raison

de trois à deux. C'est de ce rapport que naît la consonnance appelée *diapentès*.

La raison double est celle de deux quantités dont l'une contient l'autre deux fois, ou qui sont entre elles comme quatre est à deux ; on lui doit l'intervalle nommé *diapason*.

La raison triple est le rapport de deux quantités dont la plus grande renferme l'autre trois fois juste, ou qui sont l'une à l'autre comme trois est à un ; c'est suivant cette raison que procède la consonnance appelée *diapason* et *diapentès*.

La raison quadruple a lieu lorsque de deux grandeurs, l'une contient l'autre quatre fois juste, ou lorsqu'elles sont entre elles comme quatre est à un ; cette raison donne le double *diapason*.

L'épogdoade est le rapport de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son huitième ; telle est la raison de neuf à huit : c'est cet intervalle que les musiciens désignent sous le nom de ton. Les anciens faisaient encore usage d'un son plus faible que le ton, et qu'ils appelaient demi-ton ; mais gardons-nous de croire qu'il soit la moitié du ton, car il n'y a pas plus de demi-tons que de demi-voyelles. D'ailleurs, le ton n'est pas de nature à pouvoir être divisé en deux parties égales, puisqu'il a pour base 9, dont les deux moitiés ne peuvent être deux entiers ; donc le ton ne peut donner deux demi-tons. Ce son, nommé demi-ton par nos ancêtres, est au ton comme 243 est à 256 ; c'était le diésis des premiers pythagoriciens. Maintenant on appelle diésis un son qui est au-dessous du demi-ton ; et ce dernier, Platon le nomme *limma*.

ponderibus illigatis tetendit, qualia in malleis fuisse dicerat : talisque ex his concentus evenit, qualem prior observatio non frustra animadversa promiserat, adjecta dulcedine, quam natura fidium sonora præstabat. Hic Pythagoras tanti consoni nascerentur : adeo ut fidibus sub hac numerorum observatione compositis, certæ certis, aliæque aliis convenientium sibi numerorum concordia tenderantur ; ut una impulsu plectro, alia licet longe posita, sed numeris conveniens, simul sonaret. Ex omni autem innumera varietate numerorum pauci et numerabiles inventi sunt, qui sibi ad efficiendum musicam convenirent. Sunt autem hi sex omnes, epitritus, hemiolius, duplaris, triplaris, quadruplus et epogdous. Et est epitritus, cum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus tertiam partem ; ut sunt quatuor ad tria. Nam in quatuor sunt tria, et tertia pars trium, id est, unum : et is numerus vocatur epitritus : deque eo nascitur symphonia, quæ appellatur δὲ τριτάτων. Hemiolius est, cum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus medietatem ; ut sunt tria ad duo : nam in tribus sunt duo, et media pars eorum, id est, unum ; et ex hoc numero, qui hemiolius dicitur, nascitur symphonia, quæ appellatur δὲ πέντε. Duplaris numerus est, cum de duobus numeris minor bis in majore numeratur ; ut sunt qua-

tuor ad duo : et ex hoc duplari nascitur symphonia, cui nomen est δὲ πᾶσων. Triplaris autem, cum de duobus numeris minor ter in majore numeratur ; ut sunt tria ad unum : et ex hoc numero symphonia procedit, quæ dicitur δὲ πᾶσων καὶ δὲ πέντε. Quadruplus est, cum de duobus numeris minor quater in majore numeratur ; ut sunt quatuor ad unum : qui numerus facit symphoniam, quam dicunt δὲ πᾶσων. Epogdous est numerus, qui intra se habet minorem et insuper ejus octavam partem, ut novem ad octo, quia in novem et octo sunt, et insuper octava pars eorum, id est, unum. Hic numerus sonum parit, quem tonon musici vocaverunt. Sonum vero tono minorem veteres quidem semitonium vocitare voluerunt. Sed non ita accipiendum est, ut dimidius tonus putetur ; quia nec semivocalem in litteris pro medietate vocalis accipimus. Deinde tonus per naturam sui in duo dividi sibi æqua non poterit. Cum enim ex novenario numero constet, novem autem nunquam æqualiter dividantur ; tonus in duas dividi medietates recusat. Sed semitonium vocaverunt sonum tono minorem : quem tam parvo distare a tono deprehensum est, quantum hi duo numeri inter se distant, id est, ducenta quadraginta tria, et ducenta quinquaginta sex. Hoc semitonium Pythagorici quidem veteres diesin nominabant : sed sequens usus sonum semitonio minorem diesin constituit nominandum. Plato semi-

Il y a donc cinq consonnances musicales, savoir : le diatessaron, le diapentès, le diapason, le diapason et le diapentès, et le double diapason. C'est à ce nombre que se bornent les intervalles que peut parcourir la voix de l'homme, et que son oreille peut saisir ; mais l'harmonie céleste va bien au-delà de cette portée, puisqu'elle donne quatre fois le diapason et le diapentès. Maintenant revenons à nos cinq accords : le diatessaron consiste en deux tons et un demi-ton (nous laissons de côté, pour éviter les difficultés, les tiers et les quarts de ton) ; il résulte de l'épitríte. Le diapentès consiste en trois tons et un demi-ton ; il résulte de l'hémiole. Le diapason a six tons ; il est né du rapport double. Quant au diapason et diapentès, qui est formé de neuf tons et d'un demi-ton, nous le devons à la raison triple. Enfin, le double diapason, qui renferme douze tons, est le résultat de la raison quadruple.

CHAP. II. Dans quelle proportion, suivant Platon, Dieu employa les nombres dans la composition de l'âme du monde. De cette organisation de l'âme universelle doit résulter l'harmonie des corps célestes.

Lorsque après avoir ajouté à la doctrine des nombres qu'il devait à l'école de Pythagore les créations profondes de son divin génie, Platon se fut convaincu qu'il ne pouvait exister d'accords parfaits sans les quantités dont nous venons de parler, il admit en principe, dans son *Timée*, que l'ineffable providence de l'éternel architecte avait formé l'âme du monde du mé-

lange de ces mêmes quantités. Le développement de son opinion nous sera d'un grand secours pour l'intelligence des expressions de Cicéron relatives à la partie théorique de la musique ; et, pour qu'on ne dise pas que le commentaire n'est pas plus facile à entendre que le texte, nous croyons devoir faire précéder l'un et l'autre de quelques propositions qui serviront à les éclaircir.

Tout solide a trois dimensions, longueur, largeur, profondeur ou épaisseur ; il n'est aucun corps dans la nature qui en ait une quatrième. Cependant les géomètres se proposent pour objet de leurs études d'autres grandeurs qu'ils nomment mathématiques, et qui, ne tombant pas sous les sens n'appartiennent qu'à l'entendement. Le point suivant eux est une quantité qui n'a pas de parties ; il est donc indivisible, et n'a par conséquent aucune des trois dimensions. Le point prolongé donne la ligne, qui n'a qu'une dimension appelée longueur ; elle est terminée par deux points. Si vous tirez une seconde ligne contiguë à la première, vous aurez une quantité mathématique de deux dimensions, longueur et largeur ; on la nomme surface. Elle est terminée par quatre points, c'est-à-dire que chacune de ses extrémités est limitée par deux points. Doublez ces deux lignes, ou placez au-dessus d'elles deux autres lignes, il en résultera une grandeur ayant trois dimensions, longueur, largeur et profondeur ; ce sera un solide terminé par huit angles. Tel est le dé à jouer, qui, chez les Grecs, s'appelle cube.

tonium limma vocitavit. Sunt igitur symphonie quinque, id est, διὰ τεσσάρων, διὰ πέντε, διὰ πασῶν, διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε, καὶ δις διὰ πασῶν. sed hic numerus symphoniarum ad musicam pertinet, quam vel flatus humanus intendere, vel capere potest humanus auditus. Ultra autem se tendit harmonie celestis accessio, id est, usque ad quater διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε. Nunc interim de his, quas nominavimus, disseramus. Symphonia diatessaron constat de duobus tonis et semitonio ; ut minutias, quæ in additamento sunt, relinquamus, ne difficultatem creemus : et fit ex epitrito. Diapente constat ex tribus tonis et hemitonio ; et fit de hemiolio. Diapason constat de sex tonis ; et fit de duplari. Verum διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε constat ex novem tonis et hemitonio ; et fit de triplari numero. Dis autem diapason continet tonos duodecim ; et fit ex quadruplo.

CAP. II. Plato quem in modum animam mundi ex numeris fabricatam esse docuerit ; et quod hinc etiam probari possit, concentum quandam esse celestium corporum.

Hinc Plato, postquam et Pythagoricæ successionem doctrinæ, et ingenii proprii divina profunditate cognovit, nullam esse posse sine his numeris jugabilem competentiam, in *Timæo* suo mundi animam per istorum numerorum contextionem ineffabili providentia Dei fabricatoris instituit. Cujus sensus, si huic operi fuerit appositus, plu-

rimum nos ad verborum Ciceronis, quæ circa disciplinam musicæ videntur obscura, intellectum juvabit. Sed ne, quod in patrocinium alterius expositionis adhibetur, ipsum per se difficile credatur ; pauca nobis præmittenda sunt, quæ simul utriusque intelligentiam faciant lucidiorem. Omne solidum corpus trina dimensione distenditur : habet enim longitudinem, latitudinem, profunditatem ; nec potest inveniri in quolibet corpore quarta dimensio : sed his tribus omne corpus solidum continetur. Geometræ tamen alia sibi corpora proponunt, quæ appellant mathematica, cogitationi tantum subijcienda, non sensui. Dicunt enim, punctum corpus esse individuum, in quo neque longitudo, neque latitudo, neque altitudo deprehendatur : quippe quod in nullas partes dividi possit. Hoc protractum efficit lineam, id est, corpus unius dimensionis. Longum enim sine lato, sine alto ; et duobus punctis ex utraque parte solani longitudinem terminantibus continetur. Hanc lineam si geminaveris, alterum mathematicum corpus efficies, quod duabus dimensionibus æstimatur, longo latoque ; sed alto caret. (et hoc est, quod apud illos superficies vocatur) punctis autem quatuor continetur, id est, per singulas lineas binis. Si vero hæc duæ lineæ fuerint duplicatæ, ut subjectis duabus duæ superponantur, adjicietur profunditas ; et hinc solidum corpus efficietur, quod sine dubio octo angulis continebitur : quod videmus in tessera, quæ græco nomine cubus vocatur. His geometricis rationibus applicatur natura numerorum. Et πρῶτος punctum putatur,

La nature des nombres est applicable à ces abstractions de la géométrie. La monade ou l'unité peut être comparée au point mathématique. Celui-ci n'a pas d'étendue, et cependant il donne naissance à des substances étendues; de même la monade n'est pas un nombre, mais elle est le principe des nombres. Deux est donc la première quantité numérique, et représente la ligne née du point, et terminée par deux points. Ce nombre deux, ajouté à lui-même, donne le nombre quatre, qu'on peut assimiler à la surface qui a deux dimensions, et qui est limitée par quatre points. En doublant quatre, on obtient le nombre huit, qui peut être comparé au solide, lequel se compose, comme nous l'avons dit, de deux lignes surmontées de deux autres lignes, et terminées par huit angles. Aussi les géomètres disent-ils qu'il suffit de doubler le double deux pour obtenir un solide. Deux donne donc un corps, lorsque ses additions successives égalent huit. C'est pour cette raison qu'il est au premier rang des nombres parfaits.

Voyons maintenant comment le premier nombre impair parvient à engendrer un solide. Ce premier des impairs est trois, que nous assimilerons à la ligne; car de la monade découlent les nombres impairs, de même que les nombres pairs.

En triplant trois, on obtient neuf; ce dernier nombre correspond à deux lignes réunies, et figure l'étendue en longueur et largeur. Il en est ainsi de quatre, qui est le premier des nombres pairs. Neuf multiplié par trois donne la troisième dimension, ou la hauteur: ainsi, vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres impairs,

de même que huit, produit de deux multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres pairs.

Il suit de là que la composition de ces deux solides exige le concours de la monade et de six autres nombres, dont trois pour le solide pair, qui sont deux, quatre et huit, et trois pour le solide impair, savoir, trois, neuf et vingt-sept.

Platon, qui nous explique dans son *Timée* la manière dont l'Éternel procéda à la formation de l'âme universelle, dit qu'elle est un agrégat des deux premiers cubes, l'un pair et l'autre impair, tous deux solides parfaits. Cette contexture de l'âme du monde par le moyen des nombres solides ne doit point donner à entendre qu'elle participe de la corporéité, mais qu'elle a toute la consistance nécessaire pour pénétrer de sa substance l'universalité des êtres et la masse entière du monde. Voici comment s'exprime Platon à ce sujet: « Dieu prit d'abord une première quantité sur tout le firmament, puis une seconde double de la première; il en prit une troisième, qui était l'hémiole de la seconde et le triple de la première; la quatrième était le double de la seconde; la cinquième égalait trois fois la troisième, la sixième contenait huit fois la première, et la septième la contenait vingt-sept fois. Il remplit ensuite chacun des intervalles que laissaient entre eux les nombres doubles et triples par deux termes moyens propres à lier les deux extrêmes, et à former avec eux les rapports de l'épître, de l'hémiole et de l'épogdoade. »

Plusieurs personnes interprètent comme il suit ces expressions de Platon: La première partie est la monade; la seconde est le nombre deux; la troisième est le nombre ternaire, hémiole de

quia sicut punctum corpus non est, sed ex se facit corpora, ita monas numerus esse non dicitur, sed origo numerorum. Primus ergo numerus in duobus est; qui similis est lineæ de puncto sub gemina puncti terminatione productæ. Hic numerus, duo, geminatus de se efficit quatuor, ad similitudinem mathematici corporis, quod sub quatuor punctis longo latoque distenditur. Quaternarius quoque ipse geminatus octo efficit; qui numerus solidum corpus imitatur: sicut duas lineas diximus, duabus superpositas, octo angulorum dimensione integram corporis soliditatem creare. Et hoc est, quod apud geometras dicitur, bis bina bis corpus esse jam solidum. Ergo a pari numero accessio usque ad octo, soliditas est corporis. Ideo inter principia huic numero plenitudinem deputavit. Nunc oportet ex impari quoque numero, quemadmodum idem efficiatur, inspicere. Et quia tam paria, quam imparis numeri monas origo est, ternarius numerus prima linea esse credatur. Hic triplicatus novenarius numerum facit: qui et ipse quasi de duabus lineis longum latumque corpus efficit; sicut quaternarius secundum de paribus efficit: item novenarius triplicatus tertiam dimensionem præstat; et ita a parte imparis numeri in viginti septem, quæ sunt ter terna ter, solidum corpus efficitur: sicut in numero pari bis bina

bis, qui est octonarius, soliditatem creavit. Ergo ad efficiendum utrobique solidum corpus monas necessaria est, et sex alii numeri, id est, terni, a pari et impari. A pari quidem, duo, quatuor, octo: ab impari autem, tria, novem, viginti septem. Timæus igitur Platonis in fabricanda mundi anima, consilium divinitatis enuntians, ait, illam per hos numeros fuisse contextam, qui et a pari et ab impari cubum, id est, perfectionem soliditatis efficiunt: non quia aliquid significaret illam habere corporeum; sed ut posset universitatem animando penetrare, et mundi solidum corpus implere, per numeros soliditatis effecta est. Nunc ad ipsa Platonis verba veniamus. Nam cum de Deo, animam mundi fabricante, loqueretur, ait: Primam ex omni firmamento partem tulit. Hinc sumisit duplam partem prioris, tertiam vero secundæ hemioliam, sed primæ triplam, et quartam duplam secundæ, quintam tertie triplam, sextam primæ octuplam, et septimam vicies septies a prima multiplicatam. Post hæc spatia, quæ inter duplos et triplos numeros habant, insertis partibus adimplebat; ut binæ medietates singula spatia colligarent. Ex quibus vinculis hemiolii, et epitriti, et epogdoi nascebantur. Hæc Platonis verba ita a nonnullis excepta sunt, ut primam partem monada crederent; secundam, quam dixi duplam prioris,

deux, et triple de l'unité; la quatrième est le nombre quaternaire, double de deux; la cinquième est le nombre neuf, triple de trois; la sixième est le huitième nombre, qui contient huit fois l'unité; la septième enfin est le nombre vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même. Il est aisé de voir que, dans ce mélange, les nombres pairs alternent avec les impairs. Après l'unité, qui réunit le pair et l'impair, vient deux, premier pair, puis trois, premier impair; ensuite quatre, second pair, qui est suivi de neuf, second impair, lequel précède huit, troisième pair, que suit vingt-sept, troisième impair; car le nombre impair étant mâle, et le nombre pair femelle, tous deux devaient entrer dans la composition d'une substance chargée d'engendrer tous les êtres, et en même temps ces quantités devaient avoir la plus grande solidité pour lui communiquer la force de vaincre toutes les résistances. Il fallait, de plus, qu'elle fût formée des seuls nombres susceptibles de donner des accords parfaits, puisqu'elle devait entretenir l'harmonie et l'union entre toutes les parties de l'œuvre de sa création. Or, nous avons dit que le rapport de 2 à 1 donne le diapason ou l'octave; que celui de 3 à 2, c'est-à-dire l'hémiole, donne le diapente ou la quinte; que de la raison de 4 à 3, qui est l'épitríte, naît le diatessaron ou la quarte; enfin que de la raison de 4 à 1, nommée quadruple, procède le double diapason ou la double octave.

L'âme universelle, ainsi formée de nombres harmoniques, ne peut donner, en vertu de son mouvement propre, l'impulsion à tous les corps de la nature que nous voyons se mouvoir, sans

qu'il résulte de cette impulsion des accords dont elle a le principe en elle-même, puisqu'en la composant de nombres respectivement inégaux, Dieu, comme vient de nous le dire Platon, combla le vide que ces quantités numériques laissaient entre elles par des hémioles, des épitrítes et des épogdoades.

La profondeur du dogme de ce philosophe est donc savamment exposée dans ces paroles de Cicéron : « Qu'entends-je, dis-je, et quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? — Vous entendez, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères. »

Observez qu'il fait mention des intervalles, et qu'après avoir assuré qu'ils sont inégaux entre eux, il n'oublie pas d'ajouter que leur différence a lieu suivant des rapports précis. Il entre donc dans l'idée de Platon, qui rapproche ces intervalles inégaux par des quantités proportionnelles, telles que des hémioles, des épitrítes, des épogdoades, et des demi-tons, qui sont la base de l'harmonie.

On conçoit maintenant qu'il serait impossible de bien saisir la valeur des expressions de Cicéron, si nous ne les eussions fait précéder de l'explication des rythmes musicaux dont il vient d'être question, ainsi que de celle des nombres qui, selon Platon, sont entrés dans la composition de l'âme du monde, et si nous n'eussions fait connaître la raison pour laquelle cette âme a été ourdie avec des quantités harmoniques. A

dualem numerum esse considerent; tertiam, ternarium numerum, qui ad duo hemiolius est, ad unum triplus; et quartam, quatuor, qui ad secundum, id est, ad duo duplus est; quintam, novenarium, qui ad tertium, id est, ad tria triplus est; sextam autem octonarium, qui primum octies continet. At vero pars septima in viginti et septem fuit: quæ faciunt, ut diximus, augmentum tertium imparis numeri. Alternis saltibus enim, ut animadvertere facile est, processit illa contextio: ut post monadem, quæ et par, et impar est, primus par numerus poneretur, id est, duo; deinde sequeretur primus impar, id est, tria; quarto loco secundus par, id est, quatuor; quinto loco secundus impar, id est, novem; sexto loco tertius par, id est, octo; septimo loco tertius impar, id est, viginti et septem: ut, quia impar numerus mas habetur, et par femina, ex pari et impari, id est, ex mari et femina nasceretur, quæ erat universa paritura, et ad utriusque soliditatem usque procederet, quasi solidum omne penetratura. Deinde ex his numeris fuerat componenda, qui soli continent jugabilem competentiam, quia omne mundo ipsa erat jugabilem præstatura concordiam. Nam duo ad unum dupla sunt; de duplo autem diapason symphoniam nasci, jam diximus. Tria vero ad duo hemiolium numerum faciunt: hinc oritur diapente. Quatuor ad tria epítritus numerus est: ex hoc componitur diatessaron. Item quatuor ad unum in quadrupli ratione censetur; ex quo sympho-

nia disdiapason nascitur. Ergo mundi anima, quæ ad motum hoc, quod videmus, universitatis corpus impellit, contexta numeris musicam de se creantibus continendam, necesse est ut sonos musicos de motu, quem proprio impulsu præstat, efficiat; quorum originem in fabrica suæ contextionis invenit. At enim Plato, ut supra retulimus, auctorem animæ Deum, post numerorum inter se imparium contextionem, hemiolius, epítritis, et epogdois, et limmate hiantia intervalla supplēsse. Ideo doctissime Tullius in verbis suis ostendit Platonici dogmatis profunditatem. « Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? Hic est, inquit, ille, « qui intervallis disjunctis imparibus, sed tamen pro rata « parte ratione distinctis, impulsu et motu ipsorum orbium « efficitur. » Vides, ut intervalla commemorat, et hæc inter se imparia esse testatur; nec diffitetur rata ratione distincta: quia secundum Timæum Platonis imparium inter se intervalla numerorum, ratis ad se numeris, hemiolius scilicet, epítritis, et epogdois, hemitonis que distincta sunt; quibus omnis canora ratio continetur. Hinc enim animadvertitur, quia hæc verba Ciceronis nunquam profecto ad intellectum paterent, nisi hemioliorum, epítritorum, et epogdoorum ratione præmissa, quibus intervalla numerorum distincta sunt, et nisi Platonis numeris, quibus mundi anima est contexta, patefactis, et ratione præmissa, cur ex numeris musicam creantibus

l'aide de ces développements, on peut se faire une idée juste du branle général donné par la seule impulsion de l'âme, et de la nécessité que de ce choc communiqué il résulte des accords harmonieux, puisque cette harmonie tient à l'essence du principe moteur.

CHAP. III. On peut encore apporter d'autres preuves et donner d'autres raisons de la nécessité de l'harmonie des sphères. Les intervalles des sons dont la valeur ne peut être fixée que par l'entendement, relativement à l'âme du monde, peuvent être calculés matériellement dans le vaste corps qu'elle anime.

C'est ce concert des orbes célestes qui a fait dire à Platon, dans l'endroit de sa République où il traite de la vitesse du mouvement circulaire des sphères, que sur chacune d'elles il y a une sirène qui, par son chant, réjouit les dieux; car le mot sirène est, chez les Grecs, l'équivalent de déesse qui chante. Les théologiens ont aussi entendu par les neuf Muses les huit symphonies exécutées par les huit globes célestes, et une neuvième qui résulte de l'harmonie totale. Voilà pourquoi Hésiode, dans sa Théogonie, donne à la huitième muse le nom d'Uranie; car la sphère stellaire, au-dessous de laquelle sont placées les sept sphères mobiles, est le ciel proprement dit; et, pour nous faire entendre qu'il en est une neuvième, la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la réunion de toutes les harmonies, il ajoute: « Calliope est l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait. »

Par ce nom de Calliope, qui signifie très-belle voix, le poète veut dire qu'une voix sonore est la

neuvième des muses; et, pour exprimer énergiquement que cette muse est un tout harmonique par excellence, il la nomma l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait. C'est par suite de cette idée théologique qu'Apollon a reçu le nom de Musagète, c'est-à-dire de guide des Muses, parce qu'il est, comme dit Cicéron, « chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde. »

Que par les Muses on doive entendre l'harmonie des sphères, c'est ce que n'ignorent pas ceux qui les ont nommées Camènes, c'est-à-dire douces chanteuses. Cette opinion de la musique céleste fut accréditée par les théologiens, qui cherchèrent à la peindre par les hymnes et les chants employés dans les sacrifices. On s'accompagnait en certaines contrées de la lyre ou cithare, et dans d'autres de la flûte ou autres instruments à vent. Ces hymnes en l'honneur des dieux étaient des stances nommées strophes et antistrophes. La strophe répondait au mouvement direct du ciel des fixes, et l'antistrophe au mouvement contraire des corps errants; et le premier hymne adressé à la Divinité eut pour objet de célébrer ce double mouvement.

Le chant faisait aussi partie des cérémonies funéraires chez plusieurs nations dont les législateurs étaient persuadés que l'âme, à la sortie du corps, retournait à la source de toute mélodie, c'est-à-dire au ciel. Et en effet, si nous voyons qu'ici-bas tous les êtres animés sont sensibles aux charmes de la musique; si elle exerce son influence non-seulement sur les peuples civilisés, mais aussi sur les peuples barbares, qui

anima intexta sit. Hæc enim omnia et causam mundani motus ostendunt, quem solus animæ præstat impulsus, et necessitatem musicæ concinentiæ, quam motui, a se facto, inserit anima, innatam sibi ab origine.

CAP. III. Aliis præterea indicis ac rationibus concentum illum motuum celestium posse ostendi: quodque intervalla ea, quæ esse in anima ratione sola intelliguntur, revera in ipso mundi corpore deprehendantur.

Hinc Plato in Republica sua, cum de sphaerarum coelestium volubilitate tractaret, singulas ait Sirenas singulis orbibus insidere, significans, sphaerarum motu cantum numinibus exhiberi. Nam Siren, Dea canens græco intellectu valet. Theologi quoque novem Musas, octo sphaerarum musicos cantus, et unam maximam concinentiam, quæ confit ex omnibus, esse voluere. Unde Hesiodus in Theogonia sua octavam Musam Uraniam vocat; quia post septem vagas, quæ subjectæ sunt, octava stellifera sphaera superposita proprio nomine cælum vocatur: et, ut ostenderet, nonam esse et maximam, quam conficit sonorum concors universitas, adjecit,

Καλλιόπη ὅ' ἢ δὴ προπερσεσάτη ἔστιν Ἀπασίων,

ex nomine ostendens ipsam vocis dulcedinem nonam Musam vocari: (nam Καλλιόπη optimæ vocis græca inter-

pretatio est) et, ut ipsam esse, quæ confit ex omnibus, pressius indicaret, assignavit illi universitatis vocabulum, videlicet, ἢ δὴ προπερσεσάτη Ἀπασίων. Nam et Apollinem ideo Μουσηγέτην vocant, quasi ducem et principem orbium ceterorum, ut ipse Cicero refert: *Dux, et princeps, et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio*. Musas esse mundi cantum etiam sciunt, qui eas Camenas, quasi canenas a canendo dixerunt. Ideo canere cælum etiam theologi comprobantes, sonos musicos sacrificiis adhibuerunt; qui apud alios lyra vel cithara, apud nonnullos tibis aliisve musicis instrumentis fieri solebant. In ipsis quoque hymnis Deorum per stropham et antistropham metra canoris versibus adhibebantur; ut per stropham rectus orbis stelliferi motus, per antistropham diversus vagarum regressus prædicaretur. Ex quibus duobus motibus primus in natura hymnus dicendus Deo sumsit exordium. Mortuos quoque ad sepulturam prosequi oportere cum cantu, plurimarum gentium vel regionum instituta sanxerunt, persuasione hac, quia post corpus animæ ad originem dulcedinis musicæ, id est, ad cælum redire credantur. Nam ideo in hac vita omnis anima musicis sonis capitur, ut non soli, qui sunt habitu cultiores, verum universæ quoque barbaræ nationes cantus, quibus vel ad ardorem virtutis animentur, vel ad molliorem voluptatis resolvantur, exercent: quia anima in corpus defert memoriam musicæ, cujus in cælo fuit conscia; et ita deli-

ont des chants propres à exciter leur ardeur guerrière, et d'autres qui leur font éprouver les douces langueurs de la volupté, c'est que notre âme rapporte avec elle du céleste séjour le souvenir des concerts qu'elle y a entendus. Cette réminiscence produit sur elle un tel effet, que les caractères les plus sauvages et les cœurs les plus féroces sont forcés de céder à l'influence de l'harmonie. C'est là, je crois, ce qui a donné lieu à ces fictions poétiques sur Orphée et Amphion, qui nous représentent le premier apprivoisant, au son de sa lyre, les animaux les plus sauvages, et le second faisant mouvoir les pierres mêmes. C'est sans doute parce que les premiers ils firent servir la poésie et la musique à amollir des peuplades sauvages, et jusqu'alors aussi brutes que la pierre. Effectivement, l'harmonie a tant d'empire sur nos âmes, qu'elle excite et modère le courage des guerriers. C'est elle qui donne le signal des combats et celui de la retraite; elle provoque le sommeil, elle empêche de dormir; elle fait naître les inquiétudes et sait les calmer; elle inspire le courroux, et invite à la clémence. Qui plus est, elle agit sur les corps dont elle soulage les maux; et de là l'usage d'administrer aux malades des remèdes au son de la musique.

Au surplus, on ne doit pas être surpris du grand empire que la musique exerce sur l'homme, quand on voit les rossignols, les cygnes et d'autres oiseaux, mettre une certaine méthode dans leur chant. Et qui peut ignorer que, parmi les animaux qui vivent dans l'air, dans l'eau et sur la terre, il en est plusieurs qui, se laissant attirer par des sons modulés, viennent se jeter dans les filets qui leur sont tendus? Le chalumeau du berger ne maintient-il pas la tranquillité dans le troupeau qui se rend aux pâturages? Ces divers effets de la musique n'ont rien d'étonnant d'après

ce que nous avons dit, savoir, qu'elle est la cause formelle de l'âme universelle, de cette âme

Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.

Tout doit être, en effet, soumis au pouvoir de la musique, puisque l'âme céleste, par qui tout est animé, lui doit son origine.

Lorsqu'elle donne l'impulsion circulaire au corps de l'univers, il résulte de cette communication de mouvement des sons modifiés par des intervalles inégaux, mais ayant entre eux des rapports déterminés, et tels que ceux des nombres qui ont servi à son organisation. Il s'agit de savoir si ces intervalles, que l'entendement seul est capable d'apprécier dans cette substance immatérielle, peuvent être soumis au calcul dans le monde matériel.

Archimède, il est vrai, croyait avoir trouvé le nombre de stades qu'il y a de la terre à la lune, de la lune à Vénus, de Vénus à Mercure, de Mercure au soleil, du soleil à Mars, de Mars à Jupiter, et de Jupiter à Saturne. Il croyait également que l'analyse lui avait donné la mesure de l'intervalle qui sépare l'orbe de Saturne de la sphère aplane; mais l'école de Platon, rejetant avec dédain des calculs qui n'admettaient pas de distances en nombre double et triple, a établi, comme point de doctrine, que celle de la terre au soleil est double de celle de la terre à la lune; que la distance de la terre à Vénus est triple de celle de la terre au soleil; que la distance de la terre à Mercure est quadruple de celle de la terre à Vénus; que la distance de la terre à Mars égale neuf fois celle de la terre à Mercure; que la distance de la terre à Jupiter égale huit fois celle de la terre à Mars; enfin, que la distance de la terre à Saturne égale vingt-sept fois celle de la terre à Jupiter.

nimentis canticis occupatur, ut nullum sit tam immitte, tam asperum pectus, quod non oblectamentorum talium teneatur affectu. Hinc æstimo et Orphei vel Amphionis fabulam, quorum alter animalia ratione carentia, alter saxa quoque trahere cantibus ferebatur, sumsisse principium; quia primi forte gentes, vel sine rationis cultu barbaras, vel saxi instar nullo affectu mobiles, ad sensum voluptatis canendo traxerunt. Ita denique omnis habitus animæ cantibus gubernatur, ut et ad bellum progressui, et item receptui canatur cantu, et excitante, et rursus sedante virtute: *dat somnos adimitque*; nec non curas et immitit, et retrahit: iram suggerit, clementiam suadet, corporum quoque morbis medetur. Nam hinc est, quod ægris remedia præstantes præcinere dicuntur. Et quid mirum, si inter homines musicæ tanta dominatio est, cum aves quoque, ut lusciniæ, ut cygni, aliæve id genus, cantum veluti quadam disciplina artis exercent; nonnullæ vero vel aves, vel terræ seu aquatiles beluæ, invitante cantu in retia sponte decurrant, et pastoralis fistula ad pastum progressis quietem imperet gregibus? Nec mirum; inesse enim mundanæ animæ causas musicæ, quibus est intexta, prædixi-

mus. Ipsa autem mundi anima viventibus omnibus vitam ministrat:

Hinc hominum pecudumque genus vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

Jure igitur musica capitur omne, quod vivit; quia cœlestis anima, qua animatur universitas, originem sumsit ex musica. Hæc, dum ad sphaeralem motum mundi corpus impellit, sonum efficit, qui intervallis est disjunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, sicut a principio ipsa contexta est. Sed hæc intervalla, quæ in anima, quippe incorporea, sola æstimantur ratione, non sensu, quærendum est, utrum et in ipso mundi corpore dimensio librata servaverit. Et Archimedes quidem stadiorum numerum deprehendisse se credidit, quibus a terræ superficie luna distaret, et a luna Mercurius, a Mercurio Venus, sol a Venere, Mars a sole, a Marte Jupiter, Saturnus a Jove. Sed et a Saturni orbe usque ad ipsum stelliferum cœlum omne spatium se ratione emensum putavit. Quæ tamen Archimedis dimensio a Platoniciâ repudiata est, quasi dupla et tripla intervalla non servans: et statuerunt hoc esse credendum, ut, quantum est a

Porphyre fait mention de cette opinion des platoniciens, dans un de ses traités qui jette quelque jour sur les expressions peu intelligibles de Timée; il dit qu'ils sont persuadés que les intervalles que présente le corps de l'univers sont les analogues de ceux des nombres qui ont servi à la formation de l'âme du monde, et qu'ils sont de même remplis par des épitrites, des hémioles, des épogdoades et des demi-tons; que de ces proportions naît l'harmonie, dont le principe, inhérent à la substance de l'âme, est ainsi transmis au corps qu'elle met en mouvement. Cicéron avance donc une proposition savante et vraie dans toutes ses parties, quand il dit que le son qui résulte du mouvement des sphères est marqué par des intervalles inégaux, mais dont la différence est calculée.

CHAP. IV. De la cause pour laquelle, parmi les sphères célestes, il en est qui rendent des sons graves, et d'autres des sons aigus. Du genre de cette harmonie, et pourquoi l'homme ne peut l'entendre.

C'est ici le moment de parler de la différence des sons graves et des sons aigus, dont il est question dans ce passage. « La nature veut que, si les sons aigus retentissent à l'une des extrémités, les sons graves sortent de l'autre. Ainsi le premier monde stellifère, dont la révolution est plus rapide, se meut avec un son aigu et précipité, tandis que le cours inférieur de la lune ne rend qu'un son grave et lent. » Nous avons dit que la percussion de l'air produit le son. Or, le plus ou

le moins de gravité ou d'acuité des sons dépend de la manière dont l'air est ébranlé. Si le choc qu'il reçoit est violent et brusque, le son sera aigu; il sera grave, si le choc est lent et faible. Frappez rapidement l'air avec une baguette, vous entendrez un son aigu; vous en entendrez un grave, si l'air est frappé plus lentement. Qu'une corde sonore soit fortement tendue, les sons produits par ses vibrations seront aigus; relâchez-la, ces sons deviendront graves. Il suit de là que les sphères supérieures, ayant une impulsion d'autant plus rapide qu'elles ont plus de masse, et qu'elles sont plus rapprochées du centre du mouvement, doivent rendre des sons aigus, tandis que l'orbe inférieur de la lune doit faire entendre un son très-grave; d'abord, parce que le choc communiqué est fort affaibli quand elle le reçoit, et aussi parce que, en traversée dans les étroites limites de son orbite, elle ne peut que circuler lentement.

La flûte nous offre absolument les mêmes particularités: des trous les plus voisins de l'embouchure sortent des sons aigus; et des plus éloignés, ou de ceux qui avoisinent l'autre extrémité de l'instrument, sortent des sons graves. Plus ces trous sont ouverts, et plus les sons auxquels ils donnent passage sont perçants; plus ils sont étroits, et plus les sons qui en sortent sont graves. Ce sont deux effets d'une même cause. Le son est fort à sa naissance, il s'affaiblit à mesure qu'il approche de sa fin; il est éclatant et précipité, si l'issue qu'on lui offre est large; il est

terra usque ad lunam, duplum sit a terra usque ad solem; quantumque est a terra usque ad solem, triplum sit a terra usque ad Venerem; quantumque est a terra usque ad Venerem, quater tantum sit a terra usque ad Mercurii stellam; quantumque est ad Mercurium a terra, novies tantum sit a terra usque ad Martem; et quantum a terra usque ad Martem est, octies tantum sit a terra usque ad Jovem; quantumque est a terra usque ad Jovem, septies et vicies tantum sit a terra usque ad Saturni orbem. Hanc Platoniorum persuasionem Porphyrius libris suis inseruit, quibus Timæi obscuritatibus nonnulli lucis infudit: atque, eos credere, ad imaginem contextionis animæ hæc esse in corpore mundi intervalla, quæ epitritidis, hemioliis, et epogdois, hemitoniisque complentur, et limmate; et ita provenire concentum: cujus ratio in substantia animæ contexta, mundano quoque corpori, quod ab anima movetur, inserta est. Unde ex omni parte docta et perfecta est Ciceronis assertio, qui intervallis imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, cælestem sonum dicit esse disjunctum.

CAP. IV. Qui fiat, ut inter sonos cælestis illius concentus alius acutior sit, alius gravior: quodnam ibi melodiarum sit genus; et cur sonus ille a nobis non audiat.

« Nunc locus admonet, ut de gravitate et acumine sonorum diversitates, quas asserit, revolvamus. « Et natura fert, ut « extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute « sonent: quam ob causam summus ille cæli stelliferi cur-

« aus, cujus conversio est concitatio, acute excitato mo-
« vetur sono, gravissimo autem hic lunaris atque infimus. »
Diximus, nunquam sonum fieri, nisi terre percussio. Ut autem sonus ipse aut acutior, aut gravior proferatur, ictus efficit: qui, dum ingens et celer incidit, acutum sonum præstat; si tardior leniorve, graviorem. Indicio est virga, quæ, dum auras percutit, si impulsu cito feriat, sonum acuit; si lentior, gravior ferit auditum. In fidibus quoque idem videmus: quæ, si tractu artiore tenduntur, acute sonant; si laxiore, gravior. Ergo et superiores orbis, dum pro amplitudine sua impetu grandiori voluntur, dumque spiritu, ut in origine sua fortiore tenduntur; propter ipsam, ut ait, concitatioem conversionem acute excitato moventur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus: quoniam spiritu, ut in extremitate languescere jam voluitur, et, propter angustias, quibus penultimus orbis artatur, impetu leniore convertitur. Nec secus probamus in tibiis; de quarum foraminibus vicinis ori instantis sonus acutus emittitur; de longinquis autem et termino proximis, gravior: item acutior per patentiora foramina, gravior per angusta. Et utriusque causæ ratio una est; quia spiritus ubi incipit, fortior est; defectior, ubi desinit: et quia majorem impetum per majus foramen impellit; contra autem in angustis contingit, et minus positus. Ergo orbis altissimus, et ut in immensum patens, et ut spiritu eo fortiore, quo origini suæ vicinior est, incitatus, sonorum de se acumen emittit. Vox ultimi et pro spatii brevitate, et pro longinquitate jam frangitur. Hinc quoque

sourd et lent, si cette issue est resserrée, et éloignée de l'embouchure.

Concluons de ce qui précède, que la plus élevée des sphères, qui n'a d'autres limites que l'immensité, et qui est très-près de la force motrice, fait sa révolution avec une extrême rapidité, et rend conséquemment des sons aigus. La raison des contraires exige que la lune rende des sons graves, et ceci est une nouvelle preuve que l'air mis en mouvement a d'autant moins de forces qu'il s'éloigne davantage du lieu de son origine. Voilà la cause de la densité de l'atmosphère qui environne la dernière des sphères, ou la terre, et de l'immobilité de ce globe. Comprimé de tous côtés par le fluide presque coagulé qui l'entoure, il est hors d'état de se mouvoir en tel sens que ce soit ; et cela devait être, d'après ce qui a été démontré plus haut, savoir, que la partie la plus basse d'une sphère est son centre, et que ce centre est immobile ; car la sphère universelle se compose de neuf sphères particulières. Celle que nous nommons stellifère, et qui prend le nom de sphère aplane chez les Grecs, dirige et contient toutes les autres ; elle se meut toujours d'orient en occident. Les sept sphères mobiles, placées au-dessous d'elle, sont emportées par leur mouvement propre d'occident en orient ; et la neuvième, ou le globe terrestre, est immobile, comme centre de l'univers. Cependant les huit sphères en mouvement ne produisent que sept tons harmoniques, parce que Mercure et Vénus, tournant autour du soleil, dont ils sont les satellites assidus, dans le même espace de temps, n'ont, selon plusieurs astronomes, que la même portée. Telle est aussi l'opinion du premier Africain, qui dit : « Les mouvements de ces huit sphères,

parmi lesquelles deux ont la même portée, produisent sept tons distincts, et le nombre septénaire est le nœud de presque tout ce qui existe. »

La propriété du nombre septénaire a été pleinement démontrée au commencement de cet ouvrage. Quant à ce passage peu intelligible de Cicéron, il est, je crois, suffisamment éclairci par les notions élémentaires, succinctes et précises, que nous venons de donner sur la théorie de la musique. Nous n'avons pas cru devoir parler des nètes, des hypates, et de plusieurs autres noms des cordes sonores, ni des tiers et des quarts de ton ; et nous aurions fait parade d'érudition sans aucun fruit pour le lecteur, si nous eussions dit que les notes représentent une lettre, une syllabe, ou un mot entier.

Parce que Cicéron parle ici du rapport et de l'accord des sons, fallait-il profiter de cette occasion pour traiter de la diversité des modes musicaux ? C'aurait été à n'en pas finir. Nous devons nous en tenir à rendre claires les expressions difficiles à entendre : dire plus qu'il ne faut en pareil cas, c'est épaissir les ténèbres au lieu de les dissiper. Nous n'irons donc pas plus loin sur ce sujet, que nous terminerons en ajoutant seulement un fait qui, suivant nous, mérite d'être connu : c'est que des trois genres de musique, qui sont l'enharmonique, le diatonique et le chromatique, le premier est abandonné à cause de son extrême difficulté, et le troisième décrié pour sa mollesse. C'est ce qui a décidé Platon à assigner à l'harmonie des sphères le genre diatonique.

Une chose encore que nous ne devons pas oublier de dire, c'est que si nous n'entendons pas distinctement l'harmonie produite par la rapidité du mouvement circulaire et perpétuel des

apertius approbatur, spiritum, quantum ab origine sua deorsum recedit, tantum circa impulsus fieri leniorem ; ut circa terram, quæ ultima sphaerarum est, tam concretus, tam densus habeatur, ut causa sit terræ in una sede semper hærendi ; nec in quamlibet partem permittatur moveri, obsessa undique circumfusi spiritus densitate. In sphaera autem ultimum locum esse, qui medius est, antecedentibus jam probatum est. Ergo universi mundani corporis sphaeræ novem sunt. Prima illa stellifera, quæ proprio nomine cælum dicitur, et aplanæ apud Græcos vocatur, arcens et continens ceteras. Hæc ab oriente semper volvitur in occasum. Subjectæ septem, quas vagas dicimus, ab occidente in orientem feruntur. Nona terra sine motu. Octo sunt igitur, quæ moventur : sed septem soni sunt, qui concinentiam de volubilitate faciunt ; propterea quia Mercurialis et Venerius orbis pari ambitu comitati solem, viæ ejus tanquam satellites obsequuntur, et ideo a nonnullis astronomiæ studentibus eandem vim sortiri existimantur. Unde ait : « Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos ; qui numerus rerum omnium fere nodus est. » Septenarium autem numerum rerum omnium modum esse,

plene, cum de numeris superius loqueremur, expressimus. Ad illuminandam, ut aestimo, obscuritatem verborum Ciceronis, de musica tractatus succinctus a nobis, quæ licuit brevitate, sufficiet. Nam netas, et hypatas, aliarumque fidium vocabula percurrere, et tonorum vel limmatum minuta subtilia, et quid in sonis pro littera, quid pro syllaba, quid pro integro nomine accipiat, asserere, ostentantis est, non docentis. Nec enim, quia fecit in hoc loco Cicero musicæ mentionem, occasione hac eundem est per universos tractatus, qui possunt esse de musica : quos, quantum mea fert opinio, terminum habere non aestimo : sed illa sunt persequenda, quibus verba, quæ explananda receperis, possint liquere : quia in re naturaliter obscura, qui in exponendo plura, quam necesse est, superfundit, addit tenebras, non admittit densitatem. Unde finem de hac tractatus parte faciemus, adjecto uno, quod scitu dignum putamus : quia cum sint melodiæ musicæ tria genera, enarmonium, diatonum, et chromaticum, primum quidem propter nimiam sui difficultatem ab usu recessit ; tertium vero est infame molliæ. Unde medium, id est, diatonum, mundanæ musicæ doctrina Platonis adscribitur. Nec hoc inter prætereunda ponemus, quod musicam perpetuam cori

corps célestes, cette privation a pour cause l'intensité des rayons sonores, et l'imperfection relative de l'organe chargé de les recevoir. Et en effet, si la grandeur du bruit des cataractes du Nil assourdit les habitants voisins, est-il étonnant que le retentissement de la masse du monde entier mise en mouvement anéantisse nos facultés auditives ? Ce n'est donc pas sans intention que l'Emilien dit : « Quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles ? » Il nous fait entendre par là que si le sens de l'ouïe est pleinement occupé chez les mortels admis aux concerts célestes, il s'ensuit que cette divine harmonie n'est pas appropriée à ce sens si imparfait chez les autres hommes. Mais continuons le travail que nous avons entrepris.

CHAP. V. Notre hémisphère est divisé en cinq zones, dont deux seulement sont habitables ; l'une d'elles est occupée par nous, l'autre l'est par des hommes dont l'espèce nous est inconnue. L'hémisphère opposé a les mêmes zones que le nôtre ; il n'y en a également que deux qui soient le séjour des hommes.

« Vous voyez sur la terre les habitations des hommes disséminées, rares, et n'occupant qu'un étroit espace ; et même, entre ces taches que forment les points habités, s'étendent de vastes solitudes. Ces peuples divers sont tellement séparés, que rien ne peut se transmettre des uns aux autres. Que pourront faire, pour l'extension de votre gloire, les habitants de ces contrées, dont la situation, relativement à la vôtre, est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée ?

volubilitate nascentem, ideo claro non sentimus auditu, quia major sonus est, quam ut humanarum aurium recipiatur angustis. Nam, si Nili catadupa ab auribus incolarum amplitudinem fragoris excludunt, quid mirum, si nostrum sonus excedit auditum, quem mundanæ molis impulsus emittit ? Nec enim de nihilo est, quod ait : *qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus ?* sed voluit intelligi, quod si ejus, qui cœlestibus meruit interesse secretis, completæ aures sunt soni magnitudine, superest, ut ceterorum hominum sensus mundanæ concinentiæ non capiat auditum. Sed jam tractatum ad sequentia conferamus.

CAP. V. Terræ medietatem eam, in qua nos sumus, quinque esse distinctam zonis : quodque ex his duæ tantum sint habitabiles ; quarum altera habitetur a nobis, alteram qui incolant homines, ignoretur : tum vero et in reliqua terræ medietate zonas esse easdem ; et inter illas duas quoque ab hominibus habitari.

« Vides habitari in terra raris et angustis locis, et in ipsis quasi maculis, ubi habitat, vastas solitudines interjectas ; eosque, qui incolunt terram, non modo interruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, sed partim obliquos, partim transversos, partim etiam adversos stare vobis : a quibus expectare

« Vous voyez encore ces zones qui semblent environner et ceindre la terre ; il y en a deux qui, les plus éloignées l'une de l'autre, et appuyées chacune sur l'un des deux pôles, sont assiégées de glaces et de frimas. Celle du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. Deux sont habitables : l'australe, occupée par vos antipodes, qui, conséquemment, vous sont étrangers ; et la septentrionale, où vous êtes. Voyez dans quelle faible proportion elle vous appartient. Toute cette partie de la terre, fort resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, est comme une île environnée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la grande mer, l'Océan, qui, malgré tous ces grands noms, est, comme le voyez, bien petite. »

Cicéron, après nous avoir précédemment expliqué le cours du ciel des fixes qui enveloppe le monde entier, celui des globes inférieurs, ainsi que leur position relative, et la nature des sons qui résultent de leur mouvement circulaire, les modes et les rythmes de cette céleste musique, et la qualité de l'air qui sépare la lune de la terre, se trouve nécessairement amené à décrire la dernière ; cette description est laconique, mais riche en images. Quand il nous parle de ces taches formées par les habitations des hommes, de ces peuples séparés les uns des autres, et placés dans une position respective diamétralement opposée, ou qui ont, soit des longitudes, soit des latitudes différentes, on croit, en le lisant, avoir sous les yeux la projection stéréographique de la sphère. Il nous prouve encore l'éten-

« gloriam certe nullam potestis. Cernis autem eandem terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam cingulis ; e quibus duos maxime inter se diversos, et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obrisse pruina vides ; medium autem illum et maximum solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles ; quorum australis ille, in quo qui insistent, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus : hic autem alter subiectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui vos parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur a vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam est insula, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod magnum, quem Oceanum appellatis in terris : qui tamen tanto nomine quam sit parvus, vides. » Postquam cœlum, quo omnia continentur, et subjectarum sphaerarum ordinem motumque, ac de motu sonum, cœlestis musicæ modos et numeros explicantem, et aerem subditum lunæ Tullianus sermo, per necessaria et præsentis operi apta ductus, ad terram usque descripsit ; ipsius jam terræ descriptionem, verborum parvus, rerum secundus, absolvit. Etenim maculas habitationum, ac de ipsis habitatoribus alios interruptos adversosque, obliquos etiam et transversos alios nominando, terrenæ sphaeræ globositatem sermone tantum, non coloribus pinxit. Illud quoque non sine perfectione doctrinæ est, quod cum aliis nos non patitur errare, qui terram se-

due de ses connaissances, en ne permettant pas que nous partagions l'erreur commune qui veut que l'Océan n'entoure la terre qu'en un seul sens; car, s'il eût voulu nous laisser dans cette fausse opinion, il eût dit simplement: « Toute la terre n'est qu'une petite île de toutes parts baignée par une mer, etc. » Mais en s'exprimant ainsi: « Toute cette partie de la terre où vous êtes est comme une île environnée, » il nous donne de la division du globe terrestre une idée exacte, qu'il laisse à développer à ceux qui sont jaloux de s'instruire. Nous reviendrons dans peu sur ce sujet.

Quant aux ceintures dont il parle, n'allez pas croire, je vous prie, que les deux grands maîtres de l'éloquence romaine, Cicéron et Virgile, diffèrent de sentiment à cet égard: le premier dit, il est vrai, qu'elles environnent la terre, et le second assure que ces ceintures, qu'il nomme zones d'après les Grecs, environnent le ciel. Mais nous verrons par la suite que tous deux ont également raison, et qu'ils sont parfaitement d'accord. Commençons par faire connaître la situation des cinq zones; le reste de la période qui commence ce chapitre, et que nous nous sommes chargés de commenter, en sera plus facile à entendre. Disons d'abord comment elles ceignent notre globe; nous dirons ensuite comment elles figurent au ciel.

La terre est la neuvième et la dernière des sphères; l'horizon, ou le cercle finiteur, dont il a été déjà question, la divise en deux parties égales. Ainsi l'hémisphère dont nous occupons une partie a au-dessus de lui une moitié du ciel qui, vu la rapidité de son mouvement de rotation, va bientôt la faire disparaître à nos yeux pour nous montrer son autre moitié, maintenant

exposée aux regards des habitants de l'hémisphère opposé. En effet, placés au centre de la sphère universelle, nous devons être de tous côtés environnés par le ciel.

Cette terre donc, qui n'est qu'un point relativement au ciel, est pour nous un corps sphérique très-étendu, qu'occupent alternativement des régions brûlées par un soleil ardent, et d'autres affaissées sous le poids des glaces. Cependant au centre de l'intervalle qui les sépare se trouvent des contrées d'une température moyenne. Le cercle polaire boréal, ainsi que le cercle polaire austral, sont en tous temps attristés par les frimas. Ces deux zones ont peu de circonférence, parce qu'elles sont situées presque aux extrémités du globe; et les terres dont elles marquent la limite n'ont pas d'habitants, parce que la nature y est trop engourdie pour pouvoir donner l'être, soit aux animaux, soit aux végétaux; car le même climat qui entretient la vie des premiers est propre à la végétation des derniers. La zone centrale, et conséquemment la plus grande, est toujours embrasée des feux de l'astre du jour. Les contrées que bornent part et d'autre sa vaste circonférence sont inhabitables à cause de la chaleur excessive qu'elles éprouvent; mais le milieu de l'espace que laissent entre elles cette zone torride et les deux zones glacées appartient à deux autres zones moindres que l'une, plus grandes que les autres, et jouissant d'une température qui est le terme moyen de l'excès de chaud ou de froid des trois autres. Ce n'est que sous ces deux dernières que la nature est en pleine activité.

La figure ci-après facilitera l'intelligence de notre description verbale.

Soit le globe terrestre A, B, C, D; soient

mel cingi Oceano crediderunt. Nam si dixisset, *omnis terra parva quædam est insula, circumfusa illo mari*; unum Oceani ambitum dedisset intelligi. Sed adjiciendo, *quæ colitur a vobis*, veram ejus divisionem, de qua paulo post disseremus, nosse cupientibus intelligendam reliquit. De quinque autem cingulis ne, quæso, æstimes duorum romanæ facundie parentum Maronis et Tullii dissentire doctrinam: cum hic ipse cingulis terram redimitam dicat, ille eisdem, quas græco nomine zonas vocat, asserat cælum teneri. Utrumque enim incorruptam veramque, nec alteri contrariam retulisse rationem, procedente disputatione constabit. Sed ut omnia, quæ hoc loco explananda recepimus, liquere possint, habendus est primum sermo de cingulis: quia situ eorum ante oculos locato, cetera erunt intellectui proniora. Prius autem qualiter terram coronent, deinde quemadmodum cælum teneant, explicandum est. Terra et nona, et ultima sphaera est. Hanc dividit horizon, id est, finalis circulus, de quo ante retulimus: ergo medietas, cujus partem nos incolimus, sub eo cælo est, quod fuerit super terram, et reliqua medietas sub illo: quod dum volvitur, ad ea loca, quæ ad nos videntur inferiora, descendit. In medio enim locata,

ex omni sui parte cælum suspicit. Hujus igitur ad cælum brevitæ, cui punctum est, ad nos vero immensa globositas, distinguitur locis inter se vicissim pressis nimietate vel frigoris, vel caloris, geminam nacta inter diversas temperiem. Nam et septentrionalis et australis extremitas, perpetua obriguerunt pruina: et hi velut duo sunt cinguli, quibus terra redimitur; sed ambitu breves, quasi extrema cingentes. Horum uterque habitationis impatiens est; quia torpor ille glacialis nec animali, nec frugi, vitam ministrat. Illo enim aere corpus alitur, quo herba nutritur. Medius cingulus, et ideo maximus, æterno afflatu continui caloris ustus, spatium, quod et lato ambitu et prolixius occupavit, nimietate fervoris facit inhabitabile victuris. Inter extremos vero et medium duo majores ultimis, modico minores, ex utriusque vicinitatis intemperie temperantur: in hisque tantum vitales auras natura dedit incolis carpere. Et, quia animo facilius illabitur concepta ratio descriptione, quam sermone; esto orbis terræ, cui adscripta sunt *a, b, c, d*, et circa *a*, adscribantur *n* et *l*; circa *b* autem *m* et *k*; et circa *c*, *g* et *i*; et circa *d*, *e* et *f*; et ducantur rectæ linæ a signis ad signa, quæ dicimus, id est *a g*, in *t*; *ah m*, in *n*; *a k*,

les droites G, I et E, F, limites des deux zones glaciales; soient M, N et K, L, limites des deux zones tempérées; soit enfin A, B, la ligne équinoxiale ou la zone torride. L'espace compris entre G, C, I, ou la zone glaciale boréale, et celui compris entre E, D, F, ou la zone glaciale australe, sont couverts d'éternels frimas; les lieux situés entre M, B, K et N, A, L, sont sous la zone torride: il suit de là que l'espace renfermé entre G, M et I, N, et celui entre K E et F L, doivent jouir d'une température moyenne entre l'excès du chaud et l'excès du froid des zones qui les bornent. Il ne faut pas croire que ces lignes soient de notre invention; elles figurent exactement les deux cercles polaires dont il a été question ci-dessus, et les deux tropiques. Comme il ne s'agit ici que de la terre, nous ne nous occuperons pas du cercle équinoxial, mais nous reviendrons sur sa description dans un moment plus convenable.

Des deux zones tempérées où les dieux ont placé les malheureux mortels, il n'en est qu'une qui soit habitée par des hommes de notre espèce, Romains, Grecs ou Barbares; c'est la zone tempérée boréale qui occupe l'espace G I, M N.

Quant à la zone tempérée australe, située entre K L et E F, la raison seule nous dit qu'elle doit être aussi le séjour des humains, comme placée sous des latitudes semblables. Mais nous ne savons et ne pourrions jamais savoir quelle est cette espèce d'hommes, parce que la zone torride est un intermédiaire qui empêche que nous puissions communiquer avec eux.

Des quatre points cardinaux de la sphère terrestre, trois seulement, l'orient, l'occident et le nord, conservent leurs noms, par la raison que nous pouvons déterminer les lieux où ils pren-

nent naissance; car, bien que le pôle nord soit inhabitable, il n'est pas très-éloigné de nous. A l'égard du quatrième point, on le nomme midi, et non pas sud ou auster; car le sud est diamétralement opposé au nord ou septentrion, au lieu que le midi est la région du ciel où, pour nous, commence le jour. Il prend son nom, qui signifie milieu du jour, du méridien ou de la ligne circulaire qui marque le milieu du jour quand le soleil y est arrivé. Nous ne devons pas laisser ignorer qu'autant le vent du nord est supportable, lorsqu'il arrive dans nos contrées, autant l'auster ou le vent qui nous vient du quatrième des points cardinaux est glacial au moment de son départ. Mais, forcé par sa direction de traverser l'air embrasé de la zone torride, ses molécules se pénètrent de feu, et son souffle, si froid naguère, est chaud lorsqu'il nous parvient. En effet, la nature et la raison s'opposent à ce que, de deux zones affectées d'un même degré de froid, il parte deux vents d'inégale température: nous ne pouvons douter, par la même raison, que notre vent du nord ne soit chaud au moment de son arrivée chez les habitants de la zone tempérée australe, et que les rigueurs de l'auster ne soient aussi tolérables pour eux que le sont pour nous celles du septentrion. Il est également hors de doute que chacune de nos zones tempérées complète son cercle chez nos périécies réciproques qui ont le même climat que le nôtre: d'où il suit que ces deux zones sont habitées dans toute leur circonférence. Est-il quelque incrédule à cet égard? qu'il nous dise en quoi notre proposition lui paraît erronée; car si notre existence, dans les régions que nous occupons, tient à ce que la terre est sous nos pieds et le ciel au-dessus de nos têtes, à ce que nous voyons le so-

in I; ab e, in f. Spatia igitur duo adversa sibi, id est, unum a c, usque ad lineam, quæ in i ducta est; alterum a d, usque ad lineam, quæ in f ducta est, intelligantur pruina obriguisset perpetua. Est enim superior septentrionalis, inferior australis extremitas. Medium vero ab n, usque in l, zona sit torrida. Restat, ut cingulus ab i, usque ad n, subjecto calore et superiore frigore temperetur: rursus ut zona, quæ est inter l et f, accipiat de superjecto calore et subdito frigore temperiem. Nec excogitatas a nobis lineas, quas duximus, æstimetur. Circi sunt enim, de quibus supra retulimus, septentrionalis et australis, et tropici duo. Nam æquinoctialem hoc loco, quo de terra loquimur, non oportet adscribi, qui opportuniori loco rursus addetur. Licet igitur sint hæ duæ mortalibus ægris munere concessæ Divum, quas diximus temperatas, non tamen ambæ zonæ hominibus nostri generis indultæ sunt: sed sola superior, quæ est ab i, usque ad n, incolitur ab omni, quale scire possumus, hominum genere, Romani Græcive sint, vel barbari cujusque nationis. Illa vero ab l, usque ad f, sola ratione intelligitur, quod propter similem temperiem similiter incolatur: sed a quibus, neque licuit unquam nobis, nec licebit cognoscere. Interjecta

enim torrida utrique hominum generi commercium ad se denegat commeandi. Denique de quatuor habitationis nostræ cardinibus, oriens, occidens, et septentrio, suis vocabulis nuncupantur; quia ab ipsis exordiis suis sciuntur a nobis. Nam etsi septentrionalis extremitas inhabitabilis est, non multo tamen est a nobis remota. Quarto vero nostræ habitationis cardini causa hæc alterum nomen dedit, ut meridies non australis vocaretur; quia et ille est proprie australis, qui de altera extremitate procedens, adversus septentrionalem est: et hunc meridiem jure vocitari facit locus, de quo incipit nobis dies. Nam, quia sentiri incipit a medio terræ, in qua medii est usus diei, ideo tanquam quidam meridies, una mutata littera, meridies nuncupatus est. Sciendum est autem, quod ventus, qui per hunc ad nos cardinem pervenit, id est, auster, ita in origine sua gelidus est, ut apud nos commendabilis est blando rigore septentrio: sed, quia per flammam torridæ zonæ ad nos commeat, admixtus igni calescit; et, qui incipit frigidus, calidus pervenit. Neque enim vel ratio, vel natura pateretur, ut ex duobus æquo pressis rigore cardinibus, dissimili tactu status emitteretur. Nec dubium est, nostrum quoque septentrio-

Il se lever et se coucher, enfin à ce que l'air qui nous environne et que nous aspirons entretient chez nous la vie, pourquoi d'autres êtres n'existeraient-ils pas dans une position de tout point semblable à la nôtre ? Ils doivent respirer le même air, puisque la même température règne sur toute la longueur de la même bande circulaire ; le même soleil qui se lève pour nous doit se coucher pour eux, et réciproquement ; comme nous, ils ont leurs pieds tournés vers la terre et la tête élevée vers le ciel ; nous ne devons cependant pas craindre qu'ils tombent de la terre dans le ciel, car rien ne tombe de bas en haut. Si, pour nous, le bas a sa direction vers la terre, et le haut vers le ciel (question qui ne veut pas être traitée sérieusement), le haut est également pour eux ce qu'ils aperçoivent en portant leurs regards dans une direction opposée à celle de la terre, vers laquelle leurs corps ne peuvent avoir de tendance.

Je suis persuadé que ceux de nos périécien qui ont peu d'instruction s'imaginent aussi que les pays situés au-dessus d'eux ne peuvent être habités par des êtres semblables à eux, et que si nos pieds regardaient les leurs, nous ne pourrions conserver notre aplomb. Cependant aucun de nous n'a jamais éprouvé la peur de tomber de la terre vers le ciel : nous devons donc être tranquilles à cet égard relativement à eux ; car, comme nous l'avons démontré précédemment, tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. De plus, on ne nous contestera pas que deux points de la sphère terrestre, directement opposés entre eux, ne soient l'un à l'autre ce qu'est l'orient à l'égard de l'occident. La droite qui sépare les

deux premiers est un diamètre de même longueur que celui qui sépare les deux derniers. Or il est prouvé que l'orient et l'occident sont tous deux habités. Quelle difficulté y a-t-il donc à croire que deux points opposés d'un même parallèle le soient aussi ? Le germe de tout ce qu'on vient de dire existe, pour le lecteur intelligent, dans le petit nombre de lignes extraites de Cicéron au commencement de ce chapitre.

Il ne peut nous montrer la terre environnée et ceinte par les zones, sans nous donner à entendre que, dans les deux hémisphères, l'état habituel de l'atmosphère, sous les deux zones tempérées, est le même sur toute la longueur du cercle qu'elles embrassent ; et lorsqu'il dit que « les points habités par l'homme semblent former des taches, » cela n'a pas de rapport à ces taches partielles que présentent les habitations dans la partie du globe que nous occupons, lesquelles sont entrecoupées de quelques lieux inhabités ; car il n'ajouterait pas que « de vastes solitudes s'étendent entre ces taches, » s'il ne voulait parler que de ces espaces vides, au milieu desquels on distingue un certain nombre de taches. Mais comme il entend parler de ces quatre taches que nous savons être au nombre de deux sur chaque hémisphère, rien n'est plus juste que cette expression de *solitudes interposées*. En effet, si la demi-zone sous laquelle nous vivons est séparée de la ligne équinoxiale par d'immenses solitudes, il est vraisemblable que les habitants des trois autres demi-zones sont dans les mêmes rapports de distance que nous, relativement à la zone torride. Cicéron joint en outre à cette description celle des habitants de ces quatre régions. Il

nem ad illos, qui australi adjacent, propter eandem rationem calidum pervenire ; et austrum corporibus eorum genuino auræ suæ rigore blandiri. Eadem ratio nos non permittit ambigere, quin per illam quoque superficiem terræ, quæ ad nos habetur inferior, integer zonarum ambitus, quæ hic temperatæ sunt, eodem ductu temperatæ habeatur ; atque ideo illic quoque eandem duarum zonarum a se distantes similiter incolantur. Aut dicat, quisquis huic fidei obviare mavult, quid sit, quod ab hac eum definitione deterreat. Nam si nobis vivendi facultas est in hac terrarum parte, quam velimus, quia calantes humum cælum suspicimus super verticem, quia sol nobis et oritur, et occidit, quia circumfuso fruimur aere, cujus spiramus haustu : cur non et illic aliquos vivere credamus, ubi eadem semper in promptu sunt ? Nam, qui ibi dicuntur morari, eandem credendi sunt spirare auram ; quia eadem est in ejusdem zonalis ambitus continuatione temperies. Idem sol illis et obire dicetur nostro ortu ; et orietur, cum nobis occidet : calcabunt æque ut nos humum ; et supra verticem semper cælum videbunt. Nec metus erit, ne de terra in cælum decendant, cum nihil unquam possit rueri sursum. Si enim nobis, quod asserere genus joci est, deorsum habetur ubi est terra, et sursum ubi est cælum : illis quoque sursum erit, quod de inferiore suspicient, nec aliquando in superna casuri sunt.

Affirmaverim quoque, et apud illos minus rerum peritos hæc æstimare de nobis, nec credere posse, nos, in quo sumus, loco degere ; sed opinari, si quis sub pedibus eorum tentaret stare, casurum. Nunquam tamen apud nos quisquam timuit, ne caderet in cælum. Ergo nec apud illos quisquam in superiora casurus est : sicut omnia nutu suo pondera in terram ferri superius relata docuerunt. Postremo quis ambigat, in sphaera terræ ita ea, quæ inferiora dicuntur, superioribus suis esse contraria, ut est oriens occidenti ? Nam in utraque parte par diametros habetur. Cum ergo et orientem et occidentem similiter constet habitari : quid est, quod fidem hujus quoque diversæ sibi habitationis excludat ? Hæc omnia non otiosus lector in tam paucis verbis Ciceronis inveniet. Nam, cum dicit, *terram cingulis suis redimitam* atque *circumdatam*, ostendit, per omne corpus terræ eandem temperatorum cingulorum continuationem esse temperiem : et, cum ait, *in terra maculas habitationum videri*, non eas dicit, quæ in parte nostræ habitationis, nonnullis desertis locis interpositis, incolantur. Non enim adjiceret, *in ipsis maculis vastas solitudines interjectas*, si ipsas solitudines diceret, inter quas certæ partes macularum instar haberentur. Sed quia maculas dicit has quatuor, quas in duobus terræ hemisphaeris binas esse ratio monstravit, bene adjecit, *interjectas solitudines*. Nam sicut

nous expose leur situation particulière et leur situation relative. Il commence par dire qu'il est sur la terre d'autres hommes que nous, et dont la position respective est telle qu'il ne peut exister entre eux aucun moyen de communication ; et la manière dont il s'exprime prouve assez qu'il ne parle pas seulement de l'espèce d'hommes qui, sur notre hémisphère, est éloignée de nous de toute la zone torride, car il aurait dit que ces hommes sont tellement séparés de nous, que rien ne peut se transmettre de leurs contrées dans les nôtres, et non pas, comme il l'a fait, que « ces peuples divers sont tellement séparés, que rien ne peut se transmettre des uns aux autres ; » ce qui indique suffisamment le genre de séparation qui existe entre ces diverses espèces d'hommes. Mais ce qui a vraiment rapport aux régions que nous habitons, c'est ce qu'il ajoute, lorsqu'en peignant la situation de ces peuples à notre égard et entre eux, il dit « qu'elle est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée. Il ne s'agit donc pas de notre séparation avec une autre espèce d'hommes, mais de la séparation respective de toutes les espèces ; et voici comment elle a lieu.

Nos antécienens sont éloignés de leurs périciens de toute la largeur de la zone glaciale australe ; ceux-ci sont séparés de leurs antécienens, qui sont nos périciens, de toute la largeur de la zone torride, et ces derniers le sont de nous de toute la largeur de la zone glaciale boréale. C'est parce qu'il y a solution de continuité entre les parties habitées, c'est parce qu'elles sont séparées les unes des autres par d'immenses espaces qu'une température brûlante ou froide à l'excès ne per-

met pas de traverser, que Cicéron donne le nom de taches aux parties du globe occupées par les quatre espèces d'hommes. Il n'a pas oublié non plus de décrire la manière dont les habitants des trois autres demi-zones ont leurs pieds placés par rapport à nous ; il désigne clairement nos antipodes en disant : « La zone australe, dont les habitants ont les pieds diamétralement opposés aux nôtres. » Cela doit être, puisqu'ils occupent la portion de la sphère qui fait place à la nôtre. Reste à savoir ce qu'il entend par les peuples dont la position à notre égard est transversale ou oblique. A n'en pas douter, les premiers sont nos périciens, c'est-à-dire ceux qui habitent la partie inférieure de notre zone. Quant à ceux qui nous sont obliques, ce sont nos antécienens, ou les peuplades de la partie sud-est de la zone tempérée australe.

CHAP. VI. De l'étendue des contrées habitées, et de celle des contrées inhabitables.

Nous avons maintenant à parler de l'étendue des régions habitées du globe, et de celle des régions inhabitables ; ou, ce qui revient au même, de la largeur de chacune des zones. Le lecteur nous entendra sans peine, s'il a sous les yeux la description de la sphère terrestre, donnée au chapitre précédent : au moyen de la figure jointe à cette description, il lui sera aisé de nous suivre. La terre entière, ou sa circonférence A, B, C, D, a été divisée, par les astronomes géographes qui l'avaient précédemment mesurée, en soixante parties. Son circuit est de deux cent cinquante-deux mille stades : d'où il suit que chaque soixan-

pars, quæ habitatur a nobis, multa solitudinum interjectione distinguitur : credendum est, in illis quoque tribus aliis habitationibus similes esse inter deserta et culta distinctiones. Sed et quatuor habitationum incolas et relatione situs, et ipsa quoque standi qualitate, depinxit. Primum enim ait, alios præter nos ita incolere terram, ut a se interrupti nullam meandi habeant ad se facultatem : et verba ipsa declarant, non eum de uno hominum genere loqui, in hac superficie a nobis solius torridæ interjectione diviso : (sic enim magis diceret, ita interruptos, ut nihil ab illis ad nos manare possit.) sed dicendo, ita interruptos, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, qualiter inter se illa hominum genera sint divisa, significat. Quod autem vere ad nostram partem referretur, adiecit dicendo de illis, qui et a nobis, et a se invicem divisi sunt, partim obliquos, partim transversos, partim etiam adversos stare nobis. Interruptio ergo non unius generis a nobis, sed omnium generum a se divisorum refertur : quæ ita distinguenda est. Hi, quos separat a nobis perusta, quos Græci ἀντοικοὶ vocant, similiter ab illis, qui inferiorem zonæ suæ incolunt partem, interjecta australi gelida separantur. Rursus illos ab ἀντοικοῖς suis, id est, per nostri cinguli inferiora viventibus, interjectio ardentis sequestrat : et illi a nobis septentrionalis extremitatis rigore remouentur. Et quia non est una omnium

affinis continuatio, sed interjectæ sunt solitudines ex calore vel frigore mutuum negantibus commeatum : hæc terræ partes, quæ a quatuor hominum generibus incoluntur, maculas habitationum vocavit. Quemadmodum autem ceteri omnes vestigia sua fingere ad nostra credantur, ipse distinxit : et australes quidem aperte pronuntiavit adversos stare nobis, dicendo : *quorum australis ille, in quo qui insistent, adversa nobis urgent vestigia*. Et ideo adversi nobis sunt, quia in parte sphaeræ, quæ contra nos est, morantur. Restat inquirere, quos transversos et quos obliquos nobis stare memoraverit. Sed nec de ipsis potest esse dubitatio, quin transversos stare nobis dixerit inferiorem zonæ nostræ partem tenentes ; obliquos vero eos, qui australis cinguli deversa sortiti sunt.

CAP. VI. Quanta terræ spatia habitationi cesserint, quanta inculta sicut.

Superest, ut de terræ ipsius spatiis, quanta habitationi cesserint, quanta sint inculta, referamus ; id est, quæ sit singulorum dimensio cingulorum. Quod ut facile dinoscas, redeundum tibi est ad orbis terræ descriptionem, quam paulo ante subieimus ; ut per adscriptarum litterarum notas ratio dimensionum lucidius explicetur. Omnis terræ orbis,

tième égale quatre mille deux cents stades. L'espace de D à C en passant par B, ou du sud au nord en passant par l'ouest, renferme donc trente soixantièmes, et cent vingt-six mille stades : par conséquent, le quart du globe, à partir de B, centre de la zone torride, jusqu'à C, contient quinze soixantièmes, et soixante-trois mille stades. La mesure de ce quart de circonférence nous suffira pour établir celle de la circonférence entière. L'espace de B à M, moitié de la zone torride, comprend quatre soixantièmes, ou seize mille huit cents stades. Ainsi la zone torride entière a une étendue de huit soixantièmes, qui valent trente-trois mille six cents stades. A l'égard de notre zone tempérée, elle a, dans sa largeur de M à G, cinq soixantièmes et vingt-un mille stades. Quant à la zone glaciale renfermée entre G et C, on lui donne six soixantièmes, ou vingt-cinq mille deux cents stades. Les dimensions exactes que nous venons de donner de la quatrième partie de notre sphère suffisent pour faire connaître celles du second quart de B en D, puisqu'elles sont parfaitement les mêmes ; et quand on a la mesure de la surface hémisphérique que nous habitons, on connaît celle de l'hémisphère inférieur, qui s'étend de D à G, en passant par A, ou du sud au nord en passant par l'est.

Observons ici qu'en figurant la terre sur une surface plane, nous n'avons pu lui donner la sphéricité qui lui convient ; mais nous avons cherché à faire sentir cette sphéricité, en nous servant, pour notre démonstration, non des mé-

ridiens, mais de l'équateur et de ses parallèles, parce que ce dernier cercle peut remplacer l'horizon. Cependant le lecteur n'en doit pas moins regarder l'espace de D à C, en passant par B, comme l'hémisphère supérieur dont nous occupons une partie ; et l'espace de D à C en passant par A, comme l'hémisphère inférieur.

CHAP. VII. Le ciel a les mêmes zones que la terre. La marche du soleil, à qui nous devons la chaleur ou la froidure, selon qu'il s'approche ou s'éloigne de nous, a fait imaginer ces différentes zones.

Nous venons d'exposer la situation et l'étendue en largeur des cinq zones ; remplissons maintenant l'engagement que nous avons pris de démontrer que Virgile et Cicéron ont eu tous deux raison, le premier, en plaçant ces cercles dans le ciel, et le second, en les assignant à la terre, et que tous deux n'ont eu à cet égard qu'une seule et même opinion. L'excès de froidure ou de chaleur, ainsi que la modification de ces deux excès qu'éprouve notre globe, sont l'effet du fluide éthéré, qui communique aux diverses parties correspondantes de la terre les degrés de froid et de chaud qu'il éprouve lui-même : et comme on a supposé dans le ciel des cercles qui limitent ces différentes températures, on a dû les tracer aussi autour de notre sphère. Il en est d'elle comme d'un petit miroir qui, en réfléchissant un grand objet, nous renvoie toutes ses parties sous une plus petite dimension, mais dans le même ordre qu'elles observent chez cet objet. Mais

Id est, circulus, qui universum ambitum claudit, cui adscripta sunt *a, b, c, d*, ab his, qui eum ratione dimensum sunt, in sexaginta divisus est partes. Habet autem totus ipse ambitus stadiorum ducenta quinquaginta duo millia. Ergo singule sexagesimæ extenduntur stadiis quaternis millibus ducentis. Et sine dubio medietas ejus, quæ est *a d*, per orientem, id est, per *a*, usque ad *c*, habet triginta sexagesimas, et stadiorum millia centum viginti sex. Quarta vero pars, quæ est ab *a*, usque ad *c*, incipiens a medio perustæ, habet sexagesimas quindecim, et stadiorum millia sexaginta et tria. Hujus quartæ partis mensura relata constabit totius ambitus plena dimensio. Ab *a* igitur usque ad *n*, quod est medietas perustæ, habet sexagesimas quatuor; quæ faciunt stadiorum millia sexdecim, cum octingentorum adjectione. Ergo omnis perusta partium sexagesimarum octo est, et tenet stadiorum millia triginta tria, et sexcenta insuper. Latitudo autem cinguli nostri, qui temperatus est, id est, a *n*, usque ad *i*, habet sexagesimas quinque, quæ faciunt stadiorum millia viginti et unum; et spatium frigidæ ab *i*, usque ad *c*, habet sexagesimas sex : quæ stadiorum tenent viginti quinque millia ducenta. Ex hac quarta parte orbis terrarum, cujus mensuram evidenter expressimus, alterius quartæ partis magnitudinem, ab *a* usque ad *d*, pari dimensionum distinctione cognoscas. Cum ergo quantum teneat sphaeræ superficies, quæ ad nos est omni sua medietate, cognoveris : de mensura quoque inferioris medietatis, id est, a *d*, per

b, usque ad *c*, similiter instrueris. Modo enim, quia orbem terræ in plano pinximus, (in plano autem medium exprimere non possumus sphaeralem tumorem) mutuati sumus altitudinis intellectum a circulo; qui magis horizon, quam meridianus videatur. Ceterum volo hoc mentis percipias, ita nos hanc protulisse mensuram, tanquam a *d*, per *a*, usque ad *c*, pars terræ superior sit, cujus partem nos incolimus; et a *d*, per *b*, usque ad *c*, pars terræ habeatur inferior.

CAP. VII. In cælo easdem inesse zonas, quæ insunt terræ; atque causam hujus diversitatis esse solem : qui ut accessu suo causa caloris est, ita recessu frigus inducit.

Hoc quoque tractatu proprium sortito finem, nunc illud, quod probandum promissimus, asseramus, id est, hos cingulos et Maronem bene cælo, et bene terræ assignasse Cicéronem; et utrumque non discrepantia, sed consona, eademque dixisse. Natura enim cæli hanc in diversis terræ partibus temperiem aëritatemque distinxit : et qualitas vel frigoris, vel caloris, quæ cuilibet ætheris parti semel inhæsit, eandem inficit partem terræ, quam despicit ambiendo. Et quia has diversitates, quæ certis finibus terminantur, cingulos in cælo vocarunt, necesse est totidem cingulos et hic intelligi : sicut in brevissimo speculo, cum facies monstratur ingens, tenent in angusto membra vel

nous nous ferons mieux entendre au moyen de la figure ci-après.

Soit la sphère céleste A, B, C, D, renfermant la sphère terrestre S, X, T, U; soit le cercle polaire boréal céleste désigné par la droite I, O; le tropique du Cancer, par la droite G, P, et l'équateur par la droite A, B. Représentons le tropique du Capricorne par la droite F, Q; le cercle polaire austral par la droite E, R; et le zodiaque par la transversale F, P. Soient enfin les deux zones tempérées de la terre, figurées par les droites M et L; et les deux zones glaciales, par les droites N et K. Il est aisé de voir maintenant que chacune des cinq divisions de la terre reçoit sa température de chacune des parties du ciel qu'elle voit au-dessus d'elle. L'arc céleste D, R correspond à l'arc terrestre S, K; l'arc céleste R, Q correspond à l'arc terrestre K, L; la portion du cercle Q, P est en rapport avec la portion du cercle L, M; O, P répond à M, N, et O, C à N, T.

Les deux extrémités de la sphère céleste D, R et C, O sont toujours couvertes de frimas; il en est de même des deux extrémités de la sphère terrestre S, K et N, T. La partie du ciel Q, P éprouve des chaleurs excessives; la portion de notre globe L, M les éprouve également. Les régions tempérées du ciel s'étendent de O en P et de Q en R; les régions tempérées de la terre sont situées de N en M, et de L en K; enfin, l'équateur céleste A, B, couvre l'équateur terrestre U, X.

lineamenta ordinem, quem sua in vero digesserat amplitudo. Sed hic quoque asserendi, quod dicitur, minuemus laborem, oculis subiiciendo picturam. Esto enim cœli sphaera *a, b, c, d*, et intra se claudat sphaeram terræ, cui adscripta sunt *s, x, t, u*, et ducatur in cœli sphaera circulus septentrionalis ab *t*, usque in *o*; tropicus æstivus a *g*, in *p*, et æquinocalis a *b*, in *a*; et tropicus hiemalis ab *f*, in *q*, et australis ab *e*, in *r*; sed et zodiacus ducatur ab *f*, in *p*; rursus in sphaera terræ ducantur iidem limites cingulorum, quos supra descripsimus in *n*, in *m*, in *l*, in *k*. His ita depictis, sine difficultate constabit, singulas terræ partes a singulis cœli partibus, super verticem suum inpositis, qualitatem circa nimietatem vel temperiem mutuari. Nam quod est sursum a *d*, usque ad *r*, hoc despicit terram ab *f*, usque ad *k*; et quod est in cœlo ab *r*, usque ad *q*, hoc inficit terram a *k*, usque ad *l*; et quod in cœlo est a *q*, usque in *p*, tale facit in terra ab *l*, usque ad *m*, qualeque est desuper a *p*, usque ad *o*; tale in terra ab *m*; usque ad *n*; et quale illic ab *o*, usque ad *c*, tale hic est ab *n*, usque ad *t*. Sunt autem in æthere extremitates ambæ, id est, a *d*, usque ad *r*, et a *c*, usque ad *o*, æterno rigore densatæ. Ideo in terra idem est ab *f*, usque ad *k*, et a *t*, usque ad *n*; rursus in cœlo, a *g*, usque ad *p*, nimio calore fervet. Ideo in terra quoque, ab *l*, usque ad *m*, idem fervor est. Item sunt in cœlo temperies, ab *o*, usque ad *p*, et a *q*, in *r*; ideo sunt hic quoque temperatæ, ab *n*, in *m*, et ab *l*, in *k*. Æquinocalis enim circulus, qui ab *a*, usque ad *b*, ductus est, mediam secatur perustam. Et ipsum

Cicéron n'ignorait certainement pas cette correspondance des cercles célestes et terrestres; on ne peut en douter d'après ses paroles: « Il y en a deux, dit-il, qui, les plus éloignés l'un de l'autre, et appuyés chacun sur l'un des deux pôles, sont assiégés de glaces et de frimas: » c'est nous dire que les frimas nous viennent de la voûte éthérée. C'est encore à elle que nous devons les chaleurs excessives; car Cicéron ajoute: « La zone du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. »

Ces deux assertions sur l'excès de froidure et de chaleur, communiqué aux zones terrestres par les pôles de l'éther et par le soleil, prouvent que l'orateur romain savait que les zones corrélatives existent primitivement dans le ciel.

Maintenant qu'il est démontré que les deux sphères céleste et terrestre ont les mêmes ceintures ou zones (car ce sont deux noms d'une même chose), faisons connaître la cause de cette diversité de température dans l'éther.

La zone torride est limitée par les deux tropiques, celui d'été de G en P, celui d'hiver de F en Q. La bande zodiacale se prolonge de F en P; nous pouvons donc supposer le tropique du Cancer au point P, et le tropique du Capricorne au point F. On sait que le soleil ne dépasse jamais ces deux signes, et que lorsqu'il est arrivé aux bornes qu'ils assignent, il revient sur ses pas; ce sont ces bornes qu'on a nommées solstices. L'astre du jour, parvenu au tropique du Cancer ou sur la frontière de notre zone tempérée, nous

autem scisse Ciceronem, quod terreni cinguli cœlestibus inficiantur, ex verbis ejus ostenditur. Ait enim: *Ex quibus duo maxime inter se diversos, et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnizos, obtriguisse pruina vides.* Ecce testatur, finale frigus esse de cœlo. Idem quoque de fervore medio dicit: *medium autem illum et maximum solis ardore torreret.* Cum ergo manifeste et rigorem de cœli verticibus, et fervorem de sole in terræ cingulos venire signaverit: ostendit prius in cœlo hos eosdem cingulos constituisse. Nunc, quoniam constituit, easdem in cœlo et in terra zonas esse vel cingulos, (hæc enim unius rei duo sunt nomina) jam dicendum est, quæ causa in æthere hanc diversitatem qualitatis efficiat. Perusta duobus tropicis clauditur, id est, a *g*, in *p*, æstivo: et ab *f*, in *q*, hiemali. Ab *f* autem in *p*, zodiacum describendo perduximus. Ergo signum *p*, tropicus ille Cancer habeatur, et signum *f*, Capricornus. Constat autem, solem neque sursum ultra Cancrum, neque ultra Capricornum deorsum meare; sed, cum ad tropicorum confinia pervenerit, mox reverti: unde et solstitia vocantur. Et quia æstivus tropicus temperatæ nostræ terminus est; ideo cum sol ad ipsum finem venerit, facit nobis æstivos calores, de vicino urens sensu majore subjecta. Illo denique tempore, de vicino urens sensu majore subjecta. Illo denique tempore, australi generi reverti hiemem non potest ambigi; quia tunc ab illis sol omni viæ suæ spatio recedit. Rursus, cum ad *f* signum, id est, ad Capricornum venerit, facit hiemem nobis recessu suo, et illis vicinitate reducit æstatem. Hic notandum est, de tribus tantum cardinibus in quamcunque ædem ingredi

donne les chaleurs de l'été, parce qu'alors ses rayons plus directs pénètrent avec plus de force tous les corps soumis à leur influence. C'est alors aussi que les régions australes éprouvent les rigueurs de l'hiver, parce que le soleil est à son plus grand éloignement du tropique du Capricorne; et réciproquement, quand il entre dans ce dernier signe, il ramène l'été à ces régions, et l'hiver devient notre partage. Il est bon d'observer qu'il n'arrive dans chacun des signes du zodiaque qu'en suivant la direction de trois points du ciel, savoir, de l'est, de l'ouest et du midi, et que jamais il ne pénètre dans ce cercle par le septentrion. La raison en est que cet astre parvenu en P commence à rétrograder, au lieu de s'avancer vers O : il n'atteint donc jamais les limites du pôle septentrional, et ne peut, par conséquent, nous envoyer ses rayons de ce point du ciel. Ainsi, ce n'est que par les points est et ouest (puisque son mouvement propre se fait d'occident en orient), et par le midi (puisque sa route est tracée sur le méridien de chaque pays), qu'il se rend dans le zodiaque. L'ombre que donnent les corps vient à l'appui de cette assertion : au lever du soleil, cette ombre est dirigée vers l'occident; à son coucher, elle est tournée vers l'orient; et lorsqu'il est à sa plus grande hauteur, elle se projette vers le nord; mais jamais, dans notre zone, elle ne tend vers le sud; ce qui prouve bien que le soleil ne visite point le pôle nord, car l'ombre est toujours située derrière les corps, du côté opposé à la lumière. Quant aux contrées de la zone torride, les plus voisines de la nôtre, et qui probablement ne sont pas désertes, leurs habitants ont l'ombre dans la direction du sud pendant tout le temps que le soleil occupe le Cancer; car, dans cette position, ils ont

cet astre au nord, puisque c'est vers ce point qu'il se dirige en les quittant.

Syène, chef-lieu de la Thébaïde, que l'on rencontre après avoir suivi une longue chaîne de montagnes arides, est située sous ce même tropique du Cancer; et le jour du solstice, vers la sixième heure, le soleil se trouvant au zénith de cette ville, l'ombre disparaît totalement; le style même du cadran solaire, ou son gnomon, n'en projette point. C'est de ce phénomène que parle Lucain, quand il dit qu'à Syène l'ombre du soleil ne s'étend jamais ni à droite ni à gauche; ce qui n'est pas exact, puisque cette disparition de l'ombre n'a lieu que pendant un intervalle de temps fort court, c'est-à-dire pendant le temps que le soleil est au zénith.

Il suit de là que le soleil ne franchit jamais les bornes de la zone torride, parce que le cercle oblique du zodiaque ne s'étend que d'un tropique à l'autre. L'ardeur des feux que ressent cette zone est donc occasionnée par le séjour continu qu'y fait ce soleil, source et régulateur de la flamme éthérée. Par conséquent les deux zones les plus distantes de cet astre, privées de sa présence, sont constamment engourdis par les froids les plus rigoureux, tandis que les deux intermédiaires jouissent d'une température moyenne qu'elles doivent à celles qui les avoisinent. Cependant, de ces deux zones dites tempérées, celle sous laquelle nous vivons a des parties où la chaleur est plus forte que dans d'autres, parce qu'elles sont plus près de la zone torride : de ce nombre sont l'Éthiopie, l'Arabie, l'Égypte et la Libye. L'atmosphère, dans ces contrées, est tellement dilatée par la chaleur, qu'il s'y forme rarement des nuages, et que leurs habitants connaissent à peine la pluie. Par la raison contraire, les régions limitrophes de la zone

solem; de quarto nunquam. Nam et ab ortu, et ab occasu, fenestra solem recipit; quippe quem orientem oheuntemque prospectet. Recipit et a meridie; quia omne iter solis in nostro meridie est, ut instruit visum antelata descriptio. Nunquam vero solem fenestra septentrionis admittit; quia nunquam a p signo, ad o, sol accedit; sed a p, semper retrocedendo, nunquam fines poli septentrionalis attingit; et ideo nunquam per hunc cardinem radius solis infunditur. Ejusdem rei probationem umbra quoque cujuslibet corporis sufficiet adstruere. Nam et in occasum cadit, oriente sole; et in ortum, cum sit occiduus: medio autem die, quia sol meridiem tenet, in septentrionem umbra depellitur; in austrum vero circa nostram habitationem impossibile est umbram cujuslibet corporis cadere, quia semper in adversam soli partem umbra jactatur. Adversus autem austro apud nos sol esse non poterit, cum nunquam fines septentrionales attingat. Sane quoniam pars illa perustæ, quæ temperatæ vicina est, admittit habitantes illic, id est, trans tropicum; quæcunque habitantur spatia, umbram mittunt in austrum eo tempore, quo sol Cancrum tenet. Tunc enim eis fit sol septentrionalis, cum tropicum tenet; quod ab illis ad septentrionem recedit.

Civitas autem Syene, quæ provinciæ Thebaidos post superiorum montium deserta principium est, sub ipso æstivo tropico constituta est: et eo die quo sol certam partem ingreditur Cancri, hora diei sexta, (quoniam sol tunc super ipsum invenitur verticem civitatis) nulla illic potest in terram de quolibet corpore umbra jactari, sed nec stilus hemisphærii monstrantis horas, quem γνῶμωνα vocant, tunc de se potest umbram creare. Et hoc est, quod Lucanus dicere voluit, nec tamen plene, ut habetur, absolvit. Dicendo enim,

Atque umbras nunquam flectente Syene, rem quidem attingit, sed turbavit verum. Non enim nunquam flectit, sed uno tempore; quod cum sua ratione retulimus. His relictis constat, solem nunquam egredi fines perustæ, quia de tropico in tropicum Zodiacus obliquatus est. Manifesta est igitur causa, cur hæc zona flammis sit semper obnoxia: quippe quam sol totius æthereæ flammæ et fons, et administrator, nunquam relinquit. Ergo ambæ partes ultimæ, id est, septentrionalis et australis, ad quas nunquam solis calor accedit, necessario perpetua premuntur pruina: duas vero, ut diximus, temperat hinc atque illinc vicinia caloris et frigoris. Denique in hac ipsa

glaciale boréale, telles que le Palus-Méotide, celles baignées par l'Ister et le Tanais, celles enfin qui se trouvent au delà de la Scythie, et dont les naturels ont reçu de l'antiquité le nom d'hyperboréens, comme ayant dépassé les limites naturelles du nord; ces contrées, dis-je, ont un hiver qui dure presque toute l'année, et l'on conçoit à peine la rigueur du climat sous lequel ils vivent; mais le centre de cette zone doit à sa position de jouir d'une température uniforme et bienfaisante.

CHAP. VIII, où l'on donne, en passant, la manière d'interpréter un passage des Géorgiques relatif au cercle du zodiaque.

Nous avons posé pour fait incontestable que l'un et l'autre tropique sont les limites du zodiaque, et que jamais le soleil ne les dépasse, soit en s'avancant vers nous, soit en se dirigeant dans le sens opposé. Nous avons ajouté que les zones tempérées, dans l'un et l'autre hémisphère, commencent où finit le zodiaque, ou, si l'on veut, la zone torride. C'est donc pour nous une nécessité de chercher à savoir ce qu'entend Virgile, toujours si exact dans ses descriptions scientifiques, quand il dit, en parlant de ces zones :

Deux autres ont reçus les malheureux mortels,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.

Ces expressions pourraient faire croire que le zodiaque pénètre les zones tempérées, et que le soleil les traverse : ce qui n'est pas admissible, puisqu'il s'arrête aux tropiques. Peut-être Virgile regarde-t-il comme faisant partie de ces der-

nières zones les contrées de la zone torride qui les avoisinent, et que nous avons dit être habitées. En effet, Syène est sous le tropique; et à trois mille huit cents stades de cette ville, en s'avancant vers la ligne équinoxiale, on rencontre Méroë; plus loin encore, à huit cents stades, on se trouve dans le pays d'où nous vient la cannelle. Toutes ces régions, situées sous la zone torride, sont faiblement peuplées, il est vrai; cependant l'existence y est supportable : mais au delà elle cesse de l'être, à cause de l'excès des feux du soleil.

C'est vraisemblablement parce que la zone torride offre tant de terres habitées (et il est probable qu'il en est de même vers l'autre extrémité voisine de nos antécédents), que la poésie épique, qui a le droit de tout agrandir, se permet de prolonger le cours du soleil à travers les zones tempérées. La raison en est que des deux côtés les limites de la zone torride ont cela de commun avec les zones tempérées, qu'elles ont des habitants. Peut-être, par une licence poétique, a-t-il substitué une particule presque semblable, aimant mieux dire *per ambas* que *sub ambas*. Car, en réalité, le zodiaque pénètre au delà et en deçà, au-dessous des zones tempérées, mais n'y entre pas. Nous savons qu'Homère lui-même et Virgile, son imitateur en tout, ne se font pas faute d'échanger ainsi les particules. Peut-être enfin (ce qui me paraît le plus probable) Virgile a-t-il voulu donner au mot *per* le sens du mot *inter*; car le zodiaque fait sa révolution *entre* et non *à travers* les deux zones tempérées. Or il est or-

... duæ mortalibus agris
Munere concessæ divum : et via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verticet ordo.

videtur enim dicere his versibus, Zodiacum per temperatas ductum, et solis cursum per ipsas ferri : quod nec optari fas est, quia neutrum tropicum cursus solis excedit. Num igitur illud attendit, quod diximus, et intra tropicum in ea perustæ parte, quæ vicina est temperatæ, habitatores esse? nam Syene sub ipso tropico est : Meroe autem tribus millibus octingentis stadiis in perustam a Syene introrsum recedit : et ab illa usque ad terram cinnamomi feracem sunt stadia octingenta ; et per hæc omnia spatia perustæ, licet rari, tamen vita fruuntur habitantes. Ultra vero jam inaccessum est, propter nimium solis ardorem. Cum ergo tantum spatii ex perusta vitam ministret ; et sine dubio circa viciniam alterius temperatæ, id est, antæcorum, tantundem spatii habere perustæ fines et parem mansuetudinem, non negetur : (paria enim in utraque parte sunt omnia) ideo credendum est, per poeticam tubam, quæ omnia semper in majus extollit, dixisse viam solis sectam per temperatas : quoniam ex utraque parte fines perustæ in eo sunt similes temperatis, quod se patiuntur habitari. An forte poetica licentia particulam pro simili pæne particula posuit ; et pro, *sub ambas*, dicere maluit, *per ambas* ? nam revera ductus Zodiaci sub ambas temperatas ultro citroque pervenit ; non tamen per ambas. Scimus autem et Homerum ipsum, et in omnibus imita-

zona, quam incolimus, quæ tota dicitur temperata, partes tamen, quæ perusto cingulo vicinæ sunt, ceteris calidiores sunt : ut est Æthiopia, Arabia, Ægyptus, et Libya ; in quibus calor ita circumfusi aeris corpus extenuat, ut aut nunquam, aut raro cogatur in nubes ; et ideo nullus pæne apud illos usus est imbrum. Rursus, quæ usque ad frigidæ fines pressius accedunt, ut est palus Mæotis, ut regiones, quas præterflunt Tanais et Ister, omniaque super Scythiam loca, quorum incolæ vetustas Hyperboreos vocavit, quasi originem boreæ introrsum recedendo transissent, adeo æterna pæne premuntur pruina, ut non facile explicetur, quanta sit illic frigidæ nimietatis injuria : loca vero, quæ in medio temperatæ sunt, quoniam ab utraque nimietate longe recedunt, veram tenent salutaremque temperiam.

CAP. VIII. Obiter quomodo explicandus locus Vergilii primo Georgicon de circulo Zodiaco.

Locus nos admonet, ut (quoniam diximus rem, quæ a nullo possit refelli, utrumque tropicum circum Zodiaco terminos facere, nec unquam solem alterutrum tropicum excedere posse, vel sursum, vel deorsum meando ; trans Zodiacum vero circum, id est, trans ustam, quæ tropicis clauditur, ex utraque parte incipere temperatas) quæramus, quid sit, quod ait Vergilius, quem nullius unquam disciplinæ error involvit :

dinaire à ce poëte d'employer *per* pour *inter*, comme dans cet autre passage :

Circum perque duas in morem fluminis Arctos.

Le Dragon ne coupe cependant point les deux Ourses ; il les embrasse l'une et l'autre par sinuosités, mais il ne passe pas au travers de ces constellations. Cependant ce vers est aisé à entendre, si nous substituons, comme l'a fait Virgile, la préposition *entre* (*per*) à la préposition *au travers* (*inter*).

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous venons de dire pour la défense du passage rapporté ci-dessus ; et, d'après les notions que nous avons données sur les bornes de l'orbite solaire, il est impossible de ne pas entendre cet endroit d'un poëte aussi correct que le cygne de Mantoue. Nous laissons à l'esprit du lecteur le soin de trouver ce qu'on pourrait alléguer de plus pour terminer cette discussion.

CHAP. IX. Notre globe est enveloppé par l'Océan, non pas en un sens, mais en deux différents sens. La partie que nous habitons est resserrée vers les pôles, et plus large vers son centre. Du peu d'étendue de l'Océan, qui nous paraît si grand.

Les éclaircissements que nous venons de donner ont, je crois, leur utilité ; nous allons maintenant, ainsi que nous l'avons promis, démontrer que l'Océan entoure la terre, non pas en un seul sens, mais en deux sens divers. Son premier contour, celui qui mérite véritablement ce nom, est ignoré du vulgaire : car cette mer, regardée généralement comme le seul Océan, n'est qu'une extension de l'Océan primitif, que le superflu de ses eaux oblige à ceindre de nou-

veau la terre. La première ceinture qu'il forme autour de notre globe s'étend à travers la zone torride, en suivant la direction de la ligne équinoxiale, et fait le tour entier du globe. Vers l'orient, il se partage en deux bras, dont l'un coule vers le nord, et l'autre vers le sud. Le même partage se fait à l'occident ; et ces deux derniers bras vont à la rencontre de ceux qui sont partis de l'orient. L'impétuosité et la violence avec lesquelles s'entre-choquent ces énormes masses avant de se mêler donnent lieu à une action et à une réaction, d'où résulte le phénomène si connu du flux et du reflux, qui se fait sentir dans toute l'étendue de notre mer. Elle l'éprouve dans ses détroits, comme dans ses parties les moins resserrées, par la raison qu'elle n'est qu'une émanation du véritable Océan. Cet Océan donc, qui suit la ligne que lui trace l'équateur terrestre, et ses bras, qui se dirigent dans le sens de l'horizon, partagent le globe en quatre portions, dont ils font autant d'îles. Par son cours à travers la zone torride, qu'il environne dans toute sa longueur, il nous sépare des régions australes ; et au moyen de ses bras, qui embrassent l'un et l'autre hémisphère, il forme quatre îles, dont deux dans l'hémisphère supérieur, et deux dans l'hémisphère inférieur. C'est ce que nous fait entendre Cicéron, quand il dit : « Toute cette partie de la terre occupée par vous n'est qu'une petite île ; » au lieu de dire toute cette terre n'est qu'une petite île : par la raison qu'en entourant la terre en deux sens divers, l'Océan la partage réellement en quatre îles. La figure ci-après donnera une idée de ce partage. On y verra l'origine de notre mer, qui n'est qu'une fai-

tozem hujus Maronem, sæpe tales mutasse particulas. An, (quod mihi vero propius videtur) per ambas, pro inter ambas, voluit intelligi? Zodiacus enim inter ambas temperatas volvitur, non per ambas. Familiariter autem per, pro inter, ponere solet; sicut alibi quoque,

Circum perque duas in morem fluminis Arctos.

Neque enim Anguis sidereus Arctos secat : sed, dum et amplectitur et intervenit, circum eas, et inter eas volvitur, non per eas. Ergo potest constare nobis intellectus, si *per ambas*, pro *inter ambas*, more ipsius poetæ dictum existimemus. Nobis aliud ad defensionem, ultra hæc, quæ diximus, non occurrit. Verum quoniam in medio posuimus, quos fines nunquam via solis excedat ; manifestum est autem omnibus, quid Maro dixerit, quem constat erroris ignarum : erit ingenii singulorum invenire, quid possit amplius pro absolvenda hac questione conferri.

CAP. IX. Non uno, sed gemino Oceani ambitu terram omnem circumflui : et quomodo angusta verticibus, latior lateribus, si habitabilis nostra : tum de exiguitate Oceani, quem nos magnum vocamus.

Hic quoque, ut arbitror, non otiosa inspectione tractatus, nunc de Oceano quod promisimus adstruamus, non uno, sed gemino ejus ambitu terræ corpus omne circum-

flui : cuius verus et primus meatus est, qui ab indocito hominum genere nescitur. Is enim, quem solum Oceanum plures opinantur, de finibus ab illo originali refusus, secundum ex necessitate ambitum fecit. Ceterum prior ejus corona per zonam terræ calidam meat, superiora terrarum et inferiora cingens, flexum circi æquinoctialis imitata. Ab oriente vero duos sinus refundit ; unum ad extremitatem septemtrionis, ad australis alterum : rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus, qui usque ad ambas, quas supra diximus, extremitates refusi, occurrunt ab oriente demissis ; et, dum vi summa et impetu immaniore miscentur, invicemque se feriunt, ex ipsa aquarum collisione nascitur illa famosa Oceani accessio pariter et recessio. Et, ubicumque in nostro mari contingit idem, vel in angustis fretis, vel in planis forte litoribus, ex ipsius Oceani sinibus, quos Oceanum nunc vocamus, eveniunt : quia nostrum mare ex illis infuit. Ceterum verior, ut ita dicam, ejus alveus tenet zonam perustam ; et tam ipse, qui æquinoctialem, quam sinus ex eo nati, qui horizontem circum ambitu suæ flexionis imitantur, omnem terram quadripartitam dividunt ; et singulas, ut supra diximus, habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superfi-

ble partie du tout, et aussi celle de la mer Rouge, de la mer des Indes et de la mer Caspienne : bien que je n'ignore pas que cette dernière n'a, selon l'opinion de plusieurs personnes, aucune communication avec l'Océan. Il est évident que les mers de la zone tempérée australe ont aussi leur source dans le grand Océan. Mais comme ces pays nous sont encore inconnus, nous ne devons pas garantir la certitude du fait.

Relativement à ce que dit Cicéron, que « toute cette partie de la terre est fort resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, » nous pouvons nous en convaincre en jetant les yeux sur la figure précitée; car l'excès de la largeur de cette zone sur sa longueur est dans la même proportion que l'excès de la longueur du tropique sur la longueur du cercle polaire boréal. En effet, bornée dans son extension longitudinale par la rencontre du cercle polaire, si court lui-même, elle peut, au moyen de la longueur du tropique, donner à ses flancs un plus grand développement. Cette forme de la partie de la terre que nous habitons l'a fait comparer, par les anciens, à une chlamyde déployée; et c'est parce que le globe tout entier, y compris l'Océan, peut être regardé, à raison de son peu d'étendue, comme le point central de tel cercle céleste que ce soit, que notre auteur a dû ajouter, en parlant de l'Atlantique : « Et, malgré tous ces grands noms, il est, comme vous voyez, bien petit. » Sans doute l'Atlantique doit être pour nous une mer immense; mais elle doit paraître bien petite à ceux qui l'aperçoivent de la voûte éthérée, puisque la terre n'est, à l'égard du ciel,

cie insulas facit. Unde Tullius, hoc volens intelligi, non dixit, *omnis terra parva quædam est insula* : sed, *omnis terra, quæ colitur a vobis, parva quædam est insula* : quia et singulæ de quatuor habitationibus parvæ quædam efficiuntur insulæ, Oceano bis eas, ut diximus, ambiente. Omnia hæc ante oculos locare potest descriptio substituta : ex qua et nostri maris originem, quæ totius una est, et Rubri atque Indici ortum videbis, Caspiumque mare unde oriatur invenies : licet non ignorem, esse nonnullos, quæ de Oceano ingressum negent. Nec dubium est, in illam quoque australis generis temperatam mare de Oceano similiter influere; sed describi hoc nostra attestatione non debuit, cujus situs nobis incognitus perseverat. Quod autem dixit nostram habitabilem *angustam verticibus, lateribus latiore*, in eadem descriptione poterimus advertere. Nam, quanto longior est tropicus circulus septemtrionali circo, tanto zona verticibus quam lateribus angustior est : quia summitas ejus in artum extremi cinguli brevitate contrahitur; deductio autem laterum cum longitudine tropici ab utraque parte distenditur. Denique veteres omnem habitabilem nostram extentæ chlamydi similem esse dixerunt. Item quia omnis terra, in qua et Oceanus est, ad quem vis cœlestem circulum quasi centron obtinet puncti locum, necessario de Oceano adjacet, qui tamen tanto nomine quam sit parvus, vides. Nam licet apud nos Atlanticum mare magnum vocetur,

que l'indicateur d'une quantité, c'est-à-dire un point qu'il est impossible de diviser.

En appuyant si soigneusement sur l'exiguité de la sphère terrestre, le premier Africain a pour but, comme la suite nous le prouvera, de faire sentir à son petit-fils qu'une âme vraiment grande doit peu s'occuper d'étendre sa réputation, qui ne peut jamais être que très-bornée, vu le peu d'espace qu'elle a pour circuler.

CHAP. X. Bien que le monde soit éternel, l'homme ne peut espérer de perpétuer, chez la postérité, sa gloire et sa renommée; car tout ce que contient ce monde, dont la durée n'aura pas de fin, est soumis à des vicissitudes de destruction et de reproduction.

« Et quand même les races futures, recevant de leurs aïeux la renommée de chacun d'entre nous, seraient jalouses de la transmettre à la postérité, ces inondations, ces embrasements de la terre, dont le retour est inévitable à certaines époques marquées, ne permettraient pas que cette gloire fût durable, bien loin d'être éternelle. »

C'est de sa conscience que le sage attend la récompense de ses belles actions; l'homme moins parfait l'attend de la gloire; et Scipion, qui désire que son petit-fils tende à la perfection, l'engage à ne pas ambitionner d'autre récompense que celle qu'il trouve en lui-même, et à dédaigner la gloire.

Comme elle a deux puissants attrails, celui de pouvoir s'étendre au loin et celui de nous survivre longtemps, le premier Africain a d'abord mis sous les yeux de l'Emilien le tableau de no-

de cœlo tamen despicientibus non potest magnum videri, cum ad cœlum terra signum sit et punctum, quod dividi non possit in partes. Ideo autem terræ brevis tam diligenter asseritur, ut parvi pendendum ambitum sanæ vir fortis intelligat, quæ in tam parvo magna esse non poterit : quod doctrinæ propositum non minus in sequentibus apparebit.

CAP. X. Mundum quidem esse æternum : ceterum inde non posse sperari perpetuitatem gloriæ ac famæ apud posteros, quando mundo ipso manente, ea, quæ in ipso sunt, vicissitudine quadam nunc occidunt, nunc rursus oriantur.

« Quin etiam si cupiet proles futurorum hominum delin-
« ceps laudes uniuscujusque nostrum, acceptas a patribus,
« posteris prodere : tamen propter eluviones exustionesque
« terrarum, quas accidere tempore certo necesse est, non
« modo non æternam, sed ne diuturnam quidem gloriam
« assequi possumus. » Virtutis fructum sapiens in conscientia ponit, minus perfectus in gloria : unde Scipio perfectionem cupiens infundere nepoti, auctor est, ut contentus conscientie premio, gloriam non requirat : in qua appetenda quoniam duo sunt maxime, quæ præceptari possint, ut et quam latissime vagetur, et quam diutissime perseveret : postquam superius, de habitationis nostræ

tre globe, qui n'est qu'un point par rapport au ciel, et lui a ôté tout espoir d'étendre au loin le bruit de sa renommée, en lui faisant observer que les hommes de notre espèce n'occupent qu'une bien faible partie de ce même globe, et que cette partie même ne peut être entièrement remplie de la célébrité d'un nom, puisque celui des Romains n'avait pas encore franchi le Caucase, ni traversé les flots du Gange. Maintenant il va lui prouver que la gloire a peu de durée, afin de le convaincre entièrement qu'elle ne mérite pas d'être recherchée. « Quelque circonscrite que soit, lui dit-il, la carrière que peut parcourir la réputation du sage et de l'homme vraiment grand, cette réputation ne sera pas éternelle, ni même de longue durée, vu que tout ce qui existe à présent doit être anéanti, soit par les embrasements, soit par les inondations de la terre. »

Mais ce passage de Cicéron veut être développé, parce qu'il décide implicitement la question de l'éternité du monde, qui, pour beaucoup de personnes, est l'objet d'un doute. Il n'est pas facile, en effet, de concevoir que cet univers n'ait pas eu de commencement; et, s'il en faut croire l'histoire, l'usage de la plupart des choses, leur perfectionnement, leur invention même est d'une date toute récente. Si l'on s'en rapporte aux traditions, ou bien aux fictions de l'antiquité, les premiers hommes, grossiers habitants des bois, différaient peu des animaux féroces. Leurs aliments, ajoute-t-elle, ne ressemblaient pas aux nôtres; ils se nourrissaient de glands et de fruits sauvages, et ce ne fut que bien tard qu'ils cultivèrent la terre. Elle nous ramène ainsi à la

naissance des choses, à celle de l'espèce humaine, et à la croyance de l'âge d'or, qui fut suivi de deux âges désignés par des métaux d'une pureté progressivement décroissante, lesquels âges firent place enfin aux temps si dégradés du siècle de fer. Mais, en laissant de côté la fiction, comment ne croirait-on pas que le monde a commencé, et même depuis bien peu de temps, quand on voit que les faits les plus intéressants des annales grecques ne remontent pas au delà de deux mille ans? car avant Ninus, que plusieurs historiens donnent pour père à Sémiramis, l'histoire ne relate aucun événement remarquable. Si l'on admet que cet univers a commencé avec les temps et même avant les temps, comme disent les philosophes, comment se fait-il qu'il ait fallu une suite innombrable de siècles pour amener le degré de civilisation où nous sommes parvenus? Pourquoi l'invention des caractères alphabétiques qui nous transmettent le souvenir des hommes et des choses, est-elle si nouvelle? Enfin, pourquoi diverses nations n'ont-elles acquis que depuis peu des connaissances de première nécessité? Témoin les Gaulois, qui n'ont connu la culture de la vigne et celle de l'olivier que vers les premiers siècles de Rome, sans parler de beaucoup d'autres peuples qui ne se doutent pas d'une foule de découvertes qui sont pour nous des jouissances. Tout cela semble exclure l'idée de l'éternité des choses, et pourrait nous faire croire que la naissance du monde a une époque fixe, et que tous les êtres ont été produits successivement. Mais la philosophie nous apprend que ce monde a toujours été, et que l'Éternel l'a créé avant les temps. En effet, le temps ne peut être antérieur à l'uni-

angustiis disserendo, totius terræ quæ ad cælum puncti locum obtinet, minimam quandam docuit a nostri generis hominibus particulam possideri; nullius vero gloriam vel in illam totam partem potuisse diffundi: (siquidem Gangem transnare, vel transcendere Caucasum, romani nominis fama non valuit) spem, quam de propaganda late gloria, ante oculos ponendo nostri orbis angustias, amputavit, vult etiam diuturnitatis auferre; ut plene animo nepotis contemptum gloriæ compos dissuasor insinuet: et ait, nec in hac ipsa parte, in quam sapientis et fortis viri nomen serpere potest, æternitatem nominis posse durare; cum modo exustione, modo eluvione terrarum, diuturnitati rerum intercedat occasus. Quod quale sit, disseremus. In hac enim parte tractatus illa quæstio latenter absolvitur, quæ multorum cogitationes de ambigenda mundi æternitate sollicitat. Nam quis facile mundum semper fuisse consensit? cum et ipsa historiarum fides, multarum rerum cultum emendationemque vel inventionem ipsam recentem esse, fateatur: cumque rudes primum homines, et incuria silvestri non multum a ferarum asperitate dissimiles, meminerit, vel fabuletur antiquitas; tradatque, nec hunc eis, quo nunc utimur, victum fuisse, sed glande prius et baccis altos, æro sperasse de sulcis alimoniam: cumque ita exordium rerum et ipsius humanæ nationis opinemur, ut aurea primum sæcula fuisse credamus, et inde natura per metalla

viliora degenerans, ferro secula postrema fœdaverit. Ac, ne totum videamur de fabulis mutuari, quis non hinc æstimet mundum quandoque coepisse, nec longam retro ejus ætatem, cum abhinc ultra duo retro annorum millia de excellenti rerum gestarum memoria ne græca quidem exstet historia? nam supra Ninum, a quo Semiramis secundum quosdam creditur procreata, nihil præclarum in libris relatum est. Si enim ab initio, immo ante initium fuit mundus, ut philosophi volunt: cur per innumerabilem seriem seculorum non fuerat cultus, quo nunc utimur, inventus? non litterarum usus, quo solo memoriæ fulcitur æternitas? cur denique multarum rerum experientia ad aliquas gentes recentis ætate pervenit? ut ecce, Galli vitem, vel cultum oleæ, Roma jam adolescente, didicerunt. Aliæ vero gentes adhuc multa nesciunt, quæ nobis inventa placuerunt. Hæc omnia videntur æternitati rerum repugnare, dum opinari nos faciunt, certo mundi principio paulatim singula quæque coepisse. Sed mundum quidem fuisse semper, philosophia auctor est, conditora quidem Deo, sed non ex tempore: siquidem tempus ante mundum esse non potuit; cum nihil aliud tempora, nisi cursus solis, efficiat. Res vero humanæ ex parte maxima sæpe occidunt manente mundo, et rursus oriuntur, vel eluvione vicissim, vel exustione redeunte. Cujus vicissitudinis causa vel necessitas latet est. Ignem æthereum

vers, puisqu'il se mesure par le cours du soleil. Quant aux choses d'ici-bas, elles s'anéantissent en grande partie, bien que l'univers soit indestructible; puis elles rentrent de nouveau dans la vie. C'est l'effet de l'alternation des embrasements et des inondations, dont nous allons exposer la cause nécessaire.

Selon les plus anciens physiiciens, le feu éthéré se nourrit de vapeurs; ils nous assurent que si la nature a placé, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'Océan au-dessous de la zone torride que traverse le zodiaque, c'est afin que le soleil, la lune, et les cinq corps errants qui parcourent cette zone en tous sens, puissent tirer leur aliment des particules qui s'élèvent du sein des eaux. Voilà, disent-ils, ce qu'Homère donne à entendre aux sages, quand ce génie créateur, qui nous rend témoins des actions des dieux sur toute la nature, feint que Jupiter, invité à un banquet par les Éthiopiens, se rend dans l'Océan avec les autres dieux, c'est-à-dire avec les autres planètes; ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les astres se nourrissent de molécules aqueuses. Et quand ce même poète ajoute que les rois d'Éthiopie sont admis aux festins des dieux, il peint, par cette allégorie, les peuples de cette contrée de l'Afrique, seuls habitants des bords de l'Océan, et dont la peau, brûlée des feux du soleil, a une teinte presque noire.

De ce que la chaleur s'entretient par l'humidité, il suit que le feu et l'eau éprouvent alternativement un excès de réplétion. Lorsque le feu est parvenu à cet excès, l'équilibre entre les deux éléments est détruit. Alors la température trop élevée de l'air produit un incendie qui pénètre

jusqu'aux entrailles de la terre; mais bientôt l'ardeur dévorante du fluide igné se trouve ralentie, et l'eau recouvre insensiblement ses forces; car la matière du feu, épuisée en grande partie, absorbe peu de particules humides. C'est ainsi qu'à son tour l'élément aqueux, après une longue suite de siècles, acquiert un tel excédant qu'il est contraint d'inonder la terre; et pendant cette crue des eaux, le feu se remet des pertes qu'il a essayées. Cette alternative de suprématie entre les deux éléments n'altère en rien le reste du monde, mais détruit souvent l'espèce humaine, les arts et l'industrie, qui renaissent lorsque le calme est rétabli; car cette dévastation causée, soit par les inondations, soit par les embrasements, n'est jamais générale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Égypte est à l'abri de ces deux fléaux: Platon nous l'assure dans son *Timée*. Aussi cette contrée est-elle la seule qui ait élevé des monuments et recueilli des faits dont la date remonte à plusieurs myriades de siècles. Il est donc quelques parties de la terre qui survivent au désastre commun, et qui servent à renouveler l'espèce humaine; voilà comment il arrive que, la civilisation ayant encore un asile sur quelques portions du globe, il existe des hordes sauvages qui ont perdu jusqu'à la trace des connaissances de leurs ancêtres. Insensiblement leurs mœurs s'adoucissent; elles se réunissent sous l'empire de la loi naturelle: l'ignorance du mal et une franchise grossière leur tiennent lieu de vertus. Cette époque est pour elles le siècle d'or. L'accroissement des arts et de l'industrie vient bientôt après donner plus d'activité à l'émulation; mais ce sentiment si noble dans son origine produit bientôt l'envie, qui ronge sourdement les

physici tradiderunt humore nutrir, asserentes, Ideo sub zona cœli perusta, quam via solis, id est, Zodiacus, occupavit, Oceanum, sicut supra descripsimus, a natura locatum, ut omnis latitudo, qua sol cum quinque vagis et luna ultro citroque discurrent, habeat subjecti humoris alimoniam: et hoc esse volunt, quod Homerus, divinarum omnium inventionum fons et origo, sub poetici nube figmenti verum sapientibus intelligi dedit, Jovem cum diis ceteris, id est, cum stellis, profectum in Oceanum, Æthiopibus eum ad epulas invitantibus: per quam imaginem fabulosam Homerum significasse volunt, hauriri de humore nutrimenta sideribus: qui ob hoc Æthiopas reges epularum participes cœlestium dixit, quoniam circa Oceani oram non nisi Æthiopes habitant, quos vicinia solis usque ad speciem nigri coloris exurit. Cum ergo calor nutriatur humore, hæc vicissitudo contingit, ut modo calor, modo humor exuberet. Evenit enim, ut ignis usque ad maximum enutritus augmentum, haustum vincat humorem, et sic aeris mutata temperies licentiam præstet incendio, et terra penitus flagrantia immissi ignis uratur. Sed mox, impetu caloris absumto, paulatim vires revertuntur humori, cum magna pars ignis incendiis erogata, minus jam de renascente humore consumat. Ac rursus

longo temporum tractu ita crescens humor altius vincit, ut terris infundatur eluvio: rursusque calor post hoc vires resumit. Et ita fit, ut manente mundo inter exsuperantis caloris humorisque vices, terrarum cultus cum hominum genere sæpe intercidat, et, reducta temperie, rursus novetur. Nunquam tamen seu eluvio, seu exustio, omnes terras, aut omne hominum genus vel omnino operit, vel penitus exurit. Ægypto certe, ut Plato in *Timæo* fatetur, nunquam nimietas humoris nocuit, vel caloris. Unde et infinita annorum millia in solis Ægyptiorum monumentis librisque releguntur. Certæ igitur terrarum partes interne cioni superstites, seminarium instaurando generi humano sunt: atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines et cultus inscii, cujus memoriam intercepti interitus, in terris oberrent, et asperitatem paulatim vagæ feritatis exuti, conciliabula et cœtus natura instruantur: sitque primum inter eos mali nescia, et adhuc astutiæ inexpertæ simplicitas, quæ nomen auri primis seculis præstat. Inde, quo magis ad cultum rerum atque artium usus promovet, tanto facilius in animos serpit æmulationis; quæ primum bene incipiens, in invidiam latenter evadit. Et ex hac jam nascitur, quidquid genus hominum post sequentibus seculis experitur. Hæc est ergo, quæ re-

cœurs. Dès lors commencent, pour cette société naissante, tous les maux qui l'affligeront un jour.

Telle est l'alternative de destruction et de reproduction à laquelle est assujéti le genre humain, sans que la stabilité du monde en souffre.

CHAP. XI. Il est plus d'une manière de supputer les années : la grande année, l'année vraiment parfaite, comprend quinze mille de nos années.

« Qui plus est, que vous importe d'être nommé dans les discours des hommes qui naîtront dans l'avenir, lorsque ceux qui vous ont précédé sur la terre, plus nombreux peut-être que leurs descendants, et qui certainement valaient mieux, n'ont jamais parlé de vous ? Que dis-je ? parmi ceux même qui peuvent répéter notre nom, il n'en est pas un qui puisse recueillir le souvenir d'une année. L'année, selon les calculs vulgaires, se mesure sur le retour du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre ; mais il faut que tous les astres soient revenus au point d'où ils sont partis une première fois, et qu'ils aient ramené, après un long temps, la même face du ciel, pour que l'année véritable soit entièrement révolue ; et je n'ose dire combien cette année comprend de vos siècles. Ainsi, le soleil disparut aux yeux des hommes, et sembla s'éteindre, quand l'âme de Romulus entra dans nos saintes demeures ; lorsqu'il s'éclipsera du même côté du ciel et au même instant, alors toutes les étoiles, toutes les constellations se trouveront dans la même

position : alors seulement l'année sera complète. Mais sachez que, d'une telle année, la vingtième partie n'est pas encore écoulée. »

Le premier Africain continue à insister sur les motifs qui doivent détourner son petit-fils d'ambitionner la gloire. Il vient de lui prouver que cette gloire, resserrée dans un champ bien étroit, ne pouvait même le parcourir longtemps ; il lui démontre à présent qu'elle ne peut embrasser la durée d'une seule année. Voici sur quoi est appuyée cette assertion.

Il est d'autres années que celles vulgairement appelées de ce nom : le soleil, la lune, les planètes et les autres astres ont aussi leur année, qui se compose du temps que chacune de ces étoiles emploie à revenir au même point du ciel d'où elle était partie. C'est ainsi que le mois est une année lunaire, parce que la révolution synodique de la lune s'achève dans cet intervalle de temps. Aussi le mot latin *mensis* (mois) est-il dérivé de *mene*, mot grec qui signifie lune.

Cependant le soleil ouvre la grande année, dit Virgile, qui veut exprimer la différence de l'année solaire à l'année lunaire. On conçoit que le mot grand n'est employé ici que comparativement ; car la révolution de Vénus et celle de Mercure est à peu près de la même longueur que celle du soleil ; Mars met deux ans à tracer son orbite ; Jupiter douze, et Saturne trente. Mais le retour de ces corps errants à leur point de départ doit être suffisamment connu. Quant à l'année dite du monde, et qu'on nomme avec raison l'année accomplie, parce que sa période rétablit dans les cieux les aspects primitifs de tous les

bus humanis pereundi, atque iterum revertendi incolumi mundo, vicissitudo variatur.

CAP. XI. De diversitate annorum : quodque is, qui vere annus vertens est ac mundanus, quindecim annorum nostrorum ambiat millia.

« Quid autem interest, ab his, qui postea nascentur, sermonem fore de te ; cum ab his nullus fuerit, qui ante nati sunt, qui nec pauciores, et certe meliores fuerunt viri ? præsertim cum apud eos ipsos, a quibus audiri nomen nostrum potest, nemo unius anni memoriam consequi possit. Homines enim populariter annum tantummodo solis, id est, unius astri reditu metiuntur. Re ipsa autem, cum ad idem, unde semel profecta sunt, cuncta astra redierint, eandemque totius cœli descriptionem longis intervallis retulerint : tum ille vere vertens annus appellari potest, in quo vix dicere audeo, quam multa hominum secula teneantur. Namque, ut olim defecere sol hominibus extinguique visus est, cum Romuli animus hæc ipsa in templa penetravit, ita quandoque ab eadem parte sol eodemque tempore iterum defecerit, tum signis omnibus ad idem principium stellisque revocatis, expletum annum habeto : cujus quidem anni nondum vicesimam partem scito esse conversam. » Idem agere perseverat, instans dissuasioni gloriæ desiderandæ.

Quam cum locis artam, nec in ipsis angustis æternam supra docuisset ; nunc non solum perpetuitatis expertem, sed nec ad unius anni integri metas posse propagari, docet : cujus assertionis quæ sit ratio, dicemus. Annus non is solus est, quem nunc communis omnium usus appellat : sed singulorum seu luminum, seu stellarum, emenso omni cœli circuitu, a certo loco in eundem locum reditus, annus suus est. Sic mensis lunæ annus est, intra quem cœli ambitum lustrat. Nam et a luna mensis dicitur, quia græco nomine luna mene vocatur. Vergilius denique ad discretionem lunaris anni, qui brevis est, annum, qui circumcursu solis efficitur, significare volens, ait :

Interea magnum sol circumvolvitur annum, magnum vocans solis, comparatione lunaris. Nam cursus quidem Veneris atque Mercurii pæne par soli est. Martis vero annus fere biennium tenet : tanto enim tempore cœlum circumvit. Jovis autem stella duodecim, et Saturni triginta annos in eadem circuituione consumit. Hæc de luminibus ac vagis, ut sæpe relata, jam nota sunt. Annus vero, qui mundanus vocatur, qui vere vertens est, quia conversione plenæ universitatis efficitur, largissimis sæculis explicatur : cujus ratio est talis. Stellæ omnes et sidera, quæ iafixa cœlo videntur, quorum proprium motum nunquam visus humanus sentire vel deprehendere potest, moventur tamen ; et præter cœli volubilitatem, qua semper trahuntur, suo quoque accessu tam sero promoventur,

astres, elle renferme un grand nombre de siècles, ainsi que nous allons le démontrer.

Toutes les constellations, toutes les étoiles qui semblent attachées à la voûte céleste ont un mouvement propre que l'œil humain ne peut apercevoir. Non-seulement elles sont chaque jour entraînées avec tout le ciel, mais elles se mouvent encore sur elles-mêmes; et ce second mouvement est si lent, que l'observateur le plus assidu, quelque longue que soit son existence, les voit toujours dans la même situation où il a commencé de les voir. Ce n'est donc que lorsque chacun de ces corps lumineux a retrouvé sa position primitive et relative, que finit la révolution de la grande année; en sorte que l'un quelconque de ces astres doit alors occuper, respectivement aux autres, et en même temps qu'eux, le point du ciel qu'il occupait au commencement de cette même année: alors aussi les sept sphères errantes doivent être revenues à leur première place, toutes ensemble. Cette restitution parfaite des aspects s'accomplit, disent les physiciens, en quinze mille ans.

Ainsi, de même que l'année lunaire se compose d'un mois, l'année solaire de douze mois, et celle de chaque étoile errante du nombre de mois ou d'années ci-dessus relatés, de même la grande année se compose de quinze mille années. On peut véritablement l'appeler année accomplie, par la raison qu'elle ne se mesure point sur la révolution du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre, mais sur la coïncidence, en un même temps, de la fin des huit révolutions sidérales, avec le point de départ de chacun des astres en particulier. Cette grande année se nomme encore l'année du monde, parce que le monde, à proprement parler, c'est le ciel. Il en est du commencement

de l'année parfaite comme de celui de l'année solaire, que l'on compte, soit à partir des calendes de janvier, jusqu'aux mêmes calendes de l'année suivante; soit du jour qui suit ces calendes, jusqu'au jour anniversaire; soit enfin de tel autre jour d'un mois quelconque, jusqu'au jour qui lui correspond à un an de date: chacun est libre de commencer où il veut la période de quinze mille ans. Cicéron la fait commencer à l'éclipse de soleil qui arriva au moment de la mort de Romulus; et quoique depuis cette époque l'astre du jour ait voilé plusieurs fois sa lumière, ces phénomènes souvent répétés n'ont pas complété la restitution périodique des huit sphères; elle ne sera accomplie que lorsque le soleil, nous privant de sa lumière dans la même partie du ciel où il se trouvait quand Romulus cessa de vivre, les autres planètes, ainsi que la sphère des fixes, offriront les mêmes aspects qu'elles avaient alors. Donc, à dater du décès de Romulus, il s'écoulera quinze mille ans (tel est le sentiment des physiciens) avant que le synchronisme du mouvement des corps célestes les rappelle aux mêmes lieux du ciel qu'ils occupaient dans cet instant.

On compte cinq cent soixante-treize ans depuis la disparition du premier roi des Romains jusqu'à l'arrivée du second Scipion en Afrique; car, entre la fondation de Rome et le triomphe de l'Émilien après la ruine de Carthage, il existe un intervalle de six cent sept ans. En soustrayant de ce nombre les trente-deux années du règne de Romulus, plus les deux années qui séparent le songe de Scipion de la fin de la troisième guerre punique, on trouvera un espace de temps égal à cinq cent soixante-treize ans. Cicéron a donc eu raison de dire que la vingtième partie

ut nullius hominum vita tam longa sit, quæ observatione continua factam de loco permutationem, in quo eas primum viderat, deprehendat. Mundani ergo anni finis est, cum stellæ omnes omniaque sidera, quæ aplanæ habet, a certo loco ad eundem locum ita remeaverint, ut ne una quidem cœli stella in alio loco sit, quam in quo fuit, cum aliæ omnes ex eo loco motæ sunt, ad quem reversæ anno suo finem dederunt: ita ut lumina quoque cum erraticis quinque in iisdem locis et partibus sint, in quibus incipiente mundano anno fuerunt. Hoc autem, ut physici volunt, post annorum quindecim millia peracta contingit. Ergo sicut annus lunæ mensis est, et annus solis duodecim menses, et aliarum stellarum hi sunt anni, quos supra retulimus: ita mundanum annum quindecim millia annorum, quales nunc computamus, efficiunt. Ille ergo vere annus vertens vocandus est, quem non solis, id est, unius astri, reditu metiuntur; sed quem stellarum omnium, in quocunque coelo sunt, ad eundem locum reditus sub eadem cœli totius descriptione concludit. Unde et mundanus dicitur, quia mundus proprie cælum vocatur. Igitur ut annum solis non solum a Kalendis Januariis usque ad easdem vocamus, sed et a sequente post Kalendas

die usque ad eundem diem, et a quocunque cujuslibet mensis die usque in diem eundem reditus, annus vocatur: ita hujus mundani anni initium sibi quisque facit, quodcumque decreverit: ut, ecce, nunc Cicero a defectu solis, qui sub Romuli fine contigit, mundani anni principium sibi ipse constituit. Et licet jam sæpissime postea defectus solis evenerit; non dicitur tamen mundanum annum repetita defectio solis implese; sed tunc implebitur, cum sol deficiens in iisdem locis, et partibus, et ipse erit, et omnes cœli stellæ, omniaque sidera rursus inveniet, in quibus fuerant, cum sub Romuli fine deficeret. Igitur a discessu Romuli post annorum quindecim millia, sicut asserunt physici, sol denuo ita deficiet, ut in eodem signo eademque parte sit, ad idem principium, in quo sub Romulo fuerat, stellis quoque omnibus signisque revocatis. Peracti autem fuerant, cum Scipio in Africa militaret, a discessu Romuli anni quingenti septuaginta et tres. Anno enim ab Urbe condita sexcentesimo septimo hic Scipio, deleta Carthagine, triumphavit: ex quo numero annis remotis triginta duobus regni Romuli, et duobus, qui inter somnium Scipionis et consummatum bellum fuerunt, quingenti septuaginta tres a discessu Romuli ad somnium us-

de l'année complète n'était pas encore écoulée. Cette assertion est facile à prouver, car il ne faut pas être un bien habile calculateur pour trouver la différence qu'il y a entre cinq cent soixante-treize ans et la vingtième partie d'une période de quinze mille ans.

CHAP. XII. L'homme n'est pas corps, mais esprit. Rien ne meurt dans ce monde, rien ne se détruit.

« Travaillez en effet, et sachez bien que vous n'êtes pas mortel, mais ce corps seulement. Cette forme sensible, ce n'est pas vous : l'âme de l'homme, voilà l'homme, et non cette figure extérieure que l'on peut indiquer avec le doigt. Sachez donc que vous êtes dieu ; car celui-là est dieu qui vit, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne, régit et meut le corps confié à ses soins, comme le Dieu suprême gouverne toutes choses. De même que ce Dieu éternel meut un monde en partie corruptible, de même l'âme éternelle meut un corps périssable. »

On ne peut assez admirer la sagesse des avis que le premier Africain donne à son petit-fils par l'organe de Cicéron. En voici le précis depuis l'instant de l'apparition de ce personnage.

Publius commence d'abord par révéler au jeune Scipion l'heure de sa mort, et la trahison de ses proches ; il a pour but d'engager l'Émilien à faire peu de cas de cette vie mortelle, et d'une si courte durée. Puis, afin de relever son courage que devait affaiblir une semblable prédiction, il lui annonce que, pour le sage et pour le bon citoyen, notre existence ici-bas est la route qui conduit à l'immortalité. Au moment où l'attente

que remanebunt. Ergo ratiocinabiliter vereque signavit, necdum mundani anni vicesimam partem esse conversam. Nam vicesimam parti quot anni supersint a fine Romuli ad Africanam militum Scipionis, quos diximus annos fuisse quingentos septuaginta tres, quisquis in digitis mittit, inveniet.

CAP. XII. Hominem non corpus esse, sed mentem : et numquid in hoc mundo vere intereat ac corrumpatur.

« Tu vero enitere, et sic habeto : non esse te mortalem, sed corpus hoc. Nec enim tu is es, quem forma ista declarat : sed mens cujusque is est quisque, non ea signa, quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur scito esse : siquidem est Deus, qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui tam regit, et moderatur, et movet id corpus, cui prepositus est, quam hunc mundum ille princeps Deus : et ut ille mundum quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet. » Bene et sapienter Tullianus hic Scipio circa institutionem nepotis ordinem recte docentis implevit. Nam, ut breviter a principio omnem operis continentiam revolvamus, primum tempus ei mortis et imminentes propinquorum prædixit insidias ; ut to-

MACROB.

d'une aussi haute récompense enflamme son petit-fils au point de lui faire désirer la mort, celui-ci voit arriver Paulus, son père, qui emploie les raisons les plus propres à le dissuader de hâter l'instant de son bonheur par une mort volontaire. Son âme, ainsi modifiée par l'espoir d'une part, et par la résignation de l'autre, se trouve disposée à la contemplation des choses divines, vers lesquelles son aïeul veut qu'il dirige sa vue. S'il lui permet de porter ses regards vers la terre, ce n'est qu'après l'avoir instruit sur la nature, le mouvement, l'harmonie des corps célestes : la jouissance de toutes ces merveilles, lui dit-il, est réservée à la vertu.

L'Émilien vient de puiser de nouvelles forces dans l'enthousiasme qu'une telle promesse fait lui éprouver ; c'est ce moment que choisit son grand-père pour lui inspirer le mépris de la gloire, envisagée par le commun des hommes comme la plus digne rétribution du mérite. Il la lui montre resserrée par les lieux, bornée par les temps, à raison du peu d'espace qu'elle a à parcourir sur notre globe, et des catastrophes auxquelles la terre est exposée.

Ainsi dépouillé de son enveloppe mortelle, et en quelque sorte spiritualisé, le jeune Scipion est jugé digne d'être admis à un important secret, celui de se regarder comme une portion de la Divinité.

Ceci nous conduit tout naturellement à terminer notre traité par le développement de cette noble idée, que l'âme est non-seulement immortelle, mais même qu'elle est dieu.

Le premier Africain, qui, délagé naguère des liens du corps, avait été admis au céleste séjour,

tum de hac vita sperare dediceret, quam non diuturnam comperisset. Dein, ne metu prædictæ mortis frangeretur, ostendit, sapienti et bono civi in immortalitatem morte migrandum : cumque eum ultro spes ista traxisset ad moriendi desiderium, succedit Pauli patris opportuna dissuasio, accensam filii festinationem ab appetitu spontaneæ mortis excludens. Plene igitur in animo somniantis utrinque plantata sperandi exspectandique temperie, altius jam circa divina erigendum nepotis animum Africanus ingreditur : nec prius eum terram patitur intueri, quam cæli ac siderum naturam, motum, ac modulamen agnoscat, et hæc omnia sciat præmio cessura virtutum. Ac postquam mens firmata Scipionis alacritate tantæ promissionis erigitur, tum demum gloria, quæ apud indoctos magnum virtutis præmium creditur, contemni jubetur, dum ostenditur ex terrarum brevitate vel casibus, arcta locis, angusta temporibus. Africanus igitur pæne exutus hominem, et defæcata mente jam naturæ suæ capax, hic apertius admonetur, ut esse se Deum noverit. Et hæc sit præsentis operis consummatio, ut, animam non solum immortalem, sed Deum esse, clarescat. Ille ergo jam post corpus qui fuerat in divinitatem receptus, dicturus viro adhuc in hac vita posito, « Deum te esse scito, » non prius tantam prærogativam committit homini, quam qui

et qui se disposait à dire à un mortel, *Saches donc que vous êtes dieu*, ne veut lui faire cette sublime confidence qu'après s'être assuré que ce mortel se connaît assez bien lui-même pour être convaincu que ce qu'il y a de caduc et de périssable chez l'homme ne fait point partie de la Divinité. Ici, l'orateur romain, qui a pour principe d'encadrer les pensées les plus abstraites dans le moins de mots qu'il est possible, a tellement usé de cette méthode, que Plotin, si concis lui-même, a écrit sur ce sujet un livre entier ayant pour titre : *Qu'est-ce que l'animal? Qu'est-ce que l'homme?* Il cherche, dans cet ouvrage, à remonter à la source de nos plaisirs, de nos peines, de nos craintes, de nos désirs, de nos animosités ou de nos ressentiments, de la pensée et de l'intelligence. Il examine si ces diverses sensations sont réfléchies par l'âme seule, ou par l'âme agissant de concert avec le corps; puis, après une longue dissertation bien métaphysique, bien ténébreuse, et que nous ne mettrons pas sous les yeux du lecteur, de crainte de l'ennuyer, il termine en disant que l'animal est un corps animé; mais ce n'est pas sans avoir discuté soigneusement les bienfaits que l'âme répand sur ce corps, et le genre d'association qu'elle forme avec lui. Ce philosophe, qui assigne à l'animal toutes les passions énoncées ci-dessus, ne voit dans l'homme qu'une âme. Il suit de là que l'homme n'est pas ce qu'annonce sa forme extérieure, mais qu'il est réellement la substance à laquelle obéit cette forme extérieure; aussi le corps est-il abattu, lorsqu'au moment de la mort de l'animal la partie vivifiante s'éloigne de lui. Voilà ce qui arrive à l'apparence mortelle de l'homme; mais quant à son âme,

qui est l'homme effectif, elle est tellement hors de toute atteinte de mortalité, qu'à l'exemple du Dieu qui régit cet univers, elle régit le corps aussi longtemps qu'elle l'anime. C'est à quoi font allusion les physiciens quand ils appellent le monde un grand homme, et l'homme un petit monde. C'est donc parce que l'âme semble jouir des prérogatives de la Divinité, que les philosophes lui ont donné, comme l'a fait Cicéron, le nom de Dieu. Si ce dernier parle d'un monde en partie corruptible, c'est pour se conformer à l'opinion du vulgaire, qui s'imagine, en voyant un animal étendu sans vie, un feu éteint, une substance aqueuse réduite à siccité, que différents corps de la nature se réduisent au néant; mais la saine raison nous dit que rien ne meurt dans ce monde. Cette opinion était celle de Cicéron, celle aussi de Virgile, qui dit que la mort est un mot vide de sens.

En effet, la matière qui paraît se dissoudre ne fait que changer de formes, et se résoudre en ceux des éléments dont elle était le composé.

Ce sujet est l'objet d'une autre dissertation de Plotin. En traitant de la destruction des corps, il affirme d'abord que tout ce qui est susceptible d'évaporation l'est aussi de réduction au néant; ensuite il se fait cette objection : Pourquoi donc les éléments dont l'évaporation est si sensible ne finissent-ils pas par s'anéantir? Mais il répond bientôt à cette difficulté, et la résout de la manière qui suit : Les éléments, bien qu'effluents, ne se dissolvent pas, parce que les émanations des corpuscules organiques ne s'éloignent pas de leur centre; c'est une propriété des éléments, mais non des corps mixtes, dont les évaporations s'écartent au loin.

sit ipse discernat : ne aestimetur hoc quoque divinum dici, quod mortale in nobis et caducum est. Et, quia Tullio mos est, profundam rerum scientiam sub brevitate tegere verborum, nunc quoque miro compendio tantum concludit arcanum, quod Plotinus magis quam quisquam verborum parvus libro integro disseruit, cujus inscriptio est, « *Quid animal, quid homo.* » In hoc ergo libro Plotinus quaerit, cujus sint in nobis voluptates, maerores, melusque ac desideria, et animositates vel dolores, postremo cogitationes et intellectus, utrum meræ animæ, an vero animæ utentis corpore : et post multa, quæ sub copiosa rerum densitate disseruit, quæ nunc nobis ob hoc solum prætereunda sunt, ne usque ad fastidii necessitatem volumen extendant, hoc postremo pronuntiat, Animal esse corpus animatum. Sed nec hoc neglectum vel non quaesitum relinquit, quo animæ beneficio, quæ via societatis animetur. Has ergo omnes, quas prædiximus, passiones assignat animali : verum autem hominem ipsam animam esse testatur. Ergo qui videtur, non ipse verus homo est; sed verus ille est, a quo regitur, quod videtur. Sic, cum morte animalis discesserit animatio, cadit corpus regente viduatum. Et hoc est, quod videtur in homine mortale : anima autem, qui verus homo est, ab omni

conditione mortalitatis aliena est adeo, ut ad imitationem Dei mundum regentis, regat et ipsa corpus, dum a se animatur. Ideo physici mundum magnum hominem, et hominem brevem mundum esse dixerunt. Per similitudines igitur ceterarum prærogatarum, quibus Deum anima videtur imitari, animam Deum et prisca philosophorum, et Tullius dixit. Quod autem ait, « mundum quadam parte mortalem, » ad communem opinionem respicit, qua mori aliqua intra mundum videntur, ut animal exanimatum, vel ignis extinctus, vel siccatus humor. Hæc enim omnino interrisse creduntur. Sed constat secundum veræ rationis assertionem, quam et ipse non nescit, nec Vergilius ignorat dicendo,

Nec morti esse locum :

constat, inquam, nihil intra vivum mundum perire; sed eorum, quæ interire videntur, solam mutari speciem; et illud in originem suam atque in ipsa elementa remeare, quod tale, quale fuit, esse desiderit. Denique et Plotinus alio in loco, cum de corporum absorptione disserteret, et hoc dissolvi posse pronuntiaret, quidquid effluit : objecti sibi, Cur ergo elementa, quorum fluxus in aperto est, non similiter aliquando solvuntur? et breviter tantæ objectioni valideque respondit, ideo elementa, licet fluant,

Il est donc démontré qu'aucune partie du vaste corps de l'univers n'est soumise à la destruction. Ainsi, cette expression de *monde en partie corruptible* n'est, comme nous l'avons dit, qu'une concession faite à l'opinion commune; et nous allons voir Cicéron finir son ouvrage par un argument irrésistible en faveur de l'immortalité de l'âme; cet argument est fondé sur ce qu'elle donne l'impulsion au corps.

CHAP. XIII. Des trois syllogismes qu'ont employés les platoniciens pour prouver l'immortalité de l'âme.

« Un être qui se meut toujours existera toujours; mais celui qui communique le mouvement qu'il a reçu lui-même d'un autre, doit cesser d'exister quand il cesse d'être mu. L'être qui se meut spontanément est donc le seul qui soit toujours en mouvement, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même : qui plus est, il est pour tout mobile source et principe d'impulsion. Or, ce qui est principe n'a pas d'origine; tout ce qui existe la tire de lui, lui seul la trouve en lui-même; car s'il était engendré, il ne serait pas principe. N'ayant pas d'origine, il ne peut avoir de fin. En effet, un principe anéanti ne pourrait ni naître d'un autre principe, ni en créer lui-même un nouveau, puisqu'un principe n'a pas d'antérieur.

« Ainsi le principe du mouvement réside dans l'être qui se meut par lui-même; il ne peut donc ni commencer ni finir. Autrement le ciel s'écroulerait, la nature resterait en suspens, et ne trou-

verait aucune force qui lui rendît l'impulsion primitive.

« Si donc il est évident que l'être qui se meut par lui-même est éternel, peut-on nier que cette faculté ne soit un attribut de l'âme? Effectivement, tout ce qui reçoit le mouvement d'ailleurs est inanimé. L'être animé seul trouve en lui son principe moteur : telle est la nature de l'âme, telle est son énergie, que si, de tous les êtres, seule elle se meut sans cesse par elle-même, dès lors elle a toujours existé, elle existera toujours. »

Tout ce passage de Cicéron est extrait mot pour mot du *Phédon* de Platon, qui contient les arguments les plus puissants en faveur de l'immortalité de l'âme. Ces arguments concluent en somme que l'âme est immortelle, parce qu'elle se meut d'elle-même. Il convient ici de faire remarquer que le mot immortalité peut s'entendre de deux manières : une substance est immortelle quand, par elle-même, elle est hors des atteintes de la mort; elle est immortelle aussi, lorsqu'une autre substance la met à couvert de ces mêmes atteintes. La première de ces facultés appartient à l'âme, et la seconde au monde : celle-là, par sa propre nature, n'a rien à démêler avec la mort; celui-ci tient des bienfaits de l'âme le privilège de l'immortalité. Nous devons ajouter que cette expression, *Se mouvoir sans cesse*, a également deux acceptions : le mouvement est continu chez l'être qui, depuis qu'il existe, n'a pas cessé d'être mu; il est continu chez l'être principe, qui se meut

nonquam tamen solvi, quia non foras effluunt. A ceteris enim corporibus quod effluit, recedit : elementorum fluxus nunquam ab ipsis recedit elementis. Ergo in hoc mundo pars nulla mortalis est secundum verè rationis asserta. Sed quod ait, eum quadam parte mortalem, ad communem, ut diximus, opinionem paululum inclinare se voluit : in fine autem validissimum immortalitatis animæ argumentum ponit, quia ipsa corpori præstat agitatam. Quod quale sit, ex ipsis verbis Ciceronis, quæ sequuntur, invenies.

CAP. XIII. De tribus ratiocinandi modis, quibus immortalitatem animæ asseruere Platonici.

« Nam quod semper movetur, æternum est : quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitur aliunde, quando habet finem motus, vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur quod se ipsum movet, quia nonquam deseritur a se, nonquam ne moveri quidem desinit; quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principii autem nulla est origo. Nam e principio oriuntur omnia : ipsum autem nulla ex re alia nasci potest. Nec enim esset principium, quod generetur aliunde; quod si non oritur, nec occidit quidem unquam : nam principium extinctum nec ipsum ab alio renascetur, nec ex se aliud creabit : siquidem necesse est, a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium

« ex eo sit, quod ipsum a se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori; vel concidat omne cælum, omnisque natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, qua a primo impulsu moveatur. Cum pateat igitur, æternum id esse, quod ipsum se moveat, quis est, qui banc naturam animis esse tributam neget? Inanimatum est enim omne, quod pulsu agitur externo. Quod autem est anima, id motu cietur interiore et suo. Nam hæc est propria natura animæ atque vis. Quæ si est una ex omnibus, quæ se ipsa moveat, neque nata certe est, et æterna. » Omnis hic locus de Phædron Platoni ad verbum a Cicerone translatus est; in quo validissimis argumentis animæ immortalitas asseritur. Et hæc est argumentorum summa, esse animam mortis immunem, quoniam ex se moveatur. Sciendum est autem, quod duobus modis immortalitas intelligitur : aut enim ideo est immortalis quid, quia per se non est capax mortis, aut quia procuratore alterius a morte defenditur. Ex his prior modus ad animæ, secundus ad mundi immortalitatem refertur. Illa enim suapte natura a conditione mortis aliena est : mundus vero animæ beneficio in hac vitæ perpetuitate retinetur. Rursus, semper moveri dupliciter accipitur. Hoc enim dicitur et de eo, quod ex quo est semper movetur; et de eo, quod semper et est, et movetur : et secundus modus est, quo animam dicimus semper moveri. His præmissis, jam quibus syllogismis de immortalitate animæ diversi sectatores Platonis ratiocinantur, oportet aperiri. Sunt enim, qui per gradus syllogis-

de toute éternité. Ce dernier mode de mouvement perpétuel appartient à l'âme. Il était nécessaire d'établir ces distinctions, avant de faire connaître les syllogismes qu'ont employés divers sectateurs de Platon pour démontrer le dogme de l'immortalité de l'âme. Les uns arrivent à leur but par une série de propositions tellement enchaînées, que la conclusion déduite des deux premiers membres du syllogisme qui précède devient le premier membre du syllogisme qui suit. Voici comment ils raisonnent : L'âme se meut d'elle-même ; tout ce qui se meut de soi-même se meut sans cesse, donc l'âme se meut sans cesse. De cette conséquence naît un second syllogisme : L'âme se meut sans cesse ; ce qui se meut sans cesse est immortel, donc l'âme est immortelle. C'est ainsi qu'au moyen de deux syllogismes ils prouvent deux choses : l'une, que l'âme se meut sans cesse, c'est la conséquence du premier raisonnement ; l'autre, qu'elle est immortelle, c'est la conséquence du second. D'autres platoniciens argumentent à l'aide d'un triple syllogisme. Voici comment ils procèdent : L'âme se meut par elle-même ; ce qui se meut par soi-même est principe d'impulsion, donc l'âme est principe d'impulsion. Ils continuent ainsi : L'âme est principe d'impulsion ; ce qui est principe d'impulsion n'a pas d'origine, donc l'âme n'a pas d'origine. Puis ils ajoutent immédiatement : L'âme n'a pas d'origine ; ce qui n'a pas d'origine est immortel, donc l'âme est immortelle. D'autres enfin ne forment qu'un seul syllogisme de cette suite de propositions : L'âme se meut d'elle-même ; ce qui se meut de soi-même est principe d'impulsion ; un principe d'impulsion n'a pas d'origine ; ce qui n'a pas d'origine est immortel ; donc l'âme est immortelle.

morum ad unum finem probationis evadant, certam sibi propositionem sequentis ex antecedentis conclusionem facientes. Apud quos hic prior est : Anima ex se movetur : quidquid autem ex se movetur, semper movetur : igitur anima semper movetur. Secundus ita, qui nascitur ex prioris sine : Anima semper movetur : quod autem semper movetur, immortale est : igitur anima immortalis est. Et ita in duobus syllogismis duæ res probantur, id est, et semper moveri animam, ut in priore, et esse immortalem, ut colligitur de secundo. Alii vero usque ad tertium gradum ita argumentando procedunt : Anima ex se movetur : quod autem ex se movetur, principium est motus : igitur anima principium motus est. Rursus ex hac conclusione nascitur propositio : Anima principium motus est : quod autem principium motus est, natum non est : igitur anima nata non est. Tertio loco : Anima nata non est : quod natum non est, immortale est : igitur anima immortalis est. Alii vero omnem ratiocinationem suam in unius syllogismi compendium redegerunt. Anima ex se movetur ; quod ex se movetur, principium motus est ; quod principium motus est, natum non est ; quod natum non est, immortale est ; igitur anima immortalis est.

CHAP. XIV. Arguments d'Aristote pour prouver, contre le sentiment de Platon, que l'âme n'a pas de mouvement spontané.

La conclusion des différents raisonnements relatés ci-dessus, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme, n'a de force qu'auprès de ceux qui admettent la première proposition, ou le mouvement spontané de cette substance ; mais si ce principe n'est pas reçu, toutes ses conséquences sont bien affaiblies. Il est vrai qu'il a pour lui l'assentiment des stoïciens ; cependant Aristote est si éloigné de le reconnaître, qu'il refuse à l'âme non-seulement le mouvement spontané, mais même la propriété de se mouvoir. Ses arguments pour prouver que rien ne se meut de soi-même sont tellement subtils, qu'il en vient jusqu'à conclure que s'il est une substance qui se meut d'elle-même, ce ne peut être l'âme. Admettons, dit ce philosophe, que l'âme est principe d'impulsion, je soutiens qu'un principe d'impulsion est privé de mouvement. Puis sa manière de procéder le conduit d'abord à soutenir qu'il est, dans la nature, quelque chose d'immobile, et à démontrer ensuite que ce quelque chose est l'âme.

Voici comment il argumente : Tout ce qui existe est immobile ou mobile ; ou bien une partie des êtres se meut, et l'autre partie ne se meut pas. Si le mouvement et le repos existent conjointement, tout ce qui se meut doit nécessairement se mouvoir sans cesse, et tout ce qui ne se meut pas doit toujours être en repos ; ou bien tous les êtres à la fois sont tantôt immobiles, et tantôt en mouvement. Examinons maintenant laquelle de ces propositions est la plus vraisemblable. Tout n'est pas immobile, la vue seule nous le garantit, puisque nous apercevons des

CAP. XIV. Quibus rationibus Aristoteles contra Platonem monstrare voluerit, animam a se ipsa moveri non posse.

Sed harum omnium ratiocinationum apud eum potest postrema conclusio de animæ immortalitate constare, qui primam propositionem, id est, ex se moveri animam, non refellit. Hac enim in fide non recepta, debilia fiunt omnia, quæ sequuntur. Sed huic Stoicorum quidem accedit assensio. Aristoteles vero adeo non acquiescit, ut animam non solum ex se non moveri, sed ne moveri quidem penitus conetur asserere. Ita enim callidis argumentationibus adstruit, nihil ex se moveri, ut etiam, si quid hoc facere concedat, animam tamen hoc non esse, confirmet. Si enim anima, inquit, principium motus est, doceo, non posse principium motus moveri. Et ita divisionem suæ artis ingreditur, ut primum doceat, in rerum natura esse aliquid immobile, deinde hoc esse animam tentet ostendere. Necesse est, inquit, aut omnia, quæ sunt, immobilia esse, aut omnia moveri ; aut aliqua ex his moveri, aliqua non moveri. Item, si damus, ait, et motum, et quietem : necesse est, aut alta semper moveri, et alia nunquam moveri ; aut omnia simul nunc quiescere, nunc moveri. De his, inquit, quid magis verum sit, requiramus. Non esse om-

corps en mouvement. Elle nous dit aussi que tout ne se meut pas, puisque nous voyons des corps immobiles. Il est également démontré que tous les êtres à la fois ne sont pas tantôt en mouvement et tantôt immobiles, car il en est qui se meuvent sans cesse; tels sont incontestablement les corps célestes. D'où l'on doit conclure, continue Aristote, qu'il en est aussi qui ne se meuvent jamais. Quant à cette dernière assertion, on ne peut lui opposer aucune objection, aucune réfutation. Cette distinction est parfaitement exacte, et ne contrarie nullement les sentiments des platoniciens. Mais de ce que certains êtres sont immobiles, doit-on en conclure que l'âme le soit? Lorsque les platoniciens disent que l'âme se meut d'elle-même, ils n'en infèrent pas que tout se meut; ils peignent seulement le mode de mouvement de cette substance: ainsi l'immobilité peut être le partage de plusieurs êtres, sans que cela porte atteinte au mouvement spontané de l'âme. Aristote, qui pressentait cette difficulté, n'a pas plutôt établi qu'il y a des êtres immobiles, qu'aussitôt il veut ranger l'âme dans cette catégorie. Il commence d'abord par affirmer que rien ne se meut de soi-même, et que tout ce qui se meut reçoit une impulsion étrangère. Si cela pouvait être vrai, il ne resterait aucun moyen de défense aux sectateurs de Platon; car comment admettre que l'âme se meut d'elle-même, si le mouvement spontané n'existe pas?

Voici la marche que suit Aristote dans son argumentation: De tous les êtres qui ont la faculté de se mouvoir, les uns se meuvent par eux-mêmes, les autres par accident. Ceux-là se meuvent par accident qui, ne se mouvant pas par

eux-mêmes, sont placés sur un corps en mouvement: telle est la charge d'un navire, tel est aussi le pilote en repos. Le mouvement par accident a également lieu lorsqu'un tout se meut partiellement, et que son intégrité reste en repos: je puis remuer le pied, la main, la tête, sans changer de place. Une substance se meut par elle-même, quand son mouvement n'étant ni accidentel, ni partiel, toutes ses molécules intégrantes se meuvent à la fois: tel est le feu, dont l'ensemble tend à s'élever. A l'égard des êtres qui se meuvent par accident, il est incontestable que le mouvement leur vient d'ailleurs. Maintenant je vais prouver qu'il en est ainsi de ceux qui semblent se mouvoir par eux-mêmes.

Parmi ces derniers, les uns ont en eux la cause de leur mouvement: tels sont les animaux, tels sont les arbres, qui certainement ne se meuvent pas d'eux-mêmes, mais sont mus par une cause interne; car la saine raison doit toujours distinguer l'être mû de la cause motrice. Les autres reçoivent visiblement une impulsion étrangère: celle de la force, ou celle de la nature. Le trait parti de la main qui l'a lancé semble se mouvoir de lui-même, mais son principe d'impulsion n'est autre que la force.

Si nous voyons quelquefois la terre tendre vers le haut, et le feu se porter vers le bas, cette direction est encore un effet de la force; mais c'est la nature qui contraint les corps graves à descendre, et les corps légers à s'élever. Ils n'en sont pas moins, comme les autres êtres, privés d'un mouvement propre; et quoique leur principe d'impulsion ne nous soit pas connu, on sent cependant qu'ils obéissent à je ne sais quelle puissance. En effet, s'ils étaient doués d'un

nia immobilia, aspectus ipse testimonio est, quia sunt, quorum motum videmus: rursus, non moveri omnia visus docet, quo immota cognoscimus. Sed nec omnia dicere possumus modo motum pati, modo esse sine motu, quia sunt, quorum perpetuum motum videmus; ut de celestibus nulla dubitatio est. Restat igitur, ait, ut, sicut aliqua semper moventur, ita sit aliquid semper immobile. Ex his ut collectum sit, esse aliquid immobile, nullus obviat, vel refellit: nam et vera divisio est, et sectæ platonice non repugnat. Neque enim, si quid est immobile, sequitur, ut hoc sit anima: nec, qui dicit, animam ex se moveri, jam moveri universa confirmat; sed modum adstruit, quo anima movetur. Si quid vero est aliud immobile, nihil ad hoc, quod de anima adstruitur, pertinebit. Quod et ipse Aristoteles videns, postquam docuit, aliquid esse immobile, hoc esse animam vult dicere: et incipit asserere, nihil esse, quod ex se moveri possit; sed omnia, quæ moventur, ab alio moveri: quod si vere probasset, nihil ad patrocinium platonice sectæ relinqueretur. Quemadmodum enim credi posset, ex se moveri animam, si constaret, nihil esse, quod ex se possit moveri? In hac autem aristotelica argumentatione hujusmodi divisionis ordo contextitur. Ex omnibus, quæ moventur, inquit, alia per

se moventur, alia ex accidenti: et ex accidenti, inquit, moventur, quæ cum ipsa non moveantur, in eo tamen sunt, quod movetur: ut in navi sarcina, seu vector quiescens: aut etiam cum pars movetur, quiescente integritate: ut si quis stans pedem, manumve, vel caput agitet. Per se autem movetur, quod neque ex accidenti, neque ex parte, sed et totum simul movetur: ut cum ad superiora ignis ascendit: et de his quidem, quæ ex accidenti moventur, nulla dubitatio est, quin ab alio moveantur. Probabo autem, inquit, etiam ea, quæ per se moventur, ab alio moveri. Ex omnibus enim, ait, quæ per se moventur, alia causam motus intra se possident: ut animalia, ut arbores, quæ sine dubio ab alio intelliguntur moveri, a causa scilicet, quæ in ipsis latet; nam causam motus ab eo, quod movetur, ratio sequestrat. Alia vero aperte ab alio moventur, id est, aut vi, aut natura: et vi dicimus moveri omne jaculum, quod, cum de manu jaculantis recesserit, suo quidem motu ferri videtur; sed origo motus ad vim refertur. Sic enim nonnunquam et terram sursum, et ignem deorsum ferri videmus: quod alienus sine dubio cogit impulsus. Natura vero moventur vel gravia, cum per se deorsum, vel levia, cum sursum feruntur. Sed et hæc dicendum est ab alio moveri, licet, a quo, habea-

mouvement spontané, leur immobilité serait également spontanée. Ajoutons qu'au lieu de suivre toujours la même direction, ils se mouvraient en tous sens. Or cela leur est impossible, puisque les corps légers sont toujours forcés de monter, et les corps graves toujours forcés de descendre. Il est donc évident que leur mouvement est subordonné aux lois immuables de la nécessité.

C'est par ces arguments, et d'autres semblables, qu'Aristote croit avoir démontré que rien de ce qui se meut ne se meut de soi-même. Mais les platoniciens ont prouvé, comme on le verra bientôt, que ces raisonnements sont plus captieux que solides.

Voyons à présent de quelles assertions le rival de Platon cherche à déduire que si certains êtres pouvaient se mouvoir d'eux-mêmes, cette faculté n'appartiendrait pas à l'âme. La première proposition qu'il avance à ce sujet découle de celle-ci qu'il regarde comme incontestable, savoir, que rien ne se meut par son mouvement propre; et voici comment il débute : Puisqu'il est certain que tout ce qui se meut reçoit d'abord son impulsion, il est hors de doute que le premier moteur, ne recevant l'impulsion que de soi-même (sans quoi il ne serait pas premier moteur), doit nécessairement être en repos, ou jouir d'un mouvement spontané; car si le mouvement lui était communiqué, l'être qui le lui communiquerait serait lui-même mù par un autre être qui, à son tour, recevrait l'impulsion d'un autre, et ainsi de suite, en sorte que la série des forces motrices ne s'arrêterait jamais. Si donc on ne convient pas que le premier moteur soit immobile, on doit demeurer d'accord qu'il se

meut de lui-même : mais alors un seul et même être renferme un moteur et un être mù; car tout mouvement exige le concours d'une force motrice, d'un levier, et d'une substance mue. La substance mue ne meut pas; le levier est mù et meut; la force motrice meut et n'est pas mue. Ainsi l'être intermédiaire participe des deux extrêmes, et ces deux extrêmes sont opposés, puisque l'un d'eux est mù et ne meut point, tandis que l'autre meut et n'est pas mù. Voilà ce qui nous a fait dire que tout ce qui se meut recevant son impulsion d'ailleurs, si le moteur est mù lui-même, il faut remonter indéfiniment au principe de son mouvement, sans pouvoir jamais le trouver. De plus, s'il était vrai qu'un être pût se mouvoir par lui-même, il faudrait, de toute nécessité, que chez cet être le tout reçût l'impulsion du tout, ou bien qu'une partie la reçût de l'autre partie; ou bien encore que la partie la reçût du tout, ou le tout de la partie. Mais que cette impulsion vienne du tout ou de la partie, il s'en suivra toujours que cet être n'a pas de mouvement propre.

Tous ces arguments d'Aristote se réduisent au raisonnement suivant : Tout ce qui se meut a un moteur; ainsi le premier moteur est immobile, ou reçoit lui-même l'impulsion d'ailleurs. Mais, dans cette seconde hypothèse, il n'est plus principe d'impulsion, et dès lors la suite des forces impulsives se prolonge à l'infini. Il faut donc s'en tenir à la première, et dire que la cause du mouvement est immobile. Voici donc par quel syllogisme l'antagoniste de Platon réfute le sentiment de ce dernier, qui soutient que l'âme est le principe du mouvement : L'âme est principe

tur incertum. Ratio enim, ait, deprehendit, esse nescio quid, quod hæc moveat. Nam, si sponte moverentur, sponte etiam starent : sed nec unam viam semper agerent; immo per diversa moverentur, si spontaneo ferrentur agitati. Cum vero hoc facere non possint, sed levibus semper ascensus, et descensus gravibus deputatus sit, apparet, eorum motum ad certam et constitutam naturæ necessitatem referri. Hæc sunt et his similia, quibus Aristoteles omne, quod movetur, ab alio moveri, probasse se credidit. Sed Platonici, ut paulo post demonstrabitur, argumenta hæc arguta magis, quam vera esse, docuerunt. Nunc sequens ejusdem jungenda divisio est, qua, non posse animam ex se moveri, etiamsi hoc alia res facere posset, laborat ostendere. Et hujus rei primam propositionem ab illis mutuatur, quæ sibi æstimat constitisse. Sic enim ait : Cum igitur omne, quod movetur, constet ab alio moveri; sine dubio id, quod primum movetur, quia non ab alio movetur, (neque enim haberetur jam primum, si ab alio moveretur) necesse est, inquit, ut aut stare dicatur, aut se ipsum movere. Nam si ab alio moveri dicatur, illud quoque, quod ipsum movetur, dicatur ab alio moveri; et illud rursus ab alio : et in infinitum inquisitio ista casura est : nunquam exordia prima reperies, si semper aliud ea, quæ putaveris prima, præcedit.

Restat igitur, inquit, ut, si quod primum movetur non dicatur stare, ipsum se movere dicatur : et sic erit in uno eodemque aliud, quod movetur, aliud, quod movetur; siquidem in omni, ait, motu tria hæc sint necesse est : id quod movetur, et quo movetur, et quod movetur; ex his quod movetur, tantum movetur, non etiam movetur : cum illud, quo fit motus, et moveatur, et moveat; illud vero, quod movetur, non etiam moveatur : ut ex tribus sit commune, quod medium, duo vero sibi contraria intelligantur. Nam sicut est, quod movetur, et non movetur; ita est, inquit, quod movetur, et non movetur : propter quod diximus, quia cum omne, quod movetur, ab alio moveatur, si hoc, quod movetur, et jam ipsum movetur, quaeremus semper motus hujus, nec unquam inveniemus, exordium. Deinde, si quid se movere dicatur, necesse est, inquit, ut aut totum a toto, aut partem a parte, aut partem a toto, aut totum a parte existimemus moveri : et tamen motus ille, seu a toto, seu a parte procedat, alterum sui postulabit auctorem. Ex omnibus his in unum aristotelica ratiocinatio tota colligitur hoc modo. Omne, quod movetur, ab alio movetur : quod igitur primum movetur, aut stat, aut ab alio et ipsum movetur : sed si ab alio, jam non potest hoc primum vocari; et semper, quod primum moveatur, requiramus. Restat, ut stare dicatur : stat igitur, quod primum

d'impulsion; le principe d'impulsion ne se meut pas, donc l'âme ne se meut pas. Mais il ne s'en tient pas à cette première objection si pressante contre le mouvement de l'âme; il oppose encore à son adversaire des raisonnements non moins énergiques. Une seule et même chose ne peut être principe et émanation : car, en géométrie, ce n'est pas la ligne, mais c'est le point qui est l'origine de la ligne; en arithmétique, le principe des nombres n'est pas un nombre; qui plus est, toute cause productive est improductible; donc la cause du mouvement est sans mouvement, donc aussi l'âme principe du mouvement ne se meut pas. J'ajoute, continue Aristote, qu'il ne peut jamais se faire que les contraires se trouvent réunis en une seule et même chose, en un seul et même temps, sur un seul et même point. Or, on sait que mouvoir, c'est faire une action, et qu'être mu, c'est souffrir cette action. Ainsi l'être qui se meut par lui-même se trouve au même instant dans deux situations contraires; il fait une action, et la reçoit, ce qui est impossible; donc l'âme ne peut se mouvoir. Il y a plus : si l'essence de l'âme était le mouvement, cette substance ne serait jamais immobile, car nul être ne peut contrarier son essence. Jamais le feu ne sera froid, jamais la neige ne sera chaude; et cependant l'âme est quelquefois en repos : la preuve en est que le corps n'est pas toujours en mouvement. Donc l'essence de l'âme n'est pas le mouvement, puisqu'elle est susceptible d'immobilité.

J'objecte encore, poursuit Aristote, 1° que si l'âme est principe d'impulsion, ce principe ne peut avoir d'action sur lui-même; car une

cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. Un médecin rend la santé à ses malades, un pédotribe enseigne aux lutteurs les moyens de se rendre plus vigoureux; mais ni l'un ni l'autre ne prend sa part des avantages qu'il procure. Qu'il n'existe pas de mouvements sans ressort, c'est un principe de mécanique. Voyons maintenant si l'on peut admettre que l'âme ait besoin d'un ressort pour se mouvoir; si cette proposition n'est pas recevable, il est impossible que l'âme puisse se mouvoir. Que si l'âme se meut, elle doit, indépendamment de ses autres mouvements, posséder celui de locomotion, et conséquemment son entrée au corps et sa sortie de cette enveloppe doivent se succéder fréquemment. Mais nous ne voyons pas que cela puisse avoir lieu; donc elle ne se meut pas. Que si l'âme a la propriété de se mouvoir, son mouvement appartient à un genre quelconque : cette substance se meut sur place; ou bien elle se meut en se modifiant, soit qu'elle s'engendre elle-même, soit qu'elle s'épuise insensiblement, soit qu'elle s'accroisse, soit qu'elle se rapetisse : car voilà quels sont les divers genres de mouvement. Examinons maintenant de quelle manière chacun de ces mouvements pourrait avoir lieu. En admettant que l'âme se meuve sur place, elle ne peut se mouvoir qu'en ligne droite, ou en ligne circulaire; mais il n'existe pas de ligne droite infinie, car l'entendement ne conçoit pas de lignes sans extrémités. Si donc elle se meut en suivant une ligne dont la longueur est bornée, elle ne peut se mouvoir sans cesse; car une fois parvenue à l'une des extrémités, elle est bien forcée de s'arrêter avant de revenir sur ses pas. Elle ne peut pas non plus se mouvoir en ligne

movet. Contra Platonem ergo, qui dicit, animam motus esse principium, in hunc modum opponitur syllogismus : Anima principium motus est; principium autem motus non movetur; igitur anima non movetur. Et hoc est, quod primo loco violenter objicit : nec eo usque persuadere contentus, animam non moveri, aliis quoque rationibus non minus violentis perarget. Nullum, inquit, initium idem potest esse ei, cujus est initium; nam apud geometras principium lineæ punctum dicitur esse, non lineæ : apud arithmeticos principium numeri non est numerus : item, causa nascendi ipsa non nascitur; et ipsa ergo motus causa vel initium non movetur; ergo anima, quæ initium motus est, non movetur. Additur hoc quoque. Nunquam, inquit, fieri potest, ut circa unam eandemque rem, uno eodemque tempore, contrarietates, ad unum idemque pertinentes, eveniant : scimus autem, quia movere facere est, et moveri pati est; ei igitur, quod se movet, simul evenient duo sibi contraria, et facere, et pati : quod impossibile est; anima igitur non potest se movere. Item dicit : Si animæ essentia motus esset, nunquam quiesceret a motu; nihil est enim, quod recipiat essentia suæ contrarietatem : nam ignis nonquam frigidus erit, nec nix unquam sponte sua calecet : anima autem nonnunquam a

motu cessat : (non enim semper corpus videmus agitari) non igitur animæ essentia motus est, cujus contrarietatem receptat. Ait etiam : Anima si aliis causa motus est, ipsa sibi causa motus esse non poterit : nihil enim est, inquit, quod ejusdem rei sibi causa sit, cujus est alii : ut medicus, ut exercitor corporum, sanitatem vel valentiam, quam ille ægris, hic luctatoribus præstat, non utique ex hoc etiam sibi præstant. Item dicit : Omnis motus ad exercitum sui instrumento eget, ut singularum artium usus docet; ergo videndum, ne et animæ ad se movendum instrumento opus sit. Quod si impossibile judicatur, et illud impossibile erit, ut anima ipsa se moveat. Item dicit : Si movetur anima, sine dubio cum reliquis motibus et de loco, et in locum movetur : quod si est, modo corpus ingreditur, modo rursus egreditur; et hoc frequenter exercet : sed hoc videmus fieri non posse; non igitur movetur. His quoque addit : Si anima se movet, necesse est, ut aliquo motus genere se moveat; ergo aut in loco se movet, aut se ipsam pariendo se movet, aut se ipsam consumendo, aut se augendo, aut se minuendo : hæc sunt enim, ait, motus genera. Horum autem singula, inquit, quemadmodum possint fieri, requiramus. Si in loco se movet, aut in rectam lineam se movet, aut sphaerico motu in or-

circulaire, par la raison que toute sphère se meut autour d'un point immobile que nous nommons centre. L'âme ne peut donc se mouvoir de cette sorte sans avoir en elle un point fixe; mais alors elle ne se meut pas tout entière. Si ce point central n'est pas en elle, il est hors d'elle; ce qui est aussi absurde qu'impossible. Il suit de là que cette substance ne se meut pas sur place. Veut-on qu'elle se meuve en s'engendrant elle-même, il en résultera qu'elle est et qu'elle n'est pas la même. Se meut-elle en se consumant, dès lors elle n'est plus immortelle. Si elle s'accroît ou se rapetisse, elle sera, dans un même temps, ou plus grande ou plus petite qu'elle-même. C'est de cet amas de subtilités qu'Aristote déduit le syllogisme qui suit : Si l'âme se meut, son mouvement doit appartenir à un genre quelconque. Mais on ne voit pas de quel genre ce mouvement pourrait être; donc elle ne se meut pas.

CHAP. XV. Arguments qu'emploient les platoniciens en faveur de leur maître contre Aristote; ils démontrent qu'il existe une substance qui se meut d'elle-même, et que cette substance n'est autre que l'âme. Les preuves qu'ils en donnent détruisent la première objection d'Aristote.

Des arguments si subtils, si ingénieux, si vraisemblables, exigent que nous nous rangions du côté des sectateurs de Platon, qui ont fait échouer le dessein formé par Aristote de battre en ruine une définition aussi exacte, aussi inat-

taquable que celle que leur maître a donnée de l'âme. Cependant, comme la passion ne m'aveugle pas au point de me faire accroire que je puisse, avec d'aussi faibles moyens que les miens, résister à l'un de ces philosophes, et prendre parti pour l'autre, j'ai jugé convenable de réunir en masse les traités apologétiques que nous ont laissés, à l'appui de leurs opinions, les hommes illustres qui se sont fait gloire de reconnaître Platon pour leur chef; et j'ai pris la liberté d'exposer mes propres sentiments à la suite de ceux de ces grands personnages. Munis de ces armes, nous allons réfuter les deux propositions qu'Aristote soutient vraies : l'une, que rien ne se meut de soi-même; l'autre, que s'il était une substance qui eût un mouvement propre, ce ne serait pas l'âme. Nous prouverons clairement que le mouvement spontané existe, et nous démontrerons qu'il appartient à l'âme.

Commençons d'abord par nous mettre en garde contre tous les sophismes de l'adversaire de Platon. Parce qu'il est parvenu à établir incontestablement que plusieurs substances qui semblent se mouvoir d'elles-mêmes reçoivent l'impulsion d'une cause interne et latente, il regarde comme accordé que tout ce qui se meut, bien qu'il semble se mouvoir de soi-même, obéit cependant à un mouvement communiqué : cela est en partie vrai, mais la conséquence est fausse. Qu'il y ait des êtres dont le mouvement propre ne soit qu'apparent, c'est ce dont nous convenons; mais il ne suit pas de là nécessairement

hem rotatur : sed recta linea infinita nulla est; nam, quæcunque in natura intelligatur linea, quocunque fine sine dubio terminatur. Si ergo per lineam terminatam anima se movet, non semper movetur. Nam, cum ad finem venit, et inde rursus in exordium redit, necesse est interstitium motus fieri in ipsa permutatione redeundi. Sed nec in orbem rotari potest : quia omnis sphaera circa aliquod immobile, quod centron vocamus, movetur. Si ergo et anima sic movetur, aut intra se habet, quod immobile est; et ita fit, ut non tota moveatur : aut, si non intra se habet, sequitur aliud non minus absurdum, ut centron foris sit, quod esse non poterit. Constat ergo ex his, ait, quod in loco se non moveat. Sed si ipsa se parit, sequitur, ut, eandem et esse, et non esse, dicamus. Si vero se ipsa consumit, non erit immortalis. Quod si se aut auget, aut minuit; eadem simul et major se, et minor reperietur. Et ex his talem colligit syllogismum : Si anima se movet, aliquo motus genere se movet; nullum autem motus genus, quo se moveat, invenitur; non se igitur movet.

CAP. XV. Quibus argumentis Platonici magistrum suum adversus Aristotelem tueantur, ostendentes, utique esse aliquid, quod a se ipso moveatur; idque necessario esse animam : quibus probatis, enervata est prima obiectio Aristotelis.

Contra has tam subtiles, et argutas, et verisimiles argumentationes, acringendum est secundum sectatores

Platonis, qui inceptum, quo Aristoteles tam veram, tamque validam definitionem magistri sauciare tentaverat, subruerunt. Neque vero tam immemor mei, aut ita male animatus sum, ut ex ingenio meo vel Aristoteli resistam, vel assim Platonis : sed ut quisque magnorum virorum, qui se Platonicos dici gloriabantur, aut singula, aut bina defensa ad ostentationem suorum operum reliquerunt, collecta hæc in unum continuæ defensionis corpus conseravi; adjecto, si quid post illos aut sentire fas erat, aut audere in intellectum licebat. Et quia duo sunt, quæ asserere conatus est : unum, quod dicit nihil esse, quod ex se moveatur; alterum, quo animam hoc esse non posse confirmat : utrinque resistendum est; ut et constet, posse aliquid ex se moveri, et animam hoc esse clarescat. In primis igitur illius divisionis oportet nos cavere præstigias; in qua enumerans aliqua, quæ ex se moventur, et ostendens, illa quoque ab alio moveri, id est, a causa interiori latente, videtur sibi probasse, omnia, quæ moventur, etiamsi ex se moveri dicantur, ab alio tamen moveri. Huius enim rei pars vera est : sed est falsa conclusio. Nam esse aliqua, quæ, cum ex se moveri videantur, ab alio tamen constet moveri, nec nos diffitemur. Non tamen omnia, quæ ex se moventur, hoc sustinent, ut ab alio ea moveri necesse sit. Plato enim cum dicit, animam ex se moveri, id est, cum αὐτοκίνητον vocat, non vult eam inter illa numerari, quæ ex se quidem videntur moveri, sed a causa, quæ intra se latet, moventur, ut moventur animalia auctore quidem alio, sed occulto; (nam ab anima movean-

que tout ce qui se meut de soi-même soit mu à'ailleurs. Quand Platon dit que l'âme se meut d'elle-même, il n'entend pas la mettre au nombre des êtres qui n'ont qu'une mobilité d'emprunt; quoiqu'elle paraisse tenir à leur essence, telle que celle des animaux qui ont en eux un moteur secret (ce moteur est l'âme), ou telle que celle des arbres soumis à l'action d'une puissance (c'est la nature) qui opère en eux mystérieusement. Le mouvement que ce philosophe attribue à l'âme appartient en propre à cette substance, et n'est pas l'effet d'une cause soit interne, soit externe. Nous allons fixer le sens de cette proposition.

Nous disons du feu qu'il est chaud, nous disons aussi qu'un fer est chaud; nous considérons la neige comme un corps froid, nous attribuons également à la pierre cette propriété de froideur; nous qualifions le miel de doux, et c'est par la même expression que nous désignons la saveur du vin miellé. Mais chacun de ces mots, chaleur, froideur, douceur, a plus d'une acception. La chaleur du feu et celle d'un fer chaud ne nous offrent pas la même idée; car le feu, chaud par lui-même, ne doit pas sa chaleur à une autre substance, tandis que le fer ne peut avoir qu'une chaleur empruntée. La froideur de la neige, la douceur du miel constituent la nature de ces corps; mais la pierre reçoit de la neige sa froideur, et le vin miellé est redevable au miel de sa douceur. Il en est de même des mots repos et mouvement: nous attribuons ces deux états aux êtres dont le mouvement ou le repos sont spontanés, aussi bien qu'à ceux qui doivent leur mobilité ou leur immobi-

lité à une cause étrangère. Mais, chez ces derniers, ni le mouvement ni le repos ne peuvent être perpétuels; tandis que les premiers ne cessent de se mouvoir, parce que, chez eux, se mouvoir et exister n'étant qu'une seule et même chose, ils ne peuvent contrarier leur essence. Le fer peut donc perdre de sa chaleur, mais le feu ne cessera jamais d'être chaud; donc aussi l'âme est la seule substance qui se meuve d'elle-même; et si les animaux et les arbres semblent jouir de cette propriété, ils n'en jouissent qu'en apparence; car ils reçoivent l'impulsion d'une cause interne et latente, qui est l'âme ou la nature: ils peuvent donc perdre une faculté qui ne fait pas partie d'eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi du mouvement de l'âme et de la chaleur du feu; ces deux modes sont respectivement inhérents à ces deux substances. En effet, quand on dit que le feu est chaud, cette expression n'offre pas à l'esprit deux idées distinctes, celle d'un être échauffé et celle d'un être qui échauffe, mais l'idée simple du fluide igné. Cette manière de parler, neige froide et miel doux, n'emporte pas avec elle l'idée d'un être qui donne et d'un être qui reçoit. De même, lorsque nous disons que l'âme se meut par elle-même, nous ne la considérons pas comme formée de deux substances, dont l'une meut et dont l'autre est mue, mais comme une substance simple dont l'essence est le mouvement; et comme on a spécifié le feu, la neige, le miel, par leurs qualités sensibles, on a aussi spécifié l'âme par l'appellation d'être qui est mu par soi-même; et, bien qu'*être mu* soit un verbe passif, il ne faut pas croire qu'il en soit de ce verbe comme de ceux-ci: être coupé,

tur) aut ut moventur arbores, (quarum etsi non videtur agitator, a natura tamen eas interius latente constat agitari:) sed Plato ita dicit animam ex se moveri, ut non aliam causam, vel extrinsecus accidentem, vel interius latentem, hujus motus dicat auctorem. Hoc quemadmodum accipiendum sit, instruemus. Ignem calidum vocamus, sed et ferrum calidum dicimus: et nivem frigidam, et saxum frigidum nuncupamus: mel dulce, sed et mulsum dulce vocitamus. Horum tamen singula de diversis diverse significant. Aliter enim de igne, aliter de ferro calidi nomen accipimus: quia ignis per se calet, non ab alio fit calidus; contra ferrum non nisi ex alio calefit. Ut nix frigida, ut mel dulce sit, non aliunde contingit: saxo tamen frigus, vel mulso dulcedo, a nive, vel melle proveniunt. Sic et stare, et moveri, tam de his dicitur, quæ ab se vel stant, vel moventur, quam de illis, quæ vel sistuntur, vel agitantur ex alio. Sed quibus moveri ab alio, vel stare contingit, hæc et stare desistunt, et moveri; quibus autem idem est, et esse, et moveri, nunquam a motu cessant, quia sine essentia sua esse non possunt: sicut ferrum amittit calorem; ignis vero calere non definit. Ab se ergo movetur anima, licet et animalia, vel arbores per se videantur moveri; sed illis, quamvis interius latens, alia tamen causa, id est, anima vel natura, motum ministrat: deo et amittunt hoc, quod aliunde sumserunt. Anima

vero ita per se movetur, ut ignis per se calet, nulla adventitia causa vel illum calefaciente, vel hanc movente. Nam, cum ignem calidum dicimus, non duo diversa concipimus, unum, quod calefacit, alterum, quod calefit; sed totum calidum secundum unam naturam vocamus. Cum nivem frigidam, cum mel dulce appellamus, non aliud, quod hanc qualitatem præstat, aliud, cui præstat, accipimus. Ita et cum animam per se moveri dicimus, non gemina consideratio sequitur moventis et moti, sed in ipso motu essentiam ejus agnoscimus: quia, quod est in igne nomen calidi, in nive vocabulum frigidi, appellatio dulcis in melle, hoc necesse est de anima αὐτοκίνητον nomen intelligi, quod latina conversio significat, per se moveri. Nec te confundat, quod *moveri* passivum verbum est: nec, sicut *secari* cum dicitur, duo pariter considerantur, quod secat, et quod secatur; item cum *teneri* dicitur, duo intelliguntur, quod tenet, et quod tenetur: ita hic in *moveri* duarum rerum significationem putes, quæ movet, et quæ movetur. Nam *secari* quidem et *teneri* passio est; ideo considerationem et facientis, et patientis amplectitur: *moveri* autem cum de his quidem dicitur, quæ ab alio moventur, utramque considerationem similiter representat; de eo autem, quod ita per se movetur, ut sit αὐτοκίνητον, cum *moveri* dicitur, quia ex se, non ex alio movetur, nulla potest suspicio passionis inter-

être manié, qui supposent deux actions, l'une faite et l'autre reçue. *Être mù* présente, il est vrai, une idée complexe, lorsqu'il s'agit des êtres qui sont mus par d'autres êtres, mais jamais lorsqu'il est question de l'âme, qui ne peut, en aucun cas, être soumise à une action. Le verbe *s'arrêter* n'est pas au nombre des verbes passifs, et cependant il exprime une action soufferte quand on l'emploie en parlant d'un corps forcé au repos par un autre corps, comme dans cet exemple : *Les piques s'arrêtent sur le sol dans lequel on les a enfoncées*.

Il en est tout autrement du verbe *être mù* regardé comme passif, et qui cependant ne l'est pas quand son sujet ne souffre pas d'action. Ce que nous allons dire prouve clairement que l'action reçue réside dans la chose elle-même, et non dans le verbe qui l'exprime : quand le feu tend à s'élever, il ne souffre pas d'action ; lorsqu'il tend à descendre, il en reçoit une, parce qu'il ne prend cette dernière direction qu'en cédant à la force d'un autre corps. C'est cependant un seul et même verbe qui représente ces deux manières d'être si opposées. Ainsi, les verbes *être mù*, *être chaud*, peuvent être pris tous deux soit activement, soit passivement. Si je dis qu'un fer est chaud, qu'un stylet est mù, j'exprime une action soufferte et non pas une action faite par ces deux êtres ; mais quand je dis que le feu est chaud, que l'âme est mue, je ne puis concevoir ces deux substances comme soumises à une action, puisque le mouvement est l'essence de l'âme, comme la chaleur est l'essence du feu.

Aristote emploie ici une subtilité captieuse pour avoir une occasion d'accuser Platon, et de lui soutenir qu'il fait de l'âme une substance tout à la fois active et passive. Ce dernier avait dit : « L'être qui se meut spontanément est donc

le seul qui puisse toujours être mù, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même. » Sur quoi le premier se récrie : « Une substance ne peut en même temps être mue et se mouvoir spontanément. » Mais ce n'est là qu'une chicane de mots, et ce ne peut être sérieusement qu'un aussi grand homme use de pareilles arguties ; car quel est celui qui ne sent pas que se mouvoir n'est pas une action double ? Dira-t-on que se punir soi-même exige le concours de deux personnes, l'une qui punit, l'autre qui est punie ? Se perdre, s'envelopper, s'affranchir, sont dans le même cas. Cette manière de s'énoncer ne fait entendre autre chose, sinon que celui qui se punit, qui se perd, qui s'enveloppe, qui s'affranchit, agit sur lui-même sans la coopération d'une autre personne. Il en est de même de cette expression, se mouvoir spontanément. Elle exclut l'idée d'un moteur étranger ; et c'est pour éloigner cette idée de l'esprit du lecteur, que Platon a fait précéder notre dernière citation de ces mots : « Un être qui se meut toujours existera toujours ; mais celui qui communique le mouvement qu'il a reçu lui-même d'un autre, doit cesser d'exister quand il cesse d'être mù. »

Pouvait-il s'exprimer d'une manière plus claire, et démontrer plus expressément que ce qui se meut de soi-même n'est pas soumis à une impulsion étrangère, qu'en disant que si l'âme est éternelle, c'est parce qu'elle n'a d'autre moteur qu'elle-même ? Donc, se mouvoir soi-même n'offre qu'un seul sens, celui de n'être mù par aucune autre substance. Et qu'on ne croie pas qu'un seul et même être puisse être moteur et être mù ; car une substance ne se meut d'elle-même que parce qu'elle peut se passer de moteur. Il est donc incontestable que certains êtres peuvent se mouvoir sans être mus ; donc aussi cette faculté

ligi. Nam et stare, licet passivum verbum non esse videatur, cum de eo tamen dicitur, quod stat, alio sistente, ut, *stant terris defixæ hastæ* : significat passionem. Sic et moveri, licet passivum sonet, quando tamen nihil inest faciens, patiens inesse non poterit. Et, ut absolutius liqueat, non verborum, sed rerum intellectu passionem significari, ecce ignis cum fertur ad superna, nihil patitur ; cum deorsum fertur, sine dubio patitur : quia hoc, nisi alio impellente, non sustinet : et cum unum idemque verbum proferatur, passionem tamen modo inesse, modo abesse dicemus. Ergo et moveri idem in significatione est, quod calere ; et cum ferrum calere dicimus, vel stilum moveri, (quia utrique hoc aliunde provenit) passionem esse fatemur. Cum vero aut ignis calere, aut moveri anima dicitur, (quia illius in calore et in motu hujus essentia est) nullus hic locus relinquitur passioni : sed ille sic calere, sicut moveri ista dicitur. Hoc loco Aristoteles argutam de verbis calumniam sarcians, Platonem quoque ipsum duo, id est, quod movet, et quod movetur, significasse contendit, dicendo : Solum igitur, quod se ipsum movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri

quidem desinit ; et aperte illum duo expressisse proclamat his verbis, quod movet et movetur. Sed videtur mihi vir tantus nihil ignorare potuisse ; sed in exercitio argutiarum talium conniventem sibi, operam sponte lusisse. Ceterum quis non advertat, cum quid dicitur se ipsum movere, non duo intelligenda ? sicut et cum dicitur ἐαυτὸν τιμωρόμενος, id est, se puniens ; non alter, qui punit, alter, qui punitur ; et, cum se perdere, se involvere, se liberare quis dicitur, non necesse est, unum facientem, alterum subesse patientem. Sed hoc solum intellectu hujus elocutionis exprimitur, ut qui se punit, aut qui se liberat, non ab alio hoc accepisse, sed ipse sibi aut intulisse, aut præstitisse dicatur. Sic et de αὐτοκινήτος, cum dicitur, se ipsum movere, ad hoc dicitur, ut æstimationem alterius moventis excludat : quam volens Plato de cogitatione legentis eximere, his, quæ præmisit, expressit. Nam quod semper, ait, movetur, æternum est : quod autem motum affert alicui, quodque ipsum movetur aliunde, quando finem habet motus, vivendi finem habeat necesse est. Quid his verbis invenitur expressius, clara significatione testantibus, non aliunde moveri, quod se ipsum movet

peut appartenir à l'âme; et, pour qu'elle jouisse d'un mouvement spontané, il n'est pas nécessaire qu'elle soit formée de deux êtres, l'un actif et l'autre passif, ni que, chez elle, le tout reçoive l'impulsion du tout ou d'une partie du tout, comme le veut Aristote; il suffit, pour qu'elle se meuve d'elle-même, qu'elle n'ait pas de moteur. Quant à cette distinction qu'il établit entre les mouvements, lorsqu'il dit que comme il y a des êtres qui sont mus et ne meuvent point, de même il en est qui meuvent et ne sont pas mus, elle est plus subtile que facile à démontrer; car il est évident que tout ce qui est mù, meut : le gouvernail meut le navire, et le navire meut l'air environnant, et l'onde qu'il sillonne. Est-il un corps qui reçoive le mouvement sans le communiquer? Cette première assertion, que ce qui est mù ne meut pas, est donc détruite; et elle entraîne dans sa chute cette seconde, que ce qui meut n'est pas mù. Il vaut infiniment mieux s'en tenir à la distinction de Platon, telle qu'on la trouve dans son dixième livre des Lois : Tout être en mouvement se meut, et en meut d'autres, ou bien il est mù, et en meut d'autres. Le premier cas est celui de l'âme, et le second celui de tous les corps de la nature; il y a donc analogie et ressemblance entre ces deux sortes de mouvement. Ils ont cela de commun que tous deux donnent aux autres l'impulsion; et leur différence consiste en ce que le premier existe par lui-même, et que le second existe par communication.

De cet assemblage d'opinions émanées du génie fécond des platoniciens, il résulte qu'il n'est pas

vrai que tout ce qui se meut n'ait qu'un mouvement emprunté. Nous ne dirons donc pas, pour éviter la difficulté de recourir à un autre moteur, que le principe d'impulsion est immobile, car nous venons de prouver qu'il se meut de lui-même; et dès lors ce syllogisme d'Aristote, résumé de diverses prémisses, et d'une complication de distinctions, n'a plus de force : « L'âme est le principe du mouvement; le principe du mouvement ne se meut pas, donc l'âme ne se meut pas. »

Puisqu'il est incontestable que quelque chose se meut de soi-même, démontrons que ce quelque chose est l'âme. Cette démonstration sera d'autant plus aisée, que nous tirerons nos arguments d'assertions irréfragables. L'homme reçoit le mouvement de l'âme ou du corps, ou bien de l'agrégat de ces deux êtres. Si nous discutons ces trois causes supposées du mouvement, nous trouverons que les deux dernières ne sont pas admissibles, et nous serons forcés de conclure que l'âme est le seul moteur de l'homme. Parlons d'abord du corps : une masse inanimée n'a pas de mouvement propre; cette proposition peut se passer de démonstration, car l'immobilité ne peut engendrer le mouvement; donc ce n'est pas le corps qui donne l'impulsion à l'homme. Voyons à présent si l'agrégat de l'âme et du corps est doué du mouvement spontané; mais c'est chose impossible, car le corps ne peut être mù si l'âme ne se meut point. Deux êtres en repos ne peuvent produire le mouvement; l'amertume ne naît point de la mixtion de deux substances douces, ni la douceur, de deux substances amères :

cum animam ob hoc dicat æternam, quia se ipsam movet, et non movetur aliunde? ergo se movere hoc solum significat, non ab alio moveri. Nec putes, quod idem moveat, idemque moveatur; sed moveri sine alio movente, se movere est. Aperte ergo constitit, quia non omne, quod movetur, ab alio movetur. Ergo αὐτοκίνητον potest non ab alio moveri. Sed ne a se quidem sic movetur, ut in ipso aliud sit, quod movet, aliud quod movetur; nec ex toto, nec ex parte, ut ille proponit: sed ob hoc solum se ipsum movere dicitur, ne ab alio moveri æstimetur. Sed et illa de motibus aristotelica divisio, quam supra retulimus, surripiendi magis apta est, quam probanti, in qua ait: Sicut est, quod movetur, et non movet: ita est, quod movet, et non movetur. Constat enim, quod omne, quicquid movetur, movet alia: sicut dicitur aut gubernaculum navem, aut navis circumfusum sibi aerem vel undas movere. Quid autem est, quod non possit aliud, dum ipsum movetur, impellere? Ergo, si verum non est, ea, quæ moventur, alia non movere; non constat illud, ut aliquid, quod moveat, nec tamen moveatur, invenias. Illa igitur magis probanda est in decimo de legibus a Platone motuum prolata divisio. Omnis motus, inquit, aut se movet, et alia; aut ab alio movetur, et alia movet: et prior ad animam, ad omnia vero corpora secundus refertur: hi ergo duo motus et differentia separantur, et societate junguntur: commune hoc habent, quod et prior et secundus movent alia: hoc autem differunt, quod ille a se, hic ab

alio movetur. Ex his omnibus, quæ eruta de platoniorum sensuum fecunditate collegimus, constitit, non esse verum, omnia, quæ moventur, ab alio moveri. Ergo nec principium motus ad deprecandam alterius moventis necessitatem stare dicitur; quia potest se ipsum, ut diximus, movere, alio non movente. Enervatus est igitur syllogismus, quem præmissa varia et multiplici divisione collegat. Hoc est: Anima principium motus est; principium autem motus non movetur; igitur anima non movetur. Restat, ut, quia constitit, posse aliquid per se moveri, alio non movente, animam hoc esse doceatur: quod facile docebitur, si de manifestis et indubitabilibus argumenta sumamus. Homini motum aut anima præstat, aut corpus, aut de utroque permixtio: et quia tria sunt, de quibus inquisitio ista procedit, cum neque a corpore, neque a permixtione, præstari hoc posse constiterit, restat, ut ab anima moveri hominem nulla dubitatio sit. Nunc de singulis, ac primum de corpore loquamur. Nullum inanimatum corpus suo motu moveri, manifestius est, quam ut asserendum sit. Nihil est autem, quod, dum immobile sit, aliud possit movere. Igitur corpus hominem non movet. Videndum, ne forte animæ et corporis ipsa permixtio hunc sibi motum ministret. Sed quia constat, motum corpori non inesse, si nec animæ inest, (ex duabus rebus motu carentibus nullus motus efficitur; sicut nec ex duabus dulcibus amaritudo, nec ex duabus amaris dulcedo proveniet, nec ex gemino frigore calor, aut frigus ex ge-

un froid dont l'intensité est doublée ne peut procurer la chaleur ; et cette dernière, en doublant son degré de force, ne peut occasionner le froid ; car toute qualité sensible, ajoutée une fois à elle-même, ne peut qu'augmenter ; mais de l'al-malgame de deux substances dont les propriétés sont semblables, jamais il ne peut naître une mixte ayant des propriétés contraires ; donc le mouvement ne peut naître de l'agrégat de deux êtres privés de mouvement, donc cet agrégat ne peut donner le mouvement à l'homme.

Des propositions précédentes, qui sont incontestables, nous allons former un syllogisme qu'il est impossible de réfuter : Tout être animé est mù ; il l'est, soit par l'âme, soit par le corps, soit enfin par l'agrégat de l'âme et du corps. Mais les deux dernières suppositions ne peuvent être admises, donc l'âme est le seul moteur de l'être animé. Il suit de là que l'âme est principe d'impulsion ; mais le principe d'impulsion se meut de lui-même, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Il est donc de toute certitude que l'âme se meut d'elle-même.

CHAP. XVI. Nouveaux arguments des platoniciens contre les autres objections d'Aristote.

Aristote, qui ne se tient pas pour battu, fait ici de nouvelles objections relatives au principe d'impulsion. Nous les avons exposées ci-dessus dans l'ordre qui les lie ; en voici maintenant le résumé. Un seul et même être, dit-il, ne peut être principe et émanation ; donc l'âme, principe du mouvement, n'est pas mue. Car alors le principe et ses conséquences seraient une seule et même chose ; ou, ce qui revient au même, le mouvement dériverait du mouvement.

minore calore nascetur. Omnis enim geminata qualitas crescit : nunquam ex duplicatis similibus contrarietas emergit) ergo nec ex duabus immobilibus motus erit. Hominem igitur permixtio non movebit. Hinc inexpugnabilis syllogismus ex confessorum rerum indubitabili luce colligitur : Animal movetur ; motum autem animali aut anima præstat, aut corpus, aut ex utroque permixtio ; sed neque corpus, neque permixtio motum præstat ; igitur anima motum præstat. Ex his apparet, animam initium motus esse ; initium autem motus, tractatus superior docuit, per se moveri ; animam ergo αὐτοκίνητον esse, id est, per se moveri, nulla dubitatio est.

CAP. XVI. Quem in modum reliquæ Aristotelis objectiones a Platoniciis refellantur.

Hic ille rursus obloquitur, et alia de initiis disputatione confligit. Eadem enim hic solvendo repetimus, quæ supra in ordinem objecta digessimus. Non possunt, inquit, eadem initiis suis esse, quæ inde nascuntur ; et ideo animam, quæ initium motus est, non moveri : ne idem sit initium, et quod de initio nascitur, id est, ne motus ex

La réponse à cette objection est facile et péremptoire. Nous convenons qu'il peut exister une différence entre le principe et ses conséquences, mais cette différence ne va jamais jusqu'au contraste, ou jusqu'à l'opposition qu'on remarque entre le repos et le mouvement ; car si le principe du blanc était le noir, si le principe de l'humidité était la sécheresse, le bien naîtrait du mal, et la douceur de l'amertume. Mais il n'en est pas ainsi, parce qu'il n'est pas dans la nature des choses que le principe et ses conséquences soient entièrement opposées. Il peut arriver cependant qu'il y ait entre eux une différence telle que doit l'offrir une source et ses dérivations ; ressemblance si analogue à celle qui se trouve entre le mouvement inhérent à l'âme, et celui qu'elle transmet à tous les corps de l'univers. Aussi Platon désigne-t-il le premier de ces mouvements par le nom de spontané ; et le second, il l'appelle purement et simplement mouvement. D'après cette distinction, on peut juger de la diversité de ces deux mouvements, dont l'un est cause, et l'autre effet d'impulsion. Il est donc évident qu'un principe et ses conséquences ne peuvent différer au point d'être directement opposés, et que, dans le cas dont il s'agit, la différence n'est pas très-grande. Ainsi se trouve anéantie cette conséquence si adroitement déduite par Aristote, que la cause du mouvement est sans mouvement.

Passons à sa troisième objection : Les contraires, dit-il, ne peuvent se rencontrer à la fois dans un seul et même être. Or, mouvoir et être mù sont deux choses contraires ; donc l'âme ne peut se mouvoir, car alors cette substance serait en même temps mue et motrice. Mais nous avons pulvérisé ce syllogisme, en démontrant plus haut que le mouvement de l'âme ne peut offrir l'idée d'une

motu processisse videatur. Ad hæc facilis et absoluta responsio est, quia ut principia, et hæc, quæ de principiis prodeunt, in aliquo nonnunquam inter se differre fateamur ; nunquam tamen ita possunt sibi esse contraria, ut adversa sibi sunt stare et moveri. Nam si albi initium nigrum vocaretur, et siccum esset humoris exordium, bonum de malo, ex amaro initio dulce procederet. Sed non ita est, quia usque ad contrarietatem initia et consequentia dissidere natura non patitur. Invenitur tamen inter ipsa nonnunquam talis differentia, qualis inter se origini progressionique conveniat : ut est hic quoque inter motum, quo movetur anima, et quo movet cetera. Non enim animam Plato simpliciter motum dixit, sed motum se moventem. Inter motum ergo se moventem, et motum, quo movet cetera, quid intersit, in aperto est ; siquidem ille sine auctore est, hic aliis motus auctor est. Constat ergo, neque adeo posse initia ac de initiis procreata differre, ut contraria sibi sint : nec tamen hic moderatam differentiam defuisse. Non igitur stabit principium motus, quod ille artificii conclusione collegit. His tertia, ut meminimus, successit objectio, uni rei contraria simul accidere non posse : et quia contraria sibi sunt movere, et moveri,

action faite et d'une action reçue, puisque se mouvoir de soi-même n'est autre chose qu'être mu sans le secours d'un moteur. C'est donc ici une unité d'action qui ne peut admettre les contraires; car il ne s'agit pas d'un être agissant sur un autre être, mais d'une substance dont l'essence est le mouvement.

Cette assertion de Platon offre à son antagoniste l'occasion d'élever une quatrième objection : Si l'essence de l'âme est le mouvement, poursuit Aristote, pourquoi donc s'arrête-t-elle de temps en temps? Le feu, dont l'essence est la chaleur, ne la perd jamais; la neige, essentiellement froide, ne cesse jamais de l'être : donc l'âme devrait toujours être en mouvement. Mais dans quelle circonstance suppose-t-il que l'âme est immobile? Nous allons bientôt le savoir. Si le mouvement de l'âme, dit ce philosophe, entraîne celui du corps, nécessairement le repos du corps force l'âme à être immobile. Il se présente sur-le-champ un double moyen de défense contre un tel sophisme. D'abord, le corps peut être en mouvement sans qu'on doive en conclure que l'âme se meut; il peut aussi sembler conserver la plus parfaite immobilité, sans que la pensée, l'ouïe, l'odorat et les autres sensations cessent d'être en action. Pendant le sommeil même nous songeons, nous respirons; or toutes ces opérations n'auraient pas lieu si l'âme était immobile. Ajoutons qu'on ne peut pas dire que le corps est en repos, lors même qu'il ne paraît pas se mouvoir. L'accroissement des membres, et, sans parler de cet accroissement qui n'a qu'une époque, le mouvement alternatif de contraction et de dilatation du cœur, la conversion des subs-

tances alimentaires en un suc distribué par le canal thorachique à la masse du sang, et la circulation des humeurs, attestent suffisamment l'agitation perpétuelle de cette substance. Ainsi l'âme et le corps se meuvent sans cesse : la première, parce qu'il lui est donné de se mouvoir par elle-même de toute éternité; et le second, parce que, depuis qu'il existe, il n'a pas cessé de recevoir l'impulsion de la cause motrice.

Aristote trouve ici la matière de sa cinquième objection. « Si l'âme, dit-il, est le principe d'impulsion des autres êtres, elle ne peut se donner à elle-même l'impulsion; car une cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. » Il me serait aisé de démontrer que la causalité de plusieurs substances s'étend non-seulement sur ces mêmes substances, mais encore sur d'autres qu'elles. Quoi qu'il en soit, je veux bien lui accorder ce point, pour que l'on ne croie pas que je prends plaisir à détruire toutes ses assertions : cette concession ne nuira pas à notre démonstration du mouvement de l'âme.

Nous avons dit que cette substance est principe et cause du mouvement : parlons du principe, nous reviendrons bientôt sur la cause.

Il est évident que tout principe est inhérent à l'être dont il est le principe; donc tout ce qui, dans une substance, dérive de son principe, doit se trouver dans ce principe : c'est ainsi que le principe de la chaleur ne peut pas n'être point chaud. Dira-t-on que le feu qui communique sa chaleur à d'autres corps n'est pas chaud? « Mais le feu, dit Aristote, ne s'échauffe pas lui-même, puisque toutes ses molécules sont naturellement chaudes. »

non posse animam se movere; ne eadem et moveatur, et moveat. Sed hoc superius asserta dissolvunt: siquidem constitit, in animæ motu duo non intelligenda, quod moveat, et quod moveatur, quia nihil aliud est ab se moveri, quam moveri alio non movente. Nulla est ergo contrarietas, ubi quod fit, unum est, quia fit non ab alio circa alium; quippe cum ipse motus animæ sit essentia. Ex hoc ei, ut supra retulimus, nata est occasio quarti certaminis. Si animæ essentia motus est, inquit, cur interdum quiescit, cum nulla alia res contrarietatem propriæ admittat essentia? Ignis, cujus essentia calor inest, calere non desinit: et quia frigidum nivis in essentia ejus est, non nisi semper est frigida. Et anima igitur eadem ratione nunquam a motu cessare deberet. Sed dicat velim, quando cessare animam suspicatur? Si movendo, inquit, se moveat et corpus, necesse est utique, quando non moveri corpus videamus, animam quoque intelligamus non moveri. Contra hoc in promptu est gemina defensio: primum, quia non in hoc deprehenditur motus animæ, si corpus agitetur; nam et cum nulla pars corporis moveri videtur in homine, tamen ipsa cogitatio, aut in quocunque animal auditus, visus, odoratus, et similia, sed et in quiete ipsa, spirare, somnare, omnia hæc motus animæ sunt. Deinde quis ipsum corpus dicat immobile, etiam dum non videtur agitari; cum incrementa membrorum, aut, si jam crescendi ætas et tempus excessit, cum salus cordis ces-

sationis impatiens, cum cibi ordinata digeris naturali dispensatione inter venas et viscera succum ministrans, cum ipsa collectio fluentorum perpetuum corporis testentur agitatum? Et anima igitur æterno, et suo motu, sed et corpus, quamdiu ab initio et causa motus animatur, semper movetur. Hinc eidem fomes quintæ ortus est questionis. Si anima, inquit, aliis causa est motus, ipsa sibi causa motus esse non poterit, quia nihil est, quod ejusdem rei et sibi, et aliis causa sit. Ego vero, licet facile possim probare, plurima esse, quæ ejusdem rei et sibi, et aliis causa sint, ne tamen studio videar omnibus, quæ asserit, obviare, hoc verum esse concedam: quod et pro vero habitum, ad asserendum motum animæ non nocebit. Etenim animam initium motus et causam vocamus. De causa post videbimus. Interim constat, omne initium inesse rei, cujus est initium: et ideo, quidquid in quacunque rem ab initio suo proficiscitur, hoc in ipso initio reperitur. Sic initium caloris non potest non calere. Ignem ipsum, de quo calor in alia transit, quis neget calidum? Sed ignis, inquit, non se ipse calefacit, quia natura totus est calidus. Teneo, quod volebam: nam nec anima ita se movet, ut sit inter motum moventemque discretio; sed ita tota suo motu movetur, ut nihil possit separare, quod moveat. Hæc de initio dicta sufficient. De causa vero, quoniam spontanea conniventia concessimus, ne quid ejusdem rei et sibi, et aliis causa sit, libenter acquiescimus; ne anima,

C'est ici que je l'attendais : car ce qu'il dit du feu s'applique à l'âme, chez laquelle le moteur et la substance mue sont si étroitement unis que tous deux sont confondus dans son mouvement. Mais en voilà assez sur le principe. Quant à la cause, comme nous avons accordé de plein gré qu'aucun être ne peut s'appliquer à lui-même les effets qu'il produit sur les autres êtres, nous conviendrons volontiers que l'âme, cause du mouvement de tout ce qui existe, ne peut être pour elle-même principe d'impulsion; et nous nous contenterons de dire qu'elle fait mouvoir tout ce qui, sans elle, serait immobile. Nous ajouterons qu'elle ne peut se donner à elle-même le mouvement, mais qu'elle le tient de son essence. Cela suffira pour paralyser la sixième objection d'Aristote.

On pourrait peut-être lui accorder qu'il n'est pas de mouvement sans ressort, lorsque le moteur et le corps mis en mouvement sont deux êtres différents; mais vouloir qu'il en soit ainsi relativement à l'âme, dont l'essence est le mouvement, c'est une bien mauvaise plaisanterie. Si le feu, que meut une cause interne, n'a pas besoin de ressort pour prendre une direction ascendante, à plus forte raison l'âme, essentiellement mobile, peut-elle s'en passer.

Nous allons voir que, dans ses dernières objections, cet illustre philosophe, d'une gravité si remarquable dans ses autres écrits, a recours à des finesses peu dignes de lui. « Si l'âme se meut, dit-il, elle doit, indépendamment de ses autres mouvements, posséder celui de locomotion; elle doit, successivement et fréquemment, entrer au corps et en sortir; mais cela n'a pas lieu, donc elle ne se meut pas. Le premier venu lui répondra, sans hésiter, qu'il est des corps doués de mouvement qui cependant ne changent pas de place. On lui opposerait encore fort à propos l'un de ses

arguments, en lui adressant la question suivante : Ne dites-vous pas que les arbres se meuvent? Il en conviendrait, je pense; et alors on le battrait avec ses propres armes.

Si les arbres se meuvent, il est clair que, notwithstanding leurs autres mouvements, ils doivent avoir, ainsi que vous le dites, la faculté de changer de place; cependant elle leur est refusée : donc les arbres ne se meuvent pas. A quoi l'on ajouterait, pour donner à ce syllogisme le ton de gravité convenable : Mais ils se meuvent : donc tout ce qui se meut ne change pas de place. Et de là résulterait cette conclusion judicieuse : S'il est démontré que les arbres se meuvent d'un mouvement qui leur est propre, pouvons-nous refuser à l'âme la propriété de se mouvoir d'un mouvement conforme à son essence? Cette réplique, et d'autres encore, ne manqueraient pas de force, lors même que le mouvement ne serait pas l'essence de l'âme. En effet, puisqu'elle anime le corps en s'unissant avec lui, et puisqu'elle l'abandonne à une époque préfixe, on ne peut lui refuser la faculté de locomobilité. Il est vrai que ce mouvement d'entrée et de sortie est souvent irrégulier, parce qu'il n'a lieu qu'en vertu des décrets mystérieux et raisonnés de la nature, qui, pour enchaîner la vie au sein de l'être animé, inspire à l'âme un tel amour pour le corps, qu'elle se plaît dans les liens qui la retiennent, et qu'elle ne voit presque toujours arriver qu'avec peine le moment de quitter sa station.

Nous venons de répondre, je crois, d'une manière péremptoire à la septième objection; passons aux dernières questions qu'accumule Aristote, afin de nous embarrasser. « Si l'âme se meut, continue-t-il, ce mouvement appartient à un mode quelconque : si elle se meut sur place, elle ne peut se mouvoir qu'en ligne droite ou en ligne

quæ aliis causa motus est, etiam sibi causa motus esse videatur. His enim causa inotus est, quæ non moverentur, nisi ipsa præstaret. Illa vero ut moveatur, non sibi ipsa largitur, sed essentiali suæ est, quod movetur. Ex hoc quæstio, quæ sequitur, absoluta est. Tunc enim forte concedam, ut ad motus exercitium instrumenta quærantur, quando aliud est, quod movet; aliud, quod movetur. In anima vero hoc nec scurrilis jocus sine damno verendum audebit expetere, cujus motus est in essentialia : cum ignis, licet ex causa intra se latente moveatur, nullis tamen instrumentis ad superna conscendat. Multoque minus hæc in anima quærenda sunt, cujus motus essentialis sua est. In his etiam, quæ sequuntur, vir tantus et alias ultra ceteros serius, similis cavillanti est. Si movetur, inquit, anima, inter ceteros motus etiam de loco in locum movetur. Ergo modo, ait, corpus egreditur, modo rursus ingreditur, et in hoc exercitio sæpe versatur; quod fieri non videmus. Non igitur movetur. Contra hoc nullus est, qui non sine hæsitatione respondeat, non omnia, quæ moventur, etiam de loco in locum moveri. Aptius denique in eam similis interrogatio retorquenda est. Moveri arbo-

res dicis? quod cum, ut opinor, annuerit, pari dicacitate ferietur. Si moventur arbores, sine dubio, ut tu dicere soles, inter alios motus etiam de loco in locum moventur. Hoc autem videmus per se eas facere non posse. Igitur arbores non moventur. Sed ut hunc syllogismum additamento serium facere possimus, postquam dixerimus, ergo arbores non moventur, adjiciemus, sed moventur arbores; non igitur omnia, quæ moventur, etiam de loco in locum moventur. Et ita finis in exitum sanæ conclusionis evadet. Si ergo arbores fatebimur moveri quidem, sed apto sibi motu : cur hoc animæ negemus, ut motu essentiali suæ convenienter moveatur? Hæc et alia valide dicentur, etiamsi hoc motus genere moveri anima non posset. Cum vero et corpus animæ accessu, et a corpore certa constituti temporis lege discedat, quis eam neget etiam in locum, ut ita dicam, moveri? quod autem non sæpe sub uno tempore accessum variat et recessum, facit hoc dispositio arcana et consulta naturæ : quæ ad animalis vitam certis vinculis continendam, tantum animæ injectit corporis amorem, ut amet ultro, quo vincita est; raroque contingat, ne finita quoque lege temporis sui mærens et invita

circulaire. Se meut-elle en s'engendrant elle-même, ou bien en s'épuisant insensiblement? S'accroît-elle ou diminue-t-elle? Qu'on nous dise s'il est pour elle quelque autre manière de se mouvoir. Mais tout cet amas indigeste de questions découle d'un seul et même argument captieux, dont Aristote a tiré de fausses conséquences. Il part du principe qu'il n'y a pas de mouvement spontané, et veut trouver dans l'âme ce que lui offrent toutes les autres substances, l'être mù et l'être moteur; comme s'il pouvait y avoir en elle une différence entre ce qui meut et ce qui est mù. Mais, me dira-t-on, si cette distinction n'existe pas, de quelle espèce est ce mouvement de l'âme, et comment le comprendre? Ma réponse à cette question est de renvoyer les curieux, soit à Platon, soit à Cicéron. Je dirai plus : c'est qu'elle est la source et le principe de tout mouvement, et l'on concevra sans peine la valeur de cette qualification de principe du mouvement attribuée à l'âme, si on la conçoit comme un être invisible se mouvant sans moteur, et dont l'impulsion sur lui-même et sur tous les autres êtres n'a ni commencement ni fin. De tous les objets sensibles, le seul qu'on puisse lui comparer est une source d'eau vive dont les fleuves et les lacs tirent leur origine, bien qu'elle-même semble n'en avoir aucune; car si elle en avait une, elle ne serait pas source : et bien qu'il ne soit pas toujours aisé de la découvrir, elle n'en donne pas moins naissance, soit au Nil, soit à l'Éridan, soit à l'Ister, soit au Tanais. Lorsqu'en admirant la rapidité du cours de ces fleuves et la masse de leurs eaux, on se demande

d'où elles sortent, la pensée remonte vers les lieux où elles ont pris naissance, et qui sont l'origine du mouvement que l'on a sous les yeux. De même, lorsqu'en observant le mouvement des corps, soit divins, soit terrestres, vous voulez remonter à son auteur, que votre entendement arrive jusqu'à l'âme, qui sait nous faire mouvoir sans le ministère du corps. C'est ce qu'attestent nos peines, nos plaisirs, nos craintes et nos espérances; car son mouvement consiste dans la distinction du bien et du mal, dans l'amour de la vertu, dans un penchant violent pour le vice : et de là découlent toutes les passions. C'est elle qui fait mouvoir chez nous l'irascibilité, et cette ardeur que nous montrons à nous armer les uns contre les autres, d'où dérive insensiblement cette fureur inquiète des combats. C'est elle encore qui nous inspire les ardents desirs et les affections véhémentes : mouvements salutaires quand la raison les gouverne, mais qui nous entraînent avec eux dans l'abîme, s'ils ne la prennent pas pour guide. Tels sont les mouvements de l'âme qu'elle exécute quelquefois sans le ministère du corps, et quelquefois aussi de concert avec lui. Si maintenant on veut connaître ceux de l'âme universelle, que l'on jette les yeux sur le mouvement rapide du ciel et sur la circulation impétueuse des sphères planétaires placées au-dessous de lui, sur le lever, sur le coucher du soleil, sur le cours et le retour des autres astres, mouvements qui sont tous produits par l'activité de l'âme du monde. S'il pouvait donc être permis à quelqu'un de regarder comme immobile celle qui met tout en mouvement, ce ne serait pas à un

discedat. Hac quoque objectione, ut arbitror, dissoluta, ad eas interrogationes, quibus nos videtur urgere, veniamus. Si movet, inquit, se anima, aliquo motus genere se movet. Dicendum est igitur, animam se in locum movere? Ergo ille locus aut orbis, aut linea est. An se pariendo seu consumendo movetur? Sene auget, aut minuit? Aut proferatur, ait, in medium aliud motus genus, quo eam dicamus moveri. Sed omnis hæc interrogationum molesta congeries ex una eademque defluit male conceptæ definitionis astutia. Nam quia semel sibi proposuit, omne, quod movetur, ab alio moveri, omnia hæc motuum genera in anima quaerit, in quibus aliud est, quod movet, aliud, quod movetur : cum nihil horum in animam cadere possit, in qua nulla discretio est moventis et moti. Quis est igitur, dicet aliquis, aut unde intelligitur animæ motus, si horum nullus est? Sciet hoc, quisquis nosse desiderat, vel Platone dicente, vel Tullio. Quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Quanta sit autem vocabuli hujus expressio, quo anima fons motus vocatur, facile reperies, si rei invisibilis motum sine auctore, atque ideo sine initio ac sine fine prodeuntem, et cetera moventem, mente concipias : cui nihil similis de visibilibus, quam fons, potuerit reperiri; qui ita principium est aquæ, ut cum de se fluviis et lacus procreet, a nullo nasci ipse dicatur. Nam si ab alio nasceretur, non esset ipse principium : et sicut fons non semper facile deprehenditur, ab ipso tamē, qui funduntur, aut Nilus est, aut Eridanus, aut

Ister, aut Tanais : et, ut illorum rapiditatem videndo admirans, et intra te tantarum aquarum originem requirens, cogitatione recurris ad fontem, et hunc omnem motum intelligis de primo scaturiginis manare principio; ita cum corporum motum, seu divina, seu terrena sint, considerando, quaerere forte auctorem velis, mens tua ad animam, quasi ad fontem, recurrat, cujus motum etiam sine corporis ministerio testantur cogitationes, gaudia, spes, timores. Nam motus ejus est boni malique discretio, virtutum amor, cupido vitiorum; ex quibus effluunt omnes inde nascentium rerum meatus. Motus enim ejus est, quidquid irascimur, et in fervorem mutuae collisionis armamur : unde paulatim procedens rabies fluctuat præliorum. Motus ejus est, quod in desideria rapimur, quod cupiditatibus alligamur. Sed hi motus, si ratione gubernentur, proveniunt salutares; si destituantur, in præceps et rapiuntur et rapiunt. Didicisti motus animæ, quos modo sine ministerio corporis, modo per corpus exercet. Si vero ipsius mundanæ animæ motus requires, celestem volubilitatem et sphaerarum subjacentium rapidos impetus intueri, ortum occasumve solis, cursus siderum, vel recursus; quæ omnia anima movente proveniunt. Immobilem vero eam dicere, quæ movet omnia, Aristoteli non convenit, (qui, quantus in aliis sit, probatum est) sed illi tantum, quem vis naturæ, quem ratio manifesta non moveat.

aussi puissant génie qu'Aristote, mais à celui qui ne se rend ni à la puissance de la nature, ni à l'évidence des raisonnements.

CHAP. XVII. Les conseils du premier Africain à son petit-fils ont eu également pour objet les vertus contemplatives et les vertus actives. Cicéron, dans le Songe de Scipion, n'a négligé aucune des trois parties de la philosophie.

Après avoir appris et démontré à l'Émilien que l'âme se meut, son aïeul lui enjoint d'exercer la sienne, et lui en indique les moyens.

« Exercez la vôtre, Scipion, à des actions nobles et grandes, à celles surtout qui ont pour objet le salut de la patrie : ainsi occupée, son retour sera plus facile vers le lieu de son origine. Elle y réussira d'autant plus vite, si dès le temps présent, où elle est encore renfermée dans la prison du corps, elle en sort par la contemplation des êtres supérieurs au monde visible, et s'arrache à la matière. Quant à ceux qui se sont rendus esclaves des plaisirs du corps, et qui, à la voix des passions, fidèles ministres de la volupté, ont violé les lois sacrées de la religion et des sociétés, leurs âmes, une fois sorties du corps, roulent dans la matière grossière des régions terrestres, et ne reviennent ici qu'après une expiation de plusieurs siècles. »

Nous avons dit plus haut qu'il y a des vertus contemplatives et des vertus politiques ; que les premières conviennent aux philosophes, et les secondes aux chefs des nations ; et que, par les unes comme par les autres, on peut arriver au bonheur. Ces deux genres de vertus sont quelquefois le partage de deux sujets différents ;

quelquefois aussi elles se trouvent réunies dans un seul homme, assez favorisé par la nature et par l'éducation pour pouvoir les pratiquer tous deux. Tel citoyen peut être étranger aux sciences, et cependant réunir les talents d'un bon administrateur, la prudence, la justice, la force et la tempérance ; et, bien qu'il ne joigne pas à la pratique des vertus actives celle des vertus contemplatives, il n'en sera pas moins admis au séjour de l'immortalité. Tel autre, né avec l'amour du repos et peu d'aptitude aux affaires, se sentira porté par son heureux naturel vers les choses d'en haut, et, négligeant les affaires temporelles pour s'occuper des spirituelles, dirigera les moyens que lui fournit la science vers l'étude de la Divinité : celui-là aussi se frayera une route au ciel par ses vertus spéculatives. Cependant il n'est pas rare de voir une même personne posséder à un haut degré l'art d'agir et celui de philosopher. Notre Romulus doit être placé parmi ceux dont les vertus furent seulement actives : sa vie ne fut qu'un continuel exercice de ces vertus. Nous mettrons dans la seconde classe Pythagore, qui, peu fait pour agir, se renferma dans l'étude et l'enseignement des choses divines et de la morale ; nous placerons dans la troisième, celle des vertus mixtes, Lycurgue et Solon chez les Grecs, Numa chez les Romains, ainsi que les deux Catons, et beaucoup d'autres fortement imbus des principes de la philosophie, et en même temps solides appuis de l'État ; car il n'en a pas été de Rome comme de la Grèce, qui a fourni un si grand nombre de sages contemplatifs. Notre Scipion, que son aïeul se charge d'endoctriner, réunissant les deux genres de vertus,

CAP. XVII. Scipionem ab avo suo Africano tam ad otiosas, quam ad negotiosas virtutes incitatum fuisse ; tum de tribus philosophiæ partibus, quarum nullam Cicero intactam præterierit.

Edocto igitur atque asserto animæ motu, Africanus, qualiter exercitio ejus utendum sit, in hæc verba mandat et præcipit. « Hanc tu exerce optimis in rebus. Sunt autem optimæ curæ de salute patriæ : quibus agatatus et exercitatus animus, velocius in hanc sedem et domum suam pervolabit. Idque ocius faciet, si jam tum, cum erit inclusus in corpore, eminebit foras, et ea, quæ extra erunt, contemplans, quam maxime se a corpore abstrahet. Namque eorum animi, qui se voluptatibus corporis dediderunt, earumque se quasi ministros præbuerunt, impulsuque libidinum voluptatibus obedientium, Deorum et hominum jura violaverunt, corporibus elapsi, circum terram ipsam volutantur, nec hunc in locum, nisi multis agitati seculis, revertuntur. » In superiore hujus operis parte diximus, has rerumpublicarum rectoribus convenire ; utraque tamen exercentem facere beatum. hæc virtutes interdum dividuntur ; nonnunquam vero miscentur, cum utrumque capax et natura, et institutione animus invenitur.

Nam si quis ab omni quidem doctrina habeatur alienus, in republica tamen et prudens, et temperatus, et fortis, et justus sit ; hic a feriatis remotus eminet tamen actualium vigore virtutum, quibus nihilominus cælum cedit in præmium. Si quis vero insita quiete naturæ non sit aptus ad agendum, sed solum optima conscientie dote erectus ad supera, doctrinæ supellectilem ad exercitium divinæ disputationis expendat, sectator celestium, devius caducorum ; is quoque ad cæli verticem otiosis virtutibus subvehitur. Sæpe tamen evenit, ut idem pectus et agendi, et disputandi perfectione sublime sit, et cælum utroque adipiscatur exercitio virtutum. Romulus nobis in primo genere ponatur : cujus vita virtutes nunquam deseruit, semper exercuit ; in secundo Pythagoras, qui agendi necius, fuit artifex disserendi, et solas doctrinæ et conscientie virtutes secutus est. Sint in tertio ac mixto genere apud Græcos Lycurgus et Solon : inter Romanos Numa, Catones ambo, multique alii, qui et philosophiam hauserunt altius, et firmamentum reipublicæ præstiterunt. Soli enim sapientiæ otio deditos, ut abunde Græcia tulit, ita Roma non nescivit. Quoniam igitur Africanus noster, quem modo avus præceptor instituit, ex illo genere est, quod et de doctrina vivendi regulam mutuatur, et statum publicum virtutibus fulcit, ideo ei perfectionis geminæ

doit, en conséquence, recevoir des avis sur les moyens de perfectionner l'un et l'autre genre; et, comme dans ce moment il porte les armes pour le service de son pays, les premières vertus qu'on lui inculque sont les vertus politiques. « Exercez surtout votre âme aux actions qui ont pour objet le salut de la patrie : ainsi occupée, son retour sera plus facile vers le lieu de son origine. » Viennent ensuite les principes philosophiques, parce que Scipion est également recommandable comme lettré et comme guerrier. « Elle y réussira d'autant plus vite, si dès le temps présent, où elle est encore renfermée dans sa prison du corps, elle en sort par la contemplation des êtres supérieurs au monde visible, et s'arrache à la matière. » Voilà l'espèce de mort que doit rechercher celui qui est imbu des leçons de la sagesse; et c'est ainsi qu'il parvient à dédaigner, autant que le permet la nature, son enveloppe mortelle, qui lui semble un fardeau étranger. Une fois que le premier Africain a mis sous les yeux de son petit-fils les récompenses qui attendent l'homme de bien, il le trouve favorablement disposé à aspirer aux vertus du haut genre.

Mais comme un code de lois qui oublierait de prescrire des châtimens pour les coupables serait imparfait, Cicéron termine son traité par l'exposition des peines infligées à ceux qui ne se sont pas bien conduits. C'est un sujet sur lequel s'est beaucoup plus étendu le personnage que met en avant Platon. Le révélateur Her assure que pendant des milliers d'années les âmes des coupables éprouveront les mêmes peines, et qu'après s'être purifiées pendant un long séjour dans le Tartare, il leur sera permis de retourner à la source de leur origine, c'est-à-dire au ciel. Il est en effet

de toute nécessité que l'âme rejoigne les lieux qui l'ont vue naître. Mais celles qui habitent le corps comme un lieu de passage ne tardent pas à revoir leur patrie; tandis que celles qui le regardent comme leur véritable demeure, et s'abandonnent aux charmes qu'il leur offre, sont d'autant plus de temps à remonter aux cieux, qu'elles ont eu plus de peine à quitter la terre. Mais terminons cette dissertation sur le songe de Scipion par le morceau suivant, qui ne sera pas déplacé.

La philosophie a trois parties, la morale, la physique et la métaphysique. La première a pour but d'épurer parfaitement nos mœurs; la seconde s'occupe de recherches sur les corps d'une nature supérieure, et la troisième a pour objet les êtres immatériels qui ne tombent que sous l'entendement. Cicéron les emploie toutes trois. Que sont, en effet, ces conseils d'aimer la vertu, la patrie, et de mépriser la gloire, sinon des préceptes de philosophie morale? Quand Scipion parle des sphères, de la grandeur, nouvelle pour l'Émilien, des astres qu'il a sous les yeux, du soleil, prince des flambeaux célestes, des cercles du ciel, des zones de la terre, et de la place qu'y occupe l'Océan; quand il découvre à son petit-fils le secret de l'harmonie de l'empyrée, n'est-ce pas là de la haute physique? Et lorsqu'il traite du mouvement et de l'immortalité de l'âme, qui n'a rien de matériel, et dont l'essence, qui n'est pas du domaine des sens, ne peut être comprise que par l'entendement, ne plane-t-il pas dans les hauteurs de la métaphysique? Convenons donc que rien n'est plus parfait que cet ouvrage, qui renferme tous les éléments de la philosophie.

præcepta mandantur : sed ut in castris locato, et sudanti sub armis, primum virtutes politice suggeruntur his verbis : « Sunt autem optimæ curæ de salute patriæ, quibus « agilitus et exercitatus animus, velocius in hanc sedem « et domum suam pervolabit. » Deinde quasi non minus docto, quam forti viro, philosophis apta subduntur, cum dicitur : « idque ocius faciet, si jam tunc, cum erit inclusus « in corpore, eminebit foras, et ea, quæ extra erunt, con- « templans, quam maxime se a corpore abstrahet. » Hæc enim illius sunt præcepta doctrinæ, quæ illam dicit mortem philosophantibus appetendam. Ex qua fit, ut adhuc in corpore positi, corpus, ut alienam sarcinam, in quantum patitur natura, despiciant. Et facile nunc atque opportune virtutes suadet, postquam, quanta et quam divina præmia virtutibus debeantur, edixit. Sed quia inter leges quoque illa imperfecta dicitur, in qua nulla deviantibus pœna sancitur, ideo in conclusione operis pœnam sancit extra hæc præcepta viventibus. Quem locum Er ille Platonius copiosius exsecutus est, secula infinita dinumerans, quibus nocentum animæ in easdem pœnas sæpe revolutæ, sero de Tartaris emergere permittuntur, et ad naturæ suæ principia, quod est cælum, tandem impetrata purgatione remeare. Necesse est enim, omnem animam ad originis suæ sedem reverti. Sed quæ corpus tanquam peregrinæ inco-

lunt, cito post corpus velut ad patriam revertuntur. Quæ vero corporum illecebris, ut suis sedibus, inhaerent, quanto ab illis violentius separantur, tanto ad supra serius revertuntur. Sed jam finem somnio cohibita disputatione faciamus, hoc adjecto, quod conclusionem decebit. Quia cum sint totius philosophiæ tres partes, moralis, naturalis, et rationalis; et sit moralis, quæ docet morum elimatam perfectionem; naturalis, quæ de divinis corporibus disputat; rationalis, cum de incorporeis sermo est, quæ mens sola complectitur : nullam de tribus Tullius in hoc somnio prætermisit. Nam illa ad virtutes, amoremque patriæ, et ad contentum gloriæ adhortatio, quid aliud continet, nisi ethiciæ philosophiæ instituta moralia? Cum vero vel de sphaerarum modo, vel de novitate sive magnitudine siderum, deque principatu solis, et circis celestibus, cingulisque terrestribus, et Oceani situ loquitur, et harmoniæ superum pandit arcanum, physiciæ secreta commemorat. At cum de motu et immortalitate animæ disputat, cui nihil constat inesse corporeum, cujusque essentiam nullius sensus, sed sola ratio deprehendit : illic ad altitudinem philosophiæ rationalis ascendit. Vere igitur pronuntiandum est, nihil hoc opere perfectius, quo universa philosophiæ continetur integritas.

NOTES

SUR LE COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.

CAP. I. Nisi prius de animæ immortalitate constaret. L'âme, chez les anciens philosophes, n'était pas un être abstrait, mais un être réel et matériel, de l'essence duquel il était de vivre et de penser. Ils la concevaient formée de la portion la plus subtile de la matière, ou du feu éther, auquel elle allait se réunir, après la mort du corps. Cette matière étant supposée éternelle, ainsi que nous le verrons bientôt, l'âme devait nécessairement être immortelle; et, en sa qualité de substance simple, émanée du feu principe, elle avait sa place dans la région la plus élevée du monde, et n'en descendait que par la force d'attraction de la matière inerte et ténébreuse dont étaient formés la terre et les éléments. Forcée alors d'animer les corps des hommes et des animaux, elle ne pouvait remonter vers la sphère lumineuse qu'après la décomposition de la masse brute qu'elle avait organisée.

On voit par là que les deux dogmes de la nature de l'âme et de son immortalité étaient essentiellement liés entre eux et avaient le même but, celui de conduire l'homme par la religion, en lui persuadant que la mort ne faisait que séparer la matière grossière de la substance éthérée qui le constituait animal intelligent et raisonnable, et qu'ainsi il ne mourait pas tout entier. (Vidend. Clem. Alex. Strom. lib. V; Plat. in *Gorgia*, in *Phæd.*, in *Repub.* lib. X; Virg. in *Æneid.* lib. VI, in *Georg.* lib. IV; Ocell. *Lucan.*; Arist. *de Mundo*.)

II. Solum vero ei simillimum de visibilibus solem reperit. Platon admet deux demiourgos, l'un invisible à l'œil, incompréhensible à la raison; l'autre visible, qui est le soleil, architecte de notre monde, et qu'il appelle le fils du père, ou de la première cause. (Proclus, in *Timæo*.)

III. Omnium, quæ videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales diversitate, et nomine. « Somnium est ipse sopor; insomnium, quod videmus in somniis; somnus, ipse deus, » dit Servius, in *Æneid.* lib. V.

Ce chapitre de Macrobe est extrait, en grande partie, des deux premiers chapitres de l'*Oneirocritica* d'Artémidore, ouvrage futile quant au fond, mais qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues.

Enfants du Sommeil et de la Nuit, les Songes étaient adorés en Grèce et en Italie. Ils étaient honorés d'un culte particulier chez les habitants de Sicyle, qui leur avaient dédié une chapelle dans le temple du dieu de la santé. On sait que les ouïroscopes de l'antiquité prévenaient leurs dupes que, pendant la saison de la chute des feuilles, tous les rêves étaient fantastiques, et qu'ainsi il était inutile de les consulter. Nous ignorons si les pythies modernes accordent un pareil sursis aux cerveaux faibles qui veulent connaître leur avenir. (Vidend. Cic. *de Divinat.*; Philo, *de Somniis*.)

V. Ac prima nobis tractanda pars illa de numeris. Tout, dans cet univers, a été fait, selon Pythagore, non par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Il croyait, dit M. de Gérando, trouver dans les lois mathématiques, ou hypothétiques, les principes des lois physiques ou positives, et transportait, comme le fit depuis son imitateur Platon, dans le domaine de la réalité, les lois qui sont du domaine de la pensée.

Dans la théorie des nombres mystiques, l'unité s'appelle

monade. Elle est, sous ce nom, le premier anneau de la chaîne des êtres, et l'une des qualifications que les anciens philosophes ont données à la Divinité. Le symbole de la monade est le point mathématique. De cet être simple est émanée la dyade, représentée par le nombre 2, et aussi par la ligne géométrique. Emblème de la matière ou du principe passif, la dyade est encore l'image des contrastes, parce que la ligne, qui est son type, s'étend indifféremment vers la droite et vers la gauche. La triade, nombre mystérieux, figurée par 3 et par le triangle équilatéral, est l'emblème des attributs de la Divinité, et réunit les propriétés des deux premiers nombres.

Pour de plus amples notions sur ces sublimes rêveries pythagoriciennes et platoniciennes, on peut consulter Mart. Capella, *de Nuptiis Philologiae et Mercurii*, ainsi que le trentième chapitre d'Anacharsis.

VI. Hæc monas initium finisque omnium. Nous trouvons ici le germe et le modèle de la Trinité des chrétiens. Macrobe distingue d'abord, avec Platon son maître, l'*ἄγζωζ* des Grecs, l'être par excellence, et la première cause. Vient ensuite le logos ou le verbe, intelligence du Dieu suprême, appelé *mens* en latin, et *νόος* en grec. Quant à l'âme universelle, le *spiritus* de Virgile, il la place plus près du monde auquel elle donne la vie, et il la regarde comme la source de nos âmes. On voit que ce troisième attribut, qui n'est autre que le principe d'action universelle, reconnu dans la nature, semble tenir de plus près à la matière, tandis que le logos tient plus immédiatement à la monade, qui est tout intellectuelle.

Chalcidius, philosophe chrétien, savant platonicien du IV^e siècle, et commentateur de Timée, nous dit que son maître concevait premièrement un dieu suprême et ineffable, cause de tous les êtres; puis un second dieu, providence du père, qui a établi les lois de la vie éternelle et de la vie temporelle; enfin, un troisième dieu, nommé seconde intelligence, et conservateur de ces mêmes lois.

Ces principes métaphysiques, dit Eusèbe (*Præpar. evang.* lib. XI, cap. 18), sont bien antérieurs à Platon, et faisaient partie des dogmes des docteurs hébreux. Il aurait pu ajouter que les Juifs les tenaient des Égyptiens, qui probablement avaient trouvé cette trinité ou triade dans les livres attribués à Zoroastre. Du moins, le père Kircher, dans son *Cædipe* (tom. II, pag. 575), dit à la fin de son chapitre sur la théologie égyptienne: « Voilà les « plus anciens dogmes théologiques enseignés par Zoroastre, ensuite par Hermès. »

Nam primo omnium hoc numero anima mundana generata est, sicut Timæus Platonis edocuit. Le système planétaire des anciens était formé de sept sphères mobiles, y compris le soleil. Ces sept sphères, dont la terre, regardée comme immobile, ne faisait point partie, étaient chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère des fixes, et de régir les corps terrestres. Le souffle de vie qui leur était distribué était désigné par la flûte aux sept tuyaux, embouchée par le grand Pan, ou par le dieu universel, qui en tirait des sons auxquels elles répondaient. De là cette vénération pour le nombre 7, dans lequel se divise et se renferme la nature de ce souffle, d'après les principes de la théologie des païens et de celle des chrétiens. « Comme le souffle de Pan, cetui

« du Saint-Esprit est divisé en sept souffles. » (Saint-Justin, *Cohort. ad Gentil.* pag. 31.)

Dans ce chapitre de Macrobe, nous voyons l'âme universelle formée de la monade ou de l'unité. De cette unité, point mathématique, découlent de droite et de gauche 2 et 3, premiers nombres linéaires, l'un pair et l'autre impair; plus, 4 et 9, premiers plans, tous deux carrés, l'un pair et l'autre impair; enfin, 8 et 27, tous deux solides ou cubes, l'un pair et l'autre impair, ce dernier étant la somme de tous les autres.

Le nombre septénaire, à cause de son rapport aux sept planètes, a occupé le premier rang parmi les nombres sacrés chez tous les peuples de l'ancien monde. Il y avait sept castes chez les Indiens et chez les Égyptiens; le Nil avait sept embouchures, le lac Mœris sept canaux; et les Perses avaient leurs sept grands génies ou archanges, formant le cortège d'Ormusd, leurs sept pyrées; et Ecbatane avait ses sept enceintes, etc. A l'imitation de leurs anciens maîtres, les Juifs divisaient Jérusalem en sept quartiers; leur tabernacle ne fut fini qu'au bout de sept mois, et la construction de leur temple dura sept ans; leur création fut terminée, selon Moïse, en sept jours; leur chandelier a sept branches, etc. Enfin, ce nombre, qui se reproduit si souvent dans le système religieux des chrétiens, est répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse.

VIII. *Quatuor esse virtutum genera, politicas, purgatorias.* Macrobe met, avec raison, au premier rang, les vertus politiques, ou celles de l'homme social. Ce sont les seules dont parle Cicéron dans le Songe de Scipion. Les vertus épuratoires ou philosophiques sont moins méritantes, parce qu'elles séparent l'homme de la vie active de la société; mais les deux autres genres, tels que les décrit Plotin, appartiennent proprement à la mysticité, et ne sont bons qu'à surcharger les sociétés humaines de membres inutiles, tels que les anachorètes de la Thébaïde, et ces nombreux couvents de moines qui, depuis quatorze cents ans, sont les vers rongeurs des États catholiques romains.

XX. *Et hac longitudine ad ipsum circulum, per quem sol currit, erecta.* Macrobe nous dit ici que la longueur de cette colonne est de 4,800,000 stades, ou de 20,000 lieues; et Plin l'Ancien, liv. II, chap. 10, pense que cette colonne ne s'étend que jusqu'à la lune, éloignée de la terre, suivant Eratosthène, de 780,000 stades, ou de 32,500 lieues; d'où il suivrait que les deux distances de la terre à la lune et au soleil seraient entre elles comme 1 : 6 2/3, au lieu d'être comme 1 : 395 1/3, d'après les observations les plus récentes.

Les anciens, si peu instruits de la distance réciproque des planètes, ne l'étaient pas davantage sur la grosseur de ces corps errants, puisque le même Macrobe termine ce chapitre en nous démontrant que le soleil est huit fois plus grand que la terre; erreur un peu moins grossière que celle de ce philosophe grec qui croyait l'astre du jour un peu plus grand que le Péloponnèse.

XXI. *Horam fuisse mundi nascentis, Cancro gestante tunc lunam.* Ce thème généthliaque s'accorde parfaitement avec le sentiment de Porphyre (*de Antro Nympharum*), qui fait commencer l'année égyptienne à la néoménie du Cancer, et conséquemment au lever de Sirius, qui monte toujours avec ce signe. C'est parce que le lever de la canicule excite l'intumescence des eaux du Nil, que les prêtres du pays faisaient présider le Cancer à l'heure natale du monde. Cette position du zodiaque ne peut, en effet, convenir qu'à l'Égypte, qui suit, pour ses opérations agricoles, un ordre presque inverse de celui observé dans les autres climats : d'où l'on peut conclure que les anciens écrivains ont fait, avec raison, honneur à cette contrée de l'invention des sciences astronomiques.

XXII. *Nam ea, quæ est media et nona tellus.* Cio-

ron a mieux aimé suivre le sentiment de Platon, d'Aristote et d'Archimède, que celui de la secte italique fondée par Pythagore, ou celui de la secte ionique fondée par Thalès, qui, probablement, avait apporté d'Égypte le mouvement de la terre, 600 ans avant l'ère vulgaire. Parmi les philosophes qui pensaient comme Thalès et Pythagore, on cite Philolaüs, Nicéas de Syracuse, Aristarque de Samos, Anaximandre, Séleucus, Héraclide de Pont, et Ecphantus. Ces deux derniers n'attribuaient cependant à la terre que le mouvement sur son axe, ou diurne. En général, les pythagoriciens soutenaient que chaque étoile est un monde, ayant, comme le nôtre, une atmosphère et une étendue immense de matière éthérée. C'est d'après des autorités aussi positives que Copernic a donné son système. (Vidend. Arist. *de Cælo*; Senec. *Quest. natur.* lib. VII; Fréret, *Académie des Inscriptions*, tom. XVIII, p. 108.)

Lib. II. cap. I. *Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus?* On dit que Pythagore, après avoir fait un premier essai des consonnances musicales sur des marteaux, en fit un second sur une corde sonore tendue avec des poids. Pressée dans sa moitié précise, elle lui donna le diapason ou l'octave; dans son tiers elle rendit le diapentès ou la quinte; dans son quart, le diatessaron ou la quarte; dans son huitième elle donna le ton, et dans son dix-huitième le 1/2 ton. Le ton, dans le rapport de 9 à 8, et le 1/2 ton, dans celui de 256 à 243, servaient à remplir les intervalles du diapason, du diapentès et du diatessaron; car l'harmonie des anciens se composa d'abord de ces trois consonnances, auxquelles on ajouta plus tard le diapason et le diapentès, puis le double diapason.

Cette découverte, dit l'abbé Batteux dans ses notes sur Timée de Locres, fit un si grand éclat dans le monde savant, qu'on voulut l'appliquer à tout, et particulièrement au système de l'univers. En conséquence, on plaça, sur chacun des orbes mobiles, une sirène ou une muse chargée de surveiller l'exécution d'une suite de sons qui, représentée par les syllabes dont nous nous servons pour solfier, donnerait :

Pour { la Lune, *si, ut, re*, etc.
Vénus, *ut, re, mi*, etc.
Mercure, *re, mi, fa*, etc.
le Soleil, *mi, fa, sol*, etc.
Mars, *fa, sol, la*, etc.
Jupiter, *sol, la, si*, etc.
Saturne, *la, si, ut*, etc.

De la terre à la lune 1 ton; de la lune à Vénus 1/2 ton; de Vénus à Mercure 1/2 ton; de Mercure au soleil 1 ton 1/2; du soleil à Mars 1 ton; de Mars à Jupiter 1/2 ton; de Jupiter à Saturne 1/2 ton; de Saturne au ciel des fixes 1/2 ton. En tout 6 tons. Quelques écrivains, du nombre desquels est Plin (lib. II, cap. 23), assurent que de la terre au ciel on comptait 7 tons, ou de Saturne à l'empyrée 1 ton 1/2; car Vénus et Mercure avaient la même portée. (Voyez Anachars. cap. 27, 31; Mém. de l'Académie des inscriptions, Mus. des anc.; Arist. *Probl.* 19 et 39; Plutarq. *de Musica*; Censorinus, *de Die natali*, cap. 10 et 13; Martian. *Capella*, Boèce, Ptolémée.)

III. *Quia primi forte gentes.* C'est un fait démontré par mille expériences, que la plus mauvaise musique produite sur les peuples barbares des sensations plus fortes, sans comparaison, que n'en peut exciter la plus douce mélodie chez les nations civilisées. Forster assure, dans son Voyage autour du Monde, que Cook avait à son bord un joueur de cornemuse qui fit de grands miracles dans la mer du Sud, où il jeta quelques insulaires dans d'incroyables extases. On a vu aussi, vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire qui, se déliant de sa théologie, se munit

d'une guitare, et attira à lui, comme par enchantement, des troupes entières de sauvages dans l'Amérique méridionale, où il parvint à fixer, dans quelques cabanes, des hommes qui avaient voyagé, depuis le berceau, au sein des forêts, et erré constamment de solitude en solitude.

V. *Spatium.... facile inhabitabile victuris*. Cette division du ciel et de la terre en cinq zones ou ceintures, dont celle du centre, ainsi que les deux qui avoisinent les pôles, passaient pour inhabitables, n'était pas une invention du vulgaire ignorant, mais bien un système adopté par les plus célèbres philosophes, les plus grands historiens et les plus habiles géographes de la Grèce et de Rome. Suivant cette théorie, les fertiles et populeuses ré-

gions situées sous la zone torride, qui fournissent à leurs habitants non-seulement le nécessaire, mais toutes les commodités de la vie, qui, de plus, font passer leur superflu dans toutes les autres contrées de la terre, étaient regardées comme le séjour de la stérilité et de la désolation : et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette erreur subsista même après les conquêtes d'Alexandre, et après des entreprises commerciales faites dans plusieurs parties de l'Inde, situées entre les tropiques. Cette imperfection des connaissances géographiques est d'autant plus incoucevable, que quatre grands empires ont successivement gouverné l'ancien monde.

TRAITÉ

SUR LA DIFFÉRENCE ET LA CONCORDANCE

DES VERBES GRECS ET LATINS.

La nature a établi la plus étroite liaison entre la langue grecque et la langue latine; car les mêmes parties du discours, si on en excepte l'article que les Grecs seuls ont employé, les mêmes règles, les mêmes tours, les mêmes constructions se font remarquer dans l'une et l'autre langue, au point que celui qui aurait appris les secrets de l'une saurait presque les deux. Cependant elles diffèrent sous beaucoup de rapports, et chacune d'elles a des propriétés que les Grecs appellent *idiomes*.

De la différence et des rapports des verbes dans les deux langues.

Dans les deux langues, les verbes nous présentent différentes modifications qu'on appelle *personnes, nombres, formes, conjugaisons, temps, modes*; les Grecs ont donné à ces derniers le nom de *ἑγκλίσεις*. Les Latins déterminent par la forme quelle est la personne qui parle. Le genre est chez eux ce que les Grecs entendent par *διάθεσις*. Ils construisent presque toujours avec les mêmes cas. Ainsi ils disent, *misereor illius, pareo illi, veneror illum*; φροντίζω τοῦδε, παίθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Le grec ne prend jamais l'ablatif. La même ressemblance existe entre les personnes : la première, *voco*; la seconde,

vocas; la troisième, *vocat* : καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. Il n'y a qu'une seule différence dans les nombres, c'est que jamais un auteur latin n'a employé le *δ्वित्वόν*, c'est-à-dire le *duel*, tandis que les verbes et les noms paraissent tous avoir ce nombre chez Grecs.

Des formes.

Il existe une sorte de recherche dans la ressemblance qu'ont entre elles les formes grecques et latines. Nous disons *curro, percurro*; ils disent *τρέχω, διατρέχω*. Ces verbes se composent de quatre manières, dans l'une et l'autre langue : De deux mots entiers, *produco*; d'un mot entier et d'un mot altéré, *perficio*; d'un mot altéré et d'un mot entier, *accedo*; enfin de deux mots altérés, *occipio*. De même en grec de deux mots parfaits, *συντρέχω*; d'un mot parfait et d'un mot défectueux, *προσκυνῶ*; d'un mot défectueux et d'un mot parfait, *συνβάλλω*; et de deux mots défectueux, *κωμῶδῶ*. Il y a ensuite des verbes composés de manière que les mots qui les composent ne peuvent se séparer, comme *suspicio, complector*, et en grec le verbe *συντρέχω*. Cette langue admet dans la composition des mots qui ne seraient pas reçus comme simples. Νομῶ ne signifie rien, et cependant on dit *οἰκονομῶ*. De

EX LIBRO

DE DIFFERENTIIS ET SOCIETATIBUS

GRÆCI LATINQUE VERBI.

Græcæ latinæque linguæ conjunctissimam cognationem natura dedit. Nam et iisdem orationis partibus absque articulo, quem Græcia sola sortita est, iisdem pæne observationibus, figuris, constructionibusque uterque sermo distinguitur; ut propemodum, qui utramvis artem didicerit, ambas noverit : in multis tamen differunt, et quasdam proprietates habent, quæ græce idiomatica vocantur.

De verborum utriusque differentis vel societatis.

Accidunt verbis utriusque linguæ persona, numeri, figura, conjugatio, tempus, modus, quem Græci enclisin vocant. Latini cum formis qualitatibus posuerunt : genus, quod apud Græcos diathesis nuncupatur. Eandem pæne cum casibus constructionem servant, ut *misereor illius, pareo illi, veneror illum* : φροντίζω τοῦδε, παίθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Ablativum Græcia non recipit. Eadem illis personarum similitudo : prima *voco*, secunda *vocas*, tertia

vocat : καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. In numeris una dissensio est, quod *δ्वित्वόν*, id est, dualem, nulla latinitas admisit, Græci vero in verbis nominibusque *δ्वित्वά* videntur habere.

De figuris.

Figuræ ambobus non sine discrepatione pares. Nos dicimus *curro, percurro* : illi *τρέχω, διατρέχω*. Quatuor quoque modis et hæc, et illa componuntur : ex duobus integris, *produco*; ex integro et corrupto, *perficio*; ex corrupto et integro, *accedo*; ex duobus corruptis, *occipio*. Similiter, ἐκ δύο τελείων, *συντρέχω* : ἐκ τελείου καὶ ἀπολείποντος, *προσκυνῶ* : ἐξ ἀπολείποντος καὶ τελείου, *συνβάλλω* : ἐκ δύο ἀπολείποντων, *κωμῶδῶ*. Sunt quædam composita, quæ non possunt resolvi, ut *suspicio, complector* : ita apud illos τὸ μὲν *συντρέχω*. Sunt apud Græcos admissa post compositionem, cum essent simplicia non recepta : νομῶ nihil significat, tamen *οἰκονομῶ* dicitur; similiter *δομῶ* et *δομεύω*, *οἰκοδομῶ* et *βοσκοδομεύω* componuntur. Ita *facior* et *grego* non dicunt; *conficio* vero, et *afficio*, et *congrego*, probe dicunt. Utrique verbo binæ præpositiones junguntur. Homerus *προσπροκυλινδόμενος*. Vergilius *pede prosubigit terram*. Latinitas compositi verbi sæpe primam syllabam mutat, *teneo, contineo*; sæpe non mutat, *lego, nelego*. In græco verbo nunquam prima syllaba adjecta

même δομῶ et δομεύω servent à composer οἰκοδομῶ et βοσοδομεύω. Les Latins ne disent pas *faciō*, ni *grego*; mais on dit très-bien *conficiō* et *afficiō*, et *congrego*. Quelquefois deux prépositions sont jointes aux verbes grecs et latins. Dans Homère, par exemple, on trouve προπροκυλινδόμενος; et dans Virgile, *pede prosubigit terram*. Souvent le latin change la première syllabe du verbe composé, *teneo*, *contineo*; souvent il ne la change pas, *lego*, *neglego*. En grec, une préposition ajoutée n'altère jamais la première syllabe : βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συνάγω, προάγω, διάγω, φέρω, προφέρω, ἀναφέρω; δέρω, ἐκδέρω; φιλῶ, καταφιλῶ.

Souvent aussi le verbe reste intact, et la préposition seule est corrompue : λέγω, συλλέγω; βάλλω, συμβάλλω; τρέχω, ἐκτρέχω. Il en est de même chez les Latins, *fero*, *refero*. *Aufugio* et *aufero* sont composés de la préposition *ab*, et ce sont les seuls verbes dans lesquels Cicéron ait changé la préposition, et qui expriment cependant une action rétrograde. Nigidius pourtant pense que le mot *autumo* est composé de la même préposition, comme, par exemple, *ab* et *æstimo*. Ainsi, *abnumero* est la même chose que *numero*. Mais *autumo* a le même sens que *dico* et que *censeo*. Les verbes grecs, lorsqu'ils sont composés d'une préposition, gardent toujours le même accent : καταγράφω, περιφέρω, ὑπομένω, διατρέχω, καταλαλῶ, προοῶ. Mais lorsqu'on leur adjoint une autre partie du discours, tantôt ils changent leur accent primitif, et tantôt ils le conservent. Ils le conservent dans les mots suivants, τίω, ἀτίω; ὄσσω, καχόσσω, d'où καχοσόμενος; νίπτω, χερνίπτω. C'est de ce verbe que vient χερνίψαντο δ' ἔπειτα; κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. Ils changent l'accent dans ceux-ci : γλύφω, καλαμογλύφω; γράφω, χειρογράφω; σθένω, εὐσθενῶ; σέβω, εὐσεβῶ. Les Latins conservent aussi *præpono*,

præcurro, et changent la préposition dans *colligo*, *affero*. Aucune préposition jointe au verbe ne change en latin la manière de conjuguer, *clamo*, *clamas*; *declamo*, *declamas*. Les Grecs au contraire changent quelquefois la conjugaison d'un verbe en le composant : συλῶ, συλᾶς; ἱεροσυλῶ, ἱεροσυλεῖς; τιμῶ, τιμᾶς; ἀτιμῶ, ἀτιμοῖς; πειρῶ, πειρᾶς, ἐμπειρῶ, ἐμπειρεῖς : quoique quelques personnes prétendent que ces mots ne sont pas σύνθετα, mais παρασύνθετα, c'est-à-dire non composés eux-mêmes, mais formés de mots composés. Ainsi, ἱεροσυλῶ ne serait pas composé de συλῶ, mais de ἱερόςυλος; de même que ἀτιμῶ ne serait pas composé de τιμῶ, mais de ἀτιμος. Ἐμπειρῶ ne le serait pas non plus de πειρῶ, mais bien de ἐμπειρος. Et voilà les mots qu'ils appellent παρασύνθετα, mots formés ex συνθέτοις, c'est-à-dire de mots composés. Car ἀβλεπτῶ n'est pas dérivé de βλέπω (en ce cas il n'aurait pas de τ), mais bien de l'adjectif ἀβλεπτος. Χειροκοπῶ ne vient pas non plus de κοπῶ (car il aurait le τ), mais de χειρόκοπος. Voilà pourquoi ils appellent ces mots σύνθετα, et les mots qui en sont formés παρασύνθετα. Il y a des verbes composés qui prennent l'augment avant le mot qui sert à la composition : κιθαριδῶ, ἐκιθαριδῶν, δημηγορῶ, ἐδημηγορῶν, παιδαγωγῶ, ἐπαιδαγωγῶν, δυσφορῶ, ἐδυσφορῶν. D'autres le prennent après ce même mot : καταγράφω, κατέγραφον; περιτρέχω, περιέτρεχον; διαβάλλω, διέβαλλον. Ils font à l'impératif κατάγραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. L'accent resterait sur le verbe, si la composition ne fondait pas avec ce verbe la partie du mot qui le précède immédiatement; ce qui a lieu dans certains verbes, où tantôt la lenteur d'une syllabe longue conserve au temps son accent primitif, et où tantôt la rapidité d'une brève le recule sur la syllabe précédente. Ἐνῆσαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες οἷστοι; ἀνησαν, ἀνεσαν, ἄλλατε δῆριν

præpositione violatur, βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συνάγω, προάγω, διάγω; φέρω, προφέρω, ἀναφέρω; δέρω, ἐκδέρω; φιλῶ, καταφιλῶ. Ultra equidem intermatro verbo præpositio sæpe corrumpitur, λέγω, συλλέγω, βάλλω, συμβάλλω, τρέχω, ἐκτρέχω. Hoc idem in Latinis : *fero*, *ecfero*; *aufugio* et *aufero* a præpositione *ab* componuntur, et in his solis *ab* movetur in auctore Cicerone, sensumque habent retrorsum trahendi. Nigidius tamen putat, verbum *autumo* eadem præpositione componi, quasi *ab* et *æstimo*, sicut *abnumero* idem est et *numero*; *autumo* vero, et *dico*, et *censeo* significat. Græca verba, quando componuntur cum præpositione, eundem accentum sine dubio servant, καταγράφω, περιφέρω, ἀναγλύφω, ὑπομένω, διατρέχω, καταλαλῶ, προοῶ. Cum vero eis alia pars orationis adjungitur, modo mutant priorem, modo tuerentur accentum. Servant in his, τίω, ἀτίω; ὄσσω, καχόσσω, unde καχοσόμενος; νίπτω, χερνίπτω, unde est χερνίψαντο δ' ἔπειτα; κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. In aliis mutant, γλύφω, καλαμογλύφω; γράφω, χειρογράφω; σθένω, εὐσθενῶ; σέβω, εὐσεβῶ. Latini similiter servant, *præpro-*

no, *præcurro*, mutant, *colligo*, *affero*. Apud Latinos nulla præpositio adjuncta mutat conjugationem, *clamo* *clamas*, *declamo* *declamas* : Græci nonnunquam in compositione mutant conjugationem, συλῶ συλᾶς, ἱεροσυλῶ ἱεροσυλεῖς; τιμῶ τιμᾶς, ἀτιμῶ ἀτιμοῖς; πειρῶ πειρᾶς, ἐμπειρῶ ἐμπειρεῖς; licet sint, qui dicant, hæc non σύνθετα, sed παρασύνθετα, id est, non ipsa composita, sed ex compositis facta nominibus; ut ἱεροσυλῶ non sit ἀπὸ τοῦ συλῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἱερόςυλος; et ἀτιμῶ, non ἀπὸ τοῦ τιμῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἀτιμος; et ἐμπειρῶ, non ἀπὸ τοῦ πειρῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἐμπειρος; et hæc vocant παρασύνθετα; quæ ex συνθέτοις, id est, ex compositis veniunt. Nam ἀβλεπτῶ non ἀπὸ τοῦ βλέπω derivatum est (ceterum τ non haberet) sed ἀπὸ τοῦ ἀβλεπτος. Contra χειροκοπῶ non ἀπὸ τοῦ κόπτω, (ceterum τ haberet) sed ἀπὸ τοῦ χειρόκοπος. Unde hæc nomina σύνθετα vocant, et verba ex ipsis facta παρασύνθετα. Sunt alia composita, quæ foris declinantur; κιθαριδῶ ἐκιθαριδῶν, δημηγορῶ ἐδημηγορῶν, παιδαγωγῶ ἐπαιδαγωγῶν, δυσφορῶ ἐδυσφορῶν. Intus vero declinantur, καταγράφω κατέγραφον, περιτρέχω περιέτρεχον, διαβάλλω διέβαλλον; quæ

ἀνῆσαν; κατείχε, κάτεχε, νύξ δὲ μάλα ἀνωφερῇ κά-
τεχ' οὐρανόν. De même, συνήψας, σύναψον, συνήζας, σύ-
ναζον, συνείλον, σύνειλε, συνήλθον, σύνελθε; προείπον,
πρόειπε, suivent la même analogie. Vous ne trou-
verez que très-rarement, je crois, une préposition
dans la langue latine qui n'ajoute rien au sens
du verbe; tandis que, chez les Grecs, souvent
la préposition ne change ce sens en aucune ma-
nière : ainsi εὐδω est la même chose que καθεύδω;
ἔξομαι a la même signification que καθεύδομαι; μύω
a le même sens que καμμύω, comme *surgo* et
consurgo.

Des conjugaisons.

En grec il y a trois conjugaisons pour les verbes
où l'accent circonflexe marque au présent la der-
nière syllabe. On distingue ces conjugaisons
par la deuxième personne qui, dans la pre-
mière, est terminée par la diphthongue εἰς,
comme λαλεῖς; dans la seconde, elle est en αῖς,
par l'addition de l'ι, qui ne se fait pas sentir dans
la prononciation, comme dans τιμαῖς; la troi-
sième a la diphthongue εἰς, comme στεφανοῖς.

Il y a aussi six conjugaisons pour les verbes
dans lesquels l'accent grave marque la pénul-
tième; on ne les reconnaît pas à la seconde per-
sonne, attendu que dans tous elle est terminée
par la diphthongue εἰς. C'est la première per-
sonne qui, dans ces conjugaisons, établit une
différence. Vous cherchez en effet à la première
personne de chaque verbe quelle est la figura-
tive qui précède l'ω final; et si avant cet ω vous
rencontrez β, π, φ, πτ, λείβω, γράφω, τέρω,
κόπτω, vous direz que tel verbe appartient à la
première conjugaison. Si vous trouvez γ, κ, χ,

λέγω, πλέκω, τρέχω, le verbe sera de la seconde;
si c'est un δ, un θ, ou un τ, ἄδω, πλῆθω, ἀνύτω,
il sera de la troisième. Il sera de la quatrième,
s'il a pour figurative un ζ ou deux σσ, φράζω,
δρύσσω. Vous reconnaîtrez la cinquième conju-
gaison à l'une des quatre liquides λ, μ, ν, ρ,
ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω. La sixième est en
ω pur, βέω, θεραπεύω. Quelques grammairiens
ont même prétendu qu'il existe une septième
conjugaison, composée des verbes où l'ω final
est précédé des doubles ξ et ψ, ἀλέξω, ἔψω. Dans
la langue latine, où aucun verbe n'admet d'ac-
cent sur la syllabe finale, on ne retrouve plus la
différence établie en grec par l'accent grave et
par l'accent circonflexe. Or, nous avons vu que,
dans cette dernière, le second occupait la syllabe
finale, et le premier la pénultième. La langue
latine n'emploie donc qu'un seul accent, je
veux parler du grave, qui seul se place sur nos
verbes. Mais il a cela de particulier dans nos
verbes, qu'il ne marque pas toujours, comme en
grec, la pénultième, à quelque temps que ce
soit; mais qu'au contraire il se place souvent
sur l'antépénultième, comme dans *aggero*, *re-
fero*. Cela ne peut être en grec; car, dans la
langue commune, il ne peut arriver que, lors-
que la finale est longue, l'accent soit reculé sur
l'antépénultième. Ω est long de sa nature : aussi,
dans ces verbes, l'accent ne pourra jamais être
reculé au troisième rang de syllabes. Tous les
temps des verbes grecs ne se forment pas sim-
plement les uns des autres, comme les Latins
les forment aisément : qu'il me soit permis d'en
donner pour exemple la conjugaison d'un seul

imperativo faciunt κατάγραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. Accentus
autem de verbo non tolleretur, nisi ei præcedentem par-
tem orationis compositio agglutinasset : quod evenit et in
aliis verbis, in quibus modo longi temporis pondus prio-
rem retinet accentum, modo correpti levitas sursum re-
pellit : ἐνῆσαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες οἱ στοί-
ανῆσαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δὲρῖν ἀνῆσαν· κατείχε, κάτεχε, νύξ
δὲ μάλα ἀνωφερῇ κάτεχ' οὐρανόν : item συνήψας σύναψον,
συνήζας σύναζον, συνείλον σύνειλε, συνήλθον σύνελθε· οὕτως
καὶ προείπον, πρόειπε. Memineris, nullam fere inveniri
apud Latinos præpositionem, quæ nihil addat sensui, sicut
apud Græcos sæpe præpositio nullam sensus facit permuta-
tionem : hoc est enim εὐδω, quod καθεύδω, hoc ἔξομαι,
quod καθεύδομαι, hoc μύω, quod καμμύω : sicut *surgo* et
consurgo.

De conjugationibus.

Apud Græcos eorum verborum, in quorum prima posi-
tione circumflexus accentus ultimam syllabam tenet, tres
sunt conjugationes, quibus discretionem facit secunda
persona, quia prima conjugatio habet in εἰς diphthongum
desinentem, ut λαλεῖς : secunda in αῖς, cui adscribitur
quidem ι, sed nihil sono confert, ut τιμαῖς : tertia in εἰς
diphthongum, ut στεφανοῖς. Eorum vero verborum, in
quorum prima positione gravis accentus penultimam syl-
labam signat, sex sunt conjugationes, sed in his non se-
cunda persona discretionem facit : quippe cum in omnibus

secunda persona in εἰς diphthongum finiatur : sed harum
conjugationum in prima persona differentie deprehendun-
tur. Quaritur enim in prima positione verbi cujusque, quæ
litteræ præcedant ω finalem litteram verbi, et si inveneris
ante ω, β, π, φ, πτ, λείβω, γράφω, τέρω, κόπτω, primæ
conjugationis pronuntiabis. Si autem repereris γ, κ, χ,
λέγω, πλέκω, τρέχω, secundam vocabis. Quod si δ, θ, τ,
ἄδω, πλῆθω, ἀνύτω, tertiam dices. Quarta erit, si habue-
rit ζ, aut duo σσ, φράζω, δρύσσω. Si vero fuerint liquidæ
λ, μ, ν, ρ, ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω, quintam nota-
bunt. Sexta profertur διὰ καθαροῦ τῶνω, βέω, θεραπεύω.
Nonnulli et septimam esse voluerunt præcedentibus ξ, ψ,
ἀλέξω, ἔψω. Apud Latinos, quorum nullum verbum in fi-
nalem syllabam admittit accentum, cessant differentie,
quas apud Græcos circumflexus gravisve fecerunt, quorum
alterum in verbis ultimæ, alterum penultimæ Græciam
diximus deputasse. Restat igitur in his latinis unus ac-
centus, gravem dico, qui solus romana verba sortitus
est; sed hoc proprium in verbis latinis habet, quod non
semper, ut apud Græcos, ubi fuerit, in penultimam syl-
labam cadit, sed sæpe et a fine tertiam tenet, ut *aggero*,
refero. Quod apud Græcos non potest evenire; apud quos
in communi lingua fieri non potest, ut, cum finalis syllaba
longa est, tertius a fine habeatur accentus. Ω autem natu-
raliter longa est : ergo nunquam accentus in huiusmodi
verbis apud illos in tertium gradum syllabarum recedit.

verbe. Τύπτω fait au parfait τέτυπα; il y a un autre parfait qui se forme autrement, τέτυπα; on appelle ce dernier parfait moyen. De même le plus-que-parfait actif est ἐτετύπειν; le plus-que-parfait moyen, ἐτετύπειν. Aoriste, ἔτυψα; aoriste moyen, ἔτυπον. Le futur premier est τύψω, le futur second τυπῶ. Les temps varient de même au passif.

Du présent.

Tous les verbes grecs qui finissent en ω, circonflexes ou barytons, et de quelque conjugaison qu'ils soient, gardent à la seconde personne le même nombre de syllabes qu'à la première; mais ceux terminés en μαι changent le nombre de leurs syllabes. Or tout temps présent qui se termine en μαι perd toujours une syllabe à sa seconde personne : φιλοῦμαι, φιλή; τιμῶμαι, τιμά; στεφανοῦμαι, στεφανοί; λέγομαι, λέγη; γράφομαι, γράφη; quoiqu'à l'actif les deux personnes aient conservé le même nombre de syllabes. De même le présent, qui, dans les verbes grecs, se termine en ω, sert à former les autres modes. En effet, la troisième personne, en prenant un ν, donne l'infinitif : ποιεῖ, ποιεῖν; τιμά, τιμᾶν; χρυσοῦ, χρυσοῦν. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* ne garde la diphthongue ει qu'au thème primitif, et la change en ου aux autres modifications du verbe. Mais, dans les verbes *barytons*, on retrouve la même manière de former l'infinitif : τύπτει, τύπτειν; λέγει, λέγειν. La troisième personne sert également à former l'impératif. Dans les verbes *circonflexes*, elle rejette l'accent sur la pénultième : ποιεῖ, ποιεῖ; τιμά, τίμα; χρυσοῖ, χρύσου. Dans les *barytons*,

elle fait disparaître l'ι : λέγει, λέγε; γράφει, γράφε; ἀρχει, ἀρχε. Au subjonctif il n'y a aucun changement, et la première personne du présent, soit *indicatif*, soit *subjonctif*, est la même : ποιῶ, ἐάν ποιῶ; βοῶ, ἐάν βοῶ; θέλω, ἐάν θέλω; γράφω, ἐάν γράφω. La seconde personne sert à les distinguer : ποιῶ, ποιεῖς; ἐάν ποιῶ, ἐάν ποιῆς. La première personne du présent, chez les Grecs, sert de même à former le participe, en prenant le ν : λαλῶ, λαλῶν, γράφω, γράφων. Le présent des verbes grecs, qui se termine en μαι, fait l'impératif, du moins dans les verbes *circonflexes*, en rejetant la syllabe μαι : φιλοῦμαι, φιλοῦ; τιμῶμαι, τιμῶ; χρυσοῦμαι, χρυσοῦ; et dans les verbes *barytons*, le même mode se forme en rejetant la syllabe μαι, et en ajoutant la lettre υ : λέγομαι, λέγου; γράφομαι, γράφου.

Du prétérit imparfait.

Tous les verbes grecs, soit barytons, soit *circonflexes*, ont à l'imparfait la première personne du singulier semblable à la troisième du pluriel : ἐποιοῦν ἐγώ, ἐποιοῦν ἔκείνοι. De même, dans tous les verbes grecs dont le thème primitif est en ω, l'imparfait fait commencer sa dernière syllabe par les mêmes lettres que la dernière syllabe du présent : τιμῶ, ἐτίμων; γράφω, ἔγραφον; τρέχω, ἔτρεχον; ou bien, si c'est une voyelle qui se rencontre au présent, il y aura aussi une voyelle au commencement de la dernière syllabe de l'imparfait : ποίω ἐποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Tout imparfait actif ou semblable à l'actif se termine par un ν, mais les *barytons* ont la finale brève, c'est-à-dire qu'ils se terminent toujours en ου : ἔτρεχον, ἔγραφον. Les *circonflexes*, ou

Singula tempora græcorum verborum non simpliciter, sicut latinitas compendio utitur, proferuntur; et ut exempli causa unius verbi declinatio notetur, τύπτω perfectum facit τέτυπα, et sequitur altera ejusdem temporis declinatio, quod medium perfectum vocant, τέτυπα; item plusquam perfectum ἐτετύπειν, medium plusquam perfectum ἐτετύπειν; ἀορίστου ἔτυψα, μέσου ἀορίστου ἔτυπον; futurum primum facit τύψω; futurum secundum τυπῶ. Similiter in passivo variantur tempora.

De tempore præsentis.

Græcorum verba omnia, quæ in ω exeunt, seu perispomena, seu barytona sint, in quacunque conjugatione eundem, tam in prima, quam in secunda persona, servant numerum syllabarum: omnia vero in μαι terminata, varia syllabarum vicissitudine pensantur. Porro præsens omne tempus, quod in μαι terminatur, omnimodo in secunda persona unam syllabam minuit, φιλοῦμαι φιλή, τιμῶμαι τιμά, στεφανοῦμαι στεφανοί, λέγομαι λέγη, γράφομαι γράφη: cum in activo pares syllabas utraque persona servaverit. Item præsens tempus apud Græcos primæ positionis, quod in ω exit, alios modos de se generat. Nam tertia persona ejus, adhibito sibi ν, facit ex se infinitum modum, ποιεῖ ποιεῖν, τιμά τιμᾶν, χρυσοῦ χρυσοῦν. Tertia enim conjugatio περισπωμένων ei diphthongum in prima positione tantum tenet, in reliquis autem verbi declinationibus mutat eam in ου. Sed et in barytonis eadem infiniti modi

creandi observatio reperitur: τύπτει τύπτειν, λέγει λέγειν, etc. Nec non et imperativum modum eadem tertia persona de se creat: in perispomenis quidem accentu ad superiorem syllabam translato, ποιεῖ ποιεῖ, τιμά τίμα, χρυσοῖ χρύσου: in barytonis autem subtracto ι: λέγει λέγε, γράφει γράφε, ἀρχει ἀρχε. In conjunctivo modo nihil omnino mutatur; sed prima persona præsentis temporis modo indicativi, eadem in conjunctivo modo prima persona præsentis, ποιῶ, ἐάν ποιῶ· βοῶ, ἐάν βοῶ· θέλω, ἐάν θέλω· γράφω, ἐάν γράφω. Verum differentiam facit secunda persona, ποιῶ, ποιεῖς, ἐάν ποιῶ, ἐάν ποιῆς. Item apud Græcos prima persona præsentis, adjecto sibi ν, facit participium, λαλῶ λαλῶν, γράφω γράφων. Præsens tempus græcorum verborum, quod in μαι syllabam terminatur, in περισπωμένοις quidem, si abijciat μαι syllabam, facit imperativum, φιλοῦμαι φιλοῦ, τιμῶμαι τιμῶ, χρυσοῦμαι χρυσοῦ. In barytonis vero, si adjecta μαι syllaba, accipiat υ litteram, λέγομαι λέγου, γράφομαι γράφου.

De præterito imperfecto.

Græca verba omnia, seu barytona, sive perispomena, in tempore imperfecto eandem habent primam personam numeri singularis, quæ tertia pluralis, ἐποιοῦν ἐγώ, ἐποιοῦν ἔκείνοι. Item in græcis verbis omnibus, quorum positio prima in ω desinit, imperfectum tempus ultimam syllabam suam ab his incipere literis facit, a quibus ultima syllaba præsentis caput, τιμῶ ἐτίμων, γράφω ἔγραφον,

ceux qui dérivent des verbes en *μι*, ont la finale longue : ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην. Enfin le verbe *ῥίπτω*, qui se prononce tantôt comme s'il était marqué de l'aigu, et tantôt comme s'il était *circumflexe*, fait *ῥρίπτων* et *ῥρίπτουν*. *Κίω* fait par la même raison *ἐκίον* et *ἐκίουν*. Il faut aussi remarquer que l'imparfait conserve le même nombre de syllabes que le présent, ou qu'il en prend une de plus. Le même nombre subsiste dans les verbes dont le présent commence par une voyelle ; ceux au contraire qui commencent par une consonne reçoivent une augmentation de syllabes : ἄγω, ἤγον; λέγω, ἔλεγον : et ce n'est pas sans motif ; car ceux qui n'ont pas d'augment syllabique ont un augment temporel, puisqu'ils changent la première voyelle brève en longue, comme dans ἄγω, α, qui est bref, est changé en la longue η, ἤγον. Souvent cependant ils ne prennent pas d'augment, par licence poétique.

Quelquefois la première voyelle, lorsqu'elle est brève, ne change pas de nature ; mais elle s'en adjoint une autre, afin de former ensemble une syllabe longue : ἔχω, εἶχον; ἔλκω, εἶλκον; ἔρπω, εἶρπον. D'autres fois elle ne se change point, elle ne prend pas d'autre voyelle avec elle, et reste telle qu'elle était : ἰδρύω, ἰδρουν; ὑδρεύω, ὑδρευον. Mais alors *ι* et *υ*, qui se prononcent brefs au présent, se prononcent longs à l'imparfait. Ὑποθεῖω reste tel qu'il était, ὑποθέτουν ; car il ne peut pas prendre d'augment, puisque, grâce à la diphthongue, il est long au présent. Il arrive cependant que les diphthongues, surtout

les diphthongues communes, se changent en leurs longues correspondantes. Ainsi *αι* et *οι*, qui sont des diphthongues communes, et qui sont souvent regardées comme brèves, se changent en η ou en ω : αἰνῶ, ἤνουν; οἰκῶ, ὤκουν. Je sais aussi que la diphthongue *αυ*, qui n'a jamais passé pour une diphthongue commune, se change ordinairement : αὐδῶ, ἠῦδουν; αὐχῶ, ἠῦχουν; ου et ει demeurent immuables : οὐρῶ, οὐρουν; οὐτάζω, οὐτάζον; εἰκονίζω, εἰκονίζον; εἰκάζω, εἰκάζον, car l'imparfait ἤκαζον est une forme attique. A plus forte raison, ceux dont la quantité ne peut être allongée restent aussi immuables : ὠνοῦμαι, ὠνούμην; ἡγῶ, ἤχουν; excepté *εορτάζω* et *ὀψείω*. Quoique chez les Grecs tous les imparfaits ne changent jamais la syllabe du milieu, mais seulement la dernière ou la première, l'un de ces deux verbes que nous avons cités a changé seulement celle du milieu, *εώρταζον*, tandis qu'il eût dû faire *ἡόρταζον*. L'autre a changé la première syllabe et celle du milieu : *ὀψείω*, ὤψεον. Ὅρῶ et *εώρων* ne sont pas contraires à la règle, car *ὀρῶ* devrait faire *ὠρων*; mais on a ajouté l'ε par redondance, et au lieu de *ὠρων* on a fait *εώρων*. De même *οἰνοχόω* devrait faire *ὠνοχόουν*, et on dit *εἰνοχόουν*. On dit aussi *ἐχην* pour *ἤν*.

Cette addition superflue ne se rencontre pas seulement dans les verbes ; on l'a aussi employée dans les noms, comme dans *ἔδνα*, *ἔεδνα*, et autres semblables. Ἀναβαίνω et ἐπέχω ont changé la seconde syllabe et non la première, parce que la première n'appartient pas au verbe, mais à la

τρέχω ἔτρεχον, aut si vocalis sola illic fuit, et hic in capite ultimæ syllabæ vocalis erit, ποιῶ ποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Omne Græcorum imperfectum activum, vel activo simile, in *υ* literam desinit : sed barytona in brevem syllabam finiuntur, id est, in *ον* semper, ἔτρεχον, ἔγγραφον : perisponena vero vel a verbis in *μι* exeuntibus, longa terminantur, ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην. Denique *ῥίπτω*, quia modo acuto, modo circumflexo accentu pronuntiatur, et *ῥρίπτων* et *ῥρίπτουν* facit. *Κίω* propter eandem causam et *ἐκίον* et *ἐκίουν*. Et hoc etiam observandum, ut aut imperfectum retineat numerum syllabarum, quem præsens habet, aut crescat una. Manet aequalitas in illis, quorum præsens a vocali cœpit : incrementum patiuntur, quorum præsens a consonante inchoat : ἄγω ἤγον, λέγω ἔλεγον. Nec sine ratione. Nam quæ syllaba non crescunt, adjectione temporis crescunt, dum incipientem vocalem de brevi longam faciunt, ut ἄγω, α brevis mutata est in η longum, ἤγον. Sæpe tamen licentia poetica incremento carent. Nonnunquam prima ipsa vocalis, si brevis est, immobilis manet, sed vocalem alteram recipit, ut junctæ longam faciunt syllabam : ἔχω εἶχον, ἔλκω εἶλκον, ἔρπω εἶρπον. Aliquoties nec mutata, nec altera recepta, quæ fuit ipsa producitur, ἰδρύω ἰδρουν, ὑδρεύω ὑδρευον. Hic enim *ι* et *υ* in præsentī correpta, in imperfecto vero longa pronuntiantur. Ὑποθεῖω autem manet, ut fuit, ὑποθέτουν, quia non potuit habere quo cresceret. In præsentī enim longa fuit diphthongi privilegio. Licet in diphthongis maxime communibus permutatio sit recepta in diphthongos

longiores. Ut *αι* et *οι*, quia communes sunt, et nonnunquam pro brevibus habentur, in η aut in ω mutantur, αἰνῶ ἤνουν, οἰκῶ ὤκουν. Nec me præterit, etiam αὐ diphthongum, quæ nunquam pro communi habita est, solere mutari, αὐδῶ ἠῦδουν, αὐχῶ ἠῦχουν; licet ου et ει immutabiles maneant, οὐρῶ οὐρουν, οὐτάζω οὐτάζον, εἰκονίζω εἰκονίζον, εἰκάζω εἰκάζον· τὸ γὰρ ἤκαζον ἀττικόν ἐστι. Multo constantius manent, quod incrementum perfectio tanta non recipit, ὠνοῦμαι ὠνούμην, ἔχω ἤχουν. Excipiuntur *εορτάζω* et *ὀψείω*. Cum enim apud Græcos omnia imperfecta nunquam medias, sed tantum ultimam vel primam moveant, illorum alterum solam medium movit, *εώρταζον*, cum *ἡόρταζον* facere debuisset : alterum et primam et medium, *ὀψείω* ὤψεον. Ὅρῶ enim et *εώρων* non sunt contra regulam, quia *ὀρῶ* cum *ὠρων* facere debuit, ex abundanti principio ε addita est, et fecit pro *ὠρων* *εώρων* : ut *οἰνοχόω* *ὠνοχόουν*, et tamen dicitur *εἰνοχόουν* : et pro *ἤν* *ἐχην* dicunt. Non solum in verbis hæc supervacua adjectio, sed etiam in nominibus usurpata est, *ἔδνα* *ἔεδνα*, et similia. Ἀναβαίνω et ἐπέχω non primam, sed secundam syllabam motaverunt, quia prima non verbi, sed præpositionis est. Verba enim sunt βαίνω, ἔχω, et faciunt *ἐβαίνον*, *εἶχον* : inde *ἀνέβαινον*, *ἐπέχον*, ἀναισχυντῶ mutat primam, ἡναισχύντουν, quia ex nomine compositum est, id est, ῥῆμα ὀνομαστικόν : ἀναισχυντος, ἀναισχυντῶ. Verba autem ex compositis nominibus parasyntheta vocantur, et a prima syllaba declinantur, ut *φιλιππος*, *φιλιππίζω*, *ἐφιλιππίζον*. Licet non ignorem, quod *σύμμαχος* et *συνήγορος* composita sint nomina, et

préposition. Les verbes sont βίνω et ἔχω; ils sont ἐβαίνον, εἶχον. De là on dit ἀνέβαινον et ἐπέχον. Ἀναισχυντῶ change la première syllabe, ἡναισχύντουν, parce que c'est un verbe dérivé d'un nom, c'est-à-dire ῥήμα ὀνομαστικόν : ἀναισχυντος, ἡναισχυντῶ. Les verbes dérivés de mots composés s'appellent παρασύνθετα, et leur première syllabe est celle qui se modifie, comme φίλιππος, φιλιππίζω, ἐφιλιππίζον. Je sais bien que σύμμαχος et συνήγορος sont des mots composés, qu'ils forment des verbes appelés παρασύνθετα : συμμαχῶ, συνηγορῶ, et que l'augment qui modifie ces verbes ne se place pas en dehors, mais dans le corps du mot : συμμαχῶ, συνεμάχουν; συνηγορῶ, συνηγόρουν; or il en est ainsi parce que la préposition a sa signification dans ces deux verbes. Mais lorsqu'elle n'ajoute rien au sens, alors l'imparfait se modifie en dehors, c'est-à-dire qu'on y ajoute une voyelle, comme si le thème du présent commençait par une consonne : καθίζω, ἐκάθιζον; καθεύδω, ἐκάθευδον. Ἴζω est la même chose que καθίζω; εὔδω est la même chose que καθεύδω, parce qu'ici la préposition ne signifie rien. Mais dès que cette préposition ajoute au sens du verbe, alors nous cherchons, pour former l'imparfait, quelle est la première syllabe du verbe en ôtant la préposition; et si le verbe commence par une voyelle, bien que la préposition ait une consonne, cependant nous changeons la voyelle brève en longue, comme συνάγω, συνῆγον, parce que ἄγω n'est pas la même chose que συνάγω. De même, si la préposition qui emporte un sens avec elle commence par une voyelle, tandis que le verbe commence par une consonne, l'imparfait n'altère en rien et ne change pas la voyelle de la préposition, mais il ajoute une voyelle à la consonne du verbe, comme dans ἐνχαίρω, ἐνέχαιρον, parce

que ἐνχαίρω et χαίρω ne sont pas la même chose. On voit assez clairement qu'une voyelle ajoutée à une consonne est nécessairement brève, parce qu'elle ne peut s'allonger au delà d'un temps : λέγω, ἔλεγον; λέγομαι, ἐλεγόμην. C'est ainsi que βούλομαι et δύναμαι font, d'après la règle générale, ἐβουλόμην, ἐδυνάμην; et si nous rencontrons souvent ἡβουλόμην, ἡδυνάμην, c'est une licence que se permet le dialecte attique. La dernière syllabe de l'imparfait varie aussi beaucoup; ainsi la première et la troisième conjugaient, dans les verbes circonflexes, font l'imparfait en ουν : ἐποίουν, ἐχρύσουν; la seconde conjuguait le fait en ων : ἐβόων. Ces formes se changent de cette manière au passif ou au moyen : ἐποιούμην, ἐχρυσούμην, ἐβοώμην. En grec, l'indicatif est le seul mode qui distingue le présent et l'imparfait; les autres modes les réunissent. Ainsi on dit φιλῶ, ἐφίλουν; mais à l'impératif φίλει, le présent et l'imparfait ne font qu'un. De même, au subjonctif, ἐάν φιλῶ; à l'optatif, εἰ φιλοῖται, et à l'infinitif, φιλεῖν, où les Grecs conjuguent les deux temps en un seul.

Du parfait.

Le parfait, chez les Grecs, se forme, non du présent, mais du futur, et c'est avec raison; car tout ce qui a été fait a d'abord été à faire. Tout parfait des verbes grecs est plus long d'une syllabe ou d'un temps que son thème primitif : λέλυκα, ὥπτηκα. Il ne faut pas s'inquiéter si πεποίηκα ou περὶληκα, et autres mots semblables, allongent le thème primitif du verbe, non d'une seule syllabe, mais de deux. Car nous avons dit que le thème du parfait n'est pas le présent, mais le futur; et le parfait n'a de plus que lui qu'une syllabe, et non deux, ποιήσω, πεποίηκα; φιλέω, πεφίληκα. On peut le prouver par ce raisonnement.

ex se faciant verba parasyntheta, συμμαχῶ, συνηγορῶ : quæ tamen non foris, sed intus declinantur, συμμαχῶ, συνεμάχουν, συνηγορῶ συνηγόρουν. Sed hoc ideo, quia præpositio hic habet significationem suam. Ceterum ubi nullus ex præpositione sensus accedit, foris declinatur imperfectum, id est, adjicitur illi vocalis, tanquam præsens tempus incipiat a consonanti, καθίζω ἐκάθιζον, κατεύδω ἐκάθευδον : hoc est ἴζω quod καθίζω. Hoc εὔδω quod καθεύδω, quia præpositio nihil significat. Ubi vero additur ex præpositione sensus, tunc in declinatione imperfecti quaerimus, unde incipiat verbum ipsum sine præpositione : et si verbum a vocali incipit, quamvis præpositio habeat consonantem verbi, tamen vocalem ex brevi mutamus in longam : ut συνάγω, συνῆγον, quia aliud est ἄγω, aliud συνάγω. Item si præpositio, quæ sensum confert, incipiat a vocali, incipiente verbo a consonante; imperfectum, manente eadem, nec mutata præpositionis vocali, aliam addit consonanti verbi vocalem, ut est ἐνχαίρω, ἐνέχαιρον, quia aliud est ἐνχαίρω, aliud χαίρω. Sane hoc observatur, ut vocalis, quæ additur consonanti, brevis sit, quia non potest ultra unum tempus excescere : λέγω ἔλεγον, λέγομαι ἐλεγόμην. Unde βούλομαι et δύνα-

μαι secundum communem regulam ex se faciunt ἐβουλόμην, ἐδυνάμην. Sed quod sæpe legimus, ἡβουλόμην, ἡδυνάμην, attica licentia est. Ultima quoque syllaba imperfecti nonnihil diversitatis habet, ut in peripomenis prima et tertia in ουν mittunt, ἐποίουν, ἐχρύσουν : secunda in ων, ἐβόων, quæ fiunt in passivo, vel passivis similibus, ἐποιούμην, ἐχρυσούμην, ἐβοώμην. Apud Græcos solus diffinitivus modus præsens ab imperfecto disjungit, ceteri omnes modo jungunt, ut φιλῶ, ἐφίλουν : at in imperativo φίλει, præsens et imperfectum confunditur : similiter in conjunctivo ἐάν φιλῶ, et in optativo εἰ φιλοῖται, et in infinitivo φιλεῖν, utrumque simul tempus appellant.

De tempore perfecto.

Perfectum tempus apud Græcos non a presenti, sed a futuro figuratur : nec sine ratione ; omne enim, quod factum est, prius faciendum fuit. In Græcis omne perfectum aut syllaba aut uno tempore majus prima positione sui profertur, ut λέλυκα, ὥπτηκα. Nec moveat, quod πεποίηκα, vel περὶληκα, et similia, non una, sed duabus syllabis primam verbi vineunt positionem. Diximus enim, primam perfecti positionem non esse præsens, sed futurum, quod una, non duabus syllabis, superant : ut ποιήσω.

En effet, comme le parfait n'ajoute jamais à son thème primitif l'augment syllabique et l'augment temporel, mais seulement l'un ou l'autre, il résulte pour ὤπτηκα et ἡγάπηκα que, s'ils sont formés des présents ὤπτω, ἀγαπῶ, ils sont allongés par l'addition d'une syllabe et par la quantité, ce qui ne peut se faire d'après la règle. Ils viennent donc du futur ὀπτήσω, ὤπτηκα; ἀγαπήσω, ἡγάπηκα, en allongeant la voyelle brève. De même, comme jamais le parfait qui commence par une consonne n'a le même nombre de syllabes que le temps d'où il vient, tous les parfaits des verbes en μι seront contraires à la règle, parce qu'ils ont le même nombre de syllabes que le présent : δίδωμι, δέδωκα; τίθημι, τέθεικα. Mais il n'en est pas ainsi. Δώσω a servi à former δέδωκα, et θήσω à former τέθεικα, et par conséquent le parfait est plus long d'une syllabe. On ne trouve pas en grec un parfait qui ait moins de syllabes que le présent ou le futur. De même, lorsque le présent commence par une voyelle, cette voyelle se change en longue au parfait. On ne rencontre pas non plus un parfait de deux syllabes; il est composé tantôt de six, comme πεπολεμάρχηκα; tantôt de quatre, πεποίηκα; tantôt enfin de trois, λελυκα. Vous n'en trouverez jamais qui aient moins de trois syllabes. Il faut nécessairement que la première syllabe appartienne à la modification qu'éprouve le thème du verbe, comme λε, que la seconde compose le radical λυ, et que la troisième termine le mot, comme κα.

Ainsi, tout ce qui excède ce nombre appartient à la syllabe du milieu, qui tient au radical; mais la modification et la terminaison appartiennent à chacune des syllabes qui composent le verbe, comme dans περιλῆκα, πε appartient à la modi-

fication, φιλῆ au radical, et κα à la terminaison. Ainsi le parfait (παρὰκειμενος) n'a jamais moins de trois syllabes, excepté οἶδα, qui est de deux syllabes, et qui cependant est au parfait. Ce n'est pas étonnant, puisque ce verbe s'affranchit de la règle dans plusieurs cas. Vous ne trouverez en effet aucun autre parfait qui commence par la diphthongue οι. De plus, quand la première syllabe d'un verbe commence par la diphthongue ει, elle ne change à aucun temps. Le radical de ce verbe, c'est-à-dire εἶδω, a changé ει en οι. Chaque fois que le parfait vient d'une syllabe longue, il faut nécessairement que le plus-que-parfait commence de même. C'est une règle que ne suit pas ce verbe, car le plus-que-parfait est εἶδεν, quoique le parfait soit οἶδα. Ensuite tout participe parfait dont la terminaison est en ως forme le même temps de l'indicatif en changeant seulement la dernière syllabe en α : γεγραπῆκώς, γεγράφηκα; λελυκώς, λέλυκα. Quant à εἶδω, il ne fait pas εἶδα, mais οἶδα. Ce seul parfait ne gêne rien, bien que contraire à la règle. Tout verbe grec, s'il commence au présent par une seule consonne, excepté ρ, redouble la première syllabe au parfait. Ainsi γράφω fait γέγραφα; λέγω, λέλεχα. Une préposition ajoutée n'empêche pas ce redoublement : προκομίζω, προκομήκα; συγγράφω, συγγέγραφα. Tout parfait dans les verbes circonflexes, ou seulement tout parfait premier dans les verbes barytons, se termine en κα, ou en φα, ou en χα : τετήρηκα, γέγραφα, πέπληχα; en sorte que presque tous les verbes subissent les mêmes modifications que ceux auxquels ils ressemblent : τηρῶ, τηρεῖς, τετήρηκα; χωρῶ, χωρεῖς, κελώρηκα; γράφω, γράφεις, γέγραφα; τρέφω, τρέφεις, τετράφα; πλῆττω, πλῆττεῖς, πέπληχα, τάττω,

πεποίηκα, φιλέω, περιλῆκα. Hoc etiam argumento probatur. Nam cum nunquam perfectum tempus a prima positione sui et syllaba crescat et tempore, sed tantum altero, restat, ut ὤπτηκα, ἡγάπηκα, si a presentibus facta sunt ὀπτῶ, ἀγαπῶ, et syllaba majora inveniantur et tempore : quod fieri per regulam non potest. A futuro igitur veniunt, ὀπτήσω, ὤπτηκα, et ἀγαπήσω, ἡγάπηκα, primæ vocalis corruptæ productione facta. Item cum nunquam perfectum a consonanti incipiens par origini suæ sit numero syllabarum, adversabitur regulæ omne perfectum τῶν εἰς μι, quia parenti presentis syllabarum numerum tenet, δίδωμι δέδωκα, τίθημι τέθεικα. Sed non ita est; δίδωμι enim δέδωκα fecit, et θήσω τέθεικα, et crevit syllaba. Nunquam apud Græcos perfectum minus presenti vel futuro invenitur. Item cum presens a vocali incipit, omnimodo in præterito movetur in longam. Nunquam apud Græcos præteritum perfectum in duabus syllabis invenitur, sed est interdum sex syllabarum, ut πεπολεμάρχηκα, est quinque πεπολέμηκα, est quatuor πεποίηκα, est trium λέλυκα. Nec unquam invenies trisyllaba minus. Necesse est enim, ut prima syllaba declinationis sit, ut λε : secunda originis, ut λυ : tertia finalis, ut κα. Quidquid igitur plus fuerit, ad mediam syllabam, quæ quidem originis est, refertur : declinatio vero et finis singulas possident, ut est περιλῆκα,

πε declinationis, φιλῆ originis, κα finis. Ergo παρὰκειμενος, id est perfectum, minus trisyllabo non invenitur, excepto οἶδα, quod bisyllabum est et παρὰκειμενος. Nec mirum, cum hoc verbum in multis regulæ resistat. Nullum namque perfectum, hoc excepto, ab οι diphthongo inchoare reperies. Item cum prima verbi positio ει diphthongo inchoat, in nullo tempore mutatur. Hujus verbi origo, id est εἶδω, mutavit ει in οι. Quoties perfectum a longa oritur, necesse est plusquam perfectum ab eadem semper incipere : quod hoc verbum negligit; nam plusquam perfectum εἶδεν est, cum perfectum οἶδα sit. Deinde omne participium, in ως desinens, solam ultimam syllabam in α mutando idem tempus efficit, γεγραπῆκώς γεγράφηκα, λελυκώς λέλυκα; εἰδώς autem non facit εἶδα, sed οἶδα. Solus igitur iste παρὰκειμενος, vitilis obsessus non nocebit. Omne verbum græcum, si in presenti a simplici (excepto γ) incipit consonante, primam in tempore perfecto syllabam geminat, γράφω γέγραφα, λέγω λέλεχα. Nec talis geminatio præpositionis adjectu impeditur, προκομίζω προκομήκα, συγγράφω συγγέγραφα. Omne perfectum tempus in perispomenis, vel solum primum in barytonis, desinit aut in κα, aut in φα, aut in χα, τετήρηκα, γέγραφα, πέπληχα; adeo, ut omne pane verbum similitum declinationem sequatur : τηρῶ τηρεῖς, χωρῶ χωρεῖς, τετήρηκα,

τάττει, τέταχα. Il ne faut pas faire attention si un verbe grec qui commence par une des consonnes qu'on appelle *aspirées* ne prend pas cette même aspirée au redoublement, mais sa correspondante du même ordre : θάρω, τεθάρρηχα; φωνεύω, πεφόνευχα; χρίω, χέχριχα. En latin, on redouble la même lettre : *fallo, fefelli*. *F* n'est pas une consonne aspirée, chez les Latins, parce qu'ils n'ont pas d'aspirée dans leur langue. *F* est le *digamma* des Éoliens. Les Latins emploient cette lettre pour détruire la rudesse de l'aspiration, bien loin de lui faire tenir la place du φ. La langue latine ne connaît pas cette dernière lettre, et elle la remplace, dans les verbes grecs, par *ph*, comme dans *Philippus, Phædon, Frigeo* fait *frigui* à la seconde conjugaison; *frigo*, de la troisième, fait *frixi*, d'où *frixum, frixorium*, c'est-à-dire un foyer de chaleur. De même, *aceo, aces, acui*, d'où le verbe *acesco*; et *acuio, acuis, acuit*; *fero, tuli*. Accius, dans son *Andromède*, conjugue *tuli* comme s'il venait d'un primitif qu'il suppose *tulo* : *nisi quod tua facultas tulat operam*, à moins que votre puissance ne me protège. *Patior et pandor, passus sum* et non *pansus*. Virgile a dit, *passis crinibus*, les cheveux épars. *Explico* fait *explicui*, parce qu'on dit *plico, plicui*; mais Cicéron a dit, dans son discours pour Tullius, *explicavit*.

Du plus-que-parfait.

Dans les verbes grecs qui se terminent en ω, tous les parfaits changent leur finale α en εν, pour faire le plus-que-parfait appelé en grec ύπερ-

συντελικόν. Mais si le parfait commence par une voyelle, le plus-que-parfait doit commencer nécessairement par la même voyelle : ἐφαρκα, ἐφάρκειν; εἶρηκα, εἰρήκειν. Si la lettre par laquelle commence le parfait est une consonne, alors on forme le plus-que-parfait en y ajoutant une voyelle : πεποίηκα, ἐπεποιήκειν; γέγραφα, ἐγεγράφειν; et ce n'est pas sans motif, car il existe une sorte de rapprochement naturel qui unit les temps deux à deux. C'est ainsi que l'imparfait tient au présent, le plus-que-parfait au parfait, et le futur à l'aoriste. C'est pour cela que, si le présent commence par une voyelle, l'imparfait commence également par une voyelle. Mais si le présent commence par une consonne, on ajoute une voyelle à l'imparfait : φθείρω, ἐφθειρον. Le plus-que-parfait, par une analogie semblable, suit les mêmes modifications que les syllabes initiales du parfait; mais il ne change pas en longue la voyelle brève qu'il reçoit du parfait, comme l'imparfait change celle qu'il a reçue du présent : ἄγω, ἤγον. Après le plus-que-parfait, nous devrions naturellement parler du temps indéfini, c'est-à-dire de l'aoriste; mais nous le passons sous silence, parce que la langue latine ne connaît pas ce temps.

Du futur.

Il y a trois syllabes qui, dans les verbes grecs, servent de terminaison au futur. Ce temps est toujours en effet en σω, ou en ξω, ou en ψω : λαλήσω, πράξω, γράψω, si ce n'est à la cinquième conjugaison des barytons, qui gardent la liquide

κεχώρηκα· γράφα γράφεις, τρέφω τρέφεις, γέγραφα, τέταχα· πλήττω πλήττεας, τάττω τάττεις, πέπληχα, τέταχα. Nec te moveat, quod si græcum verbum incipiat ab una de his literis, quas δασεία σύμφωνα vocant, cum ad geminationem veniunt, non δασύ iteratur, sed ἀντιστοιχόν ejus, θαρῶ τεθάρρηχα, φωνεύω πεφόνευχα, χρίω χέχριχα. In Latinis vero eadem litera geminatur, *fallo, fefelli*. *F* enim apud Latinos δασύ non est, quia nec habent consonantes δασείας, et *f* digammon est Αἰολέων : quod illi solent magis contra vim aspirationis adhibere, tantum abest, ut pro φ habendum sit. Ipsum autem φ adeo latinitas non recepit, ut pro ea etiam in græcis nominibus *p* et *h* utatur, ut *Philippus, Phædon*. *Frigeo* frigui facit a secunda conjugatione : *frigo* vero, *frixi*, a tertia : unde *frixum, frixorium*, id est, calefactorium. Similiter *aceo, aces, acui*, unde inchoativum *acesco*; et *acuio, acuis, acuit*; *fero, tuli, et tollo, tuli*; *sustulo, sustuli*; *adtulo, adtuli*. Accius vero in *Andromeda* etiam ex eo, quod est *tulo*, quasi a themate, *tuli* declinat : *Nisi quod tua facultas nobis tulat operam*. *Vertor et verior, versus sum*. *Patior et pandor, passus sum*, non *pansus*. Vergilius, *passis crinibus*. *Explico, explicui*, quia *plico, plicui* : sed Cicero pro Tullio *explicavit* ait.

De plusquam perfecto.

In græcis verbis, quæ in ω exeunt, omne perfectum tempus mutat in fine α in εν, et facit plusquam perfectum, quod illi ύπερσυντελικόν vocant. In capite vero si perfectum

a vocali incipit, ab eadem vocali et plusquam perfectum incipiat necesse est; ἐφαρκα ἐφάρκειν, εἶρηκα εἰρήκειν : si vero initium perfecti consonans fuerit, tunc ύπερσυντελικός ab adjecta sibi vocali incipit, πεποίηκα ἐπεποιήκειν, γέγραφα ἐγεγράφειν. Nec immerito; bina enim tempora, ut et supra diximus, naturalis quadam cognatio copulavit : cum præsentis imperfectum, cum perfecto plusquam perfectum, cum aoristo Græcorum futurum. Ideo apud illos sicut incipiente præsentis a vocali, imperfectum similiter a vocali incipit, si vero præsens a consonante capit, additur imperfecto vocalis, φθείρω, ἐφθάρκα : ita et plusquam perfectum simili observatione de initio perfecti cognati sibi leges assumit, excepto eo, quod brevem, quam in principio perfecti reperit, non mutat in longam, sicut mutat imperfectum de capite præsentis acceptum, ἄγω ἤγον. Post plusquam perfectum consequens erat, ut de infinito tempore, id est, περὶ ἀορίστου, tractaremus, sed ideo prætermittimus, quia eo latinitas caret.

De futuro.

Tres sunt omnino syllabæ, quæ in græcis verbis futuro tempore terminum faciunt. Aut enim in σω exit, aut in ξω, aut in ψω, λαλήσω, πράξω, γράψω, nisi quod quinta barytonum ante ω liquidam suam retinet. Item græca verba, si perispomena sint, cujuscunque conjugationis, ultra numerum syllabarum præsentis augent una syllaba futurum, ποιῶ ποιήσω, τιμῶ τιμήσω, δηλῶ δηλώσω. Barytona in quacunque conjugatione eundem numerum servant.

qui précède l'ω. Les verbes grecs circonflexes, de quelque conjugaison qu'ils soient, prennent au futur une syllabe de plus qu'au présent : ποιῶ, ποιήσω. Les barytons conservent le même nombre de syllabes à toutes les conjugaisons : λέγω, λέξω; ἄγω, ἄξω. En grec et en latin, la pénultième du présent reste au futur : ἀγᾶπω, ἀγᾶπησω; γὰ est resté : *cogito, cogitabo*, la syllabe *gi* se trouve dans les deux temps. Si le verbe est baryton, et s'il a au présent une consonne μετάβολον, c'est-à-dire liquide avant ω, alors la pénultième devient longue au futur, de brève qu'elle était au présent : πλύνω, πλυνῶ; ἐγείρω, ἐγεῖρω. Nous avons dit que les verbes circonflexes augmentent leur futur d'une syllabe, car ils ont la dernière de plus : φιλῶ, φιλήσω; mais cette addition ne se fait pas toujours en conservant la lettre qui précède la syllabe ajoutée. En effet, à la première conjugaison, on trouve η ou ε à la place de l'ω : πωλῶ, πολήσω; φορῶ, φορέσω. Toutes les fois qu'au futur ε remplace ω, il faut remarquer que la pénultième du présent est brève. Il n'est pas réciproquement indispensable que, toutes les fois que la pénultième du présent est brève, ε précède ω au futur. En voici un exemple : νοῶ, νοήσω; φιλῶ, φιλήσω. La seconde conjugaison prend un η avant l'ω au futur, comme ὀπτῶ, ὀπτήσω; ou un α long, comme περάσω; ou un α bref, comme γελάσω. On a remarqué qu'à la pénultième de ces futurs, dont le présent n'a point de consonne, excepté le ρ, avant ω, on allonge l'α : ἐῶ, ἔασω; περῶ, περάσω. Le contraire arrive quelquefois, puisque χρῶ fait χρήσω; ἐγγυῶ, ἐγγυήσω. On l'abrége quand au présent ω est précédé de λ : γελῶ, γελάσω. Dans ce cas, non plus

que dans l'autre, la règle n'est pas de rigueur : κολλῶ, κολλήσω. Πινάσω et διψάσω sont du dialecte dorien par l'α seul, quoiqu'ils ne le soient pas par l'accent; car, dans ce dialecte, la dernière syllabe du futur, qui se termine en ω, est toujours marquée de l'accent circonflexe. La troisième conjugaison a, à la pénultième du futur, ou un ω, ou un ο. Les verbes dérivés ont l'ω, et les verbes primitifs ont l'ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω. Ὀμῶ, ὁμοῖς, fait ὁμόςω, parce qu'il n'est dérivé d'aucun mot. En grec, la première syllabe du présent ne se change pas facilement au futur; ce qu'on verra en citant les règles. Le futur, dans cette langue, modifie ordinairement une seule syllabe, c'est-à-dire la dernière ou la pénultième. La dernière est modifiée, ou par le changement de lettres, ou par celui de l'accent. Par le changement de lettres, comme γράφω, γραψω; par le changement d'accent, comme νέμω, νευῶ. Lorsque la dernière syllabe est changée, la pénultième n'éprouve aucune modification, mais le changement de la pénultième entraîne toujours celui de la dernière syllabe : ἀγείρω, ἀγεῖρω; dans cet exemple, en effet, la pénultième a perdu une lettre, et l'accent a été reculé sur la dernière. De même, dans πνίγω, πνίξω, la syllabe finale a changé une lettre, et la syllabe qui la précède a changé sa quantité, puisque l'ι du verbe que nous venons de citer est long au présent et devient bref au futur. Si donc il faut que, dans les verbes barytons qui ont au présent une liquide avant l'ω, la pénultième devienne longue, comme ἀγείρω, ἀγεῖρω, il s'ensuit que, quand il se rencontre des verbes de cette espèce composés de deux syllabes, dont la première est par conséquent à la

λέγω λέξω, ἄγω ἄξω, ἐγείρω ἐγεῖρω, ἡνιοχεύω ἡνιοχεύσω. In græcis latinisque verbis penultima præsentis manet in futuro, ἀγᾶπῶ, ἀγᾶπησω, γὰ mansit; θεραπεύω, θεραπεύσω, πεινῶ, πεινήσω, cogito, cogitabo, gi mansit. Si verbum barytonon sit, habens in præsentī μετάβολον ante ω, id est, liquidam consonantem, tunc penultima, quæ in præsentī longa fuit, fit brevis in futuro, πλύνω πλυνῶ, χραῖνω χρανῶ, ἐγείρω ἐγεῖρω. Diximus perispomena augere una syllaba futurum, quia crescit ultima, φιλῶ φιλήσω, νικῶ νικήσω, στεφανῶ στεφανώσω. Sed non semper sub eadem præcedentis literæ observatione succedit adjectio. Nam in prima conjugatione aut η, aut ε, ante ω reperitur, πωλῶ πολήσω, φορῶ φορέσω. Et apud illos quoties in futuro ε ante ω ponitur, brevem esse præsentis penultimam observatum est. Nec tamen reciproca est necessitas, ut, quoties brevis est penultima præsentis, ε ante ω sit in futuro : ecce enim νοῶ νοήσω, φιλῶ φιλήσω. Secunda conjugatio aut η ante ω in futuro habet, ut ὀπτῶ ὀπτήσω : aut α productum, ut περάσω : aut α correptum, ut γελάσω. Deprehensumque est, eorum futurorum α in penultima produci, quorum præsens aut nullam consonantem ante ω, aut ρ habet, ἐῶ ἔασω, περῶ περάσω, contrarium non redeunte necessitate : siquidem χρῶ χρήσω facit; ἐγγυῶ ἐγγυήσω. Illic vero corripitur, ubi in præsentī ante ω, λ invenitur, γελῶ γελάσω : sed nec in hoc hæc in se

necessitas redit, κολλῶ κολλήσω; πινάσω autem et διψάσω Dorica sunt per solam literam, non etiam per accentum. Illi enim in omni futuro, in ω desinente, ultimam circumflectunt. Tertia aut ω in penultima futuri habet, aut ο : sed hic certa distinctio est. Nam verba, quæ derivativa sunt, ω habent; quæ vero principalia, nec ex alio tracta, ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω στεφανῶ, στεφανώσω ὁμῶ autem ὁμοῖς, quia non derivatum est, ὁμόςω facit, et ἀρῶ ἀροῖς, ἀρόσω. Apud Græcos non facile prima syllaba præsentis mutatur in futuro, quod præmissis patebit regulis. Futurum apud illos altero e duobus locis movetur, aut ultimo, aut penultimo. Ultimus duobus modis movetur, aut literis, aut accentu : literis, ut γράφω γραψω, νύσσω νύξω : accentu, ut νέμω νευῶ; δέρω δερῶ. Et cum movetur ultimus, non omnimodo movet penultimum : motus autem penultimæ omnimodo ultimam movet : ἀγείρω ἀγεῖρω, μαινώ μινῶ. Hic enim et de penultima subtracta est litera, et in ultimam cecidit accentus. Nec non et πνίγω πνίξω, ἐρύκω ἐρύξω, mutata est et finalis in litera, et quæ antecedit in tempore; siquidem ε et υ verborum supra dictorum in presenti quidem producuntur, corripiuntur autem in futuro. Si ergo necesse est, ut in barytonis verbis, quæ habent in præsentī ante ω liquidam consonantem, in futuro penultima ex longa brevis fiat, ut ἀγείρω ἀγεῖρω, μαινώ μινῶ : sequitur, ut, cum hujusmodi verba

fois pénultième, il s'ensuit, dis je, que cette première syllabe est changée, non comme première syllabe, mais comme pénultième : κείρω, κερῶ. C'est ce qui fait dire qu'en grec on change quelquefois la première syllabe au futur. De même, en changeant la première lettre de τρέφω, on fait θρέψω. On prononce ἔχω doux, et ἔξω aspiré. Ce sont les Ioniens qui ont fait passer θρέψω; ils aiment tantôt à aspirer, tantôt à adoucir. Ils aspirent dans τρέφω, θρέψω, et adoucissent dans θριξ, τριγός. Quant à ἔχω et ἔξω, ils diffèrent par rapport à l'aspiration pour un motif, bien qu'il semble qu'ils puissent être tous deux aspirés, comme ἔλχω, ἔλξω. Ἐχῶ ne peut pas l'être, parce qu'aucune voyelle suivie d'un χ ne peut être aspirée. Enfin, υ, toujours marqué de l'esprit rude, n'est jamais suivi de χ, de peur de violer la règle, soit en n'aspirant pas l'υ, soit en plaçant le χ après une voyelle aspirée. Le futur ἔξω, en faisant disparaître l'aspiration de la lettre χ, prend une prononciation plus forte. Dans quelques verbes terminés en μι, on ne change pas la première syllabe, mais on la retranche : τίθημι, θήσω; δίδωμι, δώσω.

Du présent passif.

En grec, tout présent de l'indicatif actif qui se termine par ω, et qui est de la classe des verbes *circumflexes*, ajoute à sa terminaison la syllabe μι, s'il appartient à la seconde conjugaison, et forme ainsi son passif : βοῶ, βοῶμαι.

Mais s'il appartient à la première ou à la troisième conjugaison, il forme son passif en changeant ω en ου, et en prenant également la syllabe

μι : φιλῶ, φιλοῦμαι. Le futur du dialecte dorien nous montre que ce changement de l'ω en ου est motivé par l'accent circumflexe. Ce futur, en effet, subit ce changement lorsqu'il passe dans une autre voix : ποιήσω, ποιησοῦμαι. Mais dans tous les verbes *barytons*, on forme le passif en changeant ω en ο, et en ajoutant la syllabe μι : λέγω, λέγομαι. Ainsi donc on peut dire, en termes plus courts et généraux, que tout présent passif a pour pénultième un ῶ, ou la syllabe ου, ou un ο : τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Ceux qui n'ont pas une de ces trois pénultièmes sont du nombre des verbes dont la première personne de l'indicatif présent actif se termine en μι. Ces derniers font toujours brève la pénultième du passif, comme τίθεμαι, ἵσταμαι, δίδωμαι. De même, dans les verbes de la deuxième ou de la troisième conjugaison, la deuxième personne du passif est la même que la troisième de l'actif : νικᾷ ἐκείνος, νικᾷ σὺ. Tout présent qui se termine en μι, soit *circumflexe*, soit *baryton*, à quelque conjugaison qu'il appartienne, excepté cependant les verbes dont l'indicatif présent actif est en μι, a à la deuxième personne une syllabe de moins qu'à la première : λαλοῦμαι, λαλῇ; τιμῶμαι, τιμᾷ; λέγομαι, λέγῃ.

De l'imparfait passif.

L'imparfait passif se forme en grec de deux manières; ou il se forme du présent passif en changeant la diphthongue finale αι en ην, et en ajoutant l'augment avant le radical : αγομαι, ἤγομην; ou bien l'imparfait actif intercale la syllabe μη avant sa dernière lettre, et donne ainsi l'im-

bissyllaba reperiuntur, in quibus syllaba, quæ incipit, ipsa est utique in penultima, tunc mutetur non quasi prima, sed quasi penultima, κείρω κερῶ, σπείρω σπερῶ. Ita fit, ut apud Græcos mutari nonnunquam futuri syllaba prima dicatur. Item τρέφω primam litteram permutantes θρέψω faciunt, et ἔχω φιλῶν, ἔξω δασύ pronuntiant; sed θρέψω quidem ut diceretur, Iones obtinuerunt, quibus libido est aspirationem modo addere, modo demere: addere, ut τρέφω, θρέψω, et τρέξω, θρέξω; demere, cum θριξ τριγός faciunt. Ἐχῶ autem et ἔξω circa aspirationem certa ratione dissentiunt, quia cum fas esset ulrique aspirationem dari, ut ἔλχω ἔλξω, hanc τῶ ἔχῳ assignari necessitas illa non passa est, quia fieri non potest, ut ulla vocalis, præposita χ litteræ, aspirationem habeat. Denique υ, quia nunquam sine aspiratione incipit, nunquam χ litteræ præponitur, ne alterius natura violetur, aut τοῦ υ, si incipiat sine aspiratione, aut τοῦ χ, si qua vocalis cum aspiratione sustineat. Futurum ergo ἔξω, subducta aspiratione necessitate χ litteræ, spiritum vehementiorem aut recipit, aut tenuit. In nonnullis vero verbis in μι exeuntibus fit primæ syllabæ non permutatio, sed amissio, ut τίθημι θήσω, δίδωμι δώσω, κίχρημι χήσω.

De præsentil tempore passivo.

Omne præsens tempus apud Græcos, in ω desinens, modi indicativi, generis activi, verbi perispomeni, si secundæ conjugationis sit, adnibet fini suo μι syllabam, et facit de se passivum; βοῶ βοῶμαι, τιμῶ τιμῶμαι. Si vero sit primæ vel tertiæ, ω in ου mutato, et accepta similiter

μι, passivum creat; φιλῶ φιλοῦμαι, χρυσῶ χρυσοῦμαι. Permutationem autem ω in ου de circumflexo accentu nasci, indicium est futurum linguæ doricæ, quod hanc permutationem, cum in alterum genus transit, sibi vindicat, ποιήσω ποιησοῦμαι, λέξω λέξομαι. At in barytonis omnibus, ω in ο mutato, et adjecta μι, passivum figuratur, λέγω λέγομαι, τύπτω τύπτομαι, ἡνιοχέω ἡνιοχεύομαι. Ita ergo breviter diffinitæque dicendum est: Omne præsens passivum habet in penultima aut ω, aut ου, aut ο; τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Quæ aliter habuerint, ex illis verbis sunt, quorum prima positio in μι exit, quæ semper passivi penultimarum brevem faciunt, ut τίθεμαι, ἵσταμαι, δίδωμαι. Item ex secundæ vel tertiæ conjugatione eadem est secundæ persona passivi, quæ activi tertiæ, νικᾷ ἐκείνος, νικᾷ σὺ; στεφανοῖ ἐκείνος, στεφανοῖ σὺ. Item præsens, quod in μι desinit, seu perispomenon, seu barytonon, et cujuscunque conjugationis sit, præter illa, quorum prima positio in μι exit, secundam personam unâ syllaba minorem profert, λαλοῦμαι λαλῇ, τιμῶμαι τιμᾷ, στεφανοῦμαι στεφανοῖ, λέγομαι λέγῃ, θεραπεύομαι θεραπέῃ.

De tempore minus quam perfecto passivo.

Minus quam perfectum passivum apud Græcos duobus nascitur modis. Aut enim omne præsens tempus passivum, mutata in fine αι diphthongo in ην, cum adjectione temporis crescentis in capite, facit ex se minus quam perfectum, ἀγομαι ἤγομην, τρέφομαι ἐτρεφόμην; aut minus quam perfectum activum ante ultimam litteram suam inserit μη, et

parfait passif : ἐποίουν, ἐποιούμην; ἔγραφον, ἐγραφόμην. L'imparfait passif a dans tous les verbes une syllabe de moins à la deuxième personne, excepté dans ceux qui se terminent en μι : ἐποιούμην, ἐποίοι; ἔλεγόμην, ἐλέγου.

Du parfait et du plus-que-parfait passifs.

Le parfait actif qui se termine en κx, et dont la pénultième est longue de sa nature, change sa finale en μαι, et sert à former le passif : νενόηκα, νενόημαι. Si la pénultième est brève, il ajoute σ en tête de la dernière syllabe; car il faut toujours que dans ce temps la pénultième soit longue, ou de sa nature, ou par sa position : τετέλεκα, τετέλεσμαι. Enfin, à la sixième conjugaison des verbes *barytons*, dont le parfait a la pénultième tantôt longue, tantôt brève, on change seulement κx en μαι dans le premier cas; mais lorsqu'elle est brève, on ajoute un σ : θεράπευω, θεράπευκα, θεράπευμαι; ζῶω, ἔζυκα, ἔζυσμαι. Λέλυκα, λέλυμαι; τέθυκα, τέθυμαι, pèchent contre la règle, puisqu'ils ne prennent pas σ, quoique υ soit bref. Dans les verbes *barytons* de la troisième conjugaison, la pénultième du parfait est longue, et cependant il prend σ : πέπεικα, πέπεισμαι. Les parfaits qui se terminent en φx, ou ceux qui ont avant α un γ ou un x, prennent deux μ au parfait passif : τέτυφα, τέτυμμαι. Ceux qui se terminent en χx changent cette finale en γμαι : πέπληχα, πέπληγμαι. Lorsque la dernière syllabe est précédée d'un ρ ou d'un λ, κx se change en μαι : ἔφαλκα, ἔφαλμαι. Les verbes dont la dernière syllabe à l'indicatif présent commence par un ν suivent la même règle : κρίνω, κέκρικα, κέκριμαι.

facit ex se passivum, ἐποίουν, ἐποιούμην, ἔγραφον, ἐγραφόμην. Apud Græcos minus perfecto passivum minorem syllabam in verbis omnibus profert secundam personam, præter illa, quæ in μι exeunt : ἐποιούμην ἐποιού, ἐτιμώμην ἐτιμώ, ἐδηλούμην ἐδηλού, ἐλεγόμην ἐλέγου.

De perfecto et plusquam perfecto passivis.

Perfectum activum, quod in κx desinit, si habuerit penultimam naturam longam, transfert finalem syllabam in μαι, et facit de se passivum : νενόηκα νενόημαι, τετίμηκα τετίμημαι, κερύσωκα κερύσωμαι. Si vero penultima brevis sit, σίγμα superaddit ultimæ, (oportet enim penultimam in hoc tempore aut naturam, aut positione longam fieri) τετέλεκα τετέλεσμαι, γεγέλακα γεγέλασμαι, ἤροκα ἤροσμαι. Denique et in sexta verbi barytoni, quia interdum in illa παρακειμένης habet penultimam longam, interdum brevem : ubi longa est, tantum mutat κx in μαι : ubi vero brevis est, addit et σίγμα; θεράπευω, θεράπευκα, θεράπευμαι; σθεννω, ἔσθεκα, ἔσθεσμαι; ζῶω, ἔζυκα, ἔζυσμαι; λέλυκα autem λέλυμαι, et τέθυκα τέθυμαι, non carent vitio; quia, cum brevis υ, σ non recipit. Sane in barytonis tertia conjugatio et cum penultimam longam habeat, tamen adhibet σίγμα, πέπεικα πέπεισμαι. Quæ in φx desinunt, vel quæ ante α habent γ, x, hæc διὰ δύο μῦ in passivo pronuntiantur; τέτυφα, τέτυμμαι. Quæ vero in χx, transeunt in γμαι; νένυχα νένυγμαι, πέπληχα πέπληγμαι. Cum ante ultimam syllabam aut ρ, aut λ reperitur, κx transit in μαι, ἔφαλκα, ἔφαλμαι, κέκαρκα κέκαρμαι. Idem

Le plus-que-parfait de la voix passive se forme du parfait. Celui-ci en effet, quand il commence par une voyelle, change sa terminaison en ην, et forme ainsi le plus-que-parfait : ἐφθάρμαι, ἐφθάρμην. S'il commence par une consonne, outre qu'il change sa finale comme nous l'avons indiqué, il ajoute une voyelle au commencement du mot : πεποίημαι, ἐπεποιήμην.

Du futur passif.

La pénultième du futur actif devient au futur passif la syllabe qui précède l'antépénultième : νοήσω, νοηθήσομαι. La deuxième personne s'abrège d'une syllabe, λαληθήσομαι, λαληθήσῃ; mais cette forme n'appartient qu'aux Grecs, qui ont un futur de forme passive, qui exprime une chose dont l'existence n'est pas subordonnée à une autre chose éloignée, mais une chose qui doit bientôt arriver, comme πεποιήσομαι. Ce temps vient du parfait passif. C'est en intercalant les deux lettres ο et μ à la deuxième personne du parfait qu'on forme le *paulo post* futur, qu'on appelle futur attique : πεποιήσαι, πεποιήσομαι. Il était assez juste de former le *paulo post* futur du parfait le plus rapproché. On rencontre des temps de cette nature formés des verbes qui se terminent en ω, comme δεδωκῆσω, qui appartient au dialecte syracusain, et δεδώσω, qu'on rencontre dans Dracon : ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσωμεν (nous leur ferons des présents), comme si on disait : nous ne tarderons pas à leur faire des présents.

De l'indicatif, qu'on peut appeler aussi mode défini.

L'indicatif tire son nom de l'action dont il mar-

servant et verba, quæ in prima positione ν habent in ultima syllaba, κρίνω, κέκρικα, κέκριμαι; πλύνω, πέπλυκα, πέπλυμαι. Ὑπερσυντελικός; passivi generis de παρακειμένης suo nascitur. Ille enim, incipiens a vocali, in ην terminum mutat, et hunc efficit, ἐφθάρμαι ἐφθάρμην, ἦτημαι ἦτήμην : aut si ille exipit a consonanti, hic præter finis mutationem, quam diximus, etiam vocalem principio suo adhibet, πεποιήμαι ἐπεποιήμην, λέλεγμαι ἐλέλεγμην.

De futuro passivo.

Penultima syllaba apud Græcos futuri activi, quarta fit a fine passivi; νοήσω νοηθήσομαι, θεράπεύω θεραπευθήσομαι, ἐλάσω ἐλασθήσομαι. Secunda persona minor syllaba fit, quam prima; λαληθήσομαι λαληθήσῃ, τιμωθήσομαι τιμωθήσῃ. Illa vero species propria Græcorum est, quod habet in genere passivo futurum, quod rem significat non multo post, sed mox futuram, ut πεποιήσομαι, γεγράψομαι. Hoc autem tempus ex perfecto ejusdem generis nascitur. Insertis enim secundæ personæ perfecti duabus literis ο καὶ μ, futurum paulo post, quod atticum vocatur, efficitur; πεποιήσαι πεποιήσομαι, γέγραψαι γεγράψομαι. Nec ab re erat, paulo post futurum ex paulo ante transacto tempore procreari. Inveniuntur hujusmodi tempora figurata et ex verbis in ω exeuntibus, ut est δεδωκῆσω, quod proprium Syracusanorum est, et δεδώσω, ut apud Draconem, ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσωμεν, quasi paulo post dabimus.

De indicativo, qui est definitivus.

Indicativus habet solutam de re, quæ agitur, pronun-

que l'existence : quand on dit ποιῶ, on prouve que la chose se fait actuellement ; quand on dit ποίει, on commande que la chose se fasse. Εἰ ποιοῖμι exprime un souhait pour que la chose se fasse, et quand on dit ἐάν ποιῶ, cela marque que la chose n'a pas encore lieu ; enfin, quand on dit ποιεῖν, on n'assigne aucune existence déterminée à l'action. Le mode défini est donc parfaitement nommé. Les Grecs l'ont appelé ὁριστικὴ ἔγκλισις, et les Latins *défini*. Ce mode est le seul où tous les temps ne soient pas liés les uns aux autres ; car après ποιῶ, on dit à l'imparfait ἐποίουν. Mais à l'impératif ces deux temps sont réunis en un seul, ποίει ; de même au subjonctif, où on dit au présent et à l'imparfait, ἐάν ποιῶ ; à l'optatif, εἰ ποιοῖμι ; à l'infinitif, ποιεῖν. De même l'indicatif fait au parfait πεποίηκα, et au plus-que-parfait ἐπεποίηκεν. L'impératif fait pour ces deux temps πεποίηκε-έτω ; le subjonctif fait ἐάν πεποιήκω, l'optatif εἰ πεποιήκοιμι, l'infinitif πεποιηκέναι. L'indicatif a encore d'autres temps qui se conjuguent séparément ; c'est ainsi qu'il fait à l'aoriste ἐποίησα, et au futur ποιήσω. L'impératif réunit ces deux temps en un seul, ποιήσον. Le subjonctif fait à l'aoriste et au futur ἐάν ποιήσω ; mais l'optatif et l'infinitif ont aussi ces deux temps distincts et séparés l'un de l'autre, ποιήσαιμι et ποιήσοιμι, ποιήσαι et ποιήσειν. L'optatif chez les Grecs n'admet ni l'imparfait ni le plus-que-parfait. Ils ont donc raison de préférer à ces deux modes, pour ainsi dire resserrés, un mode dont tous les temps soient libres et distincts. Les verbes dérivés, c'est-

à-dire ceux qui viennent d'autres verbes, ont leur source dans le mode défini, comme θραύω, dérivé du primitif θρῶ. C'est ainsi que chez les Latins les verbes qui marquent l'intention, une chose qui commence à exister, ou qui est répétée plusieurs fois, viennent du mode défini des verbes primitifs. Dans la langue grecque, les verbes en μι viennent du mode défini qui se termine en ω, comme τιθῶ, τίθημι, διδῶ, δίδωμι ; de même les noms qui dérivent des verbes, et que les Grecs appellent ὀνόματα ῥηματικά (substantifs verbaux), sont formés de ce seul mode, en changeant, soit les personnes, soit les temps ; car le substantif γράμμα vient de la première personne γέγραμμαι. La ressemblance des lettres qui se trouvent dans les deux mots suivants prouve bien que ψάλλτης vient de la troisième personne ἐψάλλται ; de même τύμμα vient du parfait τέτυμμαι. Ποίησις vient du futur ποιήσω. Or tous ces substantifs viennent du mode indicatif. Enfin, les stoïciens ont donné à ce seul mode, comme au nominatif dans les noms, l'épithète de *droit*, et ils ont appelé *obliques* les autres modes comme les autres cas qui suivent le nominatif. C'est avec raison qu'on commence à conjuguer par l'actif, parce que l'action précède l'impression qui en résulte. C'est aussi avec raison qu'on commence par la première personne et non par une autre, parce que la première parle de la troisième à la seconde. Il convient également de commencer par le singulier : εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατὰγεται ; si toute espèce de nombre se compose

tiationem. Nam qui dicit ποιῶ, ostendit fieri ; qui autem dicit ποίει, ut fiat imperat ; qui dicit εἰ ποιοῖμι, optat ut fiat ; qui dicit ἐάν ποιῶ, necdum fieri demonstrat ; cum dicit ποιεῖν, nulla diffinitio est. Solus igitur diffinitus perfecti rei diffinitione continetur. Unde Græci ὁριστικὴν ἔγκλισιν, Latini modum diffinitivum vocitaverunt. Denique omnia tempora in hoc solo modo disjuncta et libera proferuntur. Dicunt enim ἐνεστώτος ποιῶ, παρατατικοῦ ἐποίουν. At in imperativo junguntur hæc tempora ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, ποίει ; item in conjunctivo ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, ἐάν ποιῶ ; et in optativo ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, εἰ ποιοῖμι ; in infinito ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, ποιεῖν. Similiter indicativus παρακειμένου facit πεποίηκα, et ὑπερσυντελικῶ ἐπεποίηκεν. Imperativus vero παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικῶ facit πεποίηκε, πεποιηκέτω. Et conjunctivus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικῶ, ἐάν πεποιήκω. Optativus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικῶ, εἰ πεποιήκοιμι. Infinitus πεποιηκέναι. Rursus indicativus utitur temporibus separatis, cum dicit ἀόριστου ἐποίησα, μέλλοντος ποιήσω : sed imperativus facit ἀόριστου καὶ μέλλοντος ποιήσον. Conjunctivus ἀόριστου καὶ μέλλοντος, ἐάν ποιήσω. Optativus vero et infinitus hæc sola tempora proferunt separata, ποιήσαιμι καὶ ποιήσοιμι ; et ille ποιήσαι καὶ ποιήσειν. Optativus Græcorum nec minus quam perfectum, nec perfectum tempus admisit. Utrique ergo modum integritate temporum liberum contractis et coarctatis jure præponunt. Derivativa verba, id est, quæ ex verbis aliis derivantur, non nisi ex diffinitivo originem

sortiuntur, ut est θρῶ principale, et ex eo derivativum θραύω. Sic apud Latinos meditativa, et inchoativa, et frequentativa verba sunt ex diffinitivo modo verborum principalium derivata. Speciatim vero verba apud Græcos, quæ in μι exeunt, ex diffinitivo tracta sunt verbi in ω exeuntis, ut τιθῶ τίθημι, διδῶ δίδωμι, ἰσθῶ ἰσθῆμι. Item nomina ex verbis nascentia, quæ illi ὀνόματα ῥηματικά vocant, de hoc solo modo sub varia vel personarum, vel temporum declinatione procedunt. Nam nomen γράμμα ex prima persona, id est, γέγραμμαι, natum, et nomen ψάλλτης ex tertia persona, quæ est ἐψάλλται, profectum, litterarum, quæ in utroque sunt, similitudo docet. Item τύμμα ἀπὸ παρακειμένου τοῦ τέτυμμαι : ποίησις autem ἀπὸ μέλλοντος τοῦ ποιήσω, composita sunt. Omnia tamen hæc nomina ab indicativo veniunt. Denique stoici hunc solum modum rectum veluti nominativum, et reliquos obliquos sicut casus nominum vocaverunt. Rationabiliter autem declinatio ab activo inchoat, quod actus passionem præcedit. Bene etiam a prima, non alia persona ; quod prima de tertia ad secundam loquitur. Aptè quoque a singulari numero : εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατὰγεται ; et si omnis multitudo constat ex singulis, recte est præmissa unitas, et secuta populositas. Juste etiam a præsentis : ex instanti enim tempore possunt reliqua cognosci : non instans apparebit ex reliquis. Siquidem ἀπὸ τοῦ λείβω, λείβεις, ποιεῖ ἀόριστον εἰλεῖψα, μέλλοντο λείψω ; item ἀπὸ τοῦ λείπω fit ἀόριστος εἰλεῖψα, καὶ μέλλον λείψω. Cum ergo dico vel εἰλεῖψα, vel λείψω, quod esse

d'unités, il faut procéder par les unités pour arriver au nombre. Il faut commencer aussi par le présent, car c'est d'après le présent qu'on peut connaître les autres temps. Ces derniers ne pourront jamais mener à la connaissance du premier; ainsi de λείβω, λείβεις, on fait l'aoriste ἔλειψα et le futur λείψω. De même de λείπω se forment l'aoriste ἔλειψα et le futur λείψω; toutefois, quand je dis ἔλειψα et λείψω, on ne sait de quel présent vient le temps que j'énonce. Mais lorsque je dis λείβω ou λείπω, il ne reste aucun doute sur les temps qui suivent. Ἡρόκλῃ est à la fois l'imparfait du présent ἔρχομαι et de ἄρχομαι; et en disant ἡρόκλῃ, je ne laisse pas comprendre si je veux dire je venais ou je commençais; partant, on doute si c'est l'imparfait d'ἔρχομαι ou de ἄρχομαι. Mais si je commence par dire ἔρχομαι ou ἄρχομαι, l'imparfait cessera d'être équivoque. Le présent détermine aussi les différentes formes de conjugaisons dans les verbes grecs et latins: ποιεῖς, τιμαῖς, στεφανοῖς, ne se reconnaissent que parce qu'ils sont à la deuxième personne du présent; mais dans πεποιήκα et τετιμήκα, ποιήσω et τιμήσω, ἐποίουν et ἐγρύσουν, il n'y a aucune différence. Dans les verbes *barytons*, on voit que τύπτω est de la première conjugaison par le π et le τ qui, à la première personne du présent, précèdent l'ω. On ne retrouve pas ces signes dans τέτυπα, ἔτυπα, ni dans τύψω. Λέγω est de la deuxième conjugaison, à cause du γ qui lui sert de figurative, figurative qui n'existe plus dans λέλεχα, ἔλεξα, ni dans λέξω. Il en est de même pour les autres conjugaisons. Le présent aide aussi à reconnaître l'espèce des verbes, car un Grec comprend qu'un verbe est *actif* ou *neutre* à la terminaison du présent; il comprend que le verbe est *passif* ou *moyen*, si le présent finit en μαι. Les différentes manières de conjuguer un verbe ne

sont clairement senties que quand on s'occupe des différents modes; c'est ce qui a fait donner, en grec, au *mode* le nom de ἐγκλίσις, c'est-à-dire ἐν ᾧ ἡ κλίσις (le point sur lequel on s'appuie).

Sur la formation de l'indicatif.

Tout mode indicatif, en grec, qui se termine en ω, soit qu'il appartienne aux verbes *barytons* ou aux *circumflexes*, soit au présent ou au futur, doit toujours avoir une diphthongue à la fin de la deuxième personne, c'est-à-dire un ι ou avec ε, comme ποιεῖς, ou avec α, comme τιμαῖς, ou avec ο, comme δηλοῖς, et dans tout futur avec ε, comme νοήσεις, βοησεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. De même, dans tout verbe grec dont la première personne se termine en ω, la deuxième personne forme la troisième, en rejetant σ. Tout verbe dont la terminaison est en ω, de quelque conjugaison et à quelque temps qu'il soit, conserve le même nombre de syllabes à la première, à la deuxième et à la troisième personne: ποιῶ, ποιεῖς, ποιεῖ; ἐρῶ, ἐράς, ἐρά; ἀργυρῶ, ἀργυροῖς, ἀργυροῖ; λέξω, λέξεις, λέξει. Dans les verbes dont la désinence est en ω, la première personne du pluriel se forme de la première du singulier, non sans quelque difficulté ni sans quelque modification. En effet, au présent on ajoute toujours la syllabe μεν; mais il arrive souvent aussi qu'il ne subit aucun changement, aucune altération, comme à la deuxième conjugaison des verbes *circumflexes*: βοῶ, βοῶμεν; τιμῶ, τιμῶμεν. Tantôt encore on change ω en la diphthongue ου, comme à la première et troisième conjugaison des *circumflexes*: νοῶ, νοοῦμεν; φανερῶ, φανεροῦμεν. Mais dans les autres verbes, c'est-à-dire dans tous les *barytons*, ou encore au futur dans les *circumflexes*, on change ω en ο. Ainsi λέγω, λέγομεν; τρέχω, τρέχομεν; λαλήσω, λαλήσομεν. La deuxième personne du

velim hujus præsens verbi tempus, incertum est: cum autem dico λείπω, aut λείβω, de reliquis ejus temporibus nemo dubitat; ἡρόκλῃ imperfectum tempus est a præsenti ἔρχομαι, similiter a præsenti ἄρχομαι. Cum ergo dico ἡρόκλῃ, incertum relinquo, utrum *veniebam* an *incipiebam* intelligi velim, et ideo ἐνεστώς ejus in dubio est, ἔρχομαι sit, an ἄρχομαι; cum vero dico ἄρχομαι aut ἔρχομαι, nihil de imperfecto dubitabitur. Conjugationum quoque diversitates in græco latinoque verbo præsens facit; ποιεῖς, τιμαῖς, στεφανοῖς, non nisi instantis secundæ persona discernit. Ceterum in πεποιήκα et τετιμήκα, in ποιήσω et τιμήσω, item in ἐποίουν et ἐγρύσουν, nulla discretio. Sed et in barytonis τύπτω primæ esse conjugationis faciunt π καὶ τ, quæ in præsentis primæ persona a litera antecedit: quæ signa desunt et in τέτυπα, et in ἔτυπα, et in τύψω. λέγω propter γ secundæ est; quod signum habere desinit in λέλεχα, ἔλεξα, λέξω. Sic in reliquis conjugationibus. Præsens tempus ostendit et genera verborum. Nam activum aut neutrum Græcus intelligit, si in præsens desinat: passivum vel commune, et his similia, si in μαι. Declinandi autem verbi series non, nisi

cum de modis tractatur, apparet. Hinc modus apud Græcos ἐγκλίσις nuncupatur, id est, ἐν ᾧ ἡ κλίσις.

De declinatione Indicativi.

Omne apud Græcos verbum indicativum in ω desinens seu barytonum, seu perispomenum sit, seu præsentis, seu futuri, omnimodo in secundæ personæ fine diphthongum habeat necesse est, id est, ιῶτα, vel cum ε, ut ποιεῖς, vel cum α, ut τιμαῖς, vel cum ο, ut δηλοῖς. In omni autem futuro cum ε, ut νοήσεις, βοησεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. Item in omni græco verbo, cuius prima positio in ω desinit, secundæ persona amisso σγμα tertiam facit. Omne verbum in ω desinens, cujuscunque conjugationis et temporis, ἰσοσυλλαβεῖ in prima, secundā, et tertia persona, ποιῶ, ποιεῖς, ποιεῖ· ἐρῶ, ἐράς, ἐρά· ἀργυρῶ, ἀργυροῖς, ἀργυροῖ· λέγω, λέγεις, λέγει· λέξω, λέξεις, λέξει· νοήσω, νοήσεις, νοήσει. In verbis in ω desinentibus prima pluralis a prima singulari fit, operose tamen ac varie. In præsenti enim tempore μεν syllaba semper adjicitur, sed modo nihil additur vel permutatur, ut in secundā περισπωμένων, βοῶ βοῶμεν, τιμῶ τιμῶμεν· modo ω in ου diphthongum mutantes, ut in prima et tertia περισπωμένων, νοῶ νοοῦμεν,

pluriel vient de la troisième du singulier. Les première et deuxième conjugaisons des verbes *circonflexes* ajoutent *τε* au présent, *ποιεῖ*, *ποιεῖτε*; *βοᾷ*, *βοᾷτε*. Mais à la troisième on change la finale *ι* en *υ*, et on ajoute toujours *τε* : *χρυσοῖ*, *χρυσοῦτε*. Quant aux *barytons* et au futur des verbes *circonflexes*, les Grecs retranchent de la troisième personne cette finale *ι*, en ajoutant toujours la syllabe *τε* : *πέμπει*, *πέμπετε*; *ποιήσει*, *ποιήσετε*; *ιδρώσει*, *ιδρώσετε*. Ils forment aussi la troisième personne plurielle de ces mêmes verbes, de la première du même nombre, en changeant *μεν* en *σι*; et comme la troisième personne plurielle fait toujours la pénultième longue, alors, au présent des verbes *circonflexes* où ce cas a lieu, elle fait seulement à la syllabe finale le changement dont nous avons parlé, *μεν* en *σι*, *φιλοῦμεν*, *φιλοῦσι*. Mais dans les *barytons* et dans les futurs des verbes *circonflexes*, on ajoute à la pénultième un *υ*, en sorte que la syllabe brève devient longue : *ἐχομεν*, *ἐχουσι*; *ἀλλήσομεν*, *ἀλλήσουσι*. En effet, la lettre *ο*, qui se fait brève naturellement chez les Grecs, s'allonge en ajoutant *υ*, comme dans les substantifs *κόρη* *κόρος*, *κούρη* *κοῦρος*, *δλυμπος* *οὔλυμπος*; et quand on retranche cette même lettre *υ*, l'*ο* redevient bref, *βούλεται* *βόλεται*, *τετράπους* *τέτραπος*. Donc tout verbe grec que vous verrez se terminer en *σι* pourra être considéré comme étant à la troisième personne plurielle, excepté *ἔσσι*, qui, quand il se termine de la sorte, est à la deuxième personne, dont la première est *ἔσμι*, et la première plurielle *ἔσμεν*. Quant à tous les verbes en *μι*, ils chan-

gent *μι* en *σ*, et forment ainsi la deuxième personne, *φημι*, *φής*. Ainsi *ἔσμι* aurait dû faire *ἔσσ*. Mais comme aucune syllabe ne se termine par un double *σ*, on a ajouté *ι*, *ἔσσι*; et, pour établir une différence avec la deuxième personne du singulier, la troisième du pluriel, qui devrait faire également *ἔσσι*, prend un *τ*, *ἔσσιτ*; car les verbes terminés en *μι* font la troisième du pluriel en *σι*, *δίδωσι*, *ἴσθησι*. Tout imparfait qui se termine naturellement en *ον* forme la deuxième personne en changeant *ν* en *σ* et *ο* en *ε*, *ἔλεγον*, *ἔλεγες*; *ἔπερον*, *ἔπερες*. La troisième vient de la deuxième, en retranchant la dernière lettre; mais comme les verbes *circonflexes* se terminent en *ουν* ou en *ων*, *ἐκάλουν*, *ἐτίμων*, la contraction ne forme qu'une syllabe de deux; car naturellement on devrait dire *ἐκάλεον*, *ἐτίμαον*. Mais on contracte les deux brèves; elles ne forment donc plus qu'une longue. Aussi *ε* et *ο* ont formé la diphthongue ordinaire *ου*, *ἐκάλεον*, *ἐκάλουν*; *α* et *ο* se sont changés en la longue *ω*, *ἐτίμαον*, *ἐτίμων*. La deuxième personne change *ω* en *α*, d'où il avait été formé, *ἐτίμων*, *ἐτίμας*. Mais elle conserve la diphthongue *ου* toutes les fois que la première lettre de cette diphthongue s'est trouvée affectée au présent : *χρυσοῖς*, *ἐχρύσουν*, *ἐχρύσους*. Ensuite elle la change en *ει* quand *εις* caractérise le présent : *καλεῖς*, *ἐκάλουν*, *ἐκάλεις*. Mais dans toutes ces différences la suppression de la lettre finale forme, comme nous l'avons dit, la troisième personne, *ἐποίεις*, *ἐποίει*; *ἐβόας*, *ἐβόα*; *ἐκεραύνους*, *ἐκεραύνου*; *ἔλεγες*, *ἔλεγε*. D'où l'on peut conclure que dans *ἔλεγον* le *ν* est inutile, et qu'alors *ἔλεγε* est bien dans son

φανερῶ φανεροῦμεν· in reliquis autem, id est, barytonis omnibus, vel etiam perispomenon futuris, ω in ο transferentes, λέγω λέγομεν, τρέχω τρέχομεν, θεραπεύω θεραπεύομεν, λαλήσω λαλήσομεν, ἔαω ἔασομεν, ἀργυρώσω ἀργυρώσομεν. Secunda pluralis a tertia singulari nascitur; primæ quidem et secundæ syzygiæ perispomenon instanti τε addentes, ποιεῖ ποιεῖτε, βοᾷ βοᾷτε : in tertio vero ultimum ἰῶτα in υ mutantes, et idem τε addentes, χρυσοῖ χρυσοῦτε : at in omnibus barytonis et in περισπωμένων futuris ipsum ἰῶτα ullumque detrahentes, et eandem addentes syllabam τε, πέμπει πέμπετε, τρέχει τρέχετε, ἀθλεύει ἀθλεύετε, ποιήσει ποιήσετε, ἀροτριάσει ἀροτριάσετε, ιδρώσει ιδρώσετε. Tertiam quoque personam pluralem eorundem verborum de prima ejusdem numeri faciunt, μεν mutantes in σι; et quia pluralis tertia semper exigit penultimam longam, ideo in præsentibus perispomenis, in quibus hoc evenit, solam facit mutationem syllabæ, ut diximus, μεν in σι; φιλοῦμεν φιλοῦσι, τιμῶμεν τιμῶσι, στεφανοῦμεν στεφανοῦσι. At in barytonis et in περισπωμένων futuris addit penultimæ υ, ut longam ex brevi faciat, ἔχομεν ἔχουσι, πέμπομεν πέμπουσι, ἀλλήσομεν ἀλλήσουσι· ο enim litera, cum apud illos naturaliter corripitur, adjecta υ, producitur, ut in nominibus κόρη, κόρος, κούρη, κοῦρος· δλυμπος, οὔλυμπος; eademque retracta corripitur, βούλεται βόλεται, τετράπους τέτραπος. Omne ergo verbum græcum, quod in σι repereris terminari, tertiæ personæ pluralis esse pronuntiā, excepto ἔσσι, quod solum cum sic

desinit, secundæ est, cujus prima ἔσμι, et pluralis prima ἔσμεν. Omnia autem verba in μι mutant in σιγμα, et faciunt secundam personam, φημι φής, τίθημι τίθης· sic debuerat ἔσμι ἔσσ; sed quia nullas syllabas in geminum σιγμα desinit, additum est ἰῶτα ἔσσι, et propter differentiam a secunda singulari, tertia pluralis, quæ similiter ἔσσι debuerat fieri, assumsit τ, ἔσσιτ. Verba enim in μι terminata, tertiam pluralis in σι mittunt, δίδωσι, ἴσθησι. Omne παρατατικὸν naturaliter in ον terminatur, et secundam personam, ν in σιγμα mutando, et ο in ε transferendo, figurat, ἔλεγον ἔλεγες, ἔπερον ἔπερες. Tertia de secunda ultimæ literæ detractio procedit. Sed quod perispomena in ον vel in ων desinunt, ἐκάλουν, ἐχρύσουν, ἐτίμων, duarum syllabarum in unam contractio fecit. Nam integrum erat ἐκάλεον, ἐχρύσεον, ἐτίμαον; ex quo, cum breves duæ contrahuntur, in unam longam coalescunt. Ideo ε et ο in ον familiarem sibi diphthongum convenerunt, ἐκάλεον ἐκάλουν, ἐχρύστον ἐχρύσουν : α vero et ο in ω, ἐτίμαον ἐτίμων. Ideo et secunda persona ω in α, unde fuerat natum, reducit, ἐτίμων ἐτίμας : ου autem diphthongum illic servat, ubi reperit primam ejus litteram familiarem primæ positioni fuisse, χρυσοῖς, ἐχρύσουσι, ἐχρύσους : ibi transit in ει, ubi eis primæ positioni meminisse contigisse, καλεῖς, ἐκάλουν, ἐκάλεις. In omnibus vero his diversitatibus detractio finalis literæ personam, ut diximus, tertiam facit, ἐποίεις ἐποίει, ἐβόας ἐβόα, ἐκεραύνους ἐκεραύνου, ἔλεγες ἔλεγε, ἔπερες ἔπερε. Ex hoc apparet, quod in ἔλεγον et ἔπερον ν superva-

entier. Nous en avons une seconde preuve dans l'apostrophe qui fait *ἔλεγ'*. Quand se permettrait-on une telle licence, si le *v* était inséparable du reste du mot, puisque l'apostrophe ne peut tenir la place de deux lettres retranchées? Cela est encore prouvé par l'impératif, dont la deuxième personne vient toujours de la troisième de l'imparfait indicatif, en perdant au commencement du mot ou l'augment syllabique ou l'augment temporel, *ἐκάλει, κάλει; ἤγου, ἄγου*. Ainsi, si l'impératif de *λέγω* est *λέγε*, l'imparfait est sans doute *ἔλεγε*, et non *ἐλεγεν*; mais la lettre *e* prend souvent le *v* euphonique, par exemple dans le dialecte éolien, où *λεγόμεθα, φερόμεθα* et autres mots semblables changent la finale *α* en *ε*, qui, à son tour, prend un *v*, et forment ainsi la première personne, *λεγόμεθεν, φερόμεθεν*. D'un autre côté, si *ε* se change en *α*, le *v* disparaît, comme chez les Dorien, qui, au lieu de *τὸ πρόσθεν*, disent *πρόσθα*. Mais les Éoliens, quand ils font *δ' ἤδεν, ἤδεα*, et *δ' ἐστήκειν, ἐστήκεα*, rejettent le *v*, pour qu'il ne se confonde pas avec *α*. On conclut aisément de tous ces exemples qu'il suffit, pour former la troisième personne de la deuxième, de retrancher *σ*, ce qui arrive souvent encore au commencement des pronoms en grec, *σέθεν, ἔθεν; σοί, οἱ*. Les Grecs forment la première personne du pluriel de l'imparfait en plaçant la syllabe *με* avant le *v* final de la première personne du singulier : *ἐνόουν, ἐνοούμεν; ἐώρων, ἐωρῶμεν*. La deuxième personne du pluriel se forme en ajoutant *τε* à la troisième du singulier, *ἐποίει, ἐποιεῖτε; ἐτίμα, ἐτιμάτε*, ce qui prouve encore clairement que le *v* ajouté est inutile. Mais la troisième personne du pluriel à ce temps est

toujours la même que la première du singulier : *ἐγάμουν ἐγὼ, ἐγάμουν ἐκεῖνοι*; et par la même raison on dit aussi *ἐτίμων, ἔτρεχον*, etc. De là les Dorien prononcent gravement la troisième personne plurielle, pour la distinguer de la première dans les verbes qui font l'imparfait en *ον*, et qui, à cause de leur finale brève, ont l'accent sur l'antépénultième, *ἔτρεχον ἐγὼ*, avec l'accent aigu; *ἐτρέχον ἐκεῖνοι*, avec l'accent grave. La première personne du parfait est toujours terminée en *α*, et les autres personnes s'en forment sans beaucoup de changement. La deuxième ajoute *σ*, et retranche cette même lettre pour former la troisième, en changeant aussi *α* en *ε*, *πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκε*. *Πεποίηκα* sert aussi à former la première personne du pluriel en prenant la syllabe *μεν*, *πεποίηκαμεν*. Si au lieu de *μεν* il prend *τε*, alors nous avons la deuxième du pluriel, *πεποίηκατε*; s'il prend la syllabe *σι*, on a la troisième, *πεποίηκασι*. Le plus-que-parfait forme, au moyen de sa première personne, les deux autres du singulier, et c'est de la troisième du singulier que se forment les trois personnes du pluriel; d'*ἐπεποίηκεν* on fait *ἐπεποίηκες*, en changeant *v* en *σ*; en le rejetant, on a *ἐπεποίηκε*. Ce même mot, en prenant la syllabe *μεν*, fait *ἐπεποιήκαμεν*; il fait *ἐπεποιήκατε* en prenant la syllabe *τε*, et l'on a la troisième personne plurielle, *ἐπεποιήκεισαν*, si on ajoute *σαν* à la troisième du singulier. C'est en abrégant la pénultième que les Ioniens ont fait *ἐπεποιήκεσαν*. Nous n'avons pas cru devoir parler du *duel*, de l'*aoriste* et des différentes formes de plusieurs autres temps, parce que les Latins ne les ont pas. Nous citerons par exemple les parfaits, les plus-que-par-

cum est, et integrum est *ἔλεγε, ἔπερε*, quod asserit et apostrophus, quæ facit *ἔλεγ'* ἔρεφ'. Quando enim hæc usurparetur, si *v* naturaliter adhereret, cum duas literas nunquam apostropho liceat excludi? Indicio est imperativus, cujus secunda persona præsentis semper de tertia imperfecti indicativi nascitur, amissa in capite vel syllaba, vel tempore : *ἐκάλει κάλει, ἐτίμα τιμα, ἐδήλου δήλου, ἤγου ἄγου*. Ergo si imperativus λέγε, ibi sine dubio ἔλεγε, non ἔλεγεν. Sed *e* litera sæpe sibi τὸ *v* familiariter adhibet. Testes hujus rei Αἰολεῖς, apud quos λεγόμεθα, φερόμεθα, et similia, finale *α* in *e* mutatur, et mox *e* advocat sibi τὸ *v*, et fit prima persona λεγόμεθεν, φερόμεθεν. Contra si quando *e* in *α* mutatur, *v* inde discedit, sicut Δωριεῖς τὸ πρόσθεν, πρόσθα dicunt, καὶ τὸ ἔθεν, ἔνθα. Sed et Ἰωνες cum ἤδεν ἤδεα faciunt, et ἐστήκειν ἐστήκεα, *v* repudiant, ne cum *α* jungatur. Ex his omnibus facile colligitur, sufficere tertiæ personæ de secunda faciendæ, si σίγμα retrahatur : quod in capite Græci pronominis sæpe contingit, σέθεν ἔθεν, σοί οἱ. Græci primam pluralem παρατατικοῦ faciunt interponentes *με* ante *v* finalem primæ singularis, ἐνόουν ἐνοούμεν, ἐώρων ἐωρῶμεν, ἐπανάρον ἐπανερῶμεν, ἔλεγον ἐλέγομεν. Et secunda illis pluralis efficitur, addita *τε* tertiæ singulari, ἐποίει ἐποιεῖτε, ἐτίμα ἐτιμάτε, ἔδρου, ἔδρουτε, ἔλεγε ἐλέγετε. Ex quo iterum *v* litera supervacua probatur. Tertia vero pluralis in hoc tempore semper eadem est

primæ singulari, ἐγάμουν ἐγὼ, ἐγάμουν ἐκεῖνοι. Sic ἐτίμων, sic ἔτρεφον, sic ἔτρεχον. Unde Δωριεῖς in illis verbis, quæ in *ον* mittunt parataticon, et propter βραχυκατολήξαν tertiam a fine patiuntur accentum, tertiam numeri pluralis discretionis gratia βαρυτονόουν : ἔτρεχον ἐγὼ, προπαροξύτωνος, ἔτρεχον ἐκεῖνοι, βαρυτόνωνος. Prima persona paraceime semper in *α* terminatur, et de hac ceteræ sine operosa circuitione nascuntur. Accepto enim σίγμα, facit secundam; et hoc rursus abjecto, atque *α* in *e* mutato, tertiam creat, πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκε. Primam quoque pluralem addita sibi *μεν* syllaba, πεποίηκα, πεποιήκαμεν. Si pro *μεν*, *τε* acceperit, secunda pluralis est, πεποίηκατε : si *σι*, tertia πεποίηκασι. Ὑπερσυντελικὸς de prima persona facit tres singulares, tres vero plurales de tertia singulari, ἐπεποίηκεν, *v* in σίγμα mutato fit ἐπεποιήκεις, *v* abjecto fit ἐπεποιήκει; ipsum vero ἐπεποιήκει assumpta *μεν* facit ἐπεποιήκαμεν, assumpta *τε* ἐπεποιήκατε : si *σαν* acceperit, pluralem tertiam ἐπεποιήκεισαν. Nam ἐπεποιήκεισαν correpta penultima Ἰωνες protulerunt. Ideo autem prætermisimus disputare de duali numero, et de tempore aoristo, et de multiplici ratione temporum, quia his omnibus carent Latini, id est, περὶ δευτέρων καὶ μέσων, ἢ παρακειμένων, ἢ ὑπερσυντελικῶν, ἢ μελλόντων. Quibus latius gratia sola diffunditur. De passiva igitur declinatione dicamur.

faits, et les futurs appelés *secondset moyens*. Ces temps sont souvent plus élégants. Passons donc à la conjugaison et à la formation du passif.

De la formation du passif.

Les Grecs ajoutent la syllabe *μαι* au présent actif des verbes qui finissent en *ω*, et forment ainsi leur passif. Cette syllabe est la seule qui s'adjoigne à tous les verbes, de sorte que l'*ω*, qui à l'actif était la dernière syllabe, devient alors la pénultième, et subsiste comme dans la deuxième conjugaison des *circonflexes*, *ἀποτρίωμαι*, ou se change en la diphthongue *ου*, comme à la première et à la troisième, *ποιούμαι*, *στεφανούμαι*, ou s'abrége en *ο*, comme dans tous les *barytons*, *πλέκομαι*, *ἄγομαι*. Ainsi on ne rencontre pas de passif qui ne soit plus long que son actif.

Tout verbe grec dont la désinence est en *μαι*, et qui change à la seconde personne *μ* en *σ*, est ou un présent des verbes en *μι*, comme *τίθημι*, *τίθεμαι*, *τίθεσαι*; ou bien c'est un de ces verbes en *ω*, dont le parfait ressemble toujours à celui-ci, *πεφίλημαι*, *πεφίλησαι*; et alors la seconde personne a le même nombre de syllabes que la première. Au reste, tous les autres temps qui se terminent en *μαι*, soit présents, soit futurs, soit passifs, soit neutres, perdent une syllabe à la seconde personne : *καλοῦμαι*, *καλῆς*; *τιμηθήσομαι*, *τιμηθήσης*; *λέξομαι*, *λέξης*; et, pour résumer de manière à vous faire connaître plus facilement les verbes grecs passifs qui ont une syllabe de moins à la seconde personne, écoutez une règle générale et invariable : toute première personne, au passif, qui a une syllabe de plus qu'à l'actif, la perd à la seconde personne ; toute première per-

sonne au contraire qui, au passif, a le même nombre de syllabes qu'à l'actif, le conserve à la seconde : *φιλῶ*, *φιλοῦμαι*, fait *φιλή*, parce que le passif est plus long que l'actif; de même *ἔλω*, *ἔλομαι*, fait *ἔλη*; mais *εἴρημαι*, qui contient le même nombre de syllabes que l'actif *εἴρηκα*, en conserve autant à la deuxième personne qu'à la première, *εἴρησαι*. Il en est ainsi de *εἰρήκειν*, *εἰρήμην*, *εἴρησο*. Dans toute espèce de verbe, à quelque temps que ce soit, la première personne terminée en *μαι* forme la troisième en changeant *μ* en *τ*, et en gardant toutes ses syllabes. Mais, au parfait, tous conservent la même pénultième, *πεφίλημαι*, *πεφίληται*. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* est la seule qui conserve au présent la même pénultième pour la première et la troisième personne, *χρυσούμαι*, *χρυσούται*. La première conjugaison change en *ει* la diphthongue qui, à la première personne, lui avait servi de figurative : *καλοῦμαι* fait *καλεῖται*, parce que *καλῶ* fait *καλεῖς*. La seconde conjugaison change, pour la même raison, en *α* cette figurative, *τιμῶμαι*, *τιμᾶται*, parce qu'on dit *τιμᾷς*. *Χρυσούται* a conservé la diphthongue *ου*, parce qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'actif. En effet, les deux diphthongues *οι* et *ου* sont toutes deux formées avec la *prépositive* *ο*. Le futur des verbes *circonflexes* et le présent, aussi bien que le futur des *barytons*, changent en *ε*, à la troisième personne, l'*ο* qui sert de pénultième à la première, afin que cette voyelle, brève de sa nature, soit remplacée par une autre voyelle également brève, *φιληθήσομαι*, *φιληθήσεται*; *λέγομαι*, *λέγεται*. Dans tous les verbes passifs ou de

De passiva declinatione.

Græci activo instanti verborum in *ω* exeuntium addunt syllabam *μαι*, et fit passivum : quæ syllaba omni verbo sola sociatur, ita ut *ω*, prius ultimum, nunc penultimum, aut maneat, ut in secunda perispomenon *ἀποτρίωμαι*; aut in *ου* diphthongum transeat, ut in prima et tertia *ποιούμαι*, *στεφανούμαι*; aut in *ο* corripatur, ut in omnibus *barytonis*, *πλέκομαι*, *ἄγομαι*. Ergo nunquam passivum græcum invenitur non suo activo majus. Verbum græcum in *μαι* desinens si in secunda persona *μ* in *σ*γμα demutet, hoc aut est præsens τῶν εἰς *μι*, ut *τίθημι*, *τίθεμαι*, *τίθεσαι*; *δίδωμι*, *δίδωμαι*, *δίδου*; *ἴστημι*, *ἴσταμαι*, *ἴστασαι*; aut est τῶν εἰς *ω* temporis præteriti perfecti, *πεφίλημαι*, *πεφίλησαι*, *τετίμημαι*, *τετίμησαι*. Et in his semper *ισοσυλλαβεῖ* primæ secunda persona. Alioquin reliqua omnia, quæ in *μαι* desinunt, sive præsens, seu futuri sint, tam passivi generis, quam communis, unam secundæ personæ syllabam detrahunt : *καλοῦμαι* *καλῆς*, *ὄρωμαι* *ὄρε*, *ζηλοῦμαι* *ζηλοῦ*, *βλέπομαι* *βλέπῃ*, *τιμηθήσομαι* *τιμηθήσης*, *λεχθήσομαι* *λεχθήσης*, *τιμησομαι* *τιμήσης*, *λέξομαι* *λέξης*. Et ut advertis faciliori compendio, quæ græca verba passiva secundam personam minorem syllaba proferunt, accipe generalis regulæ repertam necessitatem. Omnis apud illos prima persona passiva, quæ activo suo syllaba major est, hanc syllabam detrahit de secunda; quæ æqualis activo est, par-

majus activo est, *φιλῆ* facit : *ἔλω*, *ἔλομαι*, *ἔλη*; *ἔλεγον*, *ἔλεγόμην*, *ἔλεγον*; *ἔδοον*, *ἔδοόμην*, *ἔδοον*; *λαλήσω*, *λαλήσομαι*, *λαλήσῃ*. Contra *εἴρηκα*, *εἴρημαι*, quia par activo suo est, facit secundam *ισοσύλλαβον* primæ, *εἴρησαι*; *εἰρήκειν*, *εἰρήμην*, *εἴρησο*; *λελάληκα*, *λελάλημαι*, *λελάλησαι*; *ἐλεγάλῃκειν*, *ἐλεγάλῃμην*, *ἐλεγάλῃσο*. In omni verbo cujuscunque temporis prima persona in *μαι* terminata, translato *μ* in *τ* litteram, migrat in tertiam, servato numero syllabarum. Sed penultimam retinet in *παρὰκειμένῃ* quidem omne verbum, *πεφίλημαι*, *πεφίληται* in præsentis vero sola tertia *συζυγία* περισπωμένων, *χρυσούμαι*, *χρυσούται*. Ceterum prima transfert in *ει* diphthongum, quæ in prima verbi positione fuerat ejus indicium, *καλοῦμαι*, *καλεῖται*, ὅτι *καλῶ*, *καλεῖς*; secunda in *α* propter eandem causam, *τιμῶμαι*, *τιμᾶται*, ὅτι *τιμᾷς*. Nam et *χρυσούται* ideo retinuit *ου*, quia propinqua priori est. Utraque enim diphthongus *οι* et *ου* per *ο* litteram componuntur. Futurum autem perispomenon, et in *barytonis* tam præsens, quam futurum, *ο* litteram, quæ fuit penultima primæ, per tertiam in *ε* transfert, ut naturalis brevis in natura brevem, *φιληθήσομαι* *φιληθήσεται*, *λέγομαι* *λέγεται*, *λεχθήσομαι* *λεχθήσεται*. Cujuscunque verbi passivi, vel passivo similis, prima persona pluralis in quocunque tempore in *θα* syllabam desinit, *νοούμεθα*, *ἐνούμεθα*, *νενοήμεθα*, *ἐνενοήμεθα*, *νοηθσόμεθα*. Ἄριστον enim, qui solus in *μεν* exit, *ἐνοήθημεν*, transeo, quia Latini ignorant. Per omnia tempora primam

forme semblable, la première personne plurielle se termine à tous les temps par la syllabe *θα*, *νοούμεθα*, *νενοήμεθα*. Je ne parle pas de l'aoriste, le seul temps où elle se termine en *μεν*, parce que les Latins ne connaissent pas ce temps. A tous les temps, la première personne du pluriel est plus longue que la première du singulier, *ποιῶ*, *ποιούμεν*; *ἐποιοῦν*, *ἐποιοῦμεν*; *πεποιήκα*, *πεποιήκαμεν*, etc.; de même *ποιούμαι* fait *ποιούμεθα*; *ἐποιοῦμην*, *ἐποιοῦμεθα*. Cette analogie se trouve aussi dans la langue latine : *amo*, *amamus*; *amabam*, *amabamus*; *amavi*, *amavimus*, etc. En grec, la deuxième personne plurielle à l'actif change seulement le *τ* de sa dernière syllabe en *σ* et en *θ*, et forme ainsi son passif, *ποιεῖτε*, *ποιεῖσθε*; *γράφετε*, *γράφεσθε*. Il ne faut pas être surpris qu'il n'en soit pas de même au parfait, puisque *πεποιήκατε* ne fait pas *πεποιήκασθε*, mais *πεποιήσθε*, ainsi que les autres verbes également au parfait. Mais la règle qui gouverne les autres temps cède ici à une autre qui veut que tous les verbes dont la première personne est en *θα* abrègent la seconde d'une syllabe. Or, si cette seconde personne eût fait *πεποιήκασθε*, elle eût égalé en nombre de syllabes la première, *πεποιήμεθα*. Voilà pourquoi on fait disparaître la syllabe du milieu, *πεποιήσθε*. Pour *ποιεῖτε*, *ποιεῖσθε*; *λέγετε*, *λέγεσθε*, ils suivent la première règle, parce qu'ils ne combattent pas la seconde : *ποιούμεθα*, *ποιεῖσθε*; *λεγόμεθα*, *λέγεσθε*. Au passif et dans les verbes de forme passive, la seconde personne plurielle ajoute un *ν* avant le *τ*, prend la pénultième de la première personne du même

nombre, et forme ainsi la troisième personne : *λέγεται*, *λέγονται*; *ποιεῖται*, *ποιούνται*, etc. C'est ce qui fait que les parfaits qui, dans le corps du mot, ont quelques-unes de ces lettres entre lesquelles on ne peut, à la troisième personne du pluriel, intercaler un *ν*, ont recours aux participes. Dans *τέτιλται*, on n'a pu mettre le *ν* entre le *λ* et le *τ*, puisque le *ν* ne pouvait en effet ni terminer la syllabe après *λ*, ni commencer la suivante avant *τ*; on a fait alors *τετιλμένοι εἰσι*. De même pour *γέγραπται*, le *ν* ne pouvait se placer entre *π* et *τ*; on a fait alors *γεγραμμένοι εἰσι*, et de même pour les verbes ainsi construits. Tout verbe grec à l'indicatif, à quelque espèce qu'il appartienne, se termine à la première personne ou en *ω*, comme *λαλῶ*, *πλουτῶ*; ou en *μαι*, comme *λαλοῦμαι*, *βούλομαι*; ou en *μι*, comme *φημι*, *τίθημι*, quoique quelques personnes aient pensé qu'il y a aussi des verbes en *α*, et qu'elles aient osé dire à la première personne du présent *ἐγρήγορα*. En grec, l'*ω* est long de sa nature, non-seulement dans les verbes, mais aussi dans toute espèce de mots. Chez les Latins, quelques-uns regardent comme long l'*o* final des verbes, d'autres soutiennent qu'il est bref; car, dans *scribo ne*, *cædo ne*, l'*o* est aussi généralement reconnu comme long que dans *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Cependant je n'oserais me prononcer sur une chose que des auteurs d'un grand poids ont rendue douteuse par la dissidence de leurs opinions. J'assurerais toutefois que Virgile, qui a servi d'autorité aux écrivains des siècles passés, et qui en sera toujours une pour ceux à venir, n'a

personam pluralem majorem præferunt singulari, *ποιῶ* *ποιούμεν*, *ἐποιοῦν* *ἐποιοῦμεν*, *πεποιήκα* *πεποιήκαμεν*, *ἐπεποιήκειν* *ἐπεποιήκαμεν*, *ποιῶ* *ποιώμεν*. Sic et *ποιούμαι* *ποιούμεθα*, *ἐποιοῦμην* *ἐποιοῦμεθα*, *πεποιήμαι* *πεποιήμεθα*, *ἐπεποιήμην* *ἐπεποιήμεθα*, *κοινηθῆσομαι* *κοινηθῆσόμεθα*. Sic et apud Latinos, *amo* *amamus*, *amabam* *amabamus*, *amavi* *amavimus*, *amaveram* *amaveramus*, *amabo* *amabimus* : sic et *amor* *amatur*, *amabor* *amabamur*, *amabor* *amabimur*. In græcis verbis secunda persona pluralis activa unam ultimæ syllabæ suæ litteram *τ* mutat in *σ* καὶ *θ*, et fit passiva, *ποιεῖτε* *ποιεῖσθε*, *γράφετε* *γράφεσθε* : quod non mireris in præteritis perfectis non evenire, cum *πεποιήκατε* *πεποιήκασθε* non faciat, sed *πεποιήσθε*; nec *λελύκατε* *λελύκασθε*, sed *λέλυσθε*; nec *πεφράκατε* *πεφράκασθε*, sed *πέφρασθε*, et similia. Alia enim regula his temporibus obviavit, cujus imperium est, ut omnia verba, quorum prima persona in *θα* exit, secundam minorem syllaba proferant. Si ergo fecisset *πεποιήκασθε*, par foret numerus syllabarum cum prima *πεποιήμεθα*, si *λελύκασθε*, cum *λέλύμεθα*, si *πεφράκασθε*, cum *πεφράμεθα*. Ideo necessaria syllaba media subtracta resedit, *πεποιήσθε*, *λέλυσθε*, *πέφρασθε*. Ceterum *ποιεῖτε* *ποιεῖσθε*, *λέγετε* *λέγεσθε*, priori regulæ obsequitur, quia non repugnat sequenti; *ποιούμεθα* enim *ποιεῖσθε*, *λεγόμεθα* *λέγεσθε*. In verbis passivis, vel passivo similibus, persona secunda pluralis addito *ν* ante *τ* cum primæ personæ penultima tertiam pluralem facit, *λέγεται* *λέγονται*, *ποιεῖται* *ποιούνται*, *πεποιήται* *πεποιήνται*,

εἴρητο *εἴρηντο*, *ἐλέγετο* *ἐλέγοντο*; *ἐάν* *λέγεται*, *ἐάν* *λέγονται*, *εἰ* *λέγοιτο*, *εἰ* *λέγοιντο*. Unde illa præterita perfecta, quæ his literis in medio contexta sunt, ut in tertia persona plurali *ν* non possit adjungi, advocant sibi participia. *Τέτιλται*, quia inter *λ* et *τ*, *ν* esse non potuit, cum nec finali easse post *λάμβδα*, nec incipere ante *ταῦ* fas erat, factum est *τετιλμένοι εἰσι*; *γέγραπται* similiter, quia inter *π* καὶ *τ* non admittebat *ν*, *γεγραμμένοι εἰσι*. Sic *τέτυπται*, *τετυμμένοι εἰσιν*; *ἐσφράγισται*, *ἐσφραγισμένοι εἰσιν*, et similia. Omnæ græcum verbum indicativum cujuscunque generis in prima sui positione aut in *ω* exit, ut *λαλῶ*, *πλουτῶ* aut in *μαι*, ut *λαλοῦμαι*, *βούλομαι* aut in *μι*, ut *φημι*, *τίθημι*; licet et in *α* easse credatur, quia *ἐγρήγορα* nonnulli ausi sunt primum thema verbi pronuntiare. Apud Græcos *ω* non solum in verbis, sed in omni parte orationis littera est naturaliter longa. Latinorum verborum finale *o* sunt qui longum existiment, sunt qui breve diffiniant. Nam *scribo ne*, *cædo ne*, *o* non minus consensu omnium productum habet, quam *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Ego tamen de re, quæ auctores magni nominis dubitare fecit, certam quidem non ausim ferre sententiam : asseveraverim tamen, Vergilium, cujus auctoritati omnis retro ætas, et quæ secuta est, vel sequetur, libens cesserit, *o* finale in uno omnino verbo, adverbio, nomine, uno pronomine corripuisse; *scio*, *modo*, *duo*, *ego* :

- — *Scio* me Danais e classibus unum.
- — *Modo* Jupiter assit.

abrégé l'o final des mots que dans un seul verbe, un seul adverbe, un seul nom, et dans un seul pronom : *scio, modo, duo, ego*.

— — *Scio me Danaï et classibus unum.*

— — *Modo Juppiter adsit.*

Si duo præterea — —

Non ego cum Danaï. — —

De l'impératif.

La seconde personne plurielle du présent de l'indicatif est toujours en grec la même que celle de l'impératif. Ποιεῖτε est la seconde personne de l'indicatif et de l'impératif, de même que τιμάτε et autres mots semblables. Rappelons-nous bien cette règle, et établissons-en une autre, afin de voir par l'une et par l'autre ce qu'il faut surtout observer. Tout verbe dont la finale est la syllabe *μεν*, quelle que soit sa pénultième à la première personne, la conserve à la seconde, c'est-à-dire que la syllabe sera ou également longue ou également brève : λαλοῦμεν, λαλεῖτε; la diphthongue *ου* à la première personne, et la diphthongue *ει* à la seconde, sont longues toutes deux. Dans τιμῶμεν, τιμάτε, la syllabe longue *μα* a pris la place de la syllabe longue *μω*. Dans στεφανοῦμεν, στεφανοῦτε, la même diphthongue est demeurée. L'o de λέγομεν est bref, λέγετε a pris un *ε*, bref aussi de sa nature; mais, au subjonctif, la première personne allonge la pénultième, ἐὼν λέγωμεν. Aussi la seconde personne l'a-t-elle allongée, ἐὼν λέγητε, en changeant *ε* en *η*. Si nous disons φεύγωμεν à la première personne plurielle de l'impératif, il s'ensuit que la finale *μεν* se trouvant précédée d'un *ω*, la pénultième doit être longue à la deuxième personne. S'il en est ainsi, on devra dire φεύγητε, comme λέγωμεν, λέγητε. Mais on est demeuré

d'accord que la seconde personne de l'impératif est toujours la même qu'à l'indicatif; or, on dit, à ce dernier mode, φεύγετε et non φεύγητε. On conclut de là que l'impératif n'a pas d'autre seconde personne que φεύγετε; que, d'après les règles de la formation des personnes, φεύγετε ne peut pas venir après la première personne φεύγωμεν. Donc φεύγωμεν n'est pas la première personne de l'impératif. Il est clair en conséquence que l'impératif n'a de première personne ni au singulier ni au pluriel; ainsi, lorsque nous disons, *fuyons, apprenons*, etc., il faut donner à ces mots le sens de l'exhortation, et non les assigner au mode impératif. En grec, l'impératif singulier actif, soit au présent, soit à l'imparfait, se termine à la seconde personne en *ει*, ou en *α*, ou en *ου*, ou en *ε*, ou en *θι*. Les trois premières formes de terminaison appartiennent aux verbes *circumflexes*, νόει, τίμα, δῆλου; la quatrième est celle des *barytons*, λέγε, γράφε; et la cinquième, celle des verbes en *μι*, comme ἵσταθι, ὀρνυθι, φάθι. Cette dernière terminaison se retrouve encore dans les verbes dont l'infinitif finit en *ναι*, bien que leur présent ne soit pas en *μι* : βῆναι, βῆθι; νύγηναι, νύγηθι. Il faut en excepter εἶναι, δοῦναι, θῆναι. Au reste, il y a plusieurs raisons pour que νενοηκέναι et autres verbes semblables fassent plutôt νενόηκε, νενοηκέτω, que νενόηθι. Je puis prendre un de ces verbes pour exemple. Ceux qui se terminent en *θι*, et dont l'infinitif est en *ναι*, doivent nécessairement avoir autant de syllabes que cet infinitif : νύγηθι, νύγηναι; δάμηθι, δαμῆναι. Or, πεποιήθι n'a déjà plus le même nombre de syllabes que πεποιήκηναι; alors on n'a pas voulu dire πεποιήθι, mais πεποιήκε. De même, dans la langue latine, l'impératif

Si duo præterea — —

Non ego cum Danaï. — —

De imperativo modo.

Semper apud Græcos modi indicativi temporis præsentis secunda persona pluralis eadem est, quæ et imperativi. Ποιεῖτε et indicativo secunda est, et in imperativo. Τιμάτε, χρυσοῦτε, γράφετε, ποιεῖσθε, τιμάσθε, χρυσοῦσθε, λέγεσθε, γράφεσθε, et similia. Hac regula memoriæ mandata, alteram subjicimus, ut una ex utraque observandæ rationis necessitas colligatur. Omne verbum, quod in *μεν* desinit, qualem penultimam habuerit in prima persona, talem transmittit secundæ, id est, tempus retinet vel productæ, vel brevis syllabæ : λαλοῦμεν λαλεῖτε, quia in prima *ου* erat, et in secunda *ει* diphthongus æque longa successit. Τιμῶμεν τιμάτε, *μα* longa syllaba locum, quem in *μω* habuerat, occupavit. Στεφανοῦμεν στεφανοῦτε, eadem diphthongus perseveravit. Λέγομεν quia *ο* litera brevis est, λέγετε, *ε* æque natura brevem recipit. At in conjunctivo, quia producit penultimam, ἐὼν λέγωμεν, ideo et in secunda persona, ἐὼν λέγητε produxit, *ε* in *η* mutando. Si igitur φεύγωμεν primam personam imperativi esse dicemus, sequitur, ut, quia in *μεν* exit *ω* præcedente, etiam secundæ personæ penultimam ex necessitate producat. Quod si est, φεύγητε faciet, quemadmodum ἐὼν λέγωμεν, ἐὼν λέγητε.

Sed constitit, eandem semper esse secundam personam imperativi, quæ et indicativi fuit : φεύγετε autem in indicativo fuit, non φεύγητε. Ex his colligitur, neque aliam imperativi secundam personam esse nisi φεύγετε, nec in declinatione φεύγετε secundam esse posse post φεύγωμεν, et ideo φεύγωμεν, non potest imperativi prima esse persona. Manifestum est ergo, imperativum nec singularem, nec pluralem habere primam personam. Cum autem dicimus, *fugiamus, discamus, nutriamus, aremus, docemur*, et similia, ad exhortativum sensum, non ad imperativum modum pertinere dicenda sunt. Apud Græcos imperativus singularis activus temporis præsentis et præteriti imperfecti, in secunda scilicet persona, aut in *ει*, aut in *α*, aut in *ου*, aut in *ε*, aut in *θι* terminatur. Prima tria ad perispomena pertinent, νόει, τίμα, δῆλου; quartum ad barytona, λέγε, γράφε; quintum ad verba τὰ εἰς *μι*, ut ἵσταθι, ὀρνυθι, φάθι. Sed et illa similem habent terminum, quorum infinitivus in *ναι* exit, etsi non sint τῶν εἰς *μι*, βῆναι βῆθι, νύγηναι νύγηθι, δαμῆναι δάμηθι : excepta sunt εἶναι, δοῦναι, θῆναι. Ceterum νενοηκέναι, vel huic similia, ut magis νενόηκε νενοηκέτω, quam νενόηθι faciat, multiplex ratio cogit : de qua unum pro exemplo argumentum ponere non pigebit. Quæ in *θι* exeunt ab infinitis in *ναι* desinentibus, necesse est ut sint infinitis suis ἱσοσύλλαβα,

dérive de l'infinif, en rejetant la dernière syllabe : *cantare, canta; monere, mone; esse, es; de même que ades et prodes*. On trouve, dans Lucilius, *prodes amicis*; dans Virgile, *huc ades, o Lenæe*; et dans Térence, *bono animo es; facere, face; dicere, dice*; et par syncope, *fac, dic*. Les Grecs ajoutent la syllabe *τω* à la deuxième personne, et forment ainsi la troisième, *ποιεῖ, ποιεῖτω; λέγει, λεγέτω*. Si la seconde se termine en *θι*, ils changent cette finale en *τω, βήθι, βήτω*. C'est en ajoutant *τε* à la seconde personne du singulier, qu'ils font la deuxième du pluriel à l'impératif : *ποιεῖ, ποιεῖτε; βοᾷ, βοᾷτε*, etc. Ils forment la troisième du pluriel en ajoutant *σαν* à la troisième du singulier, *ποιεῖτω, ποιεῖτωσαν*. Les Grecs reportent cette formation successive de personnes sur deux temps à la fois, savoir, le présent et l'imparfait; et en effet, si on examine attentivement, on verra que l'impératif tient plutôt chez eux de l'imparfait que du présent; car, en ôtant l'augment syllabique ou l'augment temporel à la troisième personne de l'imparfait, on a, à la deuxième de l'impératif, *ἐλάλει, λάλει; ἔλεγε, λέγε*, etc. De même au passif, *ἐχρυσού, χρυσού; ἤγου, ἄγου*. Les Latins ont pensé qu'il ne faut donner aucun préterit à l'impératif, parce qu'on commande qu'une chose se fasse actuellement ou qu'elle se fasse un jour. Aussi se sont-ils contentés, en formant ce mode, de lui donner un présent et un futur. Mais les Grecs, examinant plus minutieusement la nature de l'impératif, ont pensé que l'intention de commander pouvait embrasser même le temps passé,

comme, par exemple, *ἡ θύρα κεκλείσθω*; ce qui n'est pas la même chose que *ἡ θύρα κλείσθω*; car lorsque je dis *κλείσθω*, je prouve que la porte dont je parle a été ouverte jusqu'ici. Mais quand je dis *κεκλείσθω*, je commande que cette porte soit déjà fermée au moment où je parle. Les Latins reconnaissent cette forme de commandement lorsqu'ils disent par périphrase, *ostium clausum sit*, que la porte ait été fermée. Ce mode se conjugue ensuite dans tous ses temps passés, en confondant toutefois les deux parfaits; car on dit également, pour le parfait et pour le plus-que-parfait, *νενίκηκε, νενικηκέτω, et νενίκησο, νενικήσθω*. Voyons, en nous appuyant sur la preuve suivante, jusqu'à quel point cela est nécessaire. Supposons, par exemple, que le sénat ordonne à un consul, ou à des soldats près de livrer bataille, de terminer promptement la guerre. : *Πρὸ ὥρας ἑκτῆς ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλήσθω, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω*. Les Grecs joignent aussi le futur à l'aoriste, parce que l'un et l'autre se reconnaissent à l'indicatif par les mêmes signes; car si l'aoriste se termine en *σα*, le futur se termine en *σω, ἐλάλησα, λαλήσω*; s'il se termine en *ξα*, le futur est en *ξω, ἐπραξα, πράξω*; si enfin l'aoriste est en *ψα*, le futur est en *ψω, ἐπεμψα, πέμψω*. Donc *λάλησον, πράξον, πέμψον*, servent à la fois pour les deux temps, ce qui est clairement démontré par la figurative qu'on retrouve dans l'un et dans l'autre. La troisième personne se rapproche plus de l'aoriste que du futur; car elle fait *λαλήσάτω, πράξάτω, πέμψάτω*, et les finales *σα, ξα, ψα*, caractérisent l'aoriste.

νύγηθι νύγητι, δάμηθι δαμήναι, βῆθι βῆναι. Πεποιήθι αὐτὴν πεποιήσθαι ἀσφάλειαν καὶ ἀσφάλειαν. Inde non receptum est πεποιήθαι, sed πεποιήσθαι. Similiter apud Latinos imperativus nascitur ab infinito, alijcta ultima, *cantare canta, monere mone, legere lege, ambire ambi, ferre fer, esse es, et ades, et prodes*. Lucilius, *Prodes amicis*. Vergilius, *Huc ades, o Lenæe*. Terentius, *Bono animo es. Facere face, dicere dice*, et per synopam *fac, dic*. Græci secundæ personæ addita τω syllaba tertiam ejusdem præsentis efficiunt, ποιεῖ ποιεῖτω, τιμᾷ τιμᾶτω, χρυσού χρυσούτω, λεγέ λεγέτω. Quod si secunda in θι desit, ipsam mutat in τω, βῆθι βήτω τε vero syllabam adjicientes præsentis singulari, imperativo pluralem faciunt, ποιεῖ ποιεῖτε, βοᾷ βοᾷτε, δηλοῦ δηλοῦτε, τύπτε τύπτετε. Tertiam pluralem faciunt addendo σαν tertiam singulari, ποιήτω ποιήτωσαν. Hanc declinationem, quæ decursa est, Græci duobus simul temporibus assignant, instanti et præterito imperfecto. Et re vera, si pressius quæras, magis de imperfecto, quam de instanti tantum apud illos imperativum videbis. Tertia enim imperfecti indicativi persona capite deminuta, vel in syllaba, vel in syllabæ tempore, facit imperativi secundam, ἐλάλει λάλει, ἔδωκ βόα, ἔσπεφάνω στεφάνω, Δαγε λέγε, ἤγε ἄγε, εἴλεξε ἔλεξε. Ita et in passivis, ἐνοού νοού, ἐτιμῶ τιμῶ, ἐχρυσού χρυσού, ἐτύπτου τύπτου, ἤγου ἄγου, ἔλκου ἔκου. Latini non existimaverunt ullum præteritum imperativo dandum, quia imperator quid, ut aut nunc, aut in posterum fiat. Ideo præsentis et futuro

in modi hujus declinatione contenti sunt. Sed Græci, introspecta sollertius jubendi natura, animadvertent, posse comprehendere præcepto tempus elapsum, ut est ἡ θύρα κεκλείσθω, quod aliud est, quam ἡ θύρα κλείσθω. Nam κλείσθω cum dico, ostendo hæcenus patuisse, cum vero dico κεκλείσθω, hoc impero, ut claudendi officium jam peractum sit : quod et latinitas jubendum novit, cum περιπραστῶς dicit, *ostium clausum sit*. Hinc jam per omnia præteriti tempora declinatio vagatur, sed utroque perfecto simul juncto. Dicunt enim παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικού, νενίκηκε νενικηκέτω; et νενίκησο νενικήσθω. Quod quam necessarium sit, hinc sumpto argumento requiratur. Præponamus, senatum pugnato consul vel militibus imperare conficiendi belli celeritatem, πρὸ ὥρας ἑκτῆς ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλήσθω, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Futurum quoque suum Græci cum aoristo jungunt, quia iisdem signis indicativo utrumque dinoscitur. Nam si aoristus desinat in *σα*, futurum in *σω* terminatur, ἐλάλησα, λαλήσω; si hoc in *ξα*, illud in *ξω*, ἐπραξα, πράξω; si in *ψα*, in *ψω*, ἐπεμψα, πέμψω. Ergo *λάλησον, πράξον, πέμψον*, assignatur simul utrique temporis, quod utriusque signa demonstrant. Tertia vero persona magis aoristum respicit, quam futurum. Facit enim *λαλήσάτω, πράξάτω, πέμψάτω*, cum *σα, ξα, ψα*, χαρακτήρες sint ἀορίστου. Idem sonat et plurale ποιήσατε : cuius tertius persona rursus cum addimento tertie singularis efficitur ποιήσάτωσαν. Et ut hoc idem tempus, id est, futurum imperativi, passivum fiat,

Il en est de même du pluriel ποιήσατε, dont la troisième personne est ποιησάτωσαν, formée par l'addition d'une syllabe et de la troisième personne du singulier. Pour changer ce temps, c'est-à-dire le futur de l'impératif, de l'actif en passif, on prend l'aoriste infinitif, et, sans changer aucune lettre, et en reculant uniquement l'accent sur la syllabe précédente, on a le futur de l'impératif : ποιῆσαι, ποιήσαι; λαλῆσαι, λαλήσαι. La troisième personne ici vient de la troisième personne de l'actif, en changeant τ en σθ, ποιησάτω, ποιησάσθω; de même que ποιείσθε s'est formé de ποιείτε.

Du conjonctif.

Le conjonctif, en latin, mode qui en grec se nomme ὑποτακτικόν, a tiré son nom de la même source que dans cette langue; car on l'a appelé conjonctif ou subjonctif, à cause de la conjonction qui toujours l'accompagne. Les Grecs l'ont aussi nommé ὑποτακτικόν, parce qu'il est toujours subordonné à une conjonction. Ce mode a surtout cela de remarquable, que chacun de ses temps à l'actif et à la première personne du singulier se termine en ω : ἐὼν ποιῶ, ἐὼν πεποιήκω; au point que les verbes en μι, une fois arrivés à ce mode, reviennent à la forme des verbes terminés en ω, dont ils sont dérivés, τιθῶ, τίθημι; et au conjonctif, ἐὼν τιθῶ. De même, δίδω, δίδωμι, ἐὼν δίδω. Les subjonctifs, en grec, allongent les syllabes qui étaient restées brèves dans les autres modes : λέγομεν, ἐὼν λέγωμεν. Ils changent la diphthongue ει en η : λέγω, λέγεις; ἐὼν λέγω, ἐὼν λέγης; et comme la nature de tous les verbes grecs veut que, dans ceux dont la première personne finit

par un ω, la seconde soit terminée par une syllabe dans laquelle il entre deux voyelles, alors on dit ἐὼν λέγῃς, en écrivant un ι à côté de l'η, pour ne pas violer la règle qui commande deux voyelles. La troisième personne se forme de la deuxième; en retranchant la dernière lettre : ἐὼν ποιῇς, ἐὼν ποιῇ. Or, comme nous l'avons déjà dit, cédant à leur penchant à allonger les voyelles brèves, les Grecs changent à la deuxième personne ε en η : λέγετε, ἐὼν λέγῃτε; de même qu'ils ont changé l'ο du pluriel de l'indicatif en ω, λέγομεν, ἐὼν λέγωμεν, ils disent à la troisième ἐὼν λέγωσι, parce que, chez eux, tous les verbes qui finissent en μεν à la première personne plurielle changent μεν en σι à la troisième. Il suffit, pour former le passif de l'actif à ce mode, d'ajouter la syllabe μαι à la première personne de l'actif : ἐὼν ποιῶ, ἐὼν ποιῶμαι; ἐὼν ποιήσω, ἐὼν ποιήσωμαι; la seconde du passif est la même que la troisième de l'actif : ἐὼν ποιῶ, ποιῇς, ποιῇ; ἐὼν ποιῶμαι, ποιῇ. Cette même troisième personne de l'actif forme la troisième du passif, en prenant la syllabe ται : ἐὼν ποιῇ, ἐὼν ποιῇται. Les Grecs unissent deux temps au conjonctif. La langue latine a cela de particulier, qu'elle emploie tantôt l'indicatif pour le conjonctif, tantôt le conjonctif pour l'indicatif. Cicéron a dit, dans son troisième livre des Loix : *qui poteris socios tueri*. Le même auteur a dit, dans le premier livre de son traité de la République : *libenter tibi, Læli, uti quum desideras, equidem concessero*.

De l'optatif.

Les Grecs ont agité avant nous cette question, savoir, si l'optatif est susceptible de recevoir un

sumitur aoristus infiniti, et nulla omnino litera mutata, tantumque accentu sursum ad præcedentem syllabam tracto, futurum imperativum passivum sit, ποιῆσαι ποιήσαι, λαλῆσαι λάλησαι. Cujus tertia persona sit de tertia activi, mutato τ in σθ, ποιήστω ποιησάσθω, sicut et ποιείτε ποιείσθε, et ποιήσατε ποιήσασθε.

De conjunctivo modo.

Conjunctiva Latinorum, quæ ὑποτακτικὰ Græcorum, causam vocabuli ex una eademque origine sortiuntur. Nam ex sola conjunctione, quæ ei accidit, conjunctivus modus appellatus est. Unde et Græci ὑποτακτικὸν διὰ τοῦ ὑποτάχθαι vocitaverunt. Apud quos hoc habet præcipuum hic modus, quod omne tempus ejus activum primam personam singularem in ω mittit, ἐὼν ποιῶ, ἐὼν πεποιήκω, ἐὼν ποιήσω; adeo ut et illa verba, quæ in μι exeunt, cum ad hunc modum venerint, redeant ad illa in ω desinentia, de quibus derivata sunt, τιθῶ, τίθημι, et in conjunctivo ἐὼν τιθῶ, item δίδω, δίδωμι, ἐὼν δίδω. Ὑποτακτικὰ Græcorum syllabas, quæ in aliis modis breves fuerunt, in sua declinatione producunt, λέγομεν, ἐὼν λέγωμεν; sed et ει diphthongum in ητα mutant, λέγω, λέγεις, ἐὼν λέγω, ἐὼν λέγης. Et quia natura verborum omnium apud Græcos hæc est, ut ex prima persona in ω exeuntum, secunda in duas vocales desinat; ideo ἐὼν λέγῃς, cum ι adscripto post η profertur, ut dua-

rum vocalium salva sit ratio. Tertia vero persona de secunda fit, retracta ultima litera, ἐὼν ποιῇς, ἐὼν ποιῇ. Et quia, ut diximus, amore productionis ο pluralis indicativi in ω mutant, λέγομεν, ἐὼν λέγωμεν, in secunda quoque persona ε in η transferunt, λέγετε, ἐὼν λέγῃτε. Tertia, ἐὼν λέγωσιν; quia omne verbum apud Græcos, quod exit in μεν, mutat μεν in σιν, et personam tertiam facit. Horum passiva de activis ita formantur, ut primæ personæ activæ si addas μαι syllabam, passivum ejusdem temporis facias, ἐὼν ποιῶ, ἐὼν ποιῶμαι, ἐὼν πεποιήκω, ἐὼν πεποιήκωμαι, ἐὼν ποιήσω, ἐὼν ποιήσωμαι. Item activi tertia, secunda passivi est, ἐὼν ποιῶ, ἐὼν ποιῇς, ἐὼν ποιῇ, ἐὼν ποιῶμαι, ἐὼν ποιῇ. Hæc eadem activi tertia, addita sibi ται syllaba, passivam tertiam facit, ἐὼν ποιῇ, ἐὼν ποιῇται. Græci in conjunctivo modo tempora bina conjungunt. Proprium Latinorum est, ut modo indicativa pro conjunctivis, modo conjunctiva pro indicativis ponant. Cicero de Legibus tertio, *Qui poterit socios tueri*. Idem Cicero in primo de republica, *Libenter tibi, Læli, uti eum desideras, equidem concessero*.

De optativo modo.

De hoc modo quæstio græca præcepsit, si præteritum tempus possit admittere, cum vota pro rebus aut præsentibus, aut futuris soleant accitari, nec in specie pos-

préterit, puisqu'on fait ordinairement des vœux pour une chose présente ou pour une chose future, et qu'on ne peut en apparence revenir sur le passé. Ils ont décidé que le préterit est nécessaire à l'optatif, parce que, ignorant souvent ce qui s'est passé dans un lieu dont nous sommes éloignés, nous désirons ardemment que ce qui nous serait utile fût arrivé. Un homme a désiré remporter la palme aux jeux Olympiques; renfermé dans sa demeure, il a confié ses chevaux à son fils, et l'a chargé de les conduire au combat; déjà le jour fixé pour la lutte est écoulé, le père ignore encore quelle en a été l'issue, et sa bouche fait entendre un souhait. Croyez-vous qu'il laisse échapper d'autres paroles que celles-ci : εἴθε δ' υἱός μου νενίκηχοι! « puisse mon fils avoir été vainqueur! » Qu'on demande également ce que devrait dire en latin un homme qui, dans un cas semblable, formerait un vœu; on répondra par ces mots : *utinam meus filius vicerit!* Mais peu d'auteurs latins ont admis à l'optatif cette forme de parfait : *utinam vicerim!* car les Latins réunissent les divers temps de ce mode, à l'exemple des Grecs. C'est ainsi qu'ils font un seul temps du présent et de l'imparfait, du parfait et du plus-que-parfait. Ils se servent, pour rendre les deux premiers temps, de l'imparfait du subjonctif : *utinam legerem!* et pour les deux suivants, ils emploient le plus-que-parfait du subjonctif : *utinam legissem!* Le futur optatif se rend par le présent du subjonctif : *utinam legam!* Il y a cependant quelques écrivains qui persistent à employer le parfait : *utinam legerim!* Ils s'appuient sur l'opinion des Grecs, que nous avons citée plus haut. Tout optatif grec terminé en *μι* est à l'actif; tous ceux qui finissent en *μην* sont

ou au passif, ou de forme passive : λέγοιμι, λεγόμεην. Les optatifs terminés par la syllabe *ην*, précédée d'une voyelle, sont tantôt à l'actif, tantôt au passif, et ne viennent pas d'autres verbes que des verbes en *μι* : φαίην, δοίην. Il y a des aoristes passifs venant des mêmes verbes, comme δοθείην, etc. Il y a aussi des temps de la même forme qui viennent des verbes terminés en *ω*, comme νυγείην, δαρείην, dont les temps, qui à l'actif finissent en *μι*, changent cette finale en la syllabe *μην*, et forment les mêmes temps du passif : λέγοιμι, λέγοιμην. Ceux qui finissent en *ην* intercalent un *μ*, et deviennent ainsi passifs : τιθείην, τιθείμην. Les Grecs donnent à chaque temps de l'optatif une syllabe de plus qu'aux mêmes temps de l'indicatif : ποιῶ, ποιοῦμι; ποιήσω, ποιήσομαι; πεποιήκα, πεποιήκομαι. Je ne parle pas de l'aoriste, que la langue latine ne connaît pas. Ainsi, nous trouvons en grec ἡδῶμι et ἡδῶμαι, parce que, d'après l'addition nécessaire de la syllabe *μι*, on fait de ἡδῶ ἡδῶμι, et de ἡδῶω, ἡδῶομαι. Tout optatif, dans cette langue, a toujours pour pénultième une diphthongue dans laquelle entre un *ι* : λέγοιμι, γράφοιμι, σταίην, δοίην. On ajoute un *ι* après l'*ω* dans ἡδῶιμι, pour que la pénultième de l'optatif ne marche pas sans cette voyelle. Toute première personne du singulier terminée en *μι* change cet *ι* final en *εν*, et fait ainsi son pluriel : ποιοῦμι, ποιοῦμεν. Toute première personne plurielle, *α*, à la pénultième, ou une seule voyelle, comme σταίμεν, ou deux, comme λέγοιμεν. Cette première personne sert à son tour à former la troisième, en changeant sa finale en *σαν*. Les mots suivants sont le même changement, et de plus ils retranchent le *μ* : σταίημεν, σταίησαν; λέγοιμεν, λέγοιεν. Les

sint transacta revocari; pronuntiatumque est, præteritum quoque tempus optanti necessarium, quia sæpe in longinquis quid evenerit nescientes, optamus evenisse, quod nobis commodet. Qui enim Olympiæ palmæ desiderium habuit, domi residens ipse, certatum equos suos cum aurigante filio misit, transacto jam die, qui certamini status est, exitum adhuc nesciens, et desiderium vocis adjuvans, quid aliud dicere existimandus est, quam εἴθε δ' υἱός μου νενίκηχοι. Hæc et quæstio et absolutio cum latinitate communis est, quia in causa pari hæc vox esse deberet optantis, *utinam filius meus vicerit!* Sed rari latinorum artium auctores admiserunt in optativo declinationem perfecti, *utinam vicerim!* In hoc enim modo Latini tempora Græcorum more conjungunt, imperfectum cum præsentis, plusquam perfectum cum perfecto : et hoc assignant duobus antecedentibus, quod in conjunctivo præteriti imperfecti fuit, *utinam legerem* : hoc duobus sequentibus, quod in conjunctivo plusquamperfecti fuit, *utinam legissem* : et hoc dant futuro, quod habuit conjunctivus præsens, *utinam legam*. Sunt tamen, qui et præterito perfecto acquiescant, *utinam legerim* : quorum sententiæ græca ratio, quam supra diximus, opitulatur. In græco optativo quæ in *μι* exeunt, activa tantum sunt; quæ in *μην*, passiva tantum, vel passivis similia, λέγοιμι, λεγόμε-

μην. Sed quæ in *ην* exeunt præcedente vocali, modo activa, modo passiva sunt, et non nisi ex illis verbis veniunt, quæ in *μι* exeunt, φαίην, δοίην. Passiva autem et de iisdem verbis fiunt, ut δοθείην, τιθείην, et de exeuntibus in *ω*, ut νυγείην, δαρείην. Activa ergo, quæ in *μι* exeunt, mutant *μι* in *μην*, et passiva faciunt λέγοιμι, λεγόμεην; quæ vero in *ην* exeunt, *μ* interserunt, et in passivum transeunt, τιθείην τιθείμην, διδοίην διδοίμην. Græci omne tempus optativi modi majus syllaba proferunt, quam fuit in indicativo, ποιῶ ποιοῦμι, πεποιήκα πεποιήκομαι, ποιήσω ποιήσομαι. Aoriston enim prætereo, quem latinitas nescit. Ideo ἡδῶμι et ἡδῶομαι apud Græcos legimus, quia propter necessarium augmentum syllabæ ἀπο τοῦ ἡδῶ fit ἡδῶμι, καὶ ἀπὸ τοῦ ἡδῶω fit ἡδῶομαι. Omne apud Græcos optativum singulare habet sine dubio in penultima diphthongum, quæ per *ι* componitur, λέγοιμι, γράφοιμι, σταίην, δοίην : unde et ἡδῶιμι post *ω* adscribitur *ι*, ne sine hac vocali optativi penultima proferatur. Græca, quæ in *μι* exeunt, *ι* ultimum in *εν* mutant, et fiunt pluralia, ποιοῦμι ποιοῦμεν, γράφοιμι γράφοιμεν. Semper apud Græcos pluralis prima persona aut unam vocalem habet in penultima præcedentem, ut σταίημεν, νυγίημεν; aut duas, ut λέγοιμεν, γράφοιμεν. Sed priora, sine mutato in *σαν*, tertiam personam de se efficiunt; sequentia vero, *μ* subtracto, idem faciunt, σταίημεν σταί-

temps terminés en *μην* au passif changent cette même syllabe en *ο*, et forment de cette manière la seconde personne : *ποιούμεν, ποιοίτο*. Ceux dont la désinence est *ην* changent *ν* en *σ*, pour avoir la seconde personne : *σταίν, σταίης*. Si cette seconde personne finit par un *ο*, elle le fait précéder d'un *τ* à la troisième : *ποιοίτο, ποιοίτο*; quand elle finit par *σ*, elle perd ce *σ* : *σταίης, σταίη*.

De l'infinitif.

Quelques grammairiens grecs n'ont pas voulu mettre l'infinitif, qu'ils appellent *ἀπαρέμφατον*, au nombre des modes du verbe, parce qu'un verbe, à un mode quelconque, ne saurait former un sens si on le joint à un autre verbe, fût-il à un autre mode. Qui dira en effet : *βουλοίμην λέγω, λεγοίμην βουλομαι, γράφοιμι τρέχω*? L'infinitif au contraire, joint à quelque mode que ce soit, complète un sens : *θέλω γράφειν, θέλε γράφειν*, etc. On ne peut pas dire non plus en latin : *velim scribo, debeam curre*, et autres alliances semblables. Ces mêmes grammairiens prétendent que l'infinitif est plutôt un adverbe, parce que, à l'exemple de l'adverbe, l'infinitif se place avant ou après le verbe, comme *γράφω καλῶς, καλῶς γράφω; scribo bene, bene scribo*. De même on dit : *θέλω γράφειν, γράφειν θέλω; volo scribere, scribere volo*. Ils ajoutent qu'il ne serait pas étonnant, puisque plusieurs adverbes viennent des verbes, que l'infinitif lui-même ne fût un mot formé aussi des verbes. Si, en effet, *ἔλληνιστι* vient de *ἔλληνίζω*, et *ἀκμητι* de *κάμνω*, pourquoi de *γράφω* ne formerait-on pas l'adverbe *γράφειν*? Ils vont encore plus

loin. Si, disent-ils, *γράφω*, quand il se change en ce mot, *γράφων*, perd le nom de verbe pour prendre celui de participe, parce qu'il change sa finale et n'admet plus la différence des *personnes*, pourquoi n'en serait-il pas de même de *γράφειν*, qui non-seulement change la finale, mais qui de plus perd les diverses significations établies par les *personnes* et les *nombre*s, surtout lorsque à l'égard des *personnes* le sens du participe est changé par l'addition d'un pronom, *ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν*, et que nous voyons l'infinitif subir cette même modification, *ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν*? Mais ceux qui pensent ainsi de l'infinitif ont surtout été trompés par ceci, que, dans l'adverbe, les différentes significations ne naissent pas de la similitude des diverses inflexions, mais que les temps et même les mots entiers sont changés, comme *νῦν, πάλαι, ὕστερον, nunc, antea, postea*. A l'infinitif, la voix change le temps par une simple inflexion, comme *γράφειν, γεγραφέναι, γράψαι, scribere, scripsisse, scriptum iri*. Tout infinitif joint à un verbe ne forme pas toujours un sens; il faut qu'il soit joint à un de ces verbes qui n'expriment rien par eux seuls, que les Grecs ont appelés *προαιρητικά*, et que les Latins pourraient bien appeler *arbitraria*, parce qu'ils expriment un penchant, un désir, une volonté de faire une chose encore incertaine, et dont la nature ne peut être déterminée que par un autre verbe. On ne saurait joindre le verbe *ἐσθίω* (je mange) avec le verbe *τύπτειν* (frapper), ou *περιπατῶ* (je me promène) avec *πλουτεῖν* (être riche). De même, en latin, *lego* uni à *sedere, scribo*

ἔσαν, λέγοιμεν λέγοιεν. Passiva Græcorum, quæ in *μην* exeunt, hanc ipsam syllabam in *ο* mutant, et secundam personam faciunt, *ποιούμεν ποιοίτο, γρασοίμην γράσοιτο*; quæ vero exeunt in *ην*, *ν* in *σ* mutant, et faciunt secundam, *σταίν, σταίης, δόην, δοίης*. Ipsa vero secunda persona si in *ο* exit, addit *τ*, et facit tertiam, *ποιοίτο ποιοίτο, γράσοιτο γράσοιτο* : quæ in *σ* definit, hoc amittit, et facit tertiam, *σταίης, σταίη, δοίης, δοίη*.

De infinito modo.

Infinitum modum, quem *ἀπαρέμφατον* dicunt, quidam Græcorum inter verba numerare noluerunt, quia nullius *ἑγκλίσεως* verbum, verbo alterius junctum, efficit sensum. Quis enim dicat, *βουλοίμην λέγω, λεγοίμην βουλομαι, γράφοιμι τρέχω*? Paremphatum vero, cum quolibet modo junctum, facit sensum, *θέλω γράφειν, θέλε γράφειν, ἔαν θέλω γράφειν, εἰ θέλω γράφειν*. Similiter et apud Latinos dici non potest *velim scribo, debeam curre*, et similia. Dicuntque, adverbium esse magis, quia infinitum, sicut adverbium, præponitur et postponitur verbo, ut *γράφω καλῶς, καλῶς γράφω, scribo bene, bene scribo* : *ἔλληνιστι διαλέγομαι, διαλέγομαι ἔλληνιστι, latine loquor, loquor latine*. Ita et hoc, *θέλω γράφειν, γράφειν θέλω, volo scribere, scribere volo* : *ἐπίσταμαι τρέχειν, τρέχειν ἐπίσταμαι, scio loqui, loqui scio*. Nec mirum aiant, cum multa adverbia nascantur a verbis, hoc quoque ex verbo esse perfectum. Si enim *ἔλληνιστι*, *ἔλληνιστι* facit, et *κάμνω*, *ἀκμητι*,

cur non et *ἀπὸ τοῦ γράφω nascatur adverbium γράφειν*? Hoc etiam addunt : si ab eo, quod est *γράφω*, cum sit *γράφων*, jam verbum non dicitur, sed participium, quia ultimam mutat, et personam amittit; cur non et *γράφειν* in alterum nomen migret ex verbo, cum non solum finem moveat, sed etiam significationem personæ numerique perdat : maxime cum, sicut participium in distinctionem personarum additamento pronominis mutatur, *ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν, ἐκείνον φιλῶν*; ita et *ἀπαρέμφατον* contingit, *ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν, ἐκείνον φιλεῖν*? Sed illi, qui talia de infinito putant, hac maxime ratione vincuntur, quod in adverbio temporum significationes non de ejusdem soni inflexione nascuntur, sed ut tempora, mutantur et voces, *νῦν, πάλαι, ὕστερον, nunc, antea, postea* : in infinito autem vox eadem paululum flexa tempus immutat, *γράφειν, γεγραφέναι, γράψαι, scribere, scripsisse, scriptum ire*. Nec omne *ἀπαρέμφατον* cuicumque verbo junctum sensum exprimit, sed illis tantum, quæ nullam rem per se dicta significant, quæ ab illis *προαιρητικά*, ab his *arbitraria* non absurde vocari possunt; quia per ipsa significatur, dispositionem, seu amorem, vel arbitrium subesse nobis rei adhuc incertæ, sed per adjunctionem verbi alterius exprimendæ. Nam *ἐσθίω* μετὰ τοῦ *τύπτειν*, aut *περιπατῶ* μετὰ τοῦ *πλουτεῖν*, jungi non possunt. Item *lego* cum *sedere* junctum, aut *scribo* cum *cædere*, nullam efficit sensus perfectionem; quia et *lego* rem significat et *sedere*, et *scribo* similiter et *cædere*. Si vero dixerō *volo*, aut *opto*,

uni à *cœdere*, ne forment aucun sens complet, parce que *lego* exprime seul une action et que *sedere* en exprime une autre, comme *scribo* à l'égard de *cœdere*. Si je dis *volo*, ou *opto*, ou *soleo*, ou *incipio*, et autres verbes semblables, je n'exprime aucune action déterminée au moyen d'un verbe de cette nature; mais ce sont les seuls verbes, ainsi que ceux qui leur ressemblent, qui se joignent convenablement aux infinitifs, de manière à ce que l'un des deux verbes exprime une volonté, et que l'autre qualifie l'action qui est le but de cette volonté : *volo currere*, *opto invenire*, *soleo scribere*. Ces exemples peuvent faire comprendre que c'est dans l'infinitif que repose toute la force significative du verbe, puisque les verbes sont en quelque sorte les noms qu'on donne aux actions. Nous voyons même que l'infinitif fait souvent exprimer une action quelconque à des verbes qui seuls n'avaient aucune signification. Ce mode sert si bien à nommer les choses sans le secours d'un autre mot, que, dans les significations des *attributs* qu'Aristote appelle les *dix catégories*, quatre sont désignées par l'infinitif, *κείσθαι*, *ἔχειν*, *ποιεῖν*, *πάσχειν*. Les Grecs ont appelé ce mode *ἀπαρέμφατον*, parce qu'il n'exprime aucune volonté de l'âme. Ces mots *γράφω*, *τύπτω*, *τιμῶ*, expriment, outre une action, le sentiment qu'éprouve l'âme de l'agent. Mais *γράφειν*, *τύπτειν*, *τιμᾶν*, ne nous présentent aucune idée de sentiment, parce qu'on ignore si celui qui parle ajoutera ensuite *θέλω*, *μέλλω*, *διατυπῶ*, ou bien *οὐ θέλω*, *οὐ μέλλω*, *οὐ διατυπῶ*. Passons maintenant à sa formation.

Un temps de l'infinitif, en grec, répond à deux temps de l'indicatif. Nous trouvons à l'indicatif *ποιῶ*, *ἐποιοῦν*, tandis que l'infinitif n'a que *ποιεῖν* pour le présent et pour l'imparfait. De

même, dans le premier mode, le parfait est *ποίηκα*, et le plus-que-parfait est *ἐπεποίηκα*; l'infinitif n'a pour ces deux temps que *πεποιηχέναι*. Tout infinitif se termine par un *v* ou par la diphthongue *ai*; mais lorsqu'il finit par un *v*, ce *v* est nécessairement précédé d'une diphthongue, comme dans *ποιεῖν*, *χρυσούv*. On ajoute l'*i* à l'infinitif *βοαῖν*, afin qu'il n'y ait pas d'infinitif sans diphthongue. Aussi tous ceux qui se terminent en *ην*, comme *ζῆν*, *πεινῆν*, n'appartiennent pas à la langue commune, mais au dialecte dorien, comme *ὀρῆν*. On trouve même dans ce dialecte des infinitifs qui finissent en *ev*, comme *νόειν*, formé de *νοεῖν*. On en rencontre, il est vrai, dans la langue commune, qui ont également pour finale la syllabe *ev*; mais on n'a fait que retrancher la dernière syllabe du mot, qui n'a subi du reste aucune altération. Ainsi, d'*ἔμειναι* on a fait *ἔμειν*, de *δόμειναι* on a formé *δόμειν*. La troisième personne du parfait de l'indicatif prend avec elle la syllabe *vai*, et donne ainsi le même temps de l'infinitif, *ποίηκα*, *πεποιηχέναι*. Les Latins ajoutent deux *ss* et un *e* à la première personne, *dixi*, *dixisse*. Les Grecs placent avant la diphthongue *ai*, qui sert de désinence à leurs infinitifs actifs, toutes les semi-voyelles, excepté *ζ*, *στεῖλαι*, *νείμαι*, *σπείραι*, *νοῆσαι*, *λέξαι*, *γράφαι*. On peut remarquer *εἶπαι* et *ἐνέγκαι*, les seuls verbes où la diphthongue ne soit pas précédée d'une semi-voyelle, mais d'une muette. Au passif, cette même diphthongue n'est jamais précédée que du *θ*, devant lequel on met ou une liquide, comme dans *κεκάρθαι*, *τετῖλθαι*; ou un *σ*, comme dans *λέγεσθαι*, *φιλείσθαι*; ou une des deux muettes qu'on appelle rudes ou aspirées, soit un *χ*, comme dans *νενύχθαι*; soit un *φ*, comme dans *γεγράφθαι*. Les Latins n'ont pas d'infinitif d'une

aut *soleo*, aut *incipio*, et similia, nullam rem ex hujusmodi verbi pronuntiatione significo. Et hæc sunt, vel talia, quæ bene a paremphasis implicantur, ut ex uno arbitrium, ex altero res notetur : *volo currere*, *opto invenire*, *dispono proficisci*, *soleo scribere*. Ex hoc intelligitur, maximam vim verbi in infinito esse modo : siquidem verba rerum nomina sunt. Et videmus ab aparemphasis rei significationem alteris quoque verbis non habentibus accommodari. Adeo autem hic modus absolutum nomen rerum est, ut in significationibus rerum, quas Aristoteles numero decem categoriæ vocal, quatuor per *ἀπαρέμφατον* proferantur, *κείσθαι*, *ἔχειν*, *ποιεῖν*, *πάσχειν*. Græco vocabulo propterea dicitur *ἀπαρέμφατον*, quod nulum mentis indicat affectum. Nam *γράφω*, *τύπτω*, *τιμῶ*, et rem, et ipsum animi habitum expressit agentis : *γράφειν* vero, vel *τύπτειν*, vel *τιμᾶν*, nullam continet affectus significationem; quia incertum est, quid sequatur, *θέλω*, *μέλλω*, *διατυπῶ*, an contra *οὐ θέλω*, *οὐ μέλλω*, *οὐ διατυπῶ*. Hinc de ipsius declinatione tractemus.

Græci infiniti unum tempus duo tempora complectitur indicativi modi : *ποιῶ*, *ἐποιοῦν* in indicativo; in infinitivo autem ita pronuntiat, *ἐνεστῶτος* καὶ *παρτατικῶ*, *ποιεῖν*,

Item *ποίηκα*, *ἐπεποίηκα*, et in infinitivo *παρκακείμενον* καὶ *ὑπερσυντελικῶ*, *πεποιηχέναι*. Apud Græcos omne *ἀπαρέμφατον* aut in *v* desinit, aut in *ai* diphthongum : sed et cum in *v* desinit, diphthongus præcedat necesse est, ut *ποιεῖν*, *χρυσούv*. Ideo τῷ *βοαῖν*, *ῶτα* adscribitur, ne sit *ἀπαρέμφατον* sine diphthongo. Unde, quæ in *ην* desinunt, ut *ζῆν*, *πεινῆν*, *διψῆν*, non sunt communia, sed doria, ut *ὀρῆν*. Ejusdem sunt dialecti et quæ in *ev* exeunt, ut *ἀπό τοῦ νοεῖν νόειν*, et *ἀπό τοῦ θαυμαροεῖν θαυμαρόρειν*. Licet sint et communia in *ev*, sed integritatis extremitate præcisa, ut est *ἀπό τοῦ ἔμειναι ἔμειν*, *ἀπό τοῦ δόμεναι δόμεν*. Perfecti temporis indicativi Græcorum tertia persona, fini suo adjecta *vai* syllaba, transit in *ἀπαρέμφατον*, *ποίηκα* *πεποιηχέναι*, *λέγειν* *λελεγέναι*. Latini primæ personæ perfecti addunt geminatum *ss* et *e*, *dixi*, *dixisse*. Græci *ἀπαρέμφατα* sua activa in *ai* desinentia per omnes semivocales literas proferunt, excepto *ζ*, *στεῖλαι*, *νείμαι*, *χρεῖναι*, *σπείραι*, *νοῆσαι*, *λέξαι*, *γράφαι*. Excepta sunt *εἶπαι* καὶ *ἐνέγκαι*, quæ sola non semivocales sortita, sed mutas. Passiva vero per unam tantum literam *θ* proferuntur, præmissa aut liquida, *κεκάρθαι*, *τετῖλθαι*, *ἐβράνθαι*, aut *σ*, *λέγεσθαι*, *φιλείσθαι*; aut altera ex mutis, quæ vocantur *θα-*

seule syllabe; les Grecs en ont quelques-uns qu'on peut ranger dans la seconde conjugaison des *circonflexes*, comme σπᾶν, θλᾶν; car πνεῖν, χεῖν, βεῖν, ne sont pas entiers, mais ils sont contractés. On disait avant πνέειν, χέειν, βέειν, et en retranchant l'ε du milieu on n'en a fait qu'une syllabe, car l'indicatif présent de ces verbes est πνέω, χέω, βέω. Tout verbe grec, en effet, qui se termine en ω, garde à l'infinitif le même nombre de syllabes qu'à la première personne de l'indicatif présent : νοῶ, νοεῖν; τιμῶ, τιμᾶν; χρυσῶ, χρυσοῦν; τύπτω, τύπτειν. La même chose a lieu pour πνέω, πνέειν; χέω, χέειν; βέω, βέειν, dont on fait ensuite πνεῖν, χεῖν, βεῖν. Les infinitifs qui ont pour finale un ν viennent-ils d'un verbe *circonflexe*, ils remplacent ce ν par la syllabe σθαι, pour former l'infinitif passif : ποιεῖν, ποιεῖσθαι; τιμᾶν, τιμᾶσθαι. Appartiennent-ils à un verbe *baryton*, ils perdent encore l'ι : λέγειν, λέγεσθαι. On peut former aussi l'infinitif passif de l'indicatif passif, en changeant, à la troisième personne du singulier, τ en σθ. Cela n'a pas lieu seulement pour le présent, mais aussi pour le passé et pour le futur : φιλεῖται, φιλεῖσθαι; πεφίληται, πεφίλησθαι; πεφίληθήσεται, πεφίληθήσεται. Il y a une autre observation plus rigoureuse à faire sur le parfait. Toutes les fois que ce parfait a un x à sa pénultième, il rejette ses deux dernières syllabes, les remplace par la finale σθαι, et donne ainsi le parfait passif : πεπατηκέναι, πεπατησθαι; πεπλυκέναι, πεπλύσθαι. Quelquefois il prend seulement la syllabe θαι sans σ; mais alors c'est quand le x est précédé d'une liquide, comme τετιλκέναι, τετιλ-

θαι; κεκαρκέναι, κεκάρθαι; ἐρραγκέναι, ἐρράνθαι. On comprend par là que γ, qui dans ce verbe précède x, a été mis forcément pour un ν. Si le parfait actif a pour pénultième un φ ou un χ, il prend encore un θ au passif : γεγραφέναι, γεγράφθαι; νενυγκέναι, νενύχθαι. Les Latins forment le futur de l'infinitif en joignant au participe ou plutôt au gérondif les mots *ire* ou *iri*, et ils disent pour l'actif *doctum ire*, ou *doctum iri* pour le passif. Les infinitifs terminés en θαι mettent ou l'accent aigu sur l'antépénultième, comme dans λέγεσθαι, γράψεσθαι; ou sur la pénultième, comme dans τετίλθαι; ou bien enfin ils marquent cette même pénultième de l'accent circonflexe, comme ποιεῖσθαι. L'infinitif terminé en θαι a-t-il un υ à la pénultième, il est au présent ou au parfait, et alors c'est l'accent qui sert à les distinguer : car s'il marque l'antépénultième, le verbe est au présent, comme ὀλλυσθαι, ῥήγνυσθαι; s'il marque la pénultième, c'est un parfait, comme λελύσθαι. Ainsi εἰρυσθαι, s'il a l'accent sur sa première syllabe, a le même sens que ἔλκεσθαι (être traîné), qui est au présent. Si, au contraire, l'accent est sur la pénultième, il a le sens de εἰλύσθαι (avoir été traîné), qui est au parfait : νῆα κατειρύσθαι. La composition ne change pas l'accent dans les infinitifs, et les verbes composés gardent l'accent des verbes simples : φιλεῖσθαι, καταφιλεῖσθαι. Enfin, καταγράψαι, qui est à la fois l'infinitif actif et l'impératif passif, a l'accent sur le verbe dans le premier cas, καταγράψαι; et lorsqu'il est mis pour l'impératif, l'accent se recule sur la préposition κατάρψαι. Tout parfait de l'infinitif en

σεῖται, id est, sive χ, ut νενύχθαι, sive φ, ut γεγράφθαι. Cum Latini nullum infinitum monosyllabum habeant, Græci paucissima habent, quæ referantur ad solam secundam συγγίαν περισπωμένω, ut σπᾶν, θλᾶν. Etenim πνεῖν, χεῖν, βεῖν, non sunt integra, sed ex collisione contracta. Fuit enim integritas, πνέειν, χέειν, βέειν, et medio e substracto in unam syllabam sunt redacta, et ex themate verborum veniunt πνέω, χέω, βέω. Nullum enim græcum verbum ἀπαρέμπατον ex verbo in ω desinente factum, non eundem numerum syllabarum tenet, qui in prima positione verbi fuit, νοῶ νοεῖν, τιμῶ τιμᾶν, χρυσῶ χρυσοῦν, τρέχω τρέχειν, τύπτω τύπτειν. Sic πνέω πνέειν, χέω χέειν, βέω βέειν; ex quibus πνεῖν, χεῖν, βεῖν sunt facta. Ἀπαρέμπατα, quæ in ν desinunt, si de verbo sunt perispomeno, amisso ν, et accepta syllaba σθαι, fiunt ex se passiva, ποιεῖν ποιεῖσθαι, τιμᾶν τιμᾶσθαι, δηλοῦν δηλοῦσθαι. Quod si sint de barytono, etiam ι amittunt, λέγειν λέγεσθαι, γράφειν γράψεσθαι. Fiunt et de indicativo passivo. Mutat enim τ in σ καὶ σθ. Et facit ἀπαρέμπατον. Nec solum hoc in præsentis tempore, sed in præterito et futuro, φιλεῖται φιλεῖσθαι, πεφίληται πεφίλησθαι, πεφίληθήσεται πεφίληθήσεται. Est et alia diligentior observatio circa παρακείμενον. Nam quoties in penultima habet x, tunc amissa utraque syllaba, et accepta σθαι, in passivum transit, πεπατηκέναι πεπατησθαι, γεγελακέναι γεγελάσθαι, πεπλυκέναι πεπλύσθαι; aut interdictum θαι solam accipit sine σ, sed tunc, quoties ante x liquida reperitur, ut τετιλκέναι τετίλθαι, κεκαρκέναι κεκάρ-

θαι, ἐρραγκέναι ἐρράνθαι. Unde intelligitur, in hoc verbo γ, quod fuit ante x, duntaxat ν fuisse. Quod si παρακείμενος activus habuit in penultima aut φ, aut χ, tunc quoque θ accipit, γεγραφέναι γεγράφθαι, νενυγκέναι νενύχθαι. Latini futuri infinitum faciunt adjuncto participio, vel magis gerundi modo, *ire* seu *iri*; et vel in passivo *doctum iri*, vel in activo *doctum ire* pronuntiant. Ἀπαρέμπατα, quæ in θαι exeunt, aut tertium a fine acutum sortiuntur accentum, ut λέγεσθαι, γράψεσθαι; aut secundum, ut τετίλθαι, κεκάρθαι; aut circumflectunt penultimam, ut ποιεῖσθαι, νοεῖσθαι. Ἀπαρέμπατον, quod in θαι exit, si habeat in penultima υ, modo præsentis temporis est, modo præteriti perfecti : et hanc diversitatem discernit accentus. Nam si tertius a fine sit, præsens tempus ostendit, ut ὀλλυσθαι, ῥήγνυσθαι, ζεύγνυσθαι; si secundus, præteritum perfectum, ut λελύσθαι, ἐξύσθαι. Unde εἰρυσθαι, si in capite habeat accentum, σημαίνει ἔλκεσθαι, quod est præsentis : si in penultima sit, σημαίνει εἰλύσθαι, quod est præteriti : νῆα κατειρύσθαι. In ἀπαρέμπατοις compositio non mutat accentum, sed hunc composita custodiunt, qui simplicibus adhaerebat, φιλεῖσθαι καταφιλεῖσθαι, κείσθαι κατακείσθαι. Denique καταγράψαι, quia et activi ἀπαρεμφατὶ est, et passivi imperativi, cum est ἀπαρεμφατὸν, in verbo habet accentum, καταγράψαι, et cum est imperativum, ad præpositionem recurrit, κατάρψαι. In infinito græco præteritum perfectum, si dissyllabum fuerit, omni modo a vocali incipit, ὤφσθαι, εἰργθαι. Si ergo inveniantur dissyl-

grec, lorsqu'il se compose de deux syllabes, commence par une voyelle, εἶς/θαι. Si on en trouve également de deux syllabes qui commencent par une consonne, il est évident qu'ils sont syncopés, comme πέρθαι, βλήσθαι, δέχθαι, et que le parfait véritable est πεπέρθαι, βεβλήσθαι, δεδέχθαι. Les Grecs emploient souvent l'infinitif pour l'impératif; les Latins le mettent quelquefois à la place de l'indicatif : Θαρσύν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, c'est-à-dire μάχου. « Courage, Diomède, marche contre les Troyens. » (Hom.). Salluste a employé l'infinitif pour l'indicatif. *Hic ubi primum adolevit, non se luxuriæ atque inertiae corrumpendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare; et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire, plurimum facere, minimum ut se loqui.* Les Latins font quelquefois tenir à l'infinitif la place du subjonctif. Cicéron, *pro Sestio*, a dit : *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*, au lieu de *hortatur ut relinquam* : *hortor amare focos*, pour *hortor ut ament*. On s'en sert quelquefois au lieu du gérondif. Cicéron a dit, dans son *pro Quintio* : *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, au lieu de *evertendi*. « Il a résolu de renverser de fond en comble la fortune et la puissance de cet honnête citoyen. » Nous lisons dans Virgile : *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros*, pour *cognoscendi*. « Mais si vous désirez sincèrement connaître nos malheurs. »

On trouve encore l'infinitif employé autrement par Térence, dans son *Hécyre* : *it ad eam visere*, pour *visitatum*, « il va la voir; » et par Virgile : *et cantare pares et respondere parati*,

pour *ad respondendum* : « tous deux habiles à chanter des vers, et prêts à se répondre. » Quelquefois l'infinitif tient la place du participe présent. Varron dit, en plaidant contre Scævola, *et ut matrem audivi dicere* : « et dès que j'ai entendu dire à sa mère. » Cicéron a dit aussi, dans une de ses Verrines : *Charidemum quum testimonium dicere audistis* : « Lorsque vous avez entendu Charidème, déposant contre lui. » Ces deux infinitifs, *dicere*, sont bien pour *dicentem*. N'écoutons donc plus ceux qui déclament contre l'infinitif, et qui prétendent qu'il ne fait pas partie du verbe, puisqu'il est prouvé qu'on l'emploie pour presque tous les modes du verbe.

Des impersonnels.

Il y a des impersonnels communs à la langue grecque et à la langue latine; il y en a aussi qui n'appartiennent qu'à cette dernière. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, est un impersonnel; mais les Grecs emploient le même verbe de la même manière : πρέπει ἐμοί, σοί, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις. Or cet impersonnel, *decet*, vient du verbe *deceo, deces, decet* : πρέπει, πρέπεις, πρέπει, πρέπειμεν, πρέπειτε, πρέπεισι. *Decent domum columnæ* : πρέπεισι τῇ οἰκίᾳ οἱ κίονες. *Placet mihi lectio*, la lecture me plaît; *placet* est un verbe. *Placet mihi legere*, il me plaît de lire; *placet* est ici un impersonnel.

De même, en grec, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις se rapporte à la personne elle-même; et dans ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν, ἀρέσκει est impersonnel : *contigit mihi spes, contigit me venisse*; de même en grec : συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, συνέβη με ἐλλυθῆναι. Dans le premier cas, συνέβη est verbe et se conjugue; dans le second, il est impersonnel. *Pœnit tet me* répond au μεταμέλει μοι des Grecs. Les

laba hujusmodi a consonantibus incipientia, manifestum est, non esse integra, ut πέρθαι, βλήσθαι, δέχθαι, quorum integra sunt πεπέρθαι, βεβλήσθαι, δεδέχθαι. Græci aparemphato nonnunquam pro imperativo utuntur : Latini pro indicativo. Θαρσύν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, id est, μάχου : hic pro imperativo. At pro indicativo Sallustius : *Hic, ubi primum adolevit, non se luxuriæ neque inertiae corrumpendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare : et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus, aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui.* Infinitum nonnunquam pro conjunctivo ponunt. Cicero pro Sestio : *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*; pro hortatur, *ut relinquam*. *Hortor amare focos*, pro hortor, *ut ament*. Ponuntur et pro gerundi modo. Cicero pro Quintio : *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, pro *evertendi*. Vergilius : *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros*, pro *cognoscendi*. Et aliter Terentius in Hecyra : *It ad eam visere*, pro *visitatum*; et, *Cantare pares et respondere parati*, pro *ad responden-*

dum. Ponuntur et pro participio præsentis. Varro in Scævolam : *Et ut matrem audiui dicere*. Cicero in Verrem : *Charidemum cum testimonium dicere audistis, pro dicentem*. Eant nunc, qui infinito calumniantur, et verbum non esse contendunt, cum pro omnibus fere verbi modis probetur adhiberi.

De impersonalibus.

Sunt impersonalia Græcis Latinisque communia, sunt tantum concessa latinitati. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, impersonale est. Sed et Græci hoc verbo similiter utuntur, πρέπει ἐμοί, σοί, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις. Hoc autem impersonale nascitur a verbo *deceo, deces, decet*, πρέπει, πρέπεις, πρέπει, πρέπειμεν, πρέπειτε, πρέπεισι. *Decent domum columnæ*, πρέπεισι τῇ οἰκίᾳ οἱ κίονες. *Placet mihi lectio*, verbum est; *placet mihi legere*, impersonale est. Ita et apud Græcos, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις, ad personam relatum est, ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν, impersonale est. *Contingit me venisse*. Similiter apud Græcos, συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, declinationis est : συνέβη με ἐλλυθῆναι, impersonale est. *Pœnit tet me*, hoc est, quod apud illos μεταμέλει μοι. Impersonalia apud Græcos per

impersonnels, chez ces derniers, ne passent pas par tous les temps; car on ne dit pas impersonnellement *τρέχειν, περιπατεῖν*. On ne rencontre aucun impersonnel employé au pluriel; car *bene legitur liber* est impersonnel, mais *libri bene leguntur* est une tournure semblable à celle des Grecs : αἱ βιβλῖοι ἀναγινώσκονται.

Des formes ou des différences extérieures des verbes.

Ce qu'on appelle formes ou différences extérieures des verbes peut se réduire à celles-ci : les unes marquent une action réfléchie ou une action qui commence à se faire; les autres expriment une action souvent répétée; les autres, enfin, tiennent la place d'autres mots, dont elles usurpent la signification. Ces formes sont presque en propre à la langue latine, quoique les Grecs possèdent, dit-on, cette forme de verbes qui exprime la réflexion.

Des verbes qui marquent l'intention.

Un verbe marque l'intention quand il exprime l'approche d'une action dont on espère voir l'issue, comme *parturio*, qui n'est autre chose que *parere meditor*; *esurio*, qui veut dire *esse meditor*. Ces verbes sont toujours de la troisième conjugaison, et longs. La langue grecque nous présente une forme semblable dans les verbes *θανατιῶ, δαιμονιῶ, κινήτιῶ*, κ. τ. λ. Ces verbes en effet n'expriment pas un fait, mais un essai, une intention de l'exécuter. On peut leur assimiler les suivants : *βιγείω, δκνεῖω, γαμησεῖω*, κ. τ. λ.

Des verbes qui marquent un commencement d'action.

Les verbes appelés en latin *inchoativa* sont ceux qui indiquent qu'une chose a commencé

d'être, comme *palescit* se dit d'un homme dont le visage n'est pas encore couvert de toute la pâleur dont il est susceptible. La forme de ces verbes est toujours en *sco*. Cependant tous ceux qui ont cette désinence n'ont pas la même signification; il suffit qu'ils soient dérivés, pour qu'on soit forcé de les ranger dans la troisième conjugaison. Cette forme n'admet pas de parfait; on ne peut dire, en effet, qu'une même chose a commencé d'être actuellement, et qu'elle est passée. Quelques personnes prétendent que cette forme est aussi connue des Grecs, et citent pour preuve *μελαινόμαι, θερμαίνομαι*, qui, disent-ils, répondent à *nigresco, calesco*; mais on trouve, même selon elles, des verbes en *σχω* qui ont cette signification : *τελίσκω, γαμίσκω*, κ. τ. λ. Pour *διδάσκω*, bien que sa désinence soit celle des verbes que nous venons de citer, c'est, n'en doutons pas, un parfait, et non un verbe qui exprime un commencement d'action.

Des verbes qui marquent une action répétée.

Cette forme est tout entière à la langue latine, dont elle fait ressortir la concision en exprimant, au moyen d'un seul mot, une répétition d'action. Cette forme dérive quelquefois d'une manière, quelquefois de deux; mais le degré de répétition n'est pas plus étendu dans l'un que dans l'autre cas : de même, dans les diminutifs, ceux qui ont reçu deux syllabes de plus que le primitif n'ont pas une signification moindre que ceux qui n'ont pris de plus qu'une syllabe : *anus, anilla, anicula*. *Sternuto* est un fréquentatif, dont le primitif est *sternuo*. Properce a dit : *Candidus Augustæ sternuit omen amor. Pullo*

tempora non flectuntur. Nam impersonaliter *τρέχειν, περιπατεῖν*, nemo dicit. Nullum impersonale in pluralis numeri forma invenitur. Nam *bene legitur liber*, impersonale est : *libri autem bene leguntur*, elocutio est græcæ similis. αἱ βιβλῖοι ἀναγινώσκονται.

De formis vel speciebus verborum.

His subjunguntur, quæ verborum formæ vel species nominantur, meditativa, inchoativa, frequentativa, et usurpativa : quæ sunt fere propriæ latinitatis, licet meditativa etiam Græci habere putantur.

De meditativa.

Est autem meditativa, quæ significat meditationem rei, cujus imminet et speratur effectus; ut *parturio*, quod est *parere meditor*; *esurio*, *esse meditor* : et sunt semper tertiæ conjugationis productæ. Huic similis in græcis quoque verbis invenitur species, *θανατιῶ, δαιμονιῶ, κινήτιῶ, οὐρητιῶ, ἐρωτιῶ*. His enim verbis tentamentum quoddam rei et meditatio, non ipse effectus exprimitur. His similia videntur, *βιγείω, δκνεῖω, γαμησεῖω, πολεμυσεῖω, βρωσεῖω*.

De inchoativa.

Inchoativa forma est, quæ jam aliquid inchoasse testa-

tur, ut *palescit*, cui necdum diffusus est totus pallor. Et hæc forma semper in *sco* quiescit : nec tamen omnia in *sco* inchoativa sunt, et semper dum sit derivativa, tertiæ conjugationis fieri cogitur. Hæc forma præteritum nescit habere tempus perfectum. Quid enim simul et adhuc incipere, et jam præterisse dicitur? Hanc quoque formam sunt qui Græcis familiarem dicant, asserentes, hoc esse *μελαινόμαι* καὶ *θερμαίνομαι*, quod est *nigresco* et *calesco* : sed apud illos aliqua hujus significationis in *σχω* exire contendunt, *τελίσκω, γαμίσκω, τιτρώσκω, γερύσκω*. *Διδάσκω* autem licet ejusdem finis sit, nemo tamen perfectum, et non inchoativum esse dubitabit.

De frequentativa.

Frequentativa forma compendio latinitatis obsequitur, cum uno verbo frequentationem administrationis ostendit. Hæc forma nonnunquam uno gradu, nonnunquam duobus derivatur, ut *cano, canto, cantito* : nec tamen est in posterioribus major, quam in prioribus, frequentationis expressio. Sicut nec in diminutivis secundus gradus minus priore significat, *anus, anilla, anicula*. *Sternuto* frequentativum est a principali *sternuo*. Propertius : *Candidus Augustæ sternuit omen amor. Pullo* sunt qui accipiant pro eo, quod est *pulso*, et ἀπαικισμὸν quemdam latinitatis existiment, ut apud illos θάλασσα

est, selon quelques-uns, le même verbe que *pulso*; c'est, disent-ils, une espèce d'atticisme appliqué à la langue latine. Les Attiques, en effet, mettent *θάλαττα* pour *θάλασσα*, *πλάττω* pour *πλάσσω*. Mais *pultare*, c'est *sæpe pulsare*, comme *tractare* est pour *sæpe trahere*. *Eructat* est un fréquentatif dérivé du primitif *erugit*: *Erugit aquæ vis*. *Grassatur* indique une répétition de l'action exprimée par *graditur*: *Quum inferior omni via grassaretur*, a dit Salluste. Il y a quelques verbes de cette forme sans source primitive, comme *cyathissare*, *tympanissare*, *crotalissare*. Il y en a d'autres qui expriment plutôt la lenteur qu'une répétition: *Hastamque recepat ossibus hærentem*. Cette difficulté avec laquelle le dard pénètre est rendue par un verbe dont la forme indique ordinairement le contraire. Je n'ai pas trouvé une forme semblable dans aucun verbe grec.

Des formes mises dans les verbes à la place d'autres formes.

On appelle ces formes gérondifs ou participes, parce que les verbes qui leur appartiennent sont presque tous semblables aux participes, et n'en diffèrent que par la signification; car *vado salutatum* dit la même chose que *vado salutare* ou *ut salutem*. Si vous dites *ad salutandum eo*, le mot *salutandum* cesse d'être participe, si vous n'ajoutez, ou *hominem*, ou *amicum*. L'addition d'un de ces deux mots lui donnera force de participe; mais alors il faut que le verbe d'où il vient ait la voix passive, comme *ad videndum*, *ad salutandum*. Mais lorsque je dis *ad declamandum*, je ne puis ajouter *illum*, parce que *declamor* n'est pas latin. Cette forme ne

θάλαττα, *πλάσσω* *πλάττω*. Sed *pultare* est *sæpe pulsare*, sicut *tractare* est *sæpe trahere*. *Eructat* frequentativum est a principali *erugit aquæ vis*; et *grassatur* iteratio est a *graditur*. Sallustius: *Cum inferior omni via grassaretur*. Sunt quædam hujus formæ sine substantia principalis, *cyathissare*, *tympanissare*, *crotalissare*. Sunt, quæ magis moram, quam iterationem, explicant, *Hastamque recepat ossibus hærentem*.

Hic enim recipiendi difficultas sub specie frequentationis exprimitur. Hanc formam in græcis verbis invenire non potui.

De usurpativa.

Hanc quidam gerundi modi vel participalem vocant, quia verba ejus pæne omnia similia participiis sunt, et sola significatione distantia. Nam *vado salutatum*, hoc est dicere, *vado salutare*, aut, *ut salutem*. Item *ad salutandum eo*, participium esse jam desinit, nisi adjeceris, vel *hominem*, vel *amicum*; hac enim adjectione participii vim tenebit, sed tunc, cum ex verbo est, habente passivam declinationem, ut, *ad videndum*, *ad salutandum*. *Ad declamandum* vero cum dico, non possum adicere *illum*, quia *declamor* latinum non est. Hæc forma latinitati non solum præstat ornatum, sed illud quo-

donne pas seulement de l'élégance aux phrases; par elle aussi la langue latine possède une richesse de plus, que les Grecs doivent lui envier.

Des différentes espèces de verbes.

Les Latins appellent *genera verborum* ce que les Grecs désignent sous le nom de *διάθεσις ῥημάτων*; car le mot *affectus* (état de l'âme, de l'esprit) est rendu par le mot *διάθεσις*. Voici donc ce qui sert chez les Grecs à distinguer les différentes affections. Les verbes terminés en *ω*, ayant une signification active, se joignent à plusieurs cas, soit au génitif, soit au datif, ou à l'accusatif; ils prennent avec eux la syllabe *μαι* pour se changer en passifs. Les Grecs ont alors appelé *παθητικά* les verbes qui, terminés en *μαι*, expriment l'état passif de l'âme. Ces derniers doivent nécessairement être joints au génitif avec la préposition *ὑπὸ*, et ils peuvent, en rejetant la syllabe *μαι*, redevenir actifs: *ἀρχομαι ὑπὸ σοῦ*, *κελεύομαι ὑπὸ σοῦ*, *τιμῶμαι ὑπὸ σοῦ*. Celui qui ne réunira pas toutes les conditions ci-dessus énoncées ne sera appelé ni *actif*, ni *passif*; mais s'il se termine en *ω*, on l'appellera *neutre* ou *absolu*, comme *ζῶ*, *πλουτῶ*, *ὑπάρχω*. Parmi ces derniers, quelques-uns expriment une action libre et indépendante; d'autres expriment un état passif. Par exemple, *τρέχω*, *ἀριστῶ*, *περιπατῶ*, désignent un individu agissant; mais *νοσῶ* et *ὀρθαλμῶ* désignent, sans aucun doute, un état de souffrance. On ne les appelle pas actifs, parce qu'on ne peut les construire avec aucun des cas dont nous avons parlé plus haut, et qu'ils ne peuvent recevoir la syllabe *μαι*. On ne dit ni *τρέχω σε*, ni *ἀριστῶ σε*, et on ne peut pas non plus en faire des verbes passifs,

que, ut aliquid habere videatur, quæ Græci jure desiderant.

De generibus verborum.

Quod Græci *διάθεσιν ῥημάτων* vocant, hoc Latini appellant *genera verborum*. *Affectus* enim græco nomine *διάθεσις* nuncupatur. Græci igitur *διάθεσις* hac distinctione definiunt: Quæ in *ω* exeunt activam vim significantia, et junguntur casibus, vel genitivo, vel dativo, vel accusativo, et, accepta *μαι* syllaba, transeunt in passiva; hæc activa dixerunt: ut *ἀρχω σοῦ*, *κελεύω σοι*, *τιμῶ σε*. Hæc, assumpta *μαι*, passiva fiunt. Contra *παθητικά* dixerunt, quæ in *μαι* desinentia significant passionem, et necesse habent jungi genitivo cum præpositione *ὑπὸ*, ac possunt, amissa *μαι* syllaba, in activum redire, *ἀρχομαι ὑπὸ σοῦ*, *κελεύομαι ὑπὸ σοῦ*, *τιμῶμαι ὑπὸ σοῦ*. Cui ex supra scriptis definitionibus una defuerit, nec *ἐνεργητικόν*, nec *παθητικόν* dicitur. Sed si in *ω* exit, οὐδέτερον vel ἀποδελυμένον vocatur; ut est, *ζῶ*, *πλουτῶ*, *ὑπάρχω*, *ἐορτάζω*. In his invenies aliqua aperte et absolute actum, aliqua designare passionem. Nam *τρέχω*, *ἀριστῶ*, *περιπατῶ*, de agente dicuntur: *νοσῶ* autem et *ὀρθαλμῶ* sine dubio passionem sonant. Sed neque activa illa dicuntur, quia et nulli de supra dictis casibus jungi possunt, nec *μαι* recipiunt. Nam nec *τρέχω*

et dire : τρέχομαι ὑπὸ σοῦ, ἀριστῶμαι ὑπὸ σοῦ. Νοσῶ et ὀφθαλμιῶ, quoique exprimant un état passif, ne peuvent être appelés verbes *passifs*, parce qu'ils ne se terminent pas en *μαι*, parce qu'ils ne désignent pas celui qui agit sur celui qui souffre l'action; enfin, parce qu'ils ne sont pas joints à la préposition ὑπὸ, ce qui est surtout la marque distinctive du passif. Car à l'*actif* et au *passif* il doit toujours y avoir deux personnes, l'une agissant, et l'autre soumise à l'action. Or, comme ces verbes ne peuvent être appelés ni *actifs*, ni *passifs*, on les nomme neutres ou *absolus*, comme le sont en latin *volo*, *vivo*, *valeo*. Mais comme chez les Grecs eux-mêmes on trouve bien des verbes qui, terminés en *ω*, expriment un état passif; de même aussi vous en trouverez plus d'un qui, terminé en *μαι*, n'aura qu'une signification active, comme *κῆδομαι σου*, *μάχομαι σοι*, *ἀγαμῶμαι σε*, *κ. τ. λ.* Il y a en grec des verbes *communs* appelés *moyens* qui finissent en *μαι*, et qui n'ont qu'une seule forme pour désigner l'action et l'impression qui en résulte : comme *βιάζομαι σε*, *βιάζομαι ὑπὸ σοῦ*. Il y a aussi des verbes passifs ainsi nommés, comme *ἡλειψάμην*, *ἡσάμην*. Bien que ce nom signifie qu'ils tiennent le milieu entre l'action et la sensation, cependant ils n'expriment pas autre chose que cette dernière; car *ἡλειψάμην* est la même chose que *ἡλείφθην*. De même, les Grecs appellent *moyens* ces temps, *ἐγραψάμην*, *ἐράμην*, *ἔδωμην*, qui n'ont qu'une signification active. Ainsi *ἐγραψάμην* a le même sens que *ἐγραψα*, et on ne dit jamais *προεγραψάμην*. *Ἐράμην* est la même chose

que *ἔγραν*. Ainsi tous ces verbes que nous avons cités plus haut, tels que *φιλοῦμαι σου*, *κῆδομαι σου*, bien qu'ils expriment une action faite, sont appelés *μέσα* (moyens). Quant aux Latins, ils n'appellent pas *communs*, mais *déponents*, les verbes qui, chez eux, ressemblent à ces verbes grecs. Les Grecs diffèrent en cela des Latins, que ces derniers n'appellent jamais *commun* un verbe, à moins qu'il ne soit semblable au passif, et que les premiers ont appelé *moyens* des verbes à forme active, comme *πέπηγα*, qui est regardé comme *moyen*, et qui, avec la consonnance active, exprime seulement l'impression causée par l'action; car *πέπηγα* est la même chose que *πέπηγμαι*. Mais *πέπηγα* et *κίκοπα* se prennent dans le sens passif et dans le sens actif; car on trouve *πεπληγώς σε* et *πεπληγώς ὑπὸ σοῦ*, *κ. τ. λ.* Il y a, en latin, quelques verbes neutres qui quelquefois deviennent *déponents*, comme *labo*, *labor*; *fabrico*, *fabricor*. Ce changement n'est pas inconnu aux Grecs : *βουλεύομαι*, *βουλεύω*; *πολιτεύομαι*, *πολιτεύω*.

Des verbes défectueux.

En grec comme en latin, il y a des verbes qui présentent des défectuosités dans leur conjugaison. Ces défectuosités peuvent, selon les grammairiens, exister de trois manières : ou lorsqu'on emploie un mot pour faire image, ou lorsque les lettres qui composent ce mot ne sont pas en rapport, ou enfin lorsque ce mot lui-même a cessé d'être en usage. Dans les deux premiers cas, on obéit à la nécessité; dans le

σε, nec ἀριστῶ σε, nec περιπατῶ σε dicitur : nec potest transire in τρέχομαι ὑπὸ σοῦ, ἀριστῶμαι ὑπὸ σοῦ, περιπατοῦμαι ὑπὸ σοῦ. Sed nec νοσῶ et ὀφθαλμιῶ, quamvis verba sint passionis, dici παθητικά possunt, quia nec in *μαι* desinunt, nec quisquam significatur passionis auctor, nec subiungitur illis ὑπὸ σοῦ, quod proprium passivorum est. Nam et in activo et passivo debent omnimodo duæ, et administrantibus et sustinentibus, subesse personæ. Hæc igitur quia utroque nomine carent, apud illos οὐδέτερον vel ἀπολειψόμενα dicuntur; sicut apud Latinos *volo*, *vivo*, *valeo*. Sed sicut aliqua apud Græcos in *ω* exevnia significant passionem, ita multa reperies in *μαι* desinentia, et activam tantum habent significationem : ut *κῆδομαι σου*, *φείδομαι σου*, *ἐπιμελομαι σου*, *ἱππάζομαι σου*, *μαχομαι σοι*, *διαλέγομαι σοι*, *δαρῶμαι σοι*, *χαρίζομαι σοι*, *εὐχομαι σοι*, *ἀγχαμῶμαι σε*, *περιβλέπομαι σε*. Sunt apud Græcos communia, quæ ab illis μέσα vocantur, quæ, dum in *μαι* desinant, et actum et passionem una eademque forma designant; ut *βιάζομαι σε*, *καὶ βιάζομαι ὑπὸ σοῦ*, *ἀνδραποδίζομαι σε*, *καὶ ἀνδραποδίζομαι ὑπὸ σοῦ*. Sola quoque passiva hoc nomine, id est, μέσα vocantur, ut *ἡλειψάμην*, *ἡσάμην*, *ἐλυσάμην*. Hæc enim licet τῆς μέσης διαθέσεως dicant, nihil tamen aliud significant, nisi πάθος. Nam hoc est *ἡλειψάμην*, quod *ἡλείφθην* hoc est *ἡσάμην*, quod *ἡσθην*. Item *ἐγραψάμην*, *ἐράμην*, *ἔδωμην*, μέσα appellant, cum nihil significant præter actum. Hoc est enim *ἐγραψάμην*, quod *ἐγραψα*, nec unquam dicitur *προεγραψάμην* : et hoc *ἐράμην*, quod *ἔγραν*; hoc est

ἔδωμην, quod *ἔδων*. Ergo et illa, quæ superius diximus, *φιλοῦμαι σου*, *κῆδομαι σου*, *ἱππάζομαι σου*, *μάχομαι σου*, *διαλέγομαι σου*, *περιβλέπομαι σου*, *δαρῶμαι σου*, *χαρίζομαι σου*, *εὐχομαι σου*, *ἀγχαμῶμαι σου*, cum actum solum significant, μέσα tamen appellantur : licet his similia Latini non communia, sed deponentia nominant. Est et hæc Græcorum a latinitate dissensio, quod cum Latini nunquam verbum commune dicant, nisi quod sit simile passivo, Græci tamen quædam et activis similia μέσα dixerunt, ut *πέπηγα*, quod μέσον dicitur, et sub activo sono solam significat passionem : hoc est enim *πέπηγα*, quod *πέπηγμαι*. Πέπηγα vero, ἀπ' οὗ τὸ πεπληγώς ἀγορητήν· καὶ κίκοπα, ἀπ' οὗ τὸ ἀμφοτέρω κεκοπώς, tam de actu, quam de passione dicuntur. Lectum est enim et *πεπληγώς σε*, et *πεπληγώς ὑπὸ σοῦ*, *πεπληγώς ἀγορητήν*, καὶ *βάβδωι πεπληγυῖα*. Similiter apud Latinos quædam modo neutra, modo sunt deponentia, ut *labo labor*, *fabrico fabricor*, *ructo* et *ructor*. Quod etiam Græci non ignorant, *βουλεύομαι* *βουλεύω*, *πολιτεύομαι* *πολιτεύω*.

De defectivis verbis.

Tam apud Græcos, quam apud Latinos, deficient verba in declinatione. Tribus enim modis dicunt verborum venire defectum, aut intellectu exigente, aut literis non convenientibus, aut usu desistente. In primis duobus necessitati, in tertio vero reverentiae obsequimur vetustatis. Intellectu deficient illa, quæ dicuntur πεποιημένα, id est, quæ ad similitudinem soni alienius expressa sunt, ut *λέγε*

troisième, on cède au respect pour l'antiquité. La première défectuosité se rencontre dans les verbes créés à plaisir, c'est-à-dire faits pour peindre un objet quelconque par les sons, comme *λίγξε βιός, σίξε ὀφθαλμός*, et autres mots semblables. Dans ces verbes, en effet, on ne s'inquiète ni de la personne, ni du mode. Le verbe pêche contre le rapport des lettres entre elles, toutes les fois qu'avant *ω* on trouve un *μ* ou un *ν*; car, d'après la règle, cela ne peut se rencontrer au *parfait*, ni au *plus-que-parfait*, ni à l'*auriste*, ni au *futur*. Ainsi, *νέμω* ne pouvant faire régulièrement *νένεμκα, ἐνενέμκειν*, parce que ces lettres nes'accordaient pas ensemble, on a intercalé *η* : *νενέμηκα, ἐνενεμήκειν*. *Ἐνέμθην* et *νεμθέσσομαι* ont pris la même lettre pour l'euphonie : *ἐνεμήθην, νεμθήσομαι*. La troisième personne du singulier, qui a un *τ* à la dernière syllabe, prend un *ν* pour faire le pluriel : *λέγεται, λέγονται*. Mais *κέκαρται* n'a pu admettre de *ν* au pluriel, et de cette manière il est défectueux. De même *ἔσταλται, χέκοπται*, et mille autres mots, ont remédié à la même défectuosité au moyen du *participe*. Les Grecs ont plusieurs verbes tombés en désuétude, par exemple, les verbes terminés en *νω* : *λανθάνω, μανθάνω*, qu'on ne peut conjuguer au delà de l'imparfait; ils en ont aussi quelques-uns en *σχω* : *γηράσχω, τελίσχω*; car *διδάχω*, que

nous rencontrons souvent, ne vient pas de *διδάσχω*, mais de *διδάχω*, comme le prouve *διδάχη*. Les verbes qui finissent par *ύω*, et qui ont plus de deux syllabes, présentent la même inexactitude : *ὀμνύω, ὀμνυμι; πηγνύω, πηγνυμι*. On ne retrouve plus au delà de l'imparfait les verbes terminés en *είω*, comme *ὀκνεύω*; non plus que ceux qui, de monosyllabes qu'ils étaient, sont allongés par l'addition de l'*ι* et le redoublement de leur première consonne, comme *τρώ, τιτρώ; βῶ, βιβῶ*. Tous ces verbes peuvent se conjuguer seulement au présent et à l'imparfait. *Inquam* et *sum* sont en latin des verbes défectueux; car les personnes qui suivent la première n'ont aucune analogie avec elle; l'un fait *inquam, inquis, inquit*, l'autre, *sum, es, est*; le premier manque de tous les autres temps, le second se change, pour ainsi dire, en un autre verbe, et complète ainsi tous ses temps : *eram, fui, ero*. Il y a des verbes qui ne sont défectueux que par la première personne : *ovas, ovat*; on ne trouve *ovo* nulle part. De même *daris, datur*. *Soleo* n'a pas de futur, *verro* n'a pas de parfait. On ignore de quel verbe vient *genui*; Varron seul a dit *genunt*. Cela ne doit pas étonner; car, en grec, on trouve aussi des *parfaits* et des *futurs* qui n'ont pas de présent : *ἤνεγκα, ἔδραμον, οἶσω*.

βιός, σίξε ὀφθαλμός, et similia. In his enim verbis nec ulla persona, nec modus declinationis quaeritur. Literarum inconvenientia deficiunt, quoties verbum habet ante *ω*, *μ* vel *ν*. Hæc enim secundum regulam suam proferri vel in *παραιρεμένω*, seu *ὑπερσυντελικῶ*, vel in *ἀορίστω*, seu *μέλλοντι* non possunt, ut *νέμω* cum regulariter fieri debuisset *νένεμκα, ἐνενέμκειν*, quia non potuerunt hæc literæ convenire, intercessit *η*, *νενέμηκα, ἐνενεμήκειν*. Item *ἐνέμθην* vel *νεμθήσομαι* eandem sumsere literam propter euphoniā, *ἐνεμήθην, νεμθήσομαι*. Item in tertia persona singulari, quæ *τ* habet in ultima syllaba, accepta *ν* facit pluralem, *λέγεται λέγονται, μάχεται μάχονται*. Verum *κέκαρται* in plurali declinatione *ν* non potuit admittere, ideoque defecit. Sic *ἔσταλται*, sic *χέκοπται*, et alia mille, et remedium de participio mutuata sunt. Alia sunt apud illos, quæ consuetudo destituit, ut omnia verba, quæ desinunt in *νω*, *λανθάνω, ἀνθάνω, μανθάνω*, quæ non nisi usque ad præteritum imperfectum declinantur. Similiter, quæ in *σχω*, *γηράσχω, τελίσχω, γαμίσχω, τιτρώσχω*. Nam quod legimus *διδάχω*, a themate est non

διδάσχω, sed *διδάχω*, cujus indicium est *διδάχη*. Idem patiuntur, quæ in *νω* exeunt dissyllabis majora, *ὀμνύω ὀμνυμι, πηγνύω πηγνυμι, ῥηγνύω ῥηγνυμι*. Similiter imperfectum præteritum non excedunt, et quæ in *είω* exeunt, ut *ὀκνεύω, γαμψεύω, βρωσεύω*. Nec non et quæ ex monosyllabo per *ιωτα* geminantur, ut *τρώ τιτρώ; βῶ βιβῶ, χρῶ κυχρώ*. Hæc omnia usque ad imperfectum tempus possunt extendi, non plus. Apud Latinos deficiunt, *inquam* et *sum*; nam sequentes personæ analogiam primæ personæ non servant. Alterum enim facit *inquam, inquis, inquit*, alterum *sum, es, est*: et illud quidem in reliquis omnibus defecit temporibus; *sum* vero in aliud transit, ut tempora compleat, *eram, fui, ero*. Sunt, quæ in prima solum persona deficiunt, *ovas, ovat*; *ovo* enim lectum non est. Similiter *daris, datur*. *Soleo* nescit futurum. *Verro* perfectum ignorat. *Genui* ex quo themate venit, nullus scilicet Varro dixerit *genunt*. Nec mirum. Nam et apud Græcos tam præterita invenies, quam futura, quæ præsentii careant, *ἤνεγκα, ἔδραμον, οἶσω*.